

*Cahiers*

6/1994

*d'études*

*hongroises*

*Regards  
sur Attila József*

*Evolutions parallèles  
et relations bilatérales  
France–Hongrie XX<sup>e</sup> siècle*

*Sorbonne Nouvelle  
Paris III – CIEH*

*Balassi  
Kiadó*

*Institut  
Hongrois*

**Cahiers d'études hongroises**  
**6/1994**

Revue publiée par  
le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises  
et l'Institut Hongrois de Paris

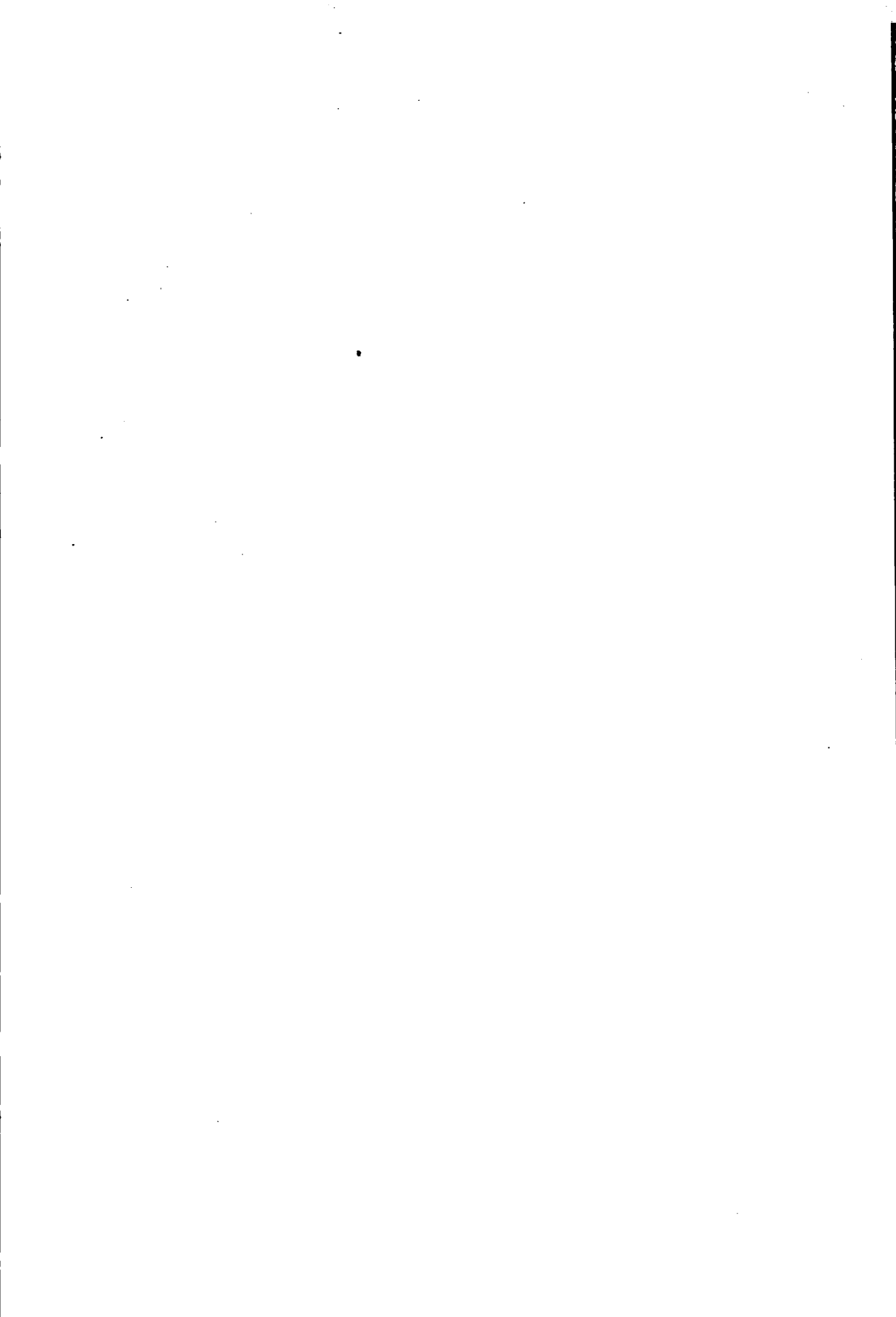
**DIRECTION :**  
Jean Perrot / Árpád Vigh

**CONSEIL SCIENTIFIQUE :**  
József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau,  
Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

**REDACTION :**  
*Rédacteur en chef*, György Tverdota.  
*Comité de rédaction* : Sándor Csernus,  
Károly Ginter, Paul Gradwohl, Erzsébet Hanus,  
Judit Karafiáth, Miklós Magyar, Martine Mathieu,  
Chantal Philippe, Michel Prigent, Monique Raynaud,  
Olga Szalay, Tamás Szende, Henri Toulouze.

**ADRESSE DE LA RÉDACTION :**  
Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises  
1, rue Censier  
75005 PARIS  
Tél. (1) 45 87 41 83  
Fax : 43 37 10 01







*Cahiers*  
*d'études*  
*hongroises*

*Regards*  
*sur Attila József*

*Evolutions parallèles*  
*et relations bilatérales*  
*France–Hongrie XX<sup>e</sup> siècle*

*Sorbonne Nouvelle*  
*Paris III – CIEH*

*Balassi*  
*Kiadó*

*Institut*  
*Hongrois*

## TABLE DES MATIERES

### Regards sur Attila József

Georges KASSAI, György TVERDOTA : Préface .....	9
Miklós SZABOLCSI : Attila József et les grands discours du siècle .....	11
Peter DIENER : Psychanalyse de la poésie ou poésie de la psychanalyse .....	15
Georges KASSAI : Pulsions du moi et pulsions sexuelles dans la vie et l'œuvre d'Attila József .....	29
Eva BRABANT : Le nœud introuvable : Réflexions à propos des cures analytiques d'Attila József .....	39
Georges BAAL : Refoulement, fantasme, désir — ou réalité ? Un regard indiscret sur le jeune Attila József .....	47
Antal BÓKAY : <i>Les Idées libres</i> comme texte postmoderne .....	55
Mihály SZIVÓS : Interférences et conflits des tendances philosophiques dans l'œuvre d'Attila József .....	67
Zsuzsa BENEY : Le péché : psychologie ou métaphysique .....	77
György TVERDOTA : Attila József, mai 1936 .....	81
Marc MARTIN : Attila József, François Villon, rencontre .....	91
Georges BAAL : Folie parler — l'irrépressible urgence de dire l'indicible chez Antonin Artaud et Attila József .....	103
Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN : Peut-on traduire en français la poésie d'Attila József ? (rimes, réseaux et concepts) .....	113
Bibliographie .....	131

### Evolutions parallèles et relations bilatérales France-Hongrie XX<sup>e</sup> siècle

Paul GRADVOHL : Introduction .....	135
László SZARKA : Les minorités hongroises issues de Trianon : visions hongroises .....	137
Vladimir Claude FISERA : L'amie de notre ennemi ? Attitudes françaises envers la Hongrie et ses voisins slaves (1870-1938) .....	149
Zoltán FEJŐS : Emigrations et identités ethniques (Enseignements à tirer des recherches sur les expériences hongroises aux États-Unis) .....	161
Ignác ROMSICS : Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie ? Le dilemme de la politique danubienne de la France au début du XX <sup>e</sup> siècle .....	169
Antoine MARÈS : Les slavisants français face à la Hongrie avant le traité de Trianon .....	185

Paul GRADVOHL : 1936-1938 : l'Armée française tente d'oublier Trianon .	193
Holger FISCHER : Marge de manœuvre et voie obligée. Les relations germano-hongroises entre les deux guerres .....	201
Mihály FÜLÖP : Les relations franco-hongroises depuis 1945 .....	217
Viktor KARÁDY : La conversion socio-professionnelle des élites : deux cas historiques en Hongrie .....	229

### Varia

Miklós HADAS—Viktor KARÁDY : Les Juifs et la tentation d'excellence en sport dans les lycées hongrois d'avant 1918 .....	249
Lajos KÖRMENDY : Mentalité-identité d'archiviste et l'état de la profession en Hongrie .....	259
Edit ERDÓDY : Árpád Göncz, dramaturge .....	269
Patricia MONCORGÉ : <i>Le Bébé Géant</i> de Tibor Déry .....	275
Blandine JUDAS : Kosztolányi journaliste et poète : la mort, la vie, la morgue	287

### Traductions

Attila JÓZSEF : Psychanalyse, par Chantal Philippe .....	293
Lajos ÁPRILY : Le Pèlerin, par Bernard Le Calloc'h .....	298
Géza OTTLIK : Histoire d'amour, par Elisabeth Cottier-Fábián .....	299
Endre ADY : Poèmes, par Jean-Luc Moreau .....	304
Nelly GÁBOR : Dezső Kosztolányi: Averse .....	308

### Chroniques

Autour du 5ème anniversaire de la mort d'Aurélien Sauvageot .....	313
Mária CZELLÉR—FARKAS : Introduction .....	313
Roger BERNARD : Mes souvenirs sur Aurélien Sauvageot .....	315

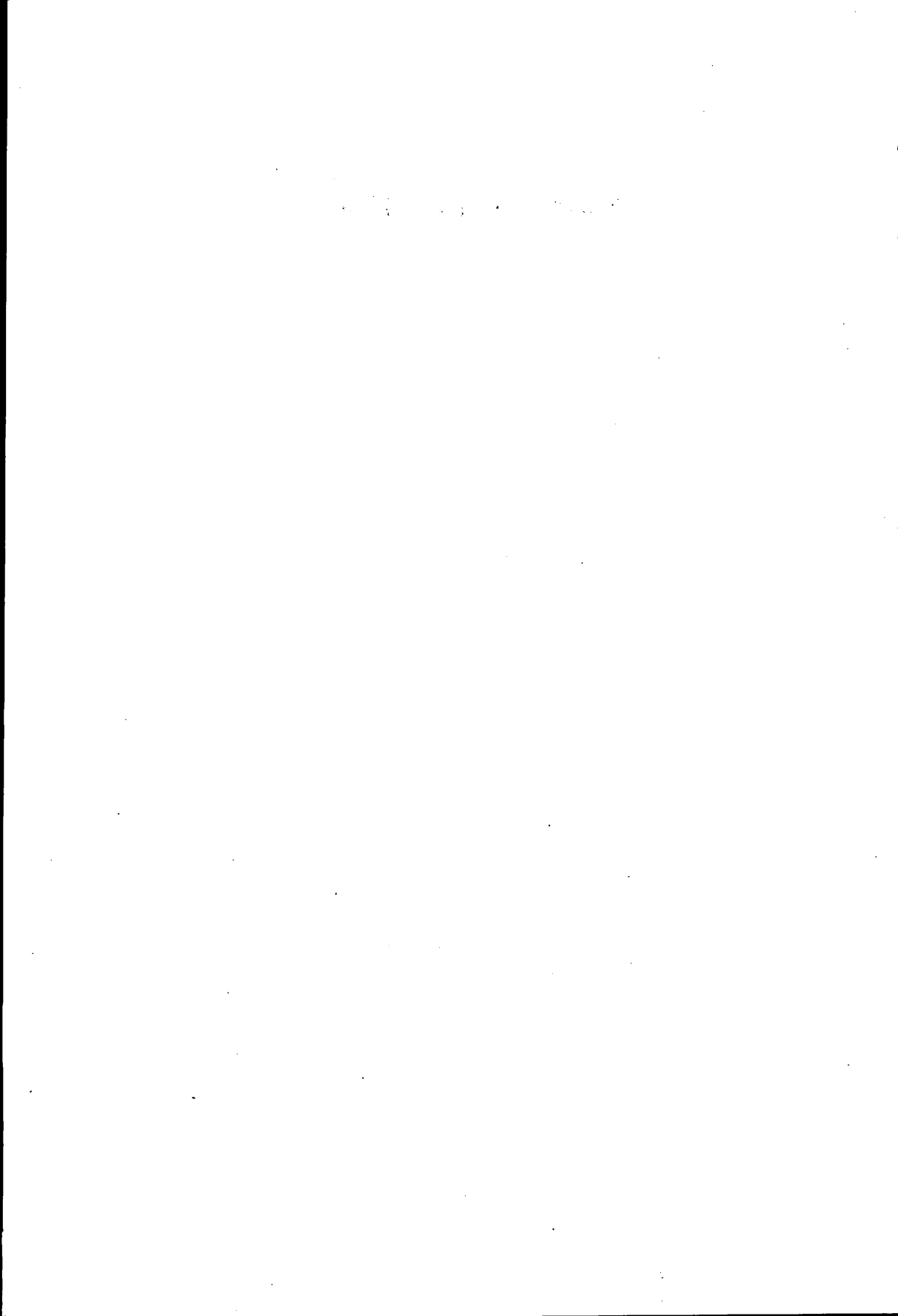
### Comptes rendus

Miklós SZENTKUTHY, <i>Escorial</i> .....	321
Bence SZABOLCSI, <i>Les cigognes d'Aquilée</i> .....	321
István ÖRKÉNY, <i>La Famille Tot, Le Chat et la souris</i> .....	325
Sándor MÁRAI, <i>Les Confessions d'un bourgeois</i> .....	328
Károly BARI, <i>Lendemain et autre poèmes tsiganes</i> .....	330
Peter DIENER, <i>Archéologie d'amour ; Poémographies</i> .....	331
Eszter FORRAI, <i>L'ombre des éclairs</i> .....	331
Agnès GERGELY, <i>Imago</i> .....	331
György PETRI, <i>L'époque d'imbéciles intrépides arrive</i> .....	332
Zsigmond MÓRICZ, <i>Sois bon jusqu' à la mort</i> .....	334

### Résumés



## **Regards sur Attila József**



## Préface

Organisé par le CIEH, l'IRENISE et l'Institut Hongrois, un colloque international consacré à Attila József (1905-1937) s'est tenu les 25 et 26 novembre 1993 à Paris.

Ce n'est pas le premier hommage rendu à ce grand poète hongrois en France : qu'il nous suffise de rappeler ici le recueil *Hommage à Attila József par les poètes français* édités en 1955 par Seghers ou la série d'émissions intitulée « Attila József, un poète hongrois à l'horizon du siècle » diffusée du 1er au 5 février 1993 par France Culture. Rappelons également que ce colloque constitue le prolongement de celui de 1985 sur Dezső Kosztolányi, par lequel le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises a inauguré ses manifestations consacrées aux grandes figures de la littérature hongroise du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous saluons en la personne d'Attila József un des grands génies de notre siècle, dont l'œuvre a marqué toute la poésie hongroise contemporaine, mais dont les réflexions philosophiques, esthétiques et psychanalytiques n'ont pas encore étudiées et commentées avec l'attention qu'elles méritent. Il n'est donc pas étonnant que les intervenants de notre colloque se soient penchés tout particulièrement sur les rapports qu'entretenait le poète avec la psychanalyse ; en effet, avant 1989, les commentateurs avaient mis l'accent sur les aspects politiques, voire militants de son œuvre et laissé dans l'ombre les autres problèmes que celle-ci soulève, et, notamment, l'inspiration psychanalytique de certains de ses poèmes.

En guise d'introduction, l'académicien *Miklós Szabolcsi*, auteur de nombreux ouvrages consacrés à la vie et à l'œuvre du poète, dont une importante anthologie commentée et publiée en français aux Editions Corvina, replace l'œuvre d'Attila József dans les grands courants de la pensée européenne contemporaine : l'esprit des Lumières, l'humanisme révolutionnaire, le marxisme et le freudisme. D'autres communications examinent l'inspiration psychanalytique de ses poèmes (*Peter Diener*), le reflet et le développement, dans son œuvre, de certaines des idées de Freud (*Georges Kassai*), les thérapies psychiatriques et psychanalytiques qu'il a suivies (*Eva Brabant*) et certains textes psychanalytiques, dont la « Liste d'idées libres en deux séances », qui viennent seulement d'être publiés en Hongrie (*Georges Baal, Antal Bókay*). Les approches autres que psychanalytiques insistent sur les préoccupations philosophiques (*Mihály Szívós*) ou le complexe du péché dans la poésie des dernières années de sa vie (*Zsuzsa Beney*) ou encore le rapport entre un de ses grands poèmes politico-philosophiques et la « Liste d'idées libres en deux séances » (*György Tverdota*).

On connaît les liens très étroits qui attachaient le poète à la France et à sa culture. L'influence de François Villon (qu'il lut pour la première fois durant son séjour à Paris) est étudiée par *Marc-Hervé Martin*. *Georges Baal* établit un parallélisme entre la pensée et le destin d'Antonin Artaud et d'Attila József, tandis que l'épineuse question de la traduction en français des poèmes d'Attila József est traitée par *Elisabeth Cottier-Fábián*.

Nous avons dû renoncer à publier trois communications, pourtant du plus haut intérêt, celle d'Iván Horváth sur les problèmes de versification comparée, celle de François Sauvagnat sur les thérapies du poète, et celle de Gábor Kardos dont la longueur et la complexité soulevaient d'insolubles problèmes d'ordre technique.

Le lecteur trouvera à la fin de ses Actes une *bibliographie* comprenant les principaux textes parus en français sur la vie et sur l'œuvre d'Attila József. L'édition en français de ses œuvres complètes étant en préparation, le colloque se veut également être une contribution à cette entreprise ; en outre, l'enseignement, en France, de la langue et de la civilisation hongroises trouvera sans doute ici des matériaux utilisables.

György Tverdota—Georges Kassai

N.B. Certains titres de poèmes et de textes en prose figurent sous des titres différents, les auteurs les ayant traduits différemment.

Miklós SZABOLCSI  
de l'Académie des Sciences de Hongrie

## Attila József et les grands discours du siècle

Il y a une trentaine d'années, j'ai entrepris de montrer comment Attila József se place dans la littérature mondiale de son temps. J'ai poursuivi cette étude en 1980, et à présent, je voudrais reprendre cette question en tenant compte des changements terminologiques, des nouvelles données apparues au cours de ces trois décennies.

Je parlerai — comme d'ailleurs la thématique de notre colloque le signale — surtout de la dernière phase, de 1934 à sa mort, de la carrière et des œuvres du poète, en étudiant en premier lieu l'œuvre poétique — moins des écrits théoriques et critiques.

Avant 1934, Attila József a utilisé plusieurs formes de discours qu'il a abandonnées par la suite : un discours mytho-poétique, un discours expressionniste-constructiviste, — même un discours conservateur-national — et enfin un discours boukharino-marxiste, — toutes ces phases ont été dépassées.

Dans ces dernières années, deux grands discours, deux modes de parler et de penser le caractérisent — j'ajouterai que c'est la lutte, la tension entre ces deux discours qui rendent sa poésie unique.

Le premier discours, — tant décrié aujourd'hui — est issu des Lumières, un discours rationaliste, optimiste — un discours humaniste, qui se manifeste chez lui par les mots-clés de cette dernière période : « ordre », « loi », « liberté » et naturellement : « homme » et « humanité » — qui deviennent même plus fréquents à la fin de sa vie comme point de départ, référence, but, — dans des sonnets comme *Humanité* et *Les hommes* jusqu'au dernier cri : « *és ezt az emberiséget, hisz ember vagy, ne vesd meg* ». (*Et ne méprise pas cette humanité, car tu es homme*). Il serait superflu de mentionner ici le riche contexte de ces concepts-clés, leur vie autonome.

Les concepts de « raison », d'« intelligence » (en hongrois *ész* et *értelem*), ont la même fonction, même si on les trouve dans un contexte négatif, — quand le poète lutte contre le monde, contre ses propres monstres, contre ses peines, — ces notions-clés apparaissent toujours, comme point de référence, comme réseau de ce discours. On pourrait même dire qu'au long de toutes ces années, il est convaincu du pouvoir de la raison, non seulement dans des compositions « en l'honneur du rationalisme » à commencer par *Alkalmi vers (Poème de circonstance)* jusqu'à « *Du fond des temps un rat...* », (mars 1937), mais aussi dans ses ultimes adieux. La phrase « *A la science j'en réfère* » (trad. J.Rousselot) résume cette attitude, de même que « *la lisière d'une nouvelle raison brille* » (*uj értelem szegélye bukkán*), espoir qui date également de l'été 1937.

La structure grammaticale de sa poésie tardive peut être considérée comme une caractéristique intégrante de ce discours. Lajos Szigeti a déjà démontré la grande fréquence des phrases subordonnées (par ex. structures du type : « Az, aki »).

Un autre élément de ce discours est le phénomène qu'on pourrait appeler intertextualité historique, c'est-à-dire l'enracinement profond de ces textes dans l'histoire et la culture, la conscience de l'historicité de l'homme, qui non seulement est souvent développée dans ses poèmes (*Au bord du Danube*), mais dans les origines historico-culturelles de ses métaphores, devises et phrases.

Enfin, le réseau des concepts qu'il appelle « matérialisme historique », auquel il se rattache encore dans ses derniers articles, fait aussi partie de ce discours.

Si on cherche dans la littérature hongroise une lignée qui use également de ce discours rationalo-humaniste, on trouve tout d'abord son maître et ami Dezső Kosztolányi, dont les poésies à partir des années 20 constituent un grand hymne à l'homme et en débat avec ses amis et contemporains, une confession humaniste. (*Marc Aurèle, Poète au XX<sup>e</sup> siècle*). Un autre auteur dont les propos sont profondément enracinés dans ce discours des Lumières est Frigyes Karinthy. Parmi ses contemporains hongrois on pourrait encore citer Miklós Radnóti ou István Vas, et naturellement ses amis de *Szép Szó*, Pál Ignotus, François Fejtő ou Zoltán Gáspár, plus tard Géza K. Havas, ainsi que György Bálint. Dans une perspective plus large, ce discours est utilisé par Thomas Mann, ou par des penseurs et poètes comme l'Ortega y Gasset de la *Deshumanización*, Huizinga, Guéhenno, Pierre Jean Jouve, Karel Čapek, Rafael Alberti, Jorge Guillén dans ses poèmes de cette époque (*Tarde mayor*), et naturellement, en premier lieu, Paul Valéry.

En même temps, Attila József a recours à un autre discours, le discours psychanalytique, plus précisément le discours de la narration psychanalytique (« Narratif psychanalytique » — le terme a été utilisé par Antal Bókay au sujet des *Idées libres*<sup>1</sup>).

Il est bien connu que l'histoire de la psychanalyse commence par un récit, celui d'Anna O., et que depuis, les récits psychanalytiques foisonnent, parfois même sous forme littéraire, comme par exemple chez Georg Groddeck. Mais l'innovation d'Attila József consiste en une transformation de la narration psychanalytique en poésie, en une mise en forme poétique, en mètres et rythmes constituant ainsi un monde poétique particulier. Je ne parle ici ni de sa maladie, ni même de ses théories, ni de l'apparition de ses obsessions et complexes dans ses poésies (ce dernier problème a été traité d'une manière détaillée dans le volume *Miért fáj ma is ?*), mais seulement de l'aspect de sa poésie tardive que constitue la grande narration psychanalytique.

La poésie d'Attila József est un rare exemple de ce discours, je pense par exemple aux poèmes *Le crime*, *Cela fait mal*, *On dit* etc, c'est-à-dire les poèmes Edit. Comme mon maître et ami, Ferenc Mérei l'a remarqué, ces poésies sont d'une part les élaborations d'un complexe, d'autre part la dramatisation ou transformation épique de tous les symptômes, à partir du complexe œdipal jusqu'à la scission entre Ego et Monde (*Je me dessèche...*). Les mots-clés de ce discours sont : « crime », « douleur », « instinct », « refoulement » et même « néant » qui, à mon avis, appartiennent à ce discours et non à un discours existentialiste. Dans cette même lignée se situent *La Mère*, *Maman* et même une poésie ébauche, *Le coach* (*Díványon fekszem...*). Cette narration psychanalytique

<sup>1</sup> Voir l'article d'Antal Bókay dans le présent numéro.

nous relate toute l'histoire de sa vie, de sa thérapie, jusqu'à la description des signes manifestes de sa maladie, mais le tout sous forme d'une grande narration épique.

Le plus convaincant de ce point de vue est le poème *Quand d'outre-tombe la lune* (*Ha a hold süt*). Malheureusement, les traductions ne rendent pas la métrique du poème, ces anapestes fulgurantes qui le rattachent à la tradition poétique hongroise. D'après une analyse de Ferenc Mérei, c'est l'histoire d'un rêve. A partir de la ligne 17, le poète est éveillé. Le texte commence avec un « résidu du jour », puis il entre dans le rêve et le phénomène Silberer se manifeste : la tension même devient image, la fonction passe dans le rêve. En y entrant, il retrouve l'enfance, c'est-à-dire le contenu latent, le rêve devient cauchemar, l'Ich-Angst se manifeste. A la fin, le monde extérieur réapparaît sous forme d'un obstacle à la réalisation du désir. Le poète relate donc les événements de sa maladie, ses angoisses, et même la thérapie.

On pourrait encore citer d'autres exemples de ce type de narration. Pál Ignotus a parlé dès 1938 des « chants populaires freudiens » du poète, en élargissant le terme, on peut dire que le poète pratique un discours de la grande narration psychanalytique.

Une réflexion s'impose ici : le langage et le code de la poésie dite moderne sont saturés de phénomènes et formules qui pourraient être interprétés comme symptômes de la maladie (régression, exhibitionnisme, identification Ego-Monde, rituel et magie en tant qu'outils destinés à transformer la réalité etc). De plus, il est presque devenu obligatoire d'user de ce code, on connaît bien « la feinte folie » des surréalistes.

Sur ce fond, il est parfois difficile de juger de l'authenticité des aveux, de séparer le conventionnel et l'authentique. La poésie d'Attila József use également de ce code, mais développe sur ce fond commun un discours des plus authentiques. Y a-t-il des phénomènes analogues dans la narrative psychanalytique devenu grande poésie ?

En ce qui concerne la littérature hongroise, j'en connais peu dans la poésie ; dans le récit, on peut citer quelques nouvelles de Géza Csáth ou articles et croquis de Frigyes Karinthy (*Én és Énke*)<sup>2</sup>. L'influence de la psychanalyse dans les œuvres est un problème plus vaste. *Le Calife-cigogne* de Mihály Babits, *Néron, le poète sanglant* de Dezső Kosztolányi, *Les Révoltés* de Sándor Márai en sont quelques exemples. Et j'ajouterai que Gyula Illyés dans ses dernières années aurait peut-être voulu créer une poésie psychanalytique, mais sans la force d'Attila József.

En outre, les surréalistes ont également eu recours au discours psychanalytique et ont même tenté d'en constituer une narration, *Nadja* ou *Le paysan de Paris* témoignent de cet effort. Mais il n'est peut-être pas erroné d'affirmer qu'en les lisant aujourd'hui, on perçoit plutôt une imitation de la narration psychotique, un « artefact », si l'on compare ces textes avec l'authenticité vécue d'Attila József. En revanche, la psychanalyse comme narration est au centre du roman *La coscienza de Zeno* d'Italo Svevo et naturellement dans certaines parties d'*Ulysse* et de *Finnegans Wake*. Peut-être pourrait-on citer les expériences d'Henri Michaux, quelques passages d'Henri Miller, les œuvres de Julien Green, et dans un contexte plus large, les ouvrages de Manès Sperber ou d'Elias Canetti qui parlent dans leurs autobiographies de leurs aventures freudiennes ou adleriennes. Dans la période d'après-guerre, on trouve d'autres exemples comme la poésie de Sylvia Plath ou les romans d'auteurs américains, comme Philip Roth et même William Faulkner.

<sup>2</sup> « Je et P'tit je » dans la traduction de Sophie KEPES. Voir : *Cure d'ennui*, Gallimard, 1992.

Dans la poésie tardive d'Attila József, les deux grands discours coexistent d'abord dans une relation d'équilibre fragile. Cette tension est peut-être l'essentiel de sa poésie. Je remarquerai toutefois qu'à cette époque, d'autres discours fonctionnent chez lui, les vestiges d'un discours existentialiste, un discours mythique, voire religieux, mais le caractère de cette période est avant tout déterminé par les deux grands discours analysés. Je crois d'ailleurs que l'effort intellectuel d'Attila József en vue de synthétiser Marx et Freud, — nous savons bien qu'à cet égard il est membre d'une grande lignée, — correspond sur le plan théorique à l'utilisation des deux discours et trahit en même temps les désirs et les instincts les plus profonds.

Mais ces deux discours sont-ils vraiment séparés ? En ce qui concerne leur origine, sans doute, bien que le discours freudien lui-même ne soit qu'une variante du discours des Lumières. Mais chez Attila József non seulement ils se fondent dans le creuset des formes, sous l'effet d'une volonté et d'une discipline poétique, mais ils se complètent, s'expliquent mutuellement : « *mon chagrin animal est une tristesse raisonnable, humaine* » (*Sur le pavé*) — écrit-il dès 1934. Et en 1937 il résume sa vie : « *c'est parmi vous que je suis devenu fou, moi, être limité. Je suis homme, c'est ainsi que je suis ridicule* ».

A ma connaissance, peu d'œuvres présentent une telle unité. Sur le plan théorique, nous savons que des variantes de ce système ont été préconisées dès 1905 par Alfred Adler, en passant par Sándor Ferenczi et Wilhelm Reich jusqu'à nos jours. (Les travaux de Ferenc Erős traitent ce problème d'une manière détaillée).<sup>3</sup> Ce que je voudrais remarquer, c'est qu'une telle unité du discours rationaliste-classique et du discours psychanalytique est la base de la « théorie critique » de l'Ecole de Francfort, et qu'une telle synthèse a été souvent préconisée par Jean-Paul Sartre, c'est-à-dire que cet effort est un trait marquant de la tradition moderniste.

\*

Donc, modernisme : car pour terminer, j'essaierai de traduire tout ce que j'ai dit plus haut dans les termes historiques de la littérature de ce siècle. Si je me conforme à la terminologie actuelle, il me faut constater que le phénomène Attila József appartient au modernisme et non au post-modernisme, car les deux grands discours en question appartiennent au modernisme classique. De plus, sans entrer dans les détails de cette autre polémique, sa poésie de la maturité se rattache à une tendance « classique », « classiciste » et cela justement avec cette densité, ses images forgées de fer et de souffrances. Cette appartenance à une tradition culturelle le rattache au « néo-classicisme » multiforme des années 30.

Un argument de plus en faveur de ce classement : sa foi inébranlable dans la langue. « *J'ai le mot précis pour désigner notre société indolente* » dit-il et dans *Le village*, il prône le pouvoir du Mot Juste. Il est de ceux qui croient encore que le signifiant peut changer le signifié, — conviction qui le rapproche encore de l'Ecole de Francfort.

<sup>3</sup> Ferenc ERŐS : *Pszichoanalízis, Freudizmus, Freudomarxizmus*, Gondolat, Bp 1986 ; « Attila József, était-il freudo-marxiste ? » In : *Miért fáj ma is ?* Balassi, Bp 1992, p. 259-293.



Peter DIENER

Université de Toulouse-Le Mirail

## La psychanalyse de la poésie ou la poésie de la psychanalyse? Réflexions sur l'œuvre d'Attila József

*« Attila József fut l'un des poètes les plus hardis : attiré par les secrets dangereux de la réalité extérieure et intérieure, « des forces productrices et des instincts » présages de cataclysmes, venu de la profondeur de la société, « de la marge de la cité », il a exprimé la vision de l'ouvrier hongrois » György Bálint,*

« Le Martyre de la raison », 1939

*« Dans sa poésie de la fin sonnent les accords purs et métaphysiques des secrets freudiens de l'âme » György Bálint,*

« Le Génie de la douleur », 1938

Pour étudier la poésie d'Attila József, on peut mettre l'accent sur sa vie, ou sur sa pensée, ou sur sa poésie elle-même, tout en admettant qu'entre ces sujets, il existe de nombreuses interférences. En ce qui concerne la psycho-biographie d'Attila József, me trouvant géographiquement éloigné des sources originales, je renonce à ce chapitre. D'ailleurs, ce travail a été entrepris par d'excellents spécialistes de la psychanalyse.<sup>1</sup> J'envisagerai plutôt la psychanalyse comme élément constitutif de sa poésie. Je l'étudierai donc dans les formes poétiques d'Attila József, tout en examinant les affinités de son œuvre avec celles de ses contemporains qui étaient également influencés par le freudisme.

La psychanalyse en tant que pensée est intégrée dans la pensée d'Attila József, tout comme par exemple la philosophie de Herder, ou celle de Schelling ont été intégrées dans les œuvres des romantiques allemands. Il est aisé de prouver que les poètes se nourrissent des idées importantes de leur temps. Il est plus difficile de déterminer comment une doctrine philosophique, une conception scientifique s'exprime dans le langage poétique, comment elle le modifie, comment elle peut en devenir un des composants organiques.

En ce qui concerne Attila József, on peut constater deux courants d'intégration. D'une part, en s'intéressant à la psychanalyse, en s'en appropriant les thèses, il les applique aux sujets de sa poésie. C'est un travail poétique conscient, un travail qui, en principe, existe sous d'autres formes depuis que la poésie existe. D'autre part, Attila József descend dans les profondeurs de son propre inconscient et les exprime comme tous

<sup>1</sup> BRABANT-GERÓ, Eva : *Ferenczi et l'Ecole hongroise de la psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1993. Chap.III.

les grands artistes peuvent exprimer les secrets et les vérités profondes de notre âme. Car bien sûr, ce genre de psychanalyse artistique existe également depuis que la poésie existe. Qui pourrait prétendre établir quelle est la part de l'inconscient autobiographique et celle de la connaissance consciente chez l'auteur du *Roi Œdipe* ou celui d'*Hamlet* ?

Dans la poésie d'Attila József, la psychanalyse est à la fois sujet et objet, forme et fond, symptôme de son âme malade et sublimation créative du « moi » douloureux ou malade. La construction de son univers poétique va souvent de pair avec la démolition de sa propre personnalité. Il s'agit de deux processus parallèles. Dans son cas, on peut même parler d'une lucidité psychanalytique, d'une clairvoyance sur le plan de sa propre vie personnelle, de son entourage et de la société, même s'il s'agissait d'une lucidité qui, vers la fin de sa vie, interfère avec de sombres accès de troubles psychiques.

Les diverses voies s'entremêlent intimement dans sa poésie où les thèmes psychanalytiques s'intègrent dans les formes langagières, dans les images poétiques, tandis que ces dernières expriment le monde le plus profondément personnel du poète. Travail conscient et chaos subconscient se fondent dans une harmonie de la création.

\*

Nombreux sont les thèmes, les discours proprement psychanalytiques dans sa poésie<sup>2</sup>. Dans le poème *Nous, les hommes* (*Mi, emberek*), les hommes sont des « *forces obscures* ». Cette image poétique n'est qu'une expression résumée du concept de l'inconscient chez Attila József. Il y revient dans le même poème : « *mes instincts n'en ont pas assez, ils n'en ont pas marre de cette cruelle vie* », expression menaçante et contenant explicitement le suicide futur. Car en hongrois, « *megunni az életet* » (« en avoir assez de la vie ») annonce le désir suicidaire par association avec le mot composé « *életunt* » (« suicidaire »). On pourrait donc déchiffrer cette phrase ainsi : le poète n'est retenu à la vie que par la pression de ses instincts, quelle que soit la cruauté de son destin. Les phrases suivantes du poème, avec leur banalité délibérée, présentent les instincts de l'homme qui le poussent à la recherche de la nourriture et de la satisfaction sexuelle. La vie humaine est conçue comme un ensemble totalisant les aspects biologiques, psychiques et sociaux, et l'ensemble de ces aspects se concrétise dans des tensions relationnelles de l'extériorité et de l'intériorité dont les forces motrices seraient la faim et le rêve. La suite est une assimilation poétique de la théorie de l'aliénation : le rêve est brisé par l'obstacle que constitue l'argent, mais l'apparence camoufle la réalité : la faim.

On remarque l'opposition et l'unité de l'image du poète qui « *rêve d'un monde nouveau* », mais cependant, tout simplement, a faim, car « *en rêvant il ne gagne pas d'argent* ». Rêver d'un monde nouveau — il s'agit là de l'expression banale d'une

<sup>2</sup> Miklós Szabolcsi cherche et trouve les grands discours du siècle correspondant à diverses périodes créatives du poète ( Voir la contribution de Miklós Szabolcsi dans le présent numéro ). Je suis d'accord avec cette vision, mais j'y ajouterais que quelques éléments très importants des « discours » sont présents dans son œuvre du début à la fin.

vision utopique que le poète utilise ironiquement, en reliant les deux notions sociales à deux aspects psychologiques : ces derniers sont eux-mêmes contenus dans le social.

Le poète cherche l'harmonie et la coordination des doctrines marxiste et freudienne. Il est conscient du caractère utopique et peut-être aléatoire de cette coordination. Le désir d'une harmonie « extérieure », sociale, est occulté par la réalité symbolisée ici par l'argent. L'utopie d'une harmonie « intérieure » que l'homme pourra vivre en paix avec son inconscient reste également à réaliser, car à présent elle est étouffée par des conditions défavorables : la faim. La faim signifie ici plus que souffrance à cause du manque de nourriture, elle désigne l'insatisfaction générale des déshérités, des opprimés. Cette manière de voir les problèmes psycho-sociaux est très proche de la conception que Wilhelm Reich développe dans son étude *La misère sexuelle du prolétariat*. Au fond, ce poème exprime la contradiction entre la pression des instincts et la condition sociale de l'existence.

Toutes les images et allusions contenues dans le poème sont organisées dialectiquement et en forme de cercle fermé représentant une voie sans issue. Toutes les images posent et reposent la question du rapport des instincts avec la condition sociale. Prenons la phrase : « *maintenant, je ne sais plus ce que je dois faire : tuer ou lire des romans policiers* ». L'opposition entre « tuer » ( c'est à dire aller dans le sens d'une révolte individuelle ou sociale, désespérée, inconsciente, utopique, ou organisée et consciente — on n'en sait rien ) et « lire des romans policiers » ( c'est à dire contempler, rester inactif, se contenter d'une tuerie, d'une révolte imaginaire ) — cette opposition est une prise de position du poète : l'opposition entre « tuer » ou « lire des romans policiers » avec son intonation ironique, dénonce les deux voies de la récupération idéologique. La strophe finale du poème témoigne du désarroi grandissant du poète en quête infructueuse d'une théorie révolutionnaire authentique : « *tu as raison* », « *mais à présent, va dormir* ».

Autrement dit : le poète — prophète d'un nouveau monde a beau avoir raison, cette raison ne se réalise pas à présent, il va donc dormir : il se réfugie dans la non-conscience et descend au tréfonds des « forces obscures » de l'homme, ce qui rejoint le début du poème. Le poète est ballotté par la vie entre ses besoins et ses aspirations à changer cette vie : d'un côté s'offre la solution individuelle que les instincts prescrivent de toute urgence — manger, aimer — et de l'autre surgit la déviation psychique de ces instincts du fait des obstacles d'ordre social. La pensée psychanalytique apparaît ici dans toute sa force contestataire telle qu'elle a été conçue par Freud dans la première période de son œuvre. Le poète semble être d'accord avec l'analyse de l'évolution historique des deux phases du freudisme présentées dans l'étude *La fonction de l'orgasme* de W.Reich. La référence à la pensée freudienne dans ce poème exprime la prise de conscience du rôle traumatisant et socialement répressif d'un certain refoulement. Ainsi, ce poème s'oppose à l'interprétation édulcorée du freudisme par Béla Totis qui considérait la psychanalyse comme un remède à des contradictions sociales. Attila József redonne à la pensée freudienne son caractère contestataire et libérateur face à la répression et à l'hypocrisie sociales.

La double détermination de l'existence par les instincts et par les conditions sociales dans le sens d'une interprétation hégélienne est un leitmotiv de sa poésie ( par ex. *Ember ne félj, Eszmélet, Elmaradt ölelés miatt, Szürkület ...* ). Si on faisait une étude de la fréquence des mots souvent utilisés, on trouverait : âme, travail, mère, instinct, rêve, dormir ; mais également : salaire, prolétaire, camarade, et d'autres termes caractéristiques du mouvement ouvrier<sup>3</sup>.

Nous trouvons chez lui des images qui corroborent la psychologie abyssale de Lipót Szondi, précurseur de la recherche psychosomatique des dernières décennies, ainsi que de Imre Hermann dont les travaux sur l'instinct de cramponnement ont contribué à l'approfondissement de l'école freudienne<sup>4</sup>. Selon ces recherches, il existerait aussi bien chez l'homme que chez les mammifères supérieurs, un instinct de saisir, de tenir, de s'accrocher. Cet instinct est fondé par la nature biologique : le nouveau-né cherche le sein de sa mère, attrape les objets qu'on lui tend. Plus généralement, l'existence biologique est dirigée vers la recherche et la prise des objets pour les assimiler. « Saisir » est une fonction fondamentale de notre existence biologique et psychologique. La théorie de la psychologie des profondeurs, même si par ailleurs elle s'écarte de certaines thèses freudiennes, lui est fidèle dans ses prémisses, car elle accepte la conception selon laquelle la fonction psychologique s'enracine dans la base biologique tout en faisant jonction entre le niveau biologique et le niveau social. De nombreuses images d'Attila József, surtout celles de la nostalgie de la mère perdue, expriment le complexe de « saisir » dans le sens de Szondi et d'Hermann.

L'instinct de saisir la mère produit de nombreux phénomènes secondaires tels que l'arrachage des cheveux, le grattage de la peau, ou même dans les cas pathologiques, des activités auto-destructrices. Ce motif figure dans nombre de poèmes d'Attila József. Par ailleurs, dans *Les instincts ancestraux de l'homme*, Imre Hermann se réfère à une image poétique d'Attila József : *Tu t'es découvert toujours / tu t'es gratté tes blessures*. Le cycle de poèmes *La danse de l'ours* est particulièrement riche en images qui renvoient à l'instinct de saisir. Hermann étudie le culte de l'ours chez les peuples primitifs, dû au complexe causé par l'absence anatomique chez les humains de l'os priapique, présent chez les singes homioïdes ainsi que chez certains mammifères comme par exemple l'ours. Selon Hermann, la sublimation du désir de dureté a pu provoquer l'intérêt que l'homme préhistorique a porté au métal.

\*

On peut constater que dans le poème principal du cycle *Danse de l'ours*, les motifs du métal ( chaîne, cuivre ) et de l'ongle, des dents, sont présentés simultanément. Dans

<sup>3</sup> En plus le poète a créé nombre de néologismes concernant la vie ouvrière. C.f. mon article : « József Attila és magyar nyelv értelmező szótára » ( Attila József et le Dictionnaire interprétatif de la langue hongroise ). *Magyar Nyelvőr* 1965. jan. -márc. 1. sz. 65-69

<sup>4</sup> HERMANN, Imre : *Les instincts ancestraux de l'homme* dont la version élargie est accessible en français dans la traduction de Georges Kassai, *L'instinct filial*, Paris, Denoël, 1972. Un essai de Georges Kassai intitulé « Attila József et l'instinct de cramponnement » porte sur le même sujet. ( *Miért fáj ma is*, Balassi, Budapest 1992, 147-162 ).

son poème sans titre *Quel aigle ( Micsoda sas )*, « [l'aigle] dévore l'univers avec son bec brillant, ses griffes tirent et arrachent la chair chaude ». Dans le poème *Homme, n'aie pas peur ( Ember, ne félj )*, nous lisons : « Les moineaux qui dormaient ont serré fort la branche / car celui qui dort est plus attaché / que celui qui au réveil est prêt à s'envoler ». L'état onirique est ici opposé à l'image de l'envol, symbole de liberté. Mais inversement, l'état onirique libérant les instincts, pousse l'homme à la recherche de son épanouissement, de sa liberté. Dans un autre poème, *J'ouvre la porte ( Ajtót nyitok )*, il écrit : « Je ne pouvais pas toucher ni voir ma mère morte ... » Il évoque les profondeurs des mines dans le poème *A cause d'un baiser manqué*, qui est sans doute un des chefs d'œuvre de la poésie d'amour du XX<sup>e</sup> siècle :

*Un dépérissement têtue pousse le monde  
pareil au mineur qui pousse le charbon détaché et découpé en morceaux.  
Mais celui qui aime, vit dans la profondeur et dans l'unité.  
Quel incendie, quel miroitement d'épées nues m'ont empêché de te serrer dans  
mon  
bras pendant que la lune flottait ?*

L'opposition entre « le dépérissement têtue » qui peut évoquer l'instinct de mort, et le travail du mineur qui détache le charbon et le découpe en morceaux, c'est l'opposition entre la mort et la vie, entre la non-conscience, le néant, et la conscience. En hongrois « kifejteni » (« exploiter, détacher le charbon ») signifie aussi « faire découvrir, dénuder, faire apparaître, faire naître ». Mais c'est également la résistance de la conscience contre la mortification par la mise en lumière des choses cachées, car en hongrois, le verbe « kifejteni » signifie aussi « expliquer », mot à mot « enlever l'enveloppe qui cache l'essentiel », donc : « analyser, en descendant dans les profondeurs ». La psychanalyse est comprise comme une lutte contre le néant. C'est aussi l'hégélianisme préconisant la recherche de l'essentiel au-delà des phénomènes. C'est le désir de tirer les choses au clair, le charbon à la lumière ; c'est descendre dans les profondeurs des mines, mais pas pour y rester. Le psychanalyste est le mineur qui descend et qui remonte à la lumière, il est le symbole d'une force poussée par les ténèbres, mais qui, au lieu de les éviter, les affronte pour les neutraliser. Par ailleurs, la métaphore de la remontée du charbon à la surface peut apparenter ce poème à celui de Kosztolányi *Le chant de Kornél Esti*, mais dans un sens sceptique : on cherche des trésors cachés, des perles, et ce qu'on remonte à la surface n'est qu'un caillou sans valeur ...

\*

Dans *Le baiser manqué*, le poète chante la vie manquée. Poésie onirique, chant de révolte, chant tragique, chant inconscient et chant conscient, *Le baiser manqué* devient symbole historique du destin et du traumatisme du prolétaire aspirant au bonheur individuel et à la liberté collective. L'image poétique qui évoque le caractère inséparable de ces deux aspirations trouve sa racine dans la pensée d'Attila József, dans sa recherche du marxisme et du freudisme. Il serait erroné de séparer *Le baiser manqué* ( 1936 ) de son article *Nouveau socialisme* ( 1935 ) où il dit que :

« la théorie marxiste est une philosophie, mais elle est également une psychologie »; *il dit encore que* « le principe humaniste de l'évolution sociale doit être confronté à l'étude de l'évolution sociale de l'individu ; le matérialisme historique doit être confronté à la psychanalyse »

( *Œuvres complètes*, tome III, 178 )

On pourrait multiplier les exemples prouvant que sa création au niveau du langage poétique est en même temps la force motrice de l'invention thématique et vice versa. Le poète élargit son vocabulaire par des mots désignant des concepts psychanalytiques et sociologiques, et ces derniers font partie organique de son univers poétique.

La densité ainsi que l'envergure esthétique des métaphores poétiques relatives aux instincts et à leurs éléments annexes nous permettent de supposer que l'intérêt conscient du poète à l'égard de la psychanalyse a été renforcé par des éléments de son inconscient.

Une preuve indirecte pour étayer cette hypothèse réside peut-être dans la lecture combinée de sa poésie et de ses essais. Les éléments inconscients et conscients sont intimement mêlés dans son œuvre et cela doit logiquement remettre en cause certaines approches psycho-critiques répandues de nos jours. En effet, l'utilisation abusive de la théorie freudienne du lapsus lors de l'analyse des éléments inconscients de la poésie néglige la possibilité artistique de créer tout à fait consciemment des « lapsus » et de les exprimer par des métaphores. Dans la psychanalyse, le lapsus peut être considéré comme une « mise en forme » *inconsciente* d'un fragment de *l'inconscient*. Dans la poésie, une image peut être une « mise en forme » *consciente* de *l'inconscient*.

La critique littéraire ne doit pas négliger la révolution intellectuelle consécutive à Freud. Rien ne peut plus être analysé comme avant cette révolution, car les éléments formels exprimant l'inconscient peuvent être tout simplement empruntés aux manuels de psychanalyse.

\*

La poésie d'Attila József est un chant conscient de l'inconscient, un chant inconscient de la conscience, une perpétuelle remise en question des rapports entre la conscience et l'inconscient, où la voie, c'est à dire la prise de conscience des rapports, est aussi importante que le but visé. Un des poèmes d'Attila József peut être considéré comme le modèle même de cette prise de conscience de l'inconscient, il s'agit de *La conscience ( Eszmélet )* ( 1934 ). Jean Rousselot en a traduit le titre par *Eveil*. Le titre de ce poème ne peut être rendu qu'imparfaitement par la traduction française : le mot hongrois « eszmélet » n'a pas de correspondant vraiment adéquat en français. Selon le dictionnaire Sauvageot, « eszmélet » veut dire *conscience ( psychologique )*, *connaissance* ; le mot français de « conscience » n'en marque pas le caractère dynamique. Or, en hongrois, « eszmélet » n'est pas simplement conscience, mais aussi prise de conscience, réveil de la conscience, réveil de l'âme et de l'esprit. Le sens du poème, c'est — entre autres — la prise de conscience de la classe ouvrière.

L'idée maîtresse de ce poème s'inscrit dans le développement des idées hégelo-marxistes conduisant à l'ouvrage polémique de György Lukács : *Histoire et*

*conscience de classe*, dont la première édition ( en allemand ) date de 1923. Les idées de Lukács, tout comme celles de Gramsci et de Korsch constituaient les premières attaques philosophiques contre un marxisme dogmatique précurseur du stalinisme.

Après la parution du livre de Lukács, en été 1925, Attila József rencontre celui-ci à l'occasion d'un voyage à Vienne. On sait par ailleurs que le poète a été encouragé par Lukács dont l'œuvre aurait influencé sa pensée <sup>5</sup>

En effet, si Lukács se penche sur le problème de la conscience de classe, le poète explore les voies qui conduisent au réveil de la conscience.

La lecture comparée de certains textes d'Attila József et de Tristan Tzara révèle des convergences sur le plan de l'harmonisation du marxisme et de la psychanalyse, ou de l'intégration de la pensée psychanalytique à la poésie. Ainsi, par exemple, on peut mettre en parallèle *Le baiser manqué* d'Attila József et *Baisers éperdus* de Tristan Tzara dans *Personnage d'insomnie* ( *Œuvres complètes*, Tome III, 165 ). Le poème de Tzara *Sur le champ* ( *Œuvres complètes*, Tome III, 309 ) peut être rapproché de *Cela me fait mal* d'Attila József. Dans *Personnage d'insomnie*, l'expression poétique se confond harmonieusement avec une pensée psychanalytique, tout comme dans la poésie des dernières années d'Attila József.

\*

Ainsi nous pouvons constater que le style psychanalytique dans la poésie d'Attila József correspond à sa vision philosophique du monde. Une autre variante de l'utilisation de la psychanalyse enrichissant son langage poétique consiste à reprendre les mots « classiques » déjà largement utilisés dans la poésie du passé, mais en leur prêtant de nouvelles nuances de signification.

Un mot fréquemment utilisé dans sa poésie est *l'âme*. L'âme a un rôle central dans presque tous ses grands poèmes. Certaines images en enrichissent le sens, sans pour autant rompre avec la psychologie traditionnelle, comme par exemple dans le poème à Flóra : « *mon âme est un bien public* », ou dans *Mon pays* : « *Mon âme était une vaste jungle somnolente* ». Dans le poème *L'eau savonneuse* ( *Szappanosvíz* ), l'âme désire s'envoler et rompre le déterminisme meurtrier des objets, des choses, des « *mondes attachés* ». Dans *Ode* ( *Óda* ), la psychologie des formes de la nature est mise à nu dans un sens proche de la théorie de l'imaginaire de Gaston Bachelard. Par ailleurs, on trouve des correspondances entre *Ode* d'Attila József et les chapitres II, III, IV de *Personnage d'insomnie* de Tristan Tzara.

<sup>5</sup> « ... Anna Lesznai ( la femme d'Oszkár Jászi ), Béla Balázs et György Lukács me considèrent comme un très grand poète et surtout ce dernier comme un poète prolétarien de la littérature mondiale ... » Extrait d'une lettre d'Attila József à sa sœur. Cf. *József Attila válogatott levelei*, Budapest, 1976, 107-108.

L'influence possible de Lukács sur Attila József ne concerne nullement le freudisme dont il fut un adversaire nuancé, en particulier sur le plan de la théorie de la sexualité utilisée selon lui abusivement dans les explications concernant l'histoire culturelle. Cf *La particularité de l'esthéticien*, Tome I. chap. I.

L'élargissement de la connotation sémantique du mot *âme* chez Attila József s'inscrit dans la révolution poétique entamée par Endre Ady.<sup>6</sup> Chez ce dernier, l'âme « modernisée » par rapport à la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle reste malgré tout une image dans le style symboliste. Le tournant de ce concept dans le sens psychanalytique sera réalisé par Attila József.

Il convient de préciser que le mot *âme*, riche de connotations dans toutes les langues européennes, ne pose pas de problème insoluble pour la traduction poétique de hongrois en français, car la signification remontant au grec et au latin, l'opposition *thumus-animus / corpus* devient banale dans la civilisation judéo-chrétienne, et les mots hongrois *lélek / test* correspondent à cette même tradition. La valeur du mot latin de « respiration », « haleine », qui a plus ou moins disparu en français, reste plus évidente en hongrois : *lélek — lélekzet, lélekzés*, mais reste conservée indirectement et d'une manière abstraite dans les deux langues. En français par exemple, la métonymie âme / être humain, essence de la vie, est présente dans l'expression « il n'y a pas âme qui vive ».

Mais la poésie d'Attila József dépasse le fond sémantique commun que je viens d'évoquer. L'exemple que j'ai cité à propos du poème *Notre poète et son époque* (*Költőnk és kora*) est symptomatique d'un dépassement où ce qui est dépassé est néanmoins conservé. Sa philosophie hégelo-marxienne est combinée avec sa vision du monde judéo-chrétien, selon laquelle l'âme est une élévation dépassant les déterminismes terrestres, les imperfections du monde réel. Il dit que l'âme est attachée au corps comme un ballon est attaché à une nacelle, l'âme entraîne le corps vers le haut. En haut, il y a une image de la Mère-espace, comme dans son poème *Maman*.

Mais comment comprendre : « *ce n'est ni rêve ni réalité ..., c'est la sublimation de mes instincts* » ? L'image semble correspondre au travail de l'inconscient sur lui-même : la sublimation. Ici, il s'agit d'un processus de sublimation dont le sujet est conscient. Ceci donne la clef pour la signification du titre du poème : le poète de nos jours agit comme si le sujet souffrant était en même temps le poète psychanalyste aidant à dénouer l'angoisse causée par sa propre névrose.

Sa poésie serait-elle une auto-psychanalyse poétique, imaginaire et non « clinique » ? Il est probable que personne ne peut mener vraiment sa propre analyse, la fin tragique d'Attila József montre que le poète en tant qu'être humain n'est malheureusement pas parvenu à « sublimer ses instincts ». Mais son œuvre, « ni rêve ni réalité », dépasse son créateur et ne peut pas être déchiffrée comme un simple dossier psychanalytique.

Pour Attila József, la poésie n'est pas « rêve » : le rêve peut être génétiquement un point de départ artistique, une sorte de « matière première », tout comme la réalité. L'art nourri par ces deux éléments les dépasse, les sublime. Par ailleurs, l'idée d'Attila József : « la poésie n'est ni rêve ni réalité » correspond aux interrogations de Tristan Tzara dans *Grains et issues* concernant en particulier les problèmes de l'écriture automatique, du rêve expérimental et de la poésie<sup>7</sup>. Ainsi, la théorie psychanalytique

<sup>6</sup> En effet, Ady utilisa le mot *âme* dans un très grand nombre de ses poèmes. Une étude qui ne peut pas être menée dans le cadre de cet article, pourrait sans doute démontrer la continuité Ady-József sur le plan de la modification profonde du langage poétique hongrois, notamment dans le domaine du vocabulaire politique et psychanalytique.



de la sublimation, avec quelques arrangements, devient pour Attila József un fondement de son esthétique.

Par ailleurs, les images poétiques de l'âme, le plus souvent métaphysiques, sont nombreuses dans d'autres poèmes. En voici quelques-unes :

Mais j'ai le droit / et je ne suis pas encore / ni âme ni argile

( *Levegőt* )

Les ombres s'étirent / les étoiles scintillent / les flammes flamboient / selon un ordre immuable / comme les corps célestes dans l'espace / ton absence tourne dans mon âme

( *Az árnyékok* )

Le revers du monde / vagabonde dans moi / comme l'âme [qui est] la patience de l'être

( *Kiknek adtam a boldogot* )

Ton âme, aimable onde lunaire / se balance dans l'urne profonde / des entrailles nocturnes de la mer

( *Hozzá!* )

Ton corps est la terre nourricière / où je m'accroche avec des racines invisibles / ton âme est le soleil gai, éthéré, bousculant ... bousculant ... La mère de mon âme / comme un rayon tombé / sur les rails de chemin de fer

( *A világ aranyos kalitkájában* )

Il scrute comme un phare / l'espace<sup>8</sup> conscient, mon âme

( *Flóra, csináljunk gyereket* )

Ton âme est un miracle particulier

( *Juhász Gyulának* )

La colère étouffée est l'âme de Dieu

( *Illyés Gyulának* )

et mon âme boit de la lumière au ciel

( *ÉN óvakodva szürcsölöm* )

<sup>7</sup> Cf. TZARA, Tristan, *Œuvres complètes*, Tome III, Flammarion, 1979, avec les annotations très soignées qui nous intéressent pour l'étude comparée Tzara/József d'Henri Béhar pages 513-517. Par ailleurs, dans son œuvre *Grains et issues*, sur la question de marxisme et psychanalyse, Tzara défend les positions que les marxistes orthodoxes du PC critiquaient violemment. Ecriture automatique ? Ecriture non dirigée ? Rêve expérimental ? Toutes ces idées et ces débats intéressaient Attila József.

<sup>8</sup> Difficulté de la traduction : le mot hongrois *űr* signifie « l'espace », mais également « le vide ».

Si ton âme, ta logique, / coule comme un ruisseau bavard contournant les pierres,  
/ les choses, les cieus

( *Ha lelked ...* )

O, étoiles ! Comme des épées / rouillées et grossières / vous êtes plantées autour  
de mon âme / ici on réussit seulement à mourir

( *Ős patkány terjeszt kórt* )

La psychanalyse, en hongrois « analyse de l'âme », est une démarche thérapeutique, mais elle est également une expérience, une pensée en tant que telle, elle ne doit pas être examinée indépendamment des autres domaines de la pensée, en particulier chez Attila József qui a bâti sa vision du monde sur la dualité marxisme et psychanalyse. Cette recherche de l'harmonie, de l'équilibre des forces obscures de l'inconscient ( les instincts ) avec les forces « extérieures »<sup>9</sup>, apparente Attila József avec d'autres poètes, écrivains et penseurs de son temps.

\*

Un autre thème important de sa poésie tardive est la peur de la punition, la peur de la mort, liée principalement à la révolte œdipienne. Ce thème préfigure l'état psychique qui va le conduire à la mort. Mais il semble que nous ne devions pas tomber dans le piège d'une explication unilatéralement psychanalytique. Le mot « büntetés » désigne une sanction physique et/ou mentale venant de l'extérieur de la personne concernée. Le châtiment peut venir de Dieu pour un croyant, ou de la société, ou encore du père punissant la révolte de type œdipien.

En effet, la peur de châtiment d'Attila József exprime souvent sa peur de la castration, à cause de ses fantasmes dans le complexe d'Œdipe. On en trouve un grand nombre d'indices dans sa poésie. Mais s'il s'agissait uniquement de cette motivation, le poète aurait pu utiliser, au lieu de « büntetés », le mot « bünhődés » qui désigne une sorte d'auto-punition ouvrant éventuellement la voie à l'expiation. Le mot choisi par Attila József montre clairement que le désespoir du poète remonte également à des causes extérieures, sociales. Certes, le suicide comme point culminant de sa maladie est une « auto-punition », mais il est également une réponse à une situation historique et politique tragique. Sa mort est à la fois le « résultat » de sa maladie psychique et de sa sensibilité poétique, de son pessimisme et de sa lucidité. *De l'air !* crie et chuchote le poète dans un monde irrespirable, dans un monde qui « viole les droits de ma ( la ) vie » ( traduction de Jean Rousselot ). Les images, les métaphores de ce poème de 1935 renvoient, sans ambiguïté, au régime Horthy. Le sentiment d'étouffement qu'exprime le poète l'apparente aux grands auteurs européens prévoyant dans des utopies pessi-

<sup>9</sup> On en trouve la formulation poétique entre autres dans les poèmes *Ballade de salarié* et *Aux pourtours de la ville* ( *Bérmunkás ballada, A város peremén* ) : « la souffrance à l'intérieur, l'explication à l'extérieur ... » et « ... prendre des forces productrices à l'extérieur et des instincts à l'intérieur ... » ( souligné par moi. )

mistes l'atmosphère irrespirable de toutes les dictatures. Je pense entre autres à Zamiatine qui, dans son roman *Nous autres*, montre l'image horrible de la punition des contestataires sous une cloche de pression.

On étouffait en Europe à cause de la peste nazie. Thomas Mann, dont le langage est en général très modéré, en notant dans son *Journal* les infamies hitlériennes des années 1936, 1937, 1938 s'exclame : « *Ecrasez l'infâme !* ( en fr. dans le texte ) *Il faut se libérer de cette pression, de ce dégoût. On étouffe* » ( 16 mars 1935 ). Thomas Mann y évoque également la tragédie de l'Autriche : « *Assassinats et suicides à Vienne* » ( 19 mars 1938 ).

N'oublions pas que la « réponse » suicidaire à une situation historique tragique n'est pas toujours et uniquement d'origine psychotique. Pensons au suicide de Stefan Zweig, ou des poètes russes du XX<sup>e</sup> siècle. N'oublions pas l'exemple de Gyula Juhász, qui s'est suicidé quelques mois avant Attila József, en avril 1937 <sup>10</sup>. La liste de ces tragédies serait longue.

\*

Le suicide atroce du poète qui s'est jeté sous un train a eu bien sûr des causes psychiques. L'instinct de saisir a joué un rôle important dans sa maladie, dans sa poésie, dans sa pensée. Saisir, c'est aussi adhérer, c'est aussi faire partie d'une communauté : communion avec la mère, avec Dieu dans la première période de son œuvre, mais aussi désir d'appartenir à la communauté du Parti Communiste. Il utilise souvent les mots « frère », « camarade ». ( Cf. *Aranybojtú, Szocialisták, Munkások, Lebukott, Külvárosi éj, Bánat, etc* ). L'image du Parti est celle d'une mère qui berce, qui surveille son enfant ( cf. *Proletárdal* qu'Attila József a lui-même traduit en français ) : « *Parapam, param ... dont seul le parti prend soin* » ( 1927 ).

En évoquant les mobiles psychiques de son choix politique, je m'empresse de préciser une fois de plus que l'examen des motivations psychiques d'une orientation philosophique, religieuse ou politique ne devrait être que secondaire par rapport aux études philosophiques, religieuses et politiques en tant que contenu. Les motivations subjectives n'expliquent probablement jamais les contenus, et inversement. W.Reich, dont les idées sont très proches de celles d'Attila József, fait la démonstration de ce problème en évoquant la part de la folie dans l'ascension du nazisme. A l'opposé, on peut citer comme exemplaire d'une ambiguïté redoutable la psychanalyse « posthume » de Hitler par Gérard Mendel dans *Révolte contre le père* ( Ed. Payot ).

Cela dit, lorsque Attila József, à l'issue de son différend politique avec le stalinisme, s'éloigne du Parti, cela a eu sur lui l'effet d'un sevrage affectif : il s'est privé des ailes protectrices réelles ou imaginaires d'une communauté d'idées. Le mot hongrois « elvtárs » (« camarade ») signifie mot à mot « compagnon d'idées ».

« Saisir », « adhérer » sont à l'opposé d'être abandonné, être exclu, être rejeté dans la solitude affective et/ou sociale. Le suicide d'Attila József était physiquement un horrible « sevrage », une coupure violente. Le suicide comme suprême « séparation »,

<sup>10</sup> Le suicide de Gyula Juhász est d'origine psychologique. Mais il a contribué à l'alourdissement de l'atmosphère qui régnait dans le pays.

comme le contraire absolu de l'instinct de « saisir », de s'accrocher à la mère, à la vie, apparaît très tôt comme motif poétique : *Un homme ivre sur le rail* ( 1922 ), *Cœur pur* ( 1925 ), *Corail* ( 1928 ), *Ki-be ugrál, Kész a leltár, Tudod, hogy nincs bocsánat*.

Je n'évoquerai pas ici toutes ses images poétiques qui renvoient à la mort, il y en a trop. Je m'attarderai seulement sur le début de son poème *Cela fait très mal* ( *Nagyon fáj* ) : « *contre la mort qui te guette dedans, dehors* » ( 1936 — traduction de Jean Rousselot ). Ce « dedans, dehors » résume le leitmotiv de sa poésie : la recherche de l'harmonie entre le social et le psychique, et la menace de l'échec de cette utopie dont la conséquence est la chute, la punition, la mort.

En 1935, il clame encore : « *Homme, n'aie pas peur* » ( *Ember, ne félj* ). En 1936, dans le poème *Pitié* ( *Irgalom* ), il dit : « *tant que le monde sera aussi enragé, j'aurai pitié de moi-même* » ; or, en décembre 1937, il ne respectera pas cette consigne, bien que le monde n'ait pas cessé d'être enragé, au contraire, il l'est encore plus. Le poème *Nagyon fáj* ( 1936 ), est l'expression de cette tension extrême : « *l'homme cherche un refuge en embrassant la femme, mais il n'y a pas de refuge même en dressant la pointe d'un couteau contre sa mère, et la culture* ( c'est-à-dire la civilisation dans le sens freudien et mannien ) *tombe comme des vêtements dans l'amour heureux* ». Les première et dernière strophes disent une fois de plus que la mort nous guette de l'extérieur et de l'intérieur.

Attila József rédigea une pétition pour l'abolition de la peine de mort le 28 juillet 1932. Le lendemain, le 29 juillet, les deux leaders communistes Sallai et Fürst ont été condamnés à mort et aussitôt exécutés. « Peine de mort », en hongrois « halálbüntetés », confirme encore que sa peur de « punition » n'est pas exclusivement d'ordre psychologique. L'exécution de Sallai et Fürst a été ressentie par le poète militant comme dirigée également contre lui-même.

Son comportement franc et courageux, sa solidarité avec les victimes lorsqu'il fut molesté par les autorités du régime Horthy prouvaient à quel point cette exécution, qui fut un assassinat politique déguisé en jugement, signifia pour le poète quelque chose de très personnel. Pendant les cinq années qui séparent son manifeste contre la peine de mort suivi de « démentis » sanglants, et son suicide, il reçoit nombre d'autres blessures.

Ce sont des blessures accumulées sur le plan affectif, l'abandon par des femmes aimées ; des blessures sur le plan de ses convictions politiques, des blessures sur le plan des relations humaines <sup>11</sup>.

\*

<sup>11</sup> Voici un quatrain de Gyula Illyés paru dans *Nyugat* ( janvier-juin 1935, p. 97 ) : ( *Le danger de la psychanalyse* ) : *La psychanalyse ne te servait pas. / Lâche et menteur, mais ressentant / ton état misérable, tu te taisais. / Maintenant librement et avec fierté / tu laisses couler tes immondices ô, tu te purifies, ô, pauvre, on voit / maintenant qui tu es.* ( *A pszichoanalízis veszélye* ) Attila József était-il visé personnellement par ces lignes ? Nous n'avons aucun élément ni pour confirmer, ni pour infirmer cette hypothèse ; ce qui est sûr : lecteur assidu de *Nyugat*, il a pu être blessé par ce petit poème abject, d'autant plus que les deux anciens amis, devenus rivaux en poésie comme en politique, ont fini par éprouver une profonde aversion mutuelle.

Les dernières années de sa vie ont été de plus en plus influencées par l'œuvre de Thomas Mann, et le rapport de ce dernier avec la pensée de Freud ne laissait pas le poète indifférent. Le poème d'Attila József dans lequel il salue le grand écrivain lors de sa visite à Budapest en 1937, manifeste l'importance qu'a pour lui la *Montagne magique*, dont le titre même est le symbole de la personnalité riche et contradictoire de Thomas Mann, que son entourage appelait « le magicien ». Attila József s'adresse chaleureusement à l'écrivain avec les mêmes accents douloureux et nostalgiques qu'il emploierait à l'égard d'un père perdu et désiré, d'un père qui serait en même temps « un frère aîné amenant les lumières, car sans la solidarité, on est dans les ténèbres ». Rappelons que la *Montagne magique* fut l'œuvre centrale de Thomas Mann pendant la période de doute et de distance ironique à l'égard de la psychanalyse. Cela s'exprime entre autres dans le personnage de Krokovski, et plus généralement dans la présentation par Thomas Mann des forces obscures et dangereuses qui peuvent être éveillées par la dissection psychique des malades. Tout cela est très proche de l'état d'esprit dépressif du poète en 1937. Son poème *Salutation à Thomas Mann* représente une lueur d'espoir sur un fond de désespoir tragique<sup>12</sup>. Il cherchait la clarté, la transparence, la prise de conscience de l'inconscient « comme Hans Castorp sur le corps de madame Chauchat » (*Salutation à Thomas Mann*). Tout comme Castorp après le baiser « à la russe » échangé avec Clawdia Chauchat, Attila József tantôt cherche la clarté, tantôt la fuit, car — c'est Hans Castorp qui parle — même dans l'amour le plus charnel qu'on puisse imaginer, il y a un zeste de l'amour sacré, et inversement dans l'amour le plus spirituel, le plus désincarné, il y a une part de charnel ...

Il serait difficile d'établir la liste exacte des œuvres de Thomas Mann qu'Attila József a connues, et encore plus difficile d'en dégager les influences précises. On sait que l'œuvre de Thomas Mann était très répandue en Hongrie. Ses traductions suivaient de très près les parutions originales, surtout après la *Montagne magique*. Ainsi la publication allemande de ce roman date de 1924, la traduction hongroise par Turóczi Trostler de 1925. En ce qui concerne la tétralogie *Joseph et ses frères*, *L'histoire de Jacob* est publiée en 1933 en allemand et en 1934 en hongrois, *Le jeune Joseph* en 1934 en allemand et la même année en hongrois, *Joseph en Egypte* paraît en 1936 en allemand et en 1937 en hongrois. Les trois volumes ont été traduits par le poète György Sárközi, victime des nazis hongrois. *Joseph et ses frères* représente une formulation romancée de la philosophie de l'histoire et de la vision psychanalytique de son auteur. Attila József a pu lire les deux premiers volumes, mais il est peu probable qu'il ait lu *Joseph en Egypte* si peu de temps avant sa mort. Le prénom biblique de Joseph est orthographié en hongrois comme le nom du poète. On sait par son autobiographie qu'à l'âge de 5 ans il a subi un traumatisme psychique, car son entourage niait l'existence de son prénom Attila, et le fait de retrouver la réalité de ce prénom dans les manuels d'Histoire fut décisif, selon ses propres termes, pour son orientation vers la littérature. Cela permet de mesurer l'intérêt qu'il a pu porter à la parution de *Joseph et ses frères*. Même s'il n'a lu que les premiers volumes, il s'est probablement trouvé sous

<sup>12</sup> Ce poème était destiné à être lu en public à Budapest le 13 janvier 1937, en présence de Thomas Mann, mais la police en a interdit la lecture. Le suicide d'Attila József a eu lieu le 3 décembre de la même année.

l'influence de cette œuvre grandiose, de ce roman de quête, roman d'éducation, roman de mûrissement dans la lignée de *Wilhelm Meister* et d'*Henri le Vert*. *Joseph et ses frères* est un roman unique dans la littérature mondiale, écrit en profonde symbiose avec la théorie freudienne de la civilisation développée entre autres dans *Totem et Tabou*, *L'avenir d'une illusion*, *Malaise dans la civilisation*, œuvres qui ont également influencé la pensée d'Attila József.

Le roman de Thomas Mann pourrait être précédé d'une épigraphe tirée de la poésie d'Attila József, poésie de la quête, de la recherche hardie de l'harmonie entre l'ordre social du dehors et les instincts du dedans, donc de la recherche d'un ordre social au visage humain. C'était le sens de la longue et douloureuse quête du Joseph de Thomas Mann. Le non-aboutissement de cette quête fut le terme tragique de la courte et douloureuse vie d'Attila József.

## **Pulsions du Moi et pulsions sexuelles dans la vie et dans l'œuvre d'Attila József**

Dans un texte qu'il a intitulé « De la dialectique des pulsions », Attila József traite de l'opposition freudienne entre pulsions sexuelles et pulsions du Moi, qui, selon le poète, fonctionneraient simultanément, de façon inséparable, mais qui, au cours de l'évolution, auraient vu leurs objets se scinder.

*« Autrefois, écrit-il, tous les hommes vivaient dans un paradis où les objets des instincts du Moi et des instincts sexuels n'étaient pas encore séparés et où il ne fallait pas encore refouler les uns pour satisfaire les autres ; chez le nourrisson, ils visent encore le même objet, le sein maternel. Mais, plus tard, des dents poussent à l'enfant, ses pulsions du moi se voient doter d'armes agressives et l'instinct d'agression apparaît. C'est alors qu'intervient le sevrage qui sépare les objets des deux types de pulsions ».*

A ceux qui connaissent les poèmes qu'Attila József a écrits dans la dernière période de sa vie, son journal psychanalytique et l'histoire de ses deux dernières amours pour Edit et pour Flóra, ces quelques lignes semblent si caractéristiques de la personnalité du poète qu'ils ne peuvent pas ne pas être tentés d'y voir une des clés de sa poésie. Mais avant de rechercher dans cette poésie les traces d'une pareille conception des instincts, examinons comment la distinction entre pulsions sexuelles et pulsions du Moi se présente dans l'œuvre de Freud.

Dans *Pulsions et destins des pulsions* qui date de 1915, nous lisons :

*« J'ai proposé de distinguer deux groupes de ces pulsions originaires, celui des pulsions du Moi ou d'auto-conservation et celui des pulsions sexuelles. Mais, ajoute-t-il aussitôt, cette distinction n'a pas l'importance d'une présupposition nécessaire ... elle est une simple construction auxiliaire, qui ne sera conservée qu'aussi longtemps qu'elle s'avérera utile. Le motif de cette distinction se trouve dans l'histoire du développement de la psychanalyse, qui a pris comme premier objet les psychonévroses ou, plus exactement, parmi celles-ci, le groupe que l'on peut désigner comme « névroses de transfert » ( hystérie et névrose obsessionnelle ), elles ont permis de comprendre qu'à la racine de toute affection de ce genre on doit trouver un conflit entre les revendications de la sexualité et celles du Moi. » ... Et plus loin : « Ce que la biologie nous apporte ne contredit assurément pas la séparation des pulsions du Moi et des pulsions sexuelles. La biolo-*

*gie nous enseigne que la sexualité ne saurait être mise sur le même plan que les autres fonctions de l'individu, car ses tendances dépassent l'individu et ont pour fin la production de nouveaux individus, c'est-à-dire la conservation de l'espèce ». Plus loin encore ( p. 40 ), il évoque la sagesse de l'usage linguistique : « Des objets qui servent à la conservation du Moi, on ne dit pas qu'on les aime mais on insiste sur le fait qu'on en a besoin et on y ajoute éventuellement l'expression d'une relation d'un autre genre en employant des mots qui indiquent un amour très affaibli : aimer bien, apprécier, trouver agréable ». « La séparation des pulsions du Moi et des pulsions sexuelles à laquelle nous avons soumis notre psychologie, se révèle donc être conforme à l'esprit de notre langue ». Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1952, ( 25-66 )*

Il s'agit de l'allemand qui distingue en effet entre « lieben » et « gerne haben », ou de l'italien où nous avons « amare » « voler bene » et « piacere » ( ti amo, ti voglio bene, mais « mi piace la carne »), ou encore de l'espagnol qui distingue entre « quiero » et « me gusta ». Mais on ne peut pas en dire autant ni du français ni du hongrois, où on peut aimer une femme aussi bien qu'un rôti.

C'est dire que l'hésitation avec laquelle Freud a établi la distinction entre pulsions du Moi et pulsions sexuelles est d'autant plus justifiée que la « sagesse » linguistique qu'il évoque pour étayer sa thèse n'est pas universelle. En fait, pulsions du Moi et pulsions sexuelles ne sont pas toujours très nettement séparées dans la conception de Freud : dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, il montre bien comment les pulsions sexuelles prennent naissance en s'étayant sur ce qu'il appelle les « besoins » ou les « fonctions d'importance vitale », et c'est précisément à propos du nourrisson qu'il constate que « la satisfaction de la zone érogène est associée, au début, à la satisfaction du besoin de nourriture ».

Néanmoins, une fois la distinction admise, Freud tient à souligner que

*« l'opposition indéniable entre les pulsions qui servent à la sexualité, à l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'auto-conservation de l'individu, les pulsions du Moi : toutes les pulsions organiques qui sont à l'œuvre dans notre psychisme peuvent être classées, selon les termes du poète en « Faim » ou en « Amour ». »*

L'opposition, le conflit psychique entre ces deux types de pulsions est d'autant plus déterminant que les pulsions sexuelles s'étayent ( *lehnen sich an* ) sur les pulsions d'auto-conservation. Une différence essentielle entre pulsions du Moi et pulsions sexuelles réside dans le fait que les premières

*« effectuent très vite le passage du principe de plaisir au principe de réalité au point qu'elles deviennent les agents de la réalité et s'opposent ainsi aux pulsions sexuelles qui peuvent se satisfaire sur le mode fantasmatique et restent longtemps sous la domination du seul principe de plaisir ».*



Les imbrications des deux types de pulsions sont soulignées avec force par Sándor Ferenczi, notamment dans *Thalassa, Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, ouvrage qui a manifestement inspiré plus d'un poème d'Attila József. Si l'idée selon laquelle la dévoration est présente dans la pulsion sexuelle figure déjà dans les *Trois essais sur la sexualité* de Freud l'identification des dents à des instruments d'agression devenant finalement responsables du sevrage, idée qu'adopte entièrement Attila József dans le passage de son essai que nous avons cité au début, est ainsi formulée par Ferenczi, à propos du nourrisson :

« *La paisible phase orale-érotique de la tétée débouche sur une phase cannibalistique. L'enfant développe des organes de mastication et, avec l'aide de ceux-ci, agit comme s'il voulait dévorer la mère bien-aimée qui, finalement, se trouve dans l'obligation de le sevrer. Je pense que le cannibalisme n'est pas seulement au service de l'instinct de conservation, mais que les dents sont aussi en même temps des armes servant aux tendances libidinales, des instruments à l'aide desquels l'enfant tente de pénétrer dans le corps de la mère* ». ( *Thalassa*, p. 49 )

L'interprétation du coït comme tentative de retourner dans le corps maternel ( *Thalassa*, p. 44 ), pour retrouver une « situation où la rupture, si pénible pour l'être vivant, entre le Moi et le milieu extérieur n'était pas encore consommée » renvoie au « paradis » qu'évoque Attila József dans le passage que nous avons cité.

On voit donc que la séparation des deux types de pulsions, aussi bien que les tentatives, forcément vaines, de l'individu, de les réunir à nouveau, occupe une place centrale dans la théorie psychanalytique, et, plus particulièrement, dans celle des instincts. Qu'un être fragile, exposé aux dures lois de l'existence, mais en même temps pleinement conscient de ses responsabilités vis-à-vis de la communauté dans laquelle il vit, ait placé, à un moment crucial de sa vie, cette problématique au centre même de ses réflexions et de son art, n'a donc rien de surprenant.

La tâche du chercheur consiste à montrer la façon dont cette préoccupation se manifeste dans la poésie d'Attila József.

Prenons, comme point de départ, son grand poème philosophique qu'il a intitulé « *Eszmélet* », titre que ses traducteurs ont rendu à tort par *Eveil*, car c'est plutôt une « prise de conscience » ou, selon l'excellente suggestion d'Elisabeth Cottier-Fábián, une « pleine conscience ». Voici la neuvième strophe de cette grande méditation sur l'existence, sur le rapport entre individu et société, sur la place du poète dans la cité.

J'ai entendu parfois le fer pleurer,  
J'ai entendu parfois rire la pluie,  
J'ai vu aussi se fendre le passé ;  
Les faux-semblants seuls ici-bas s'oublient ...  
Tout ce que je peux, c'est aimer — et j'aime —  
Par des fardeaux trop pesants accablé.  
Conscience en or, à quoi bon forger  
Une arme, avec ton pur métal lui-même ?

*Traduction de Jean Rousselot*

Il nous semble que l'opposition entre pulsions du Moi et pulsions sexuelles, ainsi que le désir de les voir fusionner, s'exprime avec une force particulière dans cette strophe où la « conscience en or » avec laquelle on « forge une arme » représenterait le regret de voir les pulsions du Moi adopter le principe freudien de réalité, selon le schéma ci-dessus esquissé, et l'arme ainsi obtenue serait au service de la lutte pour la vie. Le début de la strophe ferait alors allusion à la possibilité de conciliation qu'offre la nature à des principes théoriquement contraires, comme le fer et les pleurs, la pluie et le rire, c'est-à-dire l'humain et le non-humain ; quant à l'évocation du passé « qui se fend », elle renverrait à ce qui se passe sur le divan psychanalytique où le vécu enfoui émerge et l'emporte sur ce que Freud a appelé les « rationalisations » ( à cet égard la traduction du mot hongrois « kèpzet » — dont le premier sens est « concept » — par « faux-semblant » ne serait pas tout à fait un faux-sens ). L'amour, ce représentant des pulsions sexuelles, correspond aux aspirations profondes du poète, écrasé par les fardeaux d'une réalité qu'il faut, aussi regrettable que ce soit, affronter avec l'arme de la conscience en or.

Cette interprétation du grand poème d'Attila József ne contredit nullement celles qui ont déjà été proposées, notamment celle de György Tverdota qui s'appuie sur les notions bergsoniennes d'intuition, de mémoire, de raison et de durée, de l'évolution créatrice qui souligne le conflit entre mémoire et conscience, conflit qui, à plus d'un égard, rappelle celui entre conscient et inconscient et qui, si souvent, aboutit au refoulement de contenus indésirables, ( Tverdota György : *Ihlet és eszmélet*, Gondolat, Budapest, 1987, 307-335 ) ni celle de Miklós Szabolcsi, pour qui cette neuvième strophe que nous venons d'analyser illustre le conflit entre individu et réalité, entre loi et exceptions, entre liberté et nécessité, entre amour et conscience et entre dureté et douceur ; nous reviendrons sur cette dernière paire d'opposés. Pour Szabolcsi, les expressions « le fer qui pleure » et « la pluie qui rit » évoquent le conflit intérieur du poète et le triomphe de sa subjectivité sur la force poétique qui crée univers, objets et concepts. Quant aux quatre derniers vers, ils constitueraient une confession surgie des profondeurs de l'âme du poète : l'amour constitue le fond même de sa personnalité, mais le poète, bien qu'à regret, s'impose les lois d'airain de la réalité, de la raison, de la loi, de la théorie et de la conscience en or. ( Szabolcsi Miklós : *A verselemzés kérdéseihöz*, Akadémiai kiadó, Budapest, 1968, p. 57 ).

Rappelons également l'interprétation de cette même strophe par Bókay, Jádi et Stark, ( *Köztetek lettem én bolond*, Magvető Budapest, 1982, p. 45 ) qui insistent sur le rôle primordial des affects dans la réalité humaine : l'individu, écrivent-ils, n'a pas d'autre choix raisonnable que de s'en tenir à sa propre essence humaine, tel serait, d'après ces auteurs, le sens de cette strophe. Ils rappellent aussi un passage de l'essai d'Attila József *Hegel, Marx, Freud* où, à la suite de Feuerbach et de la critique de Marx sur ce dernier, il définit l'histoire comme « un processus de conscientisation de l'homme aimant son prochain » et estime qu'avec cette conscientisation, l'amour humain a remplacé l'idéal de l'amour de Dieu.

Notre interprétation est en parfait accord avec celle de Zsuzsa Beney.

*« Le lecteur, écrit-elle, émerveillé par la rigueur de la logique qui se manifeste jusque dans ses images poétiques, jusque dans ses associations libres, a peine à croire que les formulations du poète ont été dictées par un ordre indépendant de*

*la logique* ». ( *Zsuzsa Beney* : József Attila tanulmányok, Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest, 1989, p. 115-116 ).

Le monde extérieur et le monde intérieur sont inconciliables ( p. 142 ), l'antinomie des lois du monde extérieur ( où l'amour n'a pas de place ) et l'aspiration de l'âme à l'amour est insurmontable.

Un certain nombre de strophes rédigées en même temps que le poème « *Prise de conscience* » expriment, souligne Beney, par la volonté de refouler tout ce qui menace l'équilibre intérieur du Moi. La plus belle de ces strophes, poursuit le commentateur, celle qui est aussi la plus révélatrice de son état d'esprit, n'a pas été retenue pour la version définitive, sans doute parce qu'elle dit ouvertement quelque chose que le poète voulait cacher à tous, y compris sans doute à lui-même. En voici la traduction littérale :

Nous autres hommes, forces sombres  
sentons que nos jours finissent  
Et lorsque nous avons ce pressentiment  
avant la fin, le monde nous envahit, comme  
les mouches envahissent la charogne.  
A la lumière boréale des idées  
pourquoi sauvegarderions-nous le temps ?  
Pourquoi remuer des amours mortes ?  
Je mets le feu au cimetière.

Mais c'est là un désir pieux ; le poète en est incapable et le passé, aussi bien individuel que collectif, doit s'intégrer dans le présent.

Une autre strophe, exclue, elle aussi, de la version définitive, en dit long sur le combat gigantesque que le poète devait soutenir pour assurer sa subsistance matérielle :

Tu parles bien. Tes concepts  
sont éclairants, comme l'est, dehors,  
l'hiver brut  
et tu as raison ! mais à présent, va dormir  
aujourd'hui, tu as eu faim et tu n'as pas  
gagné d'argent,  
tu as passé ta journée à guetter  
l'avènement d'un monde nouveau.

On peut affirmer que chez Attila József, les pulsions de conservation se manifestent essentiellement par le triomphe du principe de réalité sur le principe de plaisir. Il est arrivé à ce résultat par un effort de conscientisation énorme et par un travail sur soi dont témoignent ses poèmes qu'on a pu appeler « auto-apostrophants » dans lesquels, en termes freudiens, c'est son Surmoi qui s'adresse à son Moi, et, quelquefois, à son ça, toujours sous la domination du principe de plaisir. « Sois discipliné, l'été est

désormais éteint », dit ce Surmoi au début d'un autre grand poème, *Nuit d'hiver*, qui, pour la première fois, conduit le poète, jusque-là plutôt insouciant, voir fanfaron, dans un univers étincelant où il fait à la fois nuit et froid. Et les soucis quotidiens, la difficulté d'assurer sa simple survie, la faim et le besoin de la rassasier reviennent sans cesse, sublimés ou non, dans sa poésie :

Un jour sur deux il me fallut jeûner,  
Mon estomac à jamais fut détruit ;

Ce monde me semblait, dans mon écœurement,  
Un vaste estomac poisseux, coléreux  
Il me faut pourtant avoir cette audace  
De rendre justice et prendre parti  
Regarder les durs souvenirs en face.  
( *En fin de compte* Traduction de Charles Dobzinsky )

Trois jours pleins que je ne mange  
Ni beaucoup, ni moins, mais rien.  
( *Cœur pur*, Traduction de Guillevic )

Et déjà dans son premier poème, écrit à 12 ans :  
Que je voudrais avoir de quoi  
Pour manger une fois de l'oie ...  
Me payer des flans pour cinq florins  
( *Premier poème*, Traduction de Daniel Anselme )

Dieu est long, jamais fini  
Court est le lard aujourd'hui  
( *Dieu est long ...* Traduction de Guillevic )

C'est la faim et la misère qui le poussent à s'engager politiquement et qui sont présents dans la plupart de ses poèmes militants :

Dis-moi quel sera le sort de celui  
Qui n'a pas même un manche de pioche  
Sur son chemin le souci le poursuit  
Jamais sur sa langue un brin de brioche  
( *Quel sera le sort ?* Traduction de Charles Dobzinsky )

Mais il est peut-être inutile de multiplier les citations, tant il est évident que la faim, la misère et, d'une façon générale, les difficultés matérielles constituent un des thèmes majeurs de cette poésie. Ce qui est remarquable plutôt, ce sont les modifications du ton avec lequel ce thème est abordé, au gré, vraisemblablement, de l'attitude générale du poète vis-à-vis de l'existence : à la compassion vis-à-vis des pauvres succède le grotesque ( dans les *Médailles* : « de la main je cache mon pantalon

troué »), puis la révolte qui le pousse à la fraternité révolutionnaire, à l'engagement politique, et enfin, l'amertume, le sentiment de l'échec.

Les pulsions d'auto-conservation sont donc avant tout représentées par la faim. Le poète semble quelquefois hanté par la nourriture. Non seulement son premier poème, mais aussi ses souvenirs d'enfance les plus pénibles sont liés au manger : la raclée que lui a administrée sa mère pour avoir dérobé quelques beignets dans la nuit, est évoquée dans son journal, dans un de ses récits et dans son poème « *Quand d'outre-mer la lune ...* » Son poème « *Epouvante* » parle de la brutalité avec laquelle un bébé est nourri au biberon par sa sœur sept ans, etc. Dieu est long, mais le lard est court, le pauvre demande à Dieu du saucisson, « Achète-toi saucisse et pain pour que tu sois costaud » ( *Courage* ; Traduction de Guillevic ), les vingt-trois jeunes loubards croquent des pastèques, la mère tient un bol à la main et apporte son dîner de chez son Excellence, les travailleurs mangent du pain moisi et des patates pourries, le prolétaire a beau fabriquer du saucisson, ce n'est pas le caviar qui l'engraissera, etc. Sa propre maigreur est aussi évoquée : « J'ai beaucoup souffert, aussi suis-je maigre et m'envole tels malheurs quotidiens » ( *Fumée* ) « nourri de pain — quelquefois — je suis maigre » ( *Veil* ).

Peu de poètes ont parlé de l'argent de façon aussi directe, aussi crue qu'Attila József. « Trente-deux ans derrière moi, mais pas deux cents pengős par mois ». On veut lui couper l'électricité, l'idée de tuer l'agent chargé de relever le compteur traverse son esprit, mais il se « raisonne » en ces termes :

Prendre l'arme est une faiblesse ;  
On me tuera, on me battra,  
Je serai celui qu'on délaisse ;  
C'est encore l'argent qui vaincra.

( *J'avais une vision : la rose*. Traduction de Guillevic )

A dix-huit ans déjà, il se fixe comme le but de sa vie d'obtenir que « les gosiers d'enfants ne crient plus, quémandant argent ». Le salaire de l'ouvrier « crie dans sa poche comme une souris », et le poète lui-même a honte de recevoir l'argent pour un poème qui crie sa douleur et sa misère. La chaussure du poète, usée jusqu'à la corde, entonne une complainte humoristique. Enfin, l'opposition entre riches et pauvres est le thème de nombreux poèmes tels *la Ballade du salarié*, *Consolation*, *Du profit des capitalistes*, etc.

Mais il nous semble que dans sa poésie, la projection la plus claire de l'opposition entre instincts sexuels et instincts du Moi est la dichotomie entre « dur » et « tendre », si l'on peut traduire ainsi le mot « lógy », un de ses mots favoris, qui est tantôt tendre, tantôt doux, tantôt souple, voire mou. Cette dichotomie le hante depuis qu'il a décidé d'affronter la réalité en face, depuis, comme il dit, que « l'été s'est déjà éteint » et que nous sommes dans la nuit de l'hiver. Dans cette misérable campagne hongroise qu'il visite en été 1929, les hameaux sont « doux », les étables « tièdes » ; ils entourent d'un voile opaque des astres toujours hostiles dans la poésie d'Attila, car le ciel est dur /kemény a menny/. Dès 1928, dans son magnifique poème *Oh cœur, apaise-toi !* le contraste entre, d'une part, le ciel d'hiver « qui rêve des armes », le sentier « ossifié » ( vraisemblablement couvert de neige tassée, mais sans doute aussi inhospitalier, car le

« brin de paille » — est-ce le poète ? — s'agite pour y trouver sa place ) d'une part et le brouillard bienfaisant qui, « à la cime », « défait son lit » pour accueillir et protéger le poète, préfigure le conflit douloureux qui se livre en lui entre sa nature de « cerf » ludique, rêveuse et pleine de douceur et ces drôles de loups auxquels il cherche — en vain — à s'identifier :

Tel le cerf je menai ma course  
Un doux chagrin dans mon regard,  
La faim des loups vivant d'écorce  
Cernait mon cœur de toutes parts.

Je me dépouillai de mes bois,  
Aux ramures ils se balacent ;  
Le cerf que j'étais autrefois  
Sera loup avec réticence.

Je serai loup de fière allure.  
Aux relais des gués enchanteurs  
Où vont mes frères d'aventure  
Me voici, mimant le bonheur.

J'écoute les biches bramer.  
Sous le soleil mes yeux succombent  
Les feuilles sombres du mûrier  
Lentes, sur mes épaules, tombent.

( Adaptation de René Depestre )

Qu'un même objet puisse posséder à la fois deux qualités : la meurtrière dureté et la douceur nourricière et devenir par là même le symbole de la vie, ou, plus exactement, du sentiment qu'en avait le poète, c'est l'exemple du mûrier qui le montre :

Un vieux mûrier se dresse au bord de la route,  
trapu et dru, telle une héroïque nourrice paysanne  
Conducteur de plaisance, attention ! le tronc est dur,  
Oh, mendiant, regarde, comme le fruit qu'il porte est doux.

( *Mûrier* )

Egaré dans le « paysage triste » d'un Faubourg il s'apostrophe et se définit en ces termes :

Penchez-vous, toi, mon âme rude, et toi, ma douce  
Imagination, abaissez vos regards  
Sur les traces dures de la réalité,  
Sur vous, sur vos origines.

( *Élégie*, Traduction de Jacques Gaucheron )

Vers la fin de sa vie, il assume cette dualité avec une certaine fierté : « l'esprit et l'amour » sont les deux « parents » de l'humanité ; ( *Art poétique* ) ; « Ma mer est l'univers chaud, doux et obscur des bras qui m'étreignent, mon ciel est la clarté de l'humanité, telle que la saisit la raison », ou, dans la traduction poétique, mais infidèle, de Marcel Lallemand : « Ma mer est le monde enlaçant des bras, des nuits et des rosées ; Mon ciel, l'humain, flamme éclatant et par la raison maîtrisée » ( *J'ai découvert ...* ) Ailleurs, il se définit comme celui dont le cœur est habité à la fois par le tigre et la douce biche. Dans la traduction quelque peu libre d'André Prudhommeaux, voici ce poème, qui date de juin 1937 :

Celui-là seul lira mon vers  
Et ne le lira pas en vain  
Qui déjà me connaît et m'aime  
Qui lui aussi navigue vers  
Le néant ainsi qu'un devin  
De ce lendemain de lui-même ;

Car dans mes vers aussi je vois  
Et dans mes rêves m'apparaît  
La forme heureuse du silence  
Et mon cœur s'attarde parfois  
Aux gazelles de la forêt  
Et à la présence du tigre.

( *Celui-là seul ...* )

Dans les poèmes militants, la dureté est représentée par la lutte des classes, la douceur par la victoire et les lendemains qui chantent. Les acacias « qui accomplissent un travail marxien » sont vigilants, méfiants, déchirés par les vents, mais ils tiennent la chaleur de l'humus ( *Aux acacias* ). Humiliée, éprouvée par les combats, mais « futur vainqueur », la classe ouvrière créera, comme le poète, « l'harmonie ». ( *Dans cette banlieue énorme* )

Cette opposition prend des allures grotesques dans *Eveil* où à la strophe définissant la vie comme un supplément à la mort, succède celle où le bonheur est personnifié par le cochon qui se vautre dans une flaque d'eau, et des allures élégiaques dans le cycle de sonnets consacré à sa patrie où « la jeune tisserande rêve de mets sucrés et ne sait rien des cartels ». Dans *la Nuit des faubourgs*, les machines mornes tissent sans fin les rêves friables de fileuses.

Les fileuses, la jeune tisserande, représentent la douceur et la fragilité de l'élément féminin. Pourtant, dans la poésie d'Attila József, la femme apparaît plus souvent comme protectrice de l'homme amoureux, et ce, non seulement dans sa dernière période, celle de la détresse et de la maladie, mais aussi dès 1928 :

Oh, je me croyais déjà dans quelque vallée douce,  
et tes deux seins me protégeaient, vers le Sud et vers le Nord  
( *Depuis que tu t'en est allée*, traduction d'Elisabeth Cottier-Fábián )

ou encore dans *O cœur apaise-toi !* où selon la très juste remarque de Zsuzsa Beney, les mots « mellé » et « melléd », tout en signifiant « à côté de lui » et « à côté de toi », évoquent, par contagion phonétique, le sein de la femme : « mell ». Dans la traduction que nous avons proposée de ce poème, nous avons tenu compte de cette interprétation, quitte à forcer quelque peu le sens premier, purement dénotatif, des mots :

mais à la cime, le brouillard défait son lit ;  
Je m'assieds en son sein comme jadis près du tien.

Mais l'expression la plus parfaite de cet aspect de l'instinct sexuel, en quête de protection est son poème bouleversant *Cela fait mal*

Contre la mort  
Qui te guette dedans, dehors  
( Pauvre souris qui craint partout le piège )

Ton seul abri  
C'est la femme que tu chéris,  
Ses bras, ses genoux, ses seins te protègent.

La déception, la désillusion qui succèdent inévitablement à ce vœu jamais exaucé, constitue un autre thème lancinant de ses poèmes de la dernière époque et la « tricherie » la « tromperie » deviennent alors de véritables mots-clés. Cela commence avec « *Sans espoir* » :

« Ainsi je veux sans trop peser,  
Et sans tricher les choses lire ».  
( Traduction de Marcel Lallemand )

et trouve son expression la plus complète dans *Complainte tardive* :

Ceux qui sont nés d'une mère sont, à la fin, tous déçus,  
Soit de la façon que je viens de décrire, soit en essayant eux-mêmes de tricher,  
S'ils luttent, c'est dans le combat, s'ils se résignent,  
c'est d'avoir renoncé qu'ils trouveront la mort.

S'il est vrai que, comme l'affirme Ferenczi dans *Thalassa*,

« l'acte sexuel ne peut avoir pour but qu'une tentative du Moi, d'abord tâtonnante, puis de plus en plus nettement orientée et enfin partiellement réussie de retourner dans le corps maternel, situation où la rupture, si pénible pour l'être vivant, entre le Moi et le milieu extérieur n'était pas encore consommée », ( p. 44 ),

la manière dont Attila József concevait l'amour en général et l'acte sexuel en particulier, correspond parfaitement à cette image.



## Le nœud introuvable : Réflexions à propos des cures analytiques d'Attila József

A partir de 1989, année où Attila József a cessé d'être l'emblème d'un régime politique, la recherche à son sujet a pris un nouvel essor. Dans un premier temps la vie de ce grand poète semble avoir concerné surtout les chercheurs de l'histoire littéraire, pour intéresser ensuite les historiens des idées. A présent, les psychologues abordent également son histoire, car ils la tiennent pour particulièrement révélatrice des rapports entre l'individu et son milieu.

Peu après sa mort, Attila József était devenu en Hongrie une figure fortement controversée. Certains ont vu en lui une victime, à la fois de la société et de la psychanalyse, alors que d'autres expliquèrent son histoire par la maladie. Publié en 1983, l'ouvrage de Bókay, Jádi et Stark revient sur ce débat.<sup>1</sup> Quelques travaux plus récents évoquent les rapports du poète à la psychanalyse sans aucune visée polémique, ainsi les articles de György Tverdotá,<sup>2</sup> de György Szóke,<sup>3</sup> de György Kassai<sup>4</sup> et de Ferenc Erős<sup>5</sup> dans un ouvrage récemment édité. D'autres, notamment les articles de Livia Nemes<sup>6</sup> et d'István Cserne<sup>7</sup>, reprennent les questions anciennes pour leur proposer des réponses plus nuancées.

Cet exposé traitera des cures analytiques du poète. Plutôt que de discuter sur la catégorie nosographique qu'il conviendrait d'appliquer à son cas, je les aborderai dans la perspective de l'histoire de la psychanalyse. Cette approche m'a permis de réfléchir sur ses thérapies et de formuler quelques hypothèses sur ce qui a pu s'y passer. A

<sup>1</sup> Antal BÓKAY, Ferenc JÁDI, András STARK, *Köztetek lettem én bolond*, (« C'est parmi vous que je suis devenu fou »), Budapest, Magvető Kiadó, 1982

<sup>2</sup> György TVERDOTA, « Orvosi dokumentum vagy szürrealista szabadvers ? » (« Document médical ou poème surréaliste ? »), Iván HORVÁTH, György TVERDOTA, « *Miért fáj ma is* ». *Az ismeretlen József Attila*, Budapest, Balassi Kiadó, 1992, 191-228

<sup>3</sup> György SZÓKE, « A szabad asszociációtól a költeményig » (« De l'association libre à la poésie »), Iván HORVÁTH, György TVERDOTA, op. cit. 17-42

<sup>4</sup> György KASSAI, « József Attila és a megkapaszkodás ösztöne » (A. J. et l'instinct d'agrippement), I. HORVÁTH, Gy. TVERDOTA, op. cit. 147-162

<sup>5</sup> Ferenc ERŐS, « Freudomarxista volt-e József Attila ? » (« Attila József était-il freudo-marxiste ? »), I. HORVÁTH, Gy. TVERDOTA, op. cit. 259-296

<sup>6</sup> Livia NEMES, « József Attila tárgykapcsolatai », (« Les relations d'objet d'Attila József »), I. HORVÁTH, Gy. TVERDOTA, op. cit. pp. 43-64

<sup>7</sup> István CSERNE, « Mitológia és diagnosztika », (« Mythologie et diagnostic »), I. HORVÁTH, Gy. TVERDOTA, op. cit. 43-64

l'intention de ceux qui ne seraient pas familiers de l'histoire de ses cures je commencerai par un résumé événementiel.

D'après le témoignage de Judit Szántó, la compagne du poète, la première thérapie aurait débuté par une rencontre fortuite.<sup>8</sup> Samu Rapaport, le thérapeute, était un médecin qui s'intéressait principalement aux maladies somatiques d'origine psychologique. Selon Judit Szántó, dans un premier temps, Rapaport engagea le poète dans la réécriture d'un ouvrage traitant des maladies digestives et par la suite, celui-ci demanda une thérapie. Leur relation, qui commença approximativement en 1931, cessa vers 1934. Ensuite le poète s'adressa à Edit Gyömrői pour une analyse. Leurs rapports furent troublés par la cour passionnée que le poète fit à l'analyste. Celle-ci, en dépit de la conduite violente de son patient, s'efforça de maintenir la relation thérapeutique. Cette deuxième tentative thérapeutique qui s'est déroulée de 1934 à 1936, fut également interrompue. L'état dépressif qui s'ensuivit chez le poète nécessita des soins dans une clinique.

Une troisième thérapie entreprise avec le jeune psychiatre Róbert Bak, commença peu après le rétablissement du poète. A cette époque, celui-ci, absorbé par une nouvelle relation amoureuse, n'y assista qu'avec très peu d'assiduité. Suite à la maladie et à l'éloignement temporaire de la femme aimée, il s'effondra de nouveau pour retourner en clinique entre juillet et novembre 1937, où il fut soigné par un traitement insulinique en vogue à l'époque. Il n'était guère rétabli quand il quitta la clinique. Après avoir passé l'automne 1937 en compagnie de ses sœurs à Balatonszárszó, il se suicida le 3 décembre à 32 ans.

Il est extrêmement difficile de déterminer de manière rétrospective ce qui a pu se passer à l'intérieur d'une cure donnée. Le récit des protagonistes, même si on le possédait, serait forcément teinté de subjectivité. Je vais tout de même tenter de reconstituer certains éléments de l'histoire des deux premières cures en utilisant comme source le témoignage de Judit Szántó, les entretiens donnés par les thérapeutes, et les écrits du poète lui-même.

De ce résumé succinct, il apparaît déjà que les rapports entre le poète et ses thérapeutes étaient fort turbulents, et que la relation avec chacun fut brusquement interrompue.

Les liens entre patient et thérapeute sont infiltrés de toute une panoplie d'affects, dont seule une part est consciente. Les deux protagonistes transfèrent à la situation présente des sentiments et des attitudes qui les avaient marqués autrefois. Ce « transfert », agissant à certains moments comme un moteur, et à d'autres comme un frein, est un des paradoxes fondamentaux de la cure analytique.

Je ferai ici une petite digression afin de situer historiquement ce concept. C'est Sigmund Freud, le créateur de la cure analytique, qui est le premier à remarquer sa présence. Alors que Freud est surtout frappé par les aspects négatifs du transfert, le désignant comme la croix de l'analyste,<sup>9</sup> Ferenczi, son élève hongrois accorde à ce phénomène une plus grande ampleur. En 1909, il souligne que c'est un élément présent

<sup>8</sup> Judit SZÁNTÓ, *Napló és visszaemlékezés*, ( Journal et souvenirs ), Budapest, Petőfi Irodalmi Múzeum, 1986, 89

<sup>9</sup> « Quant au transfert, il est une véritable croix », S. Freud à Oscar Pfister, le 5. 6. 1910, *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister*, Paris, Gallimard, 1966, 75

dans toute relation humaine,<sup>10</sup> pour se pencher, une vingtaine d'années plus tard, sur le contre-transfert, le transfert de l'analyste. Il parvient alors à la conclusion que la relation analytique exige une sincérité totale non seulement du patient, mais aussi de l'analyste.<sup>11</sup>

Notons que vers la même époque, Ferenczi estime également que les patients qui n'ont jamais connu les béatitudes d'une enfance normale ne pourraient se rétablir que s'ils les éprouvaient dans la cure.<sup>12</sup> Sur ces questions Freud et Ferenczi entrent en désaccord. Freud s'inscrit en faux contre l'approche de Ferenczi, la qualifiant comme un « acharnement à guérir ».

Le débat entre ces deux pionniers a marqué l'histoire de la psychanalyse. Sans entrer dans les détails, notons que, de nos jours, la plupart des analystes estiment avec Ferenczi que le travail analytique exige un grand degré de sincérité des deux partenaires, tout en maintenant avec Freud que les satisfactions qu'éprouve le patient dans une cure ne devraient pas se situer sur le plan du réel.

Je ferme ici la parenthèse pour revenir sur les cures du poète. Rapaport, qui appartenait à une association d'analystes médecins d'orientation stekelienne, aurait rapidement pris conscience que le poète souffrait d'une psychose. A cette époque, peu d'analystes estimaient que la psychanalyse était un traitement adéquat pour la psychose et Rapaport n'avait probablement ni la formation ni l'inclination pour le faire. Selon ses propres dires, il s'efforça de « dissoudre leurs liens sans trop brusquer le poète ».<sup>13</sup>

En 1934 le poète, séparé de Judit Szántó, passe quelques mois en province chez sa sœur cadette Eta. Il y poursuit son analyse par écrit. Les lettres qu'il a adressées alors à Rapaport sont désormais publiées. Dans l'une d'elles, on le voit proposer un étonnant jeu à son thérapeute :

*« Mentir m'est agréable. Mes rêves anciens indiquent que j'ai toujours eu envie de vous tromper. Le ferai-je désormais sciemment ? Pensez-vous que si j'avançais en tant que faits certaines choses qui émergent de moi, mais qui ne le sont pas, le progrès de l'analyse en serait perturbé ? Dans tous les cas je tiens à vous en avertir parce que je n'aimerais pas choisir délibérément cette voie et élever ainsi un rempart devant la bonne marche de l'analyse. Autrement dit j'ai à la fois envie et pas envie de vous tromper. Jouons donc à la tromperie ! Désormais, je ne soumettrai plus mes idées à un examen critique par rapport à la vérité. Je ne vous dirai que ce que je reconnais comme mensonge, mais qui correspond à ce que je ressens ».*<sup>14</sup>

Ces lignes méritent réflexion. Je ne peux pas m'empêcher de demander : des deux partenaires, lequel trompait l'autre ? Est-ce le patient qui décide de mentir sciemment,

<sup>10</sup> Sándor FERENCZI, « Transfert et introjection », *Psychanalyse I*, 93-125

<sup>11</sup> Sándor FERENCZI, « L'analyse d'enfant avec les adultes », *Psychanalyse IV*, 98-112

<sup>12</sup> Sándor FERENCZI, « Principe de relaxation et néocatharsis », *Psychanalyse IV*, pp. 82-97

<sup>13</sup> Entretien avec Miklós Szabolcsi cité par Anna Valachi, « Analízis és munkakapcsolat Rapaport Samuval », ( Analyse et relation de travail avec Samu Rapaport ), in : HORVÁTH, TVERDOTA, *Miért fáj ma is*, op. cit. pp. 229-258

<sup>14</sup> I. HORVÁTH, Gy. TVERDOTA, op. cit., 382

ou le thérapeute qui veut « dissoudre leurs liens », tout en autorisant le patient à lui rendre visite à n'importe quelle heure de la journée ? Un médecin qui s'engage dans une thérapie, et établit dès le départ un diagnostic allant à son encounter, ne dresse-t-il pas « un rempart devant sa bonne marche » ? Par ailleurs, peut-on imaginer qu'un patient employé par son analyste garde toute sa liberté d'expression ?

Le jeu que le poète propose à Rapaport laisserait penser qu'il aurait perçu le manque de sincérité de son thérapeute, et s'il a contracté une autre relation analytique, c'était pour retrouver son chemin dans le labyrinthe fabriqué aussi bien par le thérapeute que par lui-même. Comme en témoignent ses *Associations Libres* adressées à sa deuxième thérapeute, le problème de la vérité devient sa préoccupation centrale :

*« Qu'entends-tu par vérité ? » le voit-on s'interroger. « Le plus grand menteur ici c'est moi. Je mens même lorsque je dis que depuis deux ans je n'ai jamais menti à Gyömrői. Désormais je vais essayer de mentir. Parviendrai-je à l'égarer ? Mais comme elle ne me croit pas lorsque je dis la vérité, elle risque de me croire lorsque je mens. Que ferai-je alors ? Tout s'embrouillera dans ma tête comme maintenant dans mes sentiments et dans tout mon être ».*

On voit que l'analyste femme qui a refusé ses avances est devenue pour lui la tromperie incarnée. Aussi étonnant que cela puisse paraître de la part d'un poète, désormais, il n'y a pour lui que deux possibilités : la Vérité absolue ou le mensonge total.

*« Calme-toi », se dit-il ensuite. « Guérir c'est prendre conscience qu'on a été trompé. Et la plus grande tricheuse est celle à qui on donne de l'argent en échange de sa parole ... Laisse-la te tromper, trompe-la aussi, mais n'oublie pas un instant que tout cela n'est que tromperie. Alors si tu dis que tu l'aimes et elle dit que c'est vrai, ne te laisse pas rouler. Parce qu'elle ment, comme dans tout le reste, c'est ça qui la fait vivre face à toi ».*<sup>15</sup>

« Ça fait très mal » crie-t-il sa peine dans un magnifique poème écrit alors. A la même époque dans *Complainte tardive* il adresse de vifs reproches à sa mère pour conclure : « Tous nés d'une mère finiront déçus ».

Une quarantaine d'années plus tard, Edit Gyömrői fait le commentaire suivant à propos de leur relation :

*« L'amour ? Non. Ce n'était pas de l'amour. C'était du transfert. De la transposition. L'analyste n'est personne. Il est neutre. Il est comme un porte-manteau auquel on accroche tous les vêtements. En reliant leurs anciens sentiments à sa personne, les patients les revivent. C'est à travers ce phénomène que nous apprenons ce qui est advenu autrefois au malade. Des poèmes, ce n'était pas moi. De*

<sup>15</sup> I. HORVÁTH, Gy. TVERDOTA, op. cit., 382

*moi, il ne savait rien. Le sentiment éprouvé à mon égard n'était que la répétition de son attachement à sa mère ».*<sup>16</sup>

Que savons-nous d'Edit Gyömrői ? Certains détails la concernant permettront-ils de mieux comprendre ce qui a pu se passer entre elle et le poète ? Elle était la nièce d'István Hollós, ce psychiatre qui s'efforça d'inclure les psychoses dans le champ de la psychanalyse. Analyste non médecin, elle s'est jointe à l'Association psychanalytique hongroise après avoir regagné la Hongrie en 1933, lors de la prise de pouvoir de Hitler. Elle vivait auparavant à Berlin où elle avait été formée.

Au bout de quelques semaines de thérapie, Gyömrői estime que le poète est atteint de psychose. Tout comme le docteur Rapaport, elle considère qu'un véritable travail analytique est hors de sa portée. Pour sortir de cette impasse, elle décide alors de ne plus faire d'interprétations, faisant en même temps le vœu qu'elle « ne le lâchera pas », qu'elle « lui tiendra la main ».<sup>17</sup>

Le début de cette cure se situe au 1935, deux années après la mort de Ferenczi. On sait que le maître hongrois autorisait les patients dans un état de régression profonde à lui tenir la main. On peut se demander si la phrase de Gyömrői n'était pas une allusion à cette technique, si elle-même n'y avait pas eu recours ? Mais l'image de l'analyste comme écran neutre était bien celle qui prédominait à Berlin. On doit penser alors qu'elle était restée fidèle aux idées acquises lors de sa formation.

Comme je l'ai signalé plus haut, le débat entre Freud et Ferenczi marque un tournant dans la psychanalyse. Désormais, l'analyste n'est plus considéré comme un porte-manteau, comme un écran neutre qui ne fait que refléter les projections du patient. Alors qu'aux yeux de Freud, l'élément thérapeutique de la cure était principalement la prise de conscience, Ferenczi a montré l'importance de la relation analytique. Selon la célèbre formule de Lacan, l'analyste est « supposé savoir ». Tout en conservant l'idée selon laquelle l'analyste fonctionne comme un écran pour les projections du patient, la plupart des écoles analytiques estiment désormais que le contenu de la séance n'est pas déterminé par le patient seul, mais qu'il est marqué par l'interaction des deux participants. Selon les conceptions contemporaines, l'analyste n'est pas un savant neutre, mais une sorte de passeur, un humain qui a déjà traversé « le territoire » de l'esprit qu'un autre entreprend d'explorer.

La phrase « Je ne le lâcherai pas », peut s'entendre de la manière suivante : « je serai une meilleure mère pour lui que ne fut la sienne ». Alors le discours que Gyömrői tient plus tard à propos de leur relation révélerait qu'elle n'a nullement pris conscience du fait que derrière son attitude neutre et bienveillante, elle avait fait miroiter une promesse de maternage parfait.

Ma tentative de repérer quelques contradictions chez les thérapeutes d'Attila József ne signifie pas pour autant que je sous-estime l'importance des entraves posées

<sup>16</sup> Entretien réalisé par Erzsébet Vezér, in Erzsébet FEHÉR, *József Attila válogatott levelezése*, ( Attila József, Choix de correspondance ), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1976, 478

<sup>17</sup> Erzsébet FEHÉR, op. cit., 468

par le poète. La difficulté majeure de ces thérapies provenait de son comportement, comportement qui s'inscrivait dans un schéma répétitif.

Livia Nemes, dans son travail consacré au poète, analyse ses relations avec les femmes pour montrer le malentendu suivant : le poète a demandé à chaque femme de l'aimer comme un enfant, mais lorsqu'il était accepté dans ces termes il s'indignait de ne pas être considéré comme un homme.<sup>18</sup>

Cette analyse, tout en étant juste, mérite tout de même quelques commentaires. Le poète évoquait en effet son désir de se faire mater lors de chaque rencontre. Mais s'il ne pouvait exprimer le désir pour une femme que sous ce mode infantile, c'était pour échapper à l'angoisse. On remarquera que tout en évoquant souvent ce désir, il faisait de son mieux pour éviter de le réaliser. Comme l'attestent tous ceux qui l'ont connu, il n'était amoureux que de la femme qui lui semblait inaccessible, celle qui n'entraît pas dans son jeu.

La longue séparation d'avec sa mère à l'âge de cinq ans fut un traumatisme insurmontable. L'angoisse de l'abandon détermina par la suite sa conduite avec chaque femme. Il lui semblait possible de maîtriser cette angoisse lors des ruptures, alors qu'il en était envahi dans la relation.

Ainsi que j'ai essayé de le montrer dans un travail antérieur,<sup>19</sup> la pierre angulaire de sa tragédie fut le manque de la présence paternelle. Je propose ici quelques hypothèses supplémentaires.

Bien avant de quitter sa famille, le père était déjà volage. Avant d'être confrontée au départ définitif de son mari, la mère a dû traverser plusieurs épisodes dépressifs. Ainsi, nourrisson, Attila József a rencontré dans les yeux de sa mère, — le premier miroir de tout enfant, — le vide, maintes fois évoqué dans ses poèmes. Une lettre écrite à Márta Vágó à 23 ans contient quelques indications étonnamment précises sur cette dépression maternelle :

*« Tu dois être belle, forte, et en bonne santé, sinon je vais périr. Regarde-moi ! C'est à peine que je commence à marcher à ton chant. Qu'advierait-il si tu ne me disais plus en riant : marche le bébé, marche ! Qu'advientra-t-il si, en regardant ton visage, le miroir, moi, le petit qui t'a été confié, ne voyait qu'un être las ? »<sup>20</sup>*

Une femme délaissée a tendance à se tourner vers son enfant pour y chercher la consolation. En le cajolant un peu plus, en le prenant parfois dans son lit, elle lui fait croire qu'il pourrait remplir le vide laissé par le mari. Ainsi, l'enfant se retrouve impliqué dans la vie du couple parental. Pour lui, occuper la place de son père recèle certes du plaisir, mais aussi des angoisses. Ce « nœud », qui a inspiré le thème du

<sup>18</sup> Livia NEMES, loc. cit. 165

<sup>19</sup> Eva BRABANT, « Le coupable innocent », *Ferenczi et l'école hongroise de psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 1993, 187-240

<sup>20</sup> Attila József à Márta Vágó les 5-6.10.1928, in Márta VÁGÓ, *Attila József*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1975, 155

« coupable innocent », récurrent dans les poèmes d'Attila József, est au centre de ses difficultés avec les femmes.

Par ailleurs l'abandon par le père fut le premier des épisodes marquants dans lesquels réalité et légende étaient mêlées de manière inextricable. Son père, censé avoir émigré en Amérique, résidait en réalité tout près, dans son pays d'origine. Son propre prénom, Attila, déclaré non existant par le couple qui l'a élevé pendant deux ans, existait bel et bien, et, en outre, il avait été porté par un roi conquérant. Sa sœur, rebaptisée Lucie, affublée d'un passé respectable, restait la Jolán de son enfance dont il connaissait quelques secrets inavoués.

La poésie lui permettait d'échapper au dilemme que lui posait la vérité. « Mentir vrai » était une excellente façon de maîtriser les forces qui le dépassaient. Une fois revenu de ses illusions politiques, la psychanalyse et la poésie semblaient les seuls points sûrs de son univers. En proposant de « mentir vrai » à son premier thérapeute, il eut recours à ce même mécanisme, tout en gardant l'espoir d'accéder un jour à la vérité sûre et immuable. Mais cet espoir lui échappait lors de sa deuxième cure, à partir du moment où il a pensé avoir enfin trouvé la mère et l'amante réunies dans la même personne. Edit Gyömrői, tout en faisant un grand effort pour éviter les pièges que lui tendait le poète, n'a pas vu celui qui se situait de son côté. Le nœud tissé au cours de l'enfance n'a pas été défait dans ces deux cures. C'est pour couper les fils de ce nœud que le poète a fini par ériger en idéal « l'adulte qui n'a ni père ni mère dans son cœur ». Ce cœur, vide de père et de mère, était le même qui se retrouvait « assis sur la branche du néant ».

A 23 ans, comme pour proposer un but à ses futures thérapies, le poète écrit : « Tout ce qui manque dans le monde extérieur nous devons le créer en nous-mêmes, autrement on périt ».<sup>21</sup> Sa fin prématurée indique qu'il n'y est pas parvenu.

Tout en ayant partie liée avec l'illusion, le travail analytique ne peut progresser qu'à l'aide d'une relation fiable et sincère avec l'analyste. Il est préférable que cette relation n'ait aucune incidence réelle sur la vie du patient. Grâce à cet appui, le patient pourra se réconcilier avec le relatif au sein duquel déroule le plus clair de l'existence humaine. L'histoire d'Attila József semble illustrer que nous sommes tout aussi menacés lorsque nous croyons avoir accédé à la vérité une fois pour toutes, que lorsque nous y renonçons à jamais.

L'ultime message du poète adressé à Róbert Bak, son troisième thérapeute, n'accuse personne : « C'est en vain que vous avez tenté l'impossible », lui écrit-il.<sup>22</sup> Nous ignorons ce qu'il entendait par cet « impossible ». S'agissait-il de trouver une issue aux « Sept Tours »? Ces Sept Tours évoquées dans un de ses poèmes tardifs apparaissent comme un triste rappel de cette construction interne, projetée à 23 ans et laissée en plan. Alors tout se passe comme si ce qu'il n'avait pas manqué de créer en lui s'érigeait en dehors pour l'emprisonner. Afin de s'en libérer, il eut recours au moyen qui lui était le plus familier : la démolition.

<sup>21</sup> Attila József à Márta Vágó le 30.9.1928, in Márta VÁGÓ, op. cit., 141

<sup>22</sup> Attila József à Róbert Bak le 3.12.1937, in Erzsébet FEHÉR, op. cit. 384

A kínhoz ...

A kínhoz kötnek kemény kötelek,  
be vagyok fonva minden oldalon  
és nem lelem a csomót, amelyet  
egy rántással meg kéne oldanom.  
És szenvedek, de nem lesz kegyelem,  
ha megszabadít, aki egy velem, —  
amazon lesz minden fájdalom.

A la douleur ...

A la douleur m'attachent des cordes rigides,  
Emmêlé de toutes parts, je cherche en vain  
le nœud, où, par un geste, tout se dénouera.  
Je souffre et la grâce ne viendra jamais.  
L'autre qui s'unirait à moi me libérerait,  
mais pour se ployer sous toute la douleur.



## Refoulement, fantasme, désir — ou réalité ? *Un regard indiscret sur le jeune Attila József*

Le cahier *Notes d'idées libres* d'Attila József, depuis sa mise en circulation, d'abord fragmentaire ou dans des versions incomplètes, sous le manteau, et encore plus depuis son édition critique dans le volume *Miért fáj ma is ?*<sup>1</sup>, suscite des commentaires nombreux et passionnés.

Il en est de même des autres textes dits « psychanalytiques », enfin réunis dans le même volume : la « lettre Rapaport » et les « écrits du legs d'Edit Gyömrői ». Curieusement, cependant, l'analyse du contenu — manifeste et latent — de ces textes reste incomplète et timorée. Comme si, même aujourd'hui, le lecteur et le commentateur devaient se protéger de la lumière trop crue des associations libres en chaussant les lunettes noires de l'autocensure.

C'est pourquoi j'attire l'attention sur un thème qu'Attila József évoque avec insistance, à de nombreuses reprises, souvent sans fard, mais qui contredit tellement l'image mythique du poète — et qui touche encore de nos jours des tabous si forts en Hongrie — qu'exégètes et commentateurs préfèrent le passer sous silence ( à moins que leur propre refoulement les oblige à cette forclusion ... ). Il s'agit — osons le nommer puisqu'Attila József le fait — du sujet de l'homosexualité.

Peut-on en effet ne pas lire des lignes telles que :

« aujourd'hui je n'aurais même plus peur du coït homosexuel anal — peut-être les hommes ne sont-ils pas aussi sauvages que ce que j'imaginai  
j'ai peur d'eux aussi, pas seulement des femmes » ( N.i.l., 98, p. 441 )<sup>2</sup>

La question d'homosexualité n'apparaît pas, dans les *Idées libres*, en un bloc, comme un seul fantasme ou comme un problème unique, mais d'une façon dispersée et récurrente, fragmentée autour de plusieurs thèmes.

<sup>1</sup> « *Miért fáj ma is* », ed. I.HORVÁTH et Gy.TVERDOTA, Budapest, Balassi kiadó, 1992

<sup>2</sup> Toutes les citations marquées N.i.l. proviennent des *Notes d'idées libres* avec le numéro de page du cahier manuscrit suivi du numéro de page dans l'édition critique ( cf. note précédente ). Les traductions sont de moi, aussi près que possible du mot-à-mot. Le lecteur peut comparer avec la traduction incomplète donnée par Eva BRABANT dans *Le Coq Héron*, 1982, n° 84, p. 30-46, et dont le texte, voulu peut-être plus « poétique », s'éloigne quelquefois de l'original. Ainsi les lignes citées ici deviennent : « *Les pédés quand ils s'enculent, ce n'est peut-être pas si violent que ça j'ai peur des pédés autant que des nanas* ». Dans le texte hongrois, il est question de « coït per anum » en latin, et des hommes, pas des pédés — aucune trace de gros mots dans ces lignes.

Il y a, tout d'abord, les souvenirs d'enfance qui touchent à des jeux sexuels entre garçons qu'Attila aurait provoqués, acceptés ou refusés. Ainsi, sur un mode positif, avec la nostalgie d'une virilité pubertaire :

*« quelle belle érection avais-je quand je l'ai montrée aux garçons, comme elle était grande, dure, forte » ( 103, p. 44 )*

et ailleurs, relatant un rêve :

*« C'est le soir. Quelqu'un que j'aime, un garçon, court devant moi, et je cours derrière lui, vers la maison. » ( legs Edit Gyömrői, p. 387 )<sup>3</sup>*

L'attitude d'Attila József devant le choix possible de la voie homosexuelle est tout ce qu'il y a d'ambiguë : « La pensée et le sentiment d'homosexualité me plongent dans le plus grand trouble » ( id. p. 389 ). Dans certaines phrases, le fantasme l'amène loin :

*« Dans mon enfance je rêvais souvent qu'il serait bon de devenir gigolo » (« stri-ci ») ( id. p. 300 )*

*« Je me ferai gigolo homosexuel » ( 34, p. 427 )*

A d'autres moments, au contraire, il insiste sur son refus — et le regret qu'il en éprouve :

*« avec moi les femmes n'ont pas joué, et moi, pendant la puberté, je ne voulais pas jouer avec les garçons » ( 115, p. 444 )*

Il se rend compte de l'enjeu de sa réputation dans ces jeux :

*« mais si je donnais tout ça à un jeune homme de mon âge, je ne m'en ferais pas un ami, au contraire, il trouverait son plaisir à me rendre publiquement ridicule »  
« il faut apprendre ( ... ) à mentir, à rester secret si je me trouve en-dessous et être franc quand je suis au-dessus » ( 127, p. 446 )*

— difficile de ne pas y voir le préjugé attaché à l'homosexuel passif ( en-dessous ) par rapport à l'actif ( au-dessus ).

Si de tels souvenirs, et l'hésitation qui s'y attache, n'étonnent chez aucun jeune homme, il est à remarquer qu'apparemment, chez Attila József, tout se passe comme sous le regard de la mère qu'il écoute, à qui il se soumet ou devant qui il se cache, à qui il fait peut-être des aveux et à qui il reproche aussi de ne pas avoir su le protéger, le sauver :

*« j'étais terriblement bête d'avoir écouté maman, de me faire avoir par sa mentalité perverse et refusé de suivre les garçons il est vrai qu'alors les garçons*

<sup>3</sup> Ecrits du legs Edit Gyömrői, dans le volume cf. note 1.

*m'auraient exclu, puisque cet imbécile de Gábor Jobbágy s'est tant moqué de moi à cause de ma relation avec Sztruhala » ( 127, p. 446 )*

*« pourquoi maman ne m'a-t-elle pas sorti, pleurnichais-je c'est ça, pourquoi elle ne m'a pas sorti de l'homosexualité ? » ( 103, p. 442 )*

(« sorti » ou « réveillé de quelque chose » dans l'original ). Pas étonnant si le motif revient dans sa relation transférentielle avec sa psychanalyste dont il est — ou se croit ? — amoureux.

*« puisque si elle voulait de moi, c'est elle que je menacerais avec l'homosexualité » ( 98, p. 441 )*

Ailleurs, dans la « comédie » *Psychanalyse*, c'est par la bouche de « Gy. l'intelligente » qu'Attila József tente de s'expliquer, dans une phrase qu'on peut situer dans la réalité comme dans l'imaginaire :

*« Maintenant vous voulez vous tenir loin de toutes les activités que vous aviez développées, à la maison, près de la jupe de votre mère, à l'exception peut-être de l'homosexualité ». ( p. 396 )*

Autre mauvais souvenir d'enfance :

*« Mon père — Pista — m'a attaché au pied de la table pour me battre » ( N.i.l. 115, p. 444 )*

où on peut se demander quelle était la raison — ou le prétexte — pour se faire punir si cruellement, mais surtout où l'on reste perplexe devant une autre apparition de Pista ( le beau-père ? Attila lui-même ? ) dans une ligne qui sonne comme un vers populaire :

*« Viens Pista, mets ta salive sur ma queue, vrai, le bon dieu m'a fait gigolo »*

C'est parfois la précision des images : ici la salive sur le pénis, ailleurs, dissimulé sous l'accent germanique, le « produit » sur le pénis de l'autre ( N.i.l. 17, p. 422 ) qui étonne et qui soulève la question : s'agit-il seulement de fantasmes, d'imagination ? Notre instinct — et notre expérience de psychanalyste — nous pousse à supposer que derrière ces associations libres il pourrait y avoir de vrais souvenirs d'un réel vécu. Vécu qui ne se limitait peut-être pas à d'innocents jeux de touche-pipi entre enfants, comme semble dire ce souvenir :

*« Nous habitons là quand nous avons un locataire, un employé de banque, avec qui j'ai dormi dans le même lit. Chaque soir, nous avons réuni nos pénis, le sien était court et étroit, comme un os, et nous avons tiré la peau du mien pour la mettre sur le sien et nous sommes restés comme ça ».*

( Ceci s'est passé à la même époque que la première visite, plutôt ratée, d'Attila dans un bordel ). Notons aussi cette image vulgaire, souvent utilisée comme injure à l'encontre des homosexuels passifs et qu'Attila József reprend à son compte :

« *mon rectum est grand comme celui d'un cheval* » ( 102, p. 441 ).

L'autre écrit « psychanalytique » célèbre d'Attila József, la *Lettre Rapaport*,<sup>4</sup> est, volontairement ou non, plus construite, plus réfléchie, plus argumentée, avec au moins un semblant de logique quasi scientifique, que les *Idées libres* qu'elle précède de deux ans. Ce texte fourmille également d'allusions, de souvenirs, d'évocations ou de réflexions sur l'homosexualité et, plus précisément, sur l'envie du pénis. La lecture de ce texte doit se faire sur plusieurs plans. Souvent, Attila József essaye de se mettre à la place de l'analyste et d'expliquer, d'interpréter chaque image, chaque scène : une belle façon de remuer les eaux déjà troubles — et de noyer le poisson. En tout cas, le transfert auquel il est sujet, transfert excessif sans doute, se focalise entre autres sur le pénis de son analyste, et on ne sait plus si le désir homosexuel ( désir de pénis ? ) est cause ou effet, soubassement ou suite logique de ce transfert.

Remarquons cependant la fréquence et la force des images, leur « odeur de vécu » :

« ... et toucher le pénis » — *pense l'enfant* » ( p. 363 )

« ... donc, comme enfant, je voudrais attraper le pénis d'un autre, un pénis grand et épais ... » ( p. 364 )

« *Cet homme de Vienne dont j'ai parlé à plusieurs reprises, avait un pénis court et épais, brunâtre ...* » ( p. 364 )

Retenons cet homme de Vienne dont nous ne savons rien sinon que son pénis, par sa description précise, nous semble avoir — excusez-nous ! — une odeur, une couleur de vérité, plus que les contours d'une pure abstraction. Ceci dit, il n'échappera pas au lecteur que dans cette *Lettre* Attila József procède par des allers-retours incessants entre des pénis réels dont il a pu faire l'expérience et celui, fantasmé et transférentiel, du bon docteur Rapaport. Ainsi, on ne peut pas prendre pour espèces sonnantes son aveu :

« *Il n'y a guère de perversion que je n'aurais accomplie, à un stade ou à un autre de ma vie* » ( p. 369 ).

On peut distinguer, chez Attila József, en ce qui touche l'homosexualité, plusieurs motifs : jeux homosexuels, réels ou imaginaires, avec des garçons de son âge, séduction tentée ( réussie ou non ) par des adultes, l'homosexualité possible de jeune Attila comme arme pour/contre sa mère ( et plus tard, son analyste, Edit Gyömrői ), les rapports physiques, y compris la sodomie, à l'âge adulte, qu'ils soient vécus, souhaités, craints ou gardés en réserve pour une autodestruction suicidaire, et enfin, l'homosexua-

<sup>4</sup> Dans le volume cité note 1, p. 357-382

lité et l'envie de pénis comme moteurs des relations transférentielles pendant sa psychanalyse.

Il va de soi que, aussi fréquents qu'ils soient, les motifs homosexuels n'occupent pas la première place dans ces écrits. Nous n'avons pas l'intention d'aborder ici l'intégralité des problématiques d'ordre sexuel qui font l'essentiel de ces textes et où les femmes — et la mère ! — jouent un rôle prédominant.

Mon intention, dans cet article, est double. Premièrement, ne serait-ce qu'en isolant et soulignant les passages du texte, montrer qu'il n'est pas possible de passer sous silence, d'ignorer ou de faire semblant d'être sourd et aveugle devant l'insistance du thème d'homosexualité chez Attila József. Deuxièmement, de poser une question qui paraît être, encore aujourd'hui, tabou : peut-on croire qu'il y ait, dans ce que dit Attila József, un reflet d'une réalité, d'un vécu, d'une vérité ? La question n'est pas de dire s'il était ou non homosexuel. Elle est de se demander s'il y avait dans sa vie des épisodes qu'il devait ensuite cacher, dénigrer, refouler.

Quelle réponse pouvons-nous apporter ?

Tout d'abord il apparaît évident et indéniable que pendant la puberté d'Attila József la problématique d'homosexualité a joué un rôle important. Rien d'original ou de surprenant à cela. Il s'agissait certainement de jeux, acceptés ou refusés, avec « les garçons ». Il est probable qu'Attila József n'a pas su bien jouer le jeu et n'a pas toujours gardé le dessus. Pauvre, sans la force d'un père derrière lui, moqué, il a pu être le souffre-douleur de ses camarades. Il a pu chercher lui-même des expériences qui mettaient en danger son idéal de propreté, de pureté. Tout cela a parfaitement sa place sur les terrains vagues des banlieues ouvrières comme dans les villages. La biographie d'Attila József fourmille de circonstances que nous savons — ou imaginons — particulièrement propices à des activités homosexuelles plus ou moins forcées, plus ou moins avouées, mais presque « institutionnelles » : placement en famille dans un village, périodes d'école buissonnière, travail sur un bateau ( comme mousse ? ) vers 14 ans ...

On peut discuter à perte de vue sans jamais savoir si ces aventures étaient recherchées, acceptées, subies ou refusées, mais il est difficile de ne pas sentir les cicatrices des passages à l'acte, les blessures narcissiques.

La littérature et l'expérience psychanalytiques montrent suffisamment comment le oui devient souvent non dans les souvenirs. Le refolement fonctionne à merveille quand il s'agit du tabou homosexuel et « l'oubli » rétablit vite la page blanche. Il est vrai aussi que c'est chez les hétérosexuels confirmés, bien dans leur peau et dans leur sexualité, qu'on trouve le plus facilement l'aveu amusé des escapades juvéniles.

Plus délicate est la question si Attila József enfant ou adolescent a eu des relations sexuelles avec des adultes. Il se réfère à plusieurs reprises à des expériences précoces avec des putains, à une séance de coït avec sa marraine. Si les premières sont possibles, j'aurais tendance à inscrire la seconde parmi des fantasmes — j'en ai souvent rencontré de semblables dans ma pratique de thérapeute. Impossible de savoir s'il a eu des relations plus poussées que des jeux de touche-pipi avec des adolescents ou des adultes. Les circonstances de sa vie s'y prêtaient, une curiosité dangereuse du sexe ( de l'acte et du pénis ) auraient pu l'amener à prendre des risques. Certaines phrases, certaines images m'incitent à le croire, sans aucune preuve, bien sûr.

Enfin, dernière question : si l'homosexualité a, sans l'ombre d'un doute, tenu une place importante dans les fantasmes et les craintes, les attirances et les dégoûts où se débattait Attila József dans sa vie adulte, si dans la débâcle de sa vie sexuelle il se torturait, se déchirait avec la question, ouverte devant lui-même et devant ses analystes successifs, de son éventuelle homosexualité, avait-il eu dans sa vie d'homme des traumatismes réels, des aventures, des expériences, une vie cachée ?

Faut-il ainsi poser la question, sacrilège par excellence et brutale : Attila József était-il homosexuel ? Dans ces termes-là, la question n'a pas de sens. Evitons le faux-fuyant d'une homosexualité latente, quotidienne et passe-partout, et n'oublions pas les grands amours d'Attila, aussi tourmentés qu'ils fussent.

Mais retenons que, par ses écrits psychanalytiques, dans une recherche courageuse et douloureuse d'introspection, József a bien voulu dire ( nous dire ? ) avec toute la force et toute la cruauté dont il était capable, sans se voiler les yeux, les tourments où son homosexualité l'a plongé. Fantasmes, tout cela, ou réalité ? Pouvons-nous conclure ? Oui et non.

Oui, Attila József était tourmenté, dès sa jeunesse, par des questions concernant l'homosexualité : le désir, les jeux sexuels et même l'acte homosexuel : le coït anal ( qu'il n'appelle jamais sodomie ). Oui, des épisodes de ce genre ont eu lieu pendant sa puberté et ont laissé leur marque. Dans les « écrits libres » ce thème, cette « problématique » trouve toute sa place dans un ensemble plus vaste où le complexe d'Œdipe, la mère castratrice, l'impuissance, les problèmes profonds du Moi supportent mal d'être découpés en tranches, homo — ou hétérosexuelles.

Oui, il est possible qu'Attila József ait été dans sa jeunesse, et même plus tard, impliqué dans des actes ou des relations homosexuelles. Non, nous n'en savons rien de certain et peut-être nous n'en saurons jamais plus.

A Budapest, dans les années 20 — et plus tard — l'homosexualité était honteuse, cachée et punie, réduite au plus sordide. Mais le jeune Attila a fait de longs séjours, pendant les années 20, à Vienne, l'un des centres européens de l'homosexualité à l'époque, et à Paris où les milieux littéraires homosexuels ne manquaient pas. Nous ignorons s'il a eu entre les mains *Hombre* de Verlaine, *les Onze mille verges* d'Apollinaire, ou *le Livre Blanc* de Cocteau. Côté des surréalistes ( où l'homosexualité avait mauvaise presse ) il a pu rencontrer Crevel. D'autres rencontres auraient pu avoir lieu, dans les milieux artistiques ou le milieu tout court.

Les occasions ne manquaient pas pour Attila József de chercher ou accepter des expériences homosexuelles cette fois-ci non pas pubertaires mais adultes. Si c'était le cas, il y a peu de chances pour que la postérité l'apprenne. Les rares allusions à un certain homme de Vienne, même si elles ont une apparence de vérité, ne disent rien de précis. Par contre, nous savons que dans les cercles où le poète voulait faire sa vie, et, avant tout, au Parti et dans le mouvement ouvrier, le sujet était tabou, l'homosexualité rejetée avec violence.

Si, donc, il y a eu passage à l'acte ( entendons là acte homosexuel adulte ), cela n'a pu que contribuer aux affres de la débâcle sexuelle, aux difficultés de supporter la vie et de se supporter. Le cas n'est pas si rare, parmi les malades ( c'est avec quelque répugnance que j'emploie une terminologie psychopathologique, j'aurais aimé éviter la controverse diagnostique ) souffrant de psychose ou en « borderline ».

Cette hypothèse doit être considérée, parmi d'autres, non pas comme cause possible de la maladie et du suicide d'Attila József, mais comme l'un des facteurs révélateurs et virtuellement aggravants.

Faut-il, pour autant, chercher les traces d'une éventuelle homosexualité dans la poésie d'Attila József ? N'importe quel psychanalyste formé à l'école du Reader's Digest pourrait découvrir des centaines d'images ayant une association homosexuelle possible. Et alors ?

Rares sont les aveux explicites dans ses poèmes, et sybillins. Citons seulement :

Le désir a planté trop tôt ses dents en moi :  
le désir qui s'est égaré vers l'étranger ( ? )  
Maintenant je suis pris d'un remords frémissant :  
j'aurais pu attendre encore dix ans.<sup>5</sup>

Mon intention n'est pas de donner une nouvelle clef de la lecture des poèmes. Ils n'en ont pas besoin. Je souhaite ici briser un silence, pudique et respectueux peut-être mais qui aujourd'hui n'a plus lieu d'être, de passer outre ce qui ne devrait plus être un tabou. Bien sûr, si Attila József n'était pas hongrois, la question même ne se poserait plus de la même façon : voir Aragon, Martin du Gard ou Thomas Mann ( chez lesquels les « révélations » on pris un chemin plus naturel ).

Aucun psychanalyste n'ignore que l'inconscient fait peu de cas de la réalité. Dans la lecture d'Attila József, qu'il s'agisse de contenu manifeste ou caché, de liberté poétique ou d'association libre, qu'on se situe dans le réel, le symbolique ou l'imaginaire, l'enquête policière n'a pas sa place. Le refoulé qui noue les nœuds de l'inconscient peut être réel ou imaginaire, désir fantasmé ou passé à l'acte — peu importe. Terminons donc par la sagesse de quelqu'un dont la compréhension profonde de l'approche analytique nous étonnera :

Zsigmond Móricz qui termine ainsi son texte d'adieu à Attila József :

*« Si je supposais que cela ne s'est pas passé comme ça, que tout cela n'était que le produit de son imagination poétique : le résultat serait le même. Quelqu'un chez qui un instant de sa vie se manifeste de cette façon, il l'a vécu comme ça, même si d'autres le voient autrement. » ...<sup>6</sup>*

L'intention provocatrice de cet article n'échappera à personne. Si j'en accepte le risque, je tiens à joindre la question : qui provoquer ? « Accuser Attila József d'homosexualité — comme s'il s'agissait d'une accusation ! — ou apporter une preuve de plus à l'hypothèse que beaucoup d'artistes puisent leur art de l'homosexualité — simplification caricaturale ! — ceci est loin de notre intention. Apporter notre pierre à une réévaluation socio-politique du poète, après la fin de son aliénation idolâtrique par les communistes ? Mais un poète vit ailleurs que dans son évaluation !

<sup>5</sup> Peut-être disparaîtrai-je soudain, nov. 1937 ( *Talán eltűnök hirtelen* )

<sup>6</sup> Szép Szó, 1938 n° 6 ( 21 ), p. 29, Panthéon, BUDAPEST.

Mon unique but est de dire que si Attila József a écrit quelque chose, si l'on s'est donné la permission ( discutable ) de publier ces textes, il est de notre devoir de le lire, l'écouter, l'entendre. Il s'agit de rendre enfin possible en Hongrie de poser des questions qui n'étonnent plus personne ailleurs. Qui n'a pas entendu parler des souvenirs d'enfance de Leonardo, du destinataire des sonnets de Shakespeare, des aventures de Thomas Mann ? Attila — et les grands créateurs hongrois avec lui — jouirait-il d'une « immunité diplomatique » devenue anachronique ? L'homosexualité s'arrêterait-elle aux frontières de la Hongrie ? N'est-il pas temps de mettre fin à un tabou, à la forclusion d'un sujet. Simple question d'honnêteté scientifique ...



## **Les *Idées libres* comme texte postmoderne**

La *Liste des idées libres*<sup>1</sup> est un texte énigmatique qui a eu des effets divers et opposés sur ses lecteurs, ne les a pas laissés indifférents, mais n'a pas fait l'unanimité de ses exégètes<sup>2</sup>. Je partirai de l'hypothèse que la nouvelle stratégie narrative connue sous le nom de postmodernisme permet une autre lecture du texte. Dans mon étude, j'insiste surtout sur les relations entre l'auto-référence et la narrativité. A mon avis, les *Idées libres* représentent une sorte de proto-postmodernisme où la désagrégation du « je » autonome, et un nouveau mode d'auto-réflexion ont pour conséquence une transformation de la temporalité ( celle qui concerne la narration ) du texte autobiographique.

### **La position de la narration**

Dans la narration traditionnelle, l'authenticité de l'histoire se fonde sur le fait que le narrateur est un témoin ( ou le représentant d'un témoin ) qui a assisté en un temps et un lieu réels et définis à des événements dont il témoigne dans son récit. Cette exigence d'authenticité est surtout caractéristique de la prose d'avant les modernes. En revanche, les modernes se sont efforcés d'animer la prose d'une sorte d'agitation, indispensable pour introduire le système des signifiants symboliques, et où le texte lui-même, par sa composition rigoureuse et complexe, devait garantir l'authenticité. Le roman moderne contient une sorte de fixation du récit, relevant toutefois d'un méta-domaine qui ne renvoie pas à l'authenticité des faits, mais aux principes de la narration. La fixation du réel des *Idées libres* est très matérielle et précise, elle semble jouer le rôle de garant de la personnalité de l'auteur. Pourtant, cette stricte fixation de la position de l'auteur revêt indiscutablement une fonction tout à fait différente de celle qu'elle avait chez les troubadours. Le signe distinctif le plus évident en est que la situation de l'écriture s'est considérablement limitée, c'est à dire qu'elle ne porte plus que sur la

<sup>1</sup> La traduction des différents passages de la *Liste des idées libres* a été faite à partir du texte hongrois, publié dans *Miért fáj ma is* Balassi Kiadó, Budapest 1992, 417-453

<sup>2</sup> Voir à ce sujet TVERDOTA, György : « Orvosi dokumentum vagy szürrealista szabadvers », in : HORVÁTH, Iván — TVERDOTA, György, *Miért fáj ma is*, Balassi Kiadó, Budapest, 1992, 191-228

date de la création, la désignation des personnages et des émotions, en majorité physiques, qui surgissent lors de l'écriture.

Attila József indique à plusieurs reprises la date où il écrit, mais toujours d'une façon strictement objective : le *Résumé* est daté de « *dimanche soir, 9 heures moins le quart* », la plus grande partie de texte de « *vendredi, 12 heures moins 8 ; après Gyömrői et un petit-déjeuner complet* » ou encore « *à 2 heures 21* » et la dernière partie de « *dimanche, 5 heures 30 de l'après-midi* ». Béla Stoll affirme à juste titre que le *Résumé* et la dernière partie datent du même dimanche. Une association que fait le poète éclairer la qualité du réel direct : à la mention du dimanche, il ajoute « *là-bas chez moi — ici chez moi* », il s'agit donc d'une présence définie, d'un environnement qui n'a pas de sens hors de cette présence, puisqu'il est accidentel, dépourvu de définition spatiale et de cohérence. Pourtant ce caractère accidentel s'intègre parfaitement au texte, puisque la précision des dates donne l'apparence d'une extrême objectivité. Mais il ne s'agit que d'apparence, le lecteur sait bien que ce « *2 heures 21* » pourrait aussi bien être « *2 heures 20* » ou même « *2 heures* », et cette stricte ponctualité ne fait donc pas partie de l'essence de l'histoire. De plus, les dates indiquées sont extrêmement fragmentées, ne se suivent pas, ne concernent pas le récit, mais le moment où celui-ci est écrit. Les personnages qui apparaissent sont eux-mêmes fortuits, ce sont des connaissances qui ne font que passer. Leur présence ne constitue pas une base de référence pour le sens de l'histoire, l'histoire ne les connaît pas et ils ne savent rien de l'histoire (à moins que le poète ne la leur raconte). Des énoncés comme « *Lajos Nagy était là, puis il est parti* », « *Zoltán Szász est venu* » ou « *Laci est là* » ne sont que des désignations de noms propres sans autre fonction.

L'écriture d'Attila József ne suit donc pas les stratégies de la prose moderne et postmoderne, la réalité que recèle l'écriture n'a plus son rôle créateur de sens et de situations-symboles, le narrateur se situe à côté d'un temps et d'un lieu indifférent et accidentel. S'il le veut, il peut s'y accrocher, s'en servir pour noter des faits, y faire référence, mais l'environnement effectif n'est pas plus réel qu'inventé, pas plus sensé qu'insensé, il est simplement vide, dénué de signification. L'authenticité de l'histoire est garantie à un autre niveau. La différence entre les trois situations narratives réside dans le fait que le roman traditionnel se construit dans un *milieu typique* à un seul point de vue, le roman moderne dans un *milieu symbolique* à plusieurs points de vue, et le texte d'Attila József dans un *milieu gratuit* dont le point de vue explose, ou est temporalisé, c'est à dire qu'il suppose un point de vue qui n'est pas l'origine, mais la conséquence toujours changeante de la narration.

### **Le narrateur**

Un temps et un lieu précis, des personnages bien définis et les sensations physiques du conteur déterminent en principe un narrateur donné. Mais la fragmentation de l'arrière-plan, au lieu de conférer au narrateur un poids réel, rend impossible son existence. Le personnage central du récit, au lieu d'un narrateur pourvu d'une personnalité stable, se révèle être un conteur, ou même un récit en voie d'autonomie, dont le rôle narratif est davantage conséquence qu'origine. Le narrateur du roman traditionnel racontait quelque

chose qui lui était arrivé, il imaginait une forme, un système, une histoire dans l'ordre du monde. Le narrateur moderne a une autre perception du monde, qui n'est pour lui qu'un ensemble d'éléments insignifiants sur lesquels il projette la forme qui construit l'histoire. Dans les *Idées libres*, il n'y a aucun ordre, les événements sont les produits de l'imagination, ils sont fragmentés et chaotiques dans leur substance, et le narrateur ne les met pas en ordre, il les comprend tout au plus. Pour simplifier, disons que la narrative traditionnelle vise à la connaissance du monde, la narrative moderne à la connaissance de l'homme, et le texte d'Attila József à la *connaissance de soi*.

Le trait caractéristique de la narration de connaissance de soi est que l'histoire reçoit un statut ontologique radicalement nouveau : *le narrateur et le récit coïncident*. Chaque événement, chaque élément des *Idées libres* procèdent de l'imagination du narrateur sur lui-même. Le récit ne raconte pas quelque chose qui existe déjà, il crée un ordre personnel auquel on puisse se rapporter. Le sujet du récit naît au cours de la narration, ce qui confère au niveau méta, outre son rôle de cadre épistémique, une fonction ontologique, déterminante dans l'existence de l'histoire.

Puisque l'imagination crée à la fois récit et narrateur, c'est à dire qu'une histoire imaginaire détermine un type de narrateur, qui à son tour aboutit à une nouvelle histoire, le récit peut se poursuivre inlassablement, et bien qu'il s'y trouve des nœuds et d'importantes découvertes, il peut aussi s'arrêter à n'importe quel moment. Il est également ouvert dans l'espace : tout élément ou personnage nouveau du monde du narrateur, ou apparaissant dans ce monde, est susceptible d'appartenir au récit, de susciter des souvenirs et de nouvelles créations de l'imagination. La narration s'étend à la vie, mais au lieu d'être centrée sur un seul personnage, celle-ci est disséminée ainsi que ce personnage, de telle sorte qu'ils se découvrent eux-mêmes et découvrent l'autre dans l'ensemble. La narrative moderne traite le monde d'une manière symbolique, les choses et les événements présentés ne prennent de sens que rapportés à une seule personne, le narrateur. En revanche, la liste des *Idées libres* est de nature allégorique<sup>3</sup>, chaque événement imaginaire marque un sens ( ou un non-sens ) personnel. Le narrateur ne représente pas un noyau, mais il se temporalise, se construit, se détermine parallèlement aux créations de l'imagination.

Il ressort de tout cela que cette narration ne peut présenter les limites ontologiques habituelles : on ne sait plus ce qui est réel et ce qui est fiction. Il ne s'agit pas seulement du fait que le lecteur d'aujourd'hui se demande avec un frisson de bon ton ce qui peut bien être « vrai » dans ce qu'écrit Attila József. D'après les réactions des récepteurs professionnels, il est évident que ce texte se situe entre un document médical et une œuvre d'art, entre la réalité et la fiction. Il n'est bien sûr pas question de « résoudre le problème » ou de « décider », mais il convient d'en saisir le message essentiel ( et parfois très inquiétant ) : notre réalité réputée sûre n'est en grande partie que le produit de notre imagination.

Un autre aspect du message ontologique et de l'instabilité du texte de connaissance de soi est que le narrateur, l'auteur et le héros se confondent. La construction des

<sup>3</sup> Notion de l'allégorie formulée par Paul DE MAN : *Allegories of Reading*, Yale University Press, New Haven, 1979

*Idées libres* fait ressortir la « mort de l'auteur », principe connu du postmoderniste. Dans les histoires traditionnelles, on sait qui est l'auteur, qui est le narrateur, de qui il est question. Dans le roman moderne, le narrateur se confond souvent avec l'auteur, passe d'un rôle à l'autre, devient polyphonique, mais les rôles eux-mêmes restent bien définis. La vraie nouveauté du texte d'Attila József est que ces positions se détruisent mutuellement, celui qui rédige ( l'auteur ) crée un narrateur qui parle de personnages, de héros, mais c'est ce récit qui établit l'identité de l'auteur ( que suis-je, moi, Attila József ), et qui permet, à travers les personnages imaginés, de découvrir l'identité du moi ( suis-je poète ou quelqu'un d'autre ? ). La définition des personnages est circulaire, il n'y a pas de point de repère, et là aussi les limites entre la fiction ( le personnage imaginaire ) et la réalité ( le personnage qui imagine, et qui est lui-même imaginé ), qui servent habituellement de point d'appui, s'effacent.

Tout cela rappelle le rêve, tant il est vrai que ce qui fait l'intérêt des rêves, c'est qu'ils se déroulent entre réalité et fiction. De plus, Attila József cherche la solution dans la « science des rêves », dans la psychanalyse. Celle-ci dénoue l'insolubilité du rêve replié sur soi par la thérapie, dans une situation de dialogue. En confrontant un processus de connaissance de soi avec un autre ( celui du thérapeute ), basé sur une relation émotionnelle particulière, la psychanalyse l'amène sur un terrain ferme, à une possibilité d'interprétation.

Selon les *Idées libres*, il existe en principe un partenaire possible pour le dialogue, mais il se révèle en pratique extrêmement problématique : il s'agit d'Edit Gyömrői, qui à cette époque est la psychanalyste du poète. C'est précisément pour cette raison qu'elle ne peut servir que de substitut, n'offrir qu'une relation affective temporaire, qui ne peut se réaliser dans la vie, par exemple ne peut pas devenir une relation sexuelle, ne peut pas « s'accomplir » en un amour parfait, définitif. Cependant, derrière la personnalité de Gyömrői se dessine une autre personne dont elle n'est que la répétition et l'actualisation. C'est la maman qui recèle le vrai secret du dialogue, puisque c'est elle qui avait promis l'amour éternel à son enfant en le mettant au monde. Par conséquent, la métaposition, l'expérience tragique du narrateur se situe dans l'épisode des chaussons à la confiture ( l'importance que revêt la volée de coups et le fait qu'elle soit le contraire de l'amour vient de là, puisque c'est cette correction reçue pour avoir mangé les gâteaux qui fait prendre conscience à Attila József adolescent qu'un amour maternel parfait et absolu n'existe pas ). Par la maladie ( cancer ) liée à cet épisode, puis par sa mort, la maman refuse et emporte avec elle dans la tombe la possibilité de l'amour, du dialogue, donc de l'existence sûre et réelle.

En écrivant les *Idées libres*, Attila József est à la recherche d'un sens, qu'il peut trouver à l'aide d'un interlocuteur, même de substitution. Ce pourrait être en principe Edit Gyömrői, mais celle-ci « montre le texte à d'autres / qu'elle crève, nom de Dieu / dieu avec une minuscule / je remplis ce cahier / elle ne peut pas le comprendre / elle est bête comme un cheval / vieille carne / vieille putain » ( 9-10 ). Ou plus tard : « je n'en écris pas plus / je n'en peux plus / tout ça c'est de la merde / je n'ai pas besoin d'analyse / je ne travaille pas pour une femme » ( 33 ). On voit sans cesse revenir les questions fondamentales de l'identité du narrateur, de sa proportionnalité dans le monde ( sa petitesse ), son statut de bon à rien et de parasite, la mise en question de son existence, et la sensation que « dans toutes les choses vraiment mesurables, je

restais en arrière par rapport aux autres enfants ». La réalité du méta-niveau, sa capacité à offrir une aide deviennent de plus en plus ténues au cours du texte jusqu'à cet énoncé sans équivoque : « *pour qui est-ce que j'écris tout ça / pour moi / elle, je lui donne de l'argent* » ( 82 ). Les rôles eux-mêmes deviennent flous, dans le numéro 82, il appelle Gyömrői « parasite », et comme dans la relation affective, le parasite, c'est l'enfant, il dit de lui-même : « *c'est moi la bête malheureuse, la maman* ». Il n'y a donc pas de dialogue, il est à la fois la psychanalyste et la maman. Mais en cela, la réalité et le sens concret de l'existence sont perdus à jamais. A partir du numéro 152, le texte est écrit à la deuxième personne : « *n'aie pas peur, Attila, je serai à tes côtés* » ( 151 ), « *ce que tu cherches n'existe pas / tu te cherches toi-même dans les autres / c'est toi-même que tu aimes — cela, tu ne peux pas le trouver* » ( 162 ). Ainsi la métaposition se dédouble, devient inconcevable, se déforme en une irréalité transparente et sans substance : « *ça m'est égal, je suis là et je ne suis pas, ce sont les autres qui me voient* » ( 80 ). Cette métaposition « aliénée » s'exprime ( à la troisième personne ) dans le passage mis en exergue sous le titre de Résumé.

C'est pourquoi le message des *Idées libres* est que le dialogue, la narration auto-créative sont impossibles. Mais dans ce cas, l'ordre interne est fortement remis en question, et on court le risque de voir le chaos s'emparer de la personnalité. Pour conjurer cela, avec l'emploi de la deuxième personne, le dernier tiers du texte ( en particulier les dix dernières pages ), manifeste une très nette théorisation : au lieu d'associations libres, on y trouve des explications théoriques rationalisantes et défensives. En même temps, la désorganisation du récit psychanalytique ouvre la porte à une nouvelle expérience de vie : le désordre cruel qui se cache au tréfonds de notre existence, le manque absolu de centre et d'essence deviennent enfin évidents. On peut le dissimuler un certain temps derrière des arguties sans fin, des formes poétiques, des poèmes à la forme bien structurée, mais à un moment ou à un autre, il faut se rendre à l'évidence : « *Mes poèmes ne sont pas moi : je suis ce que j'écris ici* », et l'écriture n'authentifie rien d'autre que « *ça m'est égal, je suis là et je ne suis pas, ce sont les autres qui me voient* ».

Une des conséquences indiscutables du postmodernisme est que l'existence se textualise, que tous les problèmes subjectifs se présentent comme des problèmes linguistico-herméneutiques, reformulés dans des questions comme « *que suis-je ?* », « *qui me parle ?* », « *quel est le sens de ma vie ?* », « *qui me lit ?* ». C'est pourquoi il est intéressant d'étudier le langage implicite des *Idées libres*. Je voudrais attirer l'attention sur deux choses : d'une part sur un mode de lecture que l'on pourrait qualifier d'herméneutique, car l'interprétation du texte se fait à travers sa confrontation avec l'existence de l'auteur et, d'autre part, sur le caractère problématique de sa compréhension, sur la confusion des langues.

### **La nouvelle contextualité — le texte qui naît de la compréhension, de la lecture**

Le statut ontologique de l'histoire en cours de création se transforme aussi du point de vue des récepteurs. On ne peut pas s'y rapporter comme aux autres histoires, parce qu'elle ne contient pas de matériel cohérent d'expérience commune susceptible

d'établir une relation entre l'œuvre et le récepteur. Dans le texte d'Attila József, c'est une contextualité radicalement nouvelle — dont le rôle est ontologique — qui se constitue. Les anciennes théories contextuelles du langage — parmi lesquelles le positivisme littéraire, la philologie — posaient que le sens des énoncés pouvait être déduit du contexte de leur création. Le modernisme a réfuté formellement cette confiance absolue en la réalité effective de l'arrière-plan du narrateur, et il a pensé trouver la source du sens à l'intérieur même de l'objet linguistique ( dans les relations syntaxiques sémantiques et pragmatiques stables ). L'étude du contexte de création des *Idées libres* n'aide en rien leur interprétation, pas plus que l'analyse structurale. On a l'impression que le texte interdit, consciemment ou non, toute stratégie d'analyse, et nous contraint, lecteurs complaisants et aveuglément confiants dans les stratégies habituelles, soit à rejeter le texte parce qu'il est confus, dépourvu de signification, soit à essayer de trouver une nouvelle approche, une nouvelle stratégie au cours de la lecture.

Dans les *Idées libres*, Attila József n'est pas auteur, il est seulement celui qui écrit, celui dont la plume laisse échapper les mots, il ne crée pas, mais est créé, il n'exprime rien par son texte, mais cherche, espère trouver ce qui l'aidera à découvrir la cohérence de l'énoncé. Il n'y a personne qui connaisse l'histoire, comme dans la narration traditionnelle, ou qui se trouve au point de rencontre de la réalité de l'histoire, de ses mécanismes secrets, comme dans le roman moderne. La cohérence de l'histoire ne sert ni de base ni de point de départ, elle est le résultat éventuel de la narration. Deleuze et Guattari<sup>4</sup> parlent de « texte d'usage », c'est à dire un texte qui n'existe pas par le système objectif de ses signes et de leurs rapports cachés, mais par l'effet qu'il produit. Susan Sontag<sup>5</sup> oppose l'érotisation de la littérature à son herméneutisation, Roland Barthes<sup>6</sup> va jusqu'à parler du « plaisir du texte ». La fonction première et souvent exclusive d'un tel texte est de nous permettre de nous créer en le lisant.

Attila József n'espère trouver de signification que par la compréhension affective, *par la lecture*. Le nouveau contexte est celui du *récepteur*, le sens ne se crée que par ceux qui font l'expérience du texte ( la mère, la thérapeute, n'importe qui ). L'anarchie règne au sein même du texte pris comme objet auquel on prête une autonomie sémantique. La signification du texte est avant tout celle du *lecteur*, car elle n'existe qu'à condition qu'il y ait quelqu'un avec qui partager, quelqu'un qui soit prêt à comprendre, à éprouver, et partant à donner corps au sens interne qui, sinon, ne se manifeste pas. Attila József aspire avant tout à avoir des lecteurs « créateurs de vie » ( c'est à dire à avoir une mère, une maîtresse ). Dans ce type de narration, la réalité, le sens, la certitude ne résident pas dans le contexte de l'auteur ni dans le texte autonome, mais dans l'expérience du récepteur. Lors de la lecture de l'autre, un nouveau langage se crée par la rencontre de deux langages privés, muets et dépourvus de sens, par un processus qui donne corps à ce qui doit être exprimé. La seule chose à laquelle aspire

<sup>4</sup> Gilles DELEUZE — Félix GUTTARI : *Anti Œdipus*, Capitalism and Schizophrenia, Minnesota, University Press of Minnesota, 1983, 109

<sup>5</sup> Susan SONTAG : *Against Interpretation and Other Essays*, New-York, Farrar, Straus and Giroux, 1966

<sup>6</sup> Roland BARTHES : *The Pleasure of the Text*, New-York, Hill and Wang, 1975

Attila József, ce qui lui permet d'exister, c'est la naissance d'une certitude dans le miroir de l'autre : « Lis-moi pour que j'existe, Aime-moi pour que je sois ».

Le langage des *Idées libres* contient une conception et une pratique de la langue qui diffèrent radicalement de Saussure et des théories linguistiques modernes qui se sont généralisées après lui. Il ne procède pas de la *langue* collective, mais d'une compréhension totalement personnelle basée sur l'amour, d'un dialogue. Le sujet n'utilise pas la langue comme moyen d'expression, il est lui-même une création linguistique de nature temporelle. La pensée postmoderne a donné naissance à une conception particulière du sujet. Chez les modernes, le principal point d'appui du sujet immanent était un système linguistique stable et objectif dont la forme garantissait la forme du monde humain. C'est pourquoi la pensée moderne tend vers une intimité de plus en plus profonde, globale et essentielle. Aux yeux des postmodernes, le sujet ne dispose pas d'un tel noyau spirituel, il est un jeu incessant, une dispersion dans le monde. L'œuvre d'Attila József remet en question l'autonomie et l'immanence de la langue, le sens devient transcendant et doit être construit. L'intérieur est en fait l'extérieur devenu interne, le sens de la vie pour le poète ( l'intérieur ) est le dialogue rendu possible par l'autre ( l'extérieur ), et l'intérieur n'est autre que la présence de l'autre dans mon existence, c'est à dire l'amour<sup>7</sup>.

Selon Attila József, le mot, la langue ne servent pas exclusivement à fournir des informations sur le monde, mais aussi à nous créer nous-mêmes, à articuler notre existence, à nous rendre accessibles. La logique et la grammaire d'une telle langue sont différentes de celles de la langue descriptive-expressive, même si elle présente apparemment les mêmes structures et les mêmes mots. Son essence est un dialogue compréhensif au cours duquel un langage affectif plus construit, une symbolique, c'est à dire une langue interne et commune à deux êtres, prend naissance et se développe progressivement entre des interlocuteurs ( le plus souvent au nombre de deux ) appartenant à une communauté de langage ( basée sur des relations d'affection ou de passion ). Ce processus est précisément l'inverse de ce que décrit la théorie formaliste, la langue interne se crée progressivement ( elle se développe à partir de la non-existence de la langue privée vers la communion par le dialogue ), elle n'est donc pas préexistante, elle ne constitue pas un usage personnel conforme aux règles collectives. Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud cite les paroles d'un enfant de trois ans, non seulement comme exemple, mais comme une sorte de théorie de cette langue en cours de création : Il appela du fond de sa chambre obscure : « Mamie, parle-moi, il fait si noir ! » La femme répondit : « A quoi cela te servirait-il, puisque tu ne me vois pas ! » — « Ca ne fait rien » dit l'enfant, « si quelqu'un parle, il fait clair. » La parole chasse le mal, dissipe les ténèbres et rétablit la certitude.

Il reste à savoir si la parole est possible. Le message pessimiste des *Idées libres* est une réponse négative, parce qu'au fond de la langue, le poète perçoit un « vice radical », une déchirure irréparable.

<sup>7</sup> Jacques DERRIDA traite en détail du rapport entre l'intérieur et l'extérieur dans *De la grammatologie*, Editions de Minuit, Paris, 1967. Au sujet de l'invagination, voir J.DERRIDA : « Living On — Borders Lines », in BLOOM, H. et al. : *Deconstruction and Criticism*, Continuum, New-York, 199, 75-176

## La confusion des langues

Le premier niveau du rapport entre l'intérieur et l'extérieur, d'une nouvelle conception du sujet et d'une nouvelle pratique de l'existence est constitué par le fait que le poète, en recherchant l'amour, ne trouve que soi-même. Dans les poèmes tardifs, cet amour prend telle ou telle forme selon que Flóra ou quelqu'un d'autre ( Gyömrői, Márta Vágó ), dans les cas extrêmes même Dieu ou la maman morte ( par ex. dans le poème *Plus tard ...* ), donne, ou tout au moins représente cet amour absent. En revanche, dans les *Idées libres*, il est question de l'impossibilité de l'amour créateur. Il ne s'agit pas seulement de l'absence d'amour, mais du fait que l'existence prend son origine dans cette absence. Puisque le rôle de l'amour est de créer le sens, la vie perd alors tout sens, de manière insupportable.

Dans une œuvre tardive<sup>8</sup> dont l'importance n'est guère reconnue même parmi les spécialistes, le plus grand psychanalyste hongrois de l'époque, Sándor Ferenczi, propose un terme génial pour désigner ce phénomène, celui de *confusion des langues*. Ce qu'il y a de tragique et qui nous menace tous dans la confusion des langues, c'est qu'elle rend impossible ce discours spirituel pourtant si important. Les *Idées libres* représentent une tentative désespérée de créer cette langue. La question fondamentale posée est : peut-il exister une langue qui mène à la compréhension ? Tout est imprégné de mensonge, ce qui remet en question non seulement la connaissance, mais la langue même, le seul moyen d'expression de l'amour : « *Mens comme celui dont non seulement chaque mot, mais toute la parole est un mensonge* » ( 160-161 ). Ce n'est pas seulement sa référence, mais *l'existence même du mot qui est mensonge*. La confusion des langues est l'équivalent linguistique du mensonge, de l'infidélité au sens ontologique. Elle n'est pas seulement une défaillance temporaire ou constante de la compréhension, mais une parole qui implique l'impossibilité de la compréhension, un usage de la langue où chacun des interlocuteurs dit quelque chose que l'autre comprend différemment, et où ils sont incapables de remédier à leur différence.

Le poète tente d'éliminer la confusion des langues. Tout d'abord, il recherche le dialogue ( la relation thérapeutique ), puis après en avoir reconnu l'impossibilité, il essaie de créer et d'affirmer sa propre existence par l'écriture, avec le langage de son âme. Andor Németh a noté cette conversation du poète avec Pál Ignóty à la clinique Siesta :

« *Ne vois-tu pas, Attila, que tout ce que tu peux raconter au cours d'une journée n'a aucun sens ?* ». [Attila] *ne faisait que répéter : « Il y en a dans la langue du rêve ... » — « Mais pourquoi embêter sœur Margit avec la langue de tes rêves ? Dis-lui plutôt de te donner un laxatif ... laisse-la tranquille avec tes rêves, rêve donc la nuit ... » — « Ce que les autres ont à l'intérieur, je l'ai en dehors de moi. » — « Il ne faudrait pas que cela soit ... »*<sup>9</sup>

<sup>8</sup> Sándor FERENCZI : « Sprachverwirrung zwischen den Erwachsenen und dem Kind » in *Bausteine zur Psychoanalyse*, Band III, Ullstein Materialien, Berlin, 1984, 511-525

<sup>9</sup> Cité par György TVERDOTA, op.cit., 1990



L'emploi de cette langue des rêves pour noter les *Idées libres* est une tentative pour reconstruire le sens interne, pour restreindre la puissance du chaos. Mais la langue du rêve n'a de sens qu'à condition qu'on puisse la partager avec quelqu'un ( c'est pourquoi il fallait en parler à tous, même à sœur Margit ). La description, la notation des idées libres a eu lieu à un moment où ce partage était impossible, alors qu'il n'y avait personne à qui parler. Le fait de noter ces idées n'est toutefois pas un partage véritable, ce n'est pas un dialogue, mais c'en est au moins la possibilité : le texte peut être donné à quelqu'un ( à Gyömrői, à Eisler, à n'importe qui, même à nous ) — une trêve dans la lutte contre l'incommunicable. Voilà pourquoi il fallait écrire les *Idées libres*, pour quoi il ne fallait pas les détruire.

En même temps, le chaos profond des pensées créatrices est évident. Attila József comptait sur l'aide de Gyömrői ( et en fait, de sa mère ) pour que l'ordre naisse du chaos de ses pensées : « *Gyömrői n'aurait pas le droit d'appeler « moi » ce que je dis en associations libres, elle devrait me dire ce qui est le noyau sensé de ces idées confuses* » ( 113 ). Mais cela n'est pas possible, soit parce que Gyömrői n'en a pas l'intention, soit parce qu'une telle interprétation est elle-même impossible : « *elle me demande de l'aider, mais elle ne me permet pas d'exister, parce qu'elle me confond avec la confusion, et qu'elle ne veut pas voir l'ordre caché* » ( 113-114 ). Si cet ordre caché est difficile à découvrir, ce n'est pas parce qu'il est si peu perceptible, mais parce que son existence est due au fait que quelqu'un ( en l'occurrence Gyömrői ), le crée dans l'autre par son amour. L'ordre de l'âme n'est donc pas une structure secrète, c'est une vie sensée, une cohérence réalisée par le biais de la compréhension affective, ou en termes de poétique, par l'intermédiaire du récepteur. Si cet ordre n'est pas reconnu ( si le texte n'est pas lu ), la suite des idées libres devient inévitablement un chaos et rend impossibles la connaissance de soi et la découverte du sens de la vie.

## Le monde narré

La prédominance créatrice du narrateur et sa position métanarrative rejette à l'arrière-plan le constituant le plus important du récit traditionnel, c'est à dire le narré, ce que raconte l'histoire. Celui-ci se construit à partir des événements et des actions du récit, ainsi que du monde objectif créé autour d'eux. Cette dualité se manifeste également dans les *Idées libres*, mais sous une forme « subjectivée », dégagée de la réalité, dans les objets ( associations ) et les récits du monde intérieur. Cependant ces objets et récits n'existent pas indépendamment de nous, ils ne se fondent pas sur l'équilibre stable de l'extérieur, mais naissent comme par magie, sous l'effet d'un sortilège, du nébuleux de l'expérience, et n'existent véritablement que dans le contexte « aime-moi », « lis-moi ».

Les constituants du monde intérieur des *Idées libres* sont les *associations*, objets, phénomènes notés et retenus par une attention incontrôlée ( non consciente ). Les associations libres sont les éléments fondamentaux de la thérapie psychanalytique. On y a recours lorsque le récit de la vie ou des rêves ne fonctionne plus et perd son sens. Elles permettent alors de dévoiler le sens dissimulé par ce blocage. C'est l'analyste qui, par son rôle de miroir, aide à déchiffrer et mettre en ordre ce que recèlent les « idées

libres ». Dans les *Idées libres* — comme nous l'avons vu —, il est précisément question de l'absence de ce dialogue. Les associations y ont pour fonction de désarticuler les récits qui tendent vers la réalité, et d'empêcher la reconstruction d'une signification centrale. La réflexion menée sur soi ne mène donc pas à un sens fondamental, ni à la découverte du noyau de la personnalité, au contraire, l'enchaînement des associations est sans cesse rompu, n'aboutit jamais, et passe sans transition d'une expérience à l'autre. Cette technique aboutit à un manque total de point central, la matière du récit se disperse dans le monde intérieur, et le monde intérieur se désagrège dans les aléas des désirs et des expériences. Il faut cependant souligner que les associations ont un rôle narratif déterminé : en assurant le lien d'éléments indépendants, elles créent la base intertextuelle de l'œuvre.

L'absence de point central du monde est également sensible dans une caractéristique particulièrement flagrante du monde objectif ( du contenu des associations ) décrit dans les *Idées libres* : une grande partie de ses éléments en sont des déchets, de l'ordure ( vomissures, merde ). De même, les rapports humains ( sexualité barbare, agressivité, inceste ) et les différents états ( maladie - cancer, hystérie, psychopathie ) ont également un caractère de souillure. L'absence de point central prise au sens ontologique, le manque total de cohérence ainsi que la nature humaine incontournable peuvent précisément rendre compte de la nature de ces ordures. Ce que démontrent les rapports basés sur la dénaturation de l'amour ( prostituée, homosexuel, même analyste ), c'est sa putréfaction. L'analyste est « le contraire de la putain », quelqu'un qui gagne de l'argent en ne donnant que l'apparence de l'amour, tout en gardant ses distances, en se drapant dans des règles thérapeutiques professionnelles qui lui permettent de se protéger des véritables rapports humains. Le narrateur est lui aussi un déchet : « pauvre enfant abandonné », « pauvre homme rejeté », « vaurien », « je suis de la merde », « je suis un parasite », « n'importe qui peut me remplacer » dit-il de lui-même. Il est saisi d'un profond sentiment d'inutilité. Mais ce type de personnage est fondamentalement différent de celui qu'on retrouve souvent dans la littérature traditionnelle. Le parasite habituel est qualifié d'inutile dans une structure au sens social déterminé. Attila József, lui, est inutile dans un chaos, dans un ordre absent et vide de sens.

Le texte contient un grand nombre d'associations qui sont elles-mêmes des textes : il s'agit de citations, de vers obscènes qui affluent à la mémoire, d'adages populaires, de références littéraires. La poésie moderne, la « lyrique logique » a adopté le principe selon lequel le poète doit disposer du passé dans son ensemble, et en introduire dans sa poésie des éléments transformés selon ses propres idées et concepts ( T.S. Eliot ). Pour l'auteur postmoderne, le centre et le nouveau principe intégratif ont disparu, la tradition n'est plus qu'un amas de fragments de textes, ses citations sont des plagiats ( playgarism — plagiat ludique ), et il ne considère pas les textes anciens comme une tradition à réutiliser, mais comme des résidus, une sorte de bric-à-brac intellectuel.

L'autre partie du narré est constituée par les *histoires*, les événements. Au premier abord, la liste des histoires des *Idées libres* semble totalement désordonnée. On y trouve des faits, des histoires imaginaires et des allusions à des histoires relatées dans d'autres textes. Il n'y a ni causalité, ni continuité du texte, ni développement progressif. Il s'agit plutôt d'une évolution circulaire dépourvue de but interne vers lequel tendrait le récit.

Le motif de la narration ne s'attache ni au passé, ni au présent, il vise le futur. Son aboutissement est en dehors de la narration, c'est le lecteur qui en est maître : nous devons le créer nous-mêmes.

Je n'ai pas trouvé de terme de prose poétique satisfaisant pour désigner les histoires des *Idées libres*, aussi ai-je dû emprunter la notion de *trauma* à la thérapie psychanalytique. Cette expression y a été introduite par le jeune Freud, et du point de vue de notre étude, il n'est pas sans intérêt de noter que Ferenczi l'a reprise dans les écrits qui ont précédé sa mort<sup>10</sup>. Le trauma est une forme narrative en soi, un événement plus ou moins réel, dont l'essence ne réside pas dans la réalité, mais dans le fait qu'il rencontre chez une personne donnée un arrière-plan considérable d'expériences inconscientes. Tout événement peut devenir traumatique, mais aucun n'est particulièrement destiné à l'être. Le trauma est une histoire survenue et interprétée dans un contexte subjectif. Ce n'est pas l'histoire qui donne le sens subjectif, mais c'est l'expérience qui définit un événement comme traumatique. Le trauma est une histoire étrange, une narration essentiellement interne, la mise en mots au premier degré de significations psychiques. Les expériences inconscientes non-dites tendent vers le monde extérieur, s'en approprient et interprètent les fragments disponibles, et complètent grâce à l'imagination les éléments absents.

La nature du trauma présente des ressemblances considérables avec la narration et les techniques de traitement de l'histoire du postmodernisme. Le trauma est essentiellement un « objet trouvé ( une histoire trouvée ) », un déchet psychique inassimilable, quelque chose qui vient en marge des autres événements de la vie, il est exclu de la vie consciente, la conscience le rejette comme un déchet. C'est un événement qui n'était pas susceptible de se produire, mais qui semble pourtant avoir eu lieu. Il est par définition fragmentaire, rempli de stéréotypes, à la fois comique et tragique.

La particularité commune aux associations et aux histoires traumatiques, c'est de n'avoir aucune référence. Leur signifié n'est pas une situation externe, mais un autre signifiant qui se réfère à son tour à un troisième. Le mot associant crée un système avec l'autre mot, derrière une histoire traumatique se profile une autre histoire, et ce qui est certain, c'est que dans aucun cas, il ne s'agit de « réalité », car celle-ci ne saurait se trouver ni dans une association, ni dans un trauma. Du point de vue de la philosophie du langage, le trauma est un enchaînement de signifiants sans signifié, le « signifiant flottant » lacanien qui n'a pas de signifié. Les chaînes associatives, les histoires traumatiques procédant du fantasme ont des relations ouvertes et infinies ; leur signifié n'est pas le point de départ, mais reçoit sans cesse une nouvelle attribution, il n'est pas fixe, mais toujours variable. Plutôt que d'un signifié, il s'agit d'un « désigné ». Une expérience refoulée peut se projeter sur n'importe quel objet du monde, tout peut entrer dans une association, le jeu des signes devient un chaos infini. Ainsi naît un « empire dénué de réalité », tel que nous pouvons en faire l'expérience dans nos rêves.

\*

<sup>10</sup> Voir : Sándor FERENCZI : *Bausteine zur Psychoanalyse*, Band IV, Ullstein Materialien, Berlin, 1984

La *Liste des idées libres en deux séances* est un texte énigmatique. En essayant de trouver des œuvres analogues, je ne puis que penser à des textes avec lesquels la comparaison serait absurde. Cet écrit d'Attila József est profondément déconstruit, orienté vers le récepteur, dépourvu de centre et auto-créateur. Il n'a pas trouvé sa place à son époque, dans son propre environnement, il s'est trouvé comme enterré vivant, ce qui pendant longtemps en a empêché l'étude. Du point de vue technique et conceptuel, on peut lui trouver des parallèles dans la littérature mondiale, comme *Finnegans Wake* de Joyce, ou la prose tardive de Beckett ( par ex. *Innommable* ). Mais la totale intemporalité de l'écriture d'Attila József en 1936 en a empêché une étude plus poussée, et le manque de récepteurs pendant des décennies n'a pas permis de le faire reconnaître comme un texte représentatif. La question reste ouverte : le poète pourra-t-il encore, avec ses idées libres, aider d'autres lecteurs à l'avenir, peut-il donner un exemple d'interprétation postmoderne, susceptible d'enrichir d'un sens jusque là inconnu non seulement notre monde, mais aussi celui des derniers poèmes d'Attila József ?

## **Interférences et conflits des tendances philosophiques dans l'œuvre d'Attila József**

I. Les études et les fragments philosophiques d'Attila József se groupent autour de trois thèmes : le premier est le développement d'une esthétique de la poésie, le deuxième est la fondation de la théorie esthétique, le troisième est la connexion du marxisme et du freudisme. Mais au-delà de ces thèmes il en existe un quatrième qu'Attila József développe dans ses poèmes et études philosophiques. Disparaissant et réapparaissant comme une rivière souterraine, il relie les parties importantes de son œuvre. Il s'agit de l'éthique, une éthique nouvelle qui apparaît chez Attila József dans un premier temps à la lumière du rapport entre marxisme et éthique, puis du rapport entre freudisme et éthique. La présentation des problèmes et des conclusions se trouve dans son poème *Eveil* qui est le point focal de son œuvre.

Cette esquisse du développement philosophique d'Attila József a entre autres pour but de signaler les influences philosophiques que certaines tendances et certains auteurs ont exercées sur Attila József pendant ses années universitaires et dans la période allant jusqu'à 1933-34, date de la première grande synthèse, et les interférences et conflits de ces influences. Je m'attacherai à une présentation chronologique, rendue possible d'une part par les déplacements d'Attila József, d'autre part par ses engagements politiques. Mais cela ne signifie pas la subordination du développement philosophique à celui de l'attitude politique.

J'envisage d'esquisser les grands traits des trois sphères d'idées de la synthèse philosophique de 1933, qui a précédé la composition de son chef-d'œuvre *Eveil* de 1934. Ces sphères d'idées sont les suivantes :

- Retour à l'importance de l'éthique négligée par le marxisme.
- Une conception plus riche de l'historicité. Complément de cette historicité par l'histoire de la conscience.
- La recherche des points communs de la philosophie, de l'éthique et de la psychanalyse.

II. Les premières influences qu'il a subies, ses pensées philosophiques et les études universitaires qu'il a suivies peuvent éclairer bien des caractéristiques de l'univers intellectuel d'Attila József. Il a fait ses études dans trois pays et quatre villes. La première étape fut Szeged où il a suivi des cours de philosophie morale. Il a eu pour professeur György Bartók qui a fait un cours dans l'esprit très protestant portant le titre *L'histoire de la philosophie morale*. Bartók a accentué les mérites de Kant et surtout ceux de Fichte. En raison de cette éducation vigoureusement protestante, Attila József

a pu acquérir une vue distincte du rapport entre l'éthique de Luther d'une part et celle de Kant et de Fichte d'autre part. Il a approfondi cette connaissance en lisant Max Weber. Plus tard il a participé à un concours pour la traduction d'un hymne de Luther.

Le fait que le jeune poète ait commencé ses études systématiques dans le domaine de l'éthique, est plus que symbolique. Le premier document sur ses pensées philosophiques, une lettre de la période antérieure aux années universitaires montre un profond intérêt éthique :

« *Maintenant nous sommes devant une renaissance dans les arts dont la réalisation sera difficile, parce qu'il n'y a pas encore d'éthique nouvelle qui diffère en beaucoup de points même de celle du Christ* ». <sup>1</sup>

Cet engagement précoce pour l'éthique dans un contexte de la philosophie de religion a certainement inspiré l'étudiant débutant à l'Université de Szeged.

Cette influence protestante a été fortifiée par l'imitation du grand modèle, du libre penseur Endre Ady qui a souvent entrepris une confrontation au nom de son calvinisme avec les idées de la religion majoritaire de Hongrie, celle des Habsbourg, du catholicisme. Il est possible de démontrer que la philosophie de Nietzsche a également influencé la poésie symbolique d'Ady. Nous pouvons constater la même influence dans la poésie du jeune Attila József avant qu'il n'entre à l'Université et pendant le deuxième semestre. <sup>2</sup> Nietzsche, fils d'un prêtre protestant a créé une éthique nouvelle. Un élément très important de cette éthique est l'intensification de la doctrine de Calvin sur la prédestination jusqu'aux limites extrêmes. Selon Nietzsche, s'il n'y a pas de Dieu, c'est-à-dire si Dieu est mort, l'homme doit alors trouver en lui-même la valeur qui lui permettra de se dépasser lui-même, c'est à dire trouver en lui-même un être supérieur.

Mais ces influences protestantes précoces n'ont pas rendu la pensée d'Attila József partielle parce que son tuteur et un ami paternel était de confession juive, et que lui-même appartenait par sa naissance, sans y être religieusement lié, à l'Eglise grecque orthodoxe, qui représente une petite minorité face aux quatre Eglises historiques de Hongrie — catholique, calviniste, juive et luthérienne. Plus tard, Bergson, qui fut très proche du catholicisme, a exercé sur lui une forte influence. Pour résumer, nous pouvons dire qu'il est devenu plus ouvert parce qu'il avait reçu une éducation pluri-confessionnelle dans sa jeunesse, ce qui était rare à son époque. Il est parvenu à l'âge adulte au carrefour des systèmes moraux impliqués par les différentes religions. Tout cela a certainement contribué à son développement spirituel rapide et est devenu un facteur décisif de sa conscience. En raison de ces interférences, sa pensée est devenue tôt athée et immunisée contre les préjugés.

Il a ensuite fréquenté l'Université de Vienne où il a poursuivi ses études dans des conditions très misérables, sans ressources régulières. Là, il a acquis une connaissance

<sup>1</sup> *József Attila válogatott levelezése*, ( Correspondance choisie d'Attila József ), p. 43. Lettre en date du 8 décembre 1923.

<sup>2</sup> Miklós SZABOLCSI : *Érik a fény. József Attila élete és pályája 1923-1927*, Budapest, 1977, 187-196

approfondie du marxisme parce qu'il a pu trouver toutes les œuvres interdites en Hongrie. En examinant le rapport du jeune poète au marxisme, on ne peut pas oublier le fait que sa misère l'ait confronté chaque jour avec les alternatives offertes par le mouvement ouvrier et par ses différentes théories. Les expériences nouvelles de la capitale autrichienne ont relégué ses études précédentes à l'arrière-plan pour un certain temps. Les cercles de l'émigration le reconnaissent comme poète et lui ouvrent un monde de valeurs tout à fait opposées à celles qu'il avait connues en Hongrie.

Il est remarquable qu'Attila József ait étudié la marxisme dans un milieu où le rayonnement de l'austro-marxisme a été le plus fort. Il a écouté les cours de Max Adler, qui a surtout représenté le néokantisme au sein de cette tendance du marxisme. Philosophiquement, l'austro-marxisme a intégré la philosophie kantienne, y compris l'éthique mais avec peu de changement.

Au cours de la période socialiste, on a essayé de prouver que la pensée d'Attila József coïncidait en grande partie avec les prises de position du parti communiste. En fait, les convergences de vues philosophiques étaient assez rares, même dans la brève période de l'activité clandestine du poète. Il n'a jamais voulu subordonner la philosophie à la politique de tous les jours.

A Vienne il a fait la connaissance de philosophes tels que György Lukács qui avait déjà publié son œuvre *Histoire et conscience de classe*, et qui l'a qualifié de poète extrêmement doué. Le fait que Lukács ait abandonné une certaine vue du monde et une certaine philosophie pour se rallier au marxisme a servi d'exemple à Attila József et contribué à renforcer la croyance du jeune homme dans la suprématie du marxisme. Au-delà du marxisme, il a connu d'autres tendances politiques du mouvement ouvrier. En ce qui concerne ces théories, ses études de l'histoire de la philosophie l'ont amené à une opposition intérieure très abstraite.

A Paris, la découverte de Villon a été pour lui une grande expérience littéraire. Par ses poèmes, Villon a pris une attitude intellectuelle tout à fait nouvelle envers le monde. Cette attitude unique a montré à Attila József qu'on pouvait considérer le mode de vie d'un prolétaire, et par conséquent le prolétariat, comme une forme dans laquelle les valeurs les plus générales peuvent être exprimées par la poésie. Il a plus tard formulé cette pensée tout aussi importante du point de vue de l'éthique, que l'appartenance de classe doit être seulement une forme. Cette thèse est la paraphrase d'un énoncé de Montesquieu (« je suis nécessairement un homme et par hasard un Français ») et plus particulièrement de Fichte qui, inspiré par la Révolution française, a considéré son appartenance nationale comme une forme pour réaliser sa morale cosmopolite. Attila József a appliqué cette thèse de l'appartenance nationale à la lutte des classes.

Les tendances littéraires lui ont offert une bonne occasion de prendre des distances par rapport à elles-mêmes et se définir. A cette époque, l'exactitude dans la représentation de la réalité intérieure et extérieure est devenue une composante solide de son monde poétique. Cette période n'est pas encore celle de la découverte de Bergson.

La quatrième étape a été l'Université de Budapest en 1927/28. Après le rassemblement d'expériences très différentes, cette phase de ses études a pris le sens d'une synthèse. N'étant plus contraint d'apprendre rapidement une langue étrangère, il a pu de nouveau écouter et lire la philosophie dans sa langue maternelle, ce qui a également contribué au développement de son intuition linguistique.

A l'université, il a étudié la philosophie d'Ákos Pauler et a passé son examen avec succès. Pauler, le philosophe le plus éminent de l'époque, a développé son propre système. Son ouvrage principal, *Introduction à la philosophie* s'est révélé être un catalyseur parce qu'il unifie plusieurs tendances philosophiques. La science la plus universelle qui existe au-delà de la métaphysique doit élaborer, selon Pauler quelque peu inspiré aussi par le marxisme à cet égard, la théorie générale de la chose. Ce thème a intéressé Attila József en raison de la théorie de Marx sur la choséification.

L'éthique de Pauler est ouverte à celle de Kant. Pauler défend l'éthique comme une discipline philosophique indépendante. Mais son œuvre a eu un autre effet sur l'étudiant de quatrième année : elle lui a montré qu'il est possible aussi en Hongrie de créer un propre système philosophique. Le rôle marquant de ces influences réside en ce que le jeune poète a eu l'ambition de réussir comme théoricien. En reconnaissant l'art comme une tierce intellectualité tout à fait indépendante, l'esthétique de Pauler lui a donné une inspiration importante. Attila József est devenu un disciple de Pauler à cet égard en commençant à critiquer l'esthétique de Croce et à établir son propre système esthétique. Après Lukács, le hégélien Croce l'a aussi incité à l'étude de Hegel.

III. Après l'année universitaire à Budapest, il a étudié Bergson et la phénoménologie en raison des discussions dans le milieu de ses amis. La lecture de Bergson a contribué à une confrontation avec les traditions philosophiques protestantes.

C'est en 1928 qu'Attila József a commencé à lire régulièrement les doctrines freudiennes et tout d'abord les travaux de Ferenczi.<sup>3</sup> D'une manière générale, cette année a signifié dans sa pensée philosophique une ouverture dans plusieurs directions.

Il est bien connu que Freud a essayé de cacher ses sources philosophiques parce qu'il voulait répondre aux exigences du positivisme en démontrant que ses résultats avaient été déduits de matériaux strictement empiriques. Mais pour Attila József et pour quelques-uns de ses amis qui avaient reçu une formation solide en histoire de la philosophie, il était impossible d'ignorer que Schopenhauer, Nietzsche et Eduard von Hartmann avaient déjà découvert de nombreuses thèses reprises par la psychanalyse. Dans ce contexte, la tentative ultérieure d'unifier le marxisme avec la psychanalyse interprétée sociologiquement a semblé une expérience productive.

Attila József adhère ensuite en 1929 à un mouvement radical populaire qu'il quitte à la fin de l'été 1930. Dans la deuxième moitié de cette année, il rejoint l'activité du parti communiste illégal. La conséquence de cet engagement dans le domaine philosophique fut qu'Attila József entreprenne l'étude intensive du marxisme et du *Capital*, chef-d'œuvre de Marx, tout en poursuivant la lecture des œuvres hégéliennes qu'il avait commencée l'année précédente. Il a donné aux ouvriers de nombreux cours clandestins de marxisme. Le marxisme du mouvement ouvrier qu'il a enseigné et représenté aussi dans quelques ouvrages a été en opposition forte avec sa culture philosophique. Pour ce « marxisme » Hegel a été, lui aussi, par trop, ce philosophe dont Marx s'est dit le disciple dans son chef-d'œuvre, même à l'âge de 54 ans. La condamnation de Lukács

<sup>3</sup> Miklós SZABOLCSI : « Kemény a menny ». *József Attila élete és pályája 1927-1930*, Budapest, 1992



pour son livre hégélien *Histoire et conscience de classe* en 1926-27<sup>4</sup> en avait témoigné. Par contre Attila József a étudié à fond les œuvres de Hegel à partir de 1929 comme je l'ai dit plus haut. La publication des œuvres philosophiques du jeune Marx lui a confirmé la justesse de son interprétation en ce qui concerne les œuvres marxiennes.

IV. Pendant la dernière étape de sa coopération avec le mouvement communiste clandestin, son opposition intérieure s'est manifestée par la publication en 1932 d'un article intitulé *Individualité et réalité*. Cette étude a été mal interprétée à plusieurs reprises au cours de sa réception. Il s'agit d'une tentative de critique de quelques principes de la philosophie marxiste dogmatique contemporaine. C'est la relation philosophique du sujet et de l'objet qu'Attila József a transformé dans l'esprit du système hégélien-marxien. Il s'agit d'un texte vraiment très mal écrit, sans compromis terminologiques, mais dont le contenu recèle des idées très productives. Sa nouveauté la plus importante consiste à introduire la séparation du sujet social et de l'objet social. Par sa séparation stricte du sujet et de l'objet de la connaissance, la phénoménologie contemporaine a incité le théoricien Attila József à analyser En accentuant l'aspect ontologique, Attila József a inauguré cette école de la critique de la philosophie marxiste qui a été représentée plus tard par l'ontologie de la société de Lukács.

Le centre et la partie la plus élaborée de l'étude *Individualité et réalité* est la deuxième dans laquelle il présente l'individu comme un processus social. Cette conception de l'individu a été développée dans la psychologie sociale de Georges Herbert Mead, contemporain d'Attila József aux Etats-Unis. Cette théorie était mûre pour la découverte.

La tactique des communistes pendant l'avance du mouvement nazi a éloigné Attila József du parti clandestin. Il s'est orienté vers la social-démocratie et a publié une étude proposant un front unique contre le fascisme.

L'antinomie du sujet et de l'objet est restée dans sa pensée théorique. Elle se retrouve même dans son étude posthume *Hegel, Marx, Freud*, qui est une critique de la philosophie marxienne.

Mais l'analyse approfondie de la relation du sujet social et l'objet social s'est révélée productive en particulier dans le domaine de l'éthique. C'est dans le contexte de cette analyse qu'Attila József a placé les problèmes kantiensthématisés dans le rapport de la fin et du moyen.

V. Les dogmatistes du parti le condamnèrent, et ainsi commença le processus de divorce d'Attila József et du parti communiste, qui devait durer un an.

Quelles ont été les sources de son opposition intérieure au-delà de l'adhésion à la philosophie hégélienne et à la phénoménologie contemporaine ? En premier lieu, la psychanalyse l'a soutenu contre la simplification économiste. Ses études éthiques précédentes ont constitué un second point d'appui. Il a souvent rencontré la calomnie et l'intrigue au sein du parti, et n'était pas enclin à accepter la priorité de la politique sur la philosophie. Enfin, il connaissait bien la théorie et la pratique de la social-démocratie.

<sup>4</sup> G. LUKÁCS : *Curriculum vitae*, Budapest 1982, 465

Une contradiction de deux ouvrages d'Attila József peut éclairer la situation intellectuelle dans laquelle l'opposition intérieure en question a évolué. En 1932, à l'époque d'*Individualité et réalité*, il a écrit deux critiques sur deux ouvrages de Béla Totis. L'un, *Science naturelle et marxisme* est une réponse à un article de Totis. Dans cette réponse, Attila József rejette — au nom du marxisme — la manière de poser la question sur l'éthique :

*« ... ce n'est pas caractéristique du marxisme d'être collectif mais collectiviste, et il n'est pas éthique mais seulement scientifique, et il n'est éthique que dans la mesure où le caractère scientifique est éthique ».*<sup>5</sup>

L'autre ouvrage est la critique d'un livre de Totis intitulé *Les problèmes sexuels de la jeunesse*. En critiquant la position de l'auteur de ce livre qui se disait marxiste et freudiste, Attila József, en dépit d'une certaine âpreté de style, reconnaît indirectement la nécessité de l'enquête éthique :

*« Il [l'auteur du livre] parle toujours de la responsabilité, de la morale, de la conscience, du juge sévère de l'âme, alors que tout homme parathique, névrotique, nerveux est aujourd'hui malade de la responsabilité, de la morale, de la conscience, du juge sévère de l'âme. C'est bien naturel puisque l'existence sociale détermine la conscience sociale, or nous vivons dans une société capitaliste, alors des contradictions insolubles, alors la morale, la conscience de l'individu sont pleines de contradictions, de conflits insolubles ».*

L'examen scientifique de l'individu rendu malade par la société exige alors d'étendre l'analyse au domaine du conflit éthique. Dans ce cas, l'éthique est importante non seulement dans la mesure où le caractère scientifique est important, mais aussi dans les détails de l'enquête scientifique comme un point de vue intérieur. Attila József se présente ici comme le défenseur du marxisme pur et c'est de cette position théorique qu'il juge les recherches éthiques comme superflues d'un certain point de vue et nécessaires d'un autre : voilà la contradiction.

Mais l'influence de cette contradiction s'étend à la position de l'observateur et aussi du révolutionnaire. Dans le même article, József Attila écrit :

*« Le révolutionnaire n'a pas été lié par la morale, ni par le sentiment de responsabilité de la société bourgeoise, ni par l'humanisme servant aussi bien les intérêts bourgeois pour la plupart. S'il est lié par cette morale, ( puisque le révolutionnaire lui aussi a obtenu son existence et sa conscience de cette société ) le révolutionnaire lutte aussi contre lui-même ... »*

Le révolutionnaire névrotique, c'est lui-même, Attila József. Voilà un dilemme du philosophe Attila József : le fait que l'éthique se situe à l'intérieur ou à l'extérieur de l'individu est-il signifiant ?

<sup>5</sup> Les œuvres complètes d'Attila József, 3. p.117

L'unification du marxisme et de la psychanalyse entraîne alors tout de suite la dimension éthique à l'analyse philosophique. En reconnaissant l'importance de cette dimension, Attila József se sépare philosophiquement et scientifiquement du marxisme dogmatique. La question de l'éthique était le tendon d'Achille du marxisme.

Cela a été le problème fondamental de son développement philosophique lors de la composition de son chef-d'œuvre intitulé *Eveil*. Ce poème l'a amené à la solution et à la formulation philosophique de ce dilemme. Un peu plus tard en 1935, dans une étude intitulée *Pour un nouveau socialisme*, il a défini l'éthique comme pierre d'angle de la critique du marxisme :

*« La question reste ouverte dans ce cas-là de savoir pourquoi l'homo moralis ou ideologicus s'élève contre l'homo œconomicus, en d'autres termes comment il est possible que la compréhension économique ne se fasse pas valoir immédiatement. La critique sur Marx devrait commencer à ce point, ( c'est-à-dire au conflit entre l'homo moralis et l'homo œconomicus ) et elle devrait dépasser la discussion des faits historiques ».*

Dans cette étude, Attila József a également développé les prises de position de l'austro-marxisme déjà cité.

Le deuxième problème de la conscience philosophique nouvelle a été qu'Attila József, inspiré par l'édition des œuvres du jeune Marx, a complété l'histoire économique par l'histoire de la conscience.

Le troisième problème a été la psychanalyse interprétée sociologiquement qui pouvait lier le passé psychologique intérieur à l'histoire de la société et de la conscience.

Tout cela donne les dimensions philosophiques les plus importantes dans lesquelles peut se situer le chef-d'œuvre *Eveil*. Ce poème contient la phénoménologie et l'arrière-plan psychologique de la conscience éthique individuelle. A cet égard, il rappelle beaucoup *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel.

VI. Je me bornerai à présent à analyser la dixième strophe du poème *Eveil*,<sup>6</sup> par conséquent, cette analyse ne saurait être exhaustive :

Est homme accompli celui qui  
en son cœur n'a ni mère, ni père,  
qui sait qu'il n'a de vie  
qu'en sus de la mort,  
et la rend comme un objet trouvé  
n'importe quand — voilà pourquoi il la garde bien,  
qui n'est ni dieu ni prêtre  
ni pour lui-même, ni pour ses prochains.

<sup>6</sup> Le poème *Eveil* a été traduit par Gábor Kardos que je remercie de m'avoir confié son manuscrit.

Trois énoncés répondent à la question : qu'est-ce qu'un homme accompli, adulte ? Dans les deux premiers vers, c'est-à-dire dans la première définition, il s'agit du déliement et libération de l'amour du prochain. C'est l'amour du prochain avec des valences libres. La référence aux parents appelle la naissance, mais c'est une naissance morale, la naissance de l'homme en tant qu'être moral, adulte. Toutefois, cette indépendance implique aussi la possibilité de l'égoïsme, c'est-à-dire que cette thèse ne contient pas de négation de l'égoïsme.

A propos de l'étude *Individualité et réalité*, j'ai évoqué la séparation du sujet social et de l'objet social déduite par Attila József. Dans cette première définition, il décrit la naissance morale de l'homme adulte comme sujet social.

La deuxième définition — qui est l'antithèse de la précédente — est une réponse à l'insuffisance de la première, à la possibilité de l'égoïsme illimité. Une autre opposition est que l'élément prédominant de la première définition est la naissance, le commencement de la vie, alors que dans l'antithèse, c'est la mort. Cette deuxième thèse est la même que celle de Schopenhauer sur la domination du néant. Il a refusé la priorité de l'être hégélien. Dans un fragment philosophique d'Attila József qui ne peut être daté avec certitude, on trouve la conception existentialiste du néant prépondérant. Mais dans cette strophe, l'étendue du néant est réduite à la mort humaine.

Ce deuxième point contient une proposition importante : l'individu adulte, accompli, doit être capable de choisir la raison, l'occasion et le moment de la mort. C'est le retrait de la liberté illimitée au nom de l'altruisme.

L'homme y est décrit comme objet social. Ce n'est pas par hasard que le concept « comme un objet trouvé » se trouve dans le texte cité. La contradiction kantienne entre égoïsme et altruisme apparaît ici comme la contradiction de la condition sociale de sujet et d'objet.

Le troisième énoncé — « *qui n'est ni dieu, ni prêtre, ni pour lui-même, ni pour ses prochains* » — est la synthèse des deux définitions précédentes qui ont constitué la thèse et l'antithèse. Pour cette raison, elle se compose de quatre négations qui se font mutuellement référence. La séparation du sujet social et de l'objet social y est importante aussi parce que dans les religions chrétiennes, le prêtre est le sujet et le dieu l'objet de la prière. Dans ces religions, le croyant essaie de se dépasser lui-même, surtout par la prière, avec l'aide d'un être transcendant.

Il y a donc quatre négations par lesquelles Attila József refuse quatre attitudes : 1 ) Il refuse que quelqu'un soit Dieu pour lui-même même s'il peut se dépasser lui-même, dans l'esprit du surhomme de Nietzsche. 2 ) Il conteste que quelqu'un soit un prêtre pour lui-même, c'est-à-dire que cette personne ne veuille être que sujet social. C'est toujours le cas du surhomme de Nietzsche qui s'est déjà dépassé une fois lui-même. Mais il est tout à fait incapable de se débarrasser du souvenir de cet événement et reste enchaîné à ce souvenir.

Ces deux premières attitudes niées sont en relation avec la première négation. En premier lieu, Attila József mentionne la nécessité de la séparation affective de la mère — « *qui en son cœur n'a ni mère ...* » Ces deux attitudes niées se produisent si quelqu'un ne peut pas se séparer de sa mère en ce qui concerne les émotions.

La troisième et la quatrième attitude niées sont les conséquences nécessaires d'une dépendance émotive du père : Attila József refuse avec la troisième négation l'attitude

de quelqu'un voudrait devenir le dieu-chef d'un mouvement politique. Dans la quatrième négation, il s'agit de l'attitude d'un activiste qui sert le mouvement et le chef jusqu'au sacrifice total de soi-même ( C'est Roubachov de Kæstler ). En même temps, cette quatrième attitude niée correspond à une thèse bien connue à l'époque d'Attila József selon laquelle les communistes sont des morts en vacances. Il s'agit de la paraphrase d'une parole du jésuite Ignace de Loyola au sujet des membres de la Compagnie de Jésus.

Les deux premières attitudes se sont retrouvées plus souvent dans le mouvement nazi et les deux autres dans le mouvement stalinien. Attila József a donc rejeté ces deux mouvements autoritaires aussi au niveau de l'éthique.

Après la grande synthèse, Attila József, le philosophe s'est tourné vers les questions de la critique du marxisme et de la philosophie marxienne.



## Le péché : psychologie ou métaphysique

Est-ce que nous pourrions mieux comprendre la poésie d'Attila József, de plus près, plus personnellement, plus profondément, si un de ses motifs, — à savoir l'ensemble des questions concernant l'innocence, le péché et l'expiation — est considéré comme faisant partie de l'histoire des idées ? Mais peut-on poser cette question dans un système de catégories se situant en dehors de la poésie ? Le motif même, comme nous pouvons le constater à partir de ses apparitions interprétées d'une manière fort variable, a toujours été pour le poète l'abstraction linguistique d'un contenu extrêmement complexe, la possibilité de formuler une tension d'existence diffuse, voire tragique. On peut l'expliquer comme le résultat final d'un événement psychologique et le rendre manifeste en tant que symbole métaphysique ; or, ces deux sortes d'approches se pénètrent chaque fois à nouveau, par des dominances toujours nouvelles ; on peut tout aussi bien les voir comme dualité ou comme unité naissant de la formulation. Pour cette raison, il ne s'agit point ici de l'image réfléchie de la réalité qui pourrait être séparée du sujet soit en tant qu'action dans un monde indépendant du poème, soit comme une conséquence de cette action. Aussi bien pour l'auteur de l'œuvre que pour celui qui souhaite l'interpréter, ce problème est d'une valeur métaphorique.

Or, avons-nous une preuve quelconque que nous, lecteurs de l'œuvre, nous interprétons la signification de la métaphore en appliquant un code identique à celui que le poète avait appliqué ? Cette question ne concerne pas seulement ce motif, elle vise l'interprétation de toutes les œuvres poétiques — mais dans notre cas il est particulièrement important de la signaler à cause de la tension existentielle qui s'y trouve et qui est extrêmement virulente. En effet, dans cette question sont concentrées — comme dans un focus — toutes les frustrations du poète, qui se voient actualisées et qui transgressent l'enfermement de l'ego en le transportant dans un milieu métaphysique ouvert. Il est fort probable que la question de la culpabilité, et du péché de l'innocence soit devenue consciente dans la poésie d'Attila József grâce au langage de la psychologie freudienne. Mais dès ses premières apparitions, cette question fut formulée en dépassant largement la sphère de l'interprétation freudienne. Cette lecture bien qu'elle n'eût jamais ( ou très rarement ) accepté la compétence de la sphère éthique, avait tout de même impliqué un système de référence à caractère éthique, un système de rapports stables, que le poète ne pouvait nier ne serait-ce qu'à cause de la nécessité de l'exprimer par le langage. Pour cette raison, cette métaphore créatrice de la poésie peut être résolue tout au moins par deux codes : fourni par la psychologie d'une part, et par l'éthique

d'autre part. Cependant la véritable dualité se présente au sein de l'éthique : comme un mode d'expression acceptant son langage, mais non sa validité.

Cette force de la signification, impossible à définir exactement, mais ayant tout de même un caractère poignant et suggestif, recouvre l'ensemble des questions d'un voile épais d'interprétations à plusieurs sens. C'est le problème central de la recherche des motifs poétiques, puisqu'il est très rare au sein de n'importe quelle œuvre poétique que l'on puisse expliquer un seul motif avec clarté, surtout si celui-ci est si riche en significations et jaillit de la couche profonde du sujet. Or, dans la poésie d'Attila József, étant donné que le chemin entre la tension créant le poème et l'apparition formelle des vers est relativement direct, cette détermination univoque est encore moins donnée. Le poète lui-même avait exposé cet aveu et cette évocation de l'état de culpabilité en tant que l'une des formes primordiales de l'ambivalence ressentie envers lui-même et vis-à-vis du monde extérieur ; tantôt il l'affirmait, tantôt il en relevait l'absence dans un état de solitude à caractère métaphysique ; pour résoudre ses douleurs irrationnelles il souhaitait les rationaliser en y voyant un châtiment, ou bien il cherchait la fixation de l'irrationalité en présentant l'innocence comme un péché, en motivant ses propres souffrances comme l'envers de son désir précédent sa propre souffrance d'exclusion ou par celui de dérives irrationnelles. Cependant, en même temps, le péché signifiait aussi bien le rejet de l'humanité morale que le cas de l'innocence qui, selon la nature humaine, correspond toujours à l'absence de la communauté sociale coupable. On peut supposer à juste titre qu'en dépit de ses formulations diverses, lorsque la sphère des questions ayant trait au péché et à l'expiation apparaît sous une forme imagée, cela devient un emblème, l'emblème des rapports établis vis-à-vis du pouvoir métaphysique ou de la substance métaphysique, un emblème de la possibilité et de l'absence du pouvoir. Ce caractère emblématique supporte sur l'un de ses axes le sentiment de l'insuffisance subjective et une aliénation irrationnelle de la métaphysique, alors que sur l'autre on trouve une conversion quasiment narcissique du freudisme et une ouverture dans la direction de la transcendance. Seulement cette forme ( la métaphore fixée en tant qu'image ) permet au lecteur d'accepter le paradoxe provenant du caractère univoque du signe et de l'absence de l'intelligibilité.

Nous ne pouvons présenter ici le motif que par quelques exemples saisis ça et là. D'une part, à cause de son caractère mystérieux, d'autre part à cause de sa sphère d'associations extrêmement vaste, il semble, même pour le lecteur versé dans l'œuvre d'Attila József, que ce thème exposé à plusieurs reprises, joue un rôle plus grand dans la tension transcendante des poèmes écrits vers la fin de sa vie, alors qu'il n'en est rien. Une première manifestation et sans doute l'une des plus parfaites est le fragment en deux lignes que les éditions précédentes, ainsi que celle de l'Académie de 1952, présentent parmi les textes tardifs. La critique de Béla Stoll considère que le texte a été écrit en 1933. Ces deux lignes signifient pour moi un résumé et le symbole de l'ensemble de la poésie d'Attila József : « L'eau s'épaissit, la glace se forme / et mes péchés s'agglomèrent en mort ».

Cela est un parfait exemple pour démontrer comment le monde matériel et le monde spirituel s'unissent pour Attila József : par la présentation des événements analogues, le monde extérieur et le monde intérieur s'adaptent parfaitement l'un à l'autre. Il est intéressant d'observer que la question du péché considérée dans un sens



freudien n'apparaît que dans les sonnets de 1935 — bien qu'à l'époque de l'écriture du fragment il fût déjà, depuis des années, en relation avec son premier analyste, Samu Rapaport. Ce fragment a recours à la notion du péché d'une manière plus abstraite que les poèmes ultérieurs, dans une interprétation plutôt chrétienne, plus éloignée de l'égo. Sa signification conduisant vers la mort de l'égo, en tant que source de souffrance ou en tant que défi lancé vers une punition méritée a pour effet l'engourdissement, le gel et le néant qui du point de vue de la sensibilité est plutôt une répulsion et ne stimule pas à vivre le vécu.

Dans le sens pénible qui devient caractéristique de l'état psychologique d'Attila József, la question du péché apparaît pour la première fois dans les sonnets de 1935. On peut démontrer à partir de maints signes que les débuts du sentiment de culpabilité sont en rapport avec l'actualisation des relations entre l'enfant et la mère, — nous pourrions certainement supposer que l'une des motivations du complexe psychique de culpabilité et d'innocence est le refoulement de l'agression qui réapparaît en partie au cours des relations reprises et est en partie projetée sur ces relations au cours des expériences de frustration vécues en rapport avec Edit Gyömrői. Il est évident que la projection va dans deux sens, les désirs d'inceste réprimés jusqu'à ce jour et ressentis vis-à-vis de la mère et la culpabilité jaillissant à partir de l'agression orale ( qui, par la suite seront fixés sous les formes pathologiques du désir de manger, d'avalier, d'engloutir ) sont tout aussi intensément projetés sur l'analyste que la tension des sentiments se présentant à son encontre : l'agression et la honte de l'agression se retournent contre la personne de la mère. Or, ce problème présente un rapport particulièrement intéressant : notamment le fait que les poèmes sur la mère ( parmi ceux-ci, l'un des plus importants, *l'Horreur* ) ont vu le jour en 1934, avant le début de l'analyse avec Gyömrői ; le complexe de la mère s'était tenu prêt et avait préparé le terrain pour vivre le péché de cette façon. Il est probable que l'agression refoulée au cours des années passées avec Judit vise par l'effet de l'analyse dissolvant les refoulements, une punition ( réelle et symbolique ) contraignant au péché par conséquent, le péché démontre de cette façon une provocation, une excitation au péché.

Pendant cette période, la conscience de la culpabilité reçoit déjà sous une certaine forme une image dans quelques-uns de ses poèmes ( par exemple, « Sur les documents des débats devant le tribunal en droit pénal »), ici cet aspect est quasiment concret, c'est comme une justification des thèses de la doctrine du freudisme. C'est comme si ce poème avait vu le jour pour illustrer ces thèses, c'est comme un sacrifice offert au freudisme — bien qu'ici déjà, au début même de l'apparition du problème, la question se pose, cette question qui plus tard deviendra décisive : « pourquoi n'ai-je pas de péché, s'il y en a ? ». C'est à partir de cette idée que par la suite se développera le paradoxe de l'innocence en tant que péché, il s'agit bien du motif le plus caractéristique et le plus douloureux de la poésie tardive d'Attila József. Il y avait dès l'origine un désir de l'absurde apparenté à la représentation du monde à la Kafka qui cherchait une possibilité de s'exprimer. Voulait-il peut-être structurer par ce fait le refoulement irrationnel de sa solitude dans le cadre de l'irrationnel ? Créer l'image de Dieu en tant qu'imgo du père puissant et indifférent — de façon que Dieu se voie contraint, à cause de l'absurdité de son propre péché, — à devenir impuissant, à être à la fois juste et injuste, punisseur et ne donnant pas l'absolution, c'est-à-dire existant et non-existant ?

Cela est entrelacé avec la reconnaissance du désir d'un ordre moral du monde et de l'impossibilité de ce désir de la reconnaissance qu'il est incapable d'intégrer, sa structure de l'ego s'engourdissant de plus en plus dans ce monde en changement continu. Seul Dieu peut être parfaitement innocent et nous considérer innocent en tant que Dieu n'est rien d'autre que le péché d'Hybris porteur de sa propre punition en lui-même : l'ego prenant la place de Dieu ne peut être capable de parvenir à sa propre absolution, même si dans quelques-uns de ses poèmes c'est justement cela qu'il essaie de formuler et même si dans les œuvres précédant la mort, comme la mort même, l'état de culpabilité devient déjà acceptable.

Devrions-nous donc considérer le vécu « du péché de l'innocence » comme faisant partie d'un système pathologique d'idées délirantes qui s'efforce de rétablir sous cette forme absurde l'unité déchirée de l'ego et du monde ? En tant que résultat final d'un processus de devenir psychologique qui se détourne de plus en plus de la réalité extérieure et qui est pour cette raison contraint de passer dans une autre réalité — dans une forme de l'existence qu'il ne peut cependant tout de même pas accepter en tant que réelle, dans la réalité de la transcendance n'existant que comme absence, manque ? Le caractère insupportable de l'ego déséquilibré conduit à la reconnaissance de l'absurdité de l'existence — mais savons-nous dans quelle direction ce chemin passe, à partir de l'intérieur pour avancer vers l'extérieur ou bien, au contraire, progresse-t-il de l'extérieur vers le fond de l'homme ? Pouvons-nous savoir si la source de nos connaissances n'est que la poésie qui, précisément en conséquence de l'expression de ce qui est inexprimable, devient d'une manière indissoluble, close et poignante ? Il n'y a pas de réponse à la question posée dans le titre, l'intensité de la poésie tardive d'Attila József ne connaît pas la possibilité de choix. La souffrance vécue et provoquée dans les couches les plus profondes de l'âme crée par la vision de cette absurdité métaphysique la possibilité de s'exprimer.

## Attila József, mai 1936

C'est vraisemblablement la poésie de confession de l'époque romantique qui nous a imposé l'idée selon laquelle le propre d'un poète est d'ouvrir son âme à son lecteur. En réalité, nous ne sommes pas en mesure, sauf dans certains cas particuliers, de surprendre le monde intérieur des créateurs. De ce point de vue, mai 1936 représente une exception dans la carrière d'Attila József. Le spectacle que je m'apprête à évoquer ici est si embarrassant que, renonçant à son explication approfondie, je me bornerai à exposer le problème qu'il suscite.

Mai 1936 a vu naître l'un des poèmes les plus importants de l'œuvre d'Attila József : *Au bord du Danube*. C'est, comme tant d'autres chefs-d'œuvre du poète, un poème de circonstance, un ouvrage de commande. Il est donc possible de préciser les causes extérieures de sa rédaction. Le comité de rédaction de la revue *Szép Szó* (« Belle Parole » ou « Arguments ») a chargé Ferenc Fejtő, ami du poète et également collaborateur de cette revue, d'établir, à l'occasion de la journée du Livre de l'année 1936, un numéro spécial sous le titre *Les Hongrois d'aujourd'hui — des Hongrois de jadis*. Fejtő a invité ses collègues de *Szép Szó*, mais aussi d'autres écrivains de l'époque ( parmi eux les chefs de file de la littérature contemporaine : Mihály Babits, Zsigmond Móricz, Lajos Kassák ), à rédiger des portraits des grandes figures de l'Histoire de la Hongrie. Attila József a accepté d'y participer.

Par son sujet, le poème *Au bord du Danube* entre parfaitement dans le cadre de cette entreprise commune. Dans la strophe finale, il s'adresse aux « Hongrois d'aujourd'hui », après avoir nommé des « Hongrois de jadis », dont on retrouve le portrait dans le numéro spécial de la revue : en particulier le prince Árpád, fondateur de la patrie, ainsi que Werbőczy, qui codifia le droit de la noblesse. Ce fait montre comme le poète s'est adapté à la conception générale de ce numéro, et comme il a harmonisé son propre projet avec les portraits qui suivent son poème. En effet, se trouvant en tête du volume, *Au bord du Danube* y joue le rôle de l'éditorial, c'est-à-dire qu'il souligne, par ses propres moyens poétiques, les idées directrices communes des autres articles.

Après la réunion où fut élaborée la conception de cette revue, Attila József disparut aux yeux de ses amis. Il n'a achevé le manuscrit de son poème qu'au tout dernier moment, ce qui l'a même obligé à mettre la main à la mise en page à l'imprimerie. Ce retard considérable montre qu'il a rencontré des difficultés imprévues dans l'élaboration du texte. Mais c'est une chose tout à fait naturelle, la création d'une œuvre, en règle générale, ne se réalise qu'au prix de beaucoup de peine, et après avoir surmonté les obstacles d'ordre philosophique et poétique qui se posent entre le projet et l'œuvre achevée.

Toutefois, mai 1936 est également la période où sont nées la plupart des confessions psychanalytiques du poète. Les textes *Je suis passé au magasin Parisi* et la *Liste d'idées libres* sont datés respectivement des 14 et 22 mai 1936. Nous verrons plus tard que *La ligue des blondes* a été réalisée le même mois<sup>1</sup>. Mais on aurait tort de croire qu'il suffit de lire ces confessions en prose pour percer le secret de l'âme du poète au moment où il a composé ces textes. Les souvenirs, déclarations, jugements qu'ils renferment ont surgi au cours de sa cure psychanalytique, la découverte de leur sens véritable requiert donc des connaissances psychanalytiques approfondies, elle ne peut être que le résultat d'une interprétation méthodologique.

Le chemin qui mène du projet du numéro thématique à l'écriture du poème peut être reconstruit sur le plan conceptuel. Si on dispose des méthodes de travail et du point de vue d'un psychanalyste, on peut suivre les phases de la production des *Idées libres*. Mais nous ne choisirons ni l'une ni l'autre de ces voies. Nous prenons pour point de départ le fait que le poème et les confessions ont été réalisés par la même personne et en même temps. Ces deux activités simultanées, mais se déroulant dans des directions opposées, et aboutissant à des résultats bien différents, procèdent d'une même source. L'écriture des idées libres et la création du poème sont les manifestations d'un même sujet, obscur, caché dans les profondeurs. C'est celui-ci que nous nous proposons de mettre en lumière. Nous pouvons le faire en confrontant, en mettant en parallèle l'ode de circonstance avec les écrits psychanalytiques, c'est à dire — pour simplifier — en premier lieu avec l'un d'eux : la *Liste d'idées libres*.

Dès l'abord, nous constatons que les contenus respectifs des deux textes se répondent. Dans *La ligue des blondes*, nous trouvons un passage qui a permis à György Szóke qui l'a publié, de le dater :

« Place Vámház. Pastèque. Escaliers, quai. » ( 29 )

Le poète a en mémoire le souvenir d'un lieu. Nous connaissons ce lieu : le bord du Danube face au Mont Gellért, tout près du pont Szabadság. C'est donc celui qu'Attila József évoque dans la première image du poème :

« En bas du quai, j'étais assis sur la pierre  
et regardais flotter une écorce de pastèque »<sup>2</sup>

L'appel du poème à « assumer le passé », qu'on a jusqu'ici interprété exclusivement du point de vue de la philosophie de l'Histoire, permet également un rapproche-

<sup>1</sup> Les citations extraites de la *Liste d'idées libres en deux séances* sont empruntées à l'article d'Éva Brabant, « Le Coupable innocent », *Le Coq Héron*, 1982, n° 84, 30-46. Celles qui ne figurent pas dans ce texte ont été traduites par Chantal Philippe que je remercie pour son aide précieuse.

*La Ligue des blondes*, *Je suis passé au magasin Parisi* et la *Psychanalyse* sont traduits par Chantal Philippe. Les deux premiers textes sont encore inédits en français, le dernier est publié dans le présent numéro des Cahiers d'Etudes Hongroises.

<sup>2</sup> Le poème *Au bord du Danube* est cité dans la traduction d'Elisabeth Cottier-Fábián.

ment intéressant. Cette phrase, qu'on imagine plus volontiers dans la bouche d'un psychanalyste que dans celle d'un philosophe de l'Histoire, constitue la maxime qui guide le poète lorsqu'il rédige ses textes psychanalytiques en même temps que son poème.

Cependant les confessions psychanalytiques et le poème n'entretiennent pas des rapports de bon voisinage, loin s'en faut.

*« Il faudrait que j'écrive un poème, j'aurais même dû le livrer avant-hier. C'est une très bonne chose, que tout vous soit bon. Ainsi je peux écrire n'importe quoi, et en particulier ce qui me passe par la tête. » ( 3-5 )*

Ces phrases se trouvent dans *Je suis passé au magasin Parisi*, lettre informelle écrite à sa psychanalyste, Edit Gyömrői. A la date du 12 mai, *Au bord du Danube*, puisque c'est de ce poème qu'il s'agit, est encore assez loin d'être achevé. Le poète est préoccupé par bien autre chose que par cette commande, et c'est ce qu'il exprime dans *Je suis passé au magasin Parisi* et les écrits de ce type. La création poétique exige de lui de grands efforts, qui le fatiguent, lui sont désagréables. Il lui préfère alors d'autres modes d'écriture, en particulier la production d'associations libres.

La *Liste d'idées libres* révèle une dimension plus profonde et plus inquiétante de la même tension entre poésie et confessions qu'on a vue dans *Je suis passé au magasin Parisi*. Tout d'abord, le poète menace : *« je ne ferai plus de poèmes »* ( 39 ). Plus loin, il nie catégoriquement l'idée que ses poèmes soient l'expression fidèle de son moi véritable. Sa vraie nature, dit-il, se trouve dans ses textes analytiques :

*« Rubin a dit : « Voyons, tout le monde t'aime, puisque tes poèmes c'est toi », mais ce n'est pas vrai, mes poèmes ce n'est pas moi, moi, c'est ce que j'écris ici » ( 81 )*

Cette dénégation est d'autant plus intéressante que le poème *Au bord du Danube*, n'est dans un certain sens, comme nous le verrons, rien d'autre qu'un extraordinaire effort spirituel visant à répondre à la question : *« Qui suis-je ? »*. Et finalement, il qualifie l'écriture poétique d'hypocrisie, de folie, d'escroquerie :

*« l'heure du départ va sonner / faudra leur montrer / que je suis quelqu'un / et tous ces cons / qui s'amènent les uns / après les autres avec / leurs manuscrits / pourquoi écrire, c'est du chiqué, c'est du bidon » ( 102 )*

On peut mettre en parallèle les trois textes psychanalytiques avec les différentes étapes de la naissance du poème. *Je suis passé au magasin Parisi* est le produit du stade qui a précédé la mise en forme du poème, pressée par le délai imposé par la revue. *La ligue des blondes*, par la coïncidence du passage cité et de l'image initiale du poème permet de supposer que les deux textes sont simultanés. La *Liste d'idées libres* est le seul de ces écrits qui — du point de vue chronologique — soit susceptible d'être postérieur à la remise du poème. C'est en tout cas le plus proche et c'est en cela qu'il est intéressant de les confronter le plus nettement.

Dans l'hypothèse où *Au bord du Danube* a été écrit avant le 22 mai, il est difficile de comprendre comment le poète aurait pu considérer son chef-d'œuvre comme un grave échec. Si c'est la *Liste d'idées libres* qui est antérieure, alors on peut à peine imaginer que le poète ait pu rassembler ses forces au fond de sa profonde détresse, et atteindre en si peu de temps l'élévation spirituelle que requiert la création d'un tel chef-d'œuvre. Il nous est impossible de concevoir que les deux textes soient nés en même temps. Menacer de se taire définitivement, déclarer la perte de sa vocation poétique, et écrire en même temps une de ses plus belles œuvres ? Écrire, sachant que, ce faisant il se trompe soi-même, qu'écrire, c'est de l'escroquerie, et qu'il ne se reconnaîtra pas dans son texte ? Voilà un paradoxe insoluble. Et cependant l'une de ces trois possibilités a dû se produire.

Il ne fait aucun doute nous nous trouvons ici face à un phénomène qu'on a coutume de désigner comme « crise de création ». Ce ne fut ni la première ni la dernière au cours de la carrière d'Attila József, lorsqu'il menace ses amis et ses lecteurs de se taire définitivement, et qu'il se trouve aux prises avec le manque d'inspiration. Il a surmonté chacune de ses crises en écrivant d'admirables poèmes, ce qui toutefois ne doit pas nous autoriser à négliger ces périodes. Les états dépressifs intermittents anticipent le désespoir final. Le suicide du poète, survenu un an et demi plus tard, authentifie rétrospectivement la gravité de cette crise qui entoure la création d'*Au bord du Danube*. Les énoncés de la *Liste d'idées libres* qui contiennent des reproches de sa conscience, ou qui mettent en doute sa vocation poétique, ne sont donc pas que des mots vides. Le paradoxe de la psychologie de la création ne se résout pas facilement, il exige une explication approfondie que le niveau de nos connaissances de ce problème ne nous permet pas de fournir.

Mais nous pouvons d'autant plus facilement renoncer à déchiffrer ce mystère, que le poème et les confessions peuvent être considérés comme simultanés sur un plan plus général, c'est à dire appartenant à la même époque et se faisant référence l'un à l'autre.

Une œuvre d'art, un texte littéraire, ne se font pas en une minute, ni en quelques heures, ni même en une journée. Leur forme définitive rappelle souvent des idées, des thèmes, des essais, des travaux préparatoires, des dispositions remontant à plusieurs mois, voire à plusieurs années. Par ailleurs, les pensées d'Attila József qui peuvent se rattacher à la crise concernant son rôle de poète, ne sont pas non plus des idées instantanées, fugitives, survenues le 14 ou le 22 mai. Son amie Márta Vágó raconte comment il voyait le rapport entre l'évocation de souvenirs en séance d'analyse et la création du poème *Au bord du Danube*, et cette confidence se révèle extrêmement instructive :

*« Il mentionnait souvent que ses grandes œuvres n'auraient pas pu être créées, s'il n'avait pas compris, au cours de son traitement psychanalytique, la corrélation des choses d'enfances avec les choses ultérieures ... Par exemple, à propos des vers du poème Au bord du Danube : « Et tout comme ma mère ils me berçaient d'histoires / lessivant de la ville toute sa saleté », il a prétendu : « Si ma mère n'avait pas été blanchisseuse, ce détail n'aurait pas pu venir dans ma tête, mais le fait que je me le suis rappelé, a été dû à l'analyse, où mes souvenirs concrets, à cette époque-là, avaient déjà ressuscité ... je n'ai pas eu des images — a-t-il dit*

*en secouant la tête, en écarquillant les yeux — je ne sais même pas comment j'aurais pu écrire, ce qui se serait alors passé. »<sup>3</sup>*

Sous le titre *Attila József, mai 1936* se cache cette dualité, ce parallélisme, cette unité complexe du moi du poète. Et puisque nous ne sommes pas capables de donner une explication satisfaisante de ce qui est en même temps dualité et unité, contentons-nous de reconstruire les jugements portés par le moi poétique et le moi psychanalysé. Bornons-nous à voir comment l'auteur du poème construit son monde, et comment se forme l'univers de l'auteur des textes psychanalytiques.

La *Liste d'idées libres* contient indubitablement des éléments appuyant la comparaison que le poète fait entre *Au bord du Danube* et son évocation psychanalytique de souvenirs au sujet de sa mère. Il l'appelle « *ma maman adorée* » ( 56 ), déclare son amour filial :

*« Je pense que je n'ai aimé maman que parce qu'elle m'a nourri, que parce que j'avais où aller » ( 66 ).*

Mais ceci n'est qu'une infime partie des déclarations concernant sa mère, en regard de l'écrasante majorité des phrases où il l'accable d'injures, où d'un ton irrespectueux, voire grossier ou vulgaire, il lui adresse de graves reproches :

*« elle n'avait qu'à / ne pas me pondre / ma mère qu'à ne pas / se crever au boulot / pourquoi m'en faire ? » ( 37 ).*

En disant cela, il remet en question les mérites fondamentaux de sa mère : le fait qu'elle l'ait mis au monde, qu'elle ait fait un grand sacrifice en travaillant jour et nuit pour assurer à ses enfants ce dont ils avaient besoin. Mais il exhume aussi le souvenir des raclées, des griefs qu'elle lui a infligés : « *c'est moi qui ai / mangé les gâteaux* » ( 9 ), — allusion évidente au conflit le plus douloureux, peut-être, de son enfance : il avait mangé des gâteaux préparés par sa mère, et elle l'a battu au sang pour ce larcin. Le cri de douleur : « *pitié maman, ne me faites pas mal !* » ( 23 ), et la plainte : « *ma mère m'a roué de coups* » ( 53 ) peuvent être considérés comme les images cinématographiques de cette scène. Il déclare également qu'il brûle de se venger des affronts subis, mais ne cache pas non plus les remords qu'il éprouve des fautes commises envers sa mère.

Le rôle du père est également problématique dans ce texte, mais d'une manière tout à fait différente. Il y fait certes allusion : « *et mon père, qu'est-ce que je lui trouverais, à mon père ?* » ( 66 ), mais le silence éloquent dont il entoure son image est beaucoup plus significatif. En résumé on peut dire que la *Liste d'idées libres* s'inscrit intégralement dans le cadre de la relation conflictuelle entre l'enfant et ses parents.

<sup>3</sup> Márta VÁGÓ : *Attila József*, Budapest, 1976, Akadémiai Könyvkiadó. Traduit par Chantal Philippe.

Cette même relation joue dans le poème un rôle non moins central. Seulement, l'image dessinée ici est exempte de tout conflit. Le poète fait abstraction de tous ses souvenirs pénibles. Il ne fixe que les moments idylliques de sa relation avec sa mère. L'image de sa maman ressurgit juste après la comparaison citée à l'instant : « *Et tout comme l'enfant, / sur le sein si fertile de sa mère distraite ...* » L'apparition suivante de sa mère est particulièrement belle. Attila József met ici au premier plan l'image du poète qui crée ses œuvres grâce à l'inspiration. Il renouvelle cet ancien topos en remplaçant l'esprit inspirateur par les parents qui apprennent à leur enfant l'art de tracer des lettres en guidant sur la feuille sa main encore inexpérimentée qui tient un crayon : « *Nous écrivons des vers — eux saisissent ma plume, / je les sens et me souviens* ».

La première strophe de la troisième partie du poème exalte l'impression de l'unité des parents et de l'enfant. Le poète retrace l'étroit contact avec sa mère en évoquant ce qu'on appelle en hongrois « *csócsálás* », la coutume ancienne qui consistait pour la mère à mâcher la nourriture avant de la donner à son enfant : « *Doux était le manger aux lèvres de ma mère* ». Ce qui se produit dans la *Liste d'idées libres* est le contraire de ce resserrement des contacts mère-fils. Attila József y manifeste sa nausée, sa répugnance face à sa mère moribonde, en évoquant le jour où, rendant visite à sa mère à l'hôpital, il fut incapable de manger le plat auquel elle n'avait pas touché. Et lorsque, dans son poème, il dit de son père : « *et beau est le vrai aux lèvres de mon père* », on touche le dilemme entre mensonge et vérité. En réalité, Attila József n'a pas pu garder de souvenirs de son père, celui-ci ayant quitté très tôt sa femme et ses enfants. Il a émigré et disparu de la vie de ses proches. Cet abandon a beaucoup hanté Attila József, mais il lui a quelquefois trouvé des excuses, comme par exemple dans le poème *Csak most ...* Mais dans le texte qui nous intéresse, il passe tout simplement outre aux faits, et comble la lacune en créant le père dont il a besoin.

Toutefois, conclure qu'Attila József est sincère, fidèle à la vérité dans les textes en prose, et qu'il s'éloigne de la vérité dans son poème, serait simplifier abusivement le rapport entre ces différents textes. En effet, il lui arrive de déclarer dans ses textes psychanalytiques que ses associations sont mêlées de mensonges. Et à aucun moment, il n'est possible de le prendre sur le fait : à ses affirmations manque parfois le poids de la réalité, bien qu'il soit difficile de distinguer les mensonges délibérés et les fantasmes involontaires. Le poète utilise donc dans les deux types de textes de pseudo-souvenirs, de faux souvenirs. La seule différence réside dans le fait que dans la *Liste d'idées libres* il se calomnie, se déprécie, s'auto-accuse, tandis que dans *Au bord du Danube*, il embellit la réalité, efface tout ce qui est pénible, corrige les fautes du réel.

Le thème enfant-parents atteint son apogée dans la deuxième strophe de la troisième partie du poème, où ce contact entre deux ( ou trois ) entités se métamorphose en une identification corporelle et spirituelle du fils avec le père et la mère, qui rend l'enfant plus fort : « *Ils s'adressent à moi, car je suis déjà eux : / malgré ma faiblesse, ainsi je deviens fort* ».

A ce point le conflit sur lequel repose le thème parent-enfant dans les écrits psychanalytiques se résout intégralement. On pourrait comparer l'attitude du héros lyrique du poème *Au bord du Danube* à la façon dont Marc-Aurèle, dans le premier livre de ses *Contemplations*, énumère et remercie ses maîtres et ses parents pour le bon exemple qu'ils lui ont donné, afin qu'il puisse devenir un homme vertueux :



« Mon père, je l'ai appris par oui-dire, mais aussi par mes propres souvenirs, était la modération et la virilité même. J'ai appris de ma mère la crainte de Dieu, la charité », etc.

La sélection des souvenirs et des jugements ne répond pas, dans le poème, à une nécessité absolue, mais résulte du choix conscient du poète, puisque dans *Kései sirató* (« Complainte tardive »), écrit peu de temps auparavant, il lâche à l'encontre de sa mère une bordée d'injures comparable à celles des écrits psychanalytiques. S'il est juste — comme le poète le prétend — que le thème parent-enfant de l'ode est dû à l'évocation des souvenirs au cours de la cure psychanalytique, alors cette matière première a dû subir un contrôle, un remaniement très minutieux, et elle n'est pas passée dans l'œuvre avec sa trivialité originale.

La preuve manifeste de l'énorme effort que fournit le poète dans son ode de circonstance pour se définir soi-même, est l'apparition fréquente dans le texte d'un type de proposition construite autour du pronom personnel de la première personne du singulier ; « je », « moi », et de la forme correspondante du verbe « être ». « *Ainsi je suis* » ; « *J'en suis né ( Ebből vagyok )* » ; « *je suis déjà eux* » ; « *me souviens être davantage qu'eux tous* » ( *több vagyok a soknál* ) ; « *je suis l'Ancêtre* » ; « *je suis monde* ». Le contenu des phrases énumérées, réduit à la relation sujet-prédicat n'est autre que l'auto-définition directe, l'affirmation de son existence, de son identité. Mais si nous considérons leur message complet, elles s'étendent à des déterminations dont la fonction est d'enrichir la personnalité du sujet. Ce caractère se manifeste le plus clairement dans l'énonciation « *Je suis monde* », donnant l'impression d'un point géométrique qui s'élargirait aux dimensions d'un univers. De plus, les phrases citées se lient à d'autres affirmations qui servent de même l'identification du moi du poète :

« *et moi, vivante Unité, ainsi je prolifère !* »

« *Turcs, Tatacs, Slovaques et Roumains bouillonnent en mon cœur* », etc.

Prenant acte du retour régulier de ce *Je suis*, de l'effort obstiné de cette auto-détermination, on doit juger déconcertante l'énonciation déjà citée de la *Liste d'idées libres* : « *mes poèmes ce n'est pas moi / moi, c'est ce que j'écris ici* ». Si le poète se distingue catégoriquement de ses poèmes, il anéantit par là la validité des déterminations valorisantes de soi-même, il les met entre guillemets.

A ce point, l'antagonisme des deux textes devient fondamental. Sur les phrases auto-enrichissantes servant de base, s'édifie une série d'estimations de soi-même dont le bilan est nettement positif. Le moi se sent enraciné le plus profondément possible dans le passé biologique, jusqu'à la toute première cellule. Il englobe dans son monde intérieur toute l'histoire de l'humanité avec ses antagonismes. Ses rapports avec ses parents sont harmonieux, lui-même est docile, et se voit récompensé de cette docilité en devenant l'héritier de biens spirituels d'une extraordinaire richesse. Il est lié à ses contemporains par le sentiment de la sympathie, et dans sa foi en l'avenir, il se montre déterminé à agir. Toutefois, cet autoportrait que le poète formule dans le but de donner à ses contemporains un exemple à suivre, permettez-moi de ne pas l'illustrer par des citations.

En ce qui concerne la *Liste d'idées libres*, nous devons reconnaître que la prise de distance de l'auteur avec ses poèmes est, dans une certaine mesure, pertinente, puisque l'analyse de son propre caractère contredit à chaque point essentiel l'autoportrait idéalisant qui vient d'être ébauché. Pour ne citer que quelques exemples évidents :

- « *il serait mieux de crever* ( 19 )
- « *y a pas de vérité* » ( 24 )
- « *je me ferai cambrioleur / je me ferai voleur / je me ferai assassin* » ( 29 )
- « *c'est payant, l'agressivité* » ( 31 )
- « *qu'ils ne cherchent surtout pas / à être bons pour moi / je les tuera / je les massacrerai / tous ceux qui / se croient obligés / d'être bons pour moi* » ( 31 )
- « *foutez les lardons / sous les camions / et les femmes engrossées / sous les fourgons* » ( 38 ) etc.

Nous ne mettrons en relief qu'un seul élément de ce système où s'opposent l'autoportrait idéalisant et celui qui accuse. Cet élément, qui joue un rôle primordial dans les deux textes est le rapport du héros au travail, en tant que question-clé de l'évaluation de soi-même. Dans la *Liste d'idées libres* on voit le poète refuser le travail, se plaindre de la contrainte du travail, mépriser ceux qui vivent de leur travail, autant d'idées fixes qui constituent un des motifs conducteurs du texte :

- « *le boulot et le boulot / et encore le boulot* » ( 24 )
- « *je ne / veux pas travailler / je ne travaillerai jamais / plutôt crever / je n'ai jamais travaillé / Hatvany ne travaille pas, lui / Rapaport non plus / Gyula Illyés non plus* » ( 26-27 )
- « *les ouvriers qui acceptent / de bosser, ils n'ont / qu'à crever / c'est bien fait pour eux ... / saleté de Judith / t'as qu'à bosser toi-même* » ( 29 ) etc.

Le thème de la deuxième strophe du poème *Au bord du Danube* est également le travail, mais vu sous un angle tout à fait opposé à celui des phrases précédentes. C'est comme si leur auteur était une personne différente. Au début, il compare le jeu réjouissant des vagues aux mouvements du travail qu'il contemple avec la même délectation :

- « *Tels les muscles de l'homme au travail, / qui lime, martèle, forge des briques, ou bêche : / claquaient, se tendaient, se relâchaient / tous mouvements et tous remous* ».

Ensuite, il rattache le thème du travail à celui de la relation harmonieuse mère-enfant : « *lessivant de la ville toute sa saleté* ». On peut opposer à ce souvenir ému les reproches qu'il fait à sa mère dans les poèmes *Kései sirató* (« Complainte tardive ») et *Mama* (« Maman »), de ne pas s'occuper de son fils parce qu'elle travaille sans relâche :

- « *Pourquoi as-tu courbé le dos sous la lessive ?* » ( *Mért görbítetted mosásnak a hátad ?* ) « *Que ce linge, à d'autre maman le laisse / que ce soit moi qu'elle emporte au grenier* » ( *Tr. de Guillevic* )

Mais ces reproches n'atteignent pas le niveau de grossièreté de la remarque qu'il fait sur sa mère à propos du travail dans la *Liste d'idées libres* : « elle n'a qu'à travailler, ma mère, qu'elle crève » ( 27 )

Dans la deuxième partie de l'ode, le thème du travail ressurgit dans un sens approuvatif : « ils ont pioché, / tué, étreint, agi — tel était leur devoir ». L'écho de ce point se trouve aussi dans la *Liste d'idées libres* : « je ne veux pas piocher » ( 27 ). De même que l'étroite relation parents-enfant s'intensifie en une identité corporelle et spirituelle du fils avec sa mère et son père, de même vers la fin du poème, sommes-nous témoins de l'engagement total, inconditionnel du poète pour le travail. Le poète, héros exemplaire, fait du travail la valeur principale de sa vie. Celui qui, dans la *Liste d'idées libres* répète sans cesse « je ne veux pas travailler », déclare dans la dernière strophe : « Moi, je veux travailler », et termine son poème sur cette pointe si souvent citée :

« Mettre de l'ordre, enfin, dans nos affaires à nous, / voilà notre travail : travail qui n'est pas rien. »

A ce point, j'interromprai la mise en parallèle détaillée et pourtant schématique des deux univers créés par le même démiurge. Je me bornerai ici à retracer les points les plus importants de la deuxième partie de mon analyse. L'antagonisme que nous avons découvert dans la relation parents-enfant, dans l'autoportrait et dans les rapports au travail est reconnaissable partout, à tous les niveaux. Les deux types de la vision du monde se contredisent également. Le poème *Au bord du Danube* nous montre le monde de l'ordre et de l'équilibre, la *Liste d'idées libres*, celui du chaos, du déséquilibre.

L'étape suivante du raisonnement consisterait à confronter le principe organisateur du poème et celui du texte psychanalytique. Sur le plan abstrait, ce principe est identique dans les deux cas : il s'agit de la mémoire, de la remémoration. *Au bord du Danube* est un poème de l'évocation du passé. Derrière le texte, on peut découvrir une théorie selon laquelle la mémoire est une puissance spirituelle qui enrichit notre expérience, qui élargit notre champ d'activité, qui construit notre personnalité, qui fonde nos actes sur des bases solides. C'est la théorie bergsonnienne de la remémoration. Derrière la *Liste d'idées libres*, on peut déceler sans peine la théorie freudienne, qui incite l'auteur à évoquer les souvenirs les plus pénibles de son enfance.

Enfin, et ce qui est primordial en ce qui concerne une œuvre d'art, j'étudierai les conséquences poétiques, esthétiques de tout ce qui a été dit jusqu'ici. Le côté proprement poétique de l'ode ne peut être traité authentiquement que si nous disposons au préalable d'informations d'ordre biographique, psychologique et intellectuel. Il est clair à présent que l'auteur d'*Au bord du Danube* satisfait consciemment aux exigences formelles de l'ode classique<sup>4</sup>. Nous savons aussi que la *Liste d'idées libres* reproduit bon gré mal gré, et jusqu'à un certain point, les traits de caractère des vers libres de l'Avant-garde. C'est en ce sens que s'opposent la forme stricte et les associations libres rappelant le surréalisme.

<sup>4</sup> Voir l'article de NÉMETH G., Béla, « A klasszikus óda megújításának mesterpéldája », ( Un exemple magistral du renouvellement de l'ode classique ) ; NÉMETH G., Béla, ( 1982 ) : 7 essais, 207-228.

La comparaison détaillée et ce qui vient d'être esquissé nous permettent de constater qu'avec la *Liste d'idées libres* et *Au bord du Danube*, nous avons affaire à deux textes incompatibles sur tous les plans et qui se détruisent mutuellement à tous égards. La littérature secondaire consacrée à Attila József prend en compte séparément les deux images du poète, les présente indépendamment l'une de l'autre. Pendant très longtemps, la conception dominante a été celle selon laquelle le poète, malgré sa maladie, malgré ses infortunes, a pu rester engagé politiquement du côté de la gauche, qu'il a élevé la voix en faveur de la résolution des graves problèmes de sa communauté, la société hongroise, les peuples de l'Europe centrale. Le poème *Au bord du Danube* a servi de preuve fondamentale à cette conception. Par la suite, en réaction à cette thèse officielle, on a interprété la période tardive de sa carrière comme une étape de revirement vers le monde intérieur, comme le temps de la lutte contre la maladie, situation bien plus favorable à la naissance d'œuvres authentiques sur le plan humain, et supérieures sur le plan esthétique. La *Liste d'idées libres* a fourni les arguments de cette deuxième conception.

Seulement, aucune de ces thèses ne résiste à l'examen, puisque, comme nous l'avons vu, les deux textes ont été écrits en même temps, sans qu'on puisse même déterminer avec certitude dans quel ordre. De plus, ils ont, sur le plan abstrait, de nombreux éléments essentiels communs, et — bien que se contredisant âprement — ils renvoient l'un à l'autre. La seule formule qu'on pourrait accepter comme solution satisfaisante est celle qui contiendrait les deux extrêmes et nous offrirait une explication dynamique, peut-être pleine de contradictions, mais évitant l'absurdité. Nous ne disposons pas d'une telle solution, loin s'en faut, mais en constatant l'état de fait, nous faisons déjà un pas en avant par rapport aux explications simplificatrices. Pour faire le pas suivant, il faut suivre l'instruction que le poète donne dans *Au bord du Danube* :

« On eût dit qu'il coulait tout au long de mon cœur, / le Danube si trouble, si grand, si sage ».

Il nous faudra donner de l'homme qui a créé ces écrits si différents une image qui contienne également les troubles, le désordre présents dans la *Liste d'idées libres* et le sage équilibre d'*Au bord du Danube*. Trouble et sagesse, ces deux qualités contradictoires ne peuvent être représentées à la fois que par un aussi grand poète qu'était Attila József. Étudier Attila József, c'est nous pencher sur les mystères les plus bouleversants, les plus énigmatiques de l'existence humaine. C'est cette synthèse de la profondeur insondable et de la perfection qui rend l'œuvre d'Attila József tellement passionnante aux lecteurs d'aujourd'hui que nous sommes.

## Attila József, François Villon : rencontre

« Il n'y a pas de considérations, si générales qu'elles soient, ni de lectures, si loin qu'on les étende, capables d'effacer la *particularité* de la place d'où je parle et du domaine où je poursuis une investigation. »<sup>1</sup>

De septembre à novembre 1929 paraissent, dans la revue littéraire *Toll*, les traductions par József Attila de François Villon.<sup>2</sup> Ces versions sont parmi les toutes premières dans l'histoire de la fortune littéraire hongroise du bachelier parisien. Avant József Attila, seul le poète Tóth Árpád l'a véritablement traduit,<sup>3</sup> même s'il est vrai que l'histoire littéraire doit voir en Szász Károly le tout premier traducteur hongrois de Villon.<sup>4</sup> Chronologiquement, Attila József se situe donc légèrement en amont du processus littéraire et politico-culturel qui fera du poète médiéval un best-seller et une star théâtrale dans la Budapest des années quarante.

En effet, l'année de la parution des traductions de József, Villon est en Hongrie, un illustre inconnu. L'onde de choc que provoqua, dans le Paris du tournant du siècle, la redécouverte mais surtout la découverte enthousiaste de l'œuvre et du personnage de Villon,<sup>5</sup> n'atteint la Hongrie qu'assez tardivement, au début des années trente, n'exerçant d'ailleurs qu'une influence tout d'abord minime. Plus décisive

<sup>1</sup> Michel DE CERTEAU, « L'opération historique », in : *Faire de l'histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, Gallimard, t.1, 1974, p. 19

<sup>2</sup> 1<sup>er</sup> sept. : *L'épithaphe de Villon en forme de ballade*, 22 sept. : *Ballade de la grosse Margot*, 6 oct. : *Ballade pour prier Notre-Dame*, 24 nov. : *Ballade des Dames du temps jadis*

<sup>3</sup> *Ballade pour prier Notre-Dame et L'épithaphe Villon*, parus en 1919 dans la revue *Nyugat*, puis intégrées par Tóth dans son florilège de poésies traduites *Örök virágok* ( 1923 )

<sup>4</sup> Chargé en 1878 de traduire l'*Histoire de la Littérature Française* de Paul Nisard, Szász Károly est bien obligé de restituer les 108 vers villoniens qui y sont cités, mais il s'agit d'extraits : nous ne lisons aucune ballade *in extenso* face à des strophes éparées extraites du *Testament*. Ce cas de traduction est donc limite.

<sup>5</sup> Grâce aux travaux de Vitu et de Longnon ( dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ) qui les premiers dépouillent systématiquement les documents de l'époque réunis dans diverses archives, pour découvrir des renseignements sur la carrière du poète, sur son ambiance, sur les personnages mentionnés par lui, ou même sur son époque en général, des pans entiers du texte s'éclairent, nombre de personnages et de lieux sont identifiés. Puis grâce aux recherches assidues de Marcel Schwob, et à ses pénétrantes études sur le procès et le langage des Coquillards, on fait des découvertes centrales relatives à la vie et l'ambiance du poète. Ces fondements une fois jetés, les Paris, les Champion, les Néri, les Thuasne et les Siciliano édifient des ouvrages qui se proposent, chacun à leur manière, de donner une forme classique et stable à l'ensemble des connaissances se rattachant au poète et à son œuvre.

est l'onde de choc en provenance de Weimar, où Villon se voit subitement propulsé au devant de la scène culturelle. On connaît l'histoire. Quelque temps après la première du *Dreigroschenoper*, le 31 août 1928 au Théâtre am Schiffbauerdamm, une polémique pseudo-littéraire éclate. Sans doute ulcéré par l'écrasant succès que remporte *L'Opéra de quat'sous* — ce spectacle tiendra l'affiche plus d'un an —, Alfred Kerr accuse Brecht d'avoir glissé plusieurs vers de Villon dans le texte des songs,<sup>6</sup> en se rendant coupable de n'avoir pas indiqué le nom du traducteur, K.L. Ammer, dont les versions allemandes de Villon datent de 1907. Une polémique éclate et prend assez d'ampleur pour que la revue *Toll*, encore elle, s'en fasse l'écho en avril 1928, dans un article de Márai Sándor au titre évocateur de « Brecht le voleur ». Que s'est-il passé, du moins dans les grandes lignes ? Brecht a répondu à Kerr en proclamant sa négligence totale en matière de propriété littéraire, proclamation dont le fond marxiste se lit clairement. La droite a pris le relais de Kerr pour répondre à Brecht, lui-même épaulé par la gauche qui n'a pas manqué elle non plus de prendre son relais. De fil en aiguille, Villon est devenu l'objet d'un règlement de compte idéologique, opposant, très grossièrement, conservateurs et autres réactionnaires d'une part au camp des socio-démocrates et des marxistes d'autre part. Quoi qu'il en soit, cette polémique déclenche bientôt un processus d'assimilation que nous retrouverons dix ans plus tard à Budapest. Entre 1928 et 1931, l'Allemagne de Weimar façonne Villon à son image : elle l'actualise dans son contexte de crise, elle le politise en ne cessant de l'adapter à des référents d'actualité, mais surtout à l'éta- lon de nouvelles orientations idéologiques. Ceci car l'époque weimarienne « offrait avec celle où Villon avait vécu une sorte de parenté en désarroi, en tension nerveuse. Villon lui-même, avec ses airs de prolétaire intellectuel, de révolté qu'on lui pouvait attribuer, acquérait une signification, une proximité. »<sup>7</sup> Dès lors, le Villon « allémanisé » tend à incarner « le point où se rencontrent l'appel social et la réponse littéraire, le lieu où, étant de nature hétérogène, ils peuvent pourtant s'avouer confondus. »<sup>8</sup> Parmi ces points de rencontre, notons, entre autres, le cas de l'écrivain et poète expressionniste Paul Zech, qui dans sa « villonade » parue à Berlin en 1931, ira jusqu'à faire du poète médiéval un révolutionnaire dressé contre la bourgeoisie, un « groer Desperado unter den Dichtern, ein Sohn des Volkes. »<sup>9</sup> Face au modèle français de Villon,<sup>10</sup> un modèle weimarien était né, et n'allait pas tarder à passer les

<sup>6</sup> Sur les 625 vers que contiennent les songs, seulement 25 sont de Villon.

<sup>7</sup> Louis CONS, *État présent des études sur Villon*, Paris, Les Belles Lettres, 1936, p. 93

<sup>8</sup> Paul BÉNICHOU, « Réflexions sur la critique littéraire », in : *La statut de la littérature Mélanges offerts à Paul Bénichou*, Genève, Droz, 1982, p.6

<sup>9</sup> *Die lasterhaften Balladen und Lieder des François Villon*, Nachdichtung : Paul ZECH, München, DTV, 1991, p.117

<sup>10</sup> Mais il va sans dire que ce modèle français comporte lui-même de nombreuses variantes. Cf Loui CONS, op. cit. et Jean DUFOURNET, *Villon et sa fortune littéraire*, Saint-Médard-En-Jalles près de Bordeaux, Éditions Ducros, 1970. Profitons de ce moment pour dire qu'en dehors de Weimar, il existait une autre image stylisée de Villon « qui prit naissance en Amérique ( ... ) laquelle vit dans le poète français le précurseur infernal de l'humour brut et du tragique brutal composant la vie licencieuse du Wild West et des gangsters. » [LACKÓ Géza, « A Villon ügy », in : *Pest*, 31 mars 1940, p. 7]. Cette image américaine a pour origine *If I were a king*,

frontières. Témoin éloquent de ce phénomène : le recueil de Faludy György, paru en 1937,<sup>11</sup> dont une part conséquente du contenu, des soi-disantes adaptations de Villon, ne doit rien en fait aux versions originales, puisqu'on n'y trouve pas *une* adaptation de Villon, mais *la* traduction des adaptations de Villon par Paul Zech et par Brecht. Or c'est justement « l'adaptation » de Faludy, calquée en grande partie sur le modèle wairmarien, qui fut la source de la formidable popularisation de Villon entre 1937 et 1942 — tant et si bien d'ailleurs que quoi qu'on en pense, ce best-seller<sup>12</sup> doit être considéré comme le texte fondateur de la connaissance populaire de l'œuvre et du personnage de Villon en Hongrie.<sup>13</sup>

Cette petite anticipation faite ( on aura compris à quel point Villon était devenu, à cette époque, une figure populaire, parfaitement maléable et mouvante, sans aucun rapport avec un vieux poète français momifié par le respect glacial des panthéons littéraires ) revenons au mois de septembre 1929 et ouvrons la revue *Toll* à la page vingt-cinq, où trône, en solitaire, la version de la *Ballade de la grosse Margot* par Attila József. Un astérisque en orne le titre, lequel renvoie à une note laconique de bas de page : « Zuhälterballade dans l'Opéra des quat'sous de Brecht ». Ce qui laisserait à penser qu'avant Faludy, József aurait utilisé lui aussi le modèle brechtien. Mais simple écho du scandale Kerr-Brecht, cette note présente en fait un caractère fallacieux — ou n'est du moins qu'un artifice éditorial sur fond de polémique et d'actualité littéraire, les deux mamelles du *Toll*. En traduisant Villon, József ne s'est en rien conformé au modèle allemand, ni Brecht ni les ragots réactionnaires d'Alfred Kerr ne l'incitèrent à traduire Villon, pas plus qu'ils ne l'influencèrent dans sa lecture et dans sa vision du poète français. Qu'en est-il vraiment ?

En 1920, Juhász Gyula, grand admirateur de Villon, prend Attila József sous sa protection : le jeune poète de quinze ans entend probablement parler de Villon dès cette époque. De nombreux biographes attestent d'ailleurs que József l'étudie à l'Université de Szeged, lorsqu'il s'y inscrit en 1924, dans les spécialités hongrois, français et philosophie. Cette même année, il est inculpé de blasphème, suite à la parution de son poème « *Lázadó Krisztus* » (« *Le Christ révolté* »). L'année suivante,

une pièce de théâtre créée à Londres par Mc Carthy, de son vrai nom Justin Huntly, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. *Si j'étais roi* paraît dans sa traduction française en 1926 la même année que le roman de Francis Carco, et traverse bientôt l'Atlantique pour devenir une opérette et un film, intitulé *The beloved rogue*. Nouvel avatar de la fiction de Mc Carthy, *The vagabond King*, deuxième film américain prenant Villon pour héros, est achevé en 1931. *The vagabond king* sera vu à Budapest en 1938, juste avant que le scandale Faludy n'éclate.

<sup>11</sup> *François Villon Balladái*, FALUDY György átköltésében, Bp., Officina, 1937, 90 p.

<sup>12</sup> Voici son score éditorial : 2 rééditions en 1937, 2 en 1938, 1 en 1939, 4 en 1940. Le trente quatrième édition a vu le jour en même temps que le colloque József Attila. La quarantième au moment de corriger les épreuves avant publication.

<sup>13</sup> Quelles qu'en soient les causes, trop variées pour les aborder ici (V. mon mémoire de maîtrise : *Villon, ce hongrois*. Esquisses de fortunes 1919-1936/1937-1940. sous la direction de Tverdota György — disponible à la chaire de littérature Générale et Comparée de la Sorbonne Nouvelle Paris III. —), le silence obstiné sur l'importance de Faludy dans ce domaine, ou du moins la tentative de réduire cette importance à des proportions négligeables, caractérise sans aucune nuance les études villoniennes hongroises.

son professeur de linguistique le renvoie de l'université — cette fois en conséquence de sa poésie « *Tiszta szívvel* » (« *Cœur pur* »). Après un bref séjour à Vienne puis à Budapest, il s'installe à Paris et s'inscrit en Sorbonne. Deux événements viennent alors bouleverser l'esprit du jeune hongrois : Villon et la révolution.<sup>14</sup> Au sujet du premier, Imre Cserépfalvi nous raconte : « Il s'enthousiasmait pour Villon, qui ne quittait jamais sa sacoche ( ... ) C'est le Paris du Moyen-Age qui intéressait particulièrement Attila, si bien qu'en bibliothèque, il consultait et étudiait les livres illustrés traitant de ce thème. »<sup>15</sup> Une lettre de József Attila, en date du 5 avril 1927, nous apprend d'autre part que le poète hongrois enrichit bientôt ses connaissances historiques d'une érudition philologique :

*« Ne veux-tu pas des livres français ? Je pourrais m'en procurer, et pour moins cher que dans le commerce. En attendant, si rien d'autre ne t'intéresse, je puis t'envoyer Le jargon de François Villon, livre très agréable et amusant. P. ex. tu pourras y apprendre que le mot « emboueux » rime dans la cinquième ballade avec roupieux, carieux, marieux, et, dans la septième, avec joyeux, dieux, mieux etc. ... ce qui laisse à penser que Villon prononçait emboueux « embourieux », comme une partie de ses contemporains, bien entendu. D'ailleurs, je peux t'envoyer le livre de Villon lui-même, l'un des plus grands poètes au monde ( ... ). »*<sup>16</sup>

Il faut en conclure que le jeune Attila József se fait une idée directe, sans rapport avec le Villon stylisé des parnassiens et symbolistes français ( comme celui de Juhász Gyula, inspiré de Verlaine<sup>17</sup> ) ou de la littérature allemande gauchiste de Weimar ( comme celui de Zech ou de Brecht ).<sup>18</sup>

Voici pour la connaissance de Villon, mais qu'en est-il de la révolution ? Pendant son séjour parisien, le poète hongrois adhère à l'U.A.C. ( Union Anarchiste-Communiste ) et entre en relation avec la section des travailleurs hongrois du P.C.F., sans délaisser le militantisme, puisqu'on sait par exemple qu'il défile à l'occasion du premier mai. De retour en Hongrie vers la mi-juin 1927, et après une période d'hospitalisation en maison de repos pour dépression nerveuse, il adhère à la Société Bartha Miklós ( 1929 ),<sup>19</sup> au moment-même où celle-ci radicalise ses positions politiques et

<sup>14</sup> V. NÉMETH Andor, *József Attiláról*, Budapest, Gondolat, 1989, pp. 62-64

<sup>15</sup> *József Attila Párizsban*, établi par Miklós Szabolcsi Bp., Szépirodalmi, 1982, p. 123

<sup>16</sup> Adressée à Jolán József cf. *József Attila válogatott levelezése*, (Correspondance choisie de József Attila) Budapest, Akadémiai kiadó, 1976, p. 146

<sup>17</sup> En hivers 1906-1907, Juhász compose sa célèbre « *Odon ballada* » (« *Ballade ancienne* » le terme de ballade s'applique ici à un genre hongrois, fort différent du français ). Elle prend Villon pour héros

<sup>18</sup> On sait d'ailleurs qu'Attila József savait par cœur des ballades entières de Villon ( en français, cela s'entend ), qu'il lui arriver de déclamer en société, non sans en retirer une grande auto-satisfaction

<sup>19</sup> Fondée en 1925, cette société politiquement hétérogène ( s'y trouveront des bolcheviques tout aussi bien que des fascistoïdes ) entend entraver la consolidation du régime Bethlen. De par ses



idéologiques, en réaction à la très grave crise qui vient de s'abattre sur tous les secteurs économiques du pays.<sup>20</sup> Puis József Attila affermit ses engagements : en 1930, il adhère au Parti Communiste ( rappelons-nous bien : il s'agit encore d'un parti clandestin et persécuté ), quitte la Société Bartha Miklós ( qui entame, sous la pression idéologique majoritaire, un brusque tournant à droite ), et poursuit son action dans les manifestations ouvrières. Nous sommes en 1931.

C'est cette année-là qu'une nouvelle œuvre de Attila József paraît sous le titre *Döntsd a tőkét, ne siránkozz* (« *Abats le capital*<sup>21</sup>, *ne geins pas* »). Pour clore son recueil de poésies originales, le Hongrois reprend ses trois anciennes traductions de Villon parues deux ans plus tôt dans le journal *Toll*, auxquelles il adjoint sa version inédite du célèbre quatrain « Je suis françoys dont il me poise, / Né de Paris emprès Pontoise, / Et de la corde d'une toie / Sçaura mon col que mon cul poise. »

Notons donc tout d'abord que le recueil ne renferme pas d'autre traduction, et que Villon reste un objet de sélection exclusive sans rapport avec un quelconque souci « anthologiste ».<sup>22</sup>

Ce recours à Villon n'a évidemment rien de gratuit. En effet, et pour aller très vite, trop peut-être, la lecture de l'œuvre théorique de József Attila nous apprend que celui-ci recherchait un point de jonction entre révolution et discipline, une alliance qui permettrait de mener un combat réfléchi contre la société bourgeoise et capitaliste tout en affermissant le savoir populaire et la conscience nationale. L'incarnation de ce point de jonction, il la voit dans François Villon ( son œuvre et sa vie ), comme en témoigne le titre général qu'il donne aux quatre traductions insérées à la fin de *Döntsd a tőkét* : « *Trois ballades et un quatrain du « betyár » érudit français* ».

« Betyár », qui désigne à la fois une réalité historique tout aussi bien qu'une figure et un thème littéraire, signifie à la fois vagabond, bandit, fuyard, et renvoie à une situation historique et un imaginaire strictement hongrois, qui ne recoupe aucune

revendications et ses orientations idéologiques, elle est en quelque sorte une préfiguration du mouvement populiste constitué en 1933. Le passage d'Attila József dans le société Bartha Miklós correspond à la période populiste du poète, dont on appréciera la veine dans son recueil *Nincsen apám, se anyám [Ni père ni mère]* ( fév. 1929 )

<sup>20</sup> A tel point que le mécontentement populaire s'accroissant, le gouvernement se verra bientôt contraint de proclamer la loi martiale, effrayé par l'extension des mouvements de masse ( Cf. les manifestations réprimées de septembre 1931. )

<sup>21</sup> Ou « Abats le tronc », « tőke » signifiant à la fois « capital » et « tronc »

<sup>22</sup> Comme par exemple dans le cas de Tóth Árpád, lequel, nous l'avons vu, ouvre son florilège de poésies traduites *Őrök virágok* ( 1923 ) sur ses deux remarquables adaptations de Villon précédemment parues dans le *Nyugat*. Si le choix par Tóth de ces ballades donne lieu à diverses interprétations ( la plus intéressante pose qu'il s'agit avant tout d'une réponse à un contexte historico-politique la chute sanglante de la République des Conseils ), celui-ci semble principalement guidé par un souci de réhabilitation culturelle, comme nous le montre cet extrait tiré de la préface dudit recueil : « Dans les pages qui vont suivre, le lecteur trouvera nombre de très grand poètes, dont les chefs-d'œuvres, jusqu'ici, ont été traités plutôt chichement par la littérature traduite hongroise, d'autre part très riche. »

réalité française.<sup>23</sup> Abstraction faite de Benedek Marcell ( dans sa *Littérature française*, un ouvrage de 1925, celui-ci rapproche François Villon de Balassa Bálint, poète hongrois du XVI<sup>e</sup> siècle ), József Attila donne donc le premier sa nationalité hongroise à « l'escolier parisien »,<sup>24</sup> en l'inscrivant dans des zones référentielles nationales, ou plus exactement en proposant un programme de lecture de type transpositionnel : le lecteur est ouvertement invité à interpréter le texte en en versant *les ailleurs et les autrefois* dans *l'ici et le maintenant*. Le mot « betyár » inscrit Villon dans une tradition de révoltes et de soulèvements contre les autorités oppressantes de l'ex-empire austro-hongrois. Disons aussi que « betyár » désigne forcément un homme du bas peuple ( en mode transposé — et d'ailleurs en accord au très réel processus d'urbanisation —, « bas peuple » peut s'associer à « prolétaire »). Accolé à « érudit », il traduit l'espoir politique de József Attila : instruire le peuple pour lui donner les moyens de la révolte (« betyár ») et le nantir d'une « érudition » capable de lui assurer une pensée autonome et une véritable liberté individuelle. Villon semble donc synthétiser en six lettres les diverses facettes du programme de József Attila.<sup>25</sup>

A partir de 1930, nous l'avons dit, le poète hongrois affermit donc ses positions politiques et radicalise ses orientations poétiques, positions et orientations dont le recueil de 1931 se fera évidemment l'expression, comme ne manque pas de le souligner la presse de l'époque :

*« Jusqu'ici, József Attila avait bien eu des poèmes marquants, mais jamais il n'avait pris position ouvertement. Nous ne savions où le ranger, et lui-même ignorait à quel étendard se rallier. Désormais, il le sait et nous le savons aussi. »*<sup>26</sup>  
*« Attila József est un vrai poète militant. Son nouveau livre fait courageusement et ouvertement face à la tempête, et son art, avec les armes de la littérature, mène un combat pour l'avènement du socialisme. Sa conception sur l'art : l'art et l'artiste doivent se porter au service de la lutte des classes. »*<sup>27</sup>

<sup>23</sup> Au sujet du « betyár », on consultera DÖMÖTÖR Sándor, *A Betyárromantika*, különlenyomat a Népélet-Ethnographia 1930. évi 1-2 számából, Bp., Királyi Magyar Egyetemi Nyomda, 1930, 36 p. dont il existe d'ailleurs un résumé abrupt du même auteur, dans la revue francophone *Nouvelle Revue de Hongrie* (« Le romantisme du brigandage en Hongrie », juin 1937, pp. 511-521 )

<sup>24</sup> A tel point que József magyarise le nom du poète, qu'il lui arrive de baptiser « VILLON FERENC » Cf. József Attila *összes művei*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1958, t. III, p. 228. Cette pratique de magyarisation n'est cependant pas un cas unique à l'époque, il suffira de citer le cas de Jules Verne, alias Verne Gyula.

<sup>25</sup> On se persuadera de l'importance du thème du « betyár » dans l'œuvre de József, et d'un thème très voisin, voire similaire ( le « szegény legény »), en relisant son poème du 11 avril 1937, *Születésnapomra*. « Lehettem volna oktató, / nem ily töltőtoll koptató / szegény/ legény. »

<sup>26</sup> Sans signataire. « József Attila », in : *Szabad Szó*, (« Libre parole »), 5 février 1932. Cet article, ainsi que tous les suivants, est consigné dans *Kortársak József Attiláról*, Budapest, Akadémiai kiadó, 1987, t. I ( 1922-1937 )

<sup>27</sup> KÁLMÁN József, « Van-e szocialista líra ? » (« La poésie socialiste existe-t-elle ? »), in : *Szocializmus*, juillet 1931

« Attila József ( ... ), qui grâce à son talent pourrait être un véritable poète, ambitionne le titre de « poète prolétaire » ( ... ) En tout cas, son recueil apporte la preuve éloquente que le Parquet Royal de Hongrie, qualifié par certains de réactionnaire, donne une interprétation très libérale de son droit de censure sur les livres. »<sup>28</sup>

Ceci dit et dans l'état d'urgence où nous sommes à la parution de *Döntsd a tókét, ne siránkozz*, on comprendra qu'Attila József ne peut manquer de déchaîner contre lui les foudres d'un gouvernement, aux abois à l'affût de toute sédition, et ce qui ne peut manquer d'appliquer à la lettre le programme de lecture transpositionnelle que József propose entre les lignes. Le poète ne l'ignore pas, ce que semble nous indiquer son choix du quatrain villonien pour clore le volume, un choix qu'il justifie dans sa lettre précédemment citée du 5 avril 1927 : « Je t'écris ces vers [le quatrain], car si jamais je comparaissais devant un tribunal sommaire, tu pourrais te consoler en sachant que Villon, lui aussi, a pendu au bout d'une corde d'une toise. »<sup>29</sup> Simple dérision ? Il vaudrait mieux dire : prémonition. Voici en effet l'extrait d'un article du 8 mai 1932, paru dans les colonnes du *Új Magyarország* (« Nouvelle Hongrie »), un journal proche de l'extrême-droite :

« Villon vécut au Moyen-Age. Poète et vagabond, il fréquentait tour à tour les bouis-bouis et les palais, et eut du fil à retordre avec les autorités à cause de ses licences de langage. Il passa son temps en prison et un prince français voulut même le pendre haut et court, mais enfermé dans la cellule des condamnés à mort, il troussa un poème comique si réussi qu'on finit par le gracier. ( ... ) Ce poète « destructif » du Moyen-Age, semble-t-il, cause la pagaie même après sa mort. Il vient d'entraîner József Attila, le jeune poète traducteur de Villon, dans des procès bien fâcheux, et ceci à cause d'un des ses poèmes dont la traduction vient d'être incriminée par le Parquet pour outrage aux bonnes moeurs. Dans le même temps, on a inculpé József Attila d'incitation à la révolte, pour son poème « les Socialistes » ( ... ) le condamnant à huit jours de prison. »<sup>30</sup>

Associé à József pour le meilleur et pour le pire, voilà donc en quels termes Villon « débute » sa carrière littéraire et politique en Hongrie.<sup>31</sup> Débuts vite contrecarrés, quand on sait que la diffusion d'*Abats le capital, ne geins pas* se trouve bientôt compromise : le procès, intenté en 1931, se clôt en avril 1933. Verdict : outre la peine

<sup>28</sup> Sans signataire, « József Attila új versei » (« Les nouveaux poèmes de J.A. »), in : *Budapesti Hírlap*, 24 mai 1931

<sup>29</sup> En français dans le texte

<sup>30</sup> « A Gadó-Tanács kritikája egy Villon-versről » (« La critique du Conseil Gadó sur un poème de V. »), *Új Magyarország*, 8 mai 1932

<sup>31</sup> En fait Árpád Tóth est le premier à enraciner Villon dans un contexte extrêmement circonstancié. Tout invite à créer des liens entre une ambiance politique et historique que ce poète juge apocalyptique ( la guerre perdue, la chute de la République des Conseils à laquelle il avait pris part ), et l'ambiance de jugement dernier qui imprègne le texte original des deux ballades que Tóth choisit parmi toutes les autres. Tout gibet se ressemble, et la Terreur Blanche n'en manquait pas

d'emprisonnement dont écope József, les juges ordonnent la saisie et la destruction de tous les volumes en circulation. Ironie de l'histoire, les traductions de Villon par József Attila et la majeure partie de ses poèmes révolutionnaires resteront donc parfaitement inconnus du grand public jusqu'à l'avènement du communisme.<sup>32</sup>

*Döntsd a tőkét, ne siránkozz* a donc pour effet de jeter József et Villon sur le banc des accusés et d'instituer l'un en complice de l'autre. Fruit d'un aléa de fortune, ce rapprochement a pourtant ceci de particulier et de troublant qu'il ne s'effectue pas seulement sur un plan externe ( la réception d'*Abats le capital* par la justice ou la presse ), mais aussi et surtout sur un plan interne ( la réception de Villon par József ). Car d'œuvre à œuvre, le jeu des interpénétrations va si loin que nonobstant certains facteurs paratextuels ( comme la mention « traduction », signe d'une extranéité ), les différences formelles ou stylistiques entre le créé ( poésie d'Attila József ) et le re-créé ( poésie traduite par Attila József ) ne crèvent pas les yeux. On y trouve la même simplicité, le même naturel dépourvu de préciosité, la même licence langagière, la même maîtrise formelle, un usage assimilable des figures de style, comme ce recours villonesque aux « menus propos », réunion paradoxale de la confession, de l'aveu et de la description objective,<sup>33</sup> mais aussi un même recours à des référents tour à tour « populaires » et « savants », une même confrontation du « moi » poétique à « l'autre » social etc ...<sup>34</sup> A tel point d'ailleurs que des journalistes de l'époque ne manquent pas de souligner ce sentiment de proximité : « A la lecture du recueil [*Abats le capital*] j'ai même songé par trois fois à l'appeler le Villon hongrois, avant de découvrir les traductions en fin de volume. »<sup>35</sup> Ou encore : « Il [József] fait penser à Villon, l'immortel français, et à la façon dont sa poésie exubérante nous entraîne dans le monde des banlieues et des quartiers prolétaires. »<sup>36</sup> Et pour compléter les déclarations de ces journalistes, il faut préciser que dès le début des années trente, József emprunte à Villon sa forme de ballade, sa technique du refrain et ses schémas de rime.<sup>37</sup> Le rapprochement interne dont nous parlions peut donc être qualifié d'assimilatoire. Et pour tenter de mieux appréhender la nature de cette appropriation de Villon par József, concentrons-nous sur les traductions, lieu de toutes les contradictions et de toutes les tensions.

<sup>32</sup> Notons que quelques années plus tard, le Villon de Faludy deviendra l'un des nombreux gibiers de crémation des croix fléchés.

<sup>33</sup> A ce sujet, amplement traité, voir par exemple MÉSZÖLY, D. : *Villon Magyarországon*, Bp., Rózsavölgyi, 1942, p. 40 / SZABOLCSI M., *Érik a fény József Attila élete és pályája 1923-1927*, Bp., Akadémiai Kiadó, 1977, pp. 632-633 / SZABOLCSI M., *A verselemzés kérdéseihöz József Attila : Eszmélet*, Bp., Akadémiai kiadó, 1969, pp.47-49

<sup>34</sup> József Attila manie un lyrisme délicat (« *Harmatocska* » ; « *Bánat* » ), le ton populaire (« *Regös ének* » ; « *Áradat* » ), il dépeint une atmosphère sociale sombre (« *Anyám* » ; « *Tiszazug* » ), a recours au ton satirique (« *Egy költőre* », « *Bethlen István* » ) et affirme son caractère d'agitateur et de révolutionnaire (« *Tömeg* » ; « *Farsangi lakodalom* » ; « *Szocialisták* » )

<sup>35</sup> Jenő DSIDA, « *Döntsd a tőkét ; ne siránkozz* », in : *Erdélyi Helikon ( Cluj-Kolozsvár )*, mai 1931

<sup>36</sup> Signé : ( LU. ), « A legérdekesebb költő », in : *Társadalmunk*, 5 nov. 1932

<sup>37</sup> Comme dans le cas célèbre de « *Haszon* », ballade qui date du printemps 1933

Attila József choisit de traduire presque *mot à mot* le vers 12 du *Testament* : « Je ne suis son serf ne sa biche » devient « Nem vagyok szarvassa sem őze » (« Je ne suis ni son cerf ni sa biche »). Calque ou pis-aller en apparence, ce vers hongrois ne fait pas allusion au servage, au monde critiqué de la féodalité et à l'homosexualité présumée de Thibaut d'Aussigny. En toute théorie, la traduction de ce vers peut donc être qualifiée de passable. Mais si ce « cerf » et cette « biche » laissent dubitatif tant qu'on s'aligne sur le concept hasardeux de la fidélité au texte-source,<sup>38</sup> ils revêtent un sens nouveau en terme de relation interne ( d'œuvre à œuvre ). Abstraction faite du sens français, ce vers hongrois illustre avant tout un rapport hiérarchique, celui de l'homme sur la bête tout aussi bien que celui des sexes. Non seulement on retrouve partout chez József les thèmes récurrents d'une soumission malheureuse à la hiérarchie du monde, mais le motif du cerf, d'ailleurs très développé dans le courant archaisant des années trente,<sup>39</sup> y est employé à plusieurs reprises. S'agirait-il alors d'une logique interne ? Il semble que oui, puisque nous la retrouvons à l'œuvre dans d'autres passages de traductions nées de déformations conscientes. Ainsi en advient-il de « la corde d'une toise ». Toise se dit « öl » ou « rőf », monosyllabiques bien pratiques que tous les autres traducteurs répertoriés du célèbre quatrain ne manqueront pas d'employer.<sup>40</sup> Il semble donc à première vue que rien n'ait motivé le choix de « kender » (« chanvre ») à la place de « toise » :

Most hát egy *kenderkötéltől* fejem  
megtudja majd, hogy mit nyom fenekem

Cependant, nous trouvons un poème *antérieur* à la traduction du quatrain, « Klárisok » (« Coraux »), datant de l'été 1928 :

Rózsa a holdudvaron,	Rose dans un halo de lune
aranyöv derekadon.	Ceinture d'or à ta taille.
Kenderkötél,	Corde de chanvre,
Kenderkötél nyakamon.	Corde de chanvre à mon cou. <sup>41</sup>

<sup>38</sup> « Le traducteur peut s'essayer de bien des manières à rendre ce vers, quoiqu'il en soit, c'est mal faire que de le restituer mot à mot, comme József Attila ( ... ) ce vers, en hongrois, n'a guère de sens. » MÉSZÖLY D., op.cit., p. 38

<sup>39</sup> Qu'on songe seulement à la *Cantata profana* de Béla BARTÓK, achevée de composer le 8 septembre 1930

<sup>40</sup> Ainsi en est-il, par exemple, de la version d'Illyés Gyula : « Francia vagyok, csak ez kellett / Páris szült ( Ponthoise mellett ) ; / Rőf kötél súgja majd fejemnek, / Hogy mi a súlya fenekemnek. » in *Villon, Összes versei*, Európa Könyvkiadó, Budapest, 1992, p.118

<sup>41</sup> Cité par VAS István: « József Attila Villon-fordításáról », (« A propos des traductions de Villon par József Attila »), in *Csillag*, 5 mai 1955, p. 950

Au-delà de toute interprétation qui n'aurait pas sa place ici, cet exemple suffit pour illustrer une circulation d'œuvre à œuvre ( Attila emprunte à François, mais il lui donne aussi ) : d'ailleurs, au risque d'accumuler ces traces de circulation, abondamment citées en quatre décennies de recherches józsefiennes, contentons-nous de conclure que ce même phénomène d'appropriation et d'osmose se rencontre partout.

Chez le poète hongrois, la traduction semble franchir son propre seuil et s'assimiler au texte-source pour devenir texte original. Cette impression se renforce quand nous constatons que plus jamais il ne verse Villon en hongrois. Certes l'édition posthume des œuvres complètes de József Attila donne une version inédite des trois strophes liminaires du *Testament* ( plus la moitié de la quatrième ), mais cette constatation nous renforce dans l'idée que même si József eut l'intention de traduire intégralement le *Testament*, il interrompit très tôt son travail, comme s'il avait organiquement assimilé l'œuvre du Français et par là-même, renoncé à respecter la nécessaire distance que tout traducteur se doit d'instaurer par rapport au texte original. Ou si l'on préfère : que pour dépasser le stade d'une union labile et circonstanciée, il choisit de renoncer une fois pour toutes aux frustrations formelles.

Comme tout traducteur, il se sentait exposé à la perte et à la perte, c'est-à-dire au système linguistique de la traduction, incapable, en raison de ses données objectives, de rendre tous les détails et toutes les facettes de l'original. Traduire, c'est souffrir d'un paradoxe humain à la fois physique et cognitif : Nul ne peut se trouver à l'extérieur du lieu où il se trouve, « ...nem fog a macska / egyszerre kint s bent egeret. »<sup>42</sup> Pour traduire, il faut sortir du texte, trouver les moyens objectifs de le mettre à distance ( quête des équivalences, résignation aux pis-aller, restitution de la forme ), alors qu'objet vigoureux, le texte représente un référent qui ne se laisse jamais éluder, un organisme « harmonisé par lien musaïque » qui exige l'attention la plus complète et se réserve un droit de regard à la fois omniprésent et omnipotent : le texte ne se laisse jamais quitter ni mettre à distance. Dans ce cas d'identification, on imagine assez bien que l'abandon des problèmes formels et des tensions irréductibles qui en résultent, au profit d'une pénétration totale et libre, en un mot d'une plénitude textuelle délivrée du sentiment de perte, coule de source.

Après tout, il suffit de lire Attila József, qui continuera longtemps d'utiliser les techniques villoniennes<sup>43</sup> pour se persuader que ses rapports avec Villon s'épanouissent plus librement dans les pièces originales que dans les traductions. Il n'empêche que József aura donné le premier sa nationalité hongroise au poète français. Il est même l'initiateur d'une découverte : les structures de l'œuvre littéraire de Villon peuvent parfaitement être transposées, elles montrent leur capacité à acquérir une valeur à la fois poétique et sociale pour rentrer en relation intelligible avec des

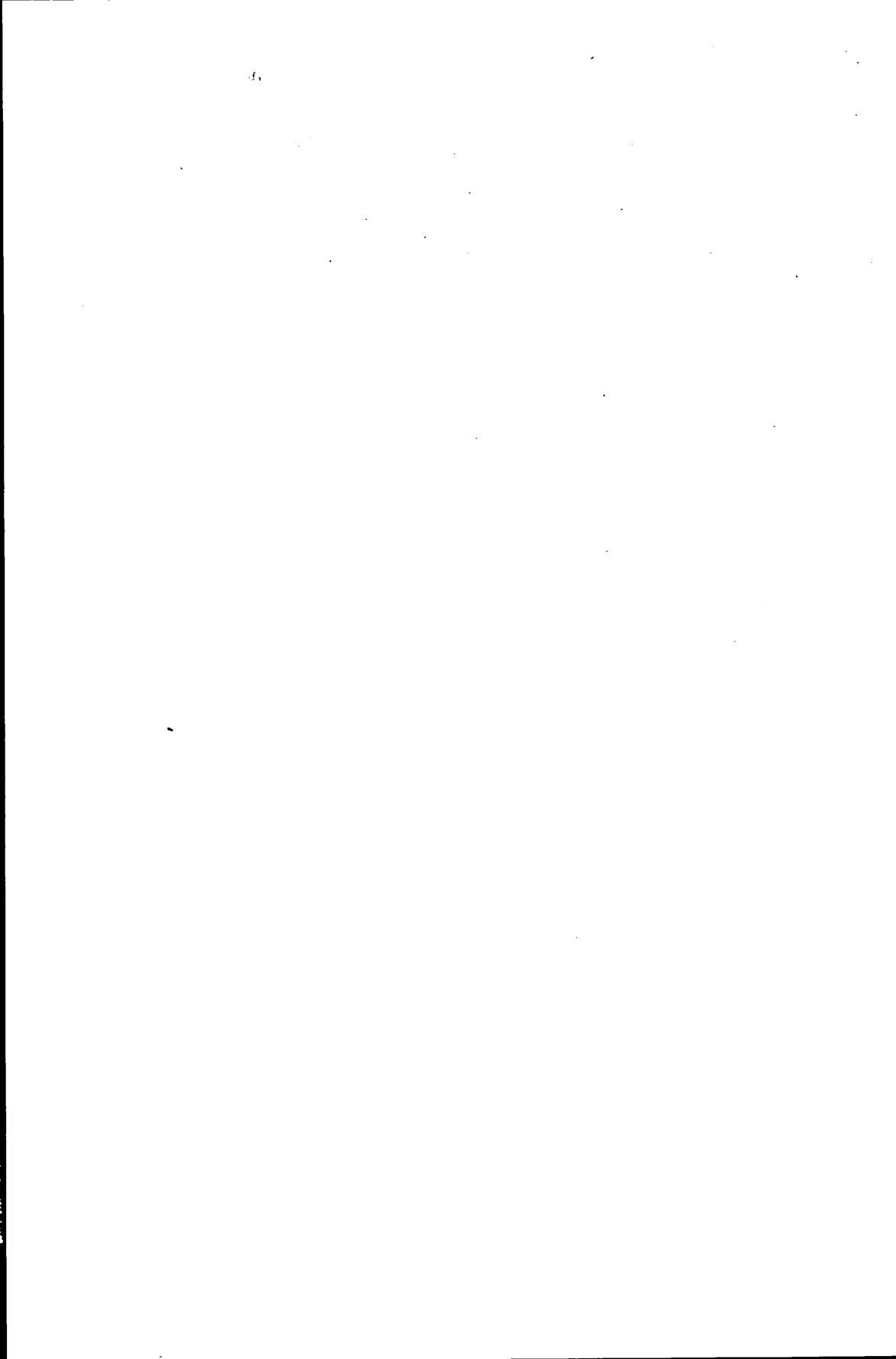
<sup>42</sup> « Le chat n'attrape pas de souris dehors quand il est dedans », extrait de la troisième strophe « *Eszmélet* », (« *Éveil* » ou « *Prise de conscience* », 1934 )

<sup>43</sup> « C'est après les traductions de Villon qu'il écrit « *Lebukott* » (« *Englouti* ») puis, à un an de là, « *Mondd, mir érlel* » (« *Dis-moi ce qui mûrit* »), ce sont ses poèmes de la veine villonienne. Deux ans plus tard, « *Bermunkások-ballada* » (« *Ballade des salariés* »), « *Tőkésék hasznáról* » (« *Du bénéfice des capitalistes* ») et « *Vigaszt* » (« *Consolation* ») sont des ballades conformes au modèle villonien. » Cf. István VAS, *ibid.*

groupes de lecteur. Attila József façonne une image vivante qui concerne l'imaginaire et l'histoire. Autrement dit il est le premier à composer une traduction qui organise le texte et l'imaginaire villonien selon des structures homologues aux structures sociales de la situation historique.<sup>44</sup>

S'il n'en avait pas été ainsi, jamais la Grosse Margot n'aurait comparu en justice pour outrage aux bonnes mœurs.

<sup>44</sup> Conscient de ce fait, József ne manque pas de déclarer à propos de sa traduction de la Grosse Margot : « lefordítottam ugyan sikeresen, de pusztán azért, mert kitűnő költeménynek tartottam és tartom (J'ai certes traduit cette poésie avec succès, mais uniquement parce que je l'ai trouvé et la trouve excellente.) (Összes művei, III, p. 228.) Il semble que le mot « sikeresen » s'applique moins au critère de fidélité qu'au programme de transposition.





## Folie parler — L'irrépressible urgence de dire l'indicible chez Antonin Artaud et chez Attila József<sup>1</sup>

Attila József — je le connaissais comme tous les Hongrois, depuis mon enfance : la berceuse, les poèmes choisis ( si tendancieusement ... ) qu'on apprenait à l'école, qu'on déclamait à l'occasion des fêtes.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai vécu quinze ans de ma vie théâtrale avec Antonin Artaud, avec ses textes ( ses textes en moi ! ), sous son influence. Jamais l'idée de comparer, de confronter leur œuvre ne me serait venue. Jamais jusqu'au jour où j'ai lu ( d'abord en mauvaise et incomplète transcription dactylographiée, plus tard dans l'édition critique soignée et commentée ) les textes posthumes d'Attila József, textes en prose, apparemment sans prétention poétique, appelés souvent, ( incorrectement à mon avis ), « textes psychanalytiques ».<sup>2</sup>

A l'abord de ces textes l'image Antonin Artaud s'est imposée d'emblée, non pas en comparaison, mais en confrontation, plus encore comme une fraternité, une correspondance secrète ( dans les deux sens de l'expression ) des deux poètes.

Pour faire ressentir cette impression de proximité, de connivence entre les deux poètes, il suffira de mettre en parallèle quelques fragments, phrases ou paragraphes pêchés presque au hasard de leurs textes.

D'emblée éclate la condamnation irrévocable de l'écriture, jugement a priori autodestructeur chez tout écrivain. L'une des phrases ( pour être exact, l'un des fragments de phrase ) les plus citées d'Artaud n'est-elle pas « *toute l'écriture est de la cochonnerie ?* » Et à l'affirmation de József :

« *Mes poèmes ne sont pas moi, je suis ce que j'écris ici* ».

( A. J., 80, p. 437 )<sup>3</sup>

répond, avec une précision déchirante, Artaud :

<sup>1</sup> Je remercie M.Gérard Nauret pour son aide et ses suggestions.

<sup>2</sup> I. Horváth et Gy. Tverdota « *Miért fáj ma is* », Budapest, Balassi Kiadó, 1992.

<sup>3</sup> Toutes les citations d'Attila József sont tirées du volume cité en réf. 1 et traduites par G.B. Les chiffres indiquent d'abord la pagination du cahier manuscrit d'A. J. suivie par celle de ce volume.

« Ce que vous avez pris pour mes œuvres n'était que les déchets de moi-même, ces raclures de l'âme que l'homme normal n'accueille pas ».

( A.A. — O.L., p. 100 )<sup>4</sup>

• L'ars poetica résume dans les lignes suivantes — les deux poètes auraient pu le cosigner :

« Là où d'autres proposent des œuvres, je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit. La vie est de brûler des questions. Je ne conçois pas d'œuvre comme détachée de la vie ».

( A.A. — O.L., p. 51 )

Et les mots, les traîtres mots : il y a des phrases d'Attila József qui sonneraient aussi juste dans la bouche d'Antonin Artaud — et inversement, bien sûr :

« Intéressant : j'ai inclus dans les mots la solution motrice par l'action et je ne les ai pas utilisés parce qu'on ne peut pas se satisfaire de mots et les actions ne m'ont pas satisfait non plus parce qu'on ne peut pas se satisfaire sans mots non plus ».

( A.J. 1230, p. 447 )

« Les mots que nous employons on me les a passés et je les emploie, mais pas pour me faire comprendre, pas pour achever de m'en vider, alors pourquoi ? c'est que justement je ne les emploie pas ».

( A.A. — O.C. XIV — 2, p. 26 )

Ce n'est pas ici que j'entreprendrais l'analyse en abîmes de ce vide qu'Artaud nomme avec effroi et que József voudrait réduire à une simple insatisfaction, mais, lecteur de Lacan, comment ne pas entendre dans toute la plénitude du sens que les mots, on ne peut pas les utiliser, parce qu'ils viennent des autres, de l'Autre : le *Nom de Père* jette son ombre sur les deux poètes-sans-père, et l'on sait comme cette ombre peut devenir coupante, castrante, vidant le corps de toute vie :

« J'ai souvent pensé à me châtrer — maintenant je sens que je pourrais le faire mais j'aimerais plutôt devenir fou ».

( A.J. 107, p. 442 )

« Pour Artaud la privation est le commencement de cette mort qu'il désire. Mais quelle belle image qu'un châtré ».

( A.A. : Le Clair Abélard, O.L. 152 )

<sup>4</sup> Les textes cités d'Antonin Artaud se trouvent dans *L'Ombilic des Limbes*, Gallimard, Paris, 1968 : O.L. et dans les *Œuvres Complètes*, Gallimard, Paris : O.C.

Pendant 25 ans Artaud revenait à l'écriture avec l'acharnement de celui qui se noie et ne trouve que ses propres mots pour s'y accrocher. Pas de progression, pas de développement, ni transformation ni métamorphose, pas de salut, de guérison non plus, hélas, mais l'acharnement, à travers 25 volumes, à souffrir et à dire sa souffrance, à vivre malgré tout, à se vivre malgré le vide, à exister — être malgré la pensée et penser malgré l'être, à être son corps, à crier qu'il existe même si ce cri nie l'existence même. C'est en cela qu'il fait « folie parler », c'est en cela qu'il fouille, avec toute la puissance et toute l'impuissance de la parole, la langue jusqu'à ses tréfonds. La langue qui ne suffit plus : il appelle le cri. Cri de bête qui souffre et cri de l'homme qui pense l'impensable, qui veut dire l'indicible.

*« Maloussi toumi  
tapapouts hermafrot.  
emajouts pamafrot  
toupi pissarot  
rapajouts erkampfiti*

*Ce n'est pas le concassement du langage mais la pulvérisation hasardeuse du corps ».*

*( A.A. — O.C. XIV — 2, p. 11 )*

Ce cri inarticulé mais non dépourvu de sens profond, arraché du plus intime de son être, ce cri du châtré, il n'est pas élucubration d'Artaud passé par l'enfer de la folie déclarée. Ce cri — « Maloussi toumi » — date de 1947, mais en 1936, déjà, Artaud évoque le cri qu'il répand dans le vide où il tombe, perdant son identité sexuelle :

*« Je tombe.*

*Je tombe mais je n'ai pas peur.*

*Je rends ma peur dans le bruit de la rage, dans un solennel barrissement.*

*Neutre. Féminin. Masculin ».*

*( A.A. Le théâtre de Séraphin, p. 222 )*

Attila József, lui, parle, dans ses derniers textes, de la volonté de se dire, de s'analyser, de s'expliquer. Il fait appel aussi bien au bon vieux professeur Sigmund qu'aux techniques de dada et du surréalisme. Mais infailliblement, il arrive, dans quelques fulgurances, là où Artaud patauge depuis toujours.

*« J'imagine que je prends son pénis, cependant ce n'est pas son pénis que je regarde mais son visage, ses yeux, et je voudrais lui arracher son pénis sans qu'il s'en aperçoive. Si j'efface en moi ceci comme impossible, se crée le désir hurlant, c'est-à-dire le désir de hurler. Si ce hurlement sortait, j'aurais renoncé avec ce cri à son pénis ».*

*( A.J. 208, p. 364 )*

On retrouve chez les deux poètes ce que les psychanalystes résumeraient par l'enchaînement fatal : perte de la parole — castration symbolique — perte de l'identité sexuelle — morcellement du corps — psychose.

S'étonnera-t-on de trouver la tentation du suicide là où aucune parole n'attache plus le corps à la vie ? Le fait qu'Attila József s'est jeté sous un train en 1937 tandis qu'Antonin Artaud s'est contenté ( ? ) de se jeter dans le délire et s'est laissé dévorer à feu lent pendant les dix ans qui lui restaient ne change rien — rien sinon que l'un a vécu, l'autre pas. La pensée du suicide, le piège qu'elle recèle, l'ambiguïté, l'incertitude devant cette issue, les deux la connaissaient mieux que quiconque.

*« Attila József je vais le tuer  
la nuit j'ai imaginé que ( ... )  
je prends le tuyau de gaz dans la bouche je respire un bon coup puis c'est fini  
et après cela comme ça fait bien de respirer un grand coup  
je vis »*

( A.J. 64, p. 434 )

*« Avant de me suicider je demande qu'on m'assure de l'être, je voudrais être sûr  
de la mort ».*

( A.A. — O.L., p. 180 )

Se contredisent-ils ? — pas si sûr !

Même un événement à première vue aussi innocent que le gâteau mangé par l'enfant Attila ( mais qui lui est resté sur la conscience au point que nous pouvons nous demander ce qui se cachait derrière la pâte et la confiture ... ) prend un éclairage particulier à la lecture d'Artaud. Chez Attila József on lit :

*« Oh mon dieu qu'ai-je fait  
me lira-t-elle ( sa mère )  
comprendra-t-elle  
que c'est moi qui ai mangé le gâteau »*

et, quelques lignes plus loin, apparemment sans rapport :

*« Elle mange l'homme avec le con, commençant par la bite, elle l'émiette ».*  
( A.J. 10 et 14, p. 420-421 )

Serait-ce pure coïncidence de mettre ce texte face aux lignes d'Artaud :

*« C'est moi qui bouffe le gâteau que tu fis miette à miette,  
et j'ai fait un enfant de ça,  
pour le mettre à la place à toi,  
peut-être un jour le boufferai-je aussi, à moins qu'il ne s'y prenne mieux que toi  
et qu'il sache me mordre là où je mijote ».*

( A.A. — O.C. XIV — 2, p. 69 )

A se demander si les deux poètes auraient été à la même école de cauchemars enfantins, de fantasmes de vagins dentés ...

La philosophie, la pensée se retrouvent, à l'image même de ce pauvre corps, fragmentées, éclatées — avec la dureté du cristal.

L'un dit :

*« La raison n'est pas faite pour « diriger » l'homme, ( ... ) elle est faite pour qu'elle puisse reconnaître le monde extérieur et soi-même ».*

( A.J. 147, p. 449 )

L'autre répond :

*« Et on n'y voit plus très clair  
au dehors,  
au milieu,  
de tant de morts qui vous retiennent et vous appellent,  
qui était vous,  
qui n'était pas vous ».*

( A.A. — O.C. XIV — I, p. 22 )

L'un dit :

*« Pour le reste si je parle c'est que ça baise, je veux dire que la fornication universelle continue qui me fait oublier de ne pas penser ».*

( A.A. — O.C. XIV — I, p. 26 )

Et l'autre répond :

*« On ne peut pas baiser avec soi-même mais on peut baiser avec un autre  
on ne peut pas se baiser mais on peut baiser un autre ».*

( A.J. 126, p. 446 )

Bien qu'elles soient de huit ans antérieures aux « Notes d'idées libres », je serais tenté de placer les lettres de József à Márta Vágó parmi ses textes libres, « psychanalytiques », marqués par la liberté d'expression surprenante d'une pensée qui, sous l'apparence de la logique, semble couler plus directement des sources de l'inconscient, pour ne pas dire du délire. La pensée opposée aux sentiments, l'esprit au corps, Dieu qui l'aime ou non, le Mal, la douleur — comme si c'était Artaud qui parlait :

*« Je crois que l'amour n'est rien d'autre que l'effroyable effort du corps à devenir infiniment libre et éternel comme l'Esprit, donc qu'il se mue en Esprit. Cela prouve encore la dualité puisqu'avec ça le corps se tue lui-même, il se gomme du monde pour qu'il ne reste que l'Esprit parce qu'il croit qu'il devient ça bien que simplement il cesse de vivre ...*

*N'aie pas peur, je ne veux pas dépérir. Et puisque c'est comme ça, je ferme mon esprit jusqu'à ce que mon pauvre corps redevienne la parfaite machinerie d'avant-hier » ...*

( A.J. -Lettre à Márta Vágó, 12 octobre 1928 )<sup>5</sup>

*« La pensée tue les sentiments. Elle tue aussi les miens. Sais-tu que l'amour n'est pas un sentiment mais quelque chose d'une autre essence ? Qu'il ne peut pas en être un ? ( ... ) Márta, est-ce que Dieu t'aime ? As-tu pensé déjà à ça ? Moi, il peut m'aimer beaucoup, parce que tout est mauvais, mais tout en moi ne reste pas mauvais s'il devient douleur ...*

*Et je devais accomplir beaucoup de Mal pour savoir aujourd'hui si bien ce qui est Mal, mais je n'ai pas pu en accomplir suffisamment pour que le Mal me dévore entièrement, j'étais meilleur que mes mauvaises actions, parce que c'est seulement comme cela que m'a échoué le Mérite, que je reconnaisse et même que je distingue le Bien du Mal ».*

( A.J. — Lettre à Márta Vágó, 30 septembre 1928 )<sup>5</sup>

Non seulement le fait qu'il s'agisse de lettres écrites à des jeunes femmes, non seulement l'effort de comprendre logiquement ce qui résiste à toute logique, non seulement les notions évoquées, notions philosophiques et questionnement métaphysique, mais encore plus le ton, le rythme des phrases, la pensée éjaculée par longues saccades, placent les lettres d'Artaud, écrites de l'asile de Rodez, dans la même famille. C'est presque au hasard que nous en choisissons deux extraits :

*« j'ai terriblement souffert d'une chose que vous connaissez très bien mais dont on ne peut parler en ce monde qu'à mots couverts d'abord et ensuite qu'en mots, et tous les mots sont pâles, ce sont les affres de notre cœur à tous qui ne peuvent pas être résolues de ce côté de la terre ni de la vie. Nous sommes ici-bas dans un être qui n'est pas le nôtre et qui est représenté par un corps qui n'a pas été fait pour notre âme ni pour l'âme et où l'âme étouffe sans fin. On ne peut pas avoir une idée de cœur pour quelqu'un : intérêt, fidélité, dévouement, charité, pitié, sans qu'il ne s'y mêle quelque chose de mal, et sans que cela n'aille au centre de ce qui est tout le mal de l'être, et qui dans ce monde a pris la forme appelée libido mais qui vient d'un fait beaucoup plus terrible et secret, lequel touche à la nature la plus intime de Dieu : donner sans se prendre soi-même à l'idée de don et ne pas la ramener sur soi-même comme chaque fois un nouvel enfant ».*

( A.A. Lettre à Madame Dequeker, O.C. XI, p. 85-86 )

*« pour remonter au Ciel il faut être très pur. — Et le Ciel pour moi c'est l'Amour dans la dignité, le sacrifice de soi et la noblesse. Et qui peut vivre sans Amour ?*

<sup>5</sup> Lettres d'Attila József à Márta Vágó in Vágó, Márta : József Attila. Szépirodalmi Kiadó, Budapest, 1975.

*A force de vivre les uns avec les autres comme des bêtes, les hommes ont oublié l'Amour. Car aimer à la manière terrestre qui est sous le commandement de la sexualité et de Satan c'est accomplir en réalité un acte de haine ».*

( A.A. Lettre à Annie Besnard, O.C.X, p. 202 )

Bien sûr, analyser les lettres d'Attila József comme celles d'Antonin Artaud, pour y suivre le cheminement de la parole, de la pensée jusqu'au délire, du Moi jusqu'à l'Homme et à Dieu — cela demandera un long et minutieux travail de philosophe-philologue, et le psychanalyste ne sera pas surpris de constater que souvent l'affirmation jouxte la négation, le non devient oui et le mal est tout près du bien.

\*

Comparer Antonin Artaud à Attila József ? Leur biographie, leur vie, tant de croisements, de confluences nous y autorisent.

Nés l'un en 1896, l'autre en 1905, si Antonin Artaud est l'aîné, ils sont de la même génération. Ils arrivent à Paris à la même époque, l'un pour des mois qui marqueront sa vie, l'autre pour y rester. Ils ont pu se rencontrer — autour des surréalistes. Pendant quelque temps ils se réclament tous les deux du surréalisme, avant de s'en éloigner. Tous deux se veulent, très tôt, poètes — l'un édite une revue dans son lycée, l'autre se fait publier, encore lycéen. Plus tard tous deux consacrent leur vie à la poésie ( l'accent est sur le mot sacré et la connotation de sacrifice ! ).

Sur un plan plus intime, ils ont en commun d'avoir été entourés et élevés par des femmes, le père faisant défaut, d'avoir souffert plus que de raison de leur puberté, de leur adolescence : tentative précoce de suicide d'Attila József, méningite dans l'enfance suivie de maladie nerveuse ( ? ) chez Antonin Artaud. Tous deux luttent, pendant les dix à quinze ans de leur vie d'artiste, contre la maladie, la folie ( faut-il dire la psychose ? ) et paient cher un équilibre fragile. Tous deux font face à ce qui semble être une véritable débâcle sexuelle, avec sa cohorte d'impuissance, de difficulté d'être, de souffrance physique et morale.

Antonin Artaud comme Attila József ( mais avant lui ) a été confronté à la psychiatrie et à la psychanalyse. Il est vrai qu'Artaud a violemment rejeté cette dernière que József a tenté d'attraper et digérer par le bout théorique, assaisonnée de sauce marxiste.

Coincidence même dans certains détails ( trouvera-t-on un jour qu'ils ont leur importance ? ) : ainsi les deux poètes sont nés dans la religion orthodoxe grecque, dans des pays à majorité catholique romaine.

Enfin, ils se retrouvent dans la tragédie de la folie : Antonin Artaud qui côtoyait depuis longtemps la toxicomanie ( d'abord usage « thérapeutique » de la morphine, puis opium, morphine, héroïne ) — sait-on si Attila József en a usé avant les derniers mois ? — Antonin Artaud donc cède à la folie, est enfermé en asile psychiatrique en novembre 1937 et y reste huit ans. Nous éviterons de trancher s'il en sort guéri pour les deux ans qui lui restent à vivre. Attila József, lui, après des traitements psychanalytiques et des séjours en « sanatorium », se donne la mort, en proie à la folie ( gardons

le terme non médical ), le 3 décembre 1937. Était-ce le jour même où Antonin Artaud a définitivement sombré dans la folie ? Le sort réserve de ces coups de dés ! ...

On pourrait tracer le parallèle des deux vies sur de nombreux plans, dans leurs rapports à la politique ou aux avant-gardes, leurs amitiés et leurs amours, et jusqu'aux intimes détails corporels de leur façon de manger, leurs problèmes de digestion. Je me tiendrai ici à souligner quelques sujets de réflexion, concernant leurs rapports à la « folie ».

Antonin Artaud comme Attila József ont eu dans leur vie chacun une longue période d'apparente « normalité », c'est-à-dire d'intégration dans le tissu social de la vie artistique, Attila József dans la poésie, y compris la rédaction d'une revue importante et dans le mouvement ouvrier, Antonin Artaud dans le théâtre, comme acteur de théâtre et de cinéma, et, d'une façon plus difficile, plus marginale, dans l'écriture. Pendant toutes ces années, de nombreux épisodes montraient leur différence, leur altérité, leur difficulté d'être. Cependant ce n'est qu'*a posteriori* qu'on se pose la question brutale : étaient-ils fous ?

Pour József comme pour Artaud, la question tendancieuse se conjugue, se module sur les mêmes tons :

*Était-il fou, la société l'a-t-elle rendu fou, est-il devenu fou, et si oui, d'où vient cette folie, serait-ce la société, les autres, qui l'ont rendu fou, ou qui ne trouvent d'autres mots, d'autres cages que la folie pour enfermer le poète-génie qui n'est pas de leur temps ?*

On connaît les passions déchaînées autour d'Artaud, les dernières années de sa vie, puis après sa mort et dans le demi-siècle qui lui succède : opposition farouche entre ceux qui parlent de sa folie et ceux qui reprochent aux psychiatres de l'avoir soumis aux électrochocs, de l'avoir enfermé. ( Remarquons qu'aux électrochocs connus d'Antonin Artaud répond le choc insulinique probable qu'on appliqua à Attila József ).

Ainsi Antonin Artaud est né, le jour de sa mort, à la longue et tumultueuse vie posthume, riche en découvertes et en péripéties, où les rapports entre le corps et l'esprit, le génie et la folie sont toujours à l'ordre du jour.

Il semble qu'avec la publication de ses textes posthumes « psychanalytiques », Attila József prend le même chemin.

Pour l'étude du second, les avatars du premier peuvent servir de précédent : les mêmes questions se posaient, les mêmes passions se déchaînaient, sans que la situation politique, la chape du stalinisme laissent si longtemps couvrir les braises sous la cendre.

Il est temps de souligner une différence fondamentale entre les deux hommes. Attila József a fait, pendant sa courte vie, œuvre de poète, dans le sens classique du mot : il a écrit des poèmes selon les règles de l'art ( il a beaucoup insisté sur ce point ! ), des poèmes dont certains brillaient par leur éclat, d'autres laissaient sentir des profondeurs insoupçonnées, des poèmes qui l'ont classé parmi les plus grands du siècle hongrois, mais qui restaient dans le monde de la poésie, de l'acceptable pour tous ( si l'on oublie l'inoubliable professeur Horger ! ). Seul les « textes psychanalytiques » des derniers mois de sa vie sortaient de ce cadre. Ensuite, le silence ...

Antonin Artaud, lui, a bien tenté, à son arrivée à Paris, d'écrire de la littérature, de la poésie. J. Rivière a très vite compris et lui a fait comprendre que ce n'était pas son chemin, sa vie, son œuvre virtuels. Cela, Antonin Artaud l'a lui-même compris,



accepté, il en a fait son principe forceps. Donc, d'emblée, ses textes sortaient du cadre de la littérature. Marginalité, différence, altérité, folie — ou singularité du poète en avance d'un demi-siècle sur son temps ? Laissons la question ouverte.

Mon propos, ici, porte donc sur deux *corpus* inégaux : plus de deux douzaines de volumes épais d'Artaud, textes écrits dans leur majorité pendant et après son enfermement psychiatrique, contre même pas cent pages de József. Leur confrontation peut prendre de nombreuses directions. On peut soumettre les textes à une analyse structurale, linguistique, sémiotique, avec la question : existe-t-il une écriture de la folie ? que nous dit-elle ?

On peut y chercher les traces de non-dit, selon la méthode freudienne, relever ce qui caractérise l'un ou l'autre ( l'un *et* l'autre ? ) des deux poètes. Sur ce chemin, on verra avant tout, comme à l'écoute de certains rêves, à la vue de certains tableaux ( ou dans certaines rares phrases d'une cure analytique ), la soudaine révélation des profondeurs insoupçonnées de l'inconscient. Attila József et Antonin Artaud sont parmi les grands poètes de la révélation du refoulé ...

On peut également chercher dans ces textes une philosophie, une nouvelle appréhension du monde, une *métapoésie* et une *métapoïésis*. Ce n'est pas un hasard si Attila József s'est nourri de Hegel, de Marx et de Freud. Les philosophes modernes, Derrida en tête, découvrent des mondes dans les textes d'Artaud.

Pour moi, deux points dominent la problématique de ces textes : celui du corps et celui de la parole. A moins qu'il ne s'agisse que d'une seule question : comment écrire le corps ( non pas décrire, non pas l'évoquer, mais le mettre *en* écriture, non pas l'image du corps, sa représentation mais son vécu, son être ).

A force d'apparier, d'alterner, confronter des lignes de József avec celles d'Artaud, une hypothèse se présente, hypothèse que la mort de l'un, l'internement de l'autre empêcheront à jamais de vérifier, mais qui pourrait éclairer l'œuvre de l'un à la lumière des textes de l'autre. Selon elle, si József avait survécu à la crise de novembre 1937, il aurait pu prendre le chemin d'Artaud, ou, plus exactement, le chemin de ses « écrits psychanalytiques » et, se dévêtant de ses habits d'apparat brillants de poète lyrique riche en rimes et en beautés, plonger corps et âme dans les profondeurs que ses plus beaux vers ne nous laissent qu'entrevoir. De son côté, si Artaud avait pu « guérir », s'arracher à la folie qui le faisait tourner en rond, à la souffrance qui transformait ses plus belles phrases en cri, en barrissement, il aurait pu reprendre et continuer la poésie là où József s'est arrêté. Mais les dieux n'ont voulu ni ceci, ni cela. Il nous reste à regarder en face ce que Artaud, József nous ont laissé. Il y a de quoi faire la philosophie et la littérature de cette fin de siècle — peut-être aussi de quoi nourrir l'homme du siècle qui s'approche.

\*

Les pages précédentes révèlent, par citations superposées, par le feu croisé des mots et des pensées, des peurs et des fantasmes, ce que j'ai annoncé comme une fraternité à proprement parler télépathique, une correspondance secrète où les deux poètes se retrouvent dans la souffrance de tout leur être. Ce qu'ils clament, chacun à sa place, dans son monde, dans l'ignorance complète de l'autre, n'est ni nouveau ni

unique. Des philosophes, des poètes qui sombrent dans la folie, pour s'y taire ou pour continuer à bramer, pour en mourir ou pour survivre à eux-mêmes, des messages singuliers de perdition jetés par des âmes damnées comme autant de bouteilles à la mer dans l'océan de la littérature, de Lautréamont à Nietzsche, de Nerval à Hölderlin, nous en connaissons d'autres. Ici même, nous réunissons en gémellité une œuvre de vingt ans, celle d'Artaud, avec quelques écrits de József, clairement détachés de l'ensemble de sa poésie, et dont nous ignorons le sort réservé par son auteur s'il avait vécu. Alors pourquoi cette confrontation ?

Faut-il chercher, à travers les résonances des deux textes, la nature même de la folie, les caractéristiques de l'écriture psychotique ? Sommes-nous confrontés à une expression psychopathologique, destinée à la seule curiosité des spécialistes, des hommes de l'art ( quel art ? celui de la folie ? ).

Une approche aussi clinique et réductrice serait, peut-être et malgré tout, acceptable, tout en gardant ses limites et éveillant une antipathie certaine des amateurs, souvent fanatiques, des deux poètes. Elle se devrait de respecter un certain nombre de conditions et d'éviter plusieurs pièges. Avant tout, de grâce, qu'on nous épargne la discussion stérile de savoir si Artaud, si József étaient fous, s'ils pouvaient être couchés sous l'étiquette étiquée de tel ou tel diagnostic ! Qu'on se le dise : des fous, en 1937, il y en avait par milliers, en France comme en Hongrie, certains anonymes, d'autres célèbres. Des poètes, des vrais, — on les comptait par dizaines. Des génies ? Comment savoir ?

Mon regard préfère scruter, à travers l'inscription funéraire du génie fou, du poète malade, en quoi Artaud et József étaient, chacun à sa façon, chacun pour soi, mais aussi ensemble, d'improbables incarnations fraternelles, uniques et porteurs d'un sens nouveau. Indiscutables ? au contraire : quarante, cinquante ans après leur mort, ils soulèvent encore des passions, questionnent infatigablement leur siècle, parlent le langage des adolescents d'aujourd'hui. Leur folie — j'y vois la folie du siècle, mais, plus que la folie de l'histoire, elle-même suffisante pour tuer dieu et faire douter de la survie de l'humanité, j'y vois la folie inextricable de l'être humain — celle que les dieux ont jetée sur l'homme de Sophocle, celle qui reste à la Fin de Partie que jouent les derniers survivants de Beckett. C'est à travers cette folie-là qu'Artaud et József se parlent et nous parlent, essaient de nous dire l'indicible, ce qui se trouve dans l'abîme entre le corps et la parole, entre l'être et la langue. Ils parlent jusqu'à la limite de la parole et au-delà, ils crient jusqu'au silence dans l'urgence de s'en sortir, de se refaire, de se guérir, de redonner l'unité rêvée à leur être morcelé.

C'est dans cette urgence que je les écoute,<sup>6</sup> que nous les écoutons, dans l'espoir qu'ils nous aideront à nous guérir de la condition humaine ou, si toute guérison est illusoire, de faire face à être Homme. Pour moi, pour nous, plonger dans ces textes, c'est apprendre à voir même dans le noir le plus noir (« *dans le noir nous verrons clair, mes frères* » — clame Henri Michaux ! ), c'est contempler sans peur le vide intérieur et le vide de l'Autre, c'est regarder la Mort dans les yeux — sans cligner et sans que la Vie s'arrête comme elle s'est arrêtée pour József, pour Artaud.

<sup>6</sup> A la Dérive d'Artaud : à propos d'une série d'expériences théâtrales autour des textes d'Artaud. Ed. G. Baal, *Textuerre*, Montpellier, 1990, n 66, 128 pages.

## Peut-on traduire en français la poésie d'Attila József ? ( rimes, réseaux et concepts )

### I. « Peut-on traduire en français la poésie d'Attila József ? »

L'honnêteté m'oblige à annoncer d'emblée que j'ai formulé le titre du présent article sous forme d'une question toute rhétorique ; oui, on *peut* traduire Attila József, j'ajouterais même : on le *doit*. Je dirai aussi qu'il existe de « bonnes » et de « mauvaises » traductions, qu'il y va de son oeuvre comme de milliers d'oeuvres poétiques, mais que cela ne change rien à la nécessité de l'entreprise. Attila József doit être traduit, parce que c'est un très grand poète, et il peut l'être — je tenterai de le montrer — bien qu'apparaissent des difficultés ( comme toujours en poésie, lorsqu'on passe d'une langue à l'autre ) ; difficultés immenses, certes, mais que l'on peut néanmoins résoudre. Il y a comme une coquetterie, chez certains locuteurs hongrois, à poser comme « intraduisible » l'oeuvre de József, tout comme certains Français aiment à poser, par principe, l'« intraduisible » d'Arthur Rimbaud — pour ne citer qu'un seul poète réputé « difficile ».

Ayant donc répondu, d'entrée de jeu, à la question que j'avais moi-même formulée, je dois toutefois aussitôt ajouter : en poésie, le passage d'une langue à l'autre, qu'on l'appelle « adaptation » ou « traduction », entraîne toujours la construction d'une équivalence « *modulo quelque chose* », ce qui signifie que « quelque chose » est presque toujours perdu ; ceci, parce que la fonction poétique met en jeu deux grands axes ( pour être délibérément simpliste, je dirai « son » et « sens » ) ; et personne mieux que Roman Jakobson ne l'a montré, dans son essai *Linguistics and Poetics*, paru initialement en anglais, en 1960.<sup>1</sup>

Avant de passer aux trois grands « volets » du présent article (« Rimes » — « Réseaux » — « Concepts »), je commencerai par le rappel de certaines données qui pourront sembler banales, mais me paraissent un préambule nécessaire. La réception française de l'oeuvre d'Attila József a amené la traduction et/ou l'adaptation d'une partie de ses poèmes, par des écrivains aussi divers que prestigieux, poètes pour la plupart : Jean Rousselot, Pierre Seghers, Tristan Tzara, Paul Eluard, Georges-Emmanuel Clancier, Charles Dobzynski ... Sans m'étendre sur la question, longuement débattue, de la frontière entre « traduction » et « adaptation » — centrale, lorsqu'il s'agit de poésie — je signalerai deux faits. Le premier, on pourrait le nommer « qualitatif » ; le second, « quantitatif ».

<sup>1</sup> En français : *Linguistique et poésie* 1963, voir Bibliographie.

1. Pour le « qualitatif » : le lecteur français est en droit de s'étonner de ce que, pour la plupart des traductions parues à ce jour en langue française, figure en bas de chaque poème la mention « *Adaptation de X, d'après la traduction de Y* ». Pourquoi ce « double écran » ? Trop souvent, l'« adaptateur » final — en général, poète — ne connaissait que très peu ( ou pas du tout ) la langue hongroise. Le traducteur, lui, oui : et on n'insistera jamais assez sur le rôle primordial de László ( Ladislas ) Gara, dans cette fonction d'intermédiaire. Pour aller vite, disons que la traduction vise à la « fidélité maximale », l'« adaptation », en revanche, prenant ouvertement le parti de « reformer » le texte initial, et, dans le cas d'Attila József, cela s'est fait très souvent avec trop de libre écart — tout du moins à mon avis, nécessairement subjectif.

Sans porter cependant d'appréciation péremptoire sur la valeur intrinsèque de ces textes « librement inspirés », je me contenterai de dire qu'une condition nécessaire — bien que non suffisante — de l'acceptabilité de telles adaptations, est qu'à un moment ou à un autre, le texte français soit vérifié par un hongarophone ayant, par ailleurs, une connaissance non-superficielle de la langue française, ce qui éviterait certains contresens grossiers, comme par exemple — mais il y en a bien d'autres — dans la version française du poème *Keserű* ( *Amer* ), qui, manifestement, n'est pas passée par ce filtre minimal :

« *Ó az asszony, a szeretőm ...* »,  
ce qui en français devrait donner :  
« *Oh femme, oh mon amante !* »,  
et qui devient :  
« *Oh ménagère, ô amante !* »

sans doute parce que, dans le vers précédent du texte original, apparaissent les termes hongrois « *porszem* » (« grain de poussière ») et « *kisöpör* » (« balayer au-dehors ») ; le contexte global du poème ne permettant toutefois aucune équivoque ...<sup>2</sup>

2. Pour le « quantitatif » : citons pour mémoire que les *József Attila Összei Versei* ( Poèmes réunis d'Attila József, dans l'édition « standard » publiée par *Akadémiai Kiadó*, en 1984 ), comprennent un peu plus de 650 poèmes, variantes non-comprises.

En français, si l'on s'en tient aux seuls recueils ( qu'ils soient ou non consacrés entièrement à Attila József ), ainsi qu'à deux ou trois revues littéraires ( ainsi, *Arion* ; ou encore, *La Revue Internationale*, et ce dès les années 1940 ), on dénombre environ une centaine de poèmes publiés, dont certains à plusieurs reprises, et par des adaptateurs différents : la production française apparaît bien mince.

## II. La question de la rime

La plupart des « adaptations » parues en français prennent évidemment pour principes ceux de la prosodie française — en premier lieu, la rime. Cette rime se

<sup>2</sup> On verra, en revanche, que dans bien d'autres poèmes d'Attila József, interviennent des « réseaux » de connotations, qui, eux, sont signifiants.

retrouve quasi-systématiquement dans chaque adaptation d'Attila József, à de rares exceptions près : telle celle, par André Dalmas ( et d'après la traduction d'Albert Gyergyai ), du poème *Eszmélet* ( trop souvent traduit par *Eveil*, alors qu'une approximation plus fidèle, tant au titre qu'au contenu du poème, serait bien plutôt *Pleine conscience*, ou éventuellement « *Prise de conscience* »). Si l'on prend comme « monde de référence » la métrique hongroise — plus précisément, la métrique qui, dans la poésie hongroise, s'est calquée sur la gréco-latine — l'importance de la rime est cause qui peut se défendre<sup>3</sup>.

En revanche, dès lors qu'on aborde le problème de la traduction, on s'aperçoit que cette attention extrême qu'ont portée les adaptateurs français à l' « intouchable rime » est nuisible à un bon rendu des poèmes d'Attila József, dans la mesure où elle fige le poème, de façon artificielle ; orientant délibérément la fin de vers, elle bloque toute une foule de possibles, et, la plupart du temps, aura pour effet de dévier le sens global.

On sait par ailleurs que le hongrois, étant langue dite « agglutinante », pourra très souvent avoir recours, en particulier, à la suffixation ( ajout de suffixes grammaticaux ), dans la construction de la rime : c'est ce que nous appellerons ici *rime grammaticale*. Ainsi, dans beaucoup de ses poèmes de la fin des années 1920 ( essentiellement, pendant l'année 1928, dans deux poèmes aussi fréquemment commentés que *Klárisok : Collier de corail* — et *Ringató : Bercement* ), la rime est ainsi construite : dans *Klárisok*, sur le retour du suffixe « **-on** » ( en français : « **sur** », avec absence de mouvement ), ainsi que du suffixe « **-ása** » ( forme nominalisée en « **-ás** », suivie d'une marque de génitif, en « **-a** » ) ; de même, dans le second poème, on retrouve une utilisation du même type : retour d'un suffixe grammatical composé, à savoir, de la combinaison : « **-ás** » ( forme nominalisée d'un verbe ), et de « **-val** » ( qui ici, par règle phonétique, s'assimile à « **-sal** », et qui marque un cas « comitatif », ou « d'accompagnement »).

En français, on aura, bien entendu, la possibilité de reconstruire de tels parallélismes grammaticaux, mais la plupart du temps, ce n'est pas en fin de vers qu'ils réapparaîtront, et ce pour des raisons d'agencement syntaxique différent en hongrois et en français.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet de la rime chez Attila József ( en fait, sur les diverses possibilités de la rime en hongrois ), mais hasarderai quelques brèves remarques.

2. Le « sacro-saint respect de la rime », j'entends par là, de la rime « à la française », où la syllabe finale du vers cumule, et parallélisme vocalique ( assonance ), et parallélisme consonantique ( allitération ), serait en fait plaquée, de façon très artificielle, sur les structures rimées qu'emploie, de façon infiniment souple et variée, Attila József, — avec, en particulier, une extraordinaire faculté à « sauvegarder » de fait un élément phonique fondamental pour provoquer un effet rimé ( ainsi, apparition, dans des vers adjacents, de phonèmes très proches, pour ce qui concerne le point et le mode d'articulation : par exemple, paires **-dt** et **-tt**, ou encore, syllabes où la voyelle seule,

<sup>3</sup> On pourra, sur ce point, se référer aux publications d'Iván Horváth, sur la métrique ancienne hongroise ( en particulier, article à paraître sur la prosodie de Bálint Balassi, Budapest, prévu pour 1995, titre non encore défini ).

en fin de vers, se trouve « accordée », la ou les consonne[s] étant négligées ). Ceci apparaît surtout dans la période « finale » d'Attila József ( située, pour aller vite, entre 1933 et 1937 ) : période d'une très grande créativité, avec, successivement, les œuvres majeures que sont *Óda* ( *Ode* ), en 1933 ; *Eszmélet* ( *Pleine conscience* ), en 1934 ; *Levegőt!* ( *De l'air!* ), en 1935 ; *A Dunánál* ( *Au bord du Danube* ) et *Amit szivedbe rejtesz* ( *Ce que tu cèles dans ton cœur* ), en 1936 ; *Költőnk és Kora* ( *Notre poète et son temps* ), en 1937 ... et bien d'autres encore. Mais l'essentiel reste la chose suivante : il suffit de lire à voix haute n'importe lequel de ces poèmes pour s'apercevoir que l'effet lyrique qui leur a valu tant d'admiration est obtenu par tout autre chose qu'un « segment de fin de vers », tant le mouvement est ample, et les résonances phoniques, en divers lieux.<sup>4</sup> Il va de soi que je passe ici sous silence, en fait, une part essentielle à savoir, la richesse de leur contenu lyrique, philosophique et idéologique — mais ce n'est pas mon propos.

J'aimerais d'ailleurs signaler un phénomène : si, tout au long de sa carrière poétique, Attila József a souvent eu recours à des formes métriques traditionnelles ( essentiellement, le sonnet ), la façon même dont il a utilisé ces formes, la distance qu'il a prise par rapport à elles — un certain *ton* — apparaît surtout dans cette dernière période. Il y a par exemple les *Hexaméterek* ( *Hexamètres* ), au tout début du poème *Flóra* ( *Flora* ) de 1936 ; il y a aussi — et surtout — l'utilisation extrêmement ironique de la rime, dans *Születésnapomra* ( *Pour mon anniversaire* ), poème écrit en 1937, à l'occasion du tout dernier anniversaire du poète. On connaît surtout le sommet ironique — pour lui, jeune étudiant chassé de l'Université — de la rime des deux derniers vers, où :

« [...] **tani-**  
**tani !** »

se trouve victorieusement « coupé en deux »<sup>5</sup>

Dans les traductions françaises, je refuserais, pour ma part — à cause de son peu de véritable pertinence, en regard des autres problèmes métriques à traiter, mais aussi, et surtout, à cause de la « déviation de sens » qu'il induit presque toujours — le principe de « la rime à tout prix », et préférerais deux grands procédés :

<sup>4</sup> Ainsi, dans le poème *Balatonzárszó* ( Sept. 1936 ), on aurait :

« [...] *Kell már ahhoz a testhez is az úgy,  
mely úgy elkapott, mint a vizek sodra.*

*Becsomagoljuk a vászonruhát*

*s beöltözzünk szövetbe, komolykodva* »,

qui donnerait en éventuelle traduction :

« [...] *Mon cœur lui aussi a besoin de son lit,  
qui déjà l'a saisi, tel le courant des eaux.*

*On range nos habits de toile,*

*et, gravement, on en met de plus chauds. ».*

<sup>5</sup> Je proposerais ici pour traduction :

« [...] *que ferai don de ma leçon !* ».

— d'une part l'utilisation, dans la mesure du possible, d'allitérations et d'assonances, à l'intérieur du vers, comme j'ai tenté de le faire dans la traduction que je propose, du poème *Mióta elmentél* ( *Depuis que tu t'en es allée* ) ; la perte des rimes peut s'y voir « rattrapée », en quelque sorte, de la façon suivante, puisque :

« [ ... ] *dühödten hull a törékeny levél ...* »

devient :

« [ ... ] *et la feuille fragile s'affaisse, avec fureur ...* »

— le second procédé aurait pour rôle central la restitution du *rythme* du vers hongrois, fondé essentiellement ( comme, d'ailleurs, dans beaucoup d'autres langues, y compris une langue indo-européenne comme l'anglais ), sur l'alternance de voyelles « brèves » et de voyelles « longues » et sur la succession des syllabes accentuées et inaccentuées, que nous ne trouvons pas en français : en revanche, nous possédons notre fameux « *e muet* »<sup>6</sup>. L'utilisation, en français, du « *e muet* », constitue une formule souple et extrêmement maniable, pour marquer « temps forts » et « temps faibles », puisqu'elle intercale un « souffle », une pause légère à l'intérieur du vers — ou, éventuellement, en finale. J'ai tenté d'en donner quelques exemples dans les traductions jointes à la fin de cet article, et, en conséquence, ne m'entendrai pas davantage.

Je terminerai toutefois par un problème essentiel : *qui donc peut traduire de la poésie, et en quoi ce type de traduction diffère-t-il de celui de la prose ?* Cette question dépasse le cadre que je me suis ici assignée, à savoir, la traduction de l'oeuvre poétique d'Attila József. Je me bornerai à indiquer que je m'inscris en faux contre deux assertions de László Gara dans la revue *Arion*, en 1966 ( cf. bibliographie ; art.cit., p.113 ) :

1. « Seul un poète peut traduire un autre poète [ ... ]. »

2. « Pour donner une adaptation de valeur, il n'est pas absolument nécessaire de connaître la langue du texte original [ ... ] »

Mon article n'est pas le cadre d'un tel débat. Pour toute réponse, il me semble néanmoins tout à fait à propos de se référer à l'excellent article de Roger Caillois, aux pp.32-37 du même numéro d' *Arion* ( à nouveau, cf. bibliographie ) où se trouvent présentés une série d'arguments auxquels j'adhère sans réserve.<sup>7</sup>

<sup>6</sup> On pourrait, sur ce point, citer l'excellent ouvrage publié en 1987 par Jean-Claude Milner et Jean-François Regnault : *Dire le vers : court traité à l'intention des acteurs et des amateurs d'alexandrins* ; cf. bibliographie.

<sup>7</sup> J.Rousselot, l'un des « *adaptateurs* » les plus connus des poèmes d'A.József, reconnaît lui-même : « Je suis [ ... ] persuadé que, si je connaissais, ce qui s'appelle connaître, le hongrois, [ ... ] je ferais des adaptations infiniment supérieures à celles que j'ai faites jusqu'alors. » ( v. revue *Arion*, 1966, p.91 ; cf. bibliographie ).

## II. Deuxième « volet : les « réseaux »

Il serait malaisé de fournir une définition précise de ce que j'ai choisi de nommer ici : « réseaux ». Je veux parler en effet de ce qui apparaît, dans la poésie d'Attila József, à travers deux procédés que je ne saurais qualifier que d'« idiosyncratiques » :

— le premier procédé est l'association, ou, si l'on préfère, la composition, de syntagmes, qui, dans leur association même, surprennent déjà, en hongrois ; ainsi, dans son poème *Luca* ( *Lucie* ), de 1928, dans le tout premier vers, la séquence : « *menyasszony-mulásban* » ( mot-à-mot : « *dans-perte-de-fiancée* », « *dans-passage-de-fiancée* ») :

« *Menyasszony-mulásban,*  
szerelmem nő mogorván ... »

je propose de traduire par :

« *Fiancée va se perdant,*  
mon amour croît grommelant ... ».

Dans cet exemple, Attila József utilise deux mots indépendants, chacun avec son « halo »<sup>8</sup>, pour évoquer la perte d'un être aimé.

Ma tentative de traduction, par :

« ...*va se perdant* ... / ...*croît grommelant* ... »

s'efforce de rendre aussi le phénomène suivant : que ces « halos » de mots, Attila József les utilise pour construire des réseaux — sémantiques et phoniques, bien sûr —, et on doit pouvoir, en français, rendre ces rapports, de son comme de sens, tout en restant le plus près possible du texte. « Rester près » : c'est justement là la difficulté. Mais je pense qu'un poète comme Attila József mérite mieux qu'une « adaptation ». Il mérite qu'on puisse tenter une *traduction*. Et si elle est mauvaise, alors le traducteur est mauvais ; mais qu'on ne dise pas qu'Attila József est « intraduisible ». Postulat inacceptable.

De la même façon, dans un autre poème, *Mért hagyta el, hogyha kívánsz* ( *Pourquoi m'as-tu quitté, si vraiment me désires ?* ), datant de 1924, Attila József met en jeu certaines possibilités syntaxiques du hongrois pour créer un contexte — ce que je serais tentée d'appeler « le réseau juste » :

« *Ó asszonyom, te balga, te bolond,*  
*Játszót-játszó, ostoba, semmi játék !* «

<sup>8</sup> Je précise que je préfère ce terme à celui de « connotations », précisément parce qu'il est moins technique — et chacun comprend très bien, de façon intuitive certes, ce que c'est que le « halo » d'un mot, ce qui me suffit ici : on comprend qu'il s'agit *et de son, et de sens*.



Une traduction pourrait être :

« *Oh femme, oh toi balourde, oh folle,*  
Oh toi **jouant à la joueuse**, stupide, oh **jeu** de rien ! »

Ici, József utilise la construction « *játszót-játszó* », où, en hongrois, dans une telle construction à redondance morphologique, le verbe « *játszik* » pourrait, en fait, être remplacé par bien d'autres. Mais ce que fait précisément le poète, c'est, à nouveau, construire un « réseau », où interviennent tant « *játszót-játszó* » que « *játék* » : il n'est sans doute pas superflu de noter que « *játék* », dans son « halo », signifie, en français, aussi bien « **jeu** » que « **jouet** ».

Abordant la question des « réseaux » et des « halos », j'ai dit qu'Attila József utilisait, entre autres, deux grands types de procédés : « composition » ou « association » ( ce que nous venons de voir ), l'autre procédé étant, de façon inverse, la « désassociation » ou « décomposition » : le meilleur exemple que l'on puisse en citer serait fourni par le poème *Ringató* ( *Bercement* ), sur lequel je souhaiterais attirer maintenant l'attention.

On peut s'interroger longtemps sur ce poème, tant qu'on n'a pas mis en évidence le caractère « virtuellement décomposable » du *titre*, à savoir : « *Ring / a / tó* » ( en traduction française : « *Se balance / le / lac* »). Alors seulement, en effet, on comprend d'où proviennent les accumulations d' « images lacustres » — comme je l'ai noté en bas de ma traduction ( v. fin d'article ) : « *nád* », « *tavi* », « *kékellő* », « *csobogás* » ... : à défaut de la « désassociation » initiale, le réseau global des images, pour un locuteur francophone, reste hermétique. On peut hasarder l'hypothèse que, pour un locuteur hongrois — vraisemblablement, sans même conscience réfléchie du phénomène — le processus verbal est perçu, car s'opère sans doute une reconnaissance informulée du jeu désassociatif.

### III. « Concepts »

J'en arrive enfin à mon troisième et dernier « volet », que j'ai nommé — faute de mieux — « *concepts* ». Je n'ai abordé jusqu'à présent, parmi le très grand nombre des poèmes d'Attila József, que ceux qu'on serait en droit de qualifier de « mineurs », face à ce qu'on a coutume d'appeler ses « grands » poèmes — soit datant de l'époque de son engagement au Parti Communiste clandestin, soit ( après le printemps 1933, où il n'a plus appartenu au Parti ) datant des années 1934-1937 ( j'ai déjà énuméré quelques-uns de ces derniers « grands »). Ce choix est délibéré. Je pense en effet — et ce sera mon dernier argument — que, si Attila József est bel et bien « traduisible », c'est que sa poésie véhicule presque constamment des concepts — et même lorsqu'il « s'amuse », comme par exemple dans *Születésnapomra* ( *Pour mon anniversaire* ).

Ici, je n'évoquerai qu'un poème-exemple, tâchant de ne pas entrer dans de trop laborieux détails. Il s'agit de *Gyász és patyolat* ( *Deuil et blanchissage* ).

Ce poème, selon moi, illustre bien la grande difficulté qu'il y aurait, à tracer une frontière bien nette entre le mot comme « évocateur d'un halo », ou comme « porteur

de concept ». Il serait bien périlleux d'invoquer ici quelque théorie linguistique : on serait tenté de rapprocher toute vue du « *mot comme porteur de concept* » du *signifié* saussurien ( puisque pour Saussure, le signifié est bien « le concept évoqué par le mot »), à ceci près que la notion de « signifié », au sens saussurien, appliquée au langage poétique — surtout, à celui d'Attila József — ne peut précisément pas convenir, puisque, pour Saussure le linguiste, le « signifié » d'un mot, dans une langue donnée, est invariant d'un locuteur à l'autre, tandis que — surtout dans la *parole* d'Attila József — le mot revêt toujours un *caractère profondément subjectif* — pour le poète, tout autant que pour son lecteur, qui dans cette poésie retrouve, lui aussi, son code d'images idiosyncratique.

Dans *Gyász és patyolat* ( je dois ici remercier Georges Kassai, pour certains points qui m'étaient restés obscurs ), le mot « *patyolat* » en lui-même impose des choix de traduction qui sont, en fait, bien proches de l'interprétation : ce mot, pouvant être utilisé tant comme adjectif que comme nominal, est susceptible de recouvrir, en français, tant « *blanchisserie* » ( en tant que lieu où l'on blanchit le linge ) que « *blanchissage* » ( action ou fait de blanchir, le linge ou d'autres types d'objets ) ; par ailleurs, en français, nous avons un terme supplémentaire, dans cette série à racine « *blanc-* » : il s'agit du « *blanchissement* » ( des cheveux, par exemple ).

Or ici le français, précisément grâce aux distinctions que le système de la langue permet d'introduire, nous aide, paradoxalement, par les choix de traduction qu'il impose, à clarifier le texte de départ — hongrois ; pour ne pas m'étendre, je dirai seulement qu'on est en présence, dans ce poème précis, de « concepts latents », grâce aux « mots-halos » : on a affaire à une échelle implicite de couleurs (« *blanc* » / « *rouge* » / « *brun* » / « *noir* »), où deux couleurs seules sont mentionnées : le *rouge*, le *brun*. Le « *blanc* » n'est que suggéré, à travers le mot « *patyolat* », ainsi qu'à travers « *szűz* » (« *la vierge* »), tandis que le « *noir* » se déchiffre à travers les mots *gyász* » et « *gyászolni* » ( respectivement : « *deuil* » ; « *prendre le deuil* »). Ces deux couleurs (« *blanc* » / « *noir* ») évoquent, la première, pureté de la naissance, de la conception ( d'où : « *la vierge, l'immaculée* »), la seconde, par contrepoint, le malheur de la mort — qui est « *éternelle* » (« *örök* »). Le « *rouge* » apparaît uniquement à travers un verbe, « *pirulni* » (« *rougir* »), dérivé de « *pír* » ( rougeur de l'émotion sur un visage, ou « rougeur du firmament »), et de « *piros* » (« *rouge* »). Le « *brun* » (« *barna* ») évoque ici le sang séché — appelant, lui aussi, le concept de « non-retour » : la mort. On comprend pourquoi Attila József a utilisé, pour la couleur « *rouge* », un dérivé de « *piros* » (« *pirulni* »), et non de « *vörös* » — adjectifs qui, en français, se traduiraient tous deux de la même façon (« *rouge* ») : c'est qu'en effet, c'est bien à un rouge « vivant », un rouge « gai » (« *piros* »), que souhaiterait revenir le poète, pour son « *sang brun* », évocateur du concept de mort.

Les poèmes qui suivent, avec les traductions que j'en propose, ont été choisis dans le dessein précis d'éclairer certains aspects, souvent restés dans l'ombre, de l'oeuvre d'Attila József : comme je l'ai dit plus haut, bien qu'on ait pu les qualifier de « mineurs », leur étude est néanmoins révélatrice d'un Attila József qui, faute souvent de traducteurs qualifiés, est resté, jusqu'à présent, très mal connu du public francophone — ou, pire encore, trahi plutôt que traduit.

Avant d'introduire les traductions proposées, je tiens à remercier : en tout premier lieu, Georges *Kassai*, pour son attentive relecture, qui m'a grandement aidée à établir une version « finale » ; István *Kristóf*, pour plusieurs points restés mal éclaircis ; Lajos *Fábián* et Jean-Pierre *Elefánt*, dont la perspicacité m'a apporté, en plusieurs endroits ( pour les poèmes respectifs *Ringató* et *Klárisk* ), des solutions que mon imagination à moi ne m'avait pas fournies ; Jacques *Debouzy* enfin, aide toujours précieuse en matière poétique. Que chacun trouve ici l'expression de mon amicale gratitude.

**POÈMES D'ATTILA JÓZSEF,  
ET PROPOSITIONS DE TRADUCTION.**

**Klárisok**

Klárisok a nyakadon,  
békafejek a tavon.  
Bárányané,  
bárányanéj a havon.

Rózsa a holdudvaron,  
aranyöv derekadon.  
Kenderkötél,  
kenderkötél nyakamon.

Szoknyás lábad mozgása  
harangnyelvek ingása,  
folyóvízben  
két jegenye hajlása.

Szoknyás lábad mozgása  
harangnyelvek kongása,  
folyóvízben  
néma lombok hullása.

été 1928.

**Collier de corail**

Du corail autour de ton cou,  
et grenouilles sur l'étang.  
Et crottes d'agneau,  
sur la neige crottes d'agneau.

Rose sous halo de lune,  
à ta taille ceinture d'or.  
Et corde de chanvre,  
à mon cou corde de chanvre.

Sous ta jupe bougent tes jambes,  
battant de cloches oscillant,  
dans l'eau du fleuve  
deux peupliers vont se penchant.

Sous ta jupe bougent tes jambes,  
battant de cloches résonnant,  
dans l'eau du fleuve  
tombent les feuilles, en silence.

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

**Amit szivedbe rejtesz**

( Freud nyolcvanadik születésnapjára )

Amit szivedbe rejtesz,  
szemednek tárd ki azt ;  
amit szemekkel sejtessz,  
sziveddel várd ki azt.

A szerelemben — mondják -  
belehal, aki él.  
De úgy kell a boldogság,  
mint egy falat kenyér.

S aki él, mind-mind gyermek  
és anyaölebe vág.  
Ölnek, ha nem ölelnek -  
a harcér nászú ágy.

Légy, mint a Nyolcvan Éves,  
akit pusztítanak  
a növekvők s míg vérez,  
nemz millió fiat.

Már nincs benned a régen  
talpadba tört tövis.  
És most szivedből szépen  
kihull halálad is.

Amit szemekkel sejtessz,  
kezekkel fogd meg azt.  
Akit szivedbe rejtesz,  
öld, vagy csókold meg azt !

mai 1936.

**Ce que tu cèles dans ton coeur**

( à l'occasion du 80<sup>e</sup> anniversaire de Freud )

Ce que tu cèles dans ton coeur,  
ouvre-le grand à tes yeux ;  
ce qu'avec les yeux tu pressens,  
attends-le avec ton coeur.

D'amour, dit-on,  
meurt celui qui vit.  
Mais tel l'exige le bonheur -  
comme une bouchée de pain.

Chacun qui vit est enfant,  
et désir du sein maternel.  
On tue, si on n'étreint pas -  
champ de bataille, le lit de noces.

Sois comme l'octogénaire  
dont on détruit  
les pousses, et qui, saignant encore,  
engendre millions de fils.

En toi il n'y a plus, depuis longtemps déjà,  
d'épine en ta plante de pied.  
Et maintenant de ton coeur  
ta mort se détache aussi.

Ce qu'avec les yeux tu pressens,  
saisis-le avec ta main.  
Celui que dans ton coeur tu cèles,  
tue-le, ou embrasse-le !

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

**Születésnapomra**

Harminckét éves lettem én -  
meglepetés e költemény  
csescse  
becse :

ajándék, mellyel meglepem  
e kávéházi szegleten  
magam  
magam.

Harminckét évem elszelelt  
s még havi kétszáz sose telt.  
Az ám,  
Hazám !

Lehettem volna oktató,  
nem ily töltőtoll koptató  
szegény  
legény.

De nem lettem, mert Szegeden  
eltanácsolt az egyetem  
fura  
ura.

Intelme gyorsan, nyersen ért  
a « Nincsen apám » versemért,  
a hont  
kivont

szablyával óvta ellenem.  
Ideidézi szellemem  
hevét  
s nevét :

« Ön, amig szóból értek én,  
nem lesz tanár e féltekén » -  
gagyog  
s ragyog.

Ha örül Horger Antal úr,  
hogy költőnk nem nyelvtant tanul,  
sekély  
e kék -

Én egész népemet fogom  
nem középiskolás fokon,  
taní-  
tani !

11 avril 1937.

**Pour mon anniversaire**

Trente-deux ans ai-je accomplis,  
voici mon poème surprise,  
bagatelle  
en dentelle :

cadeau par lequel je surprends,  
en ce petit coin de café :  
moi-même,  
moi-même.

Mes trente-deux ans ont bien filé,  
et de deux cents pengős n'ai jamais disposé,  
Eh oui,  
Patrie !

J'aurais bien pu être enseignant,  
et non pas cet useur de stylos,  
malheureux  
bouseux.

Mais jamais ne pus enseigner, car à Szeged  
m'en dissuada à l'Université  
pauvre farceur  
de professeur...

Ses réprimandes m'ont frappé fort et cru,  
pour mon poème : « Sans feu ni lieu » -  
la Patrie,  
il la défendit,

contre moi, sabre au poing !  
Me rappela : de mon nom,  
l'Ame  
et la Flamme !

« Tant que j'aurai mon mot à dire,  
en cet hémicycle n'enseignerez pas ! »  
il caquette, il dit,  
il respandit.

Si se réjouit le sieur Horger,  
que notre poète n'enseigne la grammaire,  
bien mal payée  
est sa volupté —

Car moi, c'est au peuple entier,  
non aux seules classes de lycée,  
que ferai don  
de ma leçon !

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

### Mióta elmentél

Mióta elmentél, itt hűvösebb  
a sajtár, a tej, a balta nyele,  
puffanva hull a hasított fa le  
s dermed fehérén, ahogy leesett.

A tompa földön öltözik a szél,  
kapkod s kezei meg-megállanak,  
leejti kebléről az ágakat,  
dühödten hull a törékeny levél.

Ó, azt hittem már, lágy völgyben vagyok,  
két melled óv meg észak s dél felől,  
a hajnal nyílik hajam fürtjiből  
s a talpamon az alkonyat ragyog !...

Soványan ülök, nézem, hogy virítsz,  
világ, kóró virágja, messziség.  
Kék szirmaidban elhamvad az ég.  
A nagy szürkület lassan elborít.

13 sept. 1928.

### Depuis que tu t'en es allée

Depuis que tu t'en es allée, ici sont plus froids  
seau, lait, manche de hache ;  
le bois fendu s'affaisse,  
raide et blanc, comme il tombe.

Sur le sol rendu sourd, le vent va s'habiller,  
il cherche à attraper, ses mains fouillent, s'arrêtent —  
de son sein, laisse tomber les branches ;  
et la feuille fragile s'affaisse, avec fureur.

Oh, me croyais déjà dans quelque vallée douce, et  
me protégeaient tes deux seins, vers le sud, vers le nord ;  
sur la plante de mes cheveux pointe l'aube ;  
sur la plante de mes pieds, brille le crépuscule !

Je reste assis, tout maigre, te regardant t'épanouir,  
toi monde, fleur de mauvaise herbe, toi lointain.  
Dans tes pétales bleus, cendres devient le ciel.  
Et le grand soir qui tombe lentement m'enveloppe.

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

**Luca**

Menyasszony-mulásban  
szerelmem nő mogorván,  
üres szél a társam,  
gyenge szívem sodorván.  
Hétszámra hallgatok,  
meg se kérdem istenem,-  
szerelmet mért adott,  
hogyha rossz a szerelem.

Ahogy ur lelkemen,  
tán már isten káromlás.  
Ez a bus szerelem  
szépnek-jónak megromlás.  
Jércének éles kés,  
békés völgynek hóbika,  
himeknek herélés,  
gyászlovaknak bóbíta.

S nem halhatok én meg,  
amíg el nem érhetem,  
örökös kényének  
örökös életem.

printemps 1928.

**Lucie**

Fiancée va se perdant,  
mon amour croît grommelant,  
vide vent mon compagnon,  
charriant mon faible coeur.  
Me tais de semaine en semaine,  
sans interroger Dieu même, -  
pourquoi cet amour m'a donné,  
si tant est mauvais l'amour.

Si fort règne sur mon coeur,  
blasphème c'en est presque.  
Ce mélancolique amour  
abîme ce qui est beau et bon :  
couteau acéré pour le jeune poulet,  
taureau de neige pour la vallée paisible,  
châtirage pour les mâles,  
et pour chevaux du corbillard, aigrette.

Et moi ne saurais mourir,  
tant que ne l'aurais attrapée :  
pour son bon plaisir éternel,  
ma vie éternelle.

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

**Mért hagytál el, hogyha kívánsz**

Igaz-e, hogy érezlek most is,  
Amikor messzire vagy tőlem ?  
Mért hagytál el, hogyha kívánsz,  
Ha bennem lehetsz csak ünneplőben ?

Mér nem csókolsz, ha úgy esik jól ?  
Mért fáradnak el a rohanók ?  
Mért rág szú-módra szét a tenger  
Karc sú, viharra teremtett hajót ? ...

Tudom, hogy jössz majd. Ugy esel belém,  
Mint szép, szikrázó mennykő a tóba !  
De megégetnök-e a világot,  
Vonagló lángokként összefonódva ?

S pocsolyákba árkolt bús arcomba  
Birnál-e nézni, ha én beelátnék ? ...  
Ó asszonyom, te balga, te bolond,  
Játszót-játszó, ostoba, semmi játék !

été 1924.



**Pourquoi m'as-tu quitté, si vraiment me désires ?**

Puis-je donc te sentir, même aujourd'hui encore,  
Alors que loin de moi tu es ?  
Pourquoi m'as-tu quitté, si vraiment me désires,  
Tandis qu'en moi, toujours de fête es habillée ?

Pourquoi ne pas m'embrasser, si plaisir l'on y trouve ?  
Pourquoi, précipités, se fatiguent les gens ?  
Pourquoi, tels vers à bois, la mer devrait-elle donc  
Ecraser le bateau gracile, créé pour la tempête ?

Je sais que tu viendras. En moi tu tomberas,  
Telle tombe, en un lac, la belle, l'étincelante foudre !  
Mais même si nous étions flammes palpitant, entrelacées,  
Brûlerions-nous pour autant le monde ?

Pourrais-tu regarder dans mon visage triste  
Et comme creusé de flaques, si moi aussi, en lui je pouvais voir ?  
Oh femme, oh toi balourde, oh folle,  
Oh toi jouant à la joueuse, stupide, oh jeu de rien !

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

**Ringató**

Holott náddal ringat,  
holott csobogással,  
kékellő derűvel,  
tavi csókolással.

Lehet, hogy szerelme  
földerül majd mással,  
de az is ringassa  
ilyen ringatással.

printemps 1928.

**Bercement<sup>9</sup>**

Tantôt nous berce de roseaux,  
tantôt de clapotis,  
de joie azurescente,  
et de baisers lacustres.

S'épanouira peut-être  
son amour pour un autre,  
que lui aussi la berce  
d'un tel doux bercement.

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

<sup>9</sup> Remarque sur la traduction ci-dessus : Du fait du caractère « décomposable » du titre ( voir corps de l'article, plus haut ), sont rendues possibles les « images lacustres » « *nádd* » (« roseaux »), « *csobogás* » (« clapotis »), « *kékellő* » (« azurescente »), « *tavi* » (« lacustres »)...

### Gyász és patyolat

A gyenge szűz, a patyolat  
már utánozza hajadat ;  
barna, barna,  
mintha gyászolni akarna.

A gyász, a gyász is megremeg,  
mintázza fején fejedet ;  
barna, barna,  
mintha pirulni akarna ;

Örök gyász, örök patyolat  
írfigyelik a hajadat.  
Barna, barna,  
mintha vérembe takarna.

mai-juin 1928.

### Deuil et blanchissage

La faible vierge, l'immaculée,  
imite déjà ta chevelure ;  
brune, brune,  
comme si voulait prendre le deuil.

Le deuil, le deuil lui aussi tremble,  
moulant sa tête sur la tienne ;  
brune, brune,  
comme si voulait devenir rouge.

Deuil éternel, éternelle blancheur,  
envient tous deux ta chevelure.  
Brune, brune,  
comme si, de mon sang même, voulait  
m'envelopper.

( Traduction : Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

## Bibliographie

### Ouvrages et articles sur la poétique ( cf. corps du texte ) :

JAKOBSON, Roman ( 1963 ) : « Linguistique et poétique », in : *Essais de linguistique générale*, t.1, Paris, éd. de Minuit, pp. 209-248.

MILNER, J.C. — REGNAULT, F. ( 1987 ) : *Dire le vers, court traité à l'intention des acteurs et des amateurs d'alexandrins*, Paris, éd. Seuil ( 179 pages ).

GARA, László ( 1966 ), « Sur quelques adaptations françaises d'un poème d'Ady », article, in : *Arion*, pp. 113-120 ( v. ci-dessus, *Bibliographie sélective ...* ).

CAILLOIS, Roger ( 1966 ), article sans titre ( sous la rubrique : « *Aspects of Poetic Translation* » ), in : *Arion*, pp. 32-37 ( v. ci-dessus, *Bibliographie sélective ...* ).

### Quelques ouvrages de référence en langue hongroise :

*József Attila összes versei*, 1-2 1984, édition critique présentée par Béla Stoll, Budapest, Akadémiai Kiadó.

GYERTYÁN, Ervin ( 1966 ), *József Attila*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, collection : « Arcok és vallomások ».

HORVÁTH, Iván — TVERDOTA, György, ed. ( 1992 ) : « *Miért fáj ma is* » : *az ismeretlen József Attila*, Budapest, Balassi Kiadó, Közgazdagsági és Jogi Könyvkiadó ; 500 pages.

SZABOLCSI, Miklós ( 1992 ) : « *Kemény a menny* », *József Attila élete és pályája, 1927-1930*. Budapest, Akadémiai Kiadó ; 562 pages.

TVERDOTA, György ( 1987 ) : « *Ihlet és eszmélet — József Attila, a teremtő gondolkodás költője* », Budapest, éd. Gondolat ; 428 pages.

**Références ponctuelles à certains poèmes traduits dans cet article  
( ouvrages hongrois ) :**

Pour « *Klárisk* » :

- TVERDOTA ( 1987 ), v. ci-dessus, op. cit., pp. 282-306.
- SZABOLCSI ( 1992 ), ci-dessus, op. cit., p. 173, pp. 190-200.

Pour « *Születésnapomra* » :

- TVERDOTA ( 1987 ), v. ci-dessus, op. cit., pp. 336-360.

Pour « *Mióta elmentél* » :

- SZABOLCSI ( 1992 ), ci-dessus, op. cit., p. 173, pp. 202-206.

Pour « *Ringató* » :

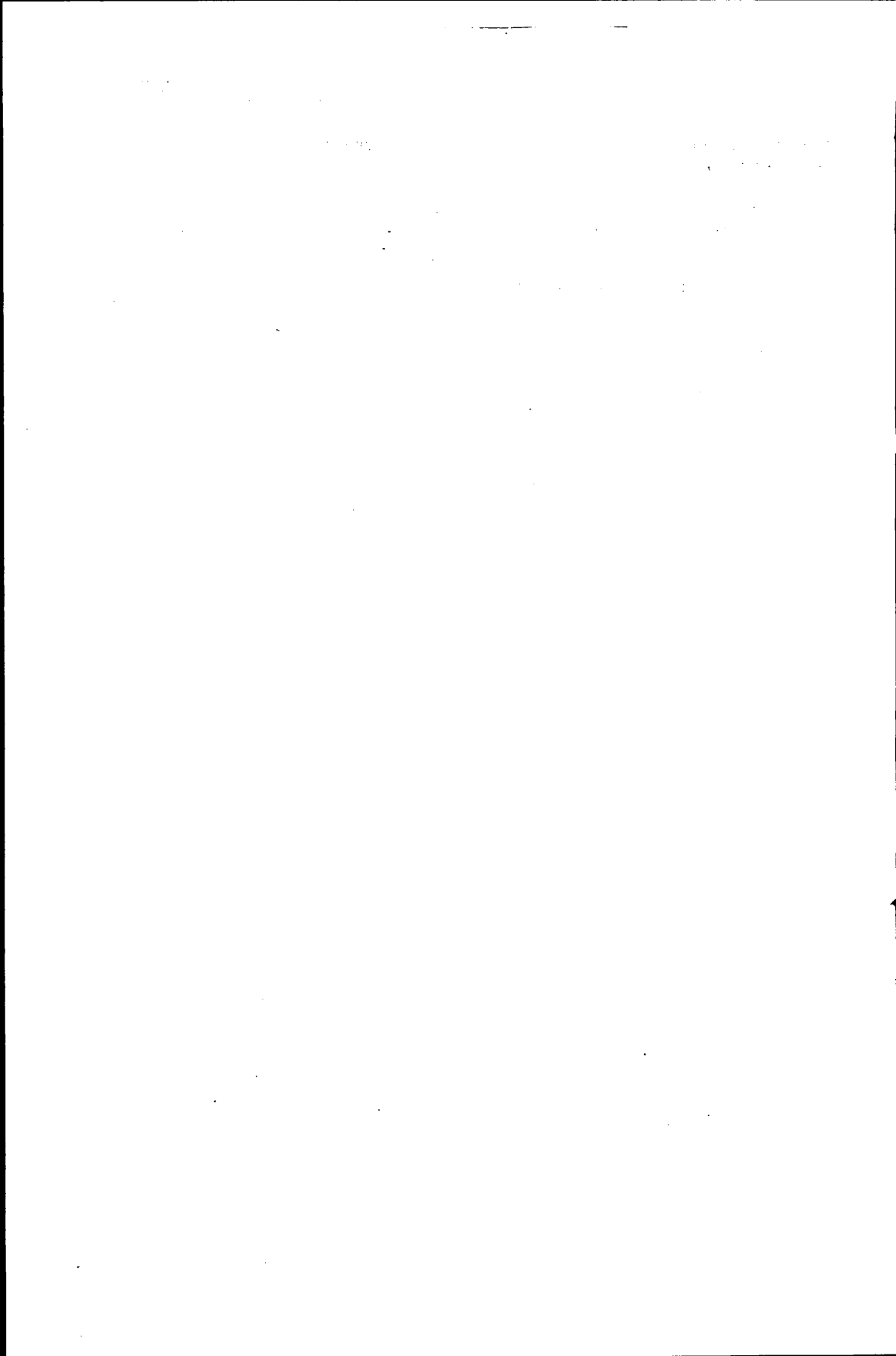
- SZABOLCSI ( 1992 ), v. ci-dessus, op. cit., pp. 154-158.

Pour « *Gyász és patyolat* » :

- SZABOLCSI ( 1992 ), v. ci-dessus, op. cit., pp. 173-174.

**En préparation :**

COTTIER-FÁBIÁN, Elisabeth ( à soumettre à la publication, année 1995 « Traduire l'« inadaptable » ou « adapter » l'intraduisible : deux poèmes d'Attila József, « *Emberek* » ( 1935 ) et « *Szól a szája szólítatlan* » ( 1937 ).



## Attila József en français

### *Bibliographie sélective des traductions et commentaires*

*La Revue Internationale*, Juin-Juillet 1946, Paris (« Un poète hongrois : Attila József », pp. 555-561 ) ; présentation de François Fejtő ; poèmes traduits et adaptés par Miklós Hubay et André Prudhommeaux.

JÓZSEF, Attila ( 1948 ), *Poèmes choisis*, Budapest, éditions Cserépfalvi. Adaptation française de Marcel Lallemand.

*Hommage à Attila József par les poètes français* ( 1955 ), ouvrage collectif, Paris, éd. Seghers. Introduction de Tristan Tzara ; traduction par Claire et Ladislav Gara, Albert Gyergyai ; adaptation par 28 poètes et écrivains français, dont Guillevic, Daniel Anselme, Alain Bosquet ...

ROUSSELOT, Jean ( 1958 ), Attila József ( 1905-1937 ) : *sa vie, son œuvre*, Paris, éditions Médiannes, Collection « Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse ». Introduction et commentaires de Jean Rousselot ( poèmes traduits par Ladislav Gara, adaptés par Jean Rousselot ).

JÓZSEF Attila ( 1961 ) *Poèmes choisis adaptés du hongrois*, Budapest, éditions Corvina. Préface de Guillevic ; adaptation française par 22 écrivains et poètes ( Guillevic, J. Rousselot, C. Dobzynski, P. Eluard, D. Anselme, A. Bosquet, J. Gaucheron ... ).

GARA, Ladislav, ed., ( 1962 ), *Anthologie de la poésie hongroise*, Paris, éd. du Seuil, pp. 336-351 ; traductions de L. Feuillade, Guillevic, P. Chaulot, etc ...

BODNÁR, György ( 1965 ), ed., *Panorama de la littérature hongroise du XX<sup>e</sup> siècle*, t. II, Budapest, éd. Corvina, pp. 5-33 ; traduits par L. Gara et T. Gorilovics, adaptés par 6 écrivains et poètes, dont Guillevic, J. Rousselot ...

*Arion*, année 1966, Budapest, éd. Corvina : pp. 121-144, « Attila József and the World », article ; « traductions-adaptations » en français ( J. Rousselot, P. Emmanuel, Guillevic ), en anglais ( E. Morgan, V. Watkins ), en allemand ( S. Hermlin ), en espagnol ( F. Jamis ).

*Arion*, année 1976, n9, Budapest, éd. Corvina : numéro spécial consacré à Attila József ( pp. 9-85 ) ; « traductions-adaptations » en français ( J. Rousselot, Guillevic, M. Regnaut ), en russe ( S. Kirsanov, L. Martinov, D. Samoilov, N. Stefanova ... ), en anglais ( J. Bártki, V. Watkins ), en allemand ( A. Gesswein, P. Hacks ), en italien ( U. Albini ), en espagnol ( A. Cisneros ).

JÓZSEF, Attila : *Ce n'est pas moi qui clame*, traduit par Gábor Kardos. Cahiers d'Études Hongroises, 3/1991, pp. 134-135.

JÓZSEF, Attila : « *Tu as fait de moi un enfant* », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5/1993, p. 301. Traduit par Chantal Philippe.

\*

HATVANY, Bertalan, In Memoriam « La Belle Parole », *Nouvelle Revue de Hongrie*, Genève, sept-oct. 1944, 72-76. Cette publication contient également, p. 77-85, des extraits du numéro comémoratif de « Belle Parole » (textes de Pál Ignóty, François Fejtó, Tibor Déry, Andor Németh et une lettre de Thomas Mann).

HUBAY, Miklós, « Deux poèmes de la misère ». *Revue de la Hongrie nouvelle*, Genève, 1945.

KOESTLER, Arthur, *Hiéroglyphes*, Calmann-Lévy, Paris, 1955 ; pp. 207-215.

KASSAI, Georges ( 1977 ) : « Le traitement du résidu », in *Colloque sur la traduction*, sous la direction d'Etiemble ; Paris, éd. Gallimard, pp. 23-41.

SZABOLCSI, Miklós, ed. ( 1978 ), *Attila József, Sa vie et sa carrière poétique reconstituées à travers ses poèmes, ses confessions, sa correspondance et autres documents de l'époque*, Budapest, éditions Corvina.

BRABANT, Eva : « Le coupable innocent ». *Le Coq Héron*, 1982, n84. Avec la traduction de certains passages de la « Liste des idées libres ».

FEJTÓ, François : *Mémoires de Budapest à Paris*. Calmann-Lévy, Paris, 1986, pp. 64-69 ; 80-81 ; 87-92 ; 99-118.

SZÓKE, György : « Maladie et mort d'Attila József », *Synapse*, sept. 1987, pp. 70-75.

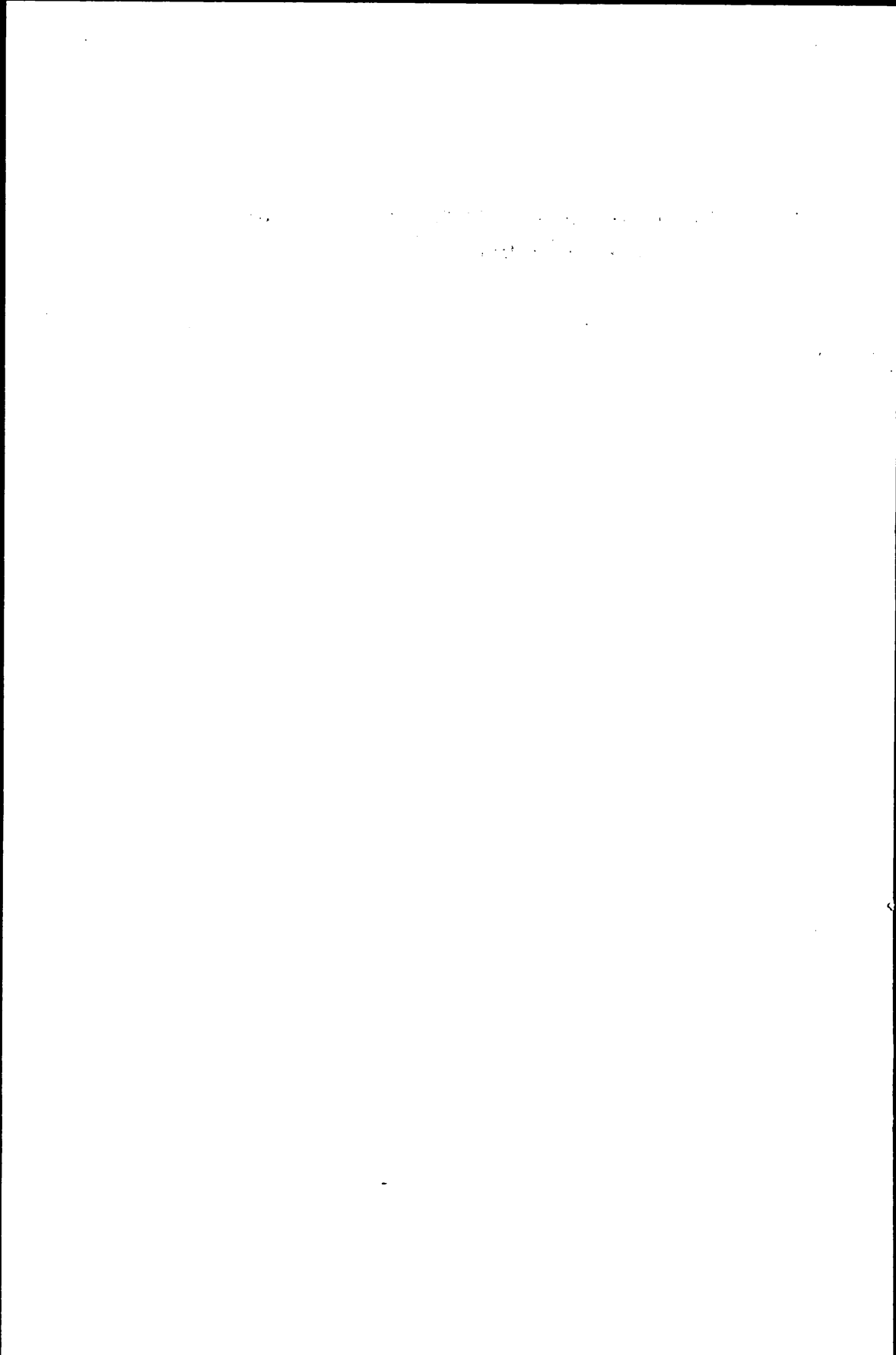
KASSAI, Georges : « Attila József et ses psychanalystes hongrois. Sublimation et suppléances ». *Colloque de Bonneval*, oct. 1988, GRAPP, 1990, pp. 127-135.

KASSAI, Georges : « Parallélismes, fréquences et connotations. A propos de deux strophes d'Attila József ». *Cahiers d'Études Hongroises* 1/1989, pp. 45-53.

KASSAI, Georges : « Attila József et la France ». *Cahiers d'Études Hongroises* 2/1990, pp. 135-139.

KASSAI, Georges : *Une survie tumultueuse : un poète entre Marx et Freud. Critique*, 1990, Tome XLVI, n517-518. « Budapest entre Est et Ouest ».

**Evolutions parallèles et relations bilatérales  
France-Hongrie XX<sup>e</sup> siècle**





## Introduction<sup>1</sup>

Réfléchir sur l'évolution de la Hongrie et de la France au XX<sup>ème</sup> siècle, tout en cherchant à comprendre les relations nouées entre ces pays, exige un effort de clarification important de tous les partenaires impliqués. Les enjeux sont scientifiquement et politiquement importants, car dans les deux pays on a pu constater l'accumulation de préjugés néfastes, dont l'essentiel porte sur les suites de la première guerre mondiale. Le colloque tenu en Sorbonne les 20 et 21 janvier 1994, et dont nous ne publions ici que ce qui touche à l'histoire, a marqué une étape que j'espère significative à plusieurs points de vue.

Tout d'abord il a fait connaître en France l'avancée notable des travaux hongrois sur la genèse du traité de Trianon, et en écho il a donné l'occasion aux collègues hongrois d'entendre le point de vue de chercheurs français et allemands sur la responsabilité hongroise avant et après 1920. Je tiens à souligner ici que la vision hongroise savante fait maintenant une large part aux conditions immédiates qui ont très largement contribué à faire du traité de paix ce qu'il a été, c'est-à-dire pour les Hongrois, un découpage territorial fort injuste. Il faut également noter que l'ampleur de cette injustice est ramenée par tous les auteurs à des proportions nettement plus réduites que l'illusion arithmétique qui voudrait que le tiers des Hongrois ait pu, sans risque d'entraver le développement national d'un peuple voisin, être « rattaché » à sa mère-patrie. Ce premier point n'est pas négligeable mais il repose sur une deuxième idée force qui s'est imposée au cours de la conférence : il n'y a pas, en France, de tradition anti-hongroise qui soit comparable à la méfiance à l'égard des Allemands, par exemple. Et les précurseurs de Trianon sont bien difficiles à trouver, surtout avant la guerre. Car la sympathie pour les peuples slaves n'impliquait pas une haine de la Hongrie, même si les slavistes français ont souvent pris fait et cause pour les nationalistes slaves. D'ailleurs le troisième éclairage qui nous a été offert portait sur la date de la décision de tronquer la Hongrie historique. A en croire Français et Hongrois, on peut maintenant affirmer qu'au plus tôt elle remonte à novembre 1917, et que des doutes ont subsisté pendant onze mois au moins après cette date. En estimant que le choix s'est opéré en 1918, on mesure bien l'importance de la conjoncture à court terme ( notamment des événements de Russie ) et le désir de croire que Vienne va finalement tenter de séparer son sort de celui de Berlin.

Au-delà de Trianon même, la position de la Hongrie entre les deux guerres a fait l'objet de contributions qui ont montré l'importance de la responsabilité propre des petits

<sup>1</sup> Les textes publiés ici ont souvent gardé leur forme initiale. Nous remercions les auteurs, qui ont mis de côté leur fierté littéraire, d'avoir bien voulu nous permettre de publier à temps ces contributions.

Etats d'Europe centrale, surtout pour ce qui est de leurs relations entre eux. Qu'un collègue allemand insiste sur ce sujet n'est pas indifférent, mais ses réflexions rejoignent celles des diplomates et militaires français de l'époque. Plus généralement, tout au long du colloque, on a pu percevoir en filigrane une interrogation sur la façon dont une « petite puissance » pouvait peser ou non sur son sort dans l'arène internationale. La question est ouverte, mais le collègue hongrois qui a étudié l'après-1945 montre bien que même dans le cadre du « bloc soviétique », la Hongrie a su manifester une spécificité qui n'a pas laissé la France indifférente.<sup>2</sup> En se plaçant dans une perspective centenaire, on voit d'ailleurs que malgré Trianon les ponts entre les deux pays n'ont jamais été coupés. C'est notamment vrai dans le domaine des échanges intellectuels.

Outre les relations bilatérales proprement dites, deux intervenants se sont penchés sur les migrations et ont tenté de donner des pistes pour combler une carence. Actuellement les travaux sur l'émigration hongroise en France sont très datés, pour l'essentiel, et ne permettent pas de comprendre les modalités d'insertion sociale des centaines de milliers de Hongrie installés en France depuis une centaine d'années. Utilisant l'expérience acquise lors de l'étude des Hongrois d'Amérique, Z. Fejős a intégré dans sa contribution écrite les remarques faites au colloque par Michel Dreyfus ( CNRS ) sur les émigrés polonais, espagnols et italiens en France, et notamment sur la surreprésentation des militants dans les études, alors que les élites immigrées entrepreneuriales ou religieuses étaient beaucoup moins bien connues. Toujours est-il que cette approche a permis de remettre en cause l'idée d'une identité nationale immuable et montré la multiplicité des identités nationales d'un même individu, tout particulièrement dans des situations liées aux migrations.

Enfin, en étudiant la façon dont la gentry hongroise d'il y a un siècle, puis une partie de la population juive hongroise après 1945, ont converti leurs avantages sociaux et politiques en fonction des mutations de la société hongroise, notre dernier contributeur a levé le voile qui couvre habituellement le caractère social et non seulement politique de l'histoire hongroise récente.

Pour qui lit attentivement les textes qui suivent, il est clair qu'il n'y a pas unité de vue sur tout, mais les divergences ne recouvrent pas la nationalité des auteurs. Le travail historiographique et historique, ainsi que sociologique continue, et le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises compte bien continuer à réunir les spécialistes de la Hongrie et de la région pour déchiffrer, avec nos collègues hongrois notamment, cette histoire parallèle et commune.

Les présidents de séances, Jean Bérenger et Béla Köpeczi, outre leur active contribution aux débats, sont impliqués dans les travaux en cours et ont, depuis des années, contribué à la remise en cause des schémas simplistes hérités de l'entre-deux-guerres. Le colloque a donc permis de constater que la génération suivante d'historiens prolongeait les travaux de ces spécialistes de l'époque moderne, notamment en évitant les obsessions nationales si typiques issues du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cette évolution est sans aucun doute une des conditions nécessaires à la réflexion globale qui reste à mener sur la région danubienne.

<sup>2</sup> Par manque de temps, la contribution écrite de Michel Prigent, portant sur les perceptions de la guerre froide, n'a pu être intégrée à ce dossier.

László SZARKA

Académie hongroise des sciences, Institut des sciences historiques

## Les minorités hongroises issues de Trianon : visions hongroises

( *Contribution à la question de l'auto-organisation et  
de l'intégration des minorités hongroises dans l'entre deux guerres* )

« Les conditions ethnographiques dans l'Europe centrale sont telles qu'il est, en effet, impossible que les frontières politiques coïncident dans toute leur étendue avec les frontières ethniques » affirme Millerand dans la lettre annonçant au nom des Alliés le texte définitif du traité de paix hongrois de Trianon. Justifiant le rejet des arguments hongrois, il poursuit : « Il s'ensuit, et les Puissances alliées et associées ne se sont pas résignées sans regret à cette nécessité, que certains noyaux de population magyare se trouveront passer sous la souveraineté d'un autre Etat. Mais on ne saurait se baser sur cette situation pour prétendre que mieux aurait valu ne pas modifier l'ancien statut territorial. Un état de choses, même millénaire, n'est pas fondé à subsister lorsqu'il est reconnu contraire à la Justice. »<sup>1</sup> Quand on examine la formation des minorités hongroises de Tchécoslovaquie, Roumanie et Yougoslavie, soit près de trois millions de personnes en tout, il faut prendre en compte, entre autres, la réalité que Millerand mentionnait comme facteur décisif, c'est-à-dire les villes et villages à population mixte d'Europe centrale, autrement dit les rapports ethniques en tant que données objectives.<sup>2</sup>

Pourtant il est un fait qu'on ne peut pas oublier, c'est qu'il y a des frontières ethniques nettement définissables entre Slovaques et Hongrois, entre Ruthènes et Hongrois, et dans certaines zones entre Hongrois et Roumains, ou Serbes et Hongrois. En outre la frontière linguistique hungaro-slovaque était classée parmi les cas de rupture les plus nets, car seules quelques rares bourgades accueillent une population mixte. ( Les cartes 1 et 2 montrent bien la complexité des relations interethniques dans la région au sens large. )

<sup>1</sup> Lettre au Président de la Délégation Hongroise accompagnant la réponse des Puissances Alliées et Associées. Paris, le 20 mai 1920, in *A magyar békeszerződés. Traité de paix avec la Hongrie*, Budapest, 1920, p. 3.

<sup>2</sup> Dans son brillant essai sur l'arrière-plan sociologique de la délimitation des frontières Pierre Bourdieu démontre que, vu la priorité donnée de tout temps aux motifs subjectifs liés aux rapports entre puissances, les facteurs qu'on peut considérer comme des données objectives n'ont qu'une valeur relative quand il s'agit de déterminer les frontières. Pierre Bourdieu, « L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 35 ( 1980 ), p. 63-72.

Comme l'indique Millerand dans le passage cité ci-dessus, la Conférence de paix, ayant d'autres préoccupations, n'a pas tenté de faire respecter au maximum les caractéristiques ethniques du bassin des Carpathes.<sup>3</sup>

Dans le cadre de la Hongrie polyglotte d'avant 1918, l'évolution des rapports entre les Hongrois et l'autre moitié de la population, soit cinq nationalités, n'indiquait aucune tendance à l'accroissement de la différenciation ethnorégionale, à l'accentuation des limites entre ethnies, ou de leur séparation. Au contraire, au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle puis dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup>, on en est peu à peu arrivé à une sorte de mosaïque, à une structure ethnosociale fondée sur des complémentarités. C'est dans cette communauté étatique plurinationale marquée par quelques spécificités régionales qu'ont eu lieu en même temps une industrialisation fort poussée, bien qu'étant concentrée dans quelques îlots, une urbanisation aux résultats extrêmement significatifs, et un développement de la bourgeoisie qui a entraîné des mutations importantes dans toutes les couches de la société. C'est ce qui a provoqué les migrations et les processus d'assimilation (magyarisation) si forts au tournant du siècle. Dans un premier temps on peut constater que ces transformations sociales, qui ont touché des millions de personnes, ont rendu de plus en plus imbriquées les existences des peuples du bassin des Carpathes, et que, comme l'indiquait la déclaration nationale faite à l'époque par les Slovaques, on en était presque arrivé à des relations de sang, familiales.<sup>4</sup> Dans un second temps au contraire, si l'on se situe dans le champ de la concurrence symbolique entre nationalités — l'illusion de la création d'un « Empire hongrois » monolingue répondant aux visions de l'« oppression asiatique » et de « la mort de la nation » — les représentations nationales de la société finirent par être totalement opposées.<sup>5</sup>

Malheureusement, en raison de l'absence tant d'une coalition des forces politiques qui aurait pu permettre un changement, que d'une volonté politique en ce sens, les caractéristiques ethniques objectives de la Hongrie d'avant 1918 ne reçurent pas l'attention dont elles auraient dû bénéficier, ni au sein de la Monarchie hongroise, ni dans les structures fixées par le droit constitutionnel de la Monarchie austro-hongroise. Les tentatives politiques erratiques des Roumains, des Slovaques et des Serbes en vue de la création de territoires nationaux autonomes, ou de la fédéralisation interne de la Hongrie ont échoué face à des obstacles qui se sont révélés insurmontables.<sup>6</sup>

<sup>3</sup> Pour ce qui est du règlement des questions territoriales en débat il y a eu une évolution claire. A la priorité donnée aux intérêts économiques et stratégiques des nouveaux Etats centre-européens, s'est ajoutée de plus en plus nettement la volonté des grandes puissances de pacifier la région. C'est pourquoi, en l'absence de présence militaire de l'Entente, le renforcement des positions tchécoslovaques et roumaines a semblé être la forme d'intervention la plus efficace pour rétablir l'ordre.

<sup>4</sup> Le texte du mémorandum national slovaque adopté en 1861 à Turóvszentmárton (Martin en slovaque) a été publié par Gábor G. Kemény, dans *Iratok a nemzetiségi kérdés történetéhez Magyarországon a dualizmus korában, 1867-1892* (Ecrits sur l'histoire de la question des nationalités en Hongrie à l'époque du dualisme), Budapest, 1952.

<sup>5</sup> De ce point de vue, voir l'étude de Ludwig von Gogolák, in Urbanitsch et Wandruszka (sous la direction de), *Die Habsburgermonarchie 1867-1918, Die Völker des Reiches*, vol. III, tome 2.

<sup>6</sup> Voir les contributions de Károly Vörös et de László Katus dans le volume dirigé par Peter L. Hidas, *Minorities and the Law*, Toronto, 1986.

La loi hongroise sur les minorités de 1868 avait prévu pour les groupes non hongrois des droits très étendus en matières d'utilisation de la langue maternelle et de culture. Mais la politique gouvernementale d'assimilation, qui visait à renforcer l'unité de la nation hongroise politique sans négliger l'unification ethnique, a en quelques décennies réduit à peu de chose les ambitions du législateur, qui avait envisagé une pratique fondée sur le partage des droits et devoirs, la distribution des compétences et même la concession ( politique ). C'est justement à cause des conséquences négatives de la politique hongroise des nationalités que, quand la première guerre mondiale éclata, les représentants radicaux des nationalités de Hongrie mirent leurs espoirs dans ce qu'on appelait la solution-catastrophe, c'est-à-dire la défaite militaire de la monarchie des Habsbourg et sa dissolution. Ceci est largement prouvé par le fait que les programmes de création d'Etats nationaux de l'émigration slave du sud et tchécoslovaque d'Europe occidentale étaient repris par la majorité des hommes politiques d'opposition issus des minorités sans aucune restriction sur le fond et même sans aucune remarque.<sup>7</sup>

L'histoire du traité de paix de Trianon signé le 4 juin 1920 et celle des minorités hongroises qui en résultèrent ont donc des racines étendues qui plongent fort profond, et sans la prise en compte desquelles l'esprit public hongrois d'aujourd'hui ne sera pas plus capable que l'opinion dans l'entre-deux-guerres d'assimiler les changements constitutionnels des années 1918-1920, et de remettre à sa juste place la problématique construite autour de l'événement qui est certes le plus important de l'histoire hongroise du siècle, mais qui a pendant été vécu trop longtemps comme un traumatisme.<sup>8</sup>

On peut, sans trop craindre de se tromper, affirmer que l'année 1919 a été la plus longue de l'histoire hongroise : en fait elle a duré 20 mois ! Elle commença avec l'élan de la révolution des chrysanthèmes du 30 octobre 1918 pour en arriver à précipiter le pays — qui après la défaite militaire de la Monarchie devint rapidement la République populaire hongroise — dans une révolution communiste portée par une puissante foule désemparée. Celle-ci fut suivie par une période d'occupation de trois mois de Budapest et d'une bonne partie du pays par les Roumains, qui par endroit restèrent plus longtemps. Puis vint le régime Horthy, qui liquida les illusions de politique intérieure et extérieure. Cette année, qui à tous points de vue fut celle de l'effondrement, se conclut par la signature du traité de paix de Trianon. L'élite dirigeante aristocrato-gentroïde de la Hongrie d'antan essaya, après l'échec des révolutions bourgeoise et prolétaire, de reprendre là où, le 19 octobre 1918, István Tisza avait abandonné les rênes du pouvoir en constatant la défaite militaire. Elle réussit à maintenir ses positions hégémoniques et rejeta l'essentiel de la responsabilité de l'éclatement du cadre étatique historique sur

<sup>7</sup> Par exemple, sur la réaction des hommes politiques slovaques on peut consulter Vavro Srobár, *Osvobodené Slovensko*, Bratislava, 1932.

<sup>8</sup> On peut consulter les deux ouvrages qui ont fait la présentation la plus riche du syndrome de Trianon : sous la direction de Béla K. Király, Péter Pásztor, Ivan Sanders, *Essay on World War I : Total war and Peacemaking. A Case Study on Trianon*, Brooklyn College Press, Columbia University Press, New York, 1982, *War and Society in East Central Europe VI ( East European Monographs CV )* et, sous la direction de Stephan Borsody, *The Hungarians : a Divided Nation*, Yale Center for International Area Studies, New Haven, 1988.

les dirigeants qui avaient présidé à l'échec ( ou au moins à l'absence de succès ) des deux révolutions. Pendant ces vingt mois de chaos, le pays essaya quatre systèmes de gouvernement, on y compta huit gouvernements et deux contre-gouvernements. Les armées des pays voisins conquièrent, en ne rencontrant pas autre chose qu'une résistance minime, les deux tiers du territoire d'origine de l'Etat hongrois, y compris des régions majoritairement hongroises. Sur la scène internationale, la Hongrie fut alors presque totalement isolée, et, en pratique, elle ne maintint de relations avec les puissances de rang mondial qui prenaient les décisions que par le biais des missions militaro-diplomatiques envoyées par l'Entente puis par la Conférence de paix.<sup>9</sup>

Plusieurs facteurs ont joué un rôle exceptionnellement important dans la création de minorités hongroises fortes de plus de trois millions de personnes. Comme points de départ il y avait les traditions ethno-régionales d'avant 1918, les notes présentant à la Conférence de paix les exigences territoriales des nouveaux pays — qui, on s'en aperçut plus tard, furent d'autant plus prises en considération que même du point de vue administratif il n'y avait aucune limite intérieure tenant compte de la répartition des groupes ethniques — et les conceptions stratégiques. Aux yeux des Hongrois les revendications territoriales tchécoslovaques, yougoslaves et roumaines ( fondées pour l'essentiel sur des promesses orales ou écrites datant de la guerre ), ne permettaient à la Conférence de paix, lors des réunions sur le tracé de frontières, que de choisir entre le mauvais et pire. Les délégations française, anglaise, italienne et américaine, qui tentaient chacune de promouvoir ses sphères d'influence et ses intérêts propres du moment, dans la mesure où elles avaient des différends sur quelques éléments du tracé de la frontière hongroise, n'étaient disposées à rejeter que les revendications territoriales nettement outrancières. ( Ainsi le Csallóköz/Žitný Ostrov, totalement hongrois ethniquement, a-t-il été placé sous souveraineté tchécoslovaque parce que les Français n'ont pas obtenu des Italiens et des Américains la cession à la Tchécoslovaquie des bassins houillers industrialisés du nord de la Hongrie actuelle et qu'en échange, pour compenser le recul français, les Américains n'ont plus demandé que le Csallóköz/Žitný Ostrov soit maintenu sous autorité hongroise.<sup>10</sup> )

La lettre de Millerand citée plus haut tente d'expliquer les partis pris, par ailleurs assumés ouvertement, qui ont pesé sur les choix territoriaux en évoquant une alternative dont les deux branches étaient opposées à l'extrême. Pour l'Entente il ne fut pas réellement difficile de trancher entre l'intégrité totale de la Hongrie millénaire et les revendications des nouveaux petits Etats alliés. Pourtant dans les propositions de solution alternatives avancées à la Conférence de paix et ailleurs par les gouvernements

<sup>9</sup> Mária Ormos, *From Padua to Trianon*, Budapest, 1991, p. 9.

<sup>10</sup> Sur cette question du Csallóköz/Žitný Ostrov, grande île du Danube située entre Budapest et Bratislava, voir *A magyar béketárgyalások. Jelentés a magyar békeküldöttség működéséről, Neuilly-sur-Seine-ben 1920 januárius-március havában*, ( Les négociations de paix avec la Hongrie. Rapport d'activité de la délégation hongroise à la conférence de paix à Neuilly-sur-Seine dans les mois de janvier-mars 1920 ) tome I, Budapest, 1920, p. 448-449, et Géza Jeszenszky, « A csallóközi magyar-szlovák határ története », ( Histoire de la frontière hongro-slovaque à la hauteur du Csallóköz ) *História*, 1988/6, p. 28-29. [Sur le sort de cette île du siècle se reporter également à la contribution de Vladimír Fiser, NDLR.]

hongrois, on peut trouver une prise en compte accrue de la situation ethnique se traduisant dans des plans et des propositions.

Et pourtant, en réalité, il est inutile de poser de questions rhétoriques, car dès l'époque des faits, les contemporains savaient clairement que le système de paix de Versailles et en son sein le traité de Trianon — quelles qu'aient été les solutions territoriales adoucies imaginées par les Hongrois dans des cadres confédéral, d'union personnelle, voire cantonal ou proposées à plusieurs reprises par les diplomates anglais, américains et italiens — ne pouvaient reposer que sur les rapports de forces militaires et politiques établis à la fin de la guerre, sur le « fait accompli » militaire résultant des actions menées entre novembre 1918 et l'automne 1919, et ils savaient aussi que c'est sur ces bases qu'on a tenté d'isoler, et de pacifier au plus vite les foyers de conflits militaires ou révolutionnaires. En même temps il s'agissait aussi, en se tournant vers l'avenir, de garantir les intérêts des puissances de l'Entente qui dirigeaient les travaux de la Conférence de paix et ceux de leurs associés. Il était impossible de croire qu'à un accord de paix qu'on pouvait défendre politiquement et militairement et qui pouvait être géré on aurait pu substituer, en tant qu'alternative prise au sérieux, le risque du *bellum omnis contra omnes*. C'est cette même crainte qui explique que les propositions fort incertaines de condominium, certes fondées quant aux droits des nationalités, mais impliquant le prolongement de conflits locaux, n'avaient aucune chance d'être retenues. Et on peut ajouter que les gouvernements hongrois qui en prirent l'initiative ne les assumèrent pas de façon conséquente, sans évoquer la position de rejet catégorique des Tchécoslovaques et des Roumains.<sup>11</sup>

Pourtant les dirigeants politiques hongrois, à la fin de la guerre, avaient bien compris que, sans le ferme soutien d'une des grandes puissances victorieuses, il était impossible de maintenir l'unité de l'Etat hongrois historique. Et c'est pourquoi, comme Budapest ne pouvait compter sur strictement personne à part les Américains les Hongrois s'efforcèrent, afin de bénéficier d'une position de négociation favorable tout en se tenant au principe de l'intégrité territoriale, d'élaborer des accords provisoires auxquels il aurait été possible de faire référence après l'éventuel abandon forcé du principe d'intégrité. Or c'est justement de ce point de vue qu'il faut donner raison à la décision de principe du Conseil supérieur de la Conférence de paix précisant que toute correction des frontières hongroises déjà fixées ne pouvait aboutir qu'à de nouvelles solutions reflétant les rapports de forces dans la région, et qui, du point de vue de la Hongrie, seraient encore plus mauvaises.<sup>12</sup>

A l'évidence toute autre est la question de savoir pourquoi malgré tous les efforts de la délégation hongroise le plébiscite, moyen employé seulement quatre fois dans le cadre du système de paix de Versailles, n'a été mis en œuvre qu'une fois dans le cas de la Hongrie, quand il s'est agi de décider du sort de Sopron et de ses alentours

<sup>11</sup> L'argumentation de Millerand est traduite en hongrois dans *A magyar béketárgyalások, ...*, op. cit., p. 4, et se développe en deux temps. Premièrement les peuples ont décidé de leur sort en octobre-novembre 1918. Et deuxièmement les Puissances ont tranché en connaissant la situation ethnique et les aspirations nationales de la région. Donc aucun plébiscite n'aurait pu véritablement entraîner la modification des frontières établies à Versailles.

<sup>12</sup> Voir Ormos, op. cit.

( Ödenburg en allemand, ville à la frontière de l'Autriche ). Ce n'est sans doute pas un hasard si les démarches effectuées en concertation par les délégations tchécoslovaques, yougoslaves et roumaines à la Conférence de paix ont justement été les plus fermes et les plus acharnées quand il s'est agi d'écarter la possibilité de plébiscites.<sup>13</sup>

En effet, à n'en pas douter, quelles qu'eussent été les circonstances dans lesquelles des référendums se seraient tenus dans les zones et villes à majorité hongroise, leurs résultats auraient entraîné des changements significatifs par rapport au tracé des frontières fixé à la Conférence de paix. La délégation hongroise a donc laissé passer une opportunité bien réelle quand, dans son activité parisienne et dans ses memoranda, elle s'est concentrée non pas sur le réexamen à posteriori du sort des territoires habités de façon compacte par des Hongrois, mais sur le principe de l'intégrité territoriale, et ce n'est qu'après le refus définitif de celle-ci qu'elle a soulevé la première question.<sup>14</sup>

Nous allons maintenant tenter de signaler en faisant la liste les facteurs qui ont soit favorisé soit entravé les processus d'auto-organisation des trois minorités créées par le système de paix de Versailles en Europe centrale, c'est-à-dire des groupes de Hongrois devenus minoritaires en restant en dehors des frontières de la Hongrie. Quelles furent les données politiques et économiques de base qui donnèrent aux Hongrois habitant, à la suite des traités de paix de Versailles et Trianon, la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie la possibilité de transformer des groupes ethniques créés artificiellement en véritables communautés ? On pense ici à une société ethnique qui soit capable d'exprimer ses intérêts propres face aux nations majoritaires et à la Hongrie issue du traité de Trianon.

On peut regrouper ces facteurs en trois groupes. Dans le premier on mettrait les phénomènes psychosociaux servant à manifester la nouvelle situation dans les petites communautés se retrouvant en situation minoritaire. Ce fut le cas tout particulièrement dans la première phase, où les nouveaux appareils d'Etat des trois Etats successeurs,

<sup>13</sup> Le texte original en français du mémorandum commun du 24 février 1920 signé par les trois délégations à la Conférence de paix a été publié dans l'ouvrage dirigé par Ion Ardeleanu, Vasile Arimia et Mircea Musat, *Desavirsirea unitatii national-statale a poporului Roman. Recunoasterea ei internationala, 1918*, vol. VI de Documente interne si externe, februarie 1920-decembrie 1920, Bucarest, 1986, p. 32-42. Pour ce qui est du plébiscite proposé également par les Hongrois en Transylvanie, la délégation roumaine a rédigé un mémorandum particulier s'y opposant, *Les Roumains et le plébiscite demandé par la délégation magyare*, Paris, mars 1920, cité dans l'ouvrage sus-mentionné, p. 106-111. Le point de vue tchécoslovaque, également opposé au plébiscite, est exprimé le plus vigoureusement et efficacement dans la déclaration faite par Masaryk en janvier 1919 et reprise dans *Világ*, le 6 janvier 1919. Alors qu'auparavant, dans l'émigration, Masaryk lui-même était favorable à la tenue de plébiscites, en tant que chef de l'Etat tchécoslovaque il repoussa le règlement par voie de référendum en invoquant l'influence de la propagande orchestrée par les appareils d'Etat autrichiens et hongrois, pourtant en décomposition. La position de Masaryk a été sévèrement condamnée par Oszkár Jászi, le ministre des nationalités du gouvernement de Mihály Károlyi. Voir Fedor Houdek, *Vznik hranic Slovenska*, Bratislava, 1931, p. 345-350.

<sup>14</sup> Voir la dernière étude hongroise détaillée sur cette question : József Gáldantai, *A Trianoni békekötés 1920. párizsi meghívástól a ratifikálásig*, ( L'accord de paix de Trianon de l'invitation de 1920 à Paris jusqu'à la ratification ) Budapest, 1990.



constatant des signes de résistance, eurent recours à la force brutale ( en février 1919, lors des manifestations de Pozsony/Bratislava, lors de la nomination de préfets roumains à Kolozsvár/Cluj et en terre sicule ). La solidarité locale qui se manifesta alors, ou celle d'autres communautés se trouvant dans des situations équivalentes a sans doute été la première expérience communautaire minoritaire.<sup>15</sup>

Ici, il nous faut mentionner la très forte identité nationale de chacune des trois minorités hongroises qui, selon ce que nous dit une enquête quantitative menée par des sociologues en Slovaquie de 1991, reste jusqu'à aujourd'hui une des caractéristiques des Hongrois qui y vivent. L'explication la plus immédiate que nous ayons est sans doute possible le fait que la période du XIXème siècle, qui a été déterminante pour le développement national hongrois, est aujourd'hui encore une référence commune à l'ensemble de la nation linguistique hongroise.<sup>16</sup>

Le comportement de résistance silencieuse face à l' « occupant » s'est également avéré être un facteur important de formation de la communauté dans la première période. Il faut toutefois rappeler que la résistance passive est devenue, du point de vue des minorités hongroises, une source de pertes significatives : les fonctionnaires qui ont refusé de prêter serment de fidélité aux nouveaux Etats ont été licenciés et en majorité ils sont partis s'installer en Hongrie, grossissant la troupe des 300.000 réfugiés.<sup>17</sup>

Une étape plus avancée de l'organisation communautaire s'est traduite, dans le cas des trois minorités, par un local-patriotisme se transformant progressivement en régionalisme d'un type nouveau, ou plutôt en provincialisme, et par un messianisme, un sens de la mission héroïque qui se sont imposés à ces minorités très rapidement vu leurs conditions d'existence ( l'adaptation spécifique faite par la minorité du transylvanisme, le mouvement vox humana de Slovaquie du sud, ou la volonté de faire revivre la solidarité danubienne, etc. ). La reconnaissance de la nécessité de l'auto-organisation a donc fondamentalement pris le sens d'une sorte d'adaptation psycho-sociale à une situation sans aucun précédent pour les trois groupes de population.

<sup>15</sup> Sur la manifestation de Pozsony/Bratislava qui s'est terminée par huit décès voir László Fogarassy, « Pozsony nemzetiségi összetételének változásai », *Forrás*, 1987, numéro 10 ( Les modifications de la composition nationale de la population de Pozsony/Bratislava ) et sur les incidents en Transylvanie Ernő Raffay, *Erdély 1918-1919-ben, tanulmányok*, ( La Transylvanie en 1918-1919, études ) Budapest, 1987.

<sup>16</sup> Alena Zelová, « A nemzeti kisebbségek identitása Szlovákiában », *Regio*, 1991/1, p. 57-65 ( L'identité des minorités nationales en Slovaquie ).

<sup>17</sup> Sur les réfugiés, voir Gyula Popély, *Népfogyatkozás, a szlovákiai magyarok a népszámlálások tükrében*, ( Population en voie de déclin, les Hongrois de Slovaquie au miroir des recensements ) Pozsony/Bratislava, Budapest, 1990, Árpád E. Varga, *Népszámlálások a jelenkori Erdély területén. Jegyzetek Erdély és a kapcsolt részek XX. századi nemzetiségi statisztikájának történetéhez*, ( Recensements dans la Transylvanie contemporaine. Notes sur l'histoire des statistiques sur les nationalités de Transylvanie et des parties rattachées au XX<sup>e</sup> siècle Budapest, 1992, et Károly Mirnics, *A vajdasági magyarok asszimilációjának történetéhez*, ( Sur l'histoire de l'assimilation des Hongrois de Voïvodine ) manuscrit en cours de publication ( Budapest, 1994 ).

Tout cela a été rendu extraordinairement difficile par l'interdiction initiale de relations avec la Hongrie, avec Budapest qui gardait à beaucoup de points de vue un rôle central, par les obstacles qui furent mis ensuite, et par le caractère ardu de ces relations qui se maintient jusqu'à aujourd'hui. ( Vue d'Europe occidentale, la diffusion de la presse culturelle hongroise rencontre des obstacles proprement incroyables, sans évoquer celle de la presse quotidienne. ) La relation entre la Hongrie et les minorités hongroises a souvent et beaucoup changé. Entre les deux guerres les sentiments de rupture avec la Hongrie, d'annihilation dominant, et le but essentiel était alors de les éradiquer. Trianon — tant dans la propagande révisionniste hongroise, dans la politique officielle hongroise, que dans les arts — personnifiait tous les maux. C'est bien pourquoi il faudrait analyser en tant que tel le fait qu'au sein des minorités hongroises l'irréductibilisme radical, pourtant souvent dénoncé par anticipation, n'a jamais eu qu'un soutien limité.<sup>18</sup>

Le deuxième grand groupe de facteurs pesant sur l'auto-organisation des minorités correspond aux droits politiques, économiques, culturels garantis par les nouveaux Etats, et plus généralement à l'attitude de la société majoritaire face aux minorités.

Les accords de défense des minorités signés par les trois Etats successeurs eurent des suites positives en Tchécoslovaquie et partiellement en Roumanie. On pense avant tout à l'autorisation d'emploi des langues minoritaires, au maintien d'un réseau minimal d'institutions culturelles et d'enseignement hongroises, et au règlement du statut juridique des Eglises des minorités.<sup>19</sup>

Alors que la Tchécoslovaquie cherchait à appliquer dans sa législation sur les minorités les principes de l'accord international la Roumanie et la Yougoslavie essayaient au contraire d'en limiter la portée. On peut mesurer la différence réelle entre ces deux positions en examinant tout particulièrement la liberté d'action et les résultats des partis politiques des minorités hongroises. Il est bien sûr également vrai que les succès de la représentation politique hongroise de Tchécoslovaquie a été facilitée du fait que, des Etats de la Petite Entente, c'est la République de Masaryk qui a été contrainte au plus de compréhension, car Prague, surtout dans les années trente, a eu de plus en plus de souci du fait de la minorité de trois millions et demi d'Allemands instrumentalisée par Hitler.

Les trois minorités hongroises ont tenté de profiter au maximum des possibilités offertes par la Société des Nations de Genève pour la défense des minorités : de façon intéressante dans ce cas ce sont les initiatives des Hongrois de Roumanie qui ont connu le plus de succès, réussissant dans certains cas à faire reculer le gouvernement de Bucarest qui dut retirer plusieurs mesures orientées contre les minorités. Dans chacun des trois Etats, cela a eu une importance particulière dans la réparation des torts

<sup>18</sup> L'analyse de l'histoire de la politique révisionniste hongroise par un spécialiste n'a toujours pas vu le jour, mais on peut clairement montrer, grâce aux programmes politiques des partis hongrois des pays voisins, aux documents sur leurs relations avec la Hongrie, que les hommes politiques hongrois en situation minoritaire étaient plus prudents, plus retenus sur la question de la révision des frontières.

<sup>19</sup> De ce point de vue voir *Fejezetek a cseszlovákiai magyarok történetéből*, ( Chapitres de l'histoire des Hongrois de Tchécoslovaquie ) Pozsony/Bratislava, 1993.

provoqués par les réformes agraires, et les transferts de propriétés qu'elles ont entraînés, ainsi que par la tutelle de l'Etat sur le réseau scolaire de langue hongroise. Or, on sait que parmi les conditions de base de l'auto-organisation de la minorité hongroise entre les deux guerres il y a l'affirmation d'une vie économique et d'un groupe d'entrepreneurs s'organisant entre autres aussi sur une base ethnique, et le maintien d'une instruction scolaire dans l'esprit national. Il faut noter qu'aujourd'hui l'absence de ces deux conditions rend très difficile les processus d'auto-organisation renaissant depuis 1989.<sup>20</sup>

Le gouvernement hongrois a considéré dès le début qu'un de ses principaux devoirs était d'obtenir un règlement global de la question du droit des minorités hongroises, même s'il est vrai qu'entre les deux guerres il n'a jamais renoncé à l'espoir de modifier les frontières. La Hongrie a tenté de passer des accords bilatéraux de défense des minorités avec les pays trois voisins concernés, mais comme on le comprend en voyant l'argumentation justifiant le refus tchécoslovaque, aucun des Etats successeurs ne considérait que les minorités restées en Hongrie soient assez importantes pour que leur défense justifie de laisser la Hongrie s'appuyer sur un accord pour défendre ses minorités, ou bénéficier d'un droit de regard officiel sur le respect de leurs droits. En conséquence le gouvernement hongrois est intervenu en défense des minorités hongroises surtout au sein du système de la SdN, de l'Union Interparlementaire et d'autres forums internationaux, mais il n'a jamais laissé planer de doute sur le fait que pour lui la seule solution réelle était de changer les frontières. L'appréciation à porter sur la politique hongroise de révision est un thème toujours d'actualité dans l'historiographie nationale : d'après ce que nous en savons aujourd'hui, le programme de révision intégrale a représenté, pour la majorité de gouvernement hongrois, une sorte de revendication « en plus » alors que, au moins depuis l'échec des concertations bilatérales de 1921-1923, la politique étrangère hongroise s'est concentrée en priorité sur l'objectif de récupération des territoires proprement hongrois, c'est-à-dire la réalisation de la « révision ethnique ».<sup>21</sup>

L'auto-organisation des minorités hongroises dans la période de l'entre deux guerres n'a que partiellement correspondu à une intégration des trois groupes aux nouvelles communautés étatiques. On peut mentionner une fois de plus de nombreuses causes à cet état de fait : des conflits historiques d'avant 1918, de la décision de Trianon sur les frontières, vécue comme une injustice par la majorité des Hongrois des minorités, jusqu'à la non-connaissance de la langue de la majorité de la population, aux pratiques discriminatoires de l'appareil d'Etat, du Législateur, et du pouvoir judiciaire, ou aux relations restées jusqu'au bout vraiment tendues entre la Hongrie et les Etats voisins. Les Etats « d'accueil » se définirent dès le départ comme Etats-nations ; leurs

<sup>20</sup> Sur les coopératives de la minorité hongroise de Slovaquie, voir László Pukkai, *A Hanza szövetkezeti mozgalom története*, ( Histoire du mouvement coopératif Hanza ) Pozsony/Bratislava, 1994, en cours de publication.

<sup>21</sup> Sur l'appréciation portée sur la révision voir entre autres Pál Köteles, « La politique extérieure de Pál Teleki », dans *Teleki Pál a politikus*, Budapest, 1992, et Loránt Tilkovszky, *Revízió és nemzetiségi politika Magyarországon 1939-1941*, ( Révision et politique en direction des minorités en Hongrie, 1939-1941 ) Budapest, 1967.

Tableau 1 (suite)

	Total	Hongrois	Allemands	Slovaques	Roumains	Ruthènes	Serbes	Serbes+Croates	Croates	Autres	
<b>1960</b>											
Hongrie	9 963	9 786	51	31	16	-	5	25		49	1961
Autriche	271	6	238	-	-	-	-	25		2	1961
Tchécoslovaquie	4 168	518	6	3 559	-	35	-	-		50	1961
Yougoslavie	1 847	459	-	61	58	(25)	833	246		165	1956
Roumanie	6 232	1 559	368	-	4 052	-	-	-		253	1959
Union Soviétique	920	146	-	12	18	686	-	-		58	
<b>Total</b>	<b>23 401</b>	<b>12 474</b>	<b>663</b>	<b>3 663</b>	<b>4 144</b>	<b>746</b>	<b>838</b>	<b>296</b>		<b>577</b>	
<b>1970</b>											
Hongrie	10 322	10 166	36	21	13	-	12	18		56	1971
Autriche	272	(7)	(240)	-	-	-	-	(25)		-	
Tchécoslovaquie	4 542	554	5	3 884	-	42	-	-		57	1971
Yougoslavie	1 930	439	7	60	53	22	890	246		213	1971
Roumanie	6 720	1 597	372	-	4 559	-	-	-		192	1966
Union Soviétique	1 057	152	-	10	23	808	-	-		64	
<b>Total</b>	<b>24 843</b>	<b>12 915</b>	<b>660</b>	<b>3 975</b>	<b>4 648</b>	<b>872</b>	<b>902</b>	<b>289</b>		<b>582</b>	

Tableau 1  
Répartition par nationalités de la population sur le territoire de la Hongrie historique 1920-1970

	Total	Hongrois	Allemands	Slovaques	Roumains	Ruthènes	Serbes	Serbes+Croates	Croates	Autres	
<b>1920</b>											
Hongrie	7 990	7 157	552	142	23	-	17		37	62	
Autriche	295	25	221	-	-	-	-		45	4	
Tchécoslovaquie	3 558	739	150	2 034	-	459	-		-	176	1921
Yougoslavie	1 488	391	319	49	70	11	-		-	98	1921
Roumanie	5 139	1 322	555	-	2 923	-	-		-	339	
<b>Total</b>	18 470	9 634	1 797	2 225	3 016	470	-	649	-	679	
<b>1930</b>											
Hongrie	8 689	8 001	479	105	16	1	7		28	52	
Autriche	299	18	(251)	-	-	-	-		30	-	1931
Tchécoslovaquie	4 065	708	169	2 408	-	546	-		-	234	
Yougoslavie	1 152	(400)	(300)	(70)	(50)	(20)	-	(650)	-	(62)	
Roumanie	5 548	1 353	544	-	3 208	-	-		-	443	
<b>Total</b>	20 153	10 480	1 743	2 583	3 274	567	-	715	-	791	
<b>1950</b>											
Hongrie	9 205	9 076	22	26	15	-	10		10	51	1949
Autriche	276	5	240	-	-	-	31		31	-	1951
Tchécoslovaquie	(4 000)	355	-	(3 565)	-	(30)	-		-	(50)	1949
Yougoslavie	1 745	449	36	72	59	22	197		197	147	1948
Roumanie	5 761	1 482	332	(	3 752	-	-		-	195	
Union Soviétique	(800)	(140)	-	(10)	(16)	(574)	-		-	(60)	
<b>Total</b>	21 787	11 507	630	3 673	3 842	626	238	768	238	503	

constitutions, leurs institutions politiques, leurs administrations et leur législations ne laissaient que très peu de liberté de mouvement aux minorités. Dans de telles conditions la loyauté des citoyens et des communautés minoritaires est restée à un niveau très bas, ce que même la Tchécoslovaquie, qui était sans aucun doute le pays qui menait la politique des minorités la plus généreuse, n'a pas réussi à surmonter réellement.

Pour résumer, nous pouvons donc dire qu'au travers du développement des minorités hongroises résultant des décisions de Trianon, on peut percevoir l'ensemble des problèmes générés par le traité de paix. Car à Trianon, on ne s'est pas contenté de sanctifier l'autodétermination des nationalités non hongroises. Les résolutions territoriales, et en premier lieu celles qui portaient sur les frontières hongroises, ont atteint les objectifs stratégiques et économiques des petits Etats d'Europe centrale alliés des grandes puissances victorieuses ; il n'était pas question de préparer les décisions d'un tribunal de paix impartial. Les minorités hongroises portent jusqu'à aujourd'hui le sceau de Trianon, minorité et majorités, sur la base des expériences équivoques vécues depuis 75 ans craignent toute modification de l'ordre établi, toute nouvelle règle du jeu administrative, juridique ou politique. La seconde guerre mondiale et les tentatives des années qui suivirent démontrèrent qu'on ne peut régler les rapports entre les peuples du bassin des Carpathes sans atteinte grave aux droits de l'homme par des modifications de frontières, des guerres locales, des échanges de populations, des déportations ou des génocides. Car toute solution par la force fait naître de nouvelles blessures et de nouveaux conflits, et qu'en fin de compte toute tentative d'homogénéisation se fait aux dépens tant des vainqueurs que des vaincus.

Selon Francis Fukuyama, ce qui rend fort particulier le processus qui préside à la grande expérience de la renaissance de l'Europe centre-orientale de l'après 1989, c'est l'étrange parallèle entre les tentatives de démocratie et les phénomènes nationalistes. Du point de vue des minorités hongroises cette expérience offre, face à l'assimilation qui ne cesse de s'accélérer, des possibilités nouvelles d'auto-organisation qui ont manqué pendant cinquante ans, des possibilités d'élaboration de revendications et de techniques d'autogestion culturelle et locale, ainsi que l'opportunité d'établir un système de relations d'un type nouveau tant avec les sociétés majoritaires qu'avec la Hongrie fondé sur une ouverture totale et la conciliation permanente des intérêts. On peut affirmer sans crainte d'erreur que le baptême de Trianon subi par les minorités hongroises perdra pourtant sa signification déterminante à l'instant où les frontières des petits Etats de la région deviendront symboliques dans la mesure où elles le sont déjà aujourd'hui en pratique dans les zones plus heureuses de l'Europe.

## L'amie de notre ennemi ?

### *Attitudes françaises envers la Hongrie et ses voisins slaves ( 1870-1938 )*

Au début de l'année 1918 une affiche était placardée sur les murs dans les rues et les salles de classe. Publiée par Berger-Levrault ( de Nancy ), elle comportait comme titre « Les nationalités opprimées ». Le dessin surmontant ce titre représentait les deux aigles des armoiries allemandes et austro-hongroises surplombées elles-mêmes par un casque à pointe purement prussien. L'Autriche-Hongrie, même comme « bourreau des nationalités opprimées », n'était, là encore et pour reprendre le titre utilisé par un spécialiste de ces pays, Jules Chopin, qu'un « brillant second ». Il fallait, pour l'opinion française, conforter l'idée qu'en tout domaine c'était l'Allemagne « la pire des pires ». Et de mentionner le martyr, dans l'ordre, des Polonais et des Serbes, entre les mains des deux « Reichs », rajoutant pour faire bonne mesure une dénonciation de l'allié bulgare de l'Autriche-Hongrie quitte à appeler Serbes ses victimes essentiellement macédonniennes. En France, la détestation des puissances centrales — c'est vrai depuis 1870 et le restera jusqu'en 1938 — c'est avant tout la détestation de l'Allemagne. Ensuite seulement vient l'Autriche germanophone ( parce que germanophone ) et enfin la Hongrie, « brillant troisième ». A preuve l'oubli complet, dû aussi à la simple ignorance, de toute mention des Slovaques, Roumains et Ruthènes parmi les nationalités opprimées sur cette même affiche dont le texte s'achève en affirmant que la seule paix possible est « celle qui laissera les nationalités de l'Europe centrale se constituer normalement » ( *ibid*, archives personnelles de l'auteur ). Comment la chose devait-elle s'appliquer et à qui ? Les Hongrois devaient-ils bénéficier des mêmes droits, eux que la France avait soutenus face à Vienne ( sans voir que cela faisait le jeu de Berlin ), faisant fond sur la très réelle francophilie des élites, hongroises ou non, de la région ? Je me consacrerai principalement au cas de la Slovaquie puisque tout simplement c'est elle qui occupe le plus grand rôle dans les publications des années 20 et 30, publications de spécialistes, historiens, politologues, économistes ou d'hommes politiques, sans oublier celles des propagandistes.

L'attitude française est due à des raisons de politique intérieure française et aux traditions de relations avec les différents pays. C'est surtout en fonction des besoins des intérêts nationaux français que l'on va défendre telle ou telle position. Les besoins des intérêts d'Etat français sont fixés pour la période moderne, c'est encore partiellement vrai jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, en fonction du tête à tête franco-prussien et franco-allemand. En Alsace on y est particulièrement sensible. Et le début de la ligne pro-tchèque, pro-serbe doit être cherché, pour ce qui est en tout cas des attitudes de notre élite politique, du côté des conséquences du traumatisme de la

guerre perdue de 1870. C'en est un simple corollaire. Je citerai ici un article de ce qui était la revue officieuse de l'Etat français qu'il soit monarchiste ou républicain modéré c'est à dire *la Revue des deux mondes*, hélas pas assez utilisée par ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées politiques. Laveley écrit dans le numéro du 15 novembre 1871 la chose suivante : « Quand la Bohême et les Slaves du Sud s'agitaient, nos hommes d'Etat disaient : « C'est la Russie qui souffle ce mouvement. C'est le panslavisme. » » Mais après la défaite de 1870 autre son de cloche, l'auteur dit dans le même article : « Nous en avons aujourd'hui un terrible besoin du panslavisme ! Lui seul peut nous sauver du pangermanisme. » Et il ajoute sous forme d'autocritique : « On ne s'en doutait guère à la fin du règne de Napoléon III, il n'y avait alors qu'un seul ennemi, le panslavisme. » On oublie donc les Cosaques de 1815, la guerre de Crimée, et autre querelle des Lieux Saints. On oublie l'allié turc.

Donc 1870 comme moment tournant. L'augmentation de l'intérêt pour cette zone va favoriser le développement de tous les projets visant à affaiblir les puissance centrales. On pense alors d'ailleurs plus à la Prusse, donc on s'intéresse beaucoup plus au Polonais qu'aux autres « victimes ».

Du coup, comme l'écrit Henri Toulouze, les Magyars « sauf à de rares époques » n'ont « jamais été au centre des intérêts français »<sup>1</sup>. Sinon par rebond et par la bande quand il fallait affaiblir le germanisme en soutenant en Hongrie ( mais aussi chez les « petits » Slaves souvent anti-hongrois ) les éléments démocratiques et souvent francophiles des classes moyennes éduquées d'origine toute récente et d'influence limitée.

Un autre idéologue de la jeune Troisième République, A. Leroy-Baulieu, voyait les choses un peu autrement, d'une manière moins univoque et moins « instrumentaliste ». Dans son ouvrage, *La France, la Russie et l'Europe*, loin de réduire unilatéralement l'Autriche-Hongrie au rôle de prison des peuples comme le fait la tendance germanophile à Paris il pose, en politologue et non en propagandiste, la question en terme d'alternative possible. Certes, son raisonnement part des mêmes présupposés que celui de tous les « regards » français de l'époque à savoir la réduction des Puissances centrales au « leadership » allemand-berlinois, de la question des germanophones d'Autriche à celle des germanophones d'Allemagne, des intérêts et par là des comportements des magyarophones de l'Empire des Habsbourg à ceux des germanophones du même Etat, enfin réduction de la question des nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie à celle des nationalités slaves, ces dernières d'ailleurs réduites aux « Slaves de l'Ouest et du Sud »<sup>2</sup>. Ainsi pas un mot des Roumains ni des Ruthènes ( slaves ), rien sur les Juifs ou les Tziganes. Depuis les accords franco-russes de 1891-1893 il n'y a plus de question ruthénienne/ukrainienne et la question polonaise ne se pose qu'en Allemagne et en Galicie autrichienne et pas à ... Varsovie, ville russe. Quant aux Hongrois, on note en 1896<sup>3</sup> que, par rapport à 1883, suite aux accords franco-russes intervenus entre temps, s'ils

<sup>1</sup> In Henri Toulouze, « Un événement parisien en 1883 : la grande délégation hongroise », *Cahiers d'Études Hongroises*, 1993, n°5, p. 145.

<sup>2</sup> A. Leroy-Beaulieu, *La France, la Russie et l'Europe*, extraits dans Jeromos Szalay, *Vérités sur l'Europe Centrale*, Paris, Danubia, 1961, p. 95

<sup>3</sup> Voir Catherine Horel, « Les fêtes du millénaire de la Hongrie vues par la France », in *Cahiers d'Études Hongroises*, 1993, n°5, p. 155-178.



sont toujours « intéressants » pour Paris contre l'Allemagne et le germanisme, ils sont gênants du fait de leur « politique agressive » voire de leur « férocité »<sup>4</sup> envers les Slaves, qui sont devenus depuis quelques années les amis de nos amis petersbourgeois. Aussi la France a-t-elle deux fers au feu en ce qui concerne sa stratégie de soutien à la contestation interne ( cinquième colonne ) menée contre ses ennemis de Berlin et de Vienne. Si la Hongrie est démocratique et fédéraliste elle deviendra une alliée au même titre que les Slaves de la Double Monarchie, si par contre elle fait fond sur un duopole Vienne-Budapest contre ses Slaves, eh bien Paris soutiendra au contraire le protecteur des Slaves ( les Slaves de l'Est non russes étant passés par pertes et profits ), à savoir Nicolas II. Leroy-Beaulieu dans le texte évoqué ci-dessus pose la question on ne peut plus clairement : « L'Empire des Habsbourg reste-t-il un Etat dualiste germano-magyar, c'est l'oppresser historique des frères slaves que Moscou est appelé à délivrer. Tente-t-il de se transformer en fédération donnant à chaque individualité une égale liberté, c'est un concurrent qui menace d'usurper vis à vis des Slaves de l'Ouest et du Sud la mission dévolue à la Sainte Russie. »<sup>5</sup>

Ainsi, dans la dernière hypothèse, la France serait prête à lâcher les Russes et même les indépendantistes des nationalités slaves opprimées si l'Autriche-Hongrie acceptait, comme l'y exhortait en 1848 l'austo-slavisme d'un Palack, de se fédéraliser intégralement.

### Les options de l'après-guerre ( 1917-1920 )

Cette possibilité disparaît chez les « théoriciens » et stratèges politiques français en 1917, quand ils choisissent de jouer la seule carte de la destruction inconditionnelle de l'Autriche-Hongrie, d'autant que la Russie de février 1917 disparue, il n'y a plus de raison de défendre une solution intermédiaire d'autonomie slave protégée par la Russie.<sup>6</sup> Le silence ou la marginalisation des Hongrois démocrates et fédéralistes lassent les Français. En juillet 1918 les Britanniques eux-mêmes, avec Lord Robert Cecil du Foreign Office conclueront : « Il n'y a désormais aucune chance de détacher l'Autriche-Hongrie de l'Allemagne »<sup>7</sup> La France soutiendra les indépendantistes slaves, Ernest Denis lançant des revues au titre emblématique, *La Nation Tchèque* ( incluant les Slovaques de Haute Hongrie ) puis *Le Monde slave*. Son propre maître Louis Léger, fondateur des études slaves universitaires en France, posait en axiome, après bilan de l'évolution en Transleithanie après 1867, que le « patriotisme généreux » des Hongrois avait laissé la place, une fois la tutelle étrangère secouée, à l'« aveuglement égoïste qui les empêche de reconnaître chez autrui les droits qu'ils réclament pour eux-mêmes »<sup>8</sup>.

<sup>4</sup> Ibid., p. 166-167.

<sup>5</sup> Leroy-Beaulieu, loc. cit.

<sup>6</sup> Voir mon article « Les communistes et la paix de Versailles : le cas des pays slaves », in *Les conséquences des traités de paix de 1919-1920 en Europe Centrale et Sud-Orientale*, sous la direction de P. Ayçoberry et al., Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1987, p. 371-386.

<sup>7</sup> Ibid., p. 376.

Ainsi Millerand, au nom des Puissances alliées et associées dans une « lettre d'envoi » écrite le 6 mai 1920 et adressée à la délégation hongroise, jointe au traité de Trianon signé un mois plus tard, estime-t-il que l'urgence de « la conclusion de la paix à laquelle l'Europe entière aspire » passe avant « l'intérêt ethnique et économique de noyaux » ou « d'îlots » de « population magyare »<sup>9</sup>.

A l'intérêt de la paix pan-européenne s'ajoute la rupture avec la théorie du droit historique, bien dans la ligne d'une Troisième République dénigrant les « anciens régimes » : Millerand précisait qu'« un état de choses même millénaire, n'est pas fondé à subsister lorsqu'il est reconnu contraire à la justice »<sup>10</sup>. Toutefois, le principe des nationalités lui-même est sur-déterminé par l'intérêt de la paix en Europe, ce qui suppose pour la France officielle de 1920 le soutien aux nationalités slaves amies de la France, Pologne et Bohême ( ou Tchécoslovaquie, terme utilisé comme synonyme de Bohême par les dirigeants français et qui fait l'impasse sur le problème slovaque et sur celui des Hongrois de Slovaquie ). Concrètement, cela veut dire le refus d'accorder un plébiscite aux territoires hungarophones situés à l'extérieur de la Petite Hongrie de 1920. Notons que ce problème ne se pose pas pour la Croatie car la délégation hongroise à Trianon renonce à exiger un plébiscite dans cette région<sup>11</sup> ni pour le Burgenland puisque les Hongrois, grâce à l'action de leur corps francs de 1919 à 1921, obtiennent la ville de Sopron après la tenue d'un plébiscite.<sup>12</sup> Toutefois, si les Hongrois ont eu gain de cause à Sopron, c'est que le Burgenland ne faisait pas partie, vu qu'il s'agissait de l'Autriche germanophone, des territoires promis aux amis de l'Entente. Ouvrir la question d'un plébiscite c'était, selon André Tardieu lui-même, le négociateur de Versailles, renoncer à la Tchécoslovaquie car c'eût été « manquer aux engagements pris pendant la guerre en faveur des victimes historiques de l'Allemagne ».<sup>13</sup> Si l'on compare le cas hongrois avec celui de l'Italie satisfaite aux dépens des Slovènes et des Croates, Slaves alliés à l'Entente pas plus mais pas moins que les Slaves de Slovaquie ou les Slaves serbo-croates du Banat, que l'on a refusé à la Hongrie, on voit que cette dernière paie pour ne pas avoir su changer de camp pendant la guerre comme l'a fait l'Italie. La décrédibilisation de toute solution fédérale et de toute stratégie zonale de développement économique — comme le préconisaient les Britanniques — furent autant de point d'appui pour les amis de Paléologue ou de Paul-Boncour. De plus Károlyi et Oszkár Jászi, son ministre des minorités, en 1918-1919, s'ils promirent l'indépendance aux Roumains de Transylvanie, n'allèrent pas au-delà d'un plan d'autonomie en ce qui concerne les Slovaques. Par ailleurs l'Entente les trouve trop « rouges » et les traite de manière bien plus intransigeante qu'elle ne le fera pour Béla

<sup>8</sup> Cité par Sigismond Varga, *La tragédie d'un pays millénaire*, Paris, La Source, s.d. ( 1932 ), p. 46.

<sup>9</sup> Ibid., p. 67-70, pour le texte de la « Lettre ».

<sup>10</sup> Cité par Bertrand de Jouvenel dans *Vingt ans d'erreurs politiques*, Paris, Hier et Aujourd'hui, 1947, p. 150.

<sup>11</sup> Voir citation dans S. Varga, op. cit., p. 7.

<sup>12</sup> Voir Jean Nouzille, « La nouvelle frontière entre l'Autriche et la Hongrie, 1919-1921 », dans *Les conséquences ...*, op. cit., p. 23-34.

<sup>13</sup> A. Tardieu, *La paix*, cité par De Jouvenel, in op. cit., p. 150, 208-209.

Kun et Horthy.<sup>14</sup> Ainsi la France ne soutient même pas ceux qui en Hongrie font preuve comme elle d' « antigermanisme viscéral » et ce depuis avant 1914 comme Károlyi et son parti indépendantiste.<sup>15</sup>

La France, afin d'affaiblir indirectement l'Allemagne fortifiait les Tchèques, chassait la Hongrie de la très fertile Ile du Seigle ( en allemand Schüttinsel, en Hongrois Csallóköz, en slovaque itn Ostrov ) créée au sud-est de Bratislava par les bras du Danube et peuplé essentiellement de Hongrois ( région de Komárno ), région, qui plus est, contiguë à la mère-patrie de ces « noyaux compacts » pas plus, mais pas moins que celle de Sopron ou de l'Istrie.

A. de Monzie résuma magistralement la situation inextricable pour la France de par ses contradictions internes lors de la discussion au Sénat du traité de Trianon. Il déclara : « Nous ne pouvons pas continuer à *hair la Hongrie par procuration* ( souligné par V.-CL. F. ), nous ne pouvons la découper, la mutiler, l'estropier *par altruisme* ( souligné par V. CL. F. ) ».<sup>16</sup>

### La Hongrie, victime indirecte de l'idéologie française « officielle »

Le système politique et social de la Hongrie était très « ancien régime » pour nos républicains agnostiques et roturiers. L'échec de Károlyi et de Béla Kun rendant ce pays encore plus rétrograde aux yeux des Français. Par ailleurs la question principale pour la France était — alors même que la Hongrie ne pouvait avoir qu'une armée de 35 000 hommes selon les dispositions de Trianon — celle de savoir qui dispose de la force d'armée sur le terrain ? Qui de facto peut aider la France à contenir l'Allemagne immédiatement, militairement ? Or, c'est l'armée serbe et c'est l'armée tchèque et c'est l'armée polonaise et c'est l'armée roumaine et personne d'autre que ces quatre là. Et pas simplement pour contenir l'Allemagne et c'est là la deuxième fonction de ces quatre grandes armées tournées vers l'Est autant que vers l'Ouest german ; vers l'Est c'est le cordon sanitaire, rôle qu'elles ont obtenu à la force du poignet, par leur sacrifice héroïque ( légions tchécoslovaques en Russie ), par leur présence physique sur le terrain dans la constellation antibolchevique et c'est cela qui a décidé la Grande-Bretagne singulièrement à reconnaître en juillet 1918 le Comité national tchécoslovaque comme un gouvernement provisoire de plein droit. C'est parce qu'il était en Sibérie au moment où il était militairement indispensable qu'il a été légitimé y compris en Europe centrale. Il en sera

<sup>14</sup> Voir François Fejtő, *Mémoires de Budapest à Paris*, Paris, Calman-Lévy, 1986, p. 30-33 et 134.

<sup>15</sup> Voir id., passage extrait d'une version plus ancienne des mêmes mémoires et ôté de la version définitive in « Réfugié, apprenti immigré, 1938 », in *France-Forum*, janvier-mars 1986, p. 28. François Fejtő note que cette ancienne francophilie à rebours de l'opinion publique hongroise a provoqué chez Károlyi une « rancune » qui le précipitera dans les bras de Moscou ( *ibid.* ). Par contre, les francophiles de la vieille école qui le demeurèrent se firent encore plus isolés car ils furent perçus dans leur exil de Vienne et Novi Sad comme des traîtres aux yeux de l'opinion publique de leur pays ( Voir id., *Mémoires*, op. cit., p. 40 ).

<sup>16</sup> Voir le *Journal Officiel*, 1921, 12 juillet n°102.

de même lors de la résistance militaire des Tchèques aux armées de Béla Kun. Sans le front antibolchevique il n'y aurait pas eu cet intérêt supplémentaire parfois décisif pour les gens qui hésitent ( ce ne sont pas les Français mais les Britanniques ) pour soutenir les lobby tchèques contre les lobby hongrois.<sup>17</sup> Or l'option de Paléologue qui était prêt à accorder aux Hongrois des rectifications de frontières pourvu qu'ils entrent dans ce nouveau bloc avec les pays de la future Petite Entente, cette option est rejetée par ces derniers pour lesquels le révisionnisme hongrois est plus dangereux que l'Allemagne et la Russie soviétique.<sup>18</sup> Ce n'est pas la priorité de la France mais cette dernière n'a pas le choix de ses alliés en Europe centrale et orientale car la Hongrie, de même que les autres pays vaincus et que la Russie soviétique elle-même, est l'amie de l'ennemi allemand et l'ennemie des traités de paix engendrés par la France.

Autre raison de l'hungarophobie : la détestation qu'ont les *intellectuels* roturiers, républicains et anticléricaux, tels Ernest Denis ou Louis Eisenmann de la Hongrie du fait de sa germanophilie dont depuis Andrassy même Vienne avait eu à se plaindre. *Pars pro toto* : pour ces intellectuels officiels devenus protagonistes d'Etat depuis 1914 si une nation est favorable à « l'alliance allemande » elle est nécessairement anti-française et, quant à son système interne, antidémocratique et persécutrice des minorités.<sup>19</sup> L'Etat hongrois/magyar est, pour Eisenmann, nécessairement tyrannique et la Hongrie officielle fatalement pro-allemande. Par contre il compte sur l'opposition démocratique et fédéraliste des intellectuels éclairés tels le comte Michel Károlyi et le sociologue Oszkár Jászi ainsi que sur la paysannerie pauvre pour créer une démocratie hongroise incluse ( corsetée ? ) dans une « Confédération danubienne ou danubo-balkanique ».<sup>20</sup> Ce projet se conçoit seulement sans leadership hongrois, contrairement aux rêves de Kossuth, mais il permet de garantir la « prospérité économique » de la région toute entière et d'en exclure définitivement l'Allemagne, quelle qu'elle soit. Ainsi, bridant un peu l'ardeur des séparatistes slaves d'Europe centrale et balkanique, certains « milieux autorisés » français, s'ils répugnent à abandonner l'option d'une fédéralisation de l'Europe centrale et d'une Hongrie démocratique pro-française, ne songent plus à empêcher la balkanisation de l'Europe centrale politique, quitte à essayer de maintenir l'unité économique de la région et, ce faisant, de garder au moins une ( petite ) carte hongroise. Cette position qui est aussi celle du journaliste du *Temps* Charles Rivet, est battue en brèche par ceux, et Ernest Denis en est, de même que les hautes sphères de l'armée française derrière Foch, qui ne pensent qu'en termes de rapport de forces militaires. Il suffit pour eux de construire une « digue » y compris en créant entre la future Yougoslavie et la future Tchécoslovaquie le fameux « corridor » pour lequel plaidera à Versailles Eduard Beneš. Précisons ici comment cette

<sup>17</sup> Pour plus de détails voir VI. Cl. Fisera, art. cit.

<sup>18</sup> Voir une analyse plus développée dans VI. Cl. Fisera, *Les peuples slaves et le communisme de Marx à Gorbatchev*, Paris, Berg International, p. 172 et suivantes.

<sup>19</sup> Voir la préface d'Eisenmann alors chargé de cours à la Sorbonne à l'ouvrage de Stéphane Osusk et Jules Chopin ( alias J.E. Pichon, lecteur chargé de cours à l'Université Tchèque de Prague de 1902 à 1919 et secrétaire d'Ernest Denis, professeur à la Sorbonne ), *Magyars et Pangermanistes*, Paris, Bossard, 1918., ( La préface a été écrite entre fin février et début avril 1918. ) p. I-VII.

<sup>20</sup> Ibid., p. VI.

idée s'est diffusée : tout d'abord il y a le livre *Slovensk svit* ( Le monde slave, titre dont s'inspirera Ernest Denis pour trouver un titre à sa revue publiée à Paris pendant la guerre ) publié en 1910 à Prague par l'archéo-ethnologue tchèque Lubor Niederle. Il remarque « une longue chaîne de villages croates » allant de la Drave croate à la Morava inférieure slovaque séparant l'Autriche de la Hongrie, suivant d'ailleurs au nord les rives de la Leitha. Les Wasser-Kroaten se « slovaquisent » vers le nord, selon Niederle. Le lobby germano-austro-hungarophobe parisien se saisit de cette idée et, dès 1915, le Dr A. Chervin dans son ouvrage *L'Autriche et la Hongrie de demain*, quatre ans avant Beneš, fait de ces nodules scientifiques secondaires un pont territorial « long de 200 kilomètres, large de 80 à 100 kilomètres » ( alors que n'y vivent que 45 000 Croates à côté de 221 000 germanophones ) chargé d'unir physiquement Tchécoslovaquie et Yougoslavie achevant ainsi de désagréger la Double Monarchie et d'encercler la Hongrie. En 1916 on publie d'ailleurs dans une traduction de Louis Léger le livre de Niederle en changeant le titre de manière significative, « Le monde slave » devenant « La race slave » ( sic ).

Ainsi la majorité des élites françaises, slaves et hongroises partage dès 1916 les mêmes prémisses ethnocentristes en matière de politique danubienne. Louis Kossuth, dès juin 1848, avait abandonné l'amitié de la France, coupable de se payer de mots, alors que les mots n'ont pas aidé la Pologne francophile. L'Etat hongrois préférera l'épée allemande et les Slaves révoltés celle de la France. Tant pis pour la réciprocité culturelle et le cosmopolitisme pan-européen ou fédéraliste qui allait avec. Dans le livre déjà cité de Chopin et Osusk ( futur ambassadeur tchécoslovaque à Paris pendant vingt ans, jusqu'à la terrible épreuve pour ce francophile slovaque que fut le fait d'y vivre la trahison de Munich ) on fait des gorges chaudes des « raisonnements » de l'Entente qui espéraient en la nation hongroise parce que « de temps en temps » elle s'intéressait « aux modes, à la littérature et à l'art français » ou *étonnait* les sportsmen anglais par « sa passion pour les courses de chevaux. »<sup>21</sup> La SdN elle même n'aura pas une capacité d'intégration immédiate de ces « nationalités jeunes ou rajeunies, gourmandes, âpres » dont parlait le sénateur Paul-Boncour, alors dans l'opposition lors de la discussion parlementaire du traité de Trianon.<sup>22</sup> Et avant cet échec suivant l'échec durable en 1919 du régime des démocrates hongrois Károlyi et O. Jászi, régime que L. Eisenmann avait appelé de ses vœux un an auparavant. Eisenmann en « raisonneur » de l'Entente avait sousestimé la puissance des passions nationalistes qui a interdit à Jászi, ministre des minorités, de les défendre en fédéralisant le pays, y compris face à Károlyi son président en 1919, dans la tourmente de la guerre civile et étrangère. Et ce, alors qu'il avait su, lui Jászi, davantage oser défendre les sujets hongrois non magyarophones ... avant 1914.

### **Le doute s'installe dans les esprits après Versailles**

Ainsi les traités entre la France et ses alliés, les voisins de la Hongrie, seront-ils comme les traités entre ses voisins, tous fondés entre 1920 et 1927 sur « l'ordre établi »

<sup>21</sup> Osusk et Chopin, op. cit., p. 145 et 47.

<sup>22</sup> Extraits in Varga, op. cit., p.120.

( traités signés par la France en 1924-1927 ) et auraient-ils pour but de « maintenir l'ordre créé par la paix de Trianon » ( premiers traités entre pays de la Petite Entente, de 1920-1921 ). Dans ce dernier cas, le seul ennemi désigné est la Hongrie et le seul traité évoqué Trianon. Seule la Yougoslavie mentionne aussi dans son traité avec la Roumanie le danger bulgare.

La France fera élargir ces dispositions à la défense de l'Autriche indépendante, au danger allemand et à « l'ordre établi par ( tous ) les traités de paix ». On note toutefois que l'Italie fut plus rapide que la France à « sauvegarder ses intérêts politiques en Europe centrale ». <sup>23</sup> Et puis, à mesure qu'on avance dans les années vingt des voix moins euphoriques commencent à se faire entendre. De retour d'Europe centrale dès 1922, Wladimir d'Ormesson note que le potentiel d'agression allemand reste entier alors que les Etats pro-français sont hétérogènes et faibles. Il observe que la Hongrie a également conservé ses forces et son unité. L'interdiction du retour d'un roi en Hongrie, vu le soupçon infondé de la France et de ses alliés que le roi signifie agression irrédentiste, n'a produit qu'une « double blessure multipliée » en Hongrie, pays menacé par ses voisins pro-Versailles et qui, « déduction toute logique », s'allie à l'Allemagne et à l'Italie par « communauté d'intérêt » <sup>24</sup>. Même Jules Chopin, après un voyage en Europe centrale en 1928-1929, regrette que l'on n'ait pas favorisé le développement économique des petits paysans hongrois de Slovaquie, ni assuré « une raisonnable décentralisation » <sup>25</sup> et en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie. On eût pu aussi moins censurer les publications venant de Hongrie pour éviter de s'aliéner « certains intellectuels magyars des villes ». <sup>26</sup>

Que n'y eût-il pensé en 1918 et n'en eût-il persuadé le Slovaque Osusk ! Il remarque également que malgré le prestige des lettres françaises ( encore qu'on en soit resté à Hugo et Dumas ! ) et une ancienne « affection » pour la France, la Grande-Bretagne et l'Italie ont des amitiés qui pour être plus récentes n'en sont pas moins plus actives car elles ont laissé espérer aux Hongrois un « remaniement amiable des frontières » même si c'est à long terme. <sup>27</sup> Allié à des tout nouveaux doutes sur la capacité d'arbitrage de la SdN, Chopin se surprend à envisager désormais un plus grand « écho chez nous » de la cause hongroise pourvu qu'elle sera formulée avec modération. <sup>28</sup> L'évolution des esprits, sur dix ans, est frappante.

Autre tournant, c'est évidemment après 1933 l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'échec de Barthou, l'échec des Locarno orientaux sous toutes leurs formes et nous avons à nouveau chez des politiciens français non marginaux mais souvent assez loin du pouvoir une nouvelle position qui elle exige l'abandon de l'alliance prioritaire avec

<sup>23</sup> Voir Vladimir Vocho, « Les traités conclus par les Etats de l'Europe centrale », dans *Etudes centre-européennes*, Prague, 1937, p. 158.

<sup>24</sup> W. d'Ormesson, *Nos illusions sur l'Europe Centrale*, Paris, Plon, 1922, p. 33-34.

<sup>25</sup> J. Chopin, *De l'Elbe aux Balkans, l'Europe centrale nouvelle*, Paris, Baudinière, 1929, p. 48 et suivantes, p. 180-181.

<sup>26</sup> Ibid., p. 50-51.

<sup>27</sup> Chopin, op. cit., p. 105.

<sup>28</sup> Ibid., p. 106.

Prague et Belgrade. Raymond Recouly, célèbre journaliste du *Figaro* spécialiste de l'« Est », écrit en décembre 1935 dans sa préface au livre d'Henry Laporte *La Nouvelle Europe vient d'avoir seize ans* : « La nouvelle Europe, comme les traités qui l'avaient faite, reposait sur ce postulat : la supériorité militaire de la France, aidée par ses alliés, sur l'Allemagne ( souligné par Rémond Recouly ) » Cette supériorité militaire, à l'heure présente, n'existe plus ... La base des traités et par conséquent aussi celle de la nouvelle Europe se trouvent — que nous le voulions ou non — ébranlées ». <sup>29</sup> Il en conclut qu'il faut un « accord diplomatique », c'est-à-dire un « compromis », « consentir des concessions » à l'Allemagne. <sup>30</sup> Toutefois, pas question ajoute H. Laporte dans le corps de l'ouvrage de permettre la restauration d'un Habsbourg à Vienne et à Budapest, même si par ailleurs cela calmerait les Allemands. En effet « ce serait offrir un point d'appui dangereux aux revendications de minorités mal assimilées, aux Magyars, par exemple ». <sup>31</sup> Une fois de plus, Prague (« M. Beneš ») étant opposée au retour du roi à Budapest et à l'autonomie des Hongrois de Slovaquie, a fortiori à l'Anschluß, la France « ne peut que se trouver avec son « amie et alliée » ». <sup>32</sup>

Or les Tchécoslovaques et les Yougoslaves se placent dans le sillage du modèle français fermant dès 1919 l'Université hongroise de Bratislava ( ce contre quoi protestera vivement au nom de « l'anti-tchéquisation » la revue de Budapest en langue française *Les Pays du Danube*, avril 1922, p. 89-90, « La suppression définitive de l'Université de Pozsony ») ou supprimant en Voïvodine les écoles hongroises sous prétexte qu'elles sont privées. <sup>33</sup> De la même manière, l'attentat de Marseille provoquera en France une campagne anti-hongroise frénétique, la Hongrie étant stigmatisée comme « féodale » et « champion politique du révisionnisme territorial » à qui on impute la volonté de récupérer ... la Croatie. <sup>34</sup>

## L'apaisement français contre les démocrates et les fédéralistes

L'effet de ces évolutions sera la tentation égoïste d'un Laval s'appuyant sur l'Italie et lâchant la Petite Entente, favorisant même le réalignement de Belgrade et de Bucarest, sinon de Prague, sur Rome en politique et Berlin en économie. Ces cavaliers seuls encouragés par Paris signifiaient la deuxième mort du fédéralisme ou confédéralisme pan-danubien et la fin de l'option fédérale comme solution à la question des minorités hungarophones. Le séparatisme intérieur et extérieur était de mise et, en France, la

<sup>29</sup> *La Nouvelle ...*, op. cit., Paris, Lanore ( s.d., date de la préface : décembre 1935 ), p. XVII.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. XVIII.

<sup>31</sup> *Ibid.* p. 117.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 119. Les guillemets dans les guillemets, « amie et alliée » sont de l'auteur, ce qui montre combien la Tchécoslovaquie avait une place privilégiée dans toute réflexion française en ces matières et que le temps semblait jouer en sa faveur.

<sup>33</sup> Dans Varga, op. cit., p. 103-104.

<sup>34</sup> Edouard Plantagenet (« professeur au Collège libre des sciences sociales, directeur de « *La Paix, revue internationale* » *La bande terroriste Pavlevitch-Pertchertz-Pertchevitch à la solde du révisionnisme*, éd. La Paix, s.d. ( fin 1934 ), p. 5.

grande peur des nantis contre les populations étrangères « qui nous amenaient la guerre » triomphait. La crise économique, dès 1929-1931, puis la lutte contre le front populaire et le parlementarisme menées par les extrémismes ( communistes ou d'extrême droite ) gagnèrent du terrain et firent que les « amis hongrois de la République française », nom d'une association créée par Paul-Boncour en 1937 pour *contrebalancer* la xénophobie croissante<sup>35</sup>, étaient en cette deuxième moitié des années trente « démodés, marginalisés » avec leurs idées de « libéralisme, individualisme, non-violence, réformisme ... ».<sup>36</sup>

## Conclusion

En conclusion on peut dire que le problème de ces minorités hongroises c'est le problème de la confusion entre Magyars et Etat hongrois. Et les uns, c'est-à-dire Budapest, et les autres ont insuffisamment insisté sur la distinction à apporter entre la citoyenneté et la nationalité. La cause de cela évidemment c'est la nature de l'Etat centralisé et du mythe d'Etat du tchécoslovaquisme, du yougoslavisme et du magyarisme qui exclut les conceptions pluralistes. S'il n'y a pas cantonalisation, il ne peut pas y avoir de reconnaissance de cette distinction entre l'hungarophonie et la loyauté envers un état étranger devenu mixte. De ce point de vue là les torts sont partagés. Il faut dire que Budapest a quand même une conception extrêmement dure concernant les minorités qui restent sur son territoire ; conception qui veut que les Slovaques de Hongrie ( même s'ils sont très peu nombreux ) ne sont que slovacophones, qu'ils sont des Magyars de « nationalité » et qu'ils ont un sentiment national hongrois. Toute chose que la propagande tchèque utilise contre cette même Hongrie pour montrer que les Hongrois n'ont pas à se mêler des affaires des Etats successeurs du Nord et du Sud puisque eux-mêmes maltraitent leurs ( rares ) minorités.

Autre chose c'est le refus de considérer que les formes institutionnelles de ces minorités doivent être des formes permanentes. Et là c'est la limite à mon avis des vertus de Masaryk ; il pensait pourtant qu'il fallait aider les minorités et leur a donné le droit de porter sur leur passeport une nationalité qui ne correspond pas à leur citoyenneté, y compris pour les Juifs qui pouvaient se dire Israéliens 30 ans avant la naissance de l'Etat d'Israël. Ils n'en ont d'ailleurs pas profité, ils se sont presque tous déclarés Allemands. C'est un autre problème. Masaryk lui-même pensait que la protection des minorités est quelque chose de transitoire. Lui aussi était un digne élève des Américains et de la France jacobine, pensant que très vite, par le développement de la démocratie parlementaire, et par le développement de valeurs civiques, les survivances ( c'est ainsi qu'il interprétait le sentiment d'appartenance nationale, comme une survivance du passé prépolitique, prémoderne ) s'étioleraient et seraient remplacées par une

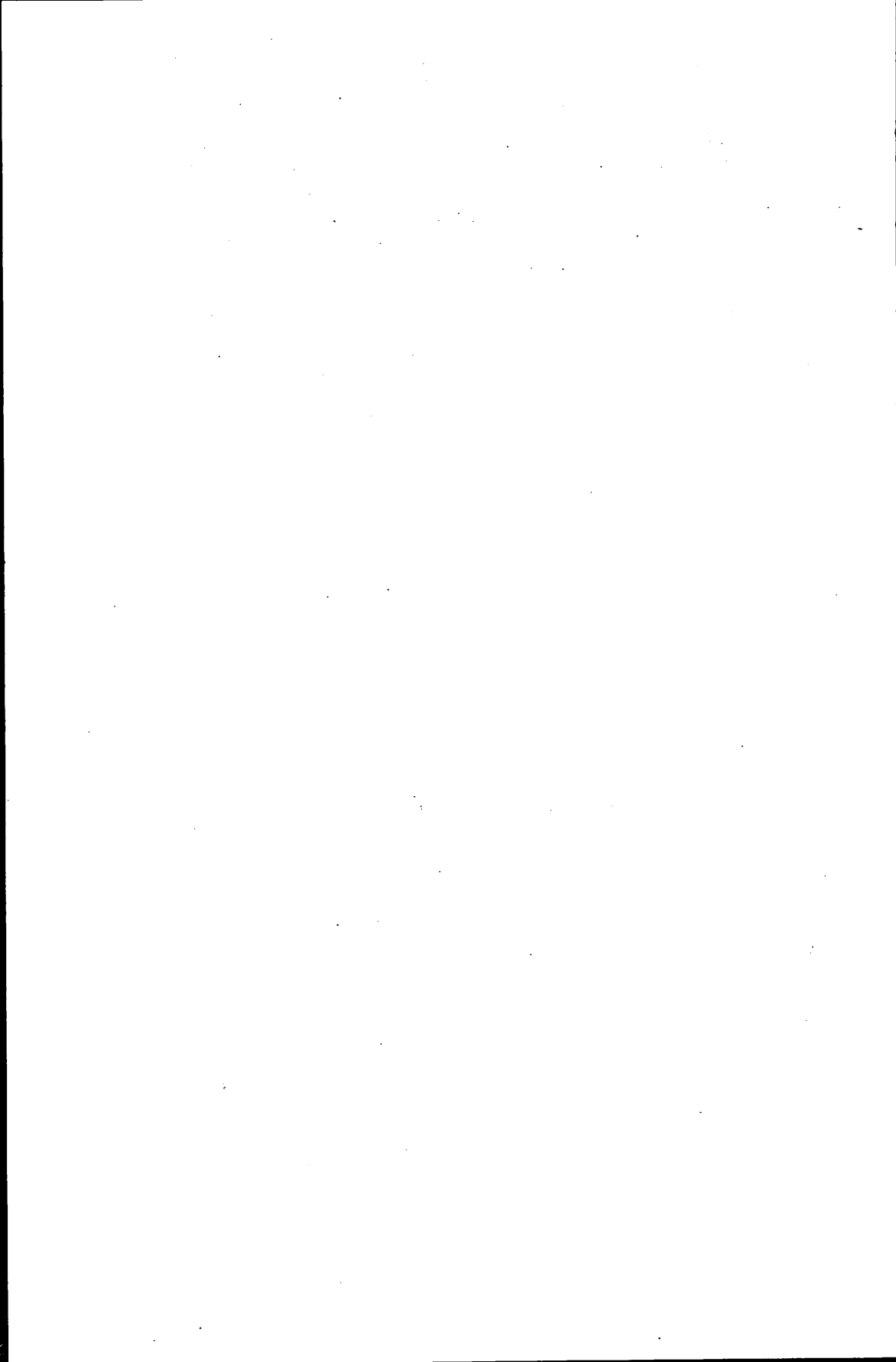
<sup>35</sup> F. Fejtő, *Mémoires ...*, op. cit., p. 148-149. Cette association, rejetant fin août 1939 Károlyi qui refusa de condamner le pacte germano-soviétique, fit partie avec d'autres ( tchécoslovaques, yougoslaves, polonaises, ... ) des Amis étrangers de la France, qui recrutèrent dès septembre 1939 des volontaires pour aller s'engager dans l'armée française contre le péril hitlérien.

<sup>36</sup> F. Fejtő, *Où va le temps qui passe ?*, Mémoires parlées, Paris, Balland, 1991, p. 65.



conscience civique moderne d'identification avec l'Etat démocratique pluraliste et parlementaire. Il pensait en dernière analyse qu'au bout de 15 ans il n'y aura plus de partis allemands ni de partis hongrois, il y aura des tendances germanophones et hungarophones dans les partis agrarien, social-démocrate ou benesien et que petit à petit elles se disperseront dans les ailes droites, gauches ou centristes de ces trois partis. Evidemment il n'en a rien été, cette myopie envers le volet collectif des droits démocratiques qui est celui de l'appartenance identitaire collective minoritaire a été un point aveugle extrêmement grave même pour les démocrates les plus sérieux comme l'était Masaryk. Cela l'était a fortiori pour les « parrains » français des démocrates d'Europe centrale.

Autre chose et là c'est l'actualité qui nous interpelle, il est clair aussi que la SdN a été extrêmement inefficace puisqu'elle n'a pas permis l'accès direct à sa procédure des gens les plus concernés, a laissé un droit de veto aux grandes puissances et même aux Etats qui étaient l'objet de plaintes. C'est souvent l'émigration à l'étranger qui devait se faire le porte-parole des minorités ou alors les Etats voisins. On ne reconnaît pas les associations non étatiques des minorités qu'il s'agisse des hungarophones en Slovaquie ou des slovacophones en Hongrie parce qu'il n'y avait pas de véritable place pour ce qu'on appellerait aujourd'hui les ONG. Certes on verrait, et il serait bon de l'étudier, ce que fait le Congrès du mouvement des minorités nationales qui se réunit beaucoup à Genève et à Lausanne, où dans les années 30, cette dernière résistance symbolique malheureusement souvent pénétrée par les communistes, contre le révisionnisme cette fois hitlérien, c'est-à-dire l'Union paneuropéenne des associations pour la SdN où sont représentées, à part égale, les associations non gouvernementales des nationalités non étatiques avec d'autres qui, elles, représentaient les Etats successeurs. Toutefois, la France, qui avait la force matérielle pour résister, fluctuait entre indifférence, temporisation et solution égoïste, voulant rester en paix à tout prix alors qu'on était, pour reprendre le titre d'un poème de Miklós Radnóti, *A l'heure de l'impatience*.



## Emigrations et identités ethniques

( *Enseignements à tirer des recherches sur  
les expériences hongroises aux États-Unis* )

L'émigration des Hongrois a une longue et complexe histoire. En plusieurs vagues résultant de motifs très variés, les Hongrois ont émigré dans de nombreux pays. Outre des émigrants individuels, c'est-à-dire les réfugiés du XVIII<sup>ème</sup> ou XIX<sup>ème</sup> siècle, ou encore les artistes, les militaires célèbres d'époques plus reculées, l'émigration de masse de la population du pays remonte à bien plus de cent ans. Il y a, en effet, une rupture nette. Par leurs caractères et motivations, les mouvements de population de ces cents dernières années sont si différents qu'ils ne peuvent pas être traités comme de simples phases d'un processus social continu ou univoque. De cette longue tradition migratoire les expériences les plus variées et les plus connues se rattachent aux États-Unis ce qui explique que les enseignements du cas américain méritent une attention particulière. Pour cette raison et sur la base de recherches approfondies sur l'immigration hongroise et sur les communautés magyares aux États-Unis on essaiera de formuler quelques points de vue utiles pour l'étude de ces questions dans un contexte européen, notamment français. Les réflexions qui suivent ont des visées pratiques ; elles sont utilisées dans les recherches en cours et s'insèrent sur le plan théorique dans le champ comparatif franco-américain.

En insistant sur la constitution de l'*identité* de la population issue de l'immigration, il faut se garder d'oublier que c'est la nature même de ces mouvements fort divers que d'être caractérisée par des stratégies identitaires. Un des apports de la littérature récente sur les groupes ethniques aux États-Unis réside dans l'idée que toutes les formes d'identité sont des constructions historiques et sociales. Dans cette perspective, analysant les processus culturels et sociaux, les historiens ont commencé à être de plus en plus intéressés par les mutations par lesquelles les immigrants ont cessé d'être des étrangers. Là, on peut formuler quelques questions importantes ( déjà étudiées par l'auteur dans le contexte américain ) qui sont pertinentes également en France. Comment l'altérité des immigrants s'est-elle transformée dans les conditions du pays d'accueil ? De quelle façon tel ou tel groupe est-il devenu groupe ethnique ? Comment et dans quelle conjoncture cette identité ethnique s'est-elle définie ? L'approche « ethnique » recouvre-t-elle tous les aspects du phénomène national ? En abordant l'autre côté de la problématique : qu'est-ce que signifie l'identité nationale en situation d'émigration ou de diaspora ? Et enfin, comment pourrait-on définir ou circonscrire les limites, l'horizon des traits d'appartenance ?

Pour répondre à ces interrogations, c'est l'étude du mouvement migratoire vers l'étranger et tout particulièrement de ce que l'on appelle la « grande émigration économique » qui nous fournit le meilleur point de départ.

La Hongrie est l'un des derniers pays européens à être atteint par l'émigration intercontinentale, dans le dernier tiers du siècle passé. Après un accroissement continu, ce mouvement de population a connu sa pleine dimension et son intensité la plus forte à partir du tournant de ce siècle jusqu'à l'éclatement de la première guerre mondiale. Les migrants, principalement paysans, travailleurs agricoles, mais aussi artisans et habitants de petites villes ou petits nobles déclassés en Hongrie, travaillaient dans les secteurs qui exigeaient de la main-d'œuvre non qualifiée, c'est-à-dire dans les mines, dans l'industrie lourde de grands centres urbains développés. De la fin du dix-neuvième siècle à 1914, 1,2 millions de personnes ont quitté la Hongrie et se sont installées temporairement ou définitivement aux États-Unis. La plupart des migrants se sont recrutés parmi les nationalités de Hongrie, les Hongrois ne représentaient que 33% du total. En dépit de fluctuations temporaires et des retours continus des migrants, la population hongroise aux États-Unis comptait presque un demi-million de personnes comme l'indiquent les réponses à la question sur la langue maternelle du recensement américain de 1920. ( Parmi les 474 000 personnes de langue hongroise les immigrants étaient 268 000 et la seconde génération 205 000. ) Ce type de flux s'est perpétré jusqu'aux années trente, à la crise mondiale, mais dans une mesure plus limitée, à cause de la politique d'immigration restrictive ( quotas ) américaine. C'est une des causes extrinsèques qui explique que les travailleurs hongrois se sont tournés vers la France, laquelle, dans ces années-là, avait grand besoin de main-d'œuvre. La première phase du mouvement vers la France, dans la perspective de l'émigration hongroise centenaire, correspond au dernier stade du trajet obligé de la grande émigration économique ( comme le mouvement vers le Canada. ) Cela explique qu'il y a une similitude visible entre les deux variantes de l'émigration de masse ( vers les États-Unis et vers la France ). Une différence résulte cependant du fait que dans l'entre-deux-guerres la proportion des migrants politiquement plus conscients était plus forte. En outre, la composition sociale a changé elle aussi. La part des citadins, des personnes de classe moyenne et des intellectuels était plus importante qu'au tournant du siècle. Ajoutons que cette évolution n'était pas inconnue aux États-Unis à cette même époque.

L'identité dans cette situation migratoire, surtout autour de la première Guerre Mondiale, était fortement liée à l'existence d'ouvriers migrants. Cet aspect, il faut le souligner, est le premier trait de l'identité. La plupart des Hongrois qui se sont dirigés en masse vers l'Amérique du Nord n'avaient pas l'intention de s'y établir, ce qui eut un effet sensible sur leur comportement. L'activité quotidienne était dominée par un travail constant, dur et fatigant. La grande mobilité géographique des travailleurs migrants dans le pays était un trait significatif. Le va-et-vient des hommes entre le pays d'origine et le pays d'accueil était aussi fréquent. Par conséquent, tant au niveau communautaire que dans la vie individuelle, l'identité des immigrants était marquée par une sorte d'instabilité et l'inconstance. On peut dire que l'instabilité est presque toujours l'un des caractères les plus importants des situations d'émigration, d'exil ou liées au sort des réfugiés. Mais elle ne se manifeste pas au niveau imaginaire ou idéologique, comme pour les exilés politiques de l'après deuxième guerre mondiale. Les retours — ou du moins la possibilité de la remigration — étaient réels et fréquents pendant les années classiques de l'émigration économique. L'état transitoire du séjour à l'étranger de beaucoup de travailleurs migrants affaiblissait la cohésion interne des

colonies d'immigrants et de leurs différentes communautés. Mais il est bien entendu que ceux qui ont définitivement quitté leur pays ( ou après un séjour temporaire, ont abandonné une idée de retour ) ont dû construire l'identité d'immigrant ou surmonter leur existence d'étranger.

Examinons maintenant quelques autres traits des modalités de la construction de l'identité au niveau du groupe, et non pas de l'individu.

Pour que les masses de migrants puissent s'organiser en « communauté », plus précisément en différents groupements, plusieurs obstacles devaient être surmontés. En premier lieu à cause d'une part de leur étrangeté et de leur isolement, et d'autre part des circonstances déplorablement dangereuses sur les lieux de travail il fallait se grouper, et pas à pas les migrants s'associaient à plusieurs pour créer les cadres, pour établir un mode de survie. Dans la conjoncture locale comme aux États-Unis en général, l'organisation communautaire connaissait différentes trajectoires. Pour n'en énumérer que quelques unes, il importe de citer les caisses d'assurance mutualiste, la presse des immigrés, les communautés religieuses puis les Églises, les associations culturelles ainsi que les associations au sein du mouvement ouvrier. L'histoire de ces institutions peut, s'il elle est faite avec minutie, éclairer le dynamisme d'un univers d'immigrants qui était tout à fait marginal par rapport à la société majoritaire. Ce que l'on veut souligner pour l'instant, c'est l'importance des élites. Elle est marquante non seulement quand il s'agit d'établir et d'organiser les communautés des immigrés, mais aussi sous le rapport de leur capacité à définir consciemment leur identité. C'était le double rôle de l'élite des immigrés dont les membres se sont recrutés parmi les prêtres, les journalistes, les agents commerciaux ou les petits banquiers immigrés, les leaders du mouvement ouvrier et les autres personnages marquants de la vie associative ou de la politique locale. L'apparition du leadership est inséparable de la formulation de l'identité. Pour résumer, l'un des traits importants de cette identité est le poids de sa genèse, que l'on vient de décrire brièvement, c'est-à-dire de son *caractère associatif*, lequel était fortement dominé par une élite dont la nature vient d'être esquissée. Il s'ensuit que les formes et le contenu de l'identité hongroise se sont fréquemment manifestés dans l'activité communautaire. La conscience et le comportement des immigrés étaient ainsi soutenus par des liens d'appartenance vivants.

Évidemment, comme les autres immigrants en général, les Hongrois aux États-Unis ne formaient pas un groupe homogène. Dans cette perspective et si l'on abandonne le paradigme traditionnel d'assimilation unilinéaire, l'analyse historique détaillée montre la multiplicité du phénomène qui est habituellement appelé « *amerikai magyarság* » ( les Hongrois d'Amérique ). Cette désignation obscure suggère idéologiquement l'unité de cette identité. L'interprétation des mutations sociales et culturelles en situation de diaspora met en relief la complexité existant derrière des tableaux statistiques impersonnels.

L'examen des colonies de Hongrois dans les localités montrent des clivages internes liés à toute une série de facteurs qui évoluent dynamiquement dans le temps. L'hétérogénéité provient en partie du « bagage culturel » importé des immigrants, et en partie du contexte socio-culturel et politique du pays receveur. On viendra au premier point plus tard en traitant quelques spécificités hongroises. L'occupation, le statut social atteint dans la société américaine a aussi diversifié les communautés issues

de l'immigration hongroise, alors que les Hongrois occupaient collectivement une place déterminée au bas de la hiérarchie sociale. Pour certains, une tendance à l'ascension sociale de la population d'origine hongroise plus grande qu'avant la guerre est visible à partir des années vingt, mais pour les autres, surtout pour les enfants des immigrés, elle n'est devenue accessible qu'après la deuxième guerre mondiale dans les années de prospérité.

Le développement de l'identité collective et les conflits qu'il a pu générer sont largement tributaires des dissensions politiques, importées ou nées sur place, qui divisent la communauté. Ainsi les ouvriers qualifiés avaient souvent participé aux mouvements syndicaux et politiques en Hongrie et retrouvaient aux États-Unis le chemin de la vie syndicale ou politique. Mais il y eut aussi des ouvriers non qualifiés, qui arrivant dans un milieu urbano-industriel nouveau pour eux entrèrent alors en politique. Pourtant, même si on peut constater que certains groupes d'immigrés hongrois ont surtout mis en avant la solidarité de classe, il ressort clairement que l'identité ethnique et la solidarité de classe ne s'excluaient pas obligatoirement. La diversité des situations d'identification et le contenu politiquement neutre de la culture ethnique rendaient en effet possible le fait d'assumer, pour un individu, à la fois ses liens avec le groupe ethnique et avec sa classe. Pour nous, vu la participation importante des Hongrois au mouvement ouvrier en France, le rapport entre identité ethnique et solidarité de classe sera un des thèmes prioritaires de la recherche sur les années vingt et trente.

Dans l'entre-deux-guerres l'identité a pris de nouvelles significations. Ce sont les processus de passage du stade d'immigrant à celui de membre d'une minorité ethnique qui se développent dans cette période. Dans ces nouvelles circonstances historiques la relation entre la société ( et la politique américaine ) — et l'immigration a été profondément transformée. Quant aux immigrants, il semble utile de mentionner trois aspects fondamentaux de la mutation de leur situation.

Premièrement, c'est au cours des années vingt que les « nouveaux immigrés », dont les Hongrois et d'autres venus de l'Europe de l'Est et du Sud, se virent contraints à se fixer dans leur pays d'accueil. Ce fait est indissociable de l'interruption du recrutement continu des colonies, y compris de celle des Hongrois, à la suite de la fermeture des ports aux États-Unis. Le restrictionnisme américain les affecta durement ce qui déboucha sur une frustration identitaire. Les réseaux interpersonnels et les chaînes migratoires liant les migrants et le pays natal, l'« old country » ont été coupées. En même temps l'opinion américaine a développé un sentiment anti-immigrant. Il reste que tout en reconnaissant la nécessité de s'installer et d'être naturalisé même peu avant la deuxième guerre mondiale, il y avait tout de même plus de cent mille Hongrois ( personnes ayant vécu en Hongrie ) qui n'avaient pas acquis la nationalité américaine, ce qui démontre la force de l'incertitude initiale des migrants face au sol choisi.

Deuxièmement, l'apparition de la seconde génération était particulièrement significative tant dans les milieux familiaux qu'en ce qui concerne les Hongrois comme groupe aux États-Unis. Par leur loyauté politique et ethnique ou leur situation dans la société américaine, les enfants des immigrants qui ont vécu et ont été éduqués en Amérique se sont considérablement différenciés de leurs parents. En bref, le plan générationnel de l'image hongroise qui était ( re )défini autant par l'élite ancienne des

immigrés que par leurs descendants a donné de nouvelles significations à l'identité des communautés venues à l'origine de Hongrie.

Troisièmement, les changements de la situation macro-économique à cette époque ont eut des effets très importants et directs sur l'élaboration des stratégies identitaires. Les immigrants et leurs descendants pouvaient profiter des conditions américaines, mais en dépit de la consolidation matérielle, leur sécurité de vie n'était pas tout à fait assurée. L'interruption causée par la Grande Crise économique, à un moment où ils n'étaient pas encore capables de se stabiliser, a transformé, et même mis en cause, leur identification avec le pays d'accueil. Après une longue période de relèvement, la situation de la population issue de l'immigration a été de nouveau critiquement affectée par la deuxième guerre mondiale. Pour les Hongrois, il y eu une sorte de crise d'identité car leur pays d'origine appartenait au camp opposé à celui de leur pays d'accueil.

On peut dire que les traits mentionnés ci-dessus se retrouvent plus ou moins chez les autres groupes originaires d'Europe de l'Est. Plus précisément, de tels cadres constituent vraiment les conditions du développement de l'identité, et en même temps leur existence et leur fonctionnement est l'un des caractères de l'identité immigrante et/ou ethnique. Alors, comment définir la spécificité hongroise dans une telle situation ?

En bref, il convient de distinguer trois différents points de vue, qui sont les suivants :

1. Les forces spécifiques aux Hongrois qui affaiblissaient la cohésion de groupe. Ici, l'accent doit être mis sur les traits auxquels on s'est déjà référé, ceux qui viennent du « bagage culturel » des immigrants. Il y en a plusieurs, mais les clivages religieux étaient déterminants. Ils étaient plus grands que chez les autres groupes. La plupart des immigrants hongrois étaient catholiques, mais du point de vue de la composition ethnique les communautés religieuses présentaient en plusieurs endroits une hétérogénéité visible. Les Églises, les communautés religieuses des immigrants, en tant que cadres importants de la constitution du sentiment national n'ont pu remplir cette fonction qu'au prix de beaucoup de tensions communautaires et idéologiques. Les protestants en terme d'ethnicité plus homogène que les catholiques se divisaient en trois ou parfois quatre groupes en fonction de leurs liens avec les autorités ecclésiastiques. L'appartenance à l'une des hiérarchies américaines ou à l'Église Réformée de Hongrie a non seulement partagé, même dans l'activité quotidienne, les groupes de fidèles, mais cela a abouti à créer un obstacle au développement d'une identité commune des immigrants calvinistes. On pourrait également mentionner les autres confessions religieuses moins importantes ou le rôle spécifique des Juifs en provenance de la Hongrie, et il est incontestable que la religion n'a pu être l'axe autour duquel l'unité ou l'identité commune des Hongrois pouvait se former, à la différence d'autres immigrants, comme les Polonais, les Arméniens par exemple.

Un autre point important tient au nombre des migrants. Cela aussi affaiblissait la cohésion interne de groupe. Les Hongrois, tant les immigrants que leurs descendants ethniques actuels appartiennent aux groupes restreints et presque invisibles de la société américaine. ( On ne touche pas ici la question de cette invisibilité, ce que l'on conçoit — outre des chiffres — comme une construction historique et culturelle. ) Toutefois, le sort des groupes peu nombreux dans une perspective compara-

tive est moins connu qu'il le faudrait. En d'autres termes, le comportement des petits groupes, leur ethnicité dépendent de la « force » de la population concernée ; le cas des Hongrois aux États-Unis, comme communauté petite et très diversifiée à de nombreux égards, met en garde contre la généralisation sur la nature de l'identité dans les situations d'immigration.

2. Le deuxième aspect des spécificités hongroises consiste dans la question de la loyauté. Les propriétés de la loyauté nationale de la population en Hongrie n'étaient pas les mêmes pour tous les secteurs de la société. La distance entre les Hongrois et les nationalités est évidente, mais il y avait des différences importantes liées à la stratification sociale et aux origines géographiques. Par exemple, des immigrants venus des villages les plus isolés de Hongrie se définissaient par leur localité d'origine. Ce phénomène était peut-être moins déterminant que chez les Slovaques ou dans certains groupes venus de l'Italie. La complexité de la société en Hongrie explique la dualité des forces identitaires. Cette dualité résulte de la collusion du sentiment national qui était bien élaboré et étendu en Hongrie à la veille de la première guerre mondiale et des traditions de localité ( ou des traditions à caractère folklorique ). Ces forces ont mutuellement contribué à la constitution de l'image ou de l'identité des Hongrois en dehors du pays.

3. Le troisième point de vue dans l'approche historique de l'identité du groupe hongrois est lié à leur position très particulière par rapport à la politique des États-Unis pendant les deux guerres mondiales. Ce qui était déterminant pour les Hongrois, c'est qu'il y a eu une sorte de crise d'identité provoquée par la situation de guerre entre leur pays d'origine et leur pays d'accueil. Pendant les deux guerres, les sentiments d'appartenance de tous les immigrés à leur pays ont été renforcés, mais pour les Allemands et pour les Hongrois les années de guerre ont provoqué une sorte d'état de crise. En bref, être immigrant ou appartenir à un groupe ethnique signifiait autre chose pour les Hongrois que pour les autres groupes venus de l'Europe de l'Est. Aux événements publics, c'est-à-dire dans les réunions politiques par exemple, les Hongrois ne pouvaient pas se définir par leur identité nationale dans la même mesure que les autres. Et il faut préciser ici que la « demande » de différence « ethnique » ou « nationale » varie énormément selon des pays d'accueil. On peut d'ores et déjà noter qu'en France elle est très différente de ce qui a été constaté aux États-Unis. C'est particulièrement important car on comprend ainsi que les manifestations identitaires en émigration ne peuvent être trop directement liées au pays d'origine risque de remettre en cause l'identité communautaire dans son fonctionnement même.

Pour conclure ces observations issues de la situation des Hongrois aux États-Unis, il est utile de préciser que l'identité dans la situation de diaspora peut être interprétée comme l'unité de plans différents. L'identité nationale n'en est qu'un élément qui est constamment défini et redéfini, et dont la signification peut varier selon les groupes sociaux. Il faut abandonner l'idée que les communautés d'immigrés étaient homogènes, et il est important mettre en relief la complexité de leur structuration interne. Ce qu'on peut apprendre des recherches des anthropologues et ethnologues, c'est que pour eux l'importance de l'identité ethnique ne réside pas dans le contenu de l'identité, mais ce sont les frontières par lesquelles un groupe peut, et de temps en temps, ici ou là veuille soutenir sa différence par rapport aux autres groupes.



Nous n'avons pas l'intention de dire que les représentations ne sont absolument pas importantes pour définir l'identité. Toutefois, l'accent doit être mis sur la constante reformulation, redéfinition de l'état particulier d'être différent de la majorité ou des autres groupes ethniques.

## Bibliographie

- BODNAR, John : *The Transplanted. A history of immigrants in Urban America*, Bloomington, 1985
- DEGH, Linda : « The ethnicity of Hungarian Americans », in *Congressus Quintus Internationalis Fenno-Ungaristum*, Turku 20-27. VIII, 1980, pars IV, red Osmo Ikola, Turku 1980, 225-290
- FEJŐS, Zoltán : *A chicagói magyarok két nemzedéke 1890-1940. Az etnikai örökség megőrzése és változása*, Budapest, Közép-Európa Intézet, 1993
- FISHMAN, Joshua A. et al. : *The rise and fall of ethnic revival*, Berlin — New-York, Mouton, 1985
- FISHMAN, Josua A. : *Hungarian language maintenance in the United States*, Bloomington, 1966
- From 'Melting Pot' to Multiculturalism ; The Evolution of Ethnic Relations in the United States and Canada*, Ed. by Lerda, Valeria Gennaro, Bulzoni Editore, 1990
- GANS, Herbert : « Symbolic ethnicity : the future of ethnic groups and cultures in America », *Ethnic and racial studies*, 2 ( 1979 )1, pp. 1-19
- GREEN, Nancy L. : « L'immigration en France et aux États-Unis, historiographie comparée », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 29, janvier-mars 1991, 67-82
- GREENE, Victor : *American Immigrant Leaders 1800-1910. Marginalize and Identity*, Baltimore — London, The John Hopkins University Press, 1987
- GREENE, Victor : *Passion for Polka. Old Time Ethnic Music in America*, University of California Press, 1992
- HIGHMAN, John : *Send these to me*, Baltimore — London, 1984
- LAZAR, André : « Les Hongrois dans l'histoire du nord de la France », in *Revue du Nord*, LXVII, N° 267, octobre-décembre 1985, 955-966
- MILZA, Pierre : *L'immigration en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1990
- MOLNÁR, Sándor : *Magyar sors francia földön*, Paris, 1932
- NAGY, Csaba : « Magyar kivándorlás Franciaországba a két világháború között », in *Honismeret* 12, 1984, 2, 62-64
- NOIRIEL, Gérard : « Difficulties in French historical research on immigration », in *Immigrants in two democracies. French and American experience*, ed by Horowitz, Donald J., and Noiriel, Gérard, New-York — London, New-York University Press, 1992, 68-79
- NOIRIEL, Gérard : *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIX-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1988
- OKAMURA, Jonathan : « Situational identity », *Ethnic and racial Studies*, vol 4, 1981, ( 4 ), 452-465
- PÉCSI, Anna : *Magyarok a franciaországi munkásmozgalomban*, Budapest, Kossuth, 1982
- PUSKÁS, Julianna : *From Hungary to the United States ( 1880-1914 )*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1982
- SCHWARTZ, Laura : *Immigrant Voices from Home. Work and Community : Women and Family in the Migration Process, 1890-1938*, Ph. d. Diss., University of New-York at Stony Brook, 1983
- SINGER-KÉREL, Jeanne : « Foreign Workers in France, 1891-1936 », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 14 ( 1991 ), 3, 279-293

*The Ethnic Enigma. The Salience of Ethnicity for European-Origin Groups*, ed. by Kivisto, Peter, Philadelphia, 1989

VERDY, Steven Béla : *The Hungarians of North America*, New-York, Chelsea House Publishers, 1989

VASSADY, Bela Jr. : « Mixed ethnic identities among immigrant clergy from multiethnic Hungary : the Slovak-Magyar Case, 1885-1903 », in Kivisto, Peter ed. : *The Ethnic Enigma. The Salience of Ethnicity for European-Origin Groups*, ed. by Kivisto, Peter, Philadelphia, 1989, 47-66

Ignác ROMSICS

Université Loránt Eötvös, Budapest et, pour l'année  
1993/1994, professeur d'histoire à Bloomington ( Indiana )

## Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie ?

### *Le dilemme de la politique danubienne de la France au début du XXe siècle*

Dans les siècles passés la politique danubienne de la France a toujours été définie en fonction de sa rivalité avec son ( ses ) voisin( s ) oriental ( -taux ). Le jugement porté sur l'Europe orientale, et plus précisément les peuples de la région danubienne, dépendait de la façon dont ils prenaient, ou voulaient prendre position dans cette compétition entre puissances. C'est ainsi que s'explique, depuis le début de l'époque moderne, le soutien de Paris à toutes les menées politiques qui, de Gábor Bethlen à Louis Kossuth en passant par François II Rákóczi, affaiblirent directement ou indirectement les intérêts germaniques ou allemands. Ce soutien était naturellement limité par la position et la force de la France du point de vue géopolitique. Il est même arrivé, la dernière fois dans le cas de membres de l'émigration de 1849 autour de Kossuth puis de Kossuth lui-même à la fin des années 1850, que Paris ( dans l'affaire mentionnée ici Napoléon III ) utilise comme simples instruments les rebelles hongrois, qui, au moment décisif, se voient abandonnés sans le moindre remord. C'est à la suite de ces tristes expériences que l'expression « Le Dieu est haut et la France est loin » est apparue et s'est transformée en proverbe, véritable pierre angulaire de la pensée politique hongroise.

Fondamentalement, l'appréciation portée sur l'Empire des Habsbourg une fois ses bases modifiées, après 1867, et en son sein sur la Hongrie, dépendait de la politique menée par Vienne-Budapest face à l'Allemagne en cours d'unification. Tant qu'on pouvait supposer que la Monarchie, gardant sa liberté de mouvement en politique étrangère, jouerait un rôle modérateur et serait un facteur d'équilibre, notamment face au second Reich, l'affirmation de Palacky, passée à la postérité, « Si elle n'existait pas, il aurait fallu l'inventer ! », était également fort populaire à Paris. Mais plus tard, quand dans les années 1890 la politique d'alliance de Bismark, dont le but premier était l'isolement de la France, développa toutes ses potentialités et que la Monarchie y fut intégrée comme point d'appui pour soutenir les intérêts et réaliser les objectifs allemands dans les Balkans, la cote de l'empire danubien baissa de façon sensible. Au départ, au tournant du siècle, il ne s'agissait que de l'accentuation des critiques et d'un intérêt accru pour divers programmes slaves de fédéralisation de la Monarchie, ou même pour le panslavisme. Cependant, c'est dans la période qui précéda la guerre que le programme de transformation de l'Empire en une série d'Etats nationaux fut lui aussi formulé. Et c'est ce programme, comme on le sait, qui a été adopté à la fin de la guerre en tant que but de la politique étrangère française. Notre article étudie l'élaboration de ce programme et sa transformation en objectif de la politique officielle française. Le

processus sera décrit étape par étape en nous appuyant sur les études et livres qui ont reflété et tout à la fois influencé la pensée politique française, sur les documents des Archives du Ministère français des Affaires Etrangères, et bien évidemment sur la littérature spécialisée.

Un des premiers et des plus efficaces partisans de l'idée du panslavisme et de la fédéralisation de la Monarchie comme moyens possibles de défense face à l'expansionnisme allemand fut Louis Léger ( 1843-1923 ), professeur au Collège de France. Fort de ses lectures savantes et de son expérience personnelle il connaissait bien les Balkans et les territoires habités par les Slaves occidentaux. En 1917 il avait déjà écrit 20 livres, qui portaient tant sur les langues et littératures slaves, que sur l'histoire de la Russie et de l'Europe orientale.

Parmi les peuples slaves, les Tchèques lui était particulièrement chers. Il leur avait déjà rendu visite six fois en 1911. Il avait appris leur langue, popularisé leur culture, et dès avant la guerre ils lui avaient donné de nombreux signes de leur reconnaissance. En 1871, au lendemain de la défaite subie face à la Prusse, Léger commença à rédiger et publier le journal intitulé « La Correspondance Slave », dont le programme était, selon sa propre formulation : « l'union intime de notre pays avec la race slave pour contenir les insatiables ambitions de l'Allemagne ».<sup>1</sup>

Il soutint dès le début et avec enthousiasme la transformation du dualisme en trialisme, que ce soit dans sa version tchèque ou dans celle des Slaves du sud. Il consacra son tour des Balkans en 1882 aux souvenirs laissés par l'époque napoléonienne, par la République illyrienne dirigée par Fouchet. Et comme il y mit toute sa volonté, il trouva les traces de ces quelques années dans les infrastructures, l'administration et les mentalités. C'est dans son interprétation qu'est passé dans le domaine public et dans la littérature spécialisée internationale ce dialogue supposé se dérouler entre l'empereur autrichien visitant les provinces illyriennes libérées et son accompagnateur issu du cru :

« — Qui a construit ce pont ? — demandait l'Empereur à son guide.

— Sire, ce sont les Français.

— Qui a planté ces arbres ?

— Sire, ce sont les Français.

— Qui a fait empierrier cette route ?

— Les Français.

— En vérité, dit l'Empereur en souriant, c'est dommage qu'ils ne soient pas restés plus longtemps. »

La pensée conclusive du chapitre était qu'il était souhaitable que voie le jour au sein de la Monarchie une unité « yougoslave » englobant également la Bosnie-Herzégovine qui compterait 5 millions d'habitants et se constituerait en s'appuyant sur la tradition de la République illyrienne.<sup>2</sup>

Dans les écrits de Léger le souhait de voir le dualisme passer au trialisme prit, dans les années 1910, une forme plus accentuée en devenant un programme de fédéra-

<sup>1</sup> Louis Léger, *La renaissance tchèque au dix-neuvième siècle*, Paris, 1911, p. 208.

<sup>2</sup> *id.*, *La Save, le Danube et le Balkan*, Paris, 1884, p. 19 et 86-87.

lisation sur un principe ethnique de la Monarchie. Comme pour Seton-Watson, Steed, et d'autres, les faiblesses, les erreurs et les crimes de la politique austro-hongroise des nationalités jouèrent naturellement pour lui un rôle important et firent partie intégrante de son argumentation. Cependant il ne cachait absolument pas que, pour lui, le point de vue décisif était la sécurité de sa patrie. Si le programme de fédéralisation et de démocratisation ( vote à bulletin secret et suffrage universel ) gagne, écrivait-il, du fait de leur supériorité numérique les Slaves deviennent le facteurs dominant de l'Empire et alors « l'Autriche se détacherait certainement de la triple alliance et se rapprocherait de la France et de la Russie ».

Pour Léger les aspirations panslaves n'étaient donc pas intéressantes ou importantes en elles-mêmes, mais parce qu'elles paraissaient pouvoir s'insérer dans la panoplie de la politique de sécurité française. L'intérêt commun des peuples slaves et latins, soulignait-il, était de retenir l'expansion allemande ; et c'est pourquoi ces deux « races » — mettant de côté leurs discordes — doivent s'allier contre l'ennemi commun. Poursuivant cette logique il alla jusqu'à reprendre la pensée de la « Grande Slavie », la patrie commune des peuples slaves, vieux rêve des penseurs du panslavisme. Il fallut toutefois attendre jusqu'à 1917 pour qu'il développât cette idée.<sup>3</sup>

Jusqu'à l'éclatement de la guerre mondiale l'autre spécialiste français de Monarchie, Ernest Denis ( 1849-1921 ), professeur d'Histoire à la Sorbonne, et ses disciples, comme par exemple Louis Eisenmann, développaient des analyses de même type. Dans son histoire de la Bohême après la Montagne Blanche écrite en 1903 Denis notait qu'il « est de mode de prévoir le morcellement prochain de la monarchie des Habsbourg ». Mais il précisait immédiatement que « les nécessités qui ont amené la formation de l'Autriche au XVI<sup>ème</sup> siècle n'ont pas disparu ». C'est pourquoi, quels que soient les griefs des Hongrois, des Tchèques, des Polonais et des Slaves du sud, ils ont tous intérêt au maintien de la Monarchie ».<sup>4</sup>

Dans son travail paru sous le titre « L'Europe et la question autrichienne au seuil du XX<sup>e</sup> siècle », le journaliste André Chéradame arrive tout droit à la conclusion que le véritable ennemi de la Monarchie n'est pas la Russie et le panslavisme, mais l'Allemagne et le pangermanisme. Donc la France et la Russie ne doivent pas, si elles comprennent bien leur situation, agir afin de détruire l'Etat danubien, mais au contraire en vue de le consolider. C'est la condition externe du renforcement de l'Autriche-Hongrie. La condition interne est « le fédéralisme » ...seule forme d'Etat qui assure le respect des droits des peuples autrichiens ; c'est l'intérêt de l'humanité ». Chéradame était certain que le fédéralisme était inévitable, et qu'une fois en place il changerait l'orientation de la politique extérieure de l'Empire. Ainsi elle serait conduite à passer du camp germano-italo-roumain au camp franco-russo-bulgare ce qui augmenterait à tel point la suprématie militaire de ce dernier que la possibilité d'un conflit armé serait par principe écartée.<sup>5</sup>

<sup>3</sup> *id.*, ( 1911 ), p. X-XI et 225-226.

<sup>4</sup> Cité dans François Fejtő, *Requiem pour un empire défunt*, Paris, 1988, p.352.

<sup>5</sup> André Chéradame, *L'Europe et la question d'Autriche au seuil du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1901, p. 414-425.

Naturellement des ouvrages pronostiquant ou souhaitant l'éclatement de la Monarchie parurent également. Parmi ceux-ci le plus connu était sans doute le récit de voyage politique de Madame Edmond Adam ( 1836-1936 ), écrivain célèbre pour sa haine des Allemands et son esprit républicain, intitulé « Patrie hongroise » et publié en 1884. A l'opposé symétrique des réflexions citées plus haut, Madame Adam était certaine que l'Empire danubien dirigé par les austro-allemands prendrait parti pour Berlin au moment du « grand règlement de comptes ». Elle supposait par contre que les Hongrois à l'esprit libéral et aux sentiments indépendantistes feraient le choix inverse, et c'est justement pour cela qu'elle soutient chaudement leurs activités séparatistes. Elle pensait qu'il était souhaitable de créer une Hongrie indépendante, unitaire et forte, dans ses frontières historiques. Elle proposait une politique généreuse en faveur des Slovaques, mais en cas de séparatisme slave une répression sans pitié était prévue. Madame Adam prit une part active à la préparation de l'alliance franco-russe de 1891. Pourtant elle ne songea pas un instant à soutenir ni l'idée de « Grande Slavie » à laquelle rêvait Léger, ni le panslavisme ou l'expansion de l'influence russe dans la région danubienne. Celle-ci nuirait aux intérêts français de la même façon que la réalisation des plans allemands de Mitteleuropa. C'est pourquoi elle appelait les nationalités à plus de compréhension face aux Hongrois et à développer leur attachement à l'Etat hongrois tout en demandant aux Hongrois de faire preuve d'une générosité digne de l'esprit de Wesselényi et Petöfi.<sup>6</sup>

C'est un éclatement de la Monarchie d'un tout autre type que J.-E. Pichon, dans un article publié en 1913 sous un de ses pseudonymes ( Jules Chopin ), pronostiquait et appelait de ses vœux. Le lecteur français de l'Université tchèque de Prague ( à partir de 1901 ) ne croyait ni que l'Empire Habsbourg pouvait ou désirait garder sa liberté d'action face à l'Allemagne, ni que la fédéralisation de l'union étatique ( double Monarchie ) et la réalisation de la suprématie slave par ce biais répondaient aux intérêts de la France. Que se passerait-il si cette dernière hypothèse se réalisait ? se demandait-il dans son article. « Les Slaves ne manqueraient sûrement pas de se tourner vers le grand empire slave, vers la Russie, comme le font dès à présent la Bulgarie, le Monténégro et la Serbie. Plus gravement encore que l'alliance austro-allemande, une telle alliance austro-russe compromettrait l'équilibre européen », répondait-il. C'est pourquoi la seule solution était la « suppression de l'Autriche ». Cependant, à la place de l'Empire, et en cela il ne suivait plus Madame Adam mais reprenait, en les radicalisant, les plans fédéralistes de Léger et d'autres, Pichon envisageait des bastions ethniques, il voyait « s'élever modestement de petits Etats homogènes, libres et indépendants : la Bohême, l'Autriche ( Haute et Basse ), la Galicie, la Dalmatie, etc. » Afin que ces petits Etats ne deviennent pas les jouets des grandes puissances il leur faudrait à l'évidence former un système d'alliances étroites comme cela avait déjà commencé dans les Balkans. Ainsi, concluait l'article de Pichon, ce n'est pas l'affirmation de Palacky sur la légitimité de la Monarchie qui se vérifiera sur le long terme, mais ce que le message de la Bohême au Parlement allemand de Francfort disait de la possibilité de sa transforma-

<sup>6</sup> Edmond Adam, *Patrie hongroise*, Paris, 1884 ; István Lelkes, dans *A magyar-francia barátság aranykora 1879-1889*, Budapest, 1932, présente en détail et commente ce livre et d'autres ouvrages de E. Adam.

tion en Etat allemand : « Nous avons existé avant l'Autriche, nous pourrions bien exister après. »<sup>7</sup>

Les vues de Madame Adam et du professeur Pichon n'exercèrent pas d'influence notable avant la première guerre mondiale. Les milieux qui orientaient l'opinion publique et la pensée politique étaient convaincus que malgré ses erreurs et ses faiblesses internes la monarchie austro-hongroise restait la meilleure garantie de l'équilibre politique de l'Europe centrale et orientale. Pour eux il était possible que la transformation, la modernisation de la Monarchie aille dans le sens des intérêts français, contrairement à sa dissolution. Dans les mois qui suivirent le début de la guerre cette situation évolua dans la mesure où les propositions, les exigences ou les prédictions visant le démembrement de la Monarchie eurent un écho plus important. Mais en même temps on entendait encore des avis favorables au maintien et à la modernisation de l'Empire.

Louis Léger et Ernest Denis, les deux héros déçus de la fédéralisation, devinrent les porte-parole les plus actifs de la transformation de la Monarchie en petits Etats nationaux. Pour eux l'Autriche « a manqué sa vocation historique » et « est devenue l'avant-garde de l'Allemagne » qui ainsi a pu atteindre la Méditerranée. Donc « l'Autriche doit disparaître » faisait savoir Léger dès fin 1914 — début 1915.<sup>8</sup> On peut trouver des déclarations similaires dans les écrits de Denis. Par exemple, dans son ouvrage traitant de la « Grande Serbie » il écrivait : « Ce rôle de surveillants de l'Allemagne, les Habsbourgs auraient pu le tenir ; ils s'y sont refusés, et désormais, il est trop tard pour y revenir. Les Habsbourgs doivent disparaître. La première condition de stabilité pour l'Europe nouvelle est la suppression de l'Autriche ». <sup>9</sup>

Pourtant les deux auteurs divergeaient sur quelques questions de détail. Léger envisageait à ce moment encore trois Etats successeurs : l'Autriche-Hongrie ethniquement et linguistiquement allemande et hongroise ; le nouveau royaume à constituer en associant Bohême, Moravie, Silésie et Slovaquie ; et la confédération sud-slave destinée à être soumise à la tutelle serbe. Les territoires restant seraient répartis de la façon suivante : la Galicie entre la Russie et la Pologne qui se réunifierait ; la Transylvanie irait à la Roumanie ; la Bukovine entre la Roumanie et la Russie ; le Trentin, Trieste, Pola et les territoires adjacents reviendraient à l'Italie.<sup>10</sup>

La carte du bassin danubien dessinée par Denis différait en trois points de la vision de Léger. Tout d'abord, à la place d'une fédération d'Etats associant l'Autriche et la Hongrie il comptait déjà sur une Autriche et une Hongrie autonomes. Ensuite pour des raisons historiques, géographiques et économiques, ainsi que pour prendre en compte les « sentiments » des Hongrois, il aurait plutôt laissé la Transylvanie à la Hongrie, en la dotant d'une large autonomie politique. Enfin, et c'est le troisième point, il reformula le plan de corridor slave entre Bratislava ( Presbourg/Pozsony ) et Zagreb, qui jusqu'alors avait surtout été agité, depuis plus d'un demi-siècle, par les rêveurs panslaves. Dans ce seul cas, écrivait-il « on est obligé de faire fléchir le principe des nationalités

<sup>7</sup> Jules Chopin, *L'Autriche-Hongrie, « brillant second »*, Paris, 1917, p. 292-294.

<sup>8</sup> Louis Léger, *La liquidation de l'Autriche-Hongrie*, Paris, 1915, p. 10.

<sup>9</sup> Ernest Denis, *La Grande Serbie, op. cit.*, p. 302.

<sup>10</sup> Louis Léger, *op. cit.* ( 1915 ), p. 11-12.

devant des considérations supérieures ». Pour Denis il y avait en fait deux « considérations supérieures ». Un tel corridor permettait d'une part d'assurer aux Tchèques un accès vers la mer et d'établir un lien entre Slaves du nord et du sud, et d'autre part de séparer les Allemands des Hongrois, devenus leurs « serviteurs » et leurs « courtiers ». <sup>11</sup>

Dans cette même année, donc en 1915, Denis fit paraître un second livre. Il y traitait de l'histoire de la Serbie et dans son paragraphe de conclusion présentait les frontières du futur grand Etat slave du sud. La frontière hungaro-yougoslave annonçait dans ses grandes lignes, et sur toute sa longueur, la frontière de Trianon. A l'est elle suivait le Maros en évitant vers le sud Arad et Szeged qui n'étaient pas accordées à la Yougoslavie 1920 ; au centre à la hauteur de Szabadka ( Subotica ) elle coupait la Bácska ( Bačka ), puis de là se dirigeant vers le nord elle atteignait le Danube au niveau de Baja. Ensuite elle allait vers l'ouest jusqu'à la jonction de la Mure et de la Drave, en suivant la Drave. <sup>12</sup>

Il est bien sûr difficile de savoir dans quelle mesure les opinions de Denis et Léger peuvent être considérées comme généralement acceptées ou même repérées dans l'opinion publique française de 1914-1915. En tous cas nous pensons qu'il est tout à fait significatif qu'Edit Marjanović, qui a étudié la presse française sous cet angle, ait trouvé en tout pour 1914 et 1915 quatre articles évoquant la transformation et non pas l'éclatement de la Monarchie. Sur ces articles trois envisageaient le trialisme ( Autriche-Hongrie-Bohême ) et un une fédération de quatre unités ( le quatrième membre étant la Croatie et les territoires sud-slaves associés ). En majorité les articles, dont ceux de Stephen Pichon, rédacteur au Petit Journal et futur ministre des affaires étrangères, présentaient comme probable l'éclatement de la Monarchie. <sup>13</sup>

Léger, et surtout Denis, combattaient pour le triomphe de leurs idées non seulement en écrivant des livres, mais aussi avec les armes de la propagande, articles, interventions et discours publics. A partir de mai 1915, en collaboration avec Beneš, Denis rédigea le journal *La nation tchèque* qui, dans les pays latins, avait un rôle pareil à celui qu'avait dans les pays anglo-saxons *la New Europe*, paraissant à Londres sous la houlette de Seton-Watson. Denis présidait la rencontre d'intellectuels du 16 mars 1916 tenue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, où on réclama fermement la dissolution de l'Empire Habsbourg et la création d'un Etat tchécoslovaque. Même dans le comité créé en 1916 pour élaborer les buts de guerre de français il prit position pour le démembrement de la Monarchie. <sup>14</sup>

A la différence des essayistes susmentionnés la politique du gouvernement français, s'adaptant aux évolutions de la situation militaire, arriva bien plus tard à la

<sup>11</sup> Ernest Denis, *La guerre*, Paris, 1915, p. 333-342.

<sup>12</sup> *id.*, *La Grande Serbie*, *op. cit.*, p. 302.

<sup>13</sup> Edith Marjanović, *Die habsburger Monarchie in Politik und öffentlicher Meinung Frankreichs 1914-1918*, Wien-Salzburg, 1984, p. 19-25.

<sup>14</sup> François Fejtő, *op. cit.*, p. 315, 356, et 358-359. Voir aussi Bernard Michel, « Le rôle d'Ernest Denis et du journal *La nation tchèque* dans la naissance de la Tchécoslovaquie » et Bohumila Ferenčuhova, « Les slavissants français au cours de la première guerre mondiale », tous deux dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 169 ( 1993 ), p. 17-36.



conclusion qu'il fallait soutenir un programme de destruction totale de la Monarchie, et le fit avec beaucoup plus de précautions. Parmi les buts officiels de guerre français il y avait tout d'abord la reconquête de l'Alsace-Lorraine et dans une hypothèse optimiste l'annexion de la Saare et celle de la rive gauche du Rhin s'ajoutait à cela l'exigence de réunification de la Pologne et de garantie de son autonomie. ( La Russie, alliée de la France, s'opposait fermement à cette dernière exigence. )<sup>15</sup>

Afin de renforcer ses positions l'Entente reconnut, par des accords secrets signés en 1915-1916, la légitimité de certaines revendications de la Serbie, de l'Italie et de la Roumanie visant des territoires austro-hongrois. Toutefois cela ne signifiait pas encore la disparition de la Monarchie, mais sa mutilation. ( La Roumanie récupérerait la Transylvanie, la Bucovine et le Banat, l'Italie le Tyrol du sud, Gorizia, l'Istrie et la Dalmatie du nord, la Serbie, elle, recevrait tous les autres territoires slaves du sud, mis à part la Croatie et la Slovénie. ) Il est vrai que par ailleurs il n'est pas certain que ces promesses soient fondées sur des conceptions claires et aient vraiment fait l'objet d'une réflexion approfondie. On doit les interpréter plutôt comme des improvisations, des promesses faites dans le cadre d'un marchandage éphémère, et non pas comme les éléments d'une conception à long terme qui s'imbriqueraient logiquement les uns dans les autres.

De nombreux éléments peuvent être présentés pour montrer que la politique officielle française pendant la première moitié de la guerre préférait nettement le maintien de la Monarchie à sa disparition.

L'une des preuves de cette attitude est le commentaire par Maurice Paléologue, ambassadeur à Pétrograd, de sa conversation de janvier 1915 avec le ministre russe des affaires étrangères Sazonov. Voici ce qu'il en dit à Paris : « La question de l'Autriche est la seule sur laquelle nous devons prévoir quelques divergences avec le gouvernement russe. Tant qu'il existera une Allemagne et une Italie, nous serons intéressés au maintien de l'Autriche. » Sur le mémorandum du 2 avril 1915 de Léger, dans lequel il traitait de la question tchèque et proposait soit l'indépendance complète soit un statut égal à celui des Hongrois, on peut lire l'appréciation suivante du fonctionnaire des affaires étrangères suivant le dossier ( sans doute Laroche, une des figures-clef de la future conférence de paix du côté français ) : il « ne renferme rien de nouveau ; rappelle les souvenirs historiques et énumère sans grande précision et sans aucune argumentation les aspirations des Tchèques ». Berthelot lui-même, qui des diplomates français était sans doute celui qui était le plus proche de Beneš, informa Maurice Paléologue de la création de la Légion Tchèque le 8 août 1916 de la façon suivante : « le moment n'est pas venu de fixer le sort de la Bohême ». Beneš reçut le même type de réponse dilatoire de Briant, premier ministre et ministre des affaires étrangères, quand, à l'automne 1916, il le sollicita en tant que secrétaire du Comité National Tchécoslovaque de Paris pour recevoir l'appui du gouvernement français à la création d'un Etat Tchécoslovaque totalement autonome. La réponse, et les versions successivement proposées pour ce texte, montrent clairement que la France excluait avec la plus grande détermination tout engagement en faveur de l'Etat Tchécoslovaque indé-

<sup>15</sup> Kalervo Hovi, *Cordon sanitaire or barrière de l'Est ?*, Turku, 1975, p. 32-33.

pendant ou de la dissolution de la Monarchie. Enfin nous pouvons également faire mention des propositions de 1916 du Comité national d'études sociales et politiques, chargé de préparer les propositions de paix françaises. Après des débats longs et ardu il prit finalement position en affirmant que les intérêts de la France exigeaient non pas la suppression de la Monarchie austro-hongroise mais sa fédéralisation.<sup>16</sup>

L'idée qu'on retrouve dans la littérature spécialisée, selon laquelle « during the first years of the First World War the French Government came round to supporting the dissolution of the Dual Monarchy and the independence of its Slavic or Romance nationalities or their annexation to their national parent states » et qui voudrait que « the French military planners were also prepared at the end of 1914 to dissolve the Dual Monarchy »<sup>17</sup> est exagérée, voire relève de l'incompréhension. Elle se fonde sur un document daté du 31 décembre 1914 à Bordeaux que plusieurs chercheurs tiennent pour l'expression du point de vue de l'Etat Major français alors qu'il ne s'agit, sans aucun doute possible, d'un document mis au point par une personne réfugiée d'Autriche-Hongrie de nationalité roumaine que l'Etat Major a classé et inséré dans ses dossiers en tant que « note sur l'état d'esprit » des populations de l'Empire.<sup>18</sup>

Pour résumer ce qui précède on peut dire que pendant la première moitié de la guerre la France n'avait pas de politique danubienne clairement définie et portant sur le long terme. Dans l'intérêt de la victoire militaire, avec ses alliés, elle fit des promesses diverses qui se contredisaient en partie (à la Serbie et l'Italie) ; elle tolérait, à Paris, l'activité des hommes politiques issus des nationalités et venus de la Monarchie, en outre à partir de 1916 elle autorisa même le recrutement d'une force militaire parmi les prisonniers de guerre tchèques. Mais elle ne se prononça pas expressis verbis en faveur du démembrement de la Monarchie. Donc le dilemme fondamental restait entier.

C'est la même incertitude, ou plutôt le même flou intentionnel qui caractérisait la note commune du 10 janvier 1917, dans laquelle, à la demande de Wilson, les puissances de l'Entente présentaient pour la première fois publiquement et de façon concertée leur politique danubienne. Ce texte cité à maintes reprises fait allusion à la responsabilité de la Monarchie dans la guerre et annonce les buts de guerre des puissances signataires : « liberation of Italians, of Slaves, of Romanians and the Czeko-Slovaks from foreign domination ». Une partie des spécialistes, ainsi Kalervo Hovi, déjà cité à propos du document de décembre 1914, interprètent cela comme un engagement à démembrer la Monarchie. D'autres, comme Edith Marjanović, Zbynek Zeman ou l'Américain David Kelly, expliquent au contraire que la « liberation ... from foreign domination » signifie la fédéralisation de la Monarchie, ou en fait la création d'autonomie en faveur des nationalités.<sup>19</sup> A l'appui de cette dernière interprétation il y a le

<sup>16</sup> Pour plus de détails, voir Edith Marjanović, *op. cit.*, p. 30-56.

<sup>17</sup> Kalervo Hovi, *op. cit.*, p. 40.

<sup>18</sup> La phrase qui, dans ce document, indique avec certitude qui en est l'auteur, est la suivante : Archives diplomatiques, Paris (AD), Guerre 1914-1918, Autriche-Hongrie, Vol. 149, « Note sur l'état d'esprit des nationalités d'Autriche-Hongrie », 31 décembre 1914.

<sup>19</sup> Kalervo Hovi, *op. cit.*, p. 41 et 43 ; Edith Marjanovic, *op. cit.*, p. 58-63 ; David Kelly, « Woodrow Wilson and the creation of Czeslovakia, in *East European Quarterly*, juin 1991, p. 185-207, et Zbynek Zeman, *The Masaryks : The Making of Czeslovakia*, Londres, 1990, p. 89-90.

mémorandum français qui a servi de point de départ à cette note commune, et qui, considérant les conditions de paix uniquement du point de vue français, ne disait pas un mot du démembrement de la Monarchie, ou encore d'un Etat autonome des Slaves du sud ou tchécoslovaque. Parmi les provinces de la Monarchie seule la Croatie est concrètement mentionnée, et uniquement dans un contexte bien précis, pour dire qu'elle peut, avec la Serbie et le Monténégro, se partager les régions de la Dalmatie qui ne reviennent pas à l'Italie.<sup>20</sup>

Cependant, même si nous acceptons l'interprétation de Kalervo Hovi, selon laquelle les buts de guerre de la France au tournant de 1916-1917 comprennent la suppression de l'unité de la Monarchie Habsbourg et, selon les possibilités, la création d'un nouvel Etat tchécoslovaque et d'un Etat yougoslave, il est impossible d'y accorder une importance excessive. Ce point de vue gouvernemental, si jamais il a vu le jour, s'est avéré être bien éphémère. L'effondrement du front roumain à la fin de 1916, et la première révolution russe en février 1917, c'est-à-dire l'évolution défavorable de la situation militaire, et en même temps l'intention déclarée du nouveau souverain austro-hongrois, Charles IV, de conclure une paix séparée, semblaient donner raison à ceux qui trouvaient qu'il était dans l'intérêt de la France non pas de démembrer l'Empire danubien mais de le moderniser. L'Etat-Major français, qui de façon intéressante était plus actif que le Ministère des Affaires Etrangères dans l'élaboration de conceptions à long terme, produit dans la première moitié de 1917 deux mémorandums sur les perspectives d'avenir.

Les deux propositions cherchaient des contrepoids possibles à la Mitteleuropa allemande et toutes les deux comptaient sur la survie de la Monarchie. Par contre, sur les questions de détails, les deux plans divergeaient profondément. L'un d'entre eux, ne prenant pas du tout en compte une éventuelle sécession des territoires peuplés par des nationalités slaves, et par l'annexion de la Silésie allemande et des territoires allemands du sud à l'Autriche visait à opposer une forte confédération catholique à une Allemagne du nord prussienne, protestante, agrarienne et militariste.<sup>21</sup> (Ce même plan était apparu au sein du comité d'intellectuel chargé de l'élaboration des buts de guerre français en 1916. S'opposant à Denis, l'industriel François Wendel appelait l'attention sur le fait qu'on agitait de façon indigne le principe national si on l'utilisait « en supprimant les Habsbourg » ou « regroupe en son nom les soixante-dix millions d'Allemands d'Autriche et du Reich ». Il faudrait une Autriche suffisamment importante pour ne pas être un satellite de Berlin, une Autriche diminuée de la Bohême, de la Transylvanie, de la Galice, etc ..., mais augmentée de l'Allemagne du Sud.<sup>22</sup>

Le second document de l'Etat Major, s'inspirant de l'esprit des plans de fédéralisation de l'avant guerre, proposait de transformer la Monarchie en une confédération d'unités ethnico-nationales. Dans sa forme d'alors, (« dualiste et féodale ») la

<sup>20</sup> Edith Marjanovic, *op. cit.*, p. 59-60.

<sup>21</sup> AD Guerre, 1914-1918, Autriche-Hongrie, vol. 150, « La situation militaire, politique et économique de l'Autriche-Hongrie au commencement de 1917 », 7 mars 1917.

<sup>22</sup> François Fejtó, *op. cit.*, p. 312.

Monarchie « doit effectivement disparaître ». Mais si la seule chose qui se produise, c'est que l'Empire éclate en morceaux, alors, soulignait l'auteur, en réalité il n'y aurait que l'Allemagne qui en profiterait car les petits Etats sans accès à la mer et jaloux les uns des autres entreraient en compétition pour les faveurs de leur grand voisin. La politique à suivre et le mot d'ordre ne devaient donc pas être « *delenda Austria* » mais « *constituenda Austria* », en précisant qu'il s'agissait d'une association volontaire d'Etats nationaux indépendants et démocratiques, mais toujours dans un cadre juridique habsbourgeois. Le nouvel Empire se serait composé de quatre unités nationales et d'une unité multiethnique : l'Autriche, la Bohême ( territoires Tchèque et Morave, mais sans la Slovaquie ), la « Petite-Hongrie », la Croatie ( territoires croate, slovène, serbe et dalmate de l'Empire ), et la Transylvanie. Parmi ses anciennes provinces, la Monarchie aurait perdu la Bukovine, partagée entre la Roumanie et la Russie, et la Galicie, revenant à la Pologne et la Russie. Le mémorandum proposait de tenir seulement une partie des promesses faites à l'Italie et à la Serbie en 1915. L'Italie aurait pu recevoir le Tyrol et Gorizia, mais pas l'Istrie et la Dalmatie du nord, car ces territoires revêtaient une importance vitale pour la Monarchie. L'auteur tenait la création d'un Etat sud-slave unique à partir de territoires culturellement très profondément différents pour une erreur encore plus importante. La Serbie aurait reçu le Monténégro, la Bosnie-Herzégovine, et la Dalmatie méridionale jusqu'à Cattaro, mais pas les territoires slaves du sud qui faisaient partie intégrante de la Monarchie et étaient majoritairement catholiques. « Il est temps, après trois ans de guerre, » — concluait le document de près de 50 pages — « de penser un peu plus à nous et moins aux autres ; la paix glorieuse, que la France a si bien méritée, ne saurait être retardée par des questions de détail telles que les revendications plus ou moins intransigeantes des Serbes ou des Roumains. »<sup>23</sup>

Les pensées formulées dans ces deux documents de l'Etat Major étaient bien connues également au Ministère des Affaires Etrangères et servirent de base lors des négociations menées par la France et ses alliés avec Charles IV en 1917. Denis et Léger, ainsi que leurs amis radicaux et libre-penseurs, parfois francs-maçons, attaquèrent violemment les conceptions favorables à la Monarchie et aux Habsbourg de l'Etat Major et d'autres milieux conservateurs et royalistes. En 1917 Léger, dans son nouveau livre, prononça des mots très durs contre « de naïfs catholiques, qui, en face de la Prusse luthérienne, rêvent pour lui faire contre-poids d'une Autriche ultramontaine. » Développant ses conceptions de 1915 il dessina le plan d'une grande confédération panslave. Selon lui les membres en auraient été la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Bulgarie, mais la Roumanie et la Grèce pourraient également s'y joindre. Entre les blocs septentrional et méridional de la confédération la liaison aurait été assurée par le corridor slave traversant la Hongrie occidentale. En 1915, quand pour la première fois du côté français Denis avait lancé cette idée, il s'agissait d'un couloir étroit. Depuis c'était devenu une bande de 80 à 100 kilomètres de large qui, vers l'est, s'étirait jusqu'au Balaton.<sup>24</sup>

<sup>23</sup> AD Guerre 1914-1918, Autriche-Hongrie, vol. 151, « La situation politique en autriche-Hongrie et ses conséquences », 23 juillet 1917.

Denis également continuait à faire de l'« agitation ». « Une seule solution demeure ; à la place de la Monarchie dualiste, constituer une série d'Etats indépendants : en premier lieu, le royaume serbo-croate, auquel se rattacheront les Slovènes, et qui s'étendra jusqu'à la rive droite du Danube, et l'Etat Tchécoslovaque, qui arrivera jusqu'à la rive gauche du fleuve en s'accotant à la Pologne vers le nord et vers la Russie à l'est » déclarait-il dans son ouvrage écrit en 1917 sur les Slovaques.<sup>25</sup>

Un esprit proche des conceptions de Denis et Léger souffla sur le congrès des francs-maçons des pays de l'Entente et des Etats neutres, qui siégea à Paris entre le 28 et le 30 juin 1917. André Lebey, intervenant au Congrès, résuma les principaux buts de guerre de la franc-maçonnerie en quatre points :

- reconquête de l'Alsace-Lorraine ;
- établissement de l'unité et de l'indépendance de la Pologne ;
- indépendance de la Bohême ;
- libération des nationalités réprimées de l'Empire des Habsbourg, ou leur réunion au sein d'Etats que ces peuples auraient créé par la voie de plébiscites.<sup>26</sup>

Malgré tous les efforts des radicaux, des slavophiles, des francs-maçons et des hommes politiques émigrés issus des diverses nationalités de l'Empire, jusqu'à la fin de 1917 la politique officielle du gouvernement français ne se prononça pas de façon définitive sur l'avenir de l'Empire danubien. Cela ressort clairement du mémorandum de Beneš du 12 décembre 1917 rédigé à la demande du général Foch à propos des actions de sabotage dans la Monarchie. Sentant le manque de résultat des tentatives de paix séparées, l'Etat Major français se préparait à organiser dans les bases arrières de la Monarchie des actions visant à provoquer des désordres de grande ampleur. Ils avaient prévu que les populations des minorités nationales seraient le terreau de cette agitation. Beneš s'indigna. De sa réponse fort consciente des enjeux en cause il apparaît clairement tant lui-même que les autres dirigeants des nationalités exigeaient une politique « claire et précise » face à la Monarchie. En ce moment précis ils pensaient que l'Entente laissait à elles-mêmes la Serbie, la Roumanie et les nationalités de l'Empire danubien, puisque lors des négociations de la paix séparée elle soutenait « le programme de fédéralisation ». Pourquoi ces peuples prendraient-ils des risques, demandait l'homme politique tchèque, si « ces nationalités voient l'Entente hésiter à accepter le principe de leur indépendance nationale — les hommes d'Etat alliés faire une politique de ménagement, essayer de faire comprendre à l'Autriche qu'on pourra la sauver, favoriser même des intrigues pacifistes à son profit, cherchant à la séparer de l'Allemagne » ?<sup>27</sup>

Pour ce qui est de l'Angleterre et des Etats-Unis, les reproches de Beneš étaient justifiés. En fait, à Londres et à Washington on prononça définitivement la condamnation à mort de la Monarchie seulement entre le printemps et l'été 1918.<sup>28</sup> Cependant,

<sup>24</sup> Louis Léger, *Le panslavisme et l'Intérêt français*, Paris, 1917, p. 317-329.

<sup>25</sup> Ernest Denis, *La question d'Autriche et les Slovaques*, Paris, 1917, p. 37-38.

<sup>26</sup> Pour plus de détails voir Edith Marjanović, *op. cit.*, p. 85-86, et François Fejtő, *op. cit.*, p. 341-342.

<sup>27</sup> AD Guerre 1914-1918, Autriche-Hongrie, vol. 152, « Note de Beneš », 12 décembre 1917.

dans le cas de la France, c'est justement dans ces semaines de la fin 1917 que, après de longues hésitations, le gouvernement trancha définitivement en faveur du démembrement de la Monarchie, une fois dépassées les critiques qu'il soulevait. Le tournant décisif, qui commença en fin 1917, fut pris à cause de deux événements : la seconde révolution russe, qui fit perdre à la France son principal allié continental ; et le changement de gouvernement du 17 novembre 1917, qui vit Clémenceau occuper le fauteuil de premier ministre et Pichon celui de ministre des Affaires Etrangères. Contrairement aux dirigeants précédents, ils étaient tous deux partisans du démembrement de la Monarchie ; le tournant russe ne fit que les renforcer dans leur conviction.

Le premier signe de transformation de cette option en politique du gouvernement fut le mémorandum du 26 novembre 1917, rédigé par le Directeur de la Direction des Affaires Politiques et Commerciales du Ministère des Affaires Etrangères, Pierre de Margerie. Le texte portait, en fait, sur la question polonaise, plus précisément sur les possibilités d'utilisation de la nouvelle Pologne contre l'Allemagne, en pensant déjà à l'après-guerre. Il évoquait cependant également les autres pays de la région. Il affirmait que le pilier le plus important de la défense contre le « germanisme » à l'Est sera, dans le futur, la Pologne, cependant que le second pilier important sera une « Roumanie agrandie ». Le document envisageait « la constitution d'Etats nouveaux susceptibles de compléter du côté de l'Orient le rempart contre l'expansion germanique ». Aucun doute ne subsistait sur le fait que ces nouveaux Etats ne pourraient être établis que sur le territoire de la Monarchie et à sa place. Pour de Margerie il fallait soutenir sans condition cette solution. Dans les semaines qui suivirent le chef de la section politique renouvela et enrichit cette orientation de sorte que non seulement le ministre des Affaires Etrangères, Pichon, mais aussi Clémenceau et le Général Foch la firent leurs et la soutinrent.<sup>29</sup>

Le changement de la position française se manifesta également par le fait que l'Etat Major planifia des opérations de sabotage de grande envergure dans la Monarchie ; en outre, le 16 décembre 1917, Pichon signa le décret portant création d'une armée tchécoslovaque sous la direction du Comité National Tchécoslovaque de Paris.

Trois événements du printemps 1918 rendirent définitif le tournant opéré par la politique du gouvernement français face à la Monarchie à la fin de l'année 1917 : la signature de la paix séparée de Brest-Litovsk entre Allemands et Russes en mars ; l'échec définitif des négociations de paix séparée menée avec Charles IV, en avril ; et la signature, les 14 et 15 mai à Spa, entre la Monarchie et l'Allemagne, d'un accord prévoyant une coopération économique étroite ouvrant la voie à une union douanière. Du point de vue de la politique de sécurité de la France chacun de ces événements semblait plus catastrophique que les autres. L'allié oriental ne se contentait pas de sortir de la guerre, il laissait les mains libres à l'Allemagne en Ukraine, sur la Baltique et en Pologne. De son côté, la Monarchie, au lieu de s'éloigner de

<sup>28</sup> Le Premier Britannique, Lloyd George, déclarait encore, le 4 décembre 1917, « Nous ne souhaitons pas affaiblir ni transformer la monarchie austro-hongroise ; seulement la délivrer de l'influence allemande » ( citation tirée de François Fejtő, *op-cit.*, p. 364 ). Charles Seymour, le spécialiste de l'Europe centrale au sein de la commission de préparation de la paix des États-Unis, élaborait, lui, aussi tard qu'en avril 1918, un plan de fédéralisation de la Monarchie.

<sup>29</sup> Kalervo Hovi, *op. cit.*, p. 129-131.

l'Allemagne, avait tissé avec elle des liens encore plus étroits. Tout cela semblait donner raison à Léger, Denis, et leurs partisans. Il n'y avait plus de place pour l'ambiguïté ; à partir de la fin de 1917 et tout particulièrement du printemps 1918 le Quai d'Orsay adopta une ligne de conduite claire et sans équivoques. Le 19 avril 1918 Clémenceau, provoquant l'hilarité de son auditoire, résuma ainsi l'essentiel de sa position dans un discours au Sénat : « Les Autrichiens sont un peuple en décomposition ; ce sont d'aimables décomposés, ce ne sont pas des méchantes gens ... ils sont comme les amants qui se séparent. »<sup>30</sup>

Tirant les conséquences de cette clarification de sa conception la France, au printemps 1918, exigea de ses alliés qu'ils fassent leur en tant que buts de guerre, non seulement l'indépendance de la Pologne, mais également celles de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie, et qu'ils reconnaissent avec un statut de gouvernement les comités d'émigrés tchécoslovaque et slave du sud. ( Lors de leur congrès d'avril à Rome les délégués des peuples de la Monarchie qui se disaient opprimés demandèrent la même chose. ) A cause de l'attentisme de l'Angleterre et de l'opposition ferme de l'Italie, qui voyait dans le futur Etat sud slave un rival potentiel, la France dut attendre l'été 1918 avant d'obtenir satisfaction. La déclaration des pays européens de l'Entente du 3 juin 1918 se contentait de soutenir l'indépendance polonaise. En revanche, dans le cas de Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie, ils continuèrent à éviter de prendre des engagements concrets et ne firent qu'assurer ces peuples qu'ils appréciaient de façon positive leurs aspirations nationales. Le 29 juin Paris fut seule à reconnaître le Conseil National Tchécoslovaque dirigé par Beneš et Masaryk en tant que représentant officiel des nations tchèque et slovaque et composant de base du gouvernement du futur Etat tchécoslovaque. Le 9 août puis seulement le 3 septembre 1918 l'Angleterre et les Etats-Unis se décidèrent enfin à faire le même geste. ( La Yougoslavie, à cause des protestations de l'Italie, ne bénéficia pas, jusqu'à la fin de la guerre, d'une reconnaissance similaire. )<sup>31</sup>

A la suite de la reconnaissance des Etats potentiellement membres de la barrière antiallemande est-européenne, à la fin de 1918 et en 1919, la France mena la lutte afin de renforcer toujours plus ses nouveaux alliés danubiens et pour affaiblir autant que possible l'Autriche et la Hongrie. On sait que les nouvelles frontières entre Etats dans le bassin danubien ont résulté d'un compromis entre les exigences disproportionnées et méprisant totalement le principe des nationalités des hommes politiques tchèques, roumains, et slaves du sud, et les propositions plus mesurées et prenant en compte la répartition géographique des ethnies faites par les délégués italiens, américains et anglais. Lors des sessions plénières et des débats en comité de la conférence de paix les experts et les représentants politiques de la France s'efforcèrent d'intervenir pour appuyer ou pour servir de médiateurs des demandes tchèques, roumaines et slaves du sud, sauf dans le cas de désirs manquant singulièrement de fondements, comme par exemple le plan de corridor slave, que finalement les Français repoussèrent aussi. C'est pourquoi c'est la France qui, d'entre les quatre grandes puissances, porte l'essentiel de la responsabilité pour l'amputation subie par la Hongrie de territoires ethniquement

<sup>30</sup> Cité par Edith Marjanović, *op. cit.*, p. 127.

<sup>31</sup> Kalervo Hovi, *op. cit.*, p. 129-131

hongrois et frontaliers tels que l'île appelée Csallóköz sur le Danube ( Zitny en slovaque ), la bande allant de Szatmárnémeti ( Satu Mare en roumain ) à Nagyvárad ( Oradea ) aux limites de la grande plaine, ou le Bácska du nord ( Yougoslavie ). L'explication de cette attitude française réside essentiellement dans ses choix stratégiques et de politique de sécurité, les arguments ethniques ou économiques ne jouèrent que dans un bien moindre mesure.<sup>32</sup>

Mis à part la Pologne, qui a toujours été sa favorite, il est difficile de hiérarchiser les pays en fonction du soutien que leur a proposé la France. Les trois pays danubiens étaient tous bien placés. C'est sans doute aucun Beneš qui disposait du réseau de relations le plus développé à Paris, et c'est lui en qui on faisait le plus confiance. Pourtant ce fut plutôt la Grande-Roumanie qui devint le *primus inter pares*. A Paris, d'un point de vue stratégique, c'est elle qui était perçue comme la forteresse du sud du cordon sanitaire. Et économiquement elle était traitée comme « une véritable colonie française de plus de 15 millions d'habitants où nous pourrions développer notre commerce et notre industrie ». Du point de vue culturel les Français désiraient réorganiser l'ensemble du système d'enseignement sur la base du modèle français, et ils pensaient également prendre en main « la formation intellectuelle de la jeunesse roumaine ».<sup>33</sup>

Cette conception, mise en œuvre de façon conséquente de la fin 1917 à la signature du traité de paix en juin 1920, sembla une seule fois vaciller : c'était au printemps 1920, lors des négociations bilatérales franco-hongroises entamées à la suite de l'arrivée de la délégation hongroise à la conférence de paix. Comme l'ont déjà montré Pierre Renouvin, pour les historiens français, Mária Ormos et Magda Ádám pour les historiens hongrois, la volonté de rapprochement hongroise reçut un accueil favorable du côté français pour des raisons tant personnelles que matérielles. A la tête du pays, les responsables qui avaient accepté et été en position de mettre en œuvre le programme de transformation radicale du bassin danubien furent défaits en janvier 1920. A la place de Poincaré, Clémenceau et Pichon arrivèrent Déchanel, Millerand et Paléologue. Ils avaient sympathisé, même dans la période finale de la guerre, avec l'idée de modernisation de la Monarchie, restant étrangers à l'idée de sa destruction. Il était naturellement impossible de revenir à l'état précédent l'éclatement, et ils ne le désiraient pas. Mais ils trouvaient inquiétant que la Hongrie, située géographiquement au centre du système d'alliance qui se dessinait dans la région, et que lors des négociations de paix, elle soit traitée de manière si indigne. C'est pourquoi ils jugèrent bon d'étudier la proposition hongroise offrant à la France des concessions économiques et politiques importantes en échange du maintien au sein de la Hongrie des territoires frontaliers très majoritairement hongrois.<sup>34</sup>

<sup>32</sup> Pour plus de détails sur cette question, voir Francis Deak, *Hungary and the Paris Peace Conference*, New York, 1941, et Mária Ormos, *Padovától Trianonig*, Budaepst, 1983.

<sup>33</sup> Voir dans AD Europe, 1918-1944, Roumanie, Vol. 32, la note du 16 décembre 1918 de Lacombe et la dépêche de Berthelot du 19 janvier.

<sup>34</sup> Pierre Renouvin, « Aux origines de la Petite Entente. Les hésitations de la politique française dans l'été 1920 », in *Etudes européennes. Mélanges offerts à Victor L. Tapié*, Paris, 1973, p. 489-500, et Mária Ormos, « Francia-magyar tárgyalások 1920-ban », in *Századok*, 1975/5-6, p. 904-949, ainsi que Magda Ádám, « Dunai konföderáció vagy kisantant », in *Történelmi Szemle*, 1977/3-4, p. 440-448.



Pourtant les nouveaux décideurs n'allèrent pas plus loin dans la remise en cause de la politique danubienne établie à la fin de 1917 et mise en application depuis lors de manière conséquente, et on peut se demander s'ils souhaitaient un tant soit peu aller en ce sens. Le discours d'Apponyi à Paris et les mémoradums de la délégation de paix hongroise eurent pour effet de faire renégocier par le Conseil des Ambassadeurs, à Londres, l'affaire des frontières hongroises, précisément au moment ( mars-avril 1920 ) où se tenaient à Paris les négociations secrètes franco-hongroises. Ce furent surtout les délégués italiens qui demandèrent l'application plus conséquente du principe ethnique — concrètement il s'agissait du maintien de l'île de Csallóköz ( Žitný ) à la Hongrie et de l'octroi à la Terre des Sicules, en Transylvanie mais loin de la frontière hongroise, d'une large autonomie. Mais au début les Anglais, par exemple Lloyd George, penchaient aussi pour une modification du texte du traité de paix, c'est-à-dire du tracé des frontières fixé auparavant. Le délégué français, au contraire, s'en tint jusqu'au bout fermement aux décisions précédentes de la conférence de paix. Il est vrai que la France était représentée à Londres par Philippe Berthelot, ami proche de Beneš qui avait également des relations avec Denis et Léger. Il n'y a cependant aucun élément qui permette de supposer que Berthelot aurait agi de son propre chef, et qu'il aurait représenté ce point de vue en s'opposant à ses nouveaux chefs. Ses télégrammes, qui rendaient compte très précisément de l'avancée des négociations, étaient tous les matins sur le bureau de Paléologue, qui, s'il l'avait voulu, aurait à l'évidence pu ordonner à son subordonné de renoncer à sa position de fermeté.<sup>35</sup> Mais Berthelot ne reçut aucun ordre de ce genre, ce qui ne peut être considéré comme le fruit du hasard. Le silence de Paléologue peut s'expliquer. En effet, la nouvelle direction politique française n'envisageait la coopération économique et le rapprochement politique entre la Hongrie et ses voisins — qui au printemps 1920 reçurent plus d'attention qu'auparavant — que dans le cadre du traité de paix de Trianon, et l'équipe Millerand-Paléologue n'était pas non plus disposée à aller plus loin que les promesses floues contenues dans la lettre d'accompagnement du traité de paix. On trouve le reflet de cette position dans les directives envoyées par le Quai d'Orsay en mars-juin 1920 aux ambassadeurs qu'en général Paléologue signait ou marquait de ses initiales.<sup>36</sup> C'est pourquoi à notre avis la politique danubienne de la France ne connut pas de rupture ou de modification au printemps 1920. En revanche, ce qui s'est réellement passé, c'est qu'on a étudié les possibilités de modification, sans que cela n'entraîne aucune conséquence ou qu'aucune mesure concrète de correction ne soit prise.

Comme nous le savons, il n'y eut pas de correction significative pendant la décennie et demie qui suivit. La politique hongroise ( et plus largement danubienne ) de la France maintint ses deux principes fondamentaux, qui restèrent le respect des prescriptions du traité de paix de Trianon et l'empêchement d'une éventuelle restauration des Habsbourg. Il n'y eut de changement, en fait, que pendant le dernier tiers des

<sup>35</sup> AD Série Internationale Y, 1918-1940, vol. 662.

<sup>36</sup> Par exemple AD Europe 1918-1940, Hongrie, vol. 46, les ordres de Millerand au délégué principal hongrois du 6 mars 1920 et dans le vol. 59 l'information de Paléologue du 22 juin 1922 à l'ambassadeur français.

années trente, une fois l'économie allemande renaissante et son dynamisme commercial eurent parfaitement paralysé la barrière est-européenne créée en 1919-1920, et que se fut produit ce qu'avait prévu en 1917 l'État-Major français : une compétition sans merci des petits Etats de la région, indépendamment de leurs sympathies et attaches antérieures, d'abord pour les avantages offerts par le marché allemand, puis pour les faveurs politiques de l'Allemagne. A la lumière de la réapparition de la si effrayante Mitteleuropa, les principes de la réorganisation régionale de 1920 furent remis en question et se déprécièrent. A la place d'une orientation exclusivement fondée sur la Petite Entente, on vit revenir sur le devant de la scène les conceptions visant à l'intégration non pas d'une partie de, mais de la région toute entière. Le 19 novembre 1939 l'ambassadeur hongrois à Paris écrivait dans une dépêche à ce sujet : « La réflexion sur l'affaiblissement de l'Allemagne se traduit également par le fait qu'ils ( les Français, NDLR ) souhaiteraient organiser les Etats d'Europe centrale en contrepois de l'Allemagne une fois la guerre terminée. Leur point de départ est que la plus grande erreur du traité de Versailles a été le découpage de la Monarchie austro-hongroise, et c'est pourquoi il faudrait trouver quelque chose, qui après la guerre actuelle, remplace jusqu'à un certain point la Monarchie. Cette question préoccupe au plus haut point les milieux politiques ici, bien qu'ils n'aient aucune idée de ce qu'ils veulent. Ils pensent à une sorte de fédération qui associerait l'Autriche et la Tchécoslovaquie libérées, et les autres Etats centre-est européens, nous y compris. »<sup>37</sup> Il est à noter que dans ce cadre les revendications territoriales hongroises face à la Tchécoslovaquie et à la Roumanie reçoivent une attention plus favorable, et ce dès le début de l'année 1938.<sup>38</sup> Compte tenu du fait que la France, ni alors, ni après la guerre, ne fut dans la position de mettre en application ses anciennes/nouvelles conceptions de l'avenir de la région danubienne, l'opinion décrite plus haut peut être interprétée comme une autocritique qui n'a de valeur que sur le plan de l'histoire des idées, mais qui ne put jamais avoir de conséquence dans la sphère de la « realpolitik ».

<sup>37</sup> *Diplomáciai iratok Magyarország külpolitikájához, 1936-1945*, vol. IV, présenté par Gyula Juhász, Budapest, 1962, p. 620.

<sup>38</sup> *Ibid.*, vol. II, p. 271-272, et p. 858, vol. III, p. 111-112 et vol. IV p.541.

Antoine MARÈS

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

## Les slavissants français face à la Hongrie avant le traité de Trianon

Je me trouve confronté à une tâche originale puisqu'elle consiste à être le recenseur et le contradicteur d'un collègue hongrois qui n'est pas parmi nous, Ignác Romsics, professeur invité à l'université de Bloomington, dans l'Indiana. Adhérant pour la majeure partie à son analyse minutieuse et pertinente, je présenterai donc ses thèses auxquelles j'ajouterai quelques commentaires et compléments.

*« Dans les siècles passés, la politique danubienne de la France a toujours été définie en fonction de sa rivalité avec son ( ou ses ) voisins orientaux. Le jugement porté sur l'Europe orientale, et plus précisément les peuples de la région danubienne, dépendait de la façon dont ils prenaient, ou voulaient prendre position dans cette compétition entre puissances. »*

Sur cette toile de fond, Ignác Romsics étudie la façon dont le programme de transformation de l'Empire en une série d'Etats nationaux a été formulé en France, à travers les archives et la littérature consacrée au sujet.

L'auteur évoque tout d'abord la figure de Louis Léger, le pionnier français des études slaves, en soulignant très justement que le moteur de son action fut le patriotisme. *« Pour Léger, les aspirations panslaves n'étaient donc pas intéressantes ou importantes en elles-mêmes, mais parce qu'elles paraissaient pouvoir s'insérer dans la panoplie de la politique de sécurité française. »* Léger voyait une alliance naturelle entre Slaves et Latins contre les Germains.

Chez André Chéradame, chez Ernest Denis, chez Louis Eisenmann, Ignác Romsics constate une même vision qui pousse à la transformation de l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire à sa fédéralisation, qui déplacerait les équilibres internes en faveur des Slaves et rangerait le monde habsbourgeois dans le « camp franco-slave ».

Rares étaient ceux qui, comme Mme Adam ou Jules Pichon ( Chopin ) pronostiquaient ou souhaitaient la disparition de la monarchie bicéphale.

I. Je souhaiterais ajouter à cette toile de fond quelques observations tirées de recherches portant sur les médiateurs du monde slave en France.

Première remarque : la vision de l'Europe centrale en France sort dans les années 1860 d'un « moule monarchique » jusque-là dominant. C'est à ce moment que l'histoire des nations et des peuples commence à se substituer à une histoire dynastique et diplomatique. Bien entendu, il s'agit là d'une ligne générale qu'il conviendrait de

nuancer. Mais c'est sur cette trame nouvelle qu'évolue l'appréhension de la Hongrie telle qu'elle demeurera dans ses grandes lignes jusqu'en 1914.

Pourquoi ce renversement ? Comme l'a noté Ignác Romsics, la dimension géopolitique est primordiale. N'oublions pas l'impact de Sadowa en 1866, du compromis austro-hongrois en 1867 et, évidemment, de Sedan et de l'achèvement de l'unité allemande. Mais il ne faut pas non plus négliger le lent travail idéologique amorcé par Quinet et Michelet au Collège de France autour du cas polonais ( Adam Mickiewicz, Cyprien Robert, Alexandre Chodzko ), qui déteint, en quelque sorte, sur la vision française de l'ensemble des peuples européens.

Ma deuxième remarque portera sur l'évolution de l'image des différentes composantes de l'Europe centrale. En 1848-49, les Hongrois bénéficient d'une aura révolutionnaire et d'un capital de sympathie qui ira en s'émuissant et qui sera inversement proportionnel à la slavophilie. Mais ici encore, il n'y pas derrière ce phénomène le seul jeu des propagandes. Le passage qui se produit en Hongrie du régime libéral incarné par Ferenc Deák au régime centralisateur et assimilateur de Kálmán Tisza a eu de profondes incidences sur l'image du royaume de Saint-Etienne. Dans ses premiers écrits de la fin du XIXème siècle et du début du XXème, Louis Eisenmann, dont je reparlerai dans un instant, ne cesse de réclamer le retour à la Hongrie libérale.

Troisième remarque : les slavisants — ou plus exactement les spécialistes du monde slave — se divisent en deux groupes inspirés par des préoccupations différentes.

— D'un côté, ceux que j'appellerais les géopoliticiens, groupés autour d'Anatole Leroy-Beaulieu et qui sortent de l'Ecole libre des Sciences politiques :

*« Le jour où la monarchie austro-hongroise viendrait à disparaître ou à être réduite aux pays de la couronne de Saint-Etienne, c'en serait fait de la puissance française ».*

*En cas d'effacement de l'Autriche, « devant une Allemagne agrandie des provinces allemandes ou semi-allemandes de l'Autriche, la France tiendrait moins de place en Europe que n'en tient aujourd'hui l'Espagne, car entre elle et l'empire germanique, il n'y aurait pas les Pyrénées. »*

*« L'Occident et l'Orient ont un intérêt égal à ce que l'Autriche-Hongrie demeure indépendante de fait comme en droit. »*

*« La France, si longtemps rivale de l'Autriche, ne peut guère rester une grande puissance qu'aussi longtemps que règne sur le Danube une grande Autriche. »*

Ces propos ont été tenus entre 1888 et 1904 par Leroy-Beaulieu.

Pour ce groupe constitué par René Henry, Georges Weil, Louis Jarray, Bertrand Auerbach et quelques autres, l'Autriche est la clef de voûte d'un équilibre européen sans lequel la France serait gravement menacée.

— De l'autre côté, nous trouvons des universitaires, principalement de la Sorbonne, de la génération de 1870, républicains meurtris par la défaite de Sedan, et qui ont pour précurseurs Louis Léger ( 1843-1923 ) avec son *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines* qui paraît en 1879. Louis Léger, Emile Picot, Alfred Rambaud, Ernest Denis, puis Mario Roques et Louis Eisenmann appartiennent à un groupe

d'intellectuels dont l'apprentissage s'est fait directement sur le terrain qu'ils étudiaient. C'en était fini des médiateurs polonais ou germanophones. Ils ont établi des liens directs avec leur objet d'étude. Pour le domaine hongrois, il est inutile que j'évoque le nom d'Edouard Sayous qui fut le grand historien français de la Hongrie de l'époque. Tous ces hommes, à la différence du groupe précédent, ont développé une conception nationale de l'Europe centrale.

Je citerai seulement ce propos de l'historien Charles Seignobos en 1913, dans l'organe de l'Union des Nationalités qui avait vu le jour en 1903 :

*« Déjà on peut prévoir la dernière étape ; le peuple tchèque, redevenu souverain dans ses affaires intérieures comme le peuple hongrois, reprendra la direction de sa vie nationale dans la fédération des États-unis d'Autriche ? »*

Enfin, pour cette période d'avant-guerre, au fur et à mesure que la Troisième République s'affirme et que la France se démocratise, le regard critique sur des sociétés marquées encore par le féodalisme et l'archaïsme politique s'aiguise. D'où les ambiguïtés qui demeurent à l'égard de la Russie. D'où aussi la dévalorisation de la société hongroise.

Je ne voudrais pas achever cette première partie sans dire qu'il reste à étudier plus en profondeur l'image de la Hongrie en France au cours des années 1880-1914, image sans laquelle on ne pourrait comprendre les réactions de la guerre et de l'immédiat après-guerre.

II. Dans la deuxième partie de son exposé, Ignác Romsics montre la radicalisation des attitudes parmi les slavissants français, à travers l'exemple de Louis Léger et d'Ernest Denis et en s'appuyant sur les travaux d'Edit Marjanović ( *Die Habsburger Monarchie in Politik und öffentlicher Meinung Frankreichs 1914-1918*, Wien-Salzburg 1984 ) et de François Fejtő ( *Requiem pour un Empire défunt* ). L'immense majorité de la presse prévoit désormais l'éclatement de l'Autriche et non plus sa transformation en fédération, comme tous les observateurs en exprimaient le souhait avant 1914.

Mais si publicistes et essayistes avaient choisi leur camp, qu'en était-il des responsables politiques ? Pour Ignác Romsics

*« de nombreux éléments peuvent être présentés pour montrer que la politique officielle française pendant la première moitié de la guerre préférait nettement le maintien de la Monarchie à sa disparition. »*

En effet, en janvier 1915, Maurice Paléologue écrit dans une dépêche à Paris à la suite d'un entretien avec Sazonov, le ministre des Affaires étrangères russes que « tant qu'il existera une Allemagne et une Italie, nous serons intéressés au maintien de l'Autriche ». Et Philippe Berthelot notait en août 1916 : « Le moment n'est pas venu de fixer le sort de la Bohême ».

Ainsi la thèse défendue par l'historien finlandais Kalervo Hovi selon laquelle le gouvernement français aurait pris parti pour la dissolution de l'Autriche-Hongrie très tôt pendant la guerre apparaît-elle erronée à mon collègue hongrois. Même la note du

10 janvier 1917 exposant les buts de guerre de l'Entente, à la suite de la demande américaine de décembre 1916, reste floue. Vouloir « la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains et des Tchéco-Slovaques de la domination étrangère » signifie-t-il l'indépendance ? Ignác Romsics ne le pense pas.

Le retournement du front oriental au cours de l'hiver 1916-1917 avec l'effondrement de la Roumanie et la Révolution russe de Février change la donne dans les projets. Deux études de l'Etat-Major français du premier semestre 1917 envisageaient le maintien de l'Autriche, soit fédéralisée, soit dans le cadre d'une division du monde germanique entre Sud catholique et Nord prusso-protestant.

Denis, Léger, dans leurs écrits de propagande, luttèrent activement contre ces projets de maintien de l'empire bicéphale et, écrit Ignác Romsics,

*« malgré tous les efforts des radicaux, des slavophiles, des francs-maçons et des hommes politiques issus des diverses nationalités de l'Empire, jusqu'à la fin de 1917, la politique officielle du gouvernement français ne se prononça pas de façon définitive sur l'avenir de l'Empire danubien ».*

Le tournant a lieu en fait en novembre-décembre 1917 et il est très directement lié au changement de gouvernement du 17 novembre 1917. Clemenceau arrive au pouvoir avec son ami Stephen Pichon aux Affaires étrangères, qui penche pour le démembrement de la Monarchie.

Il est nécessaire de faire une parenthèse pour signaler quelques dates :

— Le 26 novembre 1917, Pierre de Margerie envisage la création d'une ceinture d'Etats à l'Est de l'Allemagne dans un mémorandum ;

— le 7 décembre 1917, une commission chargée d'étudier un plan de propagande et d'action en Russie avec l'utilisation des éléments allogènes ( Tchèques, Ukrainiens etc. ) est créée auprès du ministère des Affaires étrangères avec le général Janin pour président : Beneš et Stefanik en sont membres. C'est la dimension bolchevique du problème qui se confond encore avec la dimension allemande.

— Le 15 décembre, contacté par le Deuxième Bureau, Beneš propose des actions ponctuelles pour désorganiser les arrières en Autriche.

— Le 16 décembre 1917 est signé le décret créant l'armée tchécoslovaque en France.

*Notre collègue poursuit : « Trois événements du printemps 1918 rendirent définitif le tournant opéré par la politique du gouvernement français face à la Monarchie à la fin de l'année 1917 : la signature de la paix de Brest-Litovsk en mars 1918, l'échec des négociations de paix séparée menées avec Charles IV en avril et la signature en mai d'un accord débouchant sur une union douanière entre la Monarchie et l'Allemagne. »*

C'est ainsi que la France fut le fer de lance de la reconnaissance des nouveaux Etats d'Europe centrale comme en témoigne la reconnaissance du Conseil national tchécoslovaque dès le 29 juin 1918 alors que l'Angleterre ne le reconnut que le 9 août et les États-unis, le 3 septembre.

L'analyse de l'évolution des positions françaises vis-à-vis de l'Europe centrale soulève un certain nombre de problèmes que je voudrais ici évoquer.

— Premier point : sur l'articulation chronologique, l'argumentation de l'auteur de cette étude me semble parfaitement fondée et les recherches que j'ai menées ( thèse de 3ème cycle soutenue en 1976 sur *Le séjour d'Edouard Beneš en France, 1915-1919*, Université de Paris I Sorbonne ) sont entièrement confirmées par son exposé. Le tournant est pris à la fin de l'année 1917. Etait-il définitif ? J'en suis moins sûr. A la suite du discours de Lloyd George devant les Trade Unions du 5 janvier 1918 dans lequel l'homme d'Etat gallois parlait d'une « autonomie véritable suivant des principes démocratiques », les perspectives d'une destruction de l'Autriche-Hongrie s'éloignaient. Et lors de son audition par la commission des Affaires étrangères du Sénat le 15 février 1918, Stephen Pichon souligne les difficultés que rencontre l'application du principe du droit des nationalités à se libérer de la domination étrangère, notamment en raison des réticences britanniques. Le 10 avril 1918, Escudier déclare à la Chambre au nom de Clémenceau que ce dernier « ne veut pas pour le moment se dessaisir de ses armes », mais qu'entre la négociation avec l'Autriche et l'émancipation des peuples, il paraît décidé pour la seconde solution.

A la suite de l'incident Czernin et du dénouement que l'on sait, s'engage à la Chambre des Députés un débat dont je voudrais rappeler les termes principaux.

Painlevé, le 30 avril : « L'Entente ne voulait pas la fin de l'Autriche des Habsbourg, mais la reconstitution de l'Autriche sur des bases modernes et conforme au principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. »

Marius Moutet, le 3 mai : « Vous avez coupé les ponts avec l'Autriche. C'est une politique dont nous verrons plus tard les conséquences. Je ne sais si, la Russie détruite, nous avons intérêt à ce que l'Autriche soit coupée en morceaux. Je ne sais pas sous quelle influence les morceaux seront placés. »

Clémenceau, le même jour : « Quant à la politique de l'avenir, le jour où a été proclamé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'Autriche a été condamnée : j'ai été de ceux qui la ménageaient parce que nous n'avions pas de politique autrichienne, pas plus moi que les autres ».

C'est sur ces entrefaites que Beneš a demandé le 28 mai à Stephen Pichon une déclaration nette et précise sur la question tchécoslovaque.

A la lumière des inquiétudes du Conseil national tchéco-slovaque, l'on se rend compte que les incertitudes ont duré pendant tout l'été 1918 : peur d'une offensive de paix de Charles, peur d'une réception favorable par la classe politique d'Autriche-Hongrie, peur d'un ultime sursaut militaire de l'Allemagne.

Dans un moment ultime, fin octobre, Beneš utilise même l'argument du triomphe du bolchevisme à Prague si l'Entente s'efforce de sauver l'Autriche.

— Deuxième remarque : il n'y a pas eu une seule vision de l'Autriche-Hongrie pendant la guerre, mais plusieurs niveaux. Une presse naturellement hostile, dans son immense majorité ( *L'Œuvre* et *L'Action française* sont des exceptions ). Un milieu intellectuel et universitaire qui est aussi largement défavorable. Des pôles de résistance à cette vision négative, avec quelques salons aristocratiques, certains militaires et des cercles catholiques ainsi que des socialistes partagés sur le sort de l'Autriche.

— Ma troisième remarque sera une interrogation. Quel a été l'impact et le poids des slavissants français auprès des décideurs ? Question capitale à laquelle il est parfois difficile de répondre nettement. Pour Louis Léger, je répondrais volontiers que son influence directe a été très faible : on ne retrouve pratiquement pas de traces de contacts suivis avec les responsables politiques et diplomatiques. Léger fonctionne depuis des années dans une sphère symbolique, importante certes, mais sans conséquence directe sur le sujet qui nous préoccupe. Pour Ernest Denis, l'on doit être plus nuancé. Il jouit du prestige de sa position universitaire, mais l'on se défie tout de même de sa partialité. Il en est tout autrement pour Louis Eisenmann qui était chargé au Deuxième Bureau pendant la guerre des analyses sur l'Europe centrale et qui a notamment servi d'intermédiaire entre Benes et les autorités françaises. Pourtant, beaucoup d'inconnues demeurent encore : qu'en était-il des connexions entre ce groupe et Philippe Berthelot, Jules Laroche, le général Lerond et Emmanuel de Martonne, personnages clefs sur qui reposèrent nombre de décisions de la conférence de la paix ?

L'examen attentif des archives telles qu'elles subsistent aujourd'hui laisse cependant une certitude : les spécialistes français de l'Europe centrale dominés par la sympathie à l'égard des nationalités n'ont pas eu la place qu'on leur attribue parfois. Sans aller jusqu'à dire qu'ils n'ont eu aucune influence, l'on peut affirmer que celle-ci a été au mieux indirecte, au pire secondaire.

III. La dernière partie de l'exposé d'Ignác Romsics est consacrée à la politique française en Europe centrale de 1918 à 1920. L'auteur souligne que

*« c'est la France qui, d'entre les quatre grandes puissances, porte l'essentiel de la responsabilité de l'amputation subie par la Hongrie de territoires ethniquement hongrois et frontaliers /.../ L'explication de cette attitude réside essentiellement dans ses choix stratégiques et de politique de sécurité, les arguments ethniques ou économiques ne jouant que dans une bien moindre mesure. »*

Et notre collègue établit une hiérarchie des faveurs qui place la Pologne en tête, devant la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, avant de s'attarder sur l'épisode des négociations bilatérales du printemps 1920, en rappelant les études de Pierre Renouvin, de Mária Ormos et de Magda Ádám.

Cet épisode a donné lieu à de nombreuses interprétations, notamment de la part du grand historien Mario Toscano. Une véritable légende en est née, reposant sur les manœuvres d'intoxication qui eurent lieu dès le printemps 1920 sur un soi-disant « traité secret » entre la France et la Hongrie. Pour Ignác Romsics,

*« ce qui s'est réellement passé, c'est qu'on a étudié les possibilités de modification, sans que cela n'entraîne aucune conséquence et qu'aucune mesure concrète de correction ne soit prise. »*

Ce n'est qu'en novembre 1939 que l'idée d'une réorganisation centre-européenne sur la base d'une fédération fut envisagée par les Français, écrivait l'ambassadeur de Hongrie en France. Mais, précisait-il, « ils n'ont aucune idée de ce qu'ils veulent ».



Cette troisième partie de l'article de notre collègue est trop synthétique pour que je puisse la développer. Aussi procéderai-je comme précédemment par quelques remarques en guise de conclusion.

— Tout d'abord, il tort le cou à la légende d'un rapprochement franco-hongrois au printemps 1920. Il rejoint ainsi la remarquable démonstration que Jacques Bariéty avait faite à Strasbourg lors d'un excellent colloque sur les conséquences de la Conférence de la Paix en 1984.

— Ensuite, il souligne le rôle de la France dans la constitution de ce que l'on peut désigner sous le terme de Deuxième Europe centrale, Europe centrale des nationalités qui a succédé à la première Europe centrale habsbourgeoise. J'aurais tendance à voir dans le processus qui se met en place entre 1918 et 1920 la résultante de quatre forces au moins dont seule la conjonction permet d'expliquer la situation ;

— l'évolution interne de la Hongrie depuis 1867, voire depuis 1848 ;

— l'horreur de la guerre qui a généré une volonté d'éradication définitive et qui donne naissance à des solutions radicales dont les vaincus sont les victimes ;

— les initiatives locales, les faits accomplis et les rapports de force régionaux aux lendemains immédiats de la guerre ;

— et enfin, mais seulement en dernier lieu, les décisions des grandes puissances qui sont alors dans l'incapacité de maîtriser véritablement les situations en Europe centrale et orientale. Deux exemples : l'impossibilité de faire respecter pendant des semaines les lignes de démarcation slovaco-hongroises ou les décisions sur Teschen à la frontière polono-tchécoslovaque, l'invasion de la Hongrie par les troupes roumaines et leur maintien en Hongrie avec l'occupation de Budapest, contre la volonté des Quatre. Le traité de Trianon qui, il est vrai, en bafouant le droit des nationalités, est un défi à une certaine morale, est le fruit de tous ces facteurs.

Dans un tel contexte, les slavissants français n'ont eu qu'un poids bien mince. Je le répète, avant guerre, aucun d'entre eux ne souhaitait la disparition de l'Autriche-Hongrie. En revanche, ils demandaient tous sa transformation. Pourquoi n'a-t-elle pas eu lieu ? C'est une question qui mériterait un autre colloque.



## 1936-1938 : l'Armée française tente d'oublier Trianon

L'étude des relations franco-hongroises reste, pour la période marquée par le traité de Trianon, une activité à haut risque polémique. Ces dernières années de multiples publications hongroises ont cherché à réhabiliter la politique extérieure du régent Horthy ( et mêmes d'autres aspects de son régime )<sup>1</sup> en insistant tout particulièrement sur la justesse de l'ambition révisionniste qui découlerait directement de l'injustice des décisions prises à l'issue de la première guerre mondiale. Pour compléter ce climat de réévaluation historique les auteurs concernés jouent sur les difficultés récentes et souvent toujours actuelles rencontrées par les minorités hongroises dans les pays voisins. Enfin ils rappellent combien le principe, proclamé en 1919-1920, d'autodétermination des peuples n'a pas été respectée dans le cas des Hongrois, sauf dans le cas de la Ville de Sopron ( Ödenburg, à la frontière autrichienne ). Si j'ai quand même décidé de vérifier les théories qui font de la Hongrie la victime d'un acharnement tout particulier du pays de Clémenceau, c'est que comme dans le cas des études récentes sur la genèse et les suites de Trianon ( voir les contributions de MM. Szarka, Fisera, Romsics et Marès ), il me semble qu'en étudiant les années trente on peut montrer que la Hongrie n'a pas fait l'objet d'une haine quelconque des autorités françaises.

<sup>1</sup> Voir la contribution de Holger Fischer ci-dessus, et dans *La Nouvelle Alternative*, 1993, décembre, n°3, le dossier « Les régimes post-communistes et la mémoire du temps présent » ( coordonné par Karel Bartosek, qui dirige une équipe de recherche sur ce thème ), les contributions de György Litván, « La mémoire officielle de l'histoire du temps présent en Hongrie », p. 13-15, et de P. Gradwohl, « Les manuels scolaires, un enjeu politique ? », p. 15-19. Dans cette même revue ( n°33, mars 1994, p. 41-43 ) il y a une étude de l'utilisation politique de la réhabilitation de Horthy par les conservateurs actuels, P. Gradwohl, « La Hongrie peut-elle en finir avec l'ombre des années Horthy ? ». La société de production vidéo Fekete Doboz a réalisé un film documentaire sur les funérailles-bis du régent Horthy en septembre 1993 ( *Temetni Jöttem*, 65 mn, 1993 ). Ce dernier document est disponible à Paris au CIEH et à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine. Sur l'historiographie hongroise et plus généralement des pays d'Europe centrale et orientale, on peut consulter également la revue *XX<sup>e</sup> siècle*, ( 1992, 4<sup>o</sup> trim. ), et un colloque organisé à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales être publiés en juin 1994, dont les actes devraient avant la fin de cette même année chez l'Harmattan. Antoine Marès et Catherine Durandin dirigent à l'INALCO une équipe travaillant sur cette question dans le cadre du programme *Intelligence de l'Europe* du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, alors que l'équipe coordonnée par Jean Bérenger et Paul Gradwohl se concentre sur la seule Hongrie et n'étudie que le XX<sup>e</sup> siècle.

Il est vrai que ce travail est rendu difficile par la multiplicité des facettes de la politique française et par l'écart constaté entre les multiples discours officiels assez figés et d'autres sources qui indiquent à quel point le système établi en 1919-1920 est déjà, de fait, jeté au rebut en 1925, si ce n'est avant. Par manque de moyens la France a, dès le milieu des années vingt, du mal à organiser sa propre défense et doit donc renoncer à toute politique active en Europe centrale et orientale. Même le pays modèle, la Tchécoslovaquie, qui était à la fois démocratique et alliée de la France, se voit abandonnée après de longues manœuvres dilatoires qui ont permis de ne pas signer un accord réellement efficace de coopération militaire.<sup>2</sup> Ainsi, dans les années trente, au moment où la politique d'alliances ancrée sur les traités de 1919-1920 aurait dû jouer à plein, il n'en reste quasiment plus rien.

Pourtant la « mémoire » hongroise, en faisant du traité de Paris un calque de celui de Trianon, en profite pour oublier les infléchissements de l'attitude française non seulement après 1945, mais aussi avant. Cette cécité reflète à l'évidence la volonté de maintenir le mythe d'une unité d'intérêts profonde entre l'Allemagne et la Hongrie après la première guerre (Holger Fischer vient de démontrer la vanité de l'illusion d'un quelconque partenariat à égalité avec le Troisième Reich). Mais elle repose aussi sur une méconnaissance des faits.

Pour limiter la démonstration le thème retenu sera limité tout d'abord chronologiquement. Les années 1936-1938 ont semblé particulièrement significatives parce que c'est alors que l'Allemagne a été en mesure de manifester au grand jour son rétablissement en Europe centre-orientale. Donc c'est logiquement à ce moment que la France aurait dû faire jouer son alliance orientale. Les milieux militaires ont retenu l'attention d'une part parce qu'ils sont actifs dans la région, notamment par le biais de missions militaires, et d'autre part parce qu'ils n'ont pas été enthousiastes quand il s'est agi de démanteler la Double Monarchie. Il faut aussi remarquer que les analyses faites par les militaires ne souffrent pas d'a priori idéologique contre les « féodaux » hongrois ou autrichiens. Ils sont, par exemple, fort sensibles aux efforts de résistance à la poussée allemande des chrétiens nationaux de Vienne. Enfin ce sont eux qui gèrent directement l'héritage de Trianon, puisque dès 1936 il est clair que seule la force permet de

<sup>2</sup> Henry Dutailly, dans les chapitres XII et XIII de *L'histoire militaire de la France, 3 — de 1871 à 1940*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, sous la direction de Guy Pédroncini, montre comment la France s'est peu à peu privée d'instrument militaire efficace entre 1919 et 1939. Il rappelle les directives du 9 juin 1938 et du 31 mai 1939 du Général Gamelin, qui prévoyaient, « sans aucun caractère d'automatisme » de lancer une offensive seulement si le front oriental (Tchécoslovaquie puis Pologne) tenait (p. 356). Dans la *Revue Historique des Armées*, (*RHA*) n°152, 3/1983, H. Dutailly avait précisé ses vues, notamment dans « La puissance militaire de la France en 1938, vue par le général Gamelin, l'Etat-major de l'Armée et le Secrétariat général de la Défense nationale ». Par ailleurs, en étudiant les missions militaires françaises en Europe centrale et orientale Antoine Marès (*RHA*, n°150, 1/1983, p. 60-72, « Les attachés militaires en Europe centrale et la notion de puissance en 1938 » et *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, tome XXX, oct. 198, p. 559-586, « Mission militaire et relations internationales : l'exemple franco-tchécoslovaque, 1918-1925 ») et Tomasz Schramm (*Francuskie misje wojskowe w pastwach Europy rodkowej, 1919-1938*, Pozna, Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu, 1987, Seria historia n°143, avec un important résumé en français) montrent les limites de l'engagement militaire français auprès des alliés orientaux.

s'opposer à Hitler. Et ce n'est pas l'Armée qui a le plus été « contaminée », en France, par l'esprit de Munich. ( Ceci ne voulant pas dire que le sentiment d'impuissance n'inhibait pas le général Gamelin. )

On peut distinguer deux périodes. La première va de l'Anschluß au début septembre 1938, et la seconde est dominée par le dépeçage de la Tchécoslovaquie.

## 1. De 1936 à la Conférence de Bled ( 20-29 août 1938 )

En 1935, le 20 février, au Haut-Comité Militaire, le Général Maurin, ministre de la Guerre, évoque une intervention italienne pour sauvegarder l'indépendance de l'Autriche contre une action allemande.<sup>3</sup> L'inaction française face à la menace d'Anschluß se trouve en quelque sorte justifiée par un mirage, une illusion sans fondement, mais utile pour faire oublier la passivité française. D'ailleurs celle-ci est également expliquée par le manque de détermination anti-allemande des alliés, notamment des Polonais.

A partir de 1936 les militaires français reconnaissent ouvertement que le système d'alliances issu des paix de Versailles doit être revu. Une note du 8 avril 1936, le lendemain de la crise de la remilitarisation de la Rhénanie, précise : « La Petite Entente dont l'action militaire commune est uniquement organisée contre la Hongrie doit être orientée contre l'Allemagne pour soutenir au plus tôt la Tchécoslovaquie menacée de pulvérisation initiale ; la Yougoslavie doit être protégée contre la propagation germanique qui la travaille. »<sup>4</sup> Et tout au long de l'année 1937, comme le note J.-B. Duroselle dans *La décadence*, la France tentera de transformer la Petite Entente.<sup>5</sup>

Toutefois la politique française de projection de puissance par le biais d'alliances combine des éléments diplomatiques perceptibles, qui aboutissent à la Conférence de Bled en Yougoslavie — reconnaissance par les pays de la Petite Entente du droit à l'armement de la Hongrie, promesses d'amélioration du sort des minorités hongroises dans ces pays — mais qui sont néanmoins illusoire. En effet au même moment Miklós Horthy, Béla Imrédy ( le Premier hongrois<sup>6</sup> ), Kálmán Kánya ( ministre des Affaires

<sup>3</sup> Voir l'analyse faite par Henry Dutailly dans le chapitre « Stratégies et alliances » de *Les problèmes de l'Armée de terre française ( 1935-1939 )*, Paris, Imprimerie Nationale, 1980, et ici le document du Service Historique de l'Armée de Terre ( SHAT ), 2 N 19, H.C.M., P.V. de la séance du 20 février 1935.

<sup>4</sup> SHAT, 7 N 2521/3, « Note sur les conséquences à tirer au point de vue militaire de la dénonciation par l'Allemagne du traité de Locarno », 8 avril 1936, rédigée par C.B. Armengaud. Texte complet dans Dutailly, op. cit., p. 307-313.

<sup>5</sup> Paris, Imprimerie Nationale, 1983, ( collection Points Histoire n°H63 des Editions du Seuil ) p. 321, cette réflexion s'appuie sur un document du Quai d'Orsay, une « note de la Direction politique », du 20 novembre 1936, citée dans les Documents Diplomatiques Français ( 2, IV, n°9 ).

<sup>6</sup> Ministre des Finances d'octobre 1932 à juin 1935, après un passage à la tête de la Banque Nationale Hongroise il retrouve un maroquin ministériel en tant que ministre sans portefeuille chargé de coordonner la politique économique de mars à mai 1938, et à partir du 14 mai il prend la tête du gouvernement jusqu'au 16 février 1939. Il reviendra au gouvernement après l'invasion allemande de mars 1944, pour deux mois et demi. ( Voir József Bölöny, *Magyarország kormányai, 1848—1992*[Les gouvernements de la Hongrie], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1992, pour tout ce qui concerne les ministères et les ministres hongrois. )

étrangères<sup>7</sup> ) et Jenő Rátz ( ministre de la Défense nationale<sup>8</sup> ) sont en Allemagne et négocient avec Hitler, acceptant finalement de tourner l'accord de Bled au nom du droit des minorités, en fixant des exigences inacceptables pour les pays voisins, afin de récupérer des territoires slovaques.<sup>9</sup>

Cependant, avant même ce tournant fatal, la France, sentant qu'elle perd pied dans la région, en est réduite à saisir au vol les hypothèses du moment. Le 16 février 1938, le 2<sup>e</sup> Bureau signale que « de source en général bien informée » ... « La création d'un triangle Prague-Vienne-Budapest sous l'égide franco-anglaise aurait motivé les menaces directes de M. Hitler à M. Schuschnigg. »<sup>10</sup> Le 28 février, le même 2<sup>e</sup> Bureau estime que seule « l'aide soviétique » peut permettre aux Polonais et aux Roumains de résister face à l'Allemagne : la Tchécoslovaquie et la Hongrie seront « de gré ou de force » à la disposition de l'Allemagne.<sup>11</sup> Or la possibilité pour l'URSS d'obtenir des concessions intéressantes de la part de l'Allemagne ( sur les frontières occidentales de l'Union ) ou de la part de la Pologne dans les pays baltes rend, entre autres, les perspectives de demande de soutien à l'URSS par la Petite Entente très hasardeuses.

Enfin, pour terminer cette liste d'exemples des hésitations françaises, voici un document au titre clair, « Hypothèses sur les forces dont l'Allemagne et l'Italie pourraient disposer au printemps 1939 pour une action contre la France ».<sup>12</sup> La Hongrie brille par son absence des calculs, alors que de la Pologne on attend la passivité, et de la Tchécoslovaquie et de la Roumanie on escompte une « neutralité hostile ». Conscient du caractère de supputation de ces documents du 2<sup>e</sup> Bureau, qui a pour mission de faire *toutes* les hypothèses, il faut souligner le fait que les militaires français saisissent bien l'ampleur des hésitations hongroises et ne cherchent pas à accabler le pays. En parcourant les documents on ne peut pas percevoir la présence d'un « esprit de Trianon » fondé sur une animosité contre les Hongrois. La tenue même de la Conférence de Bled témoigne d'ailleurs de l'ouverture de la diplomatie française à l'égard de Budapest.

<sup>7</sup> Il occupa ce poste du 4 février 1933 au 28 novembre 1938. Voir J. Bölöny, op. cit.

<sup>8</sup> Chef d'état-major adjoint puis Chef d'état-major de l'Armée hongroise, et ministre de la Défense Nationale du 14 mai au 15 novembre 1938. Après l'occupation allemande de mars 1944 il devient ministre sans portefeuille chargé de remplacer le Chef de gouvernement, du 22 mars au 19 juillet, moment où le régent tenta d'amoindrir l'influence allemande au sein du gouvernement. Mais le 8 novembre 1944, en plein régime des Croix-fléchées, il est élu dans des conditions plus que douteuses président de la Chambre Haute ( *ibid.* ).

<sup>9</sup> Voir Gyula Juhász, *Magyarország külpolitikája, 1919—1945* [La politique extérieure de la Hongrie], Budapest, Kossuth Könyvkiadó, 1988 ( 3<sup>e</sup> édition révisée ), p. 186-188.

<sup>10</sup> SHAT, 7 N 2522, dossier « 1938 — Autriche — Tchécoslovaquie, tension politique » E.M.A. 2<sup>e</sup> Bureau, référence manuscrite : 4282/c.

<sup>11</sup> SHAT, *ibid.*, « Considération sur la constitution d'un bloc oriental », une mention manuscrite précise que le document est à conserver au Cabinet.

<sup>12</sup> SHAT, *ibid.*, E.M.A. 2<sup>e</sup> Bureau.

## 2. La partition de la Tchécoslovaquie ( septembre-décembre 1938 )

Le sort de l'alliée modèle a partagé jusqu'au sommet de l'État français. Le renoncement anglais donne finalement le « la », mais les dirigeants français voit bien les conséquences de l'abandon de Prague dans la région. Si on excepte les étonnantes tentatives faites pour penser une Tchécoslovaquie amputée des Sudètes mais continuant à représenter une force militaire sérieuse,<sup>13</sup> il reste que la Hongrie est présentée, dans une note du 15 septembre 1938, de la façon suivante :

— ( dans l'hypothèse d'une résistance française face à la volonté d'annexion allemande des Sudètes ) « La Hongrie, qui logiquement doit être l'alliée de l'Allemagne s'abstiendrait à la fois par crainte de miser sur le mauvais cheval et pour des raisons de politique intérieure. »

— ( la France cède à Hitler ) « La Hongrie qui, comme nous l'avons dit, est retenue dans l'abstention ( d'action contre la Tchécoslovaquie, NDLR ), tant par crainte d'un échec que par l'opposition d'une partie de son opinion ( Église et propriétaires fonciers ), précipiterait son évolution vers le national-socialisme et deviendrait une alliée active et enthousiaste de l'Allemagne. »<sup>14</sup>

Ce texte montre d'abord une vision fort optimiste de la résistance hongroise à l'influence allemande, qui met l'accent sur un conservatisme à l'Autrichienne, ce qui repose sur une interprétation biaisée de la vie politique hongroise. D'une part, le révisionnisme a des effets sur les milieux conservateurs qui n'ont jamais eu d'équivalent en Autriche entre 1919 et 1938. D'autre part il est sans doute intéressant de rappeler qu'en Hongrie il y avait une gauche légale et illégale, ouvrière et intellectuelle, qui a résisté au mythe expansionniste.

Mais on doit aussi noter le ton fort modéré de la critique à l'encontre des Hongrois, alors que dans le même document les Polonais sont éreintés ( à juste titre sans doute, car dans ces semaines ils ont négocié avec les Allemands pour le gain de territoires frontaliers contestés aux Tchèques ), peut-être à cause des espoirs que la France avait voulu mettre dans la plus forte armée de la Petite Entente.

Peu après les perspectives d'un axe polono-hongrois ne seront pas vues d'un mauvais œil par Paris, mais le 2<sup>e</sup> Bureau, dans une note du 19 décembre<sup>15</sup> qui rapporte les vues d'un haut militaire du Reich, annonce une action militaire de l'Allemagne contre la Pologne, reprend l'évaluation selon laquelle la Hongrie ne compte pas militairement, et n'évoque l'idée « d'une combinaison Rome-Belgrade-Budapest-Varsovie » que pour la ravalier au rang de « chimère ».

<sup>13</sup> SHAT, *ibid.*, « Note sur la réorganisation éventuelle de la Tchécoslovaquie », 8 septembre 1938, E.M.A. 2<sup>e</sup> Bureau.

<sup>14</sup> *Ibid.* Le document entier contient 13 pages analysant en détails les conséquences du choix français.

<sup>15</sup> SHAT, 7 N 2522, dossier « Tension politique, 1938 », « Synthèse des propos tenus par une haute personnalité allemande ».

Afin de comprendre quels étaient les préjugés français face à la Hongrie, on peut utiliser l'analyse datée du 12 décembre 1938 du nouvel attaché militaire à Berlin<sup>16</sup> :

*La Hongrie se prête peu aux investigations. Mon collègue magyar est poli et hermétique. On peut toutefois suppléer par un raisonnement à l'absence d'informations directes.*

*Encastrée entre des pays qui ne l'aiment pas, sensible à la propagande nazie ( car la féodalité et les Juifs y tiennent une place importante ), n'ayant qu'une armée assez faible, la Hongrie ne peut pas résister à la volonté de l'Allemagne. Par contre, elle a intérêt à s'y plier, si elle veut assouvir son propre dynamisme. De quel côté pourrait-elle réaliser une nouvelle expansion ? Ce n'est pas vers les Carpathes puisque l'Allemagne s'y oppose ; ce n'est pas non plus, du moins actuellement, vers la Yougoslavie, car elle multiplie à ce pays les assurances de bon voisinage....*

*En fait, la Hongrie semble destinée à devenir une nation vassale de l'Allemagne et agrandie de la Transylvanie.*

Le militaire français est plus fataliste que malveillant. Il mesure la responsabilité hongroise à la même aune que celle des autres pays de la région :

*La traite qu'ont acceptée implicitement les peuples d'Europe centrale qui n'ont pas su ou voulu soutenir la Tchécoslovaquie peut donc venir bientôt à échéance. Ce pourrait être en 1939.*

## Conclusion

L'armée française fait preuve, dans les milieux directement concernés par la Hongrie ( le 2<sup>e</sup> Bureau ), d'une ouverture d'esprit très réelle dans ces années de « décadence » de la France, alors même que la Hongrie est au coeur du dispositif de résistance à l'Allemagne qui est en train de s'effondrer à l'est. D'ailleurs une « note sur la situation actuelle » de l'État-major des Armées du 26 octobre 1938 signée par son Chef, le général Colson, affirme que malgré ses errements anti-tchécoslovaques, la Pologne doit être soutenue, et qu'il faut envisager « la formation d'un bloc oriental : Pologne, Roumanie, Yougoslavie ( voire Hongrie ) soudé dans le nord aux États baltes, dans le sud à l'Entente balkanique ».<sup>17</sup>

Même s'il est clair que la part de réalité dans ces réflexions post-munichienne est fort réduite, il n'en ressort pas moins que l'état-major français est manifestement, à

<sup>16</sup> SHAT, 7 N 2522, dossier « 1938— Autriche — Tchécoslovaquie, tension politique » E.M.A. 2<sup>e</sup> Bureau. Note de 26 pages du Colonel Didelet, dont J.-B. Duroselle ( op. cit., p. 279 et 286 ) souligne l'erreur de jugement concernant l'impréparation ( imaginaire ) des forces militaires allemande.

<sup>17</sup> SHAT, 5 N 579/1, « Note sur la situation actuelle rédigée par l'E.M.A. », 26 octobre 1938, p. 2, citée par Henry Dutailly, op. cit., p.63.

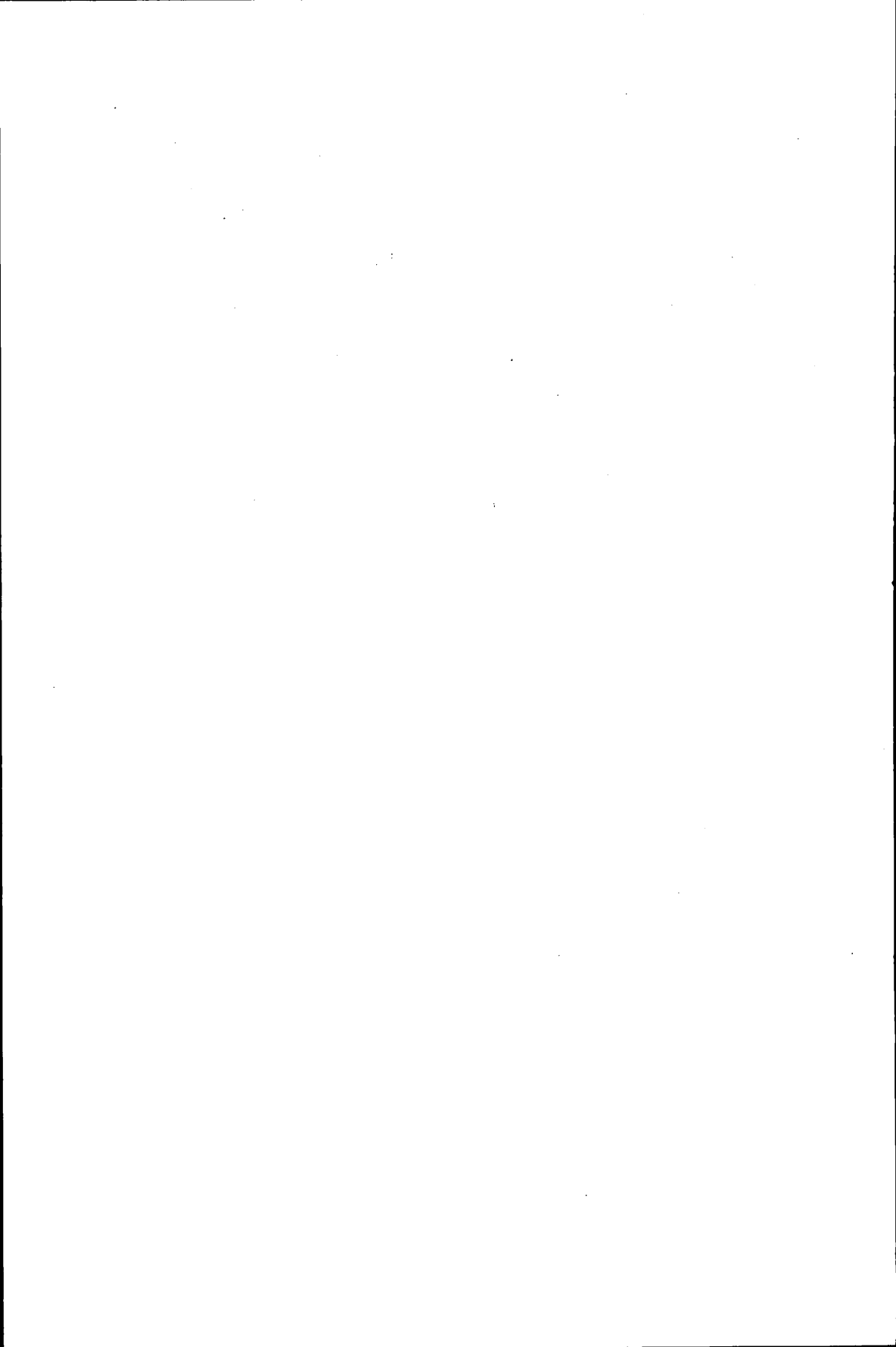


cette époque, sorti de tout esprit de vengeance anti-magyar, si tant est qu'il ait jamais été sous le coup d'une telle influence.

Malgré le caractère très limité de cette enquête ses conclusions s'insèrent bien dans le mouvement qui verra plus tard les militaires français échappés des camps allemands se réfugier en Hongrie, et y être protégés, puis, comme ce sera montré par la contribution suivante, la diplomatie française tenter d'adoucir le tracé des frontières avec la Roumanie au profit des Hongrois.

Toutefois ce qui est en cause n'est pas la reconnaissance de la légitimité de l'irrédentisme, très mal toléré en France, même chez les alliés polonais, mais l'absence de préjugés foncièrement défavorables au « brillant troisième » de la coalition des puissances centrales de 1914. Les recherches futures permettront de déterminer dans quelle mesure les forces conservatrices hongroises pouvaient offrir un point d'appui pour la résistance à l'Allemagne, et si la perception française était fondée sur la connaissance de la situation ou sur une logique un peu plaquée sur la réalité hongroise. De même il faudra vérifier si le passif de la politique française en Hongrie ne résulte pas autant de Trianon que du décalage entre les déclarations sur la sécurité des alliés de la France et l'impuissance de Paris dans les moments décisifs. On peut même mettre l'accent sur l'absence de réelle politique de présence économique, qui a été un élément essentiel des succès stratégiques de l'Allemagne.

Cette première approche a démontré, espérons-le du moins, que le suivisme annexionniste des « petites puissances » a été un élément clef de leur propre perte. Car malgré la domination des « Grands », sans leur intervention, l'issue de la crise tchécoslovaque n'aurait pu être une telle victoire allemande.



## Marge de manœuvre et voie obligée Les relations germano-hongroises entre les deux guerres

### 1. Introduction

La politique extérieure hongroise dans son ensemble, les relations que la Hongrie entretenait avec l'Allemagne en particulier, ainsi qu'avec les États voisins dans la période de l'entre-deux-guerres ont été indéniablement déterminées par le traité de Trianon, par le tracé des frontières qu'il a fixé, par la manière dont il a réglé ou non la question des minorités, et par le rapport de forces international qui fut la conséquence de sa signature et de celle des autres traités de Paris.

Ce contexte de la politique extérieure de la Hongrie et des autres petits États du bassin danubien a été décrit par György Ránki comme un rapport dynamique entre « *mozgástér és kényszerpálya* », c'est-à-dire « liberté de mouvements et voie obligée ». Il pose plusieurs questions : dans quelle mesure les petits États avaient la possibilité d'accéder à l'indépendance, de quels moyens ils disposaient pour assurer leur autonomie, et s'ils avaient une chance réelle de s'affirmer dans un système dominé par les grandes puissances et reposant sur une économie moderne faite d'interconnexions de plus en plus étroites.

En Hongrie, une thèse remporte un succès croissant — ce qu'un observateur étranger ne peut manquer de constater — : c'est celle selon laquelle à cause de Trianon, le pays s'est retrouvé sans qu'il y ait de sa faute et d'une manière quasi naturelle dans une situation de contrainte, d'où la seule issue était celle qu'il a effectivement empruntée, c'est-à-dire la catastrophe de la Seconde Guerre Mondiale. Hongrie victime. Mis à part le fait que Trianon représentait une paix injuste en faveur du plus fort, on oublie souvent que ce traité n'est pas tombé du ciel sur la Hongrie, mais qu'il est l'aboutissement d'un processus historique auquel la Hongrie n'est pas restée étrangère. Je n'ai pas l'intention de revenir ici sur la réévaluation du traité de Trianon à laquelle les chercheurs hongrois se sont livrés au cours des quatre dernières années. Toutefois, par-delà le fait que soit mis en avant son caractère indéniablement injuste, la théorie selon laquelle il est source de tous les maux, je suis frappé par une forte tendance à passer sous silence et à refouler la responsabilité de la Hongrie dans la première guerre mondiale, le rôle joué par la politique des nationalités dans la chute de la monarchie et

les traits caractéristiques de l'époque horthyste<sup>1</sup>. Je veux dire par là que Trianon n'est pas seulement et exclusivement le point de départ d'une nouvelle période, d'une voie obligée déterminée à l'avance et de l'extérieur, comme on le présente souvent en Hongrie actuellement, c'est aussi l'aboutissement d'une époque révolue. Mais, comme je l'ai déjà dit, le traité de Trianon comme aboutissement n'est pas le sujet de la présente communication.

Je propose en revanche d'examiner dans quelle mesure la Hongrie, après l'instauration de la paix de Trianon, a réellement été contrainte d'emprunter la voie qui menait inéluctablement à la catastrophe, de comprendre si elle avait ou n'avait pas d'autres solutions. En d'autres termes, la Hongrie pouvait-elle déterminer librement sa politique, ou bien, comme John Lukacs ( 1993, 751 ) le pose catégoriquement dès la première phrase de son essai paru dans le dernier numéro de *Századok* « les grandes puissances « décident »[-t-elles] du sort de la nation et de l'État hongrois au vingtième siècle ? » La Hongrie n'a-t-elle été que le jouet de la politique internationale qui, en tenant de l'extérieur les rênes de sa politique, en fit une innocente victime, ou bien ne s'est-elle pas, sur la base de certains axiomes politiques, mise elle-même dans une situation où elle ne pouvait plus déterminer librement sa propre politique ?

Pour ma part, j'adopte la dernière de ces thèses et voudrais l'illustrer ici par une image. On peut voir une cage où sont enfermés la Hongrie, représentée par Horthy, et un coffre, qu'Horthy voudrait bien ouvrir pour s'emparer du trésor qu'il contient, la révision de Trianon, le rétablissement de la Hongrie dans ses frontières historiques. La soumission de l'ensemble de la politique à cette maxime de politique extérieure a réduit sa marge de manœuvre aux dimensions d'une cage. Mais pour réaliser cet objectif politique, Horthy a besoin de la clé du coffre qu'il ne peut obtenir que de l'extérieur. Il regarde autour de lui, va vers l'un, vers l'autre, et finit par s'apercevoir que cette clé est aux mains d'Hitler. Sa situation d'encagé le contraint à se livrer pieds et poings liés à ce dernier, ce dont dans son aveulement, obnubilé qu'il est par le trésor, il ne veut pas se rendre compte.

<sup>1</sup> Cela vaut en particulier pour les travaux d'Ernő Raffay ( 1990 ) et de Zoltán Palotás ( 1990 ), mais c'est sensiblement plus net chez d'autres auteurs comme Károly Kollányi ( 1993 ) et László Nagy ( 1993 ), dont l'ouvrage est préfacé par Otto von Habsburg qui dit entre autres : « Éppen azért nagyon örülök, hogy negyvenéves történelemhamisítás után végre egy alapos történelmi munka jelenik meg Magyarországról. » [Ce qui me réjouit particulièrement, c'est qu'après quarante années de falsification de l'histoire paraisse enfin un ouvrage qui témoigne de recherches sérieuses sur la Hongrie.] ! Dans un essai, György Litván ( 1993, 86 ) fait une constatation alarmante: on peut observer chez les historiens hongrois l'ambition *consciente* de réhabiliter politiquement l'époque horthyste et de lui offrir une continuité historique jusqu'à nos jours. Et l'on a pu lire récemment dans la magazine hebdomadaire *Der Spiegel* (« Die alten Dämonen tanzen » [Les vieux démons entrent dans la danse], in 1/1994 du 03.01.1994, 98-102 ) : L'histoire se déroule en arrière comme dans une machine à remonter le temps, les horreurs d'un passé de l'Europe que l'on croyait à tort surmontées depuis longtemps projettent leur ombre sur le présent et embrument l'avenir ... La Hongrie, avec sa tendances à une tradition fascistoïde est une triste illustration de la thèse Schlomo Avineri, historien de Jérusalem, selon laquelle « la meilleure prédiction d'avenir pour tous les anciens pays communiste est leur passé » ... Même dans ce pays à l'évolution démocratique exemplaire, l'histoire marche à l'envers. »

## 2. Le traité de paix de Trianon

Le traité de paix signé à Trianon le 4 juin 1920, dont C.A Macartney a dit : « None of the Peace Treaties was more drastic in its terms than the Treaty of Trianon » ( Macartney 1965, 1 ), a eu entre autres les conséquences territoriales et démographiques suivantes ( mis à part ce qui concerne la Croatie ) :

— la superficie de la Hongrie est réduite de deux tiers, et passe de 282 000 à 93 000 km<sup>2</sup> ;

— sa population est réduite d'environ 60%, et passe de 18 à 7,6 millions ;

— plus de 10 millions de personnes passent aux États voisins, dont 3,4 millions de Hongrois, qui se répartissent de la façon suivante : 1,1 millions à la Tchécoslovaquie, 1,7 millions à la Roumanie, 564 000 à la Yougoslavie et 26 000 à l'Autriche ;

— ainsi 33% de l'ensemble des Magyars se retrouvent-ils sous une domination étrangère, alors que la grande majorité d'entre eux se rattache à des groupes ethniques restés en Hongrie.

Ce traité de paix ressenti comme un diktat provoqua un choc indescriptible et une profonde déception dans la société hongroise ( Hoensch 1994, 104 ; Hoensch 1991, 78 ). A cette époque, il n'y eut pas un seul groupe social qui trouve son compte dans les frontières fixées par Trianon, pas un seul parti politique qui ne réclame la révision des frontières ( *Geschichte Ungarns* 1988, 211 ; J. Gergely 1991, 32 ; L.Nagy 1990, 696 ).

## 3. Les principes fondamentaux de la politique extérieure de la Hongrie

Le traité de Trianon a fait de la Hongrie, avec l'Autriche, l'État le plus petit de la région en superficie et en population, le plus faible sur le plan économique et militaire. La classe dominante de la Hongrie d'avant-guerre, revenue au pouvoir après les intermèdes de la République démocratique bourgeoise et de la République des Conseils, n'a à aucun moment de l'entre-deux-guerres, renoncé à revendiquer, dans une situation de politique extérieure favorable, la restitution des territoires amputés. Ou bien, comme Hoensch ( 1984, 104 ) le dit : « En renonçant sciemment à tout compromis, avec une rigueur imposante et aveugle à tout élément positif, ils cultivaient la conscience historique de la création de l'État, de l'histoire millénaire du royaume d'Étienne, de la mission dont les Magyars étaient investis du fait de leur culture et de leur civilisation supérieures ... Dans une éruption de national-patriotisme qui a touché toutes les couches de la société, le symbole de la couronne du roi Étienne a ranimé et entretenu l'idée d'une révision du traité de paix et de la restitution des territoires livrés aux voisins honnis ... »

La révision totale fut dès le début le principal objectif de la politique extérieure hongroise, au même titre que le refus absolu du communisme et, partant, de l'Union Soviétique ( Gergely 1991, 312 ). László Szarka adopte une formulation plus prudente en écrivant que la politique extérieure hongroise avait un double objectif, la défense des minorités hongroises et la révision pacifique, la « correction » des frontières ( Szarka 1993, 23 ). La séparation des nationalités ne semblait pas encore définitive, le

rétablissement des frontières historiques de la Hongrie semblait au contraire ne dépendre que de l'évolution des rapports de forces internationaux.

Au premier plan de la politique extérieure de la Hongrie se trouvait donc le désir de trouver, grâce à une estimation de l'évolution réelle ou possible des rapports de forces internationaux, l'allié qui permettrait d'obtenir la révision ( *Geschichte Ungarns* 1988, 219 ).

Cette conception de « révision totale » de la politique étrangère était intimement liée à la politique intérieure. Son but était de détourner l'attention des énormes problèmes sociaux et économiques ainsi que des structures réactionnaires du système ( Hoensch 1984, 105 ; Hoensch 1991, 79 ). On n'a cessé de répéter à la population que la cause première de tous ses malheurs était à chercher dans les révolutions de 1918/19 et dans l'amputation de la Hongrie, elle-même due à ces révolutions, qu'une amélioration de son sort ne dépendait pas d'une transformation des conditions sociales, mais que la prospérité de la nation était uniquement fonction de la mesure dans laquelle on parviendrait à réaliser les objectifs révisionnistes, et à récupérer les territoires perdus ( Gergely 1991, 314 ; Riemenschneider 1987, 21-22 ). Il faut mentionner ici l'accord profond qui existait à ce sujet entre le nouveau pouvoir restaurateur et la grande majorité de l'intelligentsia hongroise ( Lackó 1990, 715 ).

Puisque la politique étrangère hongroise était axée sur l'exigence d'une révision totale, un accord avec les États voisins était pratiquement exclu. Tant que la Hongrie réclama que tout lui soit rendu, les pays voisins restèrent résolus à tout garder.

La Hongrie aspirait donc à être une grande puissance au niveau de la région, mais les moyens économiques et militaires dont elle disposait étaient loin d'être suffisants pour réduire les risques au minimum en cas de conflit ( Ránki 1984, 13 ).

Dès les années vingt, les contours de la politique du régime de Horthy se dessinèrent de plus en plus clairement, et son caractère antilibéral, réactionnaire, autoritaire-dictatorial devint manifeste.<sup>2</sup>

#### **4. L'évolution de la politique étrangère hongroise**

##### *4.1 Au cours des années vingt*

Étant donnée sa situation internationale dominée par l'activité de la Petite Entente ( *Geschichte Ungarns*, 1988, 219 ), créée entre autres pour maintenir le statu quo et faire obstacle au révisionnisme ainsi qu'isoler la Hongrie, le gouvernement Bethlen ( 14 avril 1921 — 18 août 1931 ) a compris dans la première moitié des années vingt que la Hongrie devait d'abord accepter le cadre territorial prévu dans les accords de paix, et remettre à plus tard une politique ouverte de révision ( J. Gergely 1991, 53 ). Dans l'immédiat, l'important était de sortir de l'isolement vis-à-vis de l'étranger. C'est

<sup>2</sup> Dans ce contexte, il est intéressant de noter que c'est encore un collègue étranger, le Japonais Hirata Takesi ( 1993 ) qui, dans un article paru récemment dans la revue *Valóság*, analyse de façon critique du point de vue d'un politologue, dans quelle mesure le système Horthy avait un caractère démocratique.

à cette fin que fut demandée le 18 septembre 1923 l'adhésion à la Société des Nations, demande qui fut agréée le 3 octobre 1923. Outre un assouplissement des relations extérieures, on espérait que cette adhésion permettrait de mieux défendre les intérêts des minorités hongroises vivant à l'étranger<sup>3</sup>, de réviser l'accord de paix sur la base de l'article 19 des Statuts de la Société des Nations, et surtout d'obtenir les importants crédits nécessaires pour stabiliser la monnaie et l'économie ( Ádám 1988, 54-58 ).

Parmi d'autres tentatives qui furent faites pour échapper à cet isolement en politique étrangère, on peut citer les négociations hungaro-soviétiques de 1924 : elles visaient à l'établissement de relations diplomatiques basées sur des intérêts communs et dirigées contre la Roumanie mais n'ont finalement pas abouti à cause de divergences fondamentales de nature idéologique. Il y eut ensuite en 1925-26 les négociations avec la Yougoslavie : à cause de l'état de déstabilisation où elle se trouvait ( en raison de ses conflits de frontières avec tous ses voisins ), celle-ci voulait assurer ses frontières avec la Hongrie et à cette fin avait proposé à Bethlen un pacte d'amitié, de non-agression et d'arbitrage. Toutefois, aucune des parties n'était prête à faire les concessions nécessaires à une telle coopération ( Ádám 1988, 73-74 ).

Le rapprochement avec l'Italie à l'issue des accords du 5 avril 1927 est bien plus important pour la politique hongroise de révision que les actions politiques citées ci-dessus. L'objectif commun était de briser, au moyen d'un contrepois adéquat, le système d'alliances de la Petite Entente lié à l'influence dominante de la France dans le bassin du Danube.

Jusqu'à la seconde moitié des années vingt, Bethlen a ouvertement mené une politique de respect des accords de Trianon. Il estimait qu'une politique active de révision ne pourrait être entamée que lorsque la Hongrie serait en mesure, en s'appuyant sur une armée moderne et des alliés puissants, de briser le statu quo mis en place dans le bassin du Danube par le système résultant des traités de Paris et de la Petite Entente. Le gouvernement hongrois s'est donc abstenu de manière manifeste de donner suite aux revendications pressantes de révision des accords qui émanaient de toutes les couches de la population ; ceci sans doute parce qu'il estimait que c'était le seul moyen d'endormir la méfiance des voisins. Le temps aidant, Horthy a réussi à s'imposer face à Bethlen et à diriger l'activité diplomatique selon ses conceptions de politique étrangère : refus du tracé des frontières sur des bases ethniques, restauration du royaume de Saint Étienne dans ses frontières d'avant la guerre, avec accès à la mer ( Hoensch 1984, 117 ).<sup>4</sup>

Au début de 1928, Bethlen a estimé que le temps était venu où la Hongrie, — s'appuyant sur une économie raffermie, sûre d'elle-même sur le plan de la politique intérieure, et s'appuyant sur l'Italie — pouvait rompre avec la ligne de politique étrangère de reconnaissance forcée des frontières fixées en 1920 qu'elle avait suivie jusqu'alors, et proclamer officiellement que la révision était l'objectif premier de sa politique étrangère ( J. Gergely 1991, 53-54 ). Toutefois, Bethlen avait compris que

<sup>3</sup> On se réfère ici de nouveau à l'article déjà cité de László Szarka de 1993.

<sup>4</sup> Szarka ( 1993, 25 ) fait état de l'existence parallèle de deux conceptions dans les années vingt : la stratégie de la révision intégrale ( globale ) et la stratégie d'une révision selon des critères ethniques.

l'alliance italienne ne suffirait pas pour réaliser les objectifs de révision. Par ailleurs, la crise économique mondiale, les conflits internes qu'elle provoquait et le durcissement de la situation internationale, montraient aussi à l'évidence que la Hongrie devait chercher l'appui économique aussi bien que politique d'une grande puissance ayant des intérêts dans l'espace danubien ( Hoensch 1984, 22 ; *Geschichte Ungarns*, 1988, 214 ). Bethlen envisagea donc un pacte italo-germano-hongrois, qui cependant n'était pas encore réalisable à cette époque ( 1928 ).<sup>5</sup>

Au début des années trente, la politique extérieure active de Bethlen, soutenu par Pisudski qui donna en 1928 son accord pour maintenir la révision à l'ordre du jour, et par le traité signé avec l'Autriche le 25 janvier 1931, avait certes contribué dans une large mesure à isoler la Hongrie sur la scène internationale, mais en fait, dix ans après la fin de la guerre, autrement dit après Trianon, le gouvernement Bethlen n'avait pas avancé d'un pouce dans sa politique de révision ( Hoensch 1984, 119 ).

#### 4.2. *Rapprochement de l'Allemagne*

La politique extérieure hongroise dans les années trente se caractérise d'abord par une certaine hésitation entre un rapprochement avec l'Italie ou avec l'Allemagne. Gyula Gömbös, qui se qualifiait lui-même de national-socialiste hongrois, chef du gouvernement du 1er janvier 1935 au 12 octobre 1936, avait prôné dès le début des années vingt une coopération germano-italo-hongroise dans le cadre d'un « axe des États fascistes » comme condition d'une révision globale. Le Reich allemand apparaissait comme le seul partenaire susceptible de venir à bout des clauses du traité de paix et de briser le carcan où la Petite Entente et l'influence française enfermaient la Hongrie. Gömbös a parfaitement mesuré les dangers d'une prédominance allemande dans l'espace danubien, mais considérant que la présence italienne la contrebalancerait, il a estimé que les conditions préalables à une révision importante étaient ainsi réunies. Cette conception était basée sur un partage des zones d'intérêt des deux grandes puissances, à l'intersection desquelles il était possible de ménager un espace libre pour la Hongrie dans le Bassin des Carpathes afin de garantir un équilibre des forces. Selon la formule de Gömbös, les demandes de révision devaient s'appuyer au nord sur l'Allemagne, au sud, sur l'Italie. Gömbös a rejeté toute idée de compromis ou de concession envers les États voisins, tels qu'ils étaient en discussion en Hongrie au début des années trente ( Hoensch 1991, 82 ).

Les relations germano-hongroises ont joué un rôle assez effacé dans la réalité politique des années vingt et du début des années trente, mais la prise de pouvoir par Hitler a apporté un tournant décisif au rapport de forces international, et par voie de conséquence à la politique extérieure hongroise, puisque l'Allemagne proclamait à présent ouvertement la révision du système de paix et manifestait ses intentions expansionnistes. Dans la conception allemande, les petits États de la région du Danube — et pas seulement la Hongrie — sont moins destinés à jouer le rôle de pions tactiques sur l'échiquier d'un ordre mondial dirigé vers la confrontation, qu'à représenter une réserve

<sup>5</sup> Voir en particulier Ormos 1984.



de premier ordre dans le nouveau système totalitaire du monde ; leur importance économique était donc capitale et non marginale. Puisque le Troisième Reich ne pensait qu'en termes de dépendance, d'annexion et d'assimilation totale, ainsi que d'anéantissement de quiconque constituait un obstacle, l'indépendance, voire l'autonomie des États danubiens était toute relative à ses yeux. C'est justement à cause de cette importance économique capitale pour le Reich que le rapprochement avec l'Allemagne n'a ouvert qu'une voie obligée ( *kényszerpálya* ) sans offrir de liberté d'action ( *mozgástér* ) ( Ránki 1984, 17-18 ).

Pour l'Allemagne, la Hongrie devait jouer le rôle d'un avant-poste germanophile dans une région de l'Europe où dominait l'influence française. L'idée de Berlin était de s'attacher la Hongrie économiquement et ainsi de l'inclure dans un espace de l'hégémonie allemande visant toute l'Europe. Dans la conception allemande, le développement de relations économiques apparemment favorables *aux deux parties*, autrement dit la politique étrangère *économique*, était l'instrument qui lui permettrait d'atteindre un objectif politique, la situation d'une grande puissance dominant l'Europe ( Riemenschneider 1987, 23 ). En ce qui concerne la Hongrie, pays à l'agriculture excédentaire, l'objectif national-socialiste prévoyait à court terme d'épuiser ses ressources au profit du réarmement allemand, et à long terme de l'inclure d'abord économiquement, ensuite politiquement dans son hégémonie. Il suffit de penser aux mots d'ordre nationaux-socialistes de « Großraumwirtschaft » (« économie à grande échelle ») et de « Ergänzungswirtschaft » (« économie complémentaire »), ainsi qu'à celui de « Mitteleuropa » (« Europe centrale ») de Friedrich Naumann ( Ránki 1984, 29-30 ; Riemenschneider 1987, 24, 85-91, 92-93 ).

L'attitude hongroise face à l'Allemagne était en revanche essentiellement marquée par la demande d'une révision des frontières. La Hongrie considérait donc le révisionnisme comme la toile de fond de toute sa politique étrangère, y compris des relations économiques avec l'Allemagne ( Riemenschneider 1987, 22 ).

La mise en œuvre du projet allemand fut particulièrement aisée en Hongrie d'une part parce que la presque totalité des États du sud-est européen avaient du mal à écouler leur production agricole, d'autre part à cause du révisionnisme spécifiquement hongrois qui ne pouvait aboutir à ses fins qu'avec l'aide de l'Allemagne, enfin par l'espoir — si irrationnel soit-il — des hommes politiques hongrois que l'Allemagne réserverait à la Hongrie une place prépondérante dans l'espace danubien en lui attribuant le rôle de « Unterherrscher », (« gouverneur ») régnant sur les peuples d'Europe du Sud-Est ( Riemenschneider 1987, 24-25 ).

L'Allemagne pouvait ainsi apparaître comme l'allié « naturel » de la Hongrie dans la question de la révision, mais celle-ci se berçait aussi de l'illusion que l'Allemagne serait prête à la soutenir indépendamment de ses propres intérêts de puissance ( Juhász 1990, 15 ). Ceci fut clair dès 1933, lorsque ce projet de collaboration germano-italo-hongrois et les objectifs hongrois de révision furent présentés au Führer en mars par l'ex-premier ministre Bethlen, puis en juin par Gömbös lui-même. Ce dernier entretien s'acheva par une amère déception pour Gömbös, parce qu'en raison de l'intérêt que l'Allemagne portait aux richesses minières de la Roumanie et de la Yougoslavie, Hitler n'était disposé à soutenir les revendications de la Hongrie que contre la Tchécoslovaquie. Ainsi d'étroites limites furent-elles imposées au développement des relations

germano-hongroises, et en même temps, le résultat économique le plus important fut l'ouverture du marché allemand aux produits agricoles hongrois stipulée dans l'accord signé en février 1934 ( Hoensch 1984, 130 ; J. Gergely 1991, 63 ; Riemenschneider 1987, 59-62, 71-72, 79-81 ).

Tant que l'Italie représentait un contrepoids conséquent contre l'Allemagne, la Hongrie a davantage recherché l'appui de Mussolini qui, à plusieurs reprises avait promis de soutenir ses revendications révisionnistes, et qui avait signé le Protocole de Rome en mars 1934. Ce pacte de consultation mutuelle entre l'Italie, l'Autriche et la Hongrie, augmenté d'un certain nombre d'accords économiques, représentait en quelque sorte un avertissement à Hitler afin de l'empêcher d'annexer l'Autriche.

Le cadre définitif de la politique étrangère de la Hongrie fut fixé lors de la deuxième rencontre entre Gömbös et Hitler en septembre 1935. Selon la conception allemande, la Hongrie devait d'abord renoncer à ses revendications territoriales envers la Roumanie et la Yougoslavie et s'en tenir à la frontière tchèque et à la restitution de la Haute-Hongrie. En échange, la Hongrie obtenait d'importants crédits pour son réarmement.

Grâce à sa situation stratégique, la Hongrie a joué un rôle important dans la politique expansionniste de l'Allemagne. L'accroissement des contacts économiques, politiques et militaires l'a de plus en plus amenée dans le sillage de l'Allemagne nationale-socialiste ( Hoensch 1984, 122 ). La création de l'Axe Rome-Berlin en octobre 1936 a placé l'Italie dans une position subalterne vis-à-vis de l'Allemagne en raison de son faible potentiel politique et militaire. Cela a également signifié un rétrécissement de la marge de manœuvre de la politique étrangère de la Hongrie, qui avait jusqu'alors trouvé dans l'Italie un contrepoids à l'influence et aux pressions exercées par l'Allemagne. A partir de ce moment, la Hongrie perdit peu à peu son statut de partenaire à part entière. Elle dut au contraire payer chèrement chaque action de soutien de la part de l'Allemagne ( J. Gergely 1991, 70 ).

Après le changement de ministère en automne 1936, le gouvernement Darányi ( 1er octobre 1936 — 13 mai 1938 ) où Kánya avait conservé le portefeuille des Affaires étrangères, a fait une brève tentative pour libérer le pays de la trop forte dépendance de l'Allemagne. Au cours de l'année 1937 eurent lieu des négociations avec les pays de la Petite Entente ( Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Roumanie ), autour de l'égalité militaire, d'un pacte de non-agression et de la question des minorités, mais qui restèrent sans effet ( Ádám 1988, 111-122 ). La conséquence de cet échec fut un nouveau rapprochement avec le Reich allemand ( Hoensch 1984, 134-135 ).

A la fin de novembre 1937, Hitler informa le gouvernement hongrois de ses intentions concernant l'Autriche et la Tchécoslovaquie, et du rôle qu'il entendait réserver à la Hongrie. Il fit clairement savoir qu'une révision ne pourrait concerner que la frontière tchécoslovaque, qu'il convenait d'envisager un rapprochement avec la Yougoslavie, même sur la base de la reconnaissance des frontières actuelles, et de trouver un *modus vivendi* avec la Roumanie ou de remettre la révision à plus tard.

L'annexion brutale de l'Autriche les 11-12 mars 1938 causa une forte déception en Hongrie, parce que Hitler n'était pas disposé à céder le Burgenland, ce qui aurait permis à la Hongrie d'enregistrer une première réalisation concrète de ses ambitions révisionnistes. En outre, la Hongrie perdit confiance, parce que la coopération promise

par le Haut commandement des Armées se faisait attendre. Sa dépendance économique de l'Allemagne augmenta d'un seul coup, puisque grâce à l'annexion de l'Autriche, la part du commerce extérieur avec le Grand Empire Allemand avait pratiquement doublé ( Riemenschneider 1987, 130-132 ).

Même si la restitution de la Haute-Hongrie semblait se rapprocher, la Hongrie se voyait menacée par un accroissement de l'influence allemande dans l'espace danubien, résultant de l'incorporation des territoires de Bohême sous tutelle allemande ( Hoensch 1984, 135 ; Riemenschneider 1987, 132-134 ).

Le gouvernement de Béla Imrédy ( 14 mai 1938 — 16 février 1939 ) a intensifié les relations politiques avec la Pologne et a surtout essayé d'obtenir une révision pacifique la plus large possible au moyen de négociations avec la Petite Entente. En août 1938 à Bled, les puissances de l'Entente se déclarèrent prêtes à reconnaître à la Hongrie le droit au réarmement, et à étudier le problème des minorités ( Hoensch 1984, 137 ; Ádám 1988, 130-132 ).

Mais ce premier succès, certes modeste, fut aussitôt dévalorisé par Hitler lors de la visite officielle de Horthy à la fin du mois d'août 1938. Hitler, rendu furieux par l'« attitude molle » de la Hongrie, exigea que « qui voulait tirer profit du démantèlement de la Tchécoslovaquie mette aussi la main à la pâte ». Toutefois il était clair que même les révisionnistes hongrois les plus convaincus n'étaient pas prêts à se lancer aveuglément dans une aventure à l'issue incertaine aux côtés d'Hitler. Imrédy et Kánya furent convoqués à Berchtesgaden le 20 septembre 1938. Hitler se montra magnanime en leur disant qu'il ne réclamerait ni la Slovaquie ni la Ruthénie, à condition que le gouvernement hongrois participe activement au démantèlement de la Tchécoslovaquie — après un certain laps de temps, pour éviter l'intervention de la Yougoslavie et de la Roumanie. Mais les troupes hongroises étaient insuffisamment équipées et ne disposaient que d'une force de combat réduite. C'est pourquoi la nouvelle de la réunion des Quatre Grands à Munich fut accueillie avec soulagement en Hongrie, parce qu'ainsi le danger d'un conflit armé semblait écarté ( Hoensch 1984, 137-138 ).

#### *4.3 Succès de la révision*

Les accords de Munich ont d'abord suscité une grande déception en Hongrie, car seul Mussolini avait obtenu que les revendications hongroises soient au moins mentionnées dans une annexe ; en outre, la Hongrie et la Tchécoslovaquie devaient d'abord trouver dans les trois mois un règlement bilatéral de leurs problèmes territoriaux. Les négociations bilatérales ont évidemment échoué. Le premier arbitrage de Vienne prononcé par la suite constitua le premier résultat tangible d'une politique de révision vieille de près de vingt ans ; cet événement célébré avec beaucoup de faste représenta toutefois une nouvelle déception pour les Hongrois, entre autres parce qu'il ne fixait pas la frontière escomptée avec la Pologne — ce que, pour des raisons stratégiques, l'Allemagne ne souhaitait pas —, et parce que la Hongrie dut le payer à l'Allemagne par de sérieuses concessions économiques et politiques.

La politique étrangère du gouvernement Teleki ( 12 février 1939 — 3 avril 1941 ) partait de l'idée que d'une part il fallait reconnaître la prédominance actuelle de Hitler en Europe centrale et orientale, et partant jouer la carte allemande dans la liquidation

de ce qui restait de la Tchécoslovaquie pour ne pas mettre en jeu la récupération des territoires d'Ukraine sub-carpathique mais que d'autre part la politique d'amitié avec l'Allemagne ne devait pas aboutir à une rupture définitive avec les puissances occidentales en cas d'extension du conflit germano-polonais. On estimait que l'Allemagne ne pouvait pas se maintenir à long terme dans un conflit armé avec les puissances occidentales. La Hongrie voulait obtenir le plus grand nombre possible de révisions avec l'appui de l'Allemagne, tout en poursuivant ses relations avec les puissances occidentales, pour ne pas subir de nouvelles pertes territoriales en cas d'une défaite allemande ( J. Gergely 1991, 83 ), ce qui constituait une politique fondamentalement opportuniste et irréaliste ( Hoensch 1984, 139-140 )<sup>6</sup>

La Hongrie est devenue encore plus profondément et irrémédiablement dépendante de l'Allemagne en rejoignant le pacte anti-komintern le 24 février 1939, en quittant la Société des Nations le 11 avril de la même année, et plus tard en adhérant au pacte tripartite le 20 novembre 1941. Dans le domaine économique, les événements de 1938 et 1939 ( annexion de l'Autriche et démantèlement de la Tchécoslovaquie ) ont considérablement renforcé la position de l'Allemagne face à la Hongrie. Près de la moitié du commerce extérieur de la Hongrie et plus de 50% des capitaux investis dans l'industrie, les mines, mais aussi dans d'autres branches économiques se trouvèrent sous domination allemande. Au regard de cela, les acquis territoriaux et économiques de la Hongrie ne sont que des semblants de succès ( Riemenschneider 1987, 137-138 ).

Avec le premier arbitrage de Vienne du 2 novembre 1938, l'occupation de l'Ukraine sub-carpathique en mars 1939, le deuxième arbitrage de Vienne du 30 août 1940 et l'occupation de la Bácska ( Bačka ) en avril 1941, la Hongrie, avec l'aide allemande, pour ne pas dire grâce au bon vouloir des Allemands, a rempli une partie seulement de ses objectifs de révision. L'attaque contre la Yougoslavie montre bien quel rôle subalterne les objectifs révisionnistes de la Hongrie ont joué dans la politique allemande ; ses objectifs n'étaient pris en considération qu'en fonction des intérêts militaires ou économiques allemands. Suite à la protestation de la Roumanie, la Hongrie n'a même pas reçu le Banat promis en contrepartie de sa participation militaire en Voïvodine et de la traversée des troupes allemandes en route vers la Yougoslavie ( Juhász 1990, 16 ; Riemenschneider 1987, 221-223 ; Nebelin 1989, 182-183 ).

Bien que ce fait eût été occulté par le délire de joie nationaliste que provoquèrent ces acquis, la Hongrie dut les payer d'un prix exorbitant : perte d'autonomie dans de nombreux domaines politiques et économiques, droits élargis pour le Deutscher Volksbund, accroissement considérable de livraisons de produits agricoles, renoncement à la « neutralité armée », obligation de s'associer à l'Allemagne dans le conflit mondial, et pour finir, défaite et rétablissement des frontières de Trianon. L'échec de la politique

<sup>6</sup> C'est pour cette raison qu'il convient, me semble-t-il, de remettre en question la révision de Teleki par les historiens hongrois ( par ex. J. Gergely, 1991, 316 ), qui voient en lui un grand homme politique, le seul à avoir reconnu les dangers d'une alliance trop étroite avec l'Allemagne, et à en avoir tiré les conséquences en avril 1941. Il est en effet bien établi que c'est lui qui, précisément, a contribué à accentuer l'imbrication des diplomaties hongroise et allemande, à cause de l'objectif de révision territoriale.

révisionniste dans son étendue et ses méthodes a également conduit à la chute de la Hongrie semi-féodale ( Hoensch 1984, 141 ).

On ne peut dissimuler cet état de choses, même si, au moment de la déclaration de la seconde guerre mondiale, de nombreux hommes politiques hongrois ont compris combien la Hongrie s'était rendue de plus en plus dépendante d'une Allemagne dont la politique extérieure était basée sur l'agressivité, l'expansion et la conquête de nouveaux territoires. De nombreux Hongrois s'aperçurent alors que la liberté d'action en politique intérieure et extérieure était restreinte, et ils eurent le sentiment d'être complètement soumis aux diktat d'Hitler, sans être en mesure de défendre prioritairement les intérêts hongrois. Beaucoup d'hommes politiques étaient convaincus que l'Allemagne ne pourrait tenir tête longtemps aux démocraties occidentales, néanmoins ils ont voulu bénéficier d'une révision parrainée par Hitler, sans risque militaire, et garantie par les Alliés en cas de victoire soviéto-occidentale, même si l'Allemagne entraînait la Hongrie dans la défaite ( Hoensch 1984, 143 ; Hoensch 1991, 84-85 ).

## 5. Résumé

En reprenant la problématique « marge de manœuvre — voie obligée », j'aimerais d'abord faire appel à deux citations de la littérature historique allemande, pour ensuite essayer d'ébaucher ma propre réponse.

Selon l'historien hambourgeois Bernd-Jürgen Wendt ( 1981, 419 ) et Michael Riemenschneider, qui exprime la même idée dans sa thèse ( 1987, 26 ), en contraignant les pays d'Europe de l'Est à une dépendance unilatérale croissante par rapport au marché allemand, l'Allemagne s'est forgé un excellent instrument pour « aboutir à une perte progressive de souveraineté de ces États et de leur gouvernement, et à une dangereuse restriction de leur marge de manœuvre ». Cette opinion met l'accent sur le poids écrasant que l'Allemagne a délibérément fait peser sur les relations avec les pays du sud-est européen, y compris la Hongrie.

En outre, selon Riemenschneider ( 1987, 268 ), l'opinion publiée dans la *Neue Züricher Zeitung* du 21 mars 1994, est encore valable aujourd'hui :

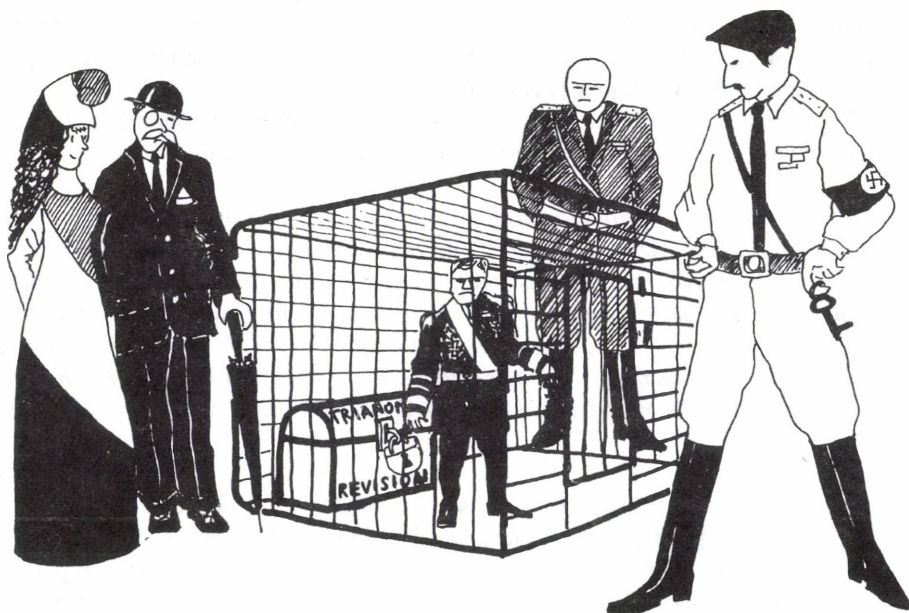
*« Le révisionnisme pratiqué par la politique hongroise après la débâcle de 1918 a amené la Hongrie à être dépendante de l'Allemagne ... La Hongrie a lié ses objectifs de révisions territoriales à la politique expansionniste allemande, mais après l'annexion de l'Autriche en 1938, elle a eu une frontière commune avec l'Allemagne, ce qui l'a amenée sous la pression directe de Berlin, la privant de sa liberté de mouvements dans le domaine politique ... Par le révisionnisme, elle s'est ainsi trouvée inextricablement prise dans le filet de la politique guerrière de l'Allemagne. »*

Ici l'accent est mis au-delà du poids écrasant de l'Allemagne, sur les motivations qui ont fait que la Hongrie s'est elle-même précipitée dans la dépendance de l'Allemagne.

A mon avis, on n'insistera jamais assez sur la part *active* de la Hongrie, et partant, sur sa propre responsabilité dans le rapprochement avec l'Allemagne. D'un certain

point de vue, le but politique de la Hongrie, la révision totale des frontières, était irrationnel. Ainsi la Hongrie a-t-elle fondé l'ensemble de sa politique extérieure sur une base irrationnelle. Elle se croyait partenaire et s'est comportée comme si elle était un partenaire indépendant, autonome, disposant d'une liberté d'action (*mozgástér*). Mais ce n'était qu'une illusion. Aveugle devant les conséquences de cette politique extérieure dont les fondements comme les buts étaient irrationnels, elle n'a pas remarqué, ou n'a pas voulu remarquer, ou même elle a refoulé l'idée que du point de vue allemand, elle ne jouait que le rôle d'un instrument — si important fût-il. Les acquis de la révision rapprochèrent la Hongrie de son but. Mais contrairement à ce qu'on croyait, ce ne fut pas une politique hongroise autonome qui garantit dans quelle mesure ce but devait être réalisé, mais ce qu'Hitler lui accordait ou feignait de lui accorder. Ce qu'Hitler visait avant tout, ce n'était pas la révision en soi, mais l'exploitation des potentiels économiques de la Hongrie, de la Roumanie et de la Yougoslavie au profit de l'Allemagne. La part réservée à la Hongrie fut donc fonction de la coïncidence des intérêts des deux pays, étant entendu que ceux de l'Allemagne étaient toujours prédominants. Ces deux faits, le rôle d'instrument joué par la Hongrie, et les territoires concédés par l'Allemagne, ne signifient cependant pas que la Hongrie soit tombée presque automatiquement et contre sa volonté sur la voie obligée (*kényszerpálya*) de dépendance vis-à-vis de l'Allemagne — comme on le prétend aujourd'hui, et comme on se plaît à le représenter dans les médias et les ouvrages de vulgarisation —. Cette dépendance où la Hongrie s'est elle-même engagée, a été le prix refoulé qu'elle a dû payer pour réaliser les objectifs qu'elle voulait absolument atteindre.

On voyait en rêve l'image, empreinte d'autosatisfaction illusoire et de désirs irréels, d'un empire hongrois puissant restitué dans ses frontières historiques. Ce rêve se poursuit-il ou va-t-il se renouveler ?



## 6. Bibliographie

- ÁDÁM, Magda, « La confédération danubienne et la Petite Entente » in *Acta Historica* 25 ( 1979 ), 61-113
- ÁDÁM, Magda, *A kisantant, 1920-1938* ( La Petite Entente, 1920-1938 ), Budapest, 1981
- ÁDÁM, Magda, *Richtung Selbstvernichtung. Die Kleine Entente 1920-1938*, Budapest, Vienne 1988
- ÁDÁM, Magda, *A Kisantant és Európa 1920-1929* ( La Petite Entente et l'Europe 1920-1929 ), Budapest 1989
- BALLA, Bálint, « Mitteleuropa aus der Sicht des ungarischen Dauerdilemmas « zwischen Ost und West » » ( L'Europe centrale vue par le perpétuel dilemme hongrois « entre l'est et l'ouest » ), in *Ungarn-Jahrbuch* 18 ( 1990 ), 237-251
- DÍÓSZEGI, István, « Die Außenpolitik Ungarns zwischen den beiden Weltkriegen » ( La politique extérieure de la Hongrie entre les deux guerres ) in *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio historica* 17 ( 1976 ), 239-257
- DÍÓSZEGI, István, *A magyar külpolitika útjai. Tanulmányok* ( Les voies de la politique extérieure hongroise. Etudes ), Budapest 1984
- ESSAYS on World War I : Total War and Pacemaking, A Case Study on Trianon, éd. Bela K. Kiraly, Peter Pastor et Ivan Sanders, Brooklyn College Press, New-York 1982 ( War and Society in East Central Europe Vol. VI ; Brooklyn College Studies on Society in Change No. 15 )
- FEJES, Judit, *Magyar-német kapcsolatok 1928-1932* ( Relations germano-hongroises 1928-1932 ), Budapest 1981 ( Értekezések a történeti tudományok köréből, nouvelle série 93 )
- GALÁNTAI, József, *Trianon és a kisebbségvédelem. A kisebbségvédelem nemzetközi jogrendjének kialakítása 1919-1920* ( Trianon et la protection des minorités. Mise en place de la réglementation internationale pour la protection des minorités 1919-1920 ), Budapest 1989
- GALÁNTAI, József, *A trianoni békekötés 1920. A párizsi meghívástól a ratifikálásig* ( Le traité de Trianon en 1920. De l'invitation à Paris à la ratification ), Budapest 1990
- GERGELY, András, « Magyarország története » ( Histoire de la Hongrie ), in *A magyarságtudomány kézikönyve* ( Manuel de hongarologie ), éd. László Kósa, Budapest 1991, 163-354
- GERGELY, Jenő, *Magyarország története 1919 őszétől a II. világháború végéig* ( Histoire de la Hongrie de l'automne 1919 à la fin de la deuxième guerre mondiale ), 3ème éd. revue et augmentée, Budapest 1991
- Die GESCHICHTE UNGARNS. Von den Anfängen bis zur Gegenwart* ( Histoire de la Hongrie des débuts à l'époque contemporaine ), éd. Peter Hanák, Essen, Budapest 1988
- HAJDÚ, Tibor, « Az angolszász hatalmak és a trianoni határok » ( Les puissances anglo-saxonnes et les frontières de Trianon ), in *Világosság* 31 ( 1991 ), N° 8-9, 708-714, et in *História* 12 ( 1991 ), N° 3, 12-14
- HANÁK, Péter, « Trianon szubjektív tényezői » ( Les facteurs subjectifs de Trianon ), in *Világosság* 31 ( 1991 ), N° 8-9, 691-694, et in *História* 12 ( 1991 ), N° 3, 28-30
- HOENSCH, Jörg K., *Der ungarische Revisionismus und die Zerschlagung des Tschechoslowakei* ( Le révisionnisme hongrois et le démantèlement de la Tchécoslovaquie ), Tübingen 1967
- HOENSCH, Jörg K., *Geschichte Ungarns 1867-1963* ( Histoire de la Hongrie de 1867 à 1963 ), Stuttgart, Berlin, Cologne, Mayence 1984
- HOENSCH, Jörg K., *Ungarn-Handbuch : Geschichte, Politik, Wirtschaft* ( Manuel de la Hongrie : Histoire, politique, économie ), Hanovre 1991
- JUHÁSZ, Gyula, *Magyarország külpolitikája 1919-1945* ( La politique extérieure de la Hongrie de 1919 à 1945 ), 2ème éd. revue, Budapest 1975
- JUHÁSZ, Gyula, « Az « Appeasement » és a Duna-medence » ( L'« appeasement » et le bassin du Danube ), in *A két világháború közötti Magyarországról* ( La Hongrie entre les deux guerres mondiales ), éd. Miklós Lackó, Budapest 1984, 150-180 ( Vélemények/Viták )
- JUHÁSZ, Gyula, « A második bécsi döntés » ( Le second arbitrage de Vienne ), in *Magyarságtudomány* 1 ( 1987 ), 79-94

JUHÁSZ, Gyula, « A magyar revíziós célok és a nagyhatalmak » ( Les visées révisionnistes de la Hongrie et les grandes puissances ), in *História* 12 ( 1990 ), N° 3, 15-17

KOLLÁNYI, Károly, *A trianoni boszorkánykonyha* ( La cuisine de Trianon ), Budapest 1993

LACKÓ, Miklós, « Trianon és a magyar kultúra » ( Trianon et la culture hongroise ), in *Világosság* 31 ( 1990 ), N° 8-9, 715-720

LITVÁN, György, « A Horthy-rehabilitáció csúszdáján » ( La glissade vers la réhabilitation d'Horthy ), in *Világosság* 34 ( 1993 ), N° 8-9, 86-89

LUKACS, John, « Hitler és Magyarország » ( Hitler et la Hongrie ), in *Századok* 127 ( 1993 ), 751-760

MACARTNEY, Carlile Aylmer, *Hungary and her successors. The treaty of Trianon and its consequences 1919-1937*, 2ème éd. Londres, New-York, Toronto 1965

MAGYARORSZÁG története 1918-1919, 1919-1945 ( Histoire de la Hongrie ) éd. György Ránki, Budapest 1976 ( Magyarország története 8 )

MAGYARORSZÁG a XX. században ( La Hongrie au XX<sup>e</sup> siècle ), éd. Sándor Balogh, Budapest 1985

NAGY, László, *Magyarország Európában ( A honfoglalástól a közelmúltig )* ( La Hongrie en Europe — De la Conquête au passé récent ), Budapest 1993

L. NAGY, Zsuzsa, *A párizsi békekonferencia és Magyarország* ( La Hongrie et la conférence pour la paix de Paris ), Budapest 1965

L. NAGY, Zsuzsa, « Trianon : a magyarság és Európa ügye » ( Trianon, une affaire qui concerne la Hongrie et l'Europe ), in *Világosság* 31 ( 1991 ), N° 3, 24-26

NEBELIN, Manfred, *Deutsche Ungarnpolitik 1939-1941*, Opladen 1989 ( thèse soutenue à l'Université de Cologne en 1988 )

ORMOS, Mária, *Padovától Trianonig 1918-1920* ( De Padoue à Trianon ), 2ème éd., Budapest 1984

ORMOS, Mária, « Bethlen koncepciója az olasz-magyar szövetségről ( 1927-1931 ) » ( Comment Bethlen concevait l'alliance de la Hongrie et de l'Italie ), in *A két világháború közötti Magyarországról* ( La Hongrie entre les deux guerres mondiales ), éd. Miklós Lackó, Budapest 1984, 101-149 ( Vélemények/Viták )

ORMOS, Mária, *From Padua to the Trianon 1918-1920*, Budapest 1990

ORMOS, Mária, « Magyarország a hatalmi játéktérben » ( La Hongrie, terrain de jeu des puissances ), in *Világosság* 31 ( 1991 ), N° 8-9, 701-707 et in *História* 12 ( 1990 ), N° 3, 18-21

PALOTÁS, Zoltán, *A trianoni határok* ( Les frontières de Trianon ), Budapest 1990

PRITZ, Pál, « Das Hitler-Gömbös treffen und die deutsche Außenpolitik im Sommer 1933 » ( La rencontre Hitler-Gömbös et la politique extérieure allemande en été 1933 ), in *Acta Historica* 25 ( 1979 ), 115-144

PRITZ, Pál, *Magyarország külpolitikája Gömbös Gyula miniszter elnöksége idején 1932-1936* ( La politique extérieure de la Hongrie à l'époque de Gömbös, premier ministre ), Budapest 1982

PRITZ, Pál, « Das Geheimnis der auf mehreren Bahnen betriebenen deutschen Außenpolitik » ( Relations germano-hongroises de l'automne 1934 à l'automne 1935 ) in *Acta Historica* 29 ( 1983 ), 35-56

RAFFAY, Ernő, *Trianon titkai, avagy, hogyan bántak el országunkkal ...* ( Les secrets de Trianon, ou ce qu'ils ont fait à notre pays ... ), Budapest 1990

RÁNKI, György, *Gazdaság és külpolitika. A nagyhatalmak harca a délkelet-európai gazdasági hegemóniáért ( 1919-1939 )* ( Economie et politique extérieure. La lutte des grandes puissances pour l'hégémonie économique en Europe du sud-est ), Budapest 1981 ( Gyorsuló idő )

RÁNKI, György, « Mozgástér és kényszerpálya. A Duna-völgyi kis országok a nemzetközi gazdaság és politika rendszerében ( 1919-1945 ) » ( Marge de manœuvre et voie obligée. Les petits états du bassin danubien dans le système politique et économique international ), in *A két világháború közötti Magyarországról* ( La Hongrie entre les deux guerres ), éd. Miklós Lackó,



Budapest 1984, 11-46 ( Vélemények / Viták ) et in RÁNKI, György, *A harmadik Birodalom árnyékában* ( A l'ombre du Troisième Reich ), Budapest 1968, 5-50 ( Gyorsuló idő )

RÁNKI, György, « A német megszálláshoz vezető út » ( La voie vers l'occupation allemande ), in RÁNKI, György, *A harmadik Birodalom árnyékában* ( A l'ombre du Troisième Reich ), Budapest 1968, 157-178 ( Gyorsuló idő ), et in *Kortárs* 28 ( 1984 ), N° 11, 1752-1759

RIEMENSCHNEIDER, Michael, « Die deutsche Wirtschaftspolitik gegenüber Ungarn 1933-1944. Ein Beitrag zur Interdependenz von Wirtschaft und Politik unter dem Nationalsozialismus », ( La politique économique de l'Allemagne à l'égard de la Hongrie. Contribution à l'interdépendance de l'économie et de la politique sous le national-socialisme ), Francfort-sur-le-Main, Berne, New-York, Paris 1987 ( Europäische Hochschulschriften, 3ème série, *Geschichte und Hilfswissenschaften*, vol. 316 ), ( Thèse soutenue à l'Université de Mayence )

ROMSICS, Ignác, *Bethlen István. Politikai életrajz* ( István Bethlen, une biographie politique ), Budapest 1991 ( A Magyarországtudatás könyvtára 8 )

ROMSICS, Ignác, « Magyarország helye a német Dél-Kelet-Európa-politikában 1919-1944 » ( La place de la Hongrie dans la politique de l'Allemagne à l'égard de l'Europe du Sud-Est ), in *Valóság* 35 ( 1992 ), N° 100, 12-35

SZARKA, László, « Revízió és kisebbségvédelem ? A nemzetközi kisebbségvédelem és a magyar külpolitika az 1920-as években » ( Révision et protection des minorités, La protection internationale des minorités et la politique extérieure hongroise dans les années vingt ), in *História* 15 ( 1993 ), N° 9-10, 23-25

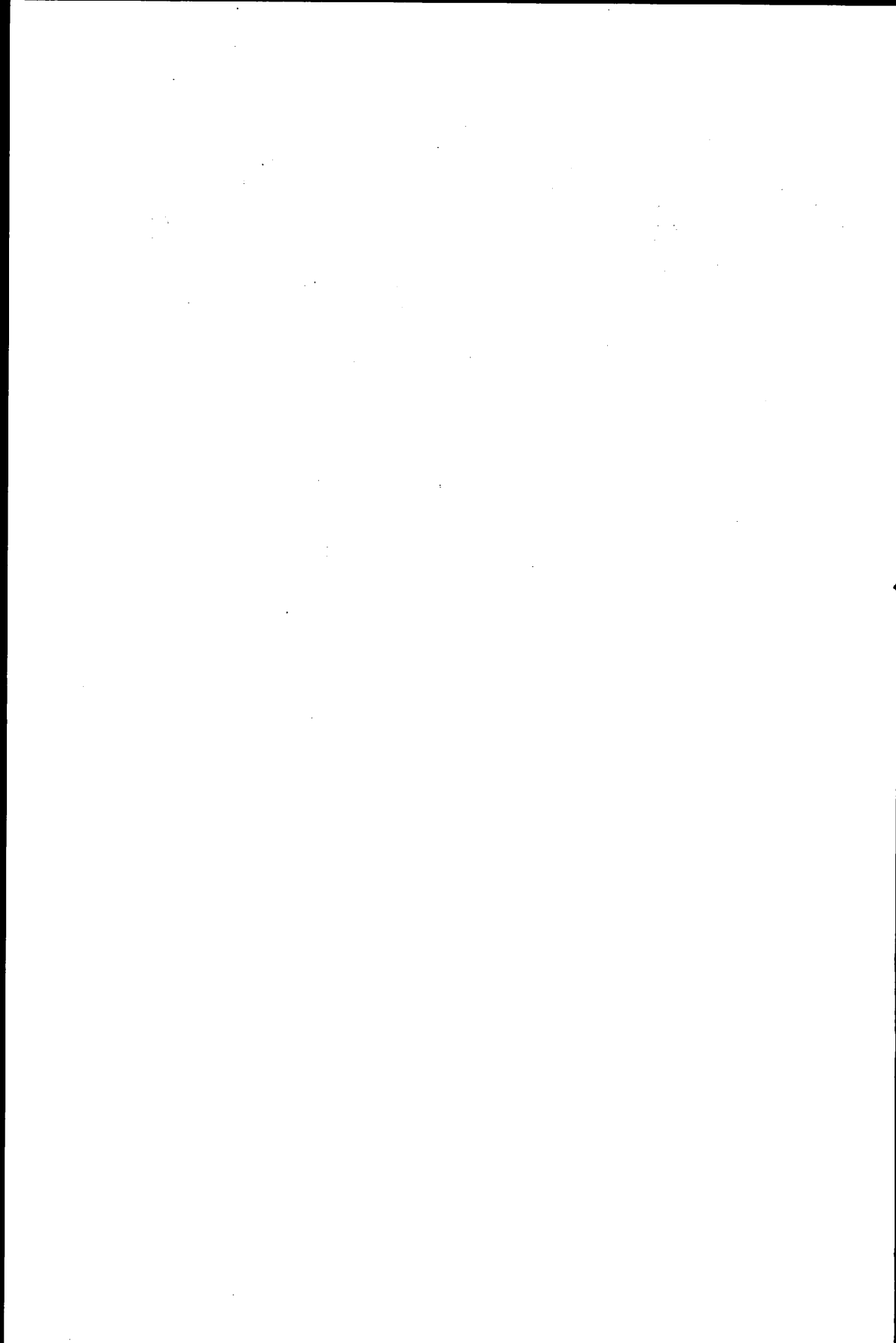
SZÖLLÖSI-JANZE, Margit, *Die Pfeilkreuzlerbewegung in Ungarn. Historischer Kontext, Entwicklung und Herrschaft* ( Le mouvement des Croix fléchées en Hongrie. Contexte historique, évolution et pouvoir ), Munich 1989 ( Studien zur Zeitgeschichte 35 )

TAKESI, Hirata, « A bethleni konszolidáció jellege a nemzetközi szakirodalom tükrében » ( La consolidation de Bethlen vue par la littérature spécialisée internationale ), in *Valóság* 36 ( 1993 ), N° 11, 54-66

TILKOVSKI, Loránt, *Revízió és nemzetiségpolitika Magyarországon 1938-1941* ( Révision et politique des nationalités en Hongrie ), Budapest 1967

« TRIANON a történelemben és a történelmi tudatban » ( Trianon dans l'histoire et dans la conscience historique ), in *Világosság* 25 ( 1988 ), N° 4, 229-237

WENDT, Bernd-Jürgen, « Südosteuropa in der nationalsozialistischen Großraumwirtschaft. Eine Antwort auf Alan S. Milward » ( L'Europe du Sud-Est et l'économie à grande échelle national-socialiste. Réponse à Alan S. Milward ), in *Der « Führerstaat », Mythos und Realität. Studien zur Struktur und Politik des Dritten Reiches*, éd. Hirschfeld, Gerhardt, Kettner, Stuttgart 1981, 414-427, ( Coll. Publications de l'Institut Londonien d'Etudes de l'Histoire Allemande 8 )



## Les relations franco-hongroises depuis 1945

Comment donner un sens aux relations franco-hongroises après le second conflit mondial ? Entre le spectre de la Petite Entente, les idées reçues à propos du Traité de paix de Paris ( 1947 ), qui ne serait que la reconduction de Trianon, et les décennies de gel liées à la guerre froide, il semble bien difficile de dégager une orientation favorable, un espoir de rétablissement de relations « normales » entre Paris et Budapest. Et pourtant, à y regarder de plus près, l'affaire n'est pas entendue. La Petite Entente est, au Quai d'Orsay, une affaire classée depuis bien longtemps. Le traité de 1947 n'y a jamais été considéré comme la manifestation d'une résurrection de Clémenceau, loin s'en faut. Et sous la langue de bois de la guerre froide, comme on l'avait perçu avant 1947, et comme on le constate depuis au moins 1989, la France ne voit pas en la Hongrie l'alliée potentielle d'un Guillaume II ou d'un Hitler menaçant des voisins traumatisés sous la Double-Monarchie.

Cette contribution sera donc iconoclaste par nécessité et volontairement en rupture avec les analyses fondées sur les métaphores géopolitiques issues du souvenir de Trianon, malheureusement un peu trop ressassées sur les rives du Danube. Afin de clarifier le propos il faut pour commencer situer la Hongrie et la France dans le cadre des relations internationales de l'après-guerre.

### Le cadre

**L'après-guerre :** La France de 1945 n'a plus son mot à dire sur l'Europe orientale, du moins aux yeux des alliés occidentaux, et ce sont eux qui décident. Or, après l'échec de la réorganisation de l'Europe centrale en 1919-1920, Paris ne voit plus la Hongrie comme une puissance ennemie. D'ailleurs la diplomatie française comprend que l'URSS lui laisse une certaine marge ( jusqu'à 1946 au moins ) en Hongrie, ce qui se sent très nettement dans le domaine culturel par exemple.

Bien évidemment, à l'issue du conflit, la Hongrie n'a qu'une marge de manœuvre réduite, d'autant plus que la souveraineté est entre les mains des occupants soviétiques. Donc elle ne peut que s'adapter aux choix faits par ceux-ci. Or les Soviétiques tiennent compte de l'attitude des deux autres grandes puissances, dont les intérêts sont ailleurs ( Allemagne, auxiliairement Autriche, Méditerranée ). Les trois Grands ont étudié la question des frontières hongroises, notamment, et ont tranché, ensemble, en faveur de la Tchécoslovaquie, agrandie de trois villages, et du maintien par ailleurs de frontières

de Trianon. Cette démarche a été menée en affirmant une volonté de rupture avec les négociations de Versailles, car en 1945-1947 les nouveaux Grands ont prétendu trancher les litiges en fonction non pas des impératifs de sécurité des vainqueurs, hormis dans le cas de l'Allemagne, mais des mérites des puissances belligérentes au cours du conflit qui venait de s'achever. Notons qu'une telle démarche était impensable en 1919 puisque la paix s'est alors conclue sur la base de la destruction des grands États belligérents transformés en une série de petits États successeurs. Le traité de paix de 1947 est le résultat de la volonté des trois Grands du moment. Donc la France n'a pas eu son mot à dire. Les velléités françaises de modifications des frontières de septembre 1945 peuvent ainsi s'expliquer par le fait que les Français se savaient impuissants, il est toutefois logique de s'interroger sur les motivations qui les ont poussés à remettre en cause une création de la diplomatie française quand rien ne les y contraignait. L'analyse des relations proprement bilatérales tentera d'éclairer ce point.

La période 1945-1947 est surtout marquée par la toute puissance des Grands qui laissent beaucoup moins de marges aux petits États qu'en 1918-1921. Les caractéristiques militaires de la victoire ont changé radicalement et la concentration du pouvoir politique et diplomatique est un des résultats de cette mutation. La Hongrie est un excellent exemple de l'évolution du sens et de la réalité pratique des mots « victoire alliée » entre 1918 et 1945. De même il importe de souligner que les traités de paix de l'après 1945 n'ont pas été établis sur les mêmes bases que ceux de 1919-1920.

**1956** : L'épisode diplomatique ne peut être cité que pour mémoire. Les Hongrois communistes ne voyaient dans la France qu'une marionnette manipulée par Washington, image accentuée par l'échec de l'opération sur Suez, en pleine insurrection hongroise. Et les Français suivaient de loin l'évolution d'un pays du « Bloc » parmi les autres. L'intervention soviétique ne vint pas altérer cette image, au moins dans sa dimension diplomatique.

**Les années 1980** : En 1982 la Hongrie entre au Fonds Monétaire International et à la Banque Mondiale, alors que l'occupation de l'Afghanistan se prolonge depuis la fin de 1979 et que la Pologne, sous la chape de l'état de guerre, paie le prix d'une dette importante de même que la Roumanie. On peut même avancer que les changements touchent non pas tant la Hongrie que ses voisins. Or la position relative de la Hongrie change d'autant plus qu'à partir de 1985 Mátyás Szűrös, secrétaire du CC du PSOH chargé des relations internationales, a commencé à formuler une politique extérieure nationale, et que peu après le ministère des Affaires étrangères est devenu un instrument actif non seulement du changement d'orientation de la politique extérieure nationale mais aussi de la réforme, c'est-à-dire de la transition démocratique. On a pu le voir lors des débats au sein de la CSCE ( Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, mise en place à la Conférence d'Helsinki en 1975 ), notamment ceux qui portaient sur la troisième corbeille ( droits de l'Homme, liberté de circulation, ... ) qui ont permis à la Hongrie d'affirmer sa spécificité, contre les pays frères quelquefois.

**1990** : Pour la première fois depuis longtemps la Hongrie définit elle-même totalement sa politique extérieure : elle décide de ne pas privilégier les relations avec un seul pays, d'où le choix d'une action importante en direction de la France, pour faire contrepoids à l'orientation allemande. Du côté français, depuis 1988, on note la volonté d'avoir une grande politique à l'Est, mais les données de base changent avec la chute

du mur, d'où, en fin de 1989 et au début de 1990 plutôt une politique en réaction à l'attraction allemande ( la Grande Bretagne réagit alors comme la France ).

**été 1991** : A partir de ce moment le conflit yougoslave a pesé sur la perception de la région ( Europe centrale ) et sur l'interprétation des connotations ethniques des politiques extérieures des États de la région. Au moment où la diplomatie hongroise met en avant les liens entre les relations de bon voisinage et le sort des minorités hongroises les Français et les Anglais ont en tête l'image d'un conflit à la Yougoslave ayant pour point de départ justement des différends intercommunautaires.

**avril-juin 1993** : C'est alors qu'apparaît la première mouture du « plan Balladur ». Il s'agit de faire signer par tous les États de la région, hormis ceux qui sont impliqués dans le conflit armé de l'ex-Yougoslavie, une série de traités mettant fin à l'instabilité qu'implique la remise en cause, le plus souvent implicite, des frontières. Dans les premières phases la diplomatie française, alors seule promotrice du projet, pensait même que de petites variations étaient envisageables à partir du tracé actuel des frontières, et considérait que le sort des minorités devait également faire l'objet des accords en projet. Mais dès l'été, quelques voyages dans les pays voisins de la Hongrie ont suffi au Quai d'Orsay pour mesurer les tensions automatiquement engendrées par une quelconque remise en cause des frontières actuelles. On aboutit donc à un texte plus acceptable par tous et c'est cette version que les Douze reprirent à leur compte à Bruxelles en septembre 1993. Là encore le texte, qui devait servir de base aux discussions organisées lors de la conférence de Paris en mai 1994, subit des modifications visant à l'apaisement des passions, à tel point que même les droits collectifs à accorder aux minorités ne sont plus évoqués dans la version en vigueur au mois de décembre, adoptée à Bruxelles.

**printemps 1994** : Le gouvernement hongrois est tenaillé entre la volonté de montrer que la Hongrie ne souhaite pas remettre en cause les frontières et le sentiment qu'avant les élections il ne peut avouer son accord sur l'intangibilité des frontières. Toutefois la diplomatie du Quai Bem à Budapest ( l'équivalent du Quai d'Orsay ) désire faire accepter deux nouveautés importantes par rapport au projet européen. D'une part Budapest souhaite voir traités en tant que tels les aspects juridiques impliquant des pratiques collectives dans le cadre d'un droit public minimal commun. Ainsi l'usage de la langue maternelle donnerait lieu à la définition de nouvelles réglementations touchant à la fois les administrations et la codification juridique. D'autre part, afin d'éviter de longues négociations et des querelles sans fin lors de l'application des mesures adoptées dans le cadre du futur Pacte de stabilité, la Hongrie insiste pour que des négociateurs et des observateurs de l'UE puissent d'abord participer aux négociations puis en permanence veiller sur l'application du Pacte. Reste que pour sortir des impasses typiques des années 1920 et 1930, époque où les minorités n'avaient aucune représentation juridiquement reconnue sur le plan international, la Hongrie souhaiterait que dès les négociations préparatoires du Pacte, elles puissent faire entendre leur voix.

En avril la Hongrie dépose officiellement une demande pour devenir membre à part entière de l'UE. A partir de ce moment la question est de savoir à la fois ce qu'elle fera pour correspondre aux normes fixées par Bruxelles, et ce que les différentes puissances européennes vont demander. L'attitude de la France n'est pas claire. Il y a

le discours d'ouverture à l'Est qui souligne la bonne volonté française, et il y a le discours tenu au sein de l'UE, où la France insiste sur la cohésion de l'UE, et les exigences économiques qu'impose Bruxelles aux pays candidats. On doit remarquer qu'après la reconnaissance de la Croatie par l'Allemagne, qui a mis la France en position de second réticent dans la région, celle-ci voit d'un mauvais œil l'intégration à marche forcée de la Hongrie, par exemple, d'autant qu'elle a été annoncée de Bonn, immédiatement après la déclaration du chancelier Kohl indiquant qu'il était temps de faire cette démarche.

Cette revue de la situation internationale depuis 1945 permet de comprendre comment la France et la Hongrie ont pu développer, malgré l'hypothèque de Trianon, des relations d'un genre nouveau depuis la guerre. On saisit également les incompréhensions nouvelles qui peuvent surgir. C'est pourquoi nous abordons maintenant le cœur des relations bilatérales en nous attachant à quelques grandes questions, qui pèsent sur l'ensemble de ces relations.

## **Des relations bilatérales contrastées et souvent méconnues**

### *1. Les relations bilatérales après la Deuxième Guerre mondiale*

Après le deuxième conflit mondial la Hongrie, qui n'avait pas été en état de guerre avec la France, et la France, qui avait renoncé au système de Versailles, se trouvaient dans une situation nouvelle qui potentiellement permettait un développement conséquent de leurs relations bilatérales. Le Quai d'Orsay a même reconsidéré le règlement territorial de Trianon. Le 6 septembre 1945, la direction d'Europe du ministère des Affaires étrangères français a formulé une proposition de modification de la frontière roumano-hongroise favorable à la Hongrie qui a coïncidé avec la proposition du State Department de donner à la Hongrie la région frontalière de la grande plaine. Les diplomates français ont, en outre, voulu réintroduire un système de protection des minorités nationales pour mettre fin aux querelles roumano-hongroises. Le 20 septembre 1945, le ministre des Affaires étrangères français, Georges Bidault, a présenté cette proposition à la conférence du Conseil des ministres des Affaires étrangères à Londres. Les Soviétiques ont fait échouer les tentatives des grandes puissances occidentales visant à modifier cette frontière et ont insisté sur le rétablissement de la frontière de Trianon pour consolider les positions du gouvernement pro-soviétique du Dr Petru Groza.

M. Paul Giraud, le représentant provisoire des intérêts français est arrivé en Hongrie le 19 septembre 1945. M. Chauvel, secrétaire d'État au Quai d'Orsay, a voulu relancer les relations diplomatiques en rappelant le tournant pris par la diplomatie française.<sup>1</sup> Le 28 janvier 1946 les relations diplomatiques étaient rétablies. Le premier envoyé français, Henri Gauquier, a été accrédité auprès du gouvernement hongrois le

<sup>1</sup> Archives nationales hongroises ( ANH ), Ministère des Affaires étrangères, Direction politique, Dossier administratif, France, 32554/pol. 1945.

19 juin 1946. Le gouvernement de Budapest, de son côté, a envoyé à Paris le célèbre avocat, membre du Parti des petits propriétaires, M. Pál Auer. Le premier représentant hongrois en France depuis la guerre est arrivé au mois de mai 1946 pour participer à la préparation du traité de paix. Grâce à ses relations dans les milieux parisiens il a été reçu par le président de la République, Vincent Auriol, et a joué un rôle clé dans la délégation hongroise à la Conférence de Paris qui a réuni les 21 États vainqueurs et qui a écouté les doléances des cinq États vaincus. Malgré les rencontres entre les ministres des Affaires étrangères János Gyöngyösi et Georges Bidault, au mois de juin 1946, et les efforts de la diplomatie hongroise, la Hongrie n'a pas réussi à obtenir un allègement des conditions du traité de paix. Tandis qu'à Paris la diplomatie française manifestait une certaine bonne volonté envers la Hongrie, Robert Faure, de Budapest, commentait l'échec de la diplomatie hongroise à la suite de la conférence de paix en attribuant aux illusions des hommes politiques hongrois les déconvenues des négociations des conditions du traité pour la Hongrie : « Cet enfant mal et tard venu » ( la démocratie hongroise ) a cru pouvoir faire valoir ses « mérites » en matière de démocratisation pour obtenir un règlement de paix favorable.<sup>2</sup> Henri Gauquier décrit dans ces rapports envoyés au Quai d'Orsay l'humiliation infligée, au même moment, par les militaires soviétiques au premier ministre Ferenc Nagy lors des journées paysannes du 9 septembre 1946. A la réception donnée par Nagy, les représentants de la Commission de contrôle alliée étaient absents. Gauquier a comparé la situation à une scène de Gogol au théâtre de Marionnettes de Moscou.<sup>3</sup>

La France a libéré les prisonniers de guerre hongrois en 1946 et a dégelé les créances hongroises. Peu après la signature du traité de paix de Paris avec la Hongrie le 10 février 1947, l'Union soviétique a interdit à la Hongrie d'accepter le plan Marshall. Les communistes hongrois et l'Union soviétique ont fait renverser le gouvernement de Ferenc Nagy et la Hongrie a pris la direction de la soviétisation. Pál Auer a démissionné et le comte Mihály Károlyi a été nommé à sa place le 27 août 1947. Il a essayé de faire valoir la demande de la Hongrie pour devenir membre de l'ONU. Au mois d'avril 1947 les hommes politiques français qui éprouaient de la sympathie envers la Hongrie ont formé un groupe d'amitié franco-hongrois à l'Assemblée nationale. Son président était Gérard Jouve et Maurice Schumann, Pulawski, Guy Mollet, etc. y ont participé. Toutefois, les relations franco-hongroises ont subi de plein fouet le changement du contexte international. Il suffit, pour le démontrer, de constater que le comte Károlyi — ancien président de la République démocratique de 1918, opposant de premier plan au régime Horthy qui avait été contraint à l'émigration entre les deux guerres — n'a été reçu, en tant qu'émissaire officiel de la Hongrie, que deux fois au Quai d'Orsay. L'introduction de la dictature du prolétariat à Budapest a conduit à l'interdiction de l'Association démocratique de Hongrois en France et à une guerre des visas. Le procès truqué du cardinal Mindszenty a causé beaucoup d'émotion dans les

<sup>2</sup> Ministère des Affaires étrangères. Archives et documentation ( Paris ), série Z Europe 1944-1949, Hongrie, Volume 25. Le rapport n° 3 de Robert Faure, chargé d'affaires à Budapest, à Georges Bidault, daté du 1er juin 1946. ( Voir le Document 1 en fin d'article. )

<sup>3</sup> Ibidem, Le rapport n° 82 de Henri Gauquier, Ministre de France en Hongrie, daté du 16 septembre 1946, à Georges Bidault. ( Voir le Document 2 en fin d'article. )

milieux catholiques français et a largement contribué à la détérioration de l'image de la Hongrie en France. Au mois de juin 1949, la Hongrie a expulsé l'attaché de presse français. En juin 1950, ce fut le tour de l'attaché de l'Air. En représailles la France a limité la liberté de mouvement des diplomates hongrois.<sup>4</sup> Les relations bilatérales ont sombré dans l'abysse entre 1950 et 1955.

Malgré les conditions favorables à l'amélioration des relations franco-hongroises, malgré l'abandon de l'esprit de Versailles et le bon traitement des prisonniers français en Hongrie pendant la guerre, les relations bilatérales étaient subordonnées avant tout à l'emprise de l'Union soviétique sur l'Europe centrale et orientale. A partir de 1947, après le rejet du plan Marshall et avec le début de la guerre froide, les relations bilatérales ont atteint leur niveau le plus bas de ce siècle. Une nouvelle ouverture est devenue possible avec la mort de Staline qui a commencé à dégeler les relations France-Hongrie surtout dans le domaine culturel.

## *2. 1956 et ses répercussions sur les relations bilatérales*

La révolution hongroise a suscité un énorme mouvement de sympathie en France envers la Hongrie. L'événement a causé une rupture dans la politique intérieure française : tous les partis politiques, y compris la SFIO, ont condamné l'agression soviétique sauf le parti communiste français. Beaucoup d'intellectuels français ont quitté le PCF à cause de la prise de position prosoviétique de ses dirigeants.<sup>5</sup> Antoine Pinay, le ministre français des Affaires étrangères déclarait en substance le 29 octobre 1956 que certes l'URSS asservissait la Hongrie, et que c'était une erreur mais qu'il ne fallait pas exploiter la situation.<sup>6</sup> A la session du conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies du 28 octobre 1956, la question de la Hongrie était pour la première fois à l'ordre du jour. Cette affaire a dominé les relations entre la France et la Hongrie jusqu'au 21 mars 1963, date à laquelle le régime Kádár a déclaré l'amnistie. Les États occidentaux ont bien tenté d'arrêter la vague de répression qui s'est abattue sur la Hongrie par des moyens diplomatiques, mais comme la diplomatie hongroise s'est identifiée à l'invasion, elle a bloqué toutes les démarches visant à retirer les troupes soviétiques. Au ministère des Affaires étrangères hongrois, les diplomates communistes prosoviétiques appliquaient la politique soviétique. Une des conséquences immédiates de ce comportement a été la totale stagnation des relations bilatérales. Les contacts officiels ont été réduits au minimum pendant que les intellectuels français soutenaient la cause des révolutionnaires hongrois. Les écrits d'Imre Nagy ont été édités à Paris en 1957 ( Un communiste qui n'oublie pas l'homme ) Au mois de novembre 1958, Albert Camus écrivit sa célèbre « Préface à la vérité dans l'affaire Nagy ». En 1958, c'était M. Gérard Jaquet qui inaugurait l'exposition « Le visage de la Hongrie martyr ». Et en représailles, la Hongrie officielle boycotta les activités de l'ambassade de France et de l'Institut français.

<sup>4</sup> ANH, rapport de synthèse annuel de 1950.

<sup>5</sup> *Le Monde*, 29 octobre 1956.

<sup>6</sup> *Le Monde*, 29 octobre 1956.



A partir de l'été 1959 la Hongrie essaya de sortir de son isolement, même si le pays de Kádár s'était complètement alignée sur l'idéologie et la politique soviétiques. Le 2 mai 1960, la Hongrie et la France ont conclu un accord concernant l'aviation civile, puis, en 1961, un accord culturel. Au mois de mars 1961, une délégation parlementaire française visita la Hongrie. Le régime Kádár essaya de normaliser sa situation à l'ONU en promettant de faire cesser la répression contre les révolutionnaires de 1956. Le 21 décembre 1963, les deux pays élevèrent leur représentation diplomatique au rang d'ambassade. Le 9 janvier 1964, János Vincze à Paris et M. Francfort à Budapest furent accrédités comme ambassadeurs représentant les intérêts de leurs pays respectifs. Le 19 février 1964, dans le cadre de l'ouverture de la France vers l'Est et de la politique de la détente, János Kádár a fait une déclaration au journal *Le Monde*. Le véritable décollage des relations bilatérales date de la visite de János Péter, ministre des Affaires étrangères hongrois à Paris où il a rencontré son homologue le 11 janvier 1965. M. Maurice Couve de Murville lui rendit sa visite entre le 28 et le 30 juillet 1966, en profitant pour conclure un accord consulaire et de coopération technico-scientifique. C'était l'époque où János Péter essayait d'expliquer son plan ( ses velléités ) de relance de la coopération danubienne et de formulation, voire de représentation d'intérêts proprement hongrois. En 1965, un centre de documentation français a été fondé à Budapest. En automne de cette même année, Roland Nungesser, ministre de l'Economie et des Finances s'est rendu à Budapest et József Biró, ministre du Commerce extérieur, est venu à Paris.

La normalisation des relations franco-hongroises a coïncidé avec l'introduction du nouveau mécanisme économique en Hongrie. Le 25 mars 1968, Jenő Fock, le Premier hongrois, s'est rendu en visite officielle à Paris. Il a été reçu par le Général De Gaulle qui lui a expliqué que la fatalité s'acharnait sur les relations entre les deux pays, faisant en sorte que des tragédies historiques les séparent et entraînent les relations bilatérales hors du droit chemin. Le général De Gaulle exprima l'espoir que l'élimination des blocs et la généralisation de la détente conduisent à un changement dans les relations entre la France et la Hongrie. Georges Pompidou et Jenő Fock signèrent un accord de coopération économique et industrielle. En 1971, le Vice-premier ministre Mátyás Timár a été reçu par le premier ministre de l'époque, Chaban Delmas. Et Maurice Schumann, le ministre des Affaires étrangères français s'est rendu à Budapest après la conclusion de l'accord sur Berlin-Ouest.

Dans les années 1970 et 1980, les relations franco-hongroises ont bénéficié de la tendance générale à l'ouverture et à la détente des rapports Est-Ouest, sans sortir du cadre idéologique et politique établi par l'Union soviétique. En 1982, au moment où la politique étrangère hongroise a commencé à formuler des intérêts différents de ceux du camp soviétique, François Mitterrand, récemment élu président de la République, s'est rendu à Budapest pour appuyer la diplomatie hongroise dans ses tentatives de sortie du giron soviétique. Dans les années qui ont suivi cette visite, les relations bilatérales ont pris un réel essor. En 1988 et 1989, le Quai d'Orsay a établi les principes d'une grande *Ostpolitik* française. La sous-direction de l'Europe orientale du ministère des Affaires étrangères français a appuyé le mouvement de démocratisation et d'indépendance dans la partie est de l'Europe dans lequel la Pologne et la Hongrie ont joué un rôle de pionnier. Les grands bouleversements de 1989 ont

eu une répercussion extrêmement importante sur la définition de la politique française vers la région et vers la Hongrie. L'Elysée et le Quai d'Orsay ont essayé de contrebalancer l'influence exclusive de l'Allemagne après l'ouverture du mur de Berlin et ont abandonné les idées de l'entre-deux-guerres qui faisait reposer la politique de la France sur les États du cordon sanitaire, c'est-à-dire essentiellement la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Pologne. La France a joué un rôle important dans les calculs de la nouvelle diplomatie hongroise au printemps et en été 1990. Loin de se plier aux désirs de l'Allemagne agrandie, la Hongrie a essayé de trouver un équilibre entre la France, la Grande-Bretagne, les États-unis d'Amérique et l'Allemagne. La première visite de Géza Jeszenszky, au mois de juin 1990 à Paris, qui a été suivie par celle du Premier József Antall, en a été la preuve. Cette orientation constante de la politique étrangère hongroise s'est exprimée même à la fin de la période gouvernementale du Forum démocratique hongrois avec la visite de Péter Boross, qui a succédé à József Antall au mois de décembre 1993, après le décès de celui-ci. Ce gouvernement a essayé d'établir des relations très étroites avec les milieux gaullistes et l'UDF dès le début de son mandat. Cette politique a porté ses fruits au printemps 1993 au moment où le gouvernement Balladur est arrivé au pouvoir.

Le climat général des relations entre la France et les nouvelles démocraties a changé après la signature de la *Charte de Paris* au mois de novembre 1990 et après l'éclatement de la guerre en Yougoslavie. L'opinion publique française a été frappée par les querelles ethniques, par la volonté de changer les frontières par la force, par les mauvaises relations entre États voisins en Europe centrale et orientale, et par le manque de cohésion et de solidarité dans cette région. Le plan Balladur du mois d'avril 1993 et les négociations du pacte de stabilité commencées au mois de mai 1994 comportent une condition préalable à l'entrée de ces États dans l'Union européenne : l'élimination des querelles de frontières et la résolution des problèmes de minorités. Une fois cet objectif atteint, l'Union européenne et la France seront prêtes à réfléchir sur l'admission de la Pologne, de la République tchèque, de la Slovaquie, de la Hongrie, de la Roumanie et de la Bulgarie.

Le gouvernement social-libéral issu des élections du mois de mai 1994 va essayer de régler et de normaliser les relations entre la Hongrie et ses voisins. Toutefois, le nouveau gouvernement va plutôt chercher des appuis du côté de l'Allemagne ( Autriche ) pour accélérer le mouvement d'intégration de la Hongrie.

## Conclusion

La France, à la recherche du rétablissement de l'équilibre continental, essaie de formuler depuis 1988 une grande politique de l'Est pour affirmer son influence au sein de l'Union européenne et contrebalancer l'Allemagne. Depuis l'éclatement de l'URSS, c'est la Russie qui joue le rôle central dans cette politique. Les petits États entre la mer Baltique et la mer Egée, malgré leur démocratisation et la réorientation de leur politique étrangère vers l'Ouest, n'ont pas encore perçu clairement quelle était leur place dans la politique française. Par ailleurs la France apparaît de plus en plus comme une

puissance qui veut défendre le statu quo politique et territorial et figer ( consolider ) les frontières issues de la deuxième guerre mondiale. Le plan Balladur veut signifier le retour de la France dans la région et la tentative de recouvrir l'influence perdue après 1938. Cette volonté ( velléité ) française peut jouer un rôle bénéfique si elle conduit à l'élimination des conflits entre les États de la région et à l'établissement d'un système de protection des minorités nationales.

Le gouvernement hongrois doit comprendre que la France est un État qui joue un rôle déterminant dans l'admission de la Hongrie à l'Union. La voie de l'adhésion ne sera pas ouverte sans normalisation de ses rapports avec les États voisins. La France a une mission de médiation à remplir entre la Hongrie et la Roumanie et peut-être entre la Hongrie et la Slovaquie. Les Hongrois ont intérêt à manifester leur bonne volonté dans ces négociations et à poursuivre une politique de minorités exemplaire pour éliminer à jamais les scories psychologiques du traité de Trianon. La Hongrie n'a plus en face d'elle une France point d'appui de la Petite Entente, mais une France qui a tout intérêt à avoir dans cette région des démocraties stables, des États de droit, et des pays ouverts à la culture française et à l'Occident. Les années à venir peuvent démontrer qu'il y a une coïncidence d'intérêts de la France et de la Hongrie dans la perspective d'une Europe unie, pacifique et stable.

### **Document 1 ( voir note 2 )**

auteur : Robert Faure<sup>7</sup>

La visite faite à Moscou par le premier ministre M. Nagy, les répercussions de cette visite et la décision de la conférence de Paris concernant la Transylvanie ont dominé la politique hongroise tant sur le plan extérieur que sur le plan intérieur.

Encore une fois, l'imagination fertile et fantaisiste des Hongrois a réussi à fausser la réalité.

En effet, si l'accueil fait à Moscou à M. Nagy a été très cordial et si ce déplacement ne devait être qu'une visite de courtoisie pour fêter le premier anniversaire de la libération de la Hongrie par l'Armée rouge, les hommes d'État hongrois n'en avait pas moins espéré un appui soviétique réel dans la question des frontières de la République hongroise ainsi qu'un allègement du fardeau des réparations dues à l'URSS ... Ce furent surtout les chefs social-démocrates et les chefs communistes qui, encouragés par l'accueil très amical, d'après eux, suscitèrent une vague d'optimisme dont la presse reflétait la profondeur.

Cependant, peu après la vérité se fit jour et il apparut que le seul résultat tangible des conversations de Moscou fut un moratoire de deux ans pour le paiement des réparations. D'autre part, la restitution d'un certain nombre de wagons hongrois enlevés par l'Armée Rouge et promesse de libérer progressivement les prisonniers hongrois furent envisagés. Quant au retrait des troupes russes d'occupation, aucune précision ne put être donnée par les hommes d'état revenus de Moscou.

Si M. Nagy fut très prudent dans ses déclarations, le porte-parole du parti communiste. M. Révai, n'hésita pas à déclarer dans le Szabad Nép que l'Union Soviétique « soutiendrait de tout son poids » les revendications hongroises relatives à la restitution d'une partie de la Transylvanie.

<sup>7</sup> Ministère des Affaires étrangères. Archives et documentation ( Paris ), série Z Europe 1944-1949, Hongrie, Volume 25, rapport n° 3 de Robert Faure, chargé d'affaires à Budapest, à Georges Bidault, daté du 1er juin 1946.

Cependant il est certain que les dirigeants russes avaient conseillé au Gouvernement hongrois de s'entendre à ce sujet directement avec le gouvernement de Bucarest.

De plus, M. Rakosi, leader incontesté du parti communiste, dans un discours tenu à Békéscsaba, fief des minorités slovaques en Hongrie, se montra très énergique dans la défense des droits des minorités et assez agressif envers la Tchécoslovaquie.

Enfin M. Nagy lui-même se crut obligé de suivre son collègue. Dans deux discours il parla de la générosité de l'URSS qui, sans rien exiger en retour, accepte d'assumer la défense de la démocratie hongroise, et il exposa ouvertement les revendications de son pays.

Survint la décision de la conférence de Paris : elle eut un effet catastrophique, et malgré l'exhortation au calme du Président du Conseil et son appel aux Grandes Puissances. L'agitation persista et allait provoquer une nouvelle crise intérieure.

En effet, on a tellement l'impression que le Gouvernement hongrois ainsi que les grands masses de la population se sont imaginés qu'il suffisait de proclamer la démocratie en Hongrie et d'essayer d'orienter le pays dans cette nouvelle direction sous l'égide des communistes bien que ceux-ci n'aient recueilli aux élections que 17 % des suffrages exprimés, pour qu'en récompense de cette attitude les Grandes Puissances et surtout l'Union Soviétique se devaient d'aider cet enfant tard et mal venu.

La déception a été encore aggravée par l'attitude d'extrême mécontentement des Russes. Le Conseiller d'Ambassade de l'URSS, M. Osokine, me confiant sa stupéfaction de voir « même les communistes être révisionnistes », m'a dit que 90% des Hongrois le restaient et a traité le Ministre des Affaires étrangères de « stupide ».

De plus, le Gouvernement roumain sondé par Budapest quant à la possibilité d'une conversation sur la Transylvanie a répondu par une fin de non recevoir catégorique.

La déception générale n'allait pas tarder à faire éclater une nouvelle crise gouvernementale.

L'aile droite du parti des Petits Propriétaires s'est subitement aperçue que l'influence du parti ne correspondait nullement au nombre de voix recueillies aux élections et a marqué son mécontentement en demandant l'exclusion de quelques membres se situant à l'extrême gauche du parti comme champions d'une politique trop radicale, qui d'après lui, reste décevante à en juger par les derniers événements.

S'ils n'obtiennent pas satisfaction, 60 membres du parti menaçant de se joindre au nouveau parti fondé par M. Sulyok et le parti des Petits Propriétaires devenant de ce fait un parti minoritaire, la coalition gouvernementale actuelle est certaine de ne point se survivre.

## Document 2 ( Voir note 3 )

auteur : Henri Gauquier<sup>8</sup>

Au moment où la Hongrie éprouvait à Paris, dans les conditions que l'on sait, des déceptions pénibles, le gouvernement hongrois à Budapest concevait l'étonnante idée d'attribuer toute une série de décorations militaires à des maréchaux, généraux et officiers de l'Armée Rouge. Il faut, pour être juste, reconnaître qu'il avait exprimé la même intention aux Britanniques, lesquels avaient décliné l'offre, sous le prétexte que l'état de guerre durait toujours. Les Russes, eux, ne se dérobèrent pas à l'hommage, et même, comme il était question d'envoyer un émissaire à Moscou avec les décorations, ils suggèrent plutôt une cérémonie publique à Budapest.

Cette cérémonie eut lieu dimanche 15 septembre devant le Parlement. Le public n'était pas accouru en foule. Le Président de la République, entouré du Gouvernement au grand complet et du Corps diplomatique, au milieu d'hymnes et de marches militaires, remit au Général Sviridov

<sup>8</sup> Ministère des Affaires étrangères. Archives et documentation ( Paris ), série Z Europe 1944-1949, Hongrie, Volume 25, rapport n° 82 de Henri Gauquier, Ministre de France en Hongrie, daté du 16 septembre 1946, à Georges Bidault.

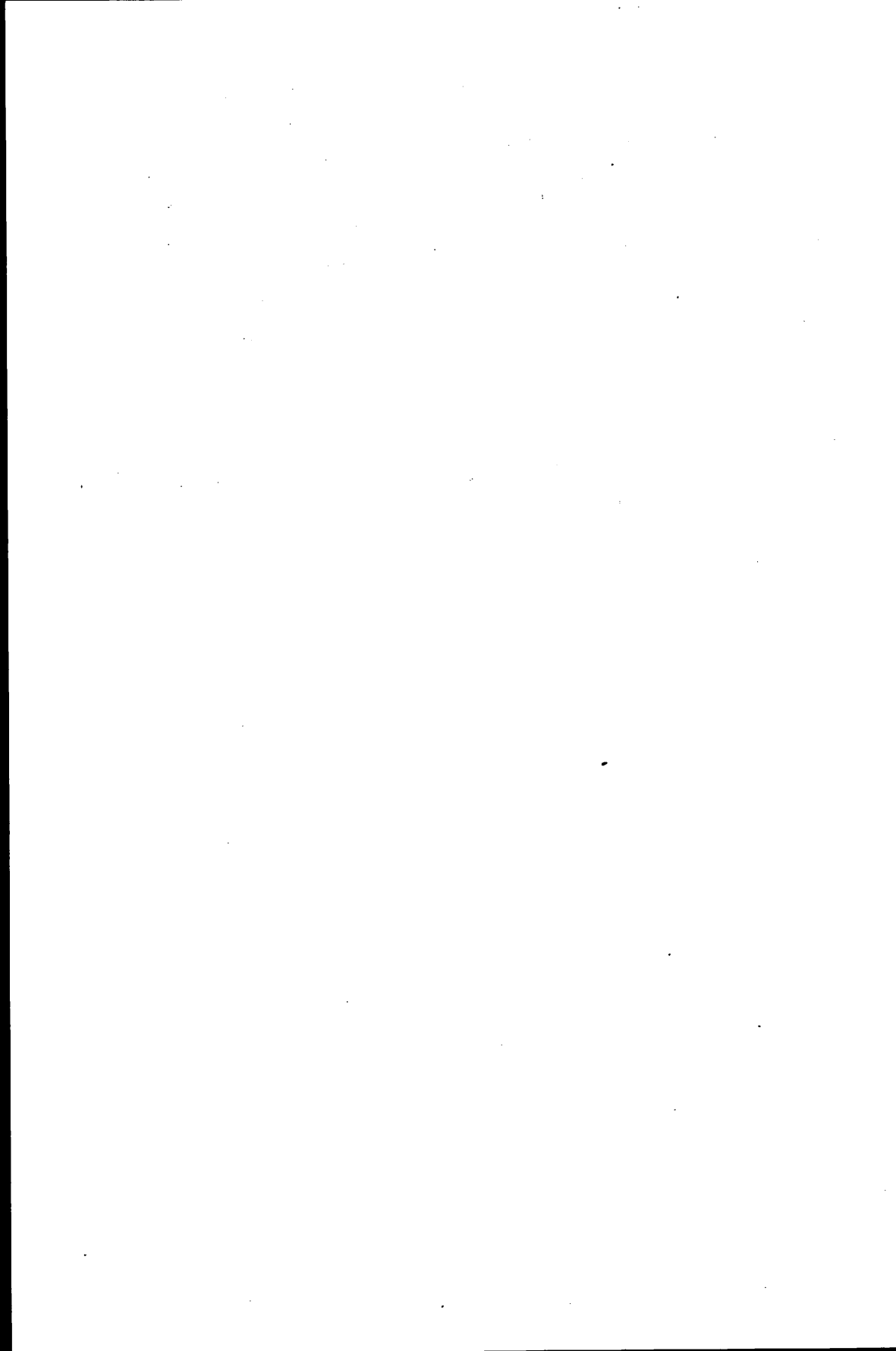
les décorations attribuées aux maréchaux Koniev, Tolboukhine et Malinovsky avec celle qui lui était destinée, tandis que plusieurs autres généraux et une cinquantaine d'officiers recevaient également leur décoration des mains présidentielles.

Puis vinrent les discours : le président du Conseil Ferenc Nagy et le ministre de la Guerre célébrèrent par des paroles banales une manifestation qui ne l'était pas ; le Général Sviridov répondit en rappelant que c'était grâce à l'Armée Rouge que la démocratie hongroise avait pu triompher et ajouta qu'il espérait qu'une « amitié éternelle » unirait les peuples hongrois et soviétique.

Cet espoir allait être mis, sans tarder, à une épreuve pénible lors du défilé qui suivit : toute l'assistance en effet allait être témoin du silence glacial qui accueillit les soldats russes, silence encore souligné par les acclamations qui, quelques instants après, saluaient les Hongrois, d'une tenue parfaite d'ailleurs, en dépit de leur pas de parade, étriqué et crispé, évoquant de fâcheux souvenirs. On se sépara hâtivement.

La réplique ne se fit pas attendre, et ce fut le clou du spectacle. Le soir, le Président du Conseil et le Ministre de la Guerre avaient organisé un vaste banquet en l'honneur des nouveaux promus. La réunion était fixée à 8 heures. A 8h30, le Général Sviridov, sous un prétexte quelconque se décommandait, ainsi que le Ministre des Soviets Pouchkine et les cinq ou dix officiers soviétiques les plus importants. Les membres communistes du Gouvernement hongrois s'étaient également abstenus ou s'esquivaient. Et, le bon M. Nagy, déconfit et muet, flanqué de deux jeunes généraux russes doublures embarrassées et également silencieuses, dût présider jusqu'au bout ce dîner en présence de cent cinquante invités animés de sentiments qu'on devine.

On ne pouvait, avec plus de truculente désinvolture souligner l'avilissement d'un gouvernement qui s'était si bien exposé à l'être. On eût dit une scène de Gogol au Théâtre de Marionnettes de Moscou.



## **La conversion socio-professionnelle des élites : deux cas historiques en Hongrie**

Le problème de la « conversion de classe » des élites est une forme singulière de la mobilité sociale qui survient lorsque les groupes dont il s'agit — n'étant plus capables d'assumer leurs anciennes fonctions ou n'y ayant plus d'intérêt — optent pour de nouveaux rôles publics, que cela soit dans le domaine économique à proprement parler ou dans d'autres domaines du faire-valoir des intérêts de classe, tels les champs politiques, intellectuels ou professionnels. Pareille « conversion » ne concerne pas, le plus souvent, tout le groupe mais seulement certaines de ses fractions les plus motivées ou les plus poussées à se replacer dans de nouvelles positions des champs d'activité définissant des positions de classe. Elle a toujours pour objectif d'améliorer les chances de carrière des agents sociaux concernés, ou du moins d'empêcher que leur situation ne se détériore dans l'absolu ou relativement, par rapport à un déclin prévisible selon les données nouvelles qui surgissent dans la conjoncture historique donnée. La « conversion de classe » sert donc directement ou indirectement au sauvetage ou à la protection des positions d'élite.

Quant aux conjonctures qui la rendent possible ou qui l'imposent, elles relèvent des deux cas classiques de mobilité sociale qu'on distingue communément, donc soit de la *mobilité « circulaire »* soit de la *mobilité « structurale »*.

La conversion de classe s'inscrit dans un mouvement circulaire lorsqu'un agrégat dominant en remplace un autre — en le déclassant — sans qu'il y ait modification substantielle de la structure d'ensemble de la société. Un tel changement des élites peut s'accompagner de transformations plus ou moins radicales des règles qui régissent l'accomplissement de fonctions d'élite. C'est le cas des révolutions accomplies suivant des idéologies de salut. Mais il peut s'agir d'un changement d'élite qui n'affecte que le personnel même du pouvoir — sous forme de permutation —, et non point les conditions d'exercice de celui-ci. C'est ce qui arrive lors des coups d'État dans un régime socio-politique par ailleurs stable, de l'arrivée aux affaires d'une nouvelle équipe dirigeante à la suite d'élections perdues par l'ancienne équipe, ou encore quand, — suite à une guerre de religions par exemple — l'aristocratie régnante d'une confession se substitue à l'aristocratie d'une autre confession. De semblables changements circulaires d'élites peuvent aussi se réaliser progressivement, lorsque la décadence graduelle d'un groupe dominant ( par exemple de certaines grandes familles aristocratiques de l'époque féodale ) prépare la montée de nouvelles couches vers les mêmes positions.

Il y a changement « structurel » des élites, lorsque la « conversion » s'inscrit dans une mutation générale de la structure sociale. De telles transformations se produisent

constamment dans les systèmes socio-économiques modernes marqués par une dynamique du progrès technique, de la croissance économique, de la modification des compétences de l'État et des autres pouvoirs publics. Pareille « conversion structurale » se situe aussi dans l'évolution des sociétés qui ont connu un « changement circulaire » de type révolutionnaire, puisque la redistribution des postes du pouvoir entraîne aussi d'ordinaire la redéfinition des objectifs visés, de nouveaux « projets de société » et « contrats sociaux », impliquant à plus ou moins longue échéance des transformations proprement structurelles.

Dans l'ordre des généralités, il convient de distinguer des situations qui ont des « effets de contrainte » ou de « poussée » dans le sens de la conversion des élites, des conjonctures socio-économiques qui représentent surtout des chances neuves pour celles-ci, exerçant ainsi plutôt un « effet d'attraction ». La contrainte est manifeste lorsque les fonctions sociales tenues par les groupes concernés deviennent caduques et/ou la base matérielle qu'elles ont assurée pour l'existence de la classe s'effrite ou s'effondre. L'effet d'attraction l'emporte en revanche lorsque de nouvelles fonctions s'offrent à certains membres d'une élite, leur garantissant des chances de réussite supérieures à leur situation d'antan.

Enfin, pour comprendre et peser les facteurs qui constituent les conditions socio-historiques de ces processus de conversion, on ne peut pas échapper aux interrogations touchant les *atouts* divers dont disposent les élites en question, les *valeurs* qu'elles investissent dans leur mode de vie, leur *habitus de classe* et les *aspirations* collectives afférentes, ainsi que les *stratégies socio-professionnelles* qu'elles sont prêtes à mettre en œuvre ou capables d'appliquer pour conserver ou améliorer leurs positions de classe.

Suivant ces prémisses, je vais tenter dans ce qui suit d'analyser deux cas historiques de conversion d'élites s'inscrivant dans des moments cruciaux de l'histoire contemporaine de la Hongrie, l'un concernant la tentative de modernisation libérale à l'issue du compromis austro-hongrois, l'autre les débuts du régime stalinien animé, lui, par une utopie modernisatrice radicale entre toutes.

### **D'une noblesse terrienne à une bureaucratie politique : la transformation de la gentry à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle**

La noblesse hongroise, une des plus larges dans l'Europe féodale (quelque 6% de la population) avec son homologue polonaise, fut une classe dominante historique sous plusieurs rapports fortement stratifiée. A l'aristocratie latifundiaire titrée — elle-même fragmentée selon la taille des propriétés foncières allant des grands domaines de la Plaine et de la Transdanubie aux fiefs modestes des comtes et barons transylvains — s'oppose la noblesse moyenne, dont une partie seulement pouvait se considérer comme fortunée (*bene possessionati*), tandis que la petite noblesse très nombreuse se distribuait sur une échelle de situations variées, petits et moyens propriétaires, gens partageant le mode et le niveau de vie de la paysannerie asservie (« nobles en sabots »), gens tôt reconvertis dans la magistrature ou comme fonctionnaires de l'État ou des comitats, ou encore dans les professions libérales (hommes de loi, médecins). Le



propre de cette classe, dont l'hétérogénéité fut augmentée par ses divisions idéologiques et religieuses — essentielles, puisque beaucoup de possessions aristocratiques remontaient à la Contre-Réforme —, n'était autre que son quasi-monopole collectif de la « capacité politique » et de ses droits spécifiques liés — lorsqu'il y avait lieu — à la propriété terrienne et aux privilèges qui s'y rattachaient.

C'est à la suite des assemblées de la noblesse dans le Vormärz ( dit « période des réformes ») et des lois révolutionnaires d'avril 1848 que l'édifice législatif féodal est définitivement démantelé. La noblesse partage sa capacité politique avec des classes cultivées roturières et avec la bourgeoisie commerçante et industrielle sur une base censitaire. En même temps, le servage est aboli, ce qui prive les propriétés foncières nobles de la main d'œuvre gratuite qui leur était jusque là assurée. Ces mesures législatives placent la noblesse dans les champs politique et économique en concurrence ouverte avec les nouvelles couches issues de la paysannerie propriétaire, de la nouvelle bourgeoisie montante d'origine essentiellement allogène ( juive et allemande surtout, mais aussi serbe, grecque, arménienne, etc. ) l'ancien patriciat corporatiste et l'intelligentsia de service (« honoratiers »). Cette situation compétitive fait surgir des menaces plus ou moins immédiates sur le statut de classe dominante de la noblesse. Son intégrité statutaire, garantie par ses privilèges féodaux, vole immédiatement en éclats. Son monopole politique d'élus et d'éligibles est battu en brèche par l'apparition de nombreux électeurs roturiers. Toutefois c'est avant tout sa base économique terrienne qui s'ébranle dans l'évolution qui commence dès le Vormärz et qui s'accélère avec l'indépendance du pays réinstaurée lors du Compromis austro-hongrois de 1867 et avec l'installation concomitante du mode de production capitaliste. C'est la ruine économique d'une fraction croissante de la noblesse terrienne qui produira la *gentry* proprement dite dans les décennies de la fin du siècle, ce nom générique, historiquement daté, renvoyant sommairement en Hongrie aux membres de la noblesse qui ont perdu leur patrimoine foncier et sont confrontés avec la nécessité de la conversion de classe. Si toute évaluation apparaît comme précaire en cette matière, on estime qu'en 1848 il y avait quelque 30.000 familles nobles possédant des domaines de taille moyenne. Ce nombre diminue déjà de moitié vers 1867 et il n'en reste que 10.000 environ à la fin du siècle. Certes la noblesse moyenne ne fournit qu'une partie de la *gentry*, mais sa ruine précipitée donne la mesure de l'ensemble du phénomène.<sup>1</sup> Non seulement celui-ci apparaît comme massif, mais encore on peut penser que les indices purement économiques tendent à en minimiser la gravité, parce qu'ils ne rendent qu'insuffisamment compte du degré d'endettement, de la diminution des bénéfices, ou de la perte de compétitivité dans le marché agricole des terres jadis détenues par les nobles.

On connaît les principales causes du déclin économique général de cette classe de propriétaires, dont seule l'aristocratie latifundiaire restait largement exempte : une partie de ses domaines a été protégée de l'aliénation par le maintien du statut féodal de mainmorte et l'étendue de ceux-ci permettait mieux le passage à la gestion du capital

<sup>1</sup> Pour les données voir I.T.Berend et G. Ránki, *Középeurópa gazdasági fejlődése a 19-20. században*, ( L'évolution économique de l'Europe Centrale au 19ème et 20ème siècle ), Budapest, Közgazdasági és jogi könyvkiadó, 1967, pp. 237-238.

confiée à des cadres spécialisés.<sup>2</sup> Mais le reste des propriétaires nobles subissaient de plein fouet — même à des niveaux identiques de production et des coûts de production — la décroissance de leurs revenus par la baisse du prix des céréales ( principaux produits de l'agriculture hongroise ) sur les marchés mondiaux en raison de la concurrence massive exercée par le blé russe et américain. Pour y faire face, il eût fallu diversifier la structure des produits, moderniser l'équipement, s'adapter aux marchés nouveaux, s'engager dans des activités complémentaires ou alternatives ( par ex. l'industrie alimentaire ), ce pour quoi la plupart des propriétaires-gestionnaires nobles n'avaient ni les compétences ni la volonté. Jadis la disponibilité de la main d'œuvre servile avait assuré une certaine rentabilité à la monoculture céréalière. Sa disparition a fatalement affaibli bien des petites et moyennes propriétés dans une compétition agricole accrue par l'arrivée sur les marchés d'une bourgeoisie d'entrepreneurs ruraux, portée à reprendre ou à prendre en location des propriétés défailtantes. Comme ces derniers se recrutaient principalement dans les milieux juifs, on comprend qu'en 1910 pas moins de 37% des propriétés de plus de 100 holds ( équivalant à 2/3 hectares environ ) données en affermage se trouvaient prises en charge par des Juifs de religion.<sup>3</sup> Le renforcement de cette bourgeoisie agraire allait paradigmatiquement de pair avec la ruine de la noblesse, la dernière étant non pas la conséquence de la première mais plutôt l'inverse : la bourgeoisie appliquait dans sa pratique les vertus et compétences dont la noblesse était précisément dépourvue, c'est-à-dire la gestion rationnelle ( juste calcul des coûts et des profits ), l'introduction d'innovations lorsque les marchés l'exigeaient, l'ajustement des dépenses aux revenus, le refus de l'endettement à risques. La cause la plus directe de la ruine d'une partie de la noblesse doit être en effet cherchée dans son incapacité à moderniser son comportement économique, notamment ses habitudes de surconsommation ostensible et souvent ostentatoire — au titre de signe extérieur du statut de classe — sans rapport avec les revenus. Pareille situation était de nature à exercer un fort effet de « poussée » sur la reconversion de classe.

La modernisation de l'Etat, dont l'élan s'est accéléré au lendemain du Compromis de 1867, a en même temps considérablement incité à la reconversion de classe, par la multiplication des postes rémunérés dans la fonction publique et sur les marchés économiques contrôlés par les collectivités. Il s'agissait de positions d'abord proprement politiques tantôt électives — parlements, comitats, villes — tantôt accessibles par nomination gouvernementale ( juges de paix, chefs de canton, préfets du gouvernement dans les comitats, etc. ), puis de divers postes dans les ministères, les administrations locales, la police, l'armée nationale reconstituée, la magistrature etc., de professions intellectuelles dans le système scolaire et les institutions de santé sous tutelle de l'Etat,

<sup>2</sup> On a estimé à un tiers de l'ensemble des terres arables l'étendue des propriétés inaliénables sous l'effet des dispositions féodales de mainmorte à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Cf. le chapitre de Laszló Katus in *Magyarország története 1890-1914*, éd. F. Mucsi et P. Hanák, Budapest, Akadémiai kiadó, 1978, p. 303.

<sup>3</sup> Cf. *Magyar statisztikai közlemények*, 56, pp.452-457. En fait, la proportion de la « bourgeoisie rurale » d'origine juive devait être un peu plus élevée, peut-être de l'ordre de 40 %, étant donnée la fréquence plus grande des baptêmes dans ces milieux devenus bourgeois, même à la campagne.

ou encore dans les nouveaux services industriels des collectivités publiques ( service des eaux, du gaz de l'électricité ), dans les agences économiques d'État — telles que mines, forêts et autres propriétés domaniales —, enfin dans les entreprises semi-publiques ou indirectement soutenues par l'État ( et souvent tôt ou tard étatisées ) comme certaines compagnies d'assurances ou de banque, et surtout les chemins de fer ainsi que d'autres sociétés urbaines de transports en communs.

Certes ce mouvement de modernisation et d'expansion des services publics et para-publics a attiré d'autres candidats que des nobles à la recherche de postes. Il y eut toutefois dans la conjoncture du tournant du siècle un concours de circonstances historiques qui a rendu la noblesse pratiquement maîtresse de ces nouveaux marchés. On peut en résumer les éléments essentiels en trois registres.

Tout d'abord le Compromis assurant l'indépendance du pays dans le cadre de la Monarchie Bicéphale comportait implicitement un contrat social qui, en dépit de la démocratisation formelle et modérée des institutions ( démocratie parlementaire dont le suffrage était limité aux descendants de la noblesse et aux autres classes cultivées et/ou possédantes ), garantissait l'hégémonie politique de l'aristocratie et, par son biais, aux groupes nobiliaires et apparentés. De fait, les nouvelles couches montantes, qui se faisaient désormais de plus en plus fortement valoir sur le marché capitaliste tout autant que dans le domaine scolaire, étant le plus souvent d'origine allogène ( avant tout juive ), ou nouvelles venues dans les classes dominantes, soit ne disposaient pas de la notoriété familiale et des relations sociales nécessaires à la réussite politique, soit pouvaient en être écartées par ceux qui occupaient les postes au pouvoir, pour qu'elles ne puissent pas prétendre à une influence politique comparable en raison de leur puissance économique. De la sorte on comprend qu'en 1890 par exemple pas moins de 59% des fonctionnaires ministériels appartenaient aux familles nobles ( dont 2,4% de magnats titrés ) et en 1910 encore plus de 49% ( dont 3,5% portant un titre aristocratique ). Ces chiffres ponctuels ne font en réalité que minimiser l'emprise de la noblesse sur la bureaucratie politique du pays. Si l'on calcule avec précision la longueur d'activité effective des hauts fonctionnaires, totalisant au mois par mois la présence des membres de la noblesse parmi les fonctionnaires des principaux ministères ( présidence du conseil, intérieur, commerce et industrie, finances ) pour la période de 1875 à 1918, la gentry seule occupe quelque 48% des positions et les magnats titrés 2%, soit au total près de 77% échouent à la noblesse en termes de budget-temps. Celle-ci reste également fortement surreprésentée au parlement presque jusqu'à la fin de l'ancien régime, ( à l'exception du dernier parlement fasciste ), surtout dans les partis des majorités gouvernementales. Si des recensements manquent pour la période libérale, entre 1921 et 1931 ( époque dite de consolidation du régime contre-révolutionnaire autoritaire ), on trouve parmi les membres des Assemblées nationales 44% de nobles ( dont 10% de magnats titrés ).<sup>4</sup> On comprend que la noblesse établie dans le pouvoir politique avait toute latitude pour faire bénéficier ses alliés familiaux et sa clientèle proche des nouvelles positions créées dans l'appareil politique et bureaucratique grâce à la modernisation de l'Etat.

<sup>4</sup> Calculs faits d'après les données d'Andrew C. Janos, *The Politics of Backwardness in Hungary, 1825-1945*, Princeton, Princeton University Press, 1982, passim, et surtout pp. 110-111, 281.

Un tel arrangement ne pouvait s'accomplir par le seul jeu des rapports de force entre ancienne et nouvelles élites, d'autant moins que l'appareil d'État renouvelé se trouvait confronté à une tâche historique — unique en Europe — qui consistait à construire un système institutionnel moderne « à l'occidentale » de l'Etat-nation dans un pays où l'élite dominante était ethniquement minoritaire. Pour que le régime en place devienne viable à longue échéance, un compromis devait être offert aux nationalités, que l'élite ne pouvait imposer sans l'appui d'alliés, son allié potentiel le plus puissant étant la bourgeoisie allogène ( juive et autre ) qu'elle ne pouvait se permettre d'aliéner. Le « contrat social d'assimilation » prévoyait d'une part que cette bourgeoisie au sein des classes moyennes réorganisées et plus ou moins ouvertes aux nouveaux venus issus du judaïsme, accueille généreusement d'autres groupes allogènes, voire issus du peuple — à condition que ceux-ci se magyarisent culturellement, reprennent les valeurs et assument les objectifs nationalistes de l'élite politique noble —, mais aussi d'autre part, la conservation d'une dualité des marchés de ces classes moyennes : la noblesse et sa clientèle immédiate ( essentiellement chrétienne ) gardent la haute main ( c'est-à-dire un accès privilégié ) dans la fonction publique et dans les marchés apparentés, tandis que les allogènes ( essentiellement les Juifs ) obtiennent toute liberté pour développer et dominer l'économie privée. Ce fut donc avant tout ce contrat social d'assimilation — non écrit mais scrupuleusement respecté jusqu'en 1919 ( et partiellement au-delà ) — qui a permis la modernisation de l'État entamée avec le Compromis de 1867, celle-ci offrant la possibilité directe de la reconversion de larges fractions de la noblesse dans la bureaucratie politique et administrative. Les deux volets du contrat — concernant la noblesse et les nouvelles couches — assuraient de fait la liberté d'action des uns et des autres, à savoir — pour ce qui est de la noblesse — de pratiquer une sélection implicitement clientéliste et discriminatoire du personnel des marchés placés sous contrôle étatique.

En fait, seule la réalisation de l'autre volet de ce contrat — le développement de l'économie privée — a permis la modernisation de l'Etat. L'émancipation juridique des Juifs amorcée par les assemblées réformistes des 1840, symbolique en 1849 et effective à partir de la loi de 1867, a ouvert la voie au décollage industriel du pays ( *Gründerzeit* ) et à la montée en puissance de la bourgeoisie et des professions libérales juives qui, dès le tournant du siècle, représentent la majorité des principaux agrégats des nouvelles classes moyennes.<sup>5</sup> En d'autres termes, les investissements ( sources des revenus industriels et commerciaux ), les impôts, les emplois créés et la croissance économique générale ainsi engendrée ( estimée à environ 2,5% par habitant de 1867 à 1919, une des plus élevées en Europe<sup>6</sup> ) par la bourgeoisie montante ont constitué la base maté-

<sup>5</sup> D'après les données du recensement de 1910 par exemple 46% des cadres industriels et des avocats, 53% des cadres commerciaux, 49% des médecins, 41% des vétérinaires, 44% des rédacteurs de journaux, 38% des ingénieurs etc. étaient de confession israélite soit un pourcentage significativement supérieur de Juifs d'origine. Cf. *Magyar statisztikai közlemények*, 56, pp. 436-609, passim et ibid. 64, p. 205.

<sup>6</sup> Cf. le chapitre consacré à l'économie par László Katus dans *Magyarország története 1890-1918*, op.cit., surtout pp. 394-397. La croissance des secteurs « modernes » fut beaucoup plus forte que celle de l'agriculture, soit 4,5% pour les mines et les industries et 5% pour le commerce et les transports. Cf. loc.cit.

rielle de la modernisation de l'État et de la reconversion de la noblesse. Celle-ci, plus particulièrement les membres nécessaires de l'aristocratie titrée, bénéficiaient d'ailleurs plus directement de cette dynamique économique sous forme de sinécures dans les comités directeurs des établissements industriels ou financiers où ils pouvaient échanger leur capital historique consolidé par le prestige de leur nom contre espèces sonnantes et trébuchantes.

C'est pour l'essentiel ce même capital social consolidé qui fournit le principal atout pour la conversion. Sur le plan local du canton, de la circonscription électorale ou du comitat, les familles nobles bénéficiaient directement du rayonnement de leur nom pour obtenir des places électives ou pour faire accéder leurs descendants aux postes de la fonction publique. Leur capital de relations sociales, sous forme de parenté par alliance, de cercles d'amis dans les familles des « Messieurs » ( Urak ), de camaraderie de lycée ou d'armée ( dans le corps d'officiers ), de relations de club etc., servait de complément naturel à l'autorité et au prestige que leur nom leur conférait. Ils disposaient aussi du niveau d'éducation nécessaire pour occuper des postes auprès de l'Etat. La législation en fera un critère formel par l'établissement d'un système complexe de correspondance entre les niveaux scolaires attestés, les postes à pourvoir et leurs échelles d'appointements. A la certification des compétences présumées échoit dans ce système une importance décisive. Si les positions mineures dans les administrations locales ( ville, canton, comitat ) demeuraient accessibles avec 4 ou 6 classes des lycées classiques ( *gymnasium avec latin* ), le baccalauréat, suivi d'études juridiques, ouvrait les portes des échelons supérieurs de la hiérarchie de l'Etat, pourvu qu'il y eût d'autres attributs de la classe des « Messieurs » ( droit de porter l'épée, capacité à se battre en duel, candidature d'office au rang d'officier dans l'armée ). De fait on observe deux mouvements majeurs dans le domaine scolaire à l'appui des stratégies de reconversion de la noblesse et de ses clientèles. Tout d'abord l'État développe presque démesurément le réseau des lycées qui intéresse ces publics, au point que la Hongrie de la fin du siècle est dotée d'une densité d'établissements supérieure à celle de la France, répondant à des proportions également supérieures de scolarisés par unité de population.<sup>7</sup> Deuxièmement, le choix du public non juif porte avant tout sur les lycées classiques avec latin — la voie royale par excellence vers les

<sup>7</sup> Ainsi, on trouve dès 1870 178 lycées classiques et modernes dont environ 80 de plein exercice, conduisant au bac ( Cf. *Magyar statisztikai évkönyv 1873* /Annuaire statistique de la Hongrie 1873/, p. 606, alors qu'en 1876 en France — pour une population de plus de deux fois supérieure — il existe 81 lycées et 251 collèges municipaux ( dont 142 de plein exercice ) — cf. *Annuaire statistique de la France Résumé rétrospectif 1866*, p. 139. La densité du quadrillage scolaire du territoire fut donc à peu près identique dans les deux pays ( avec un léger avantage pour la France ) dès cette époque du début de la modernisation scolaire. Seulement celle-ci paraît beaucoup plus dynamique en Hongrie, du moins pour les établissements de garçons dont le nombre n'atteint que 343 jusqu'en 1913 en France ( cf. *Annuaire statistique de la France*, loc.cit. ), alors qu'en Hongrie il y a déjà 245 lycées et collèges en 1911 ( cf. *Magyar statisztikai évkönyv 1911*, p. 389 ). ( A cette époque dans les deux pays presque tous ces établissements disposent de classes terminales. ) La Hongrie semble donc être parvenue à une nette avance sur la France à la veille de la Grande Guerre quant au nombre d'établissements d'enseignement secondaire de garçons par rapport à la population.

études supérieures —, alors que les Juifs restent beaucoup plus pragmatiques, sinon « utilitaires » dans leurs stratégies scolaires en investissant avant tout ( surtout à l'époque libérale, dans la première phase de leur ascension sociale collective ) le réseau des collèges modernes ( *Realschulen* ), des écoles primaires supérieures ( *Bürgerschulen* ) et des collèges commerciaux<sup>8</sup> qui ne conduisent que vers des carrières de techniciens supérieurs ( ingénieurs ) ou de cadres du secteur privé.

Il convient de rappeler, en guise de conclusion provisoire, les résultats socio-économiques directs et quelques effets lointains de la conversion de la gentry dans la bureaucratie étatique.

On a évoqué plus haut l'affaiblissement numérique de la noblesse terrienne dont le processus s'est accéléré par suite de l'intégration d'une fraction croissante de cette classe à des fonctions publiques. Cette évolution a contribué à d'une part renforcer les positions de l'aristocratie latifundiaire en permettant de repousser ou de faire échouer ( ceci jusqu'à la fin de l'ancien régime ) tout projet de réforme agraire en faveur de la paysannerie sans terre, et d'autre part à consolider la modernité bourgeoisie rurale locataire ou propriétaire foncière. Le passage de la gentry en politique a d'autant plus facilité la consolidation d'une structure archaïque de la propriété, que la noblesse politicienne a tout fait pour préserver les intérêts de ses alliés naturels, notamment de ce qui restait encore de la noblesse terrienne.

La conversion de la noblesse a évidemment profondément marqué les nouvelles classes moyennes, qui au lieu d'adhérer, comme dans les pays occidentaux, aux valeurs modernisatrices, productivistes ou rationalisatrices du capitalisme triomphant, ont adopté le point de vue d'une classe en déclin et sur la défensive. La gentrification de ces classes moyennes dans le cadre du consensus libéral-nationaliste d'avant 1919 n'a pas seulement comporté dès l'abord une certaine nostalgie pour le mode de vie des seigneurs d'antan et le maintien cultivé souvent sous forme caricaturale — bien des éléments de celui-ci, mais encore un style particulièrement « seigneurial » de l'exercice des fonctions politiques et administratives. Face aux petits chefs issus de la noblesse, les membres des classes populaires, voire de la petite bourgeoisie, continuèrent à être traités comme des sujets et non comme des citoyens libres et égaux en droit. La magistrature, peuplée des descendants de la gentry, a contribué au fait que l'égalité devant la loi demeure souvent une pieuse fiction, sinon un simulacre de façade, lorsqu'il s'agissait de défendre les intérêts des membres de leur classe face au commun des mortels. L'État de son côté a tout fait pour renforcer ce jeu de la « gentrification »

<sup>8</sup> Pour prendre la mesure de l'efficacité et de la différence d'étendue des stratégies scolaires selon les milieux sociaux concernés, rappelons qu'en 1867 les Juifs représentent seulement 8,7% des élèves des lycées, mais 21% dans les *Bürgerschulen*. Les proportions comparables s'établiront respectivement à 12,5% et à 40% vingt ans plus tard. Calculs effectués d'après Lajos Láng, *Középkutatás hazánkban 1867-1886* ( L'enseignement secondaire dans notre pays, 1867-1886 ), Budapest, 1887, p. 36 ( tableau IV ). En 1910 par exemple les Juifs représentent 19% des élèves dans les lycées classiques ( ce qui en soi constitue une surreprésentation considérable, plus de trois fois supérieure à la proportion des Juifs dans la population ), contre 36% dans les *Realschulen*, 26% dans les *Bürgerschulen* et même de 49% dans les collèges commerciaux ( conduisant au bac commercial ). Cf. *Magyar statisztikai évkönyv, 1910*, passim.

de sa bureaucratie en accordant d'office des appellations nobiliaires aux membres de la haute fonction publique à partir de certains échelons de rémunération. La gentrification n'a pas seulement produit dans l'entre deux guerres, après l'élimination du régime libéral-nationaliste et la poussée contre-révolutionnaire, cette « société néo-baroque », avec ses rituels archaïques et ses valeurs réactionnaires, dénoncée jadis par un de ses principaux précurseurs<sup>9</sup>, mais aussi la rigidification d'une structure sociale où dominants ( les « Messieurs » ) et dominés ( le peuple, les prolétaires ) sont restés séparés par une ligne de partage infranchissable.

La gentry reconvertie et ses clientèles ont en effet restructuré les classes moyennes dans un système hiérarchique nouvelle manière dont les critères de position relevaient davantage du nom et du statut ( noble ou roturier ) et du comportement correspondant ( manières gentroïdes en particulier ) que des critères modernes d'appartenance à ces classes : culture sociale, niveau d'éducation, performance et compétence professionnelles. Dans leurs efforts de conservation de leur distinction de classe — qui tendaient aussi à ressourcer celle-ci —, les classes moyennes gentrifiées et liées à l'État ont d'abord élevé des barrières éducatives et sociales devant l'accès des marginaux, qu'il s'agisse d'allogènes ethniques, de gens du peuple en mobilité ascendante, de Juifs. Dans un premier temps, en gros pendant l'époque libérale qui s'achève en 1918, ces barrières étaient plus ou moins franchissables par tous, une fois que les nouveaux venus avaient satisfait aux critères d'intégration, tels magyarisation culturelle, niveau éducatif élevé ( et souvent plus élevé — en guise de compensation — que celui qui était exigé des fils de bonnes familles ), adhésion aux valeurs nationalistes, reconnaissance de la prééminence de la gentry en tant que modèle social des classes supérieures. Dans un deuxième temps, dans l'entre deux guerres, les conditions d'intégration sont devenues plus sévères, et si les allogènes ont continué à être admis, les Juifs se sont vus exclure d'office. C'est ainsi que, dans l'atmosphère antisémite de l'entre deux guerres, les classes moyennes gentrifiées se sont affublées du qualificatif de « chrétiennes », en fort rétrécissement par rapport à la première version de leur conception. Ces mouvements se sont naturellement accompagnés d'une tendance générale au conservatisme ou de l'antimodernisme de la mentalité dominante dans ces classes.

Enfin la « gentrification » des classes moyennes liées à l'État et le maintien de la dualité des marchés conduisent à des conséquences plus insidieuses à long terme quant au fonctionnement différent des marchés libres et des marchés étatiques « protégés » ( ou réservés à la clientèle gentroïde ) et plus concrètement, quant aux conditions de compétition qui y prévalent. En bref, tandis que les marchés libres font valoir, pour l'essentiel, la compétence et la performance, les marchés « protégés » privilégient la naissance et le conformisme, quitte à tolérer sinon protéger la médiocrité en termes de compétence ou de performance. En opposant si crûment les deux marchés, opposition qui aura des conséquences multiples dans la formation et la structure interne des élites hongroises, on ne renvoie pas à une hypothèse théorique mais à des faits banals de

<sup>9</sup> Cf. Gyula Szekfű, *A három nemzedék s ami utána következik*, ( Trois générations et ce qui les suit ), Budapest, 1934.

fonctionnement de ces marchés. Dans la fonction publique on travaille, jusqu'à la fin de l'ancien régime, en moyenne six heures par jour contre plus de huit heures ( en fait souvent neuf-dix heures ) dans le privé. Le public exige la certification scolaire pour l'allocation de ses postes, tandis que le privé contrôle d'abord les vertus de la performance ( engagement au travail, efficacité, compétence ). Le public offre la sécurité et la retraite, le privé les fait dépendre de la compétitivité et des négociations collectives ou d'arrangements individuels. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que chaque fois qu'il est possible d'opposer empiriquement ceux qui se destinent au public et ceux qui se destinent au privé, on trouve une différence dans les niveaux de la performance. C'est dans le contraste entre Juifs et non Juifs que cette opposition s'observe le mieux — deux cas paradigmatiques en l'occurrence, lors même que la dualité des marchés n'est pas entièrement réductible à la séparation des deux — notamment dans le système scolaire, qui offre un exemple rare de champ de compétition virtuellement libre entre les membres des deux agrégats.<sup>10</sup>

Voir également l'article de Miklós Hadas et Viktor Karady dans le présent numéro. Dans une première variante de la « mentalité gentroïde », on trouve en fait un certain mépris pour la performance, voire pour le travail, la rationalité économique ou pour la compétence, considérées comme « choses juives » ou, au mieux « bonnes pour des Allemands ». Dans la seconde variante ( surgie plus tard, dans l'entre deux guerres ) apparaît toutefois l'idée qu'il convient de « faire comme les Juifs » dans ces domaines.

On peut trouver une relation assez directe entre la gentrification des classes moyennes « chrétiennes » et la crise d'antisémitisme quasi-permanente qui se déploie à la faveur de la montée du fascisme dans la période post-révolutionnaire ( avec des hauts et des bas, soit « des hauts » en 1919-1920, puis de nouveau à partir des années 1932, et « des bas » sous le gouvernement de consolidation du comte Bethlen entre 1921 et 1931 ). En effet avec les stratégies de « défense du corps » développées par les classes moyennes « chrétiennes » en raison, notamment, du rétrécissement dramatique des marchés étatiques par suite du démembrement du pays en 1919, tout un modèle de pensée acquiert droit de cité pour justifier le « changement de la garde », c'est-à-dire l'habilitation exclusive des « Chrétiens » à l'occupation de toutes les positions de classe moyenne en raison d'une légitimité historique de « purs Magyars » ( dont les Juifs ne peuvent pas faire partie ) — une référence à peine voilée à la pérennité de la légitimité historique de la noblesse en tant qu'élite dirigeante. On sait que ce système de pensée a fait admettre sous la législation anti-juive de 1938-1944 la confiscation plus ou moins pure et simple d'abord des positions que détenaient les Juifs dans les marchés libres au profit de leurs confrères « chrétiens », puis de leurs propriétés et autres biens, avant qu'ils ne soient livrés aux Nazis pour la « solution finale ».

<sup>10</sup> Sur la différence des performances scolaires entre Juifs et non Juifs voir Viktor Karady ( avec István Vári ) : « Facteurs socioculturels de la réussite au baccalauréat en Hongrie », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 70, novembre 1987, pp. 79-82 ; « Juifs et Luthériens dans le système scolaire hongrois », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 69, septembre 1987, pp. 67-96, surtout 68 sq.



**Les survivants de la Shoah dans l'appareil stalinien :  
la reconversion de descendants de la bourgeoisie juive ( 1945-1956 )**

La dernière remarque est une transition appropriée à l'étude du second cas de conversion de l'élite qu'on observe parmi les survivants du génocide des Juifs de Hongrie. L'ampleur du phénomène, en raison de la taille des groupes engagées, ne saurait sans doute pas se comparer avec la conversion de la gentry, mais ses conséquences lointaines ne sont pas tout à fait dissemblables, du moins pour ce qui est de l'image publique des systèmes politiques en question. En effet, si l'ancien régime fut marqué par la présence massive de la gentry dans son administration pour se faire prêter les contours d'une société « post-féodale », le régime communiste se caractérise par la participation de Juifs dans son appareil ( surtout aux postes les plus visibles, aux plus hauts échelons et dans ses agences de répression ) au point d'accréditer la thèse, largement répandue dans l'opinion populaire dans les années 1950, qu'il s'agissait d'un « pouvoir juif » installé par l'occupant pour faire pièce au règne antisémite précédent. S'il faut remarquer le parallélisme inversé de ces représentations collectives ( la gentry comme figure indigène de la continuité historique et, à l'inverse, le Juif comme incarnation d'une solution radicale de continuité et le suppôt de l'étranger ), il convient de noter à quel point elles déforment en simplifiant des réalités beaucoup plus complexes.

On commencera par dire à ce propos, des Juifs nouveaux venus dans l'engagement militant n'ont formé qu'une fraction somme toute mineure de l'appareil communiste, en dépit des apparences, et que ce ne fut au total qu'une partie des survivants à la Shoah qui ont opté pour le communisme au retour des camps.<sup>11</sup>

De fait au lendemain de la deuxième guerre mondiale, le personnel communiste hongrois s'est recruté majoritairement à partir de *quatre sources principales*, indépendamment du ralliement récent de nombreux Juifs. Il faut d'abord prendre en compte l'importance numérique non négligeable des anciens cadres restés dans la clandestinité ou revenus d'émigration. C'est notamment le cas des trois ou quatre chefs suprêmes ( les fameux troïka ou quadriges du futur Parti stalinien, selon les qualificatifs populaires de l'époque ), dont les rapports avec leurs origines juives étaient plutôt négatifs, s'agissant de personnages totalement « assimilés » à la cause de Moscou, la plupart des autres cadres n'ayant rien à voir avec le judaïsme. La seconde grande source de recrutement fut fournie par les autres partis de gauche de la coalition gouvernementale au pouvoir entre 1945 et 1948. Ceux-ci ont été partiellement noyautés par les commu-

<sup>11</sup> Sur la diversité des choix idéologiques et identitaires chez les Juifs survivants, notamment sur le poids du sionisme et de la continuité de l'orientation assimilationniste traditionnelle, voir mes travaux suivants : *Beyond Assimilation. Dilemmas of Jewish Identity after 1945*, Discussion paper of the Collegium Budapest, Budapest, 1993 ; « La crise de l'identité juive en Hongrie aux débuts du régime communiste ( 1945-1956 ) », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1994 ( sous presse ) ; « A Shoah, a rendszerváltás és a zsidó azonosságtudat válsága Magyarországon », ( La Shoah, le changement de régime et la crise de l'identité juive en Hongrie ) in *Zsidóság, identitás, történelem*, Budapest, T-Twins, 1992, pp. 23-44.

nistes ( surtout le parti paysan et les socio-démocrates ) par l'intermédiaire de leurs « ailes gauchistes », au point qu'une partie de leur personnel n'a pas eu de mal à s'intégrer dans l'appareil du régime d'obéissance stalinienne dès sa consolidation définitive en 1948 (« l'année du tournant »). Troisièmement, le pouvoir communiste, obéissant à son idéologie « démocratique » propre ( qui ne devait jamais fonctionner mieux qu'en cette matière en tant que prophétie auto-réalisatrice ) opérait une sélection dans les rangs mêmes des classes laborieuses pour en « faire monter » les éléments les plus méritants aux postes à pourvoir. Ces ouvriers et paysans — dits « cadres populaires », « sortis du rang » — étaient les vrais miraculés du système. S'ils ont manifesté une adhésion résolue à la doctrine salvatrice du communisme, c'est qu'ils lui devaient leur salut professionnel. Enfin, quatrièmement, le nouveau régime pouvait compter sur d'autres « reconvertis volontaires », issus de l'ancienne administration ou « persuadés » de se rallier, lorsque les chances d'exploiter à son profit le capital de prestige intellectuel ou scientifique qu'ils détenaient a justifié pour le régime l'offre de privilèges spéciaux en échange de leur adhésion au moins formelle à la cause communiste. Pareille entreprise de « captation de prestige » portait sur des écrivains de renom autant que sur des savants internationalement connus et s'opérait aussi *post mortem*. Vivants et morts se côtoyaient dans l'étrange panthéon communiste, destiné à convaincre les « masses hésitantes » de la justesse de la cause. Influencés par la contrainte autant que par leurs intérêts bien compris, de nombreux officiers, universitaires, hauts fonctionnaires et cadres supérieurs techniques de l'ancien régime furent ainsi « repêchés » ou « retournés » au service de l'État moscotaire, sans parler de leurs successeurs, plus modestes mais bien plus nombreux, pour qui leur admission ou leur maintien dans le nouvel appareil répondait moins à une question de principe qu'au simple souci de subsistance.

Ceci étant, il faut aussi rendre compte de l'adhésion des survivants de la Shoah, appartenant le plus souvent à la petite, moyenne ou grande bourgeoisie commerçante, industrielle ou financière, ou aux professions libérales et intellectuelles, qui, auparavant, n'avaient guère de liens avec le communisme. Cette adhésion-là fut de l'avis de tous bien plus spectaculaire parce qu'elle apparaissait pour beaucoup comme véritablement « contre nature », s'agissant de groupes ou de descendants de groupes socio-professionnels condamnés à l'expropriation et au déclassement par le régime. Pour comprendre leur « entrée en communisme », essayons d'abord de brosser un tableau sociologique de cet agrégat.

La Shoah a elle-même opéré une singulière et cruelle sélection sociale produisant une véritable translation vers le haut de la structure de classe de l'agrégat juif survivant — sous les rapports de leur degré d'urbanisation, niveau d'embourgeoisement ou qualité d'assimilation ou de modernité culturelle. La raison principale des pertes sélectives se trouve dans le fait bien connu que les victimes désignées ont été déportées le plus souvent vers les camps de la mort dans leur quasi-totalité en province mais très partiellement seulement de Budapest. Or non seulement la capitale offrait plus de chances de sauvetage individuel que la province, à condition de disposer d'alliés ou de relations, ce qui fut plus souvent le fait de membres des classes moyennes et supérieures, mais les rescapés du ghetto de la capitale appartenaient aussi plus fréquemment que les provinciaux aux milieux aisés, « modernisés », voire ( par le biais de nombreux

mariages mixtes et baptêmes<sup>12</sup> ) déjudaïsés. A cette relation générale s'ajoute la plus grande probabilité de survie propre aux militants d'organisations résistantes, qu'il s'agisse des cadres des mouvements sionistes, communistes, sociodémocrates ou autres contraints à la clandestinité sous la terreur nazie. Même si l'on passe sur la sélection par l'argent, pourtant non négligeable — puisqu'une fraction de l'élite sociale et communautaire ( près de 2.000 personnes ) a même pu racheter sa survie en négociant directement avec la puissance occupante — ou sur les rafles, opérées dès 1941, des « Juifs étrangers » ( qui n'ont pas pu prouver leur citoyenneté hongroise ), il paraît clair que les survivants se situaient, globalement, plus haut sur toutes les échelles définissant le statut de classe et d'acculturation, en les comparant par la pensée avec leurs compagnons de destin disparus.

Cet agrégat de survivants fut également marqué par d'autres caractéristiques assez singulières par rapport aux derniers, mais aussi à son propre état antérieur à la Shoah, notamment sur le plan de ses orientations idéologiques préalables et de ses aspirations. Il s'agit d'une élite ( au moins potentielle ) non seulement profondément frustrée par la privation de ses prérogatives de classe, mais encore d'un groupe que l'antisémitisme rampant de la « société néo-baroque », l'échec de la résistance libérale au fascisme, et surtout ses expériences vécues du génocide autant que de la Libération par l'Armée Rouge ont « poussée vers la gauche » d'une manière décisive, y compris, dans beaucoup de cas, vers l'option communiste à proprement parler. Quant aux frustrations subies, on comprend qu'elles aient été nombreuses et sévères. L'influence politique de cette élite n'a jamais répondu à ses aspirations et/ou à sa puissance économique et professionnelle. Le *numerus clausus* universitaire et l'agitation anti-juive quasi-constante dans les facultés ont privé dès 1920 ses jeunes membres des conditions d'études normales dans leur pays, obligeant beaucoup d'entre eux ( pas loin de 50% environ vers la fin des années vingt selon les estimations )<sup>13</sup> à l'expatriement provi-

<sup>12</sup> D'après le recensement de 1941 pas moins de 18% de la population apparentée furent baptisés et le taux des mariages judéo-chrétiens oscillait autour de 20% pour les fiancés juifs convolant dans les dernières années avant la première loi anti-juive de 1938. Sur mes nombreuses recherches sur ce thème les travaux suivants permettent de faire le point : « Vers une théorie des mariages mixtes. Le cas de la nuptialité judéo-chrétienne en Hongrie dans l'ancien régime », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 57-58, juin 1985, pp. 47-68 ; « La conversion des Juifs à Budapest après 1945 » *ibid.*, 56, mars 1985, pp. 58-62 ; « The movement of Jewish Baptisms in Hungary since the Shoah, a sociohistorical study », *Yearbook of the Central European University*, 1984 ( sous presse ).

<sup>13</sup> Voir à ce propos l'étude classique du statisticien contemporain ( antisémite militant de son état ) Alajos Kovács, « Magyarországi zsidó hallgatók a hazai és külföldi főiskolákon », ( Des étudiants juifs de Hongrie dans les universités nationales et étrangères ), *Magyar statisztikai szemle*, 1938, 9, pp. 897-902, surtout p.899. Je renvoie également à mes propres travaux à ce sujet : « Funktionswandel der österreichischen Hochschulen in der Ausbildung der ungarischen Fachintelligenz vor und nach dem Ersten Weltkrieg », in V.Karady, W.Mitter ( hsg. ), *Bildungswesen und Sozialstruktur in Mitteleuropa* Cologne, Vienne, Bohlau, 1990, pp. 177-207 ; « Egyetemi antiszemitizmus és érvényesülési kényszerpályák. Magyar-zsidó diákság a nyugat-európai főiskolákon a numerus clausus alatt », ( Antisémitisme universitaire et carrières contraintes, les étudiants juifs de Hongrie dans l'enseignement supérieur à l'étranger sous le numerus clausus ), *Levéltári szemle*, 1992, 3, pp. 21-40.

soire ou prolongé. Si l'ensemble du groupe fut entravé dans ses entreprises de mobilité sociale pendant toute cette période, les interdictions professionnelles contenues dans les lois scélérates anti-juives de 1938-1944 l'ont réduit à l'état de paria dépourvu de ses droits humains parfois les plus élémentaires ( tel par exemple le libre choix des partenaires sexuels ou matrimoniaux ). Sans même évoquer les souffrances et humiliations endurées pendant la Shoah, les traumatismes dus à la perte d' êtres chers, etc., tout ceci suffit pour décrire l'état de frustration des rares survivants ( guère plus d'un tiers des persécutés ) et l' « *effet de poussée* » que celui-ci a pu exercer pour les orienter vers le communisme.

Mais le communisme a exercé de multiples types d'*attraction* aussi sur les rescapés de la Shoah. C'était tout d'abord le régime libérateur. Aucune des victimes survivantes n'a pu oublier ce passé récent et le salut apporté par l'Armée Rouge, même si beaucoup auraient souhaité devoir la libération à une autre puissance et en jouir dans d'autres circonstances. Deuxièmement, le régime a réellement offert aux Juifs — tout en en fixant de nouvelles conditions plutôt sévères — l'intégration sociale sans réserves que l'ancien régime leur avait, on le sait, toujours plus ou moins brutalement refusée, rejetant les futures victimes ( surtout dans ses dernières phases ) dans une altérité radicale. Enfin, et peut-être principalement, le communisme proposait un nouveau contrat social levant par là toutes les discriminations antérieures qui entravaient la mobilité sociale des Juifs ( quitte à en imposer d'autres, inédites jusqu'alors, mais ne visant pas spécifiquement les Juifs ). Dans ce contrat — grande première historique — toutes les carrières politiques, militaires, administratives et techniques de l'État se sont ouvertes devant les Juifs.

Or l'ouverture de la fonction publique avait une signification beaucoup plus grande dans le régime communiste que sous l'ancien régime. Certes, pour les survivants de la Shoah, il s'agissait de la réparation d'une injustice historique, la fin des frustrations séculaires eu égard à leurs chances « normales » d'ascension sociale. De la sorte, nombre de brillants intellectuels ou universitaires juifs que le règne antisémite a condamnés au chômage ou relégué à des emplois subalternes trouvent d'un seul coup un poste correspondant à leur niveau de formation et vocation, tels d'anciens professeurs du lycée israélite ou experts du parti socio-démocrate qui accèdent à des chaires de faculté à la faveur du changement de régime. C'était aussi, et beaucoup plus directement pour les jeunes gens rentrés des camps, un moyen de revanche à la fois abstraite revanche sur un destin social jusqu'alors mauvais — et concrète sous forme d'une possibilité de combattre leurs anciens persécuteurs et leur système idéologique grâce à l'exercice de la violence légitime au nom de l'État stalinien. C'était la toute première fois que les Juifs ont pu répondre avec les armes des institutions étatiques, plus particulièrement avec celles de ses appareils de coercition, à la violence antisémite même potentielle. Enfin, plus généralement, l'entrée dans la fonction publique a pris une importance démesurée dans le cadre de l'organisation de l'État stalinien qui a exproprié et étatisé le secteur économique privé, développé la bureaucratie politique, administrative et économique et donné une liberté d'action et un pouvoir incommensurablement accrus aux appareils de l'État comparés avec la situation prévalant sous l'ancien régime. Si, auparavant, le privé garantissait des carrières somme toute équivalentes, voire

parfois présentant un attrait supérieur aux carrières du public, désormais l'État est la seule source de pouvoir économique et politique, donc le seul maître de la promotion sociale et professionnelle, dont on a tout intérêt à profiter des largesses, si elles sont accessibles.

Or les Juifs survivants disposent d'atouts presque « naturels » pour en tirer avantage. Il s'agit avant tout d'*atouts politiques acquis par imputation* par ces antifascistes avérés, de par leur destin tragique, qui ne sauraient être soupçonnés d'avoir partie liée avec l'ancien régime mais, au contraire, qui peuvent se prévaloir d'une présomption de dévouement au « régime de la Libération ». A cela s'est ajouté, pour certains anciens militants des mouvements antifascistes ( communistes de divers acabit, socio-démocrates, sionistes de gauche ) leur « capital politique » proprement dit accumulé pendant les années d'opposition et/ou de clandestinité ( au moins sous la forme de participation à des réseaux dont une fraction aura un pied dans le pouvoir communiste ), même si certaines formes de ce capital ( le sionisme par trop prononcé, la social-démocratie prise à la lettre, le communisme égalitariste et libertaire d'obédience non moscovite ) pouvaient plutôt desservir leurs détenteurs pendant le règne du sectarisme stalinien ... Pour être profitable le « passé de gauche » demandait une « reconversion politique » de ses titulaires en forme de soumission aveugle à la « volonté du Parti ». Indépendamment de cela, c'est un agrégat qui se distingue par un niveau d'éducation certifié et une culture politique informelle nettement supérieures à la moyenne, même à classe sociale égale.<sup>14</sup> Il est donc apte à satisfaire sans formation supplémentaire au besoin aigu de personnel du nouveau régime ( on parle communément de « pénurie de cadres ») qui se produit par suite du limogeage des fonctionnaires considérés comme « politiquement non fiables », ainsi que par le brusque gonflement des appareils de répression, d'administration économique et autres de l'État stalinien.

Ces effets de « poussée » et « d'attraction » ont constitué un ensemble de conditions objectivement favorables à l'adhésion des survivants à l'idée et aux pratiques communistes. Toutefois il convient d'évoquer également les « contre-atouts » c'est-à-dire les arguments et données allant à l'encontre d'un tel engagement. Il s'agit pour l'essentiel du passé « bourgeois » du groupe, des engagements idéologiques antérieurs pris en faveur de l'assimilation de type nationaliste ou sioniste ou encore du poids des traditions religieuses et de l'ensemble des investissements économiques, sociaux et symboliques qui s'y trouvent rattachés. Dans tous ces registres, dont j'ai tenté ailleurs

<sup>14</sup> Sur les problèmes de la sur-scolarisation juive en Hongrie avant et après la Shoah, voir mes études : « Jewish enrollment patterns in classical secondary education Old Regime and Inter-War Hungary », *Studies in Contemporary Jewry*, I, 1984, pp.225-252 ; « Assimilation and Schooling : national and denominational minorities in the universities of Budapest around 1900 », in Gy.Ránki ( ed. ), *Hungary and European Civilization*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, pp.285-319 ; « Juifs et Luthériens dans le système scolaire hongrois », op.cit. ; « Jewish overschooling in Hungary : its sociological dimension », in V.Karady, W.Mitter, *Bildungswesen und Sozialstruktur*, op.cit., pp. 209-246.

l'étude détaillée,<sup>15</sup> le régime communiste a représenté une menace pour les intérêts investis par certaines fractions de l'agrégat survivant. La bourgeoisie établie, qu'elle fût industrielle, financière ou commerçante, était vouée à l'expropriation complète ( y compris à la confiscation de ses biens immobiliers ) voire à la mise au ban de la nouvelle société en tant qu' « ennemi de classe ». Il en alla de même des professions libérales ( tels qu'avocats, notaires, etc. ) lorsqu'elles ne réussissaient pas à se faire opportunément « requalifier » en tant qu' « intellectuels progressistes ». La répression, souvent sauvage, s'abattait dès la consolidation du pouvoir communiste ( 1949 ) sur les Sionistes, sur les Libéraux en tout genre ( ainsi les membres de la franc-maçonnerie ) et sur tous les « mal-pensants » eu égard à la ligne du Parti. Quant à la communauté religieuse, les trois organisations jusqu'alors autonomes furent unifiées de force dès 1951 et la vie religieuse réduite au minimum toléré, comme pour les autres cultes, sous le régime stalinien prônant un athéisme officiel.

Ces conditions permettent de mieux comprendre les implications singulières de la reconversion dans l'élite communiste d'une partie des survivants juifs appartenant aux anciennes classes bourgeoises.

Cette reconversion s'est déroulée tout d'abord très sélectivement, les critères en étant souvent fort contingents, au hasard des trajectoires individuelles, bien qu'on puisse identifier aussi quelques critères objectifs. Il s'agissait évidemment surtout de ceux qui disposaient d'un « capital politique » de bon aloi ( selon la définition communiste ) et des jeunes « sans passé politique » mais susceptibles d'être directement élevés dans le culte et dans le dévouement aux idéaux de la « nouvelle société ». Pour beaucoup de ces derniers, orphelins sans attaches au retour des camps, ayant tout perdu, le « mouvement » ( communiste ) faisait efficacement fonction de famille de remplacement. C'est d'ailleurs ces jeunes-là qui parvenaient le mieux à camoufler des « origines bourgeoises » devenues compromettantes en vue d'une carrière dans l'appareil. Un fils de grand locataire de terres pouvait aisément se faire passer pour un « fils de petit paysan » une fois les ascendants disparus et les cadastres ne donnant pas d'indications sur l'importance des locations.

Une sélection négative s'exerçait en effet contre les « bourgeois » avérés, les sionistes ou ceux qui pouvaient être suspectés ou convaincus de sympathies « occidentales » ou « cosmopolites » ( équivalant aux penchants démocratiques dans les représentations communistes ). Cela ne signifiait toutefois pas pour les coupables visés une exclusion complète des carrières communistes. Seulement l'intégration dans l'appareil devait reposer sur des efforts réussis de « compensation » supplémen-

<sup>15</sup> Cf. surtout les travaux cités dans la note 10 ci-dessus, ainsi que certains de mes autres travaux : « Szociológiai kísérlet a magyar zsidóság helyzetének elemzésére 1945 és 1956 között » ( Essai d'analyse sociologique de la situation des Juifs hongrois entre 1945 et 1956 ), in Péter Kende ( sous la direction de ), *Zsidóság az 1945 utáni Magyarországon*, Paris, Cahiers Hongrois, 1984, pp.38-185. Une partie de cette étude a été publiée en anglais par Randolph R. Braham sous le titre : « Some Social Aspects of Jewish Assimilation in Socialist Hungary, 1945-1956 », in *The Tragedy of Hungarian Jewry*, Social Science Monographs, Boulder, New York, 1986, pp. 73-132. On ne peut pas oublier dans ce contexte l'essai classique du grand politologue István Bibó, disponible en français : « La question juive en Hongrie après 1944 » in *Misère des petits États d'Europe de l'Est*, Paris, L'Harmattan, 1986, pp. 211-392.

taires, un redoublement de la « vigilance idéologique » exigible des cadres ou encore un surcroît de manifestations de bonne foi et de convictions. De plus, de tels cadres étaient davantage exposés aux purges rituelles marquant régulièrement les grandes heures de l'agitation artificielle que le communisme a entretenue dans l'opinion publique afin de justifier et imposer ses orientations ( les « changements de la ligne »). Pour ces cadres-là l'effort de « faire oublier leurs origines » est devenu une stratégie de survie d'autant plus contraignante que le régime n'a pas cessé de développer tout un jeu politique construit sur le fantasme du complot, consistant à découvrir et à dénoncer des « ennemis de l'intérieur » dans le cadre du combat contre « l'impérialisme » ou les « fauteurs de guerre ». Or, de par leur éducation à l'occidentale, leur passé de classe, leurs goûts culturels, leurs relations éventuelles avec des parents établis en occident ou en Israël ( cas d'espèce beaucoup plus fréquent chez des Juifs que chez d'autres en raison des riches traditions d'émigration contrainte propres à ce groupe ) etc., ces cadres reconvertis couraient plus de risques de faire l'objet d'une chasse aux sorcières, cette pratique si familière des régimes staliniens. D'où un volontarisme probablement plus marquant que la moyenne dans les manifestations d'engagement communiste dans ce groupe.

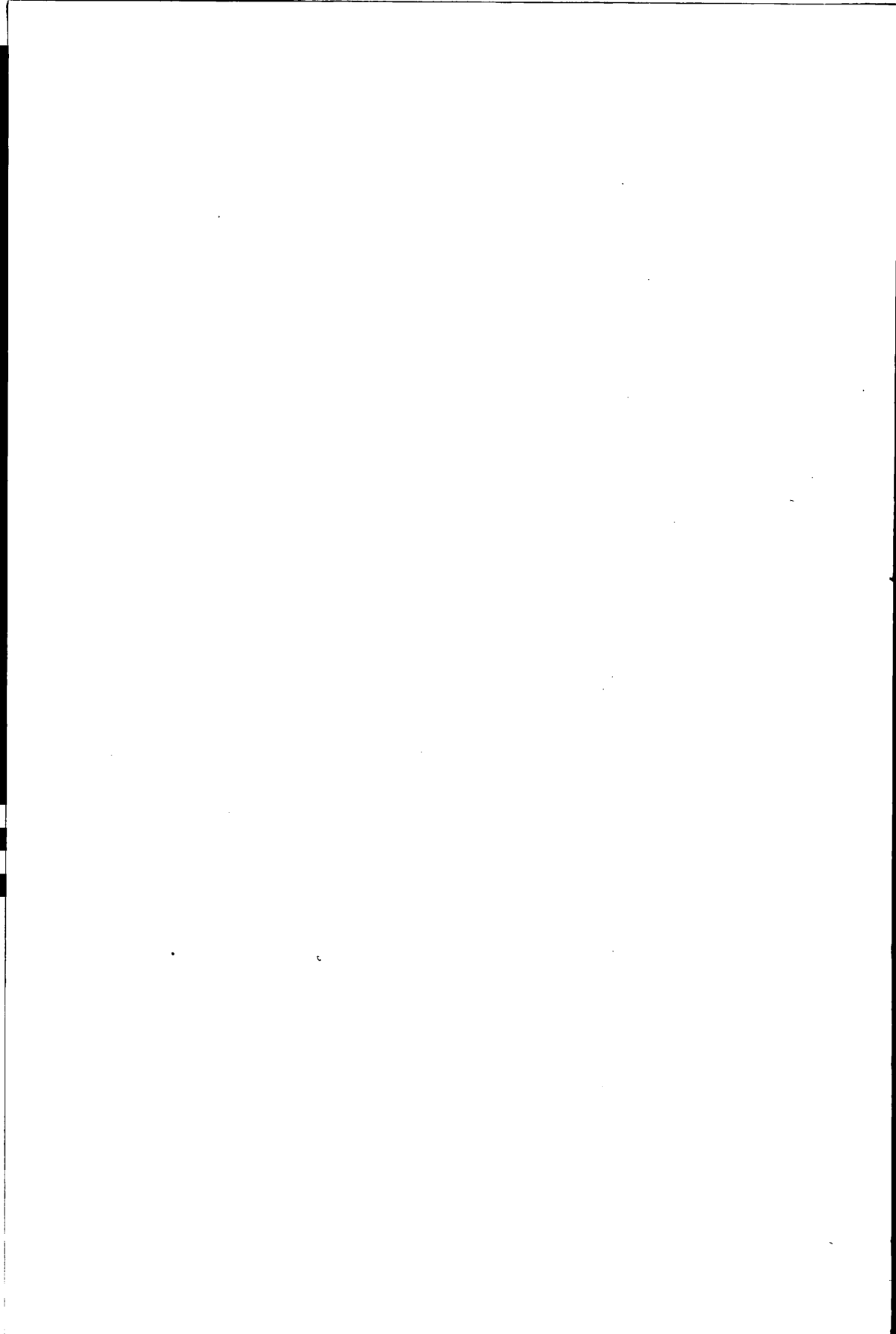
La nature de la trajectoire en termes de mentalité, d'habitus de classe, de spiritualité, que les descendants de la bourgeoisie juive reconvertis au communisme ont dû parcourir, fait qu'ils figurent à coup sûr parmi les recrues du Parti qui, brièvement parlant, ont accompli « le plus grand saut » dans l'espace social pour réaliser leur nouvel engagement. En d'autres termes la conversion de classe vers le communisme représente une rupture radicale avec l'héritage culturel qui a ignoré, jusque là, les figures du militantisme brutal demandé aux membres de l'appareil. De ce fait, les cadres juifs ont développé et cultivé à l'excès l'esprit de cette rupture avec leurs propres traditions, ce qui produisait des comportements allant délibérément à l'encontre des « manières juives », jusqu'à leur vouer autant qu'à ceux qui les assumaient encore, une haine et un mépris à nul autre pareil — tout cela dans le cadre des mêmes attitudes négatives obligées qui furent réservées aux « ennemis de classe » présomptifs. Ce problème de l'obligation ressentie de renier ses racines et attaches socio-culturelles s'est posé aux cadres juifs avec d'autant plus d'acuité que non seulement ils provenaient de milieux « bourgeois » mais encore parce que bien des membres survivants de leur famille ont pu opter pour le Sionisme, sont tombés victimes de la terreur stalinienne ou restés simplement à l'écart voire hostiles à la mystique bolcheviques. L'entrée en communisme a probablement davantage divisé les familles, les cercles d'amis ou des groupes de camaraderie ici qu'ailleurs où les générations ( groupes d'âge ) ont formé encore des agrégats aux taux d'éducation, degrés d'assimilation, échelle d'acculturation, rapports à la tradition juive ( notamment à la pratique religieuse ), expériences politique et historique, niveaux de politisation très différents.

Etant donné le caractère souvent volontariste et en quelque sorte stratégique de cet engagement, la conversion au communisme dans ce milieu est demeurée un acte souvent non dépourvu d'ambiguïté dans plusieurs sens. Il était d'abord un choix contraint entre plusieurs, notamment face au sionisme. Ensuite il restait conditionné par la réalisation des promesses utopiques du stalinisme. Une fois que les déforma-

tions et abus du régime se sont révélés à l'évidence, une partie de ces cadres se sont résolument retournés contre les idoles qu'ils avaient auparavant adorées. On peut situer historiquement le moment de désillusion autour de l'année charnière de 1953, début de la déstalinisation où intervient le clivage décisif entre les cadres déçus et leurs compagnons qui ont persévéré dans l'appui au régime. A force de déchirements, les premiers continueront leur chemin de Damas jusqu'à la préparation de la Révolution de 1956, dont ils formeront les principaux activistes intellectuels. Cette voie sera poursuivie, grâce au front populaire révolutionnaire réalisé en 1956 entre anciens cadres juifs déçus et autres forces anti-bolcheviques, ainsi que dans les prisons du régime kadariste. Les mêmes ou leurs cadets des générations montantes de fils d'anciens cadres constitueront également, des décennies après, le noyau dur de la nouvelle dissidence anti-communiste. Enfin l'ambiguïté s'exprime aussi dans d'autres retournements qui surviendront avec le temps, tel le passage au sionisme et à la sortie en Israël ou dans l'émigration occidentale, sans parler de l'émigration intérieure marquée par le retrait de la vie politique. Enfin l'ambiguïté de l'engagement communiste s'objective aussi dans le tabou du judaïsme qu'impose à tous, autant aux Juifs qu'aux non Juifs, le régime même. Après 1948, la laïcité officielle aidant, toute référence au judaïsme disparaît de la vie publique hongroise, de l'historiographie, des journaux, de l'enseignement, etc. Le tabou est observé dans les familles des cadres juifs aussi où les jeunes ignorent tout de leurs origines, y compris des membres de famille disparus dans la Shoah. Pareille dénégation de la judaïté, en raison de son caractère contraint, n'a fait qu'exacerber l'importance de l'enjeu identitaire pour ceux-là mêmes qui faisaient semblant de l'ignorer.



## **Varia**



## Les Juifs et la tentation d'excellence en sport dans les lycées hongrois d'avant 1918

Dans une note publiée il y a quelque temps sur les inégalités de réussite observées dans les diverses matières d'enseignement des gymnasia provinciaux en Hongrie<sup>1</sup> nous avons pu constater l'écart considérable séparant le comportement scolaire des Juifs et des non Juifs selon leur degré de dotation en « biens d'assimilation » ou, ce qui revient au même, selon leurs rapports à la culture dominante et leur propension différentielle à l'assimilation socio-culturelle. Alors que les élèves juifs, regardés comme des champions de l'assimilation volontariste, obtenaient en général de meilleurs succès, chez eux « le surinvestissement intellectuel dans les disciplines scolaires les plus ardues produit corrélativement un certain désinvestissement à l'égard des exploits sportifs ». Grâce à de nouveaux résultats d'enquête portant sur des populations scolaires beaucoup plus vastes — formant des échantillons historiques représentatifs de l'ensemble des élèves des lycées de Budapest ( le principal marché urbain de scolarisation dans le pays ) et de Szeged ( la seconde ville de Hongrie )<sup>2</sup> —, on peut désormais reposer sur de plus solides bases empiriques le problème des conditions sociales de « l'amour du sport » au lycée et de sa certification institutionnelle dans un système où les performances et leurs sanctions n'ont cessé d'être surchargées de significations fort éloignées d'un pur « esprit sportif ». Au-delà des dimensions proprement aléatoires inhérentes au principe même de la notation scolaire, objet d'une classique dénonciation<sup>3</sup>, les données hongroises originales<sup>4</sup> montrent que la réussite objectivée dans les notes obtenues obéit à la double logique des valeurs engagées à la fois par les élèves et par les professeurs dans les performances — pour les premiers — et dans la reconnaissance de celles-ci — pour les seconds — en fonction de leur rapport même à la « culture scolaire » qu'ils partagent et qui ne manque pas d'évoluer selon les conjonctures historiques. Dans cette note de taille et d'ambitions limitées, je me contente de quelques observations élémen-

<sup>1</sup> V. Karady, S. Vari, « Facteurs socio-culturels de la réussite au baccalauréat en Hongrie, quelques hypothèses », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 70, novembre 1987, pp. 79-82, surtout p. 80.

<sup>2</sup> Pour les caractéristiques des échantillons voir les notes des tableaux ci-joint.

<sup>3</sup> Cf. P. Bourdieu et J.-C. Passeron, « L'examen d'une illusion », in *La reproduction*, Paris, Minuit, 1971.

<sup>4</sup> Sauf erreur, il n'existe nulle part ailleurs dans la littérature socio-historique des informations d'une envergure et d'une précision comparables sur la réussite différentielle selon les matières et le recrutement du public dans l'enseignement d'élite.

taires portant sur les seuls indices de réussite en éducation physique et ( par contraste ) en latin<sup>5</sup>.

Les enseignements de nos données peuvent se résumer en trois propositions fortement interdépendantes.

Il y a d'abord, pour tous, une forte corrélation ( ce qui n'est pas une co-variation parfaite ) entre réussite en latin et en éducation physique, les meilleurs dans l'une de ces matières ayant de bonnes chances d'être les meilleurs dans l'autre aussi. Mais, deuxièmement, les niveaux de réussite dans les deux tendent à varier différemment selon le culte et les indices d'assimilation ou d'intégration sociale des élèves. Plus concrètement, la hiérarchie de la réussite en latin va des Juifs aux Protestants et aux Catholiques, tandis qu'en éducation physique elle prend une figure inversée, opposant Chrétiens en général ( de loin les meilleurs ) aux Juifs ( toujours moins bons ). Enfin, troisièmement, les élèves de souche magyare ou magyarisée, enracinés ( non immigrés ), etc ... atteignent des notes plus satisfaisantes. Ces résultats, inscrits avec une signification statistique indéniable dans le palmarès scolaire des groupes en présence, permettent de tracer les lignes de force des investissements et stratégies scolaires des groupes mais aussi de décrire en filigrane l'épure des rapports de force entre l'Ecole et ses publics, et des relations internes des divers agrégats dont ceux-ci se composent.

On peut passer rapidement sur la corrélation entre notes en latin et en éducation physique, un résultat sociologiquement des plus « innocents ». Elle fait partie des principes organisateurs de la réussite en général qui exigent une certaine « cohérence » des notes, même lorsqu'il s'agit de matières se rattachant à des dispositions, « dons » ou intérêts très différents. Un certain sens de la solidarité entre enseignants ainsi qu'une conception générique commune aux professeurs et aux élèves quant au respect du « niveau général » de chacun veut que les variations des notes entre les disciplines restent dans une gamme pas trop large. En conseil de classe il arrive qu'on donne des « coups de pouce » aux notes qui s'écartent trop des autres pour approcher d'une telle cohérence et surtout on « n'abîme pas » les résultats d'un bon élève ( surtout en classe terminale ou en fin d'année ) avec une note éliminatoire en gym ... Pourtant cette « cohérence » est manifestement beaucoup plus prononcée pour les élèves juifs que pour les autres ( Cf. tableau 4 ). Chez ces premiers, par le jeu des notes en moyenne nettement plus élevées en éducation physique et relativement plus basses en latin, la différence entre la certification de la « performance sportive » et de la « performance intellectuelle » est bien moindre. De fait lorsqu'on calcule les notes moyennes en éducation physique chez les élèves juifs obtenant 1 ( meilleure mention ) et 4 ( note éliminatoire ) en latin ( calculs non présentés ici ), les écarts dépassent de loin les écarts comparables chez les autres élèves. Il convient donc de s'interroger sur les facteurs de

<sup>5</sup> Education physique et latin s'opposent en effet comme les deux pôles du champ de dispersion des notes, la première étant la plus « légèrement » et le second le plus « lourdement » noté dans les lycées hongrois. De fait, les notes moyennes en latin s'avèrent plus élevées ( c'est-à-dire moins bonnes ) sur le plan national que les notes en mathématiques, cette matière étant pourtant réputée la plus difficile de toutes ... C'est une bonne objectivation de l'importance spécifique revenant au latin dans la culture scolaire encore marquée par la dominance des classiques.

pareille « cohérence » accrue des objectivations de l'effort scolaire chez les juifs, à l'inverse de leurs autres camarades.

Une clef générale pour la réponse pourrait se trouver dans le fait que pour les élèves juifs, tous les scores scolaires — qu'il s'agisse de sport, de latin ou de mathématiques — constituent une chance de compensation symbolique de leurs désavantages sociaux d'allogènes ( ou de gens considérés comme tels, voire comme des parias — en butte à l'antisémitisme ). Si, dans cette optique, la réussite dans les matières à forte connotation « intellectuelle » apparaît comme beaucoup plus utile, les plus conformes à pareilles exigences s'emploient à réaliser de bons scores en éducation physique aussi. Les élèves juifs les meilleurs en latin ( avec note 1 ) ont une note moyenne de 1,62 en éducation physique, à peine inférieure à celle des Luthériens ( 1,54 ) ou des autres Chrétiens ( 1,41 ) bons en latin, alors que leurs camarades ayant échoué en latin ( mention 4 éliminatoire ) restent avec une note moyenne de 2,34 bien davantage en retard sur les élèves chrétiens en difficulté ( 2,04 ). En d'autres termes, pour les juifs la plus grande « cohérence » des notes de latin et d'éducation physique dénote un effort de réussite compensatoire qui prévaut en toutes les matières. Pour les autres élèves les deux types d'investissement scolaires suivent plutôt les directions divergentes des « goûts », talents et motivations opposant dans le champ des valeurs scolaires habituelles davantage les compétences « du corps » et « de l'esprit ».

Cela dit, le premier ensemble de résultats qui se dégagent de nos données touchent à la particularité générale des élèves juifs qui réunissent l'excellence en latin à la médiocrité à peine moins générale en éducation physique. On peut appuyer une interprétation même provisoire de cet important résultat sur des atouts « dispositionnels » propres au groupe, sur les préférences scolaires qu'il adopte, enfin sur d'éventuelles mésestimations des performances qu'il a effectivement réalisées par les profs de gym, ces arbitres souverains et pas toujours impartiaux.

Les élèves juifs issus des familles même tout à fait « modernes » ou « modernisées » ( urbanisée, sécularisées, attachées à la civilisation occidentale ) ne cessent d'être marquées ( de près ou de loin ) par un puissant héritage culturel centré sur « le Livre », la lecture, les textes et leur exégèse, ceci à l'exclusion du culte des corps, des muscles ou de l'habileté corporelle. On conçoit que la conversion des dispositions d'esprit traditionnelles du judaïsme devait passer avant tout, au lycée, par les disciplines intellectuelles exigeant en fin de compte un semblable habitus que l'étude de l'hébreu ou du Talmud — tel les langues classiques ou modernes, l'histoire ou les lettres nationales, etc ... Les valeurs de « l'étude » religieuse ( *Lernen* en yiddish ) se retrouvant sous forme sécularisée et investies de finalités sociales nouvelles au lycée, les élèves juifs devaient le plus souvent se donner moins de mal que les autres pour traduire leurs dispositions reçues en réussite, à l'exception de l'éducation physique pour laquelle leur culture d'origine n'offrait guère de modèle à suivre. Ils y étaient sans doute moins préparés que la plupart de leurs camarades chrétiens qui, héritiers directs ou indirects de la tradition guerrière de la noblesse, baignant dès l'école élémentaire dans le culte des « ancêtres conquérants » ( huns ou magyars ) et laissés plus libres dès l'enfance à user de leur corps pour exprimer la virilité ( par des rixes, combats, rivalités de gangs, etc ... ) portaient en eux un modèle culturel donnant plus de valeur à la force, à la discipline et à la performance corporelles et, plus généralement, aux exploits

« physiques ». <sup>6</sup> Les investissements scolaires des deux agrégats dans l'éducation physique pouvaient directement s'en ressentir.

Toutefois il devait s'agir non seulement de dispositions en termes de compétences collectives mobilisables mais de valeurs investies dans les différentes préoccupations proposées par l'École. Les descendants issus du « peuple du Livre » devaient s'intéresser plus au latin qu'aux exploits sportifs non seulement en raison des restes qu'ils détenaient d'un bagage culturel de lettrés, mais surtout parce que celui-ci pesait beaucoup plus lourd dans la hiérarchie des valeurs scolaires ayant cours partout dans les lycées classiques de l'Europe Centrale. Le culte du latin et la référence aux auteurs de l'antiquité faisaient concrètement entrer les élèves juifs dans la civilisation l'élite indigène. On sait que le latin fut l'idiome officiel de l'État jusqu'en 1843 et certains corps de métiers intellectuels ( juridique ou médical ) continuaient à s'en servir dans leur pratique professionnelle au-delà de la fin de l'ancien régime. Pour toutes les classes cultivées, le latin faisait office de « barrière et de niveau » pour se délimiter face au « peuple » et aux biens éducatifs qui lui furent réservés, alors que l'éducation physique n'assumait guère pareilles fonctions. On comprend donc que pour les élèves juifs, en mal d'intégration dans les élites nationales, les bénéfiques « sociaux » attendus des efforts consacrés au latin ( de même qu'aux autres disciplines « nobles » ) l'emportaient de loin sur ceux que pouvait promettre l'excellence sportive.

Certes cette dernière ne manquait pas de rentabilité spécifique au titre de démonstration de conformité par rapport aux valeurs militaires, « viriles » ou autrement « masculines » couramment exigées des futurs « défenseurs de la patrie », surtout dans l'atmosphère revancharde qui s'installe dans la vie publique hongroise dès avant la Grande Guerre et après les pertes territoriales que le pays a subies par la suite. Toutefois, pour obtenir de bonnes notes en éducation physique dans de telles circonstances, les performances prescrites ne suffisaient sans doute pas toujours pour ceux que l'antisémitisme ambiant et les stéréotypes anti-juifs reçus ont pu désigner comme « tire-au-flanc », « faiblards » ou simplement inaptes au sport parce que « forts en math » ... Or le début des préparatifs de guerre ont coïncidé avec les premières lois antisémites ( 1938-1939 ) <sup>7</sup> et l'institution de l'instruction para-militaire ( *levente* ) obligatoire dans les classes terminales des gymnasia sauf pour les élèves juifs qui en furent exclus. L'association du militarisme protofasciste et de l'éducation physique a dû à coup sûr diminuer l'attrait de cette dernière pour les exclus, mais les professeurs de gymnastique chargés des activités *levente* — dont les sympathies antisémites étaient notoires — devaient être, quant à eux, particulièrement portés au « rationnement » parcimonieux des bonnes notes en éducation physique attribuées aux élèves juifs, alors même qu'ils

<sup>6</sup> Sans pouvoir affiner cette analyse ici, il faut se rappeler dans ce contexte cet aspect essentiel du rapport au corps différent dans les milieux traditionnels juifs et non juifs qui s'exprime par le rapport à la nudité. Alors que dans la paysannerie hongroise pauvre les jeunes garçons s'exhibaient pieds nus et souvent peu couverts, dans les milieux juifs comparables l'habillement des garçons se faisait très tôt par un recouvrement aussi complet du corps ( habit noir, chapeau sur la tête ) que chez les hommes adultes.

<sup>7</sup> Cf. sur ce passage mon article « Les Juifs hongrois sous les lois antisémites. Etude d'une conjoncture sociologique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1985.

les méritaient. Le tableau 1. montre qu'entre 1935 et 1943 la probabilité d'excellence des élèves juifs est en chute libre dans les lycées de Szeged, alors que la réussite certifiée des autres élèves se maintient à un niveau inchangé. Militarisme, militarisation et promotion officielle du sport entretiennent à cette époque des relations le plus souvent de bon ménage. Celles-ci semblent dépourvues de toute ambiguïté en cette conjoncture empreinte du fascisme ordinaire rampant.

Toutefois, avant la période de la fascisation ( jusqu'en 1930 ) sur le marché scolaire beaucoup plus étendu de Budapest les courbes des notes moyennes en éducation physique décrivent pour tous les groupes une courbe historique marquée d'une amélioration apparemment progressive, tandis que la proportion d'élèves dispensés, encore forte au XIX<sup>ème</sup> siècle, tend à s'affaiblir ( cf. tableau 3. ) C'est peut-être un signe que le sport scolaire, d'abord marginal parmi les matières classiques, obtient de plus en plus droit de cité pour s'établir comme une discipline dont l'importance est pleinement reconnue autant par les élèves ( et parents d'élèves ) que par le corps enseignant.

Pareille « normalisation » du sport dans les lycées hongrois ne se fait pourtant pas également pour tous. Les écarts considérables entre les notes des élèves selon leur confession se conservent intacts d'une période à l'autre. ( Cf. tableau 3. ) Les Catholiques détiennent toujours le palmarès des meilleures notes devant les autres Chrétiens ( à majorité protestante ), bien que ces différences s'amenuisent avec le temps. Les Juifs restent en retard sur leurs camarades avec une marge en légère augmentation ( de 0,24 à 0,27 ) exprimée en notes moyennes, tandis qu'ils continuent à se faire dispenser toujours un peu plus fréquemment que les autres. Les facteurs de production des différences au dépens des élèves juifs en éducation physique ne disparaissent donc pas sur la longue durée.

Pour en expliquer l'efficacité il faut recourir au deuxième ensemble de nos principaux résultats reliant l'investissement dans les sports aux stratégies d'intégration et d'assimilation socio-culturelles.

Si l'on sait, comme ceci ressort de nos données, que les élèves catholiques incarnent le mieux les « forts en sport », pareil exemple majoritaire<sup>8</sup> doit s'imposer aux efforts « assimilationnistes » des allogènes considérés comme les plus marginaux que sont les juifs. Or tous nos résultats concourent à prouver que les indices d'assimilation sont régulièrement assortis des certifications<sup>9</sup> distinctives des performances sportives.

<sup>8</sup> On sait que les Catholiques — 51% de la population en 1910, 67% dans le pays diminué après 1919 — ont toujours représenté l'agrégat confessionnel de loin le plus important en Hongrie. Dans notre échantillon d'élèves à Budapest — étant donné la surreprésentation considérable des Juifs — il ne pèsent que pour 44% de l'ensemble au XIX<sup>ème</sup> siècle, 39% dans les années 1903-1911 et 57% dans les années 1923-1930.

<sup>9</sup> Si l'on insiste à parler ici d'objectivations des résultats par des notes quitte à employer des expressions ( certes un peu lourdes ) comme « certification des performances » — de préférence au simple « effort sportif » ou « investissement en éducation physique », c'est qu'on ne saisit dans nos données que ces objectivations. Dans la réalité scolaire celles-ci dépendent, on l'a vu, non seulement des performances effectivement accomplies par les élèves, notamment juifs, mais encore de leurs appréciation — sujette à biais — par les maîtres.

Le tableau 2 présente cette relation pour les lycées de Szeged. Les notes moyennes y apparaissent comme systématiquement plus élevées pour les élèves porteurs de noms hongrois dans tous les groupes confessionnels, de même que pour ceux dont les parents sont domiciliés dans cette ville. On remarque à ce propos que les écarts entre les notes des élèves « indigènes » ou « enracinés » dans la ville d'une part et « émigrés » d'autre part, ou encore entre hongrois ( au moins nominatifs ) et « allogènes » ( de nom ) s'avèrent de loin les plus forts pour les Juifs ( soit 0,20-0,21 contre seulement quelques points — variant entre 0,03 0,14 — chez les autres ). La même variation s'observe pour les dispensés d'éducation physique, bien qu'ici les Juifs — les plus fréquemment exemptés de tous — fassent exception. L'« amour du sport » et sa sanction positive à l'école suivent donc manifestement dans la grande ville du sud hongrois le degré d'intégration locale des élèves, tels qu'ils s'expriment dans ces indicateurs simples. Quant aux dispenses d'éducation physique qui, pour les élèves Juifs ( et sans doute pour les parents d'élèves juifs qui les sollicitent ), répondent à une logique quelque peu différente, force est de constater que leur variation reste significative d'après le niveau général des notes d'éducation physique obtenues dans le groupe confessionnel. Si à Szeged, comme à Budapest ( cf. tableau 3 ), les élèves juifs se font plus souvent excuser que les autres, cela peut relever du simple calcul préalable des notes médiocres escomptées en cette matière. L'exemption apparaît entre autres dans ce contexte comme une tactique pour éviter de mauvais résultats, si bien que la fréquence relativement élevée des dispenses chez les Juifs doit s'ajouter aux indices de sous-classement du groupe dans les activités sportives au lycée.

Dans le tableau 4 s'inscrit une démonstration encore plus explicite de la relation marquant la réussite de l'investissement dans les sports chez les « assimilés » manifestes ou parmi les Magyars de souche. Chez les juifs ( comme chez les Catholiques ) les meilleures notes moyennes en éducation physique s'observent en effet ( dans l'ordre ) parmi les élèves au nom « magyarisé et parmi les Magyars nominaux<sup>10</sup>. L'écart des notes entre élèves juifs au nom hongrois et leurs coreligionnaires aux noms allemands, slaves et autres varie de 0,20 à 0,32, soit un éventail du même ordre que ce qui sépare les notes des élèves juifs et non juifs dans leur ensemble. On dispose d'une bonne mesure de l'effet propre à la posture « assimilationniste » lorsqu'on sait ( toujours d'après le tableau 4 ) que la note moyenne d'éducation physique obtenue par les élèves juifs aux noms « magyarisés » pendant leur scolarité ( 1,79 ) est à peine moins bonne que le score comparable des Catholiques ( 1,73 ) ou Luthériens ( 1,77 ) aux noms

<sup>10</sup> En raison des progrès du mouvement de magyarisation des noms chez les allogènes depuis surtout 1867 ( date de l'indépendance nationale retrouvée mais aussi de l'émancipation des juifs ) une fraction des fidèles nominalement magyars de *tous* les groupes confessionnels ( sauf peut être des Calvinistes et de la petite église unitarienne, de recrutement presque exclusivement hongrois ) doit être considérée comme « magyarisée ». Ceci vaut pourtant beaucoup plus pour les Juifs que pour les autres puisque les membres de ce culte — 6% de la population — ont participé à la concurrence *de près de deux-tiers de l'ensemble* ( ! ) dans ce mouvement d'assimilation volontaire avant 1919. Les élèves juifs « magyarisés » saisis dans l'enquête devaient toutefois leurs noms à des actes de changement nominatif intervenant pendant leurs études secondaires mêmes, puisque ceux-ci se trouvent consignés dans les registres des gymnasia fréquentés.



hongrois. Elle est même nettement meilleure que le score correspondant des calvinistes ( 1,85 ). On ajoutera que ces variations systématiques des notes selon le degré objectif d'assimilation ne valent que pour l'éducation physique. En latin les élèves juifs aux noms hébraïques présentent de meilleurs résultats et des « slaves et autres » des résultats sensiblement égaux aux porteurs de noms hongrois. C'est donc surtout avec la réussite sportive ( et moins avec l'excellence dans les matières classiques ) que l'effort d'assimilation réalisé présente ( chez les élèves juifs autant que chez les Catholiques ) une corrélation patente.

Ces variations très significatives peuvent s'interpréter dans au moins trois registres.

Les élèves juifs minimalement « assimilés » ( surtout ceux qui acquièrent la magyarisation de leur nom pendant leurs études ) font partie des milieux sécularisés qui, sans nul doute, rejettent aussi le plus radicalement l'habitus traditionnel du judaïsme pieux comportant un rapport malaisé ou honteux avec le corps. Libérés probablement depuis longtemps ( pour la plupart ) des tabous du corps — une des grandes ruptures opérées par la modernité dans tous les groupes sociaux —, ils éprouvent de ce fait moins que leurs coreligionnaires encore traditionalistes des difficultés pour satisfaire aux exigences de l'institution scolaire relatives aux exercices sportifs.

Dépourvus d'entraves liées à la « mentalité traditionnelle », les élèves juifs magyarisés doivent en même temps s'affirmer concrètement face à des camarades porteurs d'autres traditions ( de la noblesse hongroise ou du militarisme nationaliste notamment ) dans le champ de la compétition scolaire. On comprend qu'ils soient poussés davantage que les coreligionnaires plus en retard sur le chemin de l'intégration à se faire valoir autant sur le terrain même du sport, plus propre aux valeurs de leurs « adversaires » du groupe d'accueil, que dans les « joutes de l'esprit », plus proches de leur héritage culturel collectif. L'excellence sportive au lycée pour des Juifs assimilés permet non seulement d'entrer à égalité « dans le jeu des autres », mais encore de prendre une importante revanche symbolique sur des dépréciateurs antisémites qui n'ont jamais manqué l'occasion d'agiter les stéréotypes des « Juifs faiblards » ou « couards », répugnant aux exercices physiques.

C'est finalement par cette même revanche symbolique que s'exprime le plus pleinement la conformité — que les « assimilés » souhaitent réaliser plus que d'autres et à tout prix — par rapport aux normes institutionnelles de l'Ecole et de la société hôte en général. De même que les vertus militaires manifestées par les Juifs ( pendant la lutte de libération nationale de 1848-49 ou dans les tranchées de la Grande Guerre ) sont méthodiquement mises en valeur dans les discours d'auto-défense du judaïsme hongrois, de même il y est souvent fait mention des grands sportifs juifs gagnant des médailles pour la gloire du pays dans les compétitions internationales. L'affichage même inconscient de la réussite en éducation physique pour les élèves juifs magyarisés participe aux comportements compensatoires qui renforcent ou autorisent la « bonne conscience des assimilés » surtout lorsqu'il s'agit d'affronter un environnement social hostile.

**Tableau 1**

**Les notes d'éducation physique selon le culte des élèves de toutes les classes dans les lycées des garçons à Szeged pendant la montée du fascisme, (1935-1943)\***

a) notes moyennes **		élèves juifs				autres élèves			
	1935/6	1,97				1,67			
	1938/9	2,09				1,74			
	1943/4	2,37				1,72			
b) notes	1	2	3	total	1	2	3	total	
1935/6	28	46	26	100	45,6	41,8	12,6	100,0	
1938/9	21	46	33	100	42,2	41,1	16,6	100,0	
1943/4	11	41	48	100	44,2	39,3	16,5	100,0	

\* Dépouillement des notes pour les années choisies d'après les listes des élèves par classes publiées dans les *Rapports annuels* des trois lycées des garçons de la ville de Szeged ( Lycées d'État Baross et Klauzet Lycée Municipal de la Congrégation Piariste ).

\*\* Les notes variant de 1 ( meilleure ) à 3 ( suffisant ) — 4 étant la note éliminatoire — la réussite relative se mesure à la proximité de la moyenne rapport à 1.

**Tableau 2**

**Les notes et les exemptions d'éducation physique dans les classes terminales des lycées de garçons à Szeged selon le culte, l'origine régionale et le caractère ethnique du nom (1880-1945)\***

		note moyenne	%	N d'exemptés
catholiques	de Szeged	1,56	7,2	952
	d'ailleurs	1,62	8,4	1.004
autres chrétiens	de Szeged	1,62	12,3	163
	d'ailleurs	1,76	12,7	197
	de Szeged	1,93	18,0	278
juifs	d'ailleurs	2,14	17,3	237
catholiques aux noms	hongrois	1,56	6,9	1.121
	allogènes	1,64	9,0	802
	hongrois	1,69	10,6	226
autres chrétiens aux noms	allogènes	1,72	15,5	129
	hongrois	1,96	21,2	193
juifs aux noms	allogènes	2,06	15,7	298

\* Voir notes du tableau 1.

Tableau 3

**L'évolution des notes moyennes et des proportions d'exemptés d'éducation physique selon le culte chez les élèves des lycées de garçons à Budapest depuis les années 1870 jusqu'à la fin des années 1920\***

	% d'exemptés			notes moyennes**		
	1873- 1884	1903- 1911	1923- 1930	1873- 1884 N	1903- 1911 N	1923- 1930 N
Catholiques		17,5	5,5	4,0	2,02 (297)	1,73 (1.599) (2.933)
Autres chrétiens		11,0	8,0	3,4	2,19 (89)	1,78 (668) (1.079)
Juifs		21,2	6,2	5,8	2,26 (308)	1,99 (1.777) (1.188)

\* Résultats d'enquête par le dépouillement de tous les registres d'inscription et de notation des élèves de chaque lycée en activité à Budapest aux dates concernées pour les classes terminales, initiales et de 4ème (quatrième année de scolarité dans les lycées à 8 classes). Les dates et les classes choisies correspondant à des cycles complets d'études secondaires. Par exemple l'enquête s'est portée sur la première classe des lycées en 1923, sur les classes de 4ème en 1927 et sur les classes terminales (8ème dans ce système) en 1930. Pour les décennies antérieures le dépouillement a été opéré pour chaque classe sur plusieurs années en raison de la petitesse relative des effectifs totaux pendant une année.

\*\* Les notes s'échelonnant de 1 (la meilleure) à 3 (passable) et à 4 (insuffisante, échec), la mesure de l'excellence est la proximité de la note moyenne par rapport à 1.

**Tableau 4**

**Notes moyennes en latin et en éducation physique des élèves des lycées de garçons à Budapest selon le culte et le caractère ethnique du nom depuis les années 1870 à la fin des années 1920\***

CATHOLIQUES		1,75	2,58	0,83	
au nom	hongrois	1,73	2,55	0,78	
	allemand	1,76	2,48	0,72	
	slave	1,82	2,68	0,86	
	autre étranger	1,71	2,68	0,97	
	« magyarisé »	1,48	2,63	0,77	
CALVINISTES		1,86	2,63	0,77	
au nom	hongrois	1,85	2,65	0,80	
	allogène	1,87	2,41	0,54	
LUTHERIENS		1,73	2,54	0,81	
au nom	hongrois	1,77	2,60	0,83	
	allemand	1,70	2,49	0,79	
	slave	1,68	2,48	0,80	
	autre étranger	1,76	2,50	0,74	
JUIFS		2,01	2,39	0,38	
au nom	hongrois	1,91	2,26	0,35	
	allemand	2,11	2,48	0,37	
	hébraïque	2,02	2,24	0,22	
	slave et autre	2,11	2,27	0,16	
	« magyarisé »	1,79	2,16	0,37	

\* Cf. remarques en bas du tableau 3. Etant donné les inégalités d'effectifs entre les catégories d'élèves selon le caractère de leur nom n'ont été retenues ici que les catégories un peu fournies dont la nature varie d'un groupe confessionnel à l'autre. C'est ainsi qu'il n'y a qu'une seule catégorie d'allogènes ( avec des effectifs d'ailleurs minimes ) chez les Calvinistes, la quasi-totalité de ceux-ci étant, on le sait, historiquement issue de souche magyare.

## Mentalité-identité d'archiviste : l'état de la profession en Hongrie<sup>1</sup>

### Les notions à traiter

Il est rare que l'on puisse trouver une étude ou un écrit polémique sur la mentalité ou l'identité professionnelle dans la littérature archivistique. Il semble que les archivistes n'aient pas parlé d'eux-mêmes, mais là n'est pas la vraie raison. Le développement et le changement de la *mentalité* — c'est-à-dire la façon de penser et l'ordre des valeurs professionnelles, culturelles et morales — se produisent en fait à un niveau beaucoup plus profond que celui des événements. C'est un processus qui dure des dizaines d'années, qu'il est difficile de saisir et de décrire sur la base de documents. Il n'est pas surprenant que des sujets auxquels correspondent des corpus bien définis soient l'objet d'études plus nombreuses. Prenons, par exemple, le cas de la législation archivistique : sa bibliographie est particulièrement fournie, et pourtant je suis persuadé que son rôle est souvent surestimé. Les meilleures lois sur les archives sont celles qui s'adaptent aux conditions sociales et professionnelles et ne visent pas à les transformer radicalement. Si les conditions matérielles et intellectuelles ne correspondent pas à ses stipulations, une loi ne sera pas respectée. La force organisatrice de la législation archivistique est, en outre, souvent surestimée, et, en comparaison, celle de la mentalité professionnelle sous-estimée. C'est peut-être en Allemagne, où des dispositions fédérales, communales, corporatives etc. réglementent les différents types de services d'archives, que la législation est la plus complexe et la plus complète à la fois. Pourtant les résultats témoignent du bon fonctionnement du système archivistique parce que la mentalité professionnelle et les traditions culturelles rendent possible la coordination et la coopération entre des groupes aux intérêts souvent différents. Autre exemple caractéristique, la Hongrie, où la loi sur les archives de 1969 est formellement en vigueur, mais pratiquement inapplicable parce qu'entre temps, la société a radicalement changé ( d'une part apparition d'un large secteur privé avec une législations sur les faillites,

<sup>1</sup> Ce texte est tiré d'une conférence faite à Paris le 22 juin 1994 au stage international technique d'archives organisé par le Comité International des Archives, dont le directeur exécutif, Charles Kecskeméti, ainsi que l'auteur de cet article, participe à un programme de recherche du CIEH, financé par le ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, sur la *Construction de la mémoire du XX<sup>e</sup> siècle en Hongrie*. Toujours dans le cadre de ce programme une étude menée par Lajos Körmendy avec l'aide de Paul Gradwohl sur les archives contemporaines hongroises est en voie d'achèvement.

des droits personnels, du pluripartisme, et d'autre part disparition du secteur étatique monolithique et de la dictature, modifications de la Constitution et des lois fondamentales avec lesquelles la loi sur les archives se retrouve en contradiction ). La communauté archivistique et la profession existent et fonctionnent, plus ou moins bien, malgré l'absence d'un cadre législatif adéquat, parce que la mentalité professionnelle des archivistes et d'autres groupes qui coopèrent avec eux est bien ce qui fait « bouger les choses » car elle représente une force considérable d'organisation du travail.

En analysant la mentalité d'archiviste, il faut être conscient du fait qu'il s'agit de « structures historiques » qui se forment et se modifient lentement, et qu'elles sont enracinées dans le passé. C'est la stratification et le contenu de la culture, notamment les traditions administratives et scientifiques, qui déterminent en premier lieu la mentalité des archivistes. ( Ces traditions sont naturellement déterminées elles-mêmes par une série de facteurs économiques, sociaux et politiques. ) Les conditions du présent contribuent aussi à modeler la mentalité, mais, même si elles pèsent fortement, leur effet ne se manifeste que tardivement, peut-être vingt ou vingt-cinq ans plus tard, ce qui peut constituer un piège interprétatif. Toutes les communautés professionnelles doivent s'adapter aux exigences, autrement dit répondre aux défis de la société en mutation. Mais les exigences peuvent changer d'un coup, c'est-à-dire beaucoup plus rapidement que l' « évolution potentielle » de la mentalité. Il ne faut pas que cette dernière « bouge » en synchronie avec les exigences sociales, puisqu'elle ne donne que le cadre des réponses, c'est à dire des actes et du fonctionnement de la communauté. Si ce cadre est adéquat aux nouvelles réponses demandées, la communauté, la profession est en mesure de se développer rapidement et d'acquérir une bonne, ou une meilleure position dans la société. Mais si le cadre est inadéquat, par exemple s'il est impossible d'implanter de nouvelles méthodes professionnelles à cause du conservatisme de la communauté, cela devient un grave obstacle interne qui empêche le développement de la profession et peut aboutir à la dégradation de son statut social.

On confond souvent les notions de *mentalité* et d'*identité*. Il est vrai que les deux termes coïncident en partie. L'identité résulte du processus d'identification, comme son nom l'indique ( dans la plupart des cas il y a même auto-identification ), et de formulation de valeurs professionnelles, culturelles et morales, ainsi que des tâches et du rôle à remplir dans la société. La mentalité, ne correspond, elle, qu'aux dimensions professionnelle, culturelle et morale citées plus haut. L'identité est également importante en ce qu'elle peut donner conscience et cohérence à la communauté, et rendre possible la connaissance de soi-même, ce qui est nécessaire pour améliorer, développer la mentalité. Enfin, elle est indispensable, parce qu'aucune communauté professionnelle ne peut exister sans priorités à suivre dans le travail quotidien. Il peut toutefois se produire que la communauté en tant que telle n'ait pas encore effectué ce travail conscient d'auto-identification et de formulation. Dans ce cas, ce sont des individus ou de petits groupes appartenant à la communauté qui tentent de le faire, probablement sans le décrire, mais puisqu'il n'y a pas de consensus à ce sujet, on dit que la communauté a une identité fragmentée et confuse.<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Malheureusement ce type de situation a régné en Hongrie comme on le constate dans un débat entre archivistes hongrois sur cette question. Voir les articles parus en 1986 et en 1987 dans la revue *Levéltári Szemle*.

## Le développement de la mentalité d'archiviste en Hongrie

Les archives hongroises ont une longue tradition. Les archives du royaume ( *Archivum regni* ) ont été fondées par une loi de 1723. Le début de l'histoire moderne de l'archivistique hongroise date de 1874, avec la fondation des Archives nationales de Hongrie. Les soixante-dix années qui suivirent la fondation furent décisives du point de vue de la mentalité professionnelle. Les Archives nationales ont dominé cette période, bien qu'il existât aussi des archives départementales, où le service était constitué dans la plupart des cas d'un archiviste et d'un rédacteur-magasinier. Les archivistes de l'institution nationale servaient sans doute aucun de modèles à la communauté. Après sa fondation, on a commencé à y concentrer les archives des anciennes institutions féodales restées en place jusqu'à 1867, et remplacées alors par des ministères. ( Entre 1911 et 1923, un bâtiment moderne a été construit pour cette collection. ) Aux Archives nationales on s'est moins soucié des archives contemporaines que des documents historiques, parce que le service n'était guère alimenté par les ministères. Cette institution employait surtout des historiens, qui avaient donc une mentalité d'historiens-archivistes, et considéraient que l'archiviste avait avant tout à préserver et exploiter les documents historiques.<sup>3</sup>

Après 1945, le Parti communiste ayant pris le pouvoir a tout centralisé, y compris les archives. En 1950 fut fondé le Centre national des archives, qui dirigeait tout et disposait d'un pouvoir presque absolu. Un directeur investi de pouvoirs étendus a été également nommé à la tête des Archives nationales de Hongrie. Mais les directeurs étaient d'excellents experts. Ils ont cherché à mettre en pratique l'archivistique moderne de l'époque. Ils ont créé un réseau d'archives départementales ( 1951 ) avec le personnel approprié. ( Par voie de conséquence, l'importance relative des Archives nationales a diminué. ) Les fonds abandonnés ou nationalisés ( fonds familiaux ou d'entreprises ) ont été collectés, les documents ont été traités selon le classement, la description et la cotation standardisée. Dans les années cinquante et soixante les Archives nationales ont publié plus de soixante volumes d'instruments de recherche ( répertoires, inventaires ), et chaque service d'archives départemental a produit un petit volume d'état sommaire des fonds, établi d'après des normes nationales. Les documents étaient classés, classifiés, catalogués et décrits, si bien que le public pouvait savoir quels documents étaient conservés dans les archives. Cet ensemble de résultats a représenté un grand progrès de l'archivistique hongroise, les deux décennies dont il est question furent l'âge d'or de la communauté, du point de vue strictement professionnel. On peut se demander si le mérite en revient au régime communiste. Je dirais plutôt que c'est celui des archivistes dirigeants qui ont reçu du régime autoritaire les moyens de réaliser leurs idées.

En Hongrie, la fin des années soixante fut marquée par des réformes économiques, politiques et administratives. La vague des changements a touché également les archives. En 1969 le gouvernement a publié deux décrets sur les archives, complétés en 1971 par un arrêté du ministre de la Culture ; ces dispositions réglementèrent le

<sup>3</sup> Une étude d'Iván Borsa à ce sujet va paraître dans le prochain numéro de *Levéltári Közlemények*. L'auteur a bien voulu me faire part de ses conclusions.

fonctionnement des archives pour les vingt années suivantes.<sup>4</sup> Le modèle décentralisé succédant au modèle centralisé, les services départementaux devinrent pratiquement indépendants de la Direction des archives qui succéda au Centre national des archives, ils dépendirent désormais des comitats ( départements ).

Le bilan de ces deux décennies est assez contradictoire. Il y a eu sans nul doute des éléments positifs : les fonds, le budget, le personnel des services d'archives départementaux se sont accrus ( la plupart des services départementaux ont vu leur personnel doubler ). Mais on ne peut passer sous silence les aspects négatifs : la technique professionnelle a cessé d'évoluer, les travaux étaient souvent accomplis sans principes professionnels élaborés, on faisait de moins en moins de classement, de tri ou de descriptions, on publiait à peine ( le dernier instrument de recherche publié est dans certains cas l'état sommaire des fonds paru au début des années soixante<sup>5</sup> ). Malgré tout, on ne peut pas dire que les archivistes des années soixante-dix et quatre-vingts n'aient rien fait. Ils ont publié de nombreuses études historiques, concernant surtout l'histoire locale.

La mentalité d'historien-archiviste triomphait à nouveau, malgré le fait que les conditions professionnelles lui étaient moins favorables qu'avant la deuxième guerre mondiale : en effet, quantitativement l'importance des archives historiques avait diminué et celle des archives contemporaines augmenté. Cette contradiction apparente peut être résolue par l'explication suivante : l'administration ( par exemple celle du comitat ) en tant qu'autorité de tutelle ne se préoccupait pas du travail archivistique ; en revanche, l'archiviste offrait quelque chose d'intéressant à l'administration : il contribuait d'une part à créer l'image de la communauté ( par exemple, celle du comitat ) et d'autre part en élever le prestige. Bref, il consacrait ses activités ( en particulier ses publications ) au domaine de l'histoire, et l'administration acceptait ce détournement dont elle tirait profit.<sup>6</sup>

Les aspirations de l'archiviste et les besoins de l'administration coïncidaient, ce qui fut à la fois la cause du relatif succès matériel ( budget ) et du déclin professionnel. Il faut dire que beaucoup d'archivistes hongrois, ont, pendant ces deux décennies, estimé que leur travail d'archiviste était devenu mécanique, et qu'il n'avait pas le temps de se consacrer à la science, c'est-à-dire l'histoire. Car les services d'archives étaient devenus des bureaucraties elles-mêmes en contact, cohabitant avec l'Administration et ses organismes. De plus les travaux archivistiques proprement dit effectués sur les archives contemporaines ( contrôle des organismes producteurs des fonds, tri, classement, description ) n'avaient aucune base scientifique. On ne trouve, dans les revues professionnelles que quelques rares contributions sur le sujet, et aucun débat. Les archivistes agissaient donc selon leur bon vouloir individuel, et dans la plupart des cas, assez mécaniquement, ce qui ne pouvait leur donner de réelle satisfaction profession-

<sup>4</sup> Le décret-loi n° 27 de 1969, le décret du Conseil des ministres n° 30/1969 ( IX.2. ) ( kormányrendelet ) et l'arrêté n° 130/1971 ( M.k.10 ) MM du ministère de la Culture.

<sup>5</sup> Les Archives nationales de Hongrie faisaient exception, on continuait, à une cadence de plus en plus ralentie, à y publier des instruments de recherche.

<sup>6</sup> La plupart des services d'archives départementaux publiaient régulièrement des annuaires ou des recueils de textes sur le passé des comitats, contenant des études d'histoire locale, et les comitats étaient toujours prêts à financer ces publications.



nelle. On comprend pourquoi seule la perspective d'intervenir en tant qu'historien a semblé offrir une ouverture vers l'activité scientifique.

Pour bien comprendre l'état actuel des archives hongroises, il faut examiner les effets du système sur les archives. Notre point de départ sera la constatation qui précède : l'administration ne se préoccupe pas du travail archivistique. Le public non plus. Pourquoi ?

### **Le socialisme ( communisme ) et les archives**

Dans la partie précédente, j'ai évoqué certains mérites du régime socialiste dans le développement archivistique. Il ne s'agit pas d'une particularité hongroise, il en a été de même dans d'autres pays d'Europe de l'Est. Dans les pays où les archives n'existaient pas ou étaient peu développées, l'organisation d'un système général d'archives a constitué un grand progrès. Par ailleurs, la comparaison avec l'activité archivistique de pays occidentaux permet de dégager d'autres traits caractéristiques.

Le domaine d'activité des archivistes de l'Est était plus étendu et plus varié que celui de leurs collègues de l'Ouest. La raison en est simple : entre 1945 et 1950, dans toute la région, le pouvoir nationalisa tout ou presque, la terre, les usines, les banques, les immeubles. Les administrations locales ( par exemple les villes et les communes ) cessèrent d'être autonomes. Les associations et les partis politiques ont été dissous, les Eglises éliminées de la vie publique. Les Archives nationales et départementales ont alors vu affluer les archives de familles importantes, les fonds des entreprises et des banques nationalisées, des archives municipales, les fonds des associations, des partis politiques et des Eglises.<sup>7</sup> D'autre part, puisque les entreprises, les banques, les administrations locales etc. étaient surveillées par l'Etat, la gestion de leurs documents et leurs archives courantes étaient contrôlées par les archivistes d'Etat ( à quelques exceptions près, tous les archivistes étaient fonctionnaires d'Etat ). Cela signifie que la majorité de la production de documents du pays était sous le contrôle des archivistes.

Cette constatation peut amener à conclure que les archivistes avaient tout en main — le matériel, c'est-à-dire les documents, ainsi que des moyens puissants, c'est-à-dire le pouvoir et un système qui couvre tout — pour réaliser l'archivistique idéale. Mais en dépit de cette conclusion logique, les faits montrent que la cause des archives dans tous les pays d'Europe de l'Est, au-delà de différences notables, était dans un état arriéré. Il serait inutile de citer des données statistiques comparatives, parce qu'elles sont trompeuses. Les nombre de kilomètres de documents, de caméras pour microfilmage, de volumes publiés etc. ne montrent pas ce qui est le plus important, la qualité du travail archivistique, la qualité des documents choisis pour conservation permanente, l'ordre des documents dans les fonds et dans les services d'archives, le contenu informatif des instruments de recherche etc. Mais ceux qui ont visité plusieurs services d'archives à l'Est et à l'Ouest ont pu immédiatement constater la différence. En bref,

<sup>7</sup> Dans la plupart des pays, les fonds des partis politiques ont été versés dans des archives « sûres », en Hongrie, aux archives du Parti Communiste qui ne tombaient pas sous le coup des décrets et de l'arrêt mentionnés ci-dessus.

les archives de l'Est étaient vouées au sous-développement à long terme, parce que plusieurs facteurs en entravaient le développement. Ces facteurs sont les suivants :

*1. Le manque de démocratie*

Dans ce qui précède, nous avons parlé de la nationalisation, qui fut en fait une confiscation, puisque rien ne venait en compensation ni réparation. Une grande masse de documents, certificats ou autres justifiant la propriété ont alors perdu leur valeur probante.

Les communistes ayant mis fin à la séparation et à l'indépendance des pouvoirs, les tribunaux dépendaient désormais de l'exécutif. Personne n'osa plus poursuivre un ministre ou un haut fonctionnaire communiste, parce qu'un tel procès, les preuves n'ayant aucune valeur, aurait été sans espoir. Ceci montre également l'absence de valeur probante des documents.<sup>8</sup>

Il est très intéressant que ce mécanisme eût fonctionné même sans arbitraire. Dans les années soixante et soixante-dix le régime hongrois était relativement libéral, également dans le domaine économique. Mais la concurrence n'existait pas, tous les organismes économiques se trouvaient dans une position de monopole. Les acheteurs étaient à la discrétion des fournisseurs, et n'osaient jamais agir contre eux. La violation de stipulations de contrats de la part des fournisseurs était un cas banal sans conséquences juridiques, donc les documents (contrats) n'avaient pas de valeur probante.

Le problème des dossiers secrets relevait d'un autre aspect du manque de démocratie. Plus le régime était arbitraire, plus grand était le nombre de documents déclarés secrets. En Hongrie, les années cinquante et soixante furent la pire période de ce point de vue : une partie considérable des documents créés fut déclarée confidentielle. L'explication de ce phénomène est très simple : l'appareil d'État voulait d'une part empêcher que les citoyens puissent connaître le fonctionnement de ses organes, d'autre part cacher la responsabilité des fonctionnaires. Les dossiers secrets étaient mis à part et retenus lors des versements, et, s'ils étaient versés aux archives, leur communication était interdite. Par conséquent, le principe de provenance était lésé d'abord parce que les documents confidentiels étaient gérés séparément et coupés de leur contexte documentaire. Et ensuite parce que les documents importants étaient inaccessibles dans les archives, ce qui ôtait tout intérêt à la recherche dans les fonds contemporains.

Ceci nous amène au problème de la communication des documents d'archives. La double norme était fréquente dans les archives hongroises. Il y avait un règlement public assez libéral, et un règlement non public<sup>9</sup>, beaucoup plus détaillé et restrictif. La communication des fonds datés d'après 1918 était difficile, celle des documents postérieurs à 1945 assez rare.

La conséquence de ces faits (le manque de valeur probante, les dossiers secrets et

<sup>8</sup> La relation entre l'absence de valeur probante et le déclin des archives en Europe de l'Est a été démontrée par Charles Kecskeméti dans une étude parue sous le titre « Levéltári változások Kelet-Európában » in *Levéltári Közlemények*, n° LXIII/1-2, 1992.

<sup>9</sup> Encore aujourd'hui il est impossible de publier les documents secrets doublant les normes officielles.

les obstacles à la communication ) aboutit à ce que l'État, le public et les archivistes eux-mêmes considèrent les archives comme un dépôt de documents historiques, de papiers anciens, bien qu'on y conservât également des documents contemporains. L'État et le public toléraient que les archivistes se soucient peu des archives contemporaines, ou qu'ils les négligent. Il n'y avait de protestation ni de la part des organismes, ni de la part des chercheurs.

En même temps, les choses se passaient de manière différente en Europe de l'Ouest. Les services d'archives y collectaient des documents de plus en plus récents ( les archives intermédiaires en sont un exemple marquant ), le travail des archivistes était intégré à l'administration publique ( voir le rôle des collègues américains dans le *records management* des organismes ou la fonction des *missions* en France ). Dans les pays occidentaux, les administrations et les archives étaient et sont sous le contrôle ( exercé par voie d'élections, des tribunaux et de la presse ) de la société.

La conséquence de ces tendances divergentes fut à long terme que les archives de l'Europe orientale furent considérées comme moins importantes ( papiers anciens ), et que leur valeur sociale diminua.

## 2. *La pauvreté*

Il s'agit d'une pauvreté relative par rapport aux pays occidentaux. Mais les archives de l'Est étaient également pauvres dans leurs propres pays, ce qui nuisait aussi à leur prestige, dont la médiocrité, en retour, ne favorisait pas l'accès à des ressources accrues. Si le pays est pauvre et le prestige de la profession bas, les demandes de celle-ci sont toujours satisfaites en dernier. C'est la raison du peu de dotation en constructions nouvelles, en équipements, et de la modicité des salaires. Ce dernier point, ainsi que les mauvaises conditions de travail aggrava la position de la communauté qui ne pouvait pas attirer de main d'œuvre qualifiée, ce qui contribuait encore à dégrader la qualité du travail. Les facteurs négatifs s'aggravaient.

## 3. *L'isolement professionnel*

Il est hors de doute que les archives de l'Europe de l'Est étaient isolées de l'Ouest. Les voyages étaient souvent le privilège des directeurs. Par ailleurs, peu d'archivistes possédaient une langue étrangère. Les archives ne connaissaient pas les méthodes modernes, elles ne disposaient ni de moyens matériels ( magasins ), ni de ressources humaines pour traiter les problèmes posés par l'afflux de documents, dont il fallait pourtant bien faire quelque chose. Ils furent laissés sur place dans les organismes dont ils émanaient. Au début des années quatre-vingt-dix, il restait en Hongrie environ 100 km de documents dans diverses institutions ( 250 km étaient alors conservés dans les archives d'État ).<sup>10</sup> Mais on ne peut pas dire que les documents versés aux dépôts aient

<sup>10</sup> Voir « A privatizáció és a levéltárak » — Nemzetközi szakmai konferencia Budapesten, in *Levéltári Szemle*, 1992/1, p. 17.

été bien traités. L'étude détaillée de l'administration, de la société et de l'économie, l'analyse des fonctions et des tâches de ces organismes, l'échantillonnage etc. ont été faits superficiellement ou pas du tout. Dans certains pays de l'Est, le principe de provenance, la base même de la profession, n'est pas encore perçu dans sa dimension véritable par tous les archivistes.

\*

Voilà donc le bilan du socialisme du point de vue des archives. En 1989, les pays de la région ont subi de grands changements qui ont profondément affecté le domaine des archives. La situation s'est trouvée modifiée. Selon les domaines tout a changé en quelques semaines, mois ou années. Ce fut et c'est encore un grand défi pour les gestionnaires d'archives. Reste à savoir s'ils sont capables de répondre aux nouvelles exigences.

### **Les archives hongroises après 1989**

Certains historiens disent que le socialisme ne fut qu'une tentative de modernisation, une tentative pour accélérer le développement socio-économique. Nous connaissons bien le résultat : la faillite — entre autres — de l'économie. Après le tournant de 1989, les grands systèmes de redistribution se sont effondrés, et la concurrence des produits et des prestations a frappé les entreprises. Selon certaines estimations, 60% des entreprises hongroises ont été en faillite, le sont ou le seront dans quelques années. La plupart d'entre elles sont ou seront liquidées. ( Les statistiques hongroises ne sont pas les pires, d'autres pays de la région sont dans une situation similaire ou parfois pire ). Ces entreprises possèdent des documents dont le sort constitue un des plus grands soucis des archives des pays d'Europe de l'Est.

Depuis deux ans, la Hongrie dispose d'une loi sur la faillite qui statue sur les documents des entreprises liquidées : ils doivent être transférés aux archives compétentes. Le classement et le tri doivent en être effectués aux frais de l'entreprise selon ses disponibilités avant le versement. Les conditions légales et juridiques sont données, il ne manque « que » l'espace et les méthodes modernes d'archivage. Le temps aussi fait défaut : les faillites se suivent sans discontinuer et les documents ne peuvent pas rester au siège des entreprises liquidées. La politique imposée aux archives hongroises consiste à accueillir le plus possible de documents, on doit souvent les entreposer dans des magasins loués, et leur traitement aura lieu plus tard.

Le nouveau gouvernement, élu démocratiquement en 1990, s'est aussitôt employé à rétablir la valeur de la propriété privée au moyen de privatisations ou, dans une faible mesure, de reprivatisations. Il a décentralisé et démocratisé l'administration publique locale, rétabli la liberté d'association. Les effets de ces changements sur les archives sont de même nature que ceux qui se sont produits entre 1945 et 1951, mais en sens contraire :

- le champ d'acquisition des archives d'État se rétrécira : une grande partie des archives économiques en sortira, ainsi que, probablement, les archives familiales ;
- une partie des documents transférés aux archives après la prise du pouvoir par les communistes doit être rendue aux propriétaires d'origine ou à leurs successeurs

( archives familiales, fonds des entreprises, des associations et des partis politiques, archives ecclésiastiques ) ;

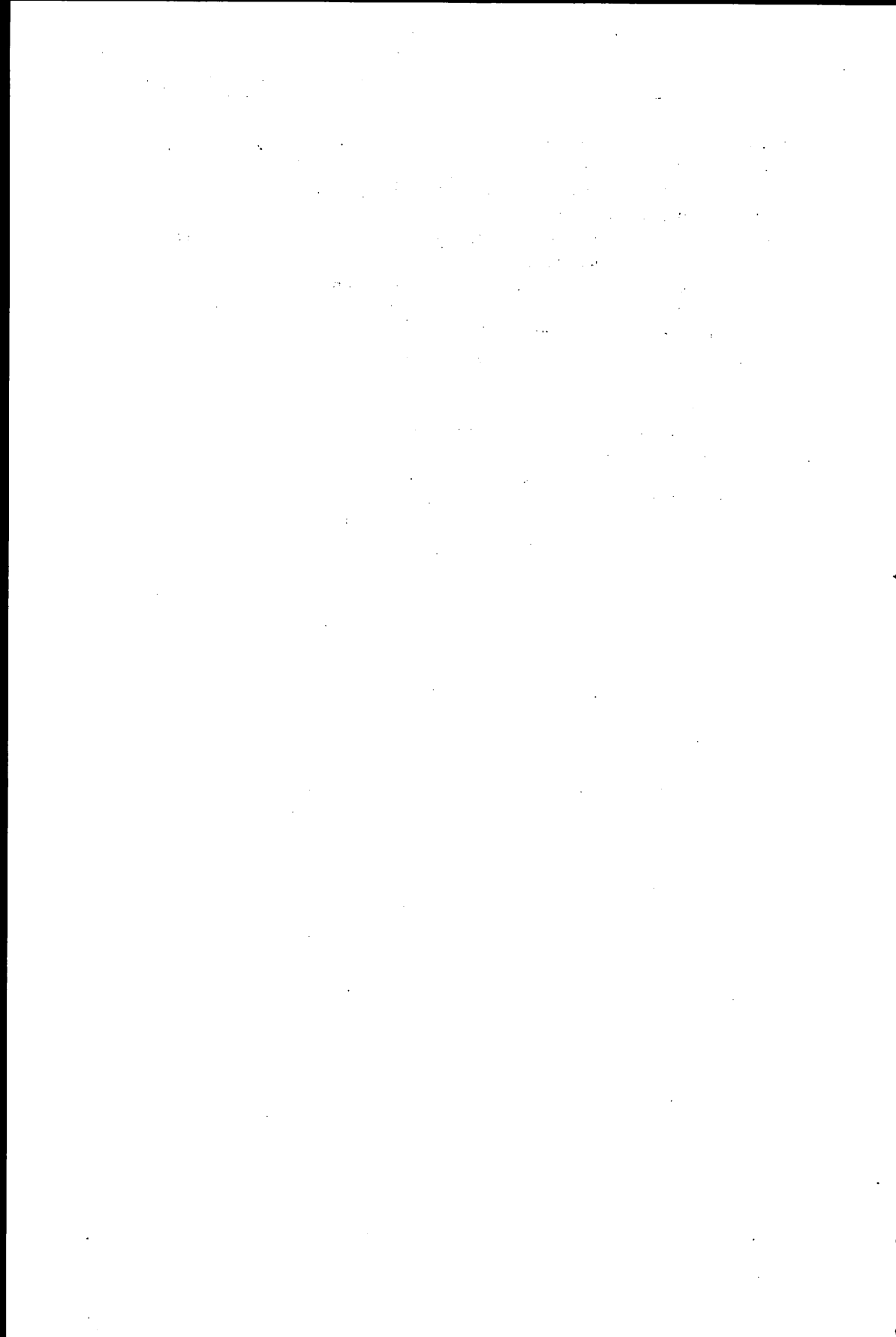
— on peut prévoir la création de nouveaux services d'archives ; plusieurs villes, municipalités et communautés fonderont leur propre service. ( Le problème est qu'actuellement, les fonds municipaux se trouvent dans les archives d'Etat, et le partage des fonds [documents] peut donner matière à discussion ).

Les archivistes hongrois, comme leurs collègues des autres pays de la région, font face à des problèmes très délicats. Prenons par exemple le cas d'une entreprise privée à l'origine, nationalisée en 1947, puis privatisée en 1992. Il s'agit d'un fonds dont le début est privé, sa continuation ( 1947-1992 ) appartient à l'État et les nouveaux documents à la firme privée.

Dans la partie précédente, on a parlé en détail de la dévaluation de la profession archivistique pendant le socialisme. Après 1989, on constate en Hongrie un changement radical dans ce domaine. La cause principale en est l'augmentation de la valeur probante des documents. Etudions un exemple concret. Les cinq dernières décennies de l'histoire de la Hongrie ont été singulièrement mouvementées : régime autoritaire de droite, deuxième guerre mondiale, lois sur les Juifs, holocauste, captivité, régime autoritaire de gauche, travaux forcés, procès politiques, nationalisations, révolution de 1956, répression ... Il n'y a guère de familles qui n'aient été victimes d'un de ces événements. La nouvelle démocratie voudrait compenser financièrement les préjudices et les torts subis sous les régimes précédents. Plusieurs lois de compensation ont été adoptées. Mais pour justifier leurs droits à une compensation, des milliers de citoyens se présentent aux archives pour trouver les documents concernant les biens confisqués, nationalisés, la captivité etc. Le public, la société a ainsi découvert que les archives existaient et qu'on y conservait des documents de haute importance. ( Par ailleurs, cet afflux de demandes représente un fardeau écrasant pour les archives, dans certains services, le nombre de communications a été multiplié par 15. )

Ces dernières années, le prestige des archives a donc considérablement augmenté. Les archives hongroises peuvent-elles tirer profit de cette occasion historique ? L'afflux des demandes liées à la « compensation » n'a pas donné lieu à des expériences entièrement positives. Les archivistes auraient pu communiquer beaucoup plus de documents si le tri en avait été effectué auparavant de manière plus professionnelle, si les fonds conservés avaient été mieux classés, si les instruments de recherche avaient été plus appropriés etc. A mon avis, il faut à la communauté encore cinq ou six ans pour prouver l'importance de son travail. S'ils y parviennent, les archivistes hongrois se trouveront alors à égalité avec leurs collègues occidentaux, ce qui signifiera des ressources financières accrues, davantage de bâtiments, d'équipements, et de meilleurs salaires. ( Ce n'est pas par hasard que trois grands bâtiments d'archives sont en cours de réalisation en 1994<sup>11</sup>, alors que durant les 40 ans de socialisme, un seul a été construit. ) Mais en cas d'échec, la profession risque de se voir cantonnée à son sort des années socialistes, avec en prime la sensation accrue du décalage par rapport aux collègues occidentaux.

<sup>11</sup> Archives du Comitat de Bács-Kiskun, Archives nationales de Hongrie, Archives municipales de Budapest.



## Árpád Göncz, dramaturge

C'est un lieu commun de dire que la littérature hongroise — y compris la littérature dramatique — a toujours été très étroitement liée à l'histoire de la nation, et ceci non seulement du point de vue de la thématique, de la vision du monde, mais aussi de la réception même. Dans toute l'Europe centrale, les rapports de l'individu et de l'histoire paraissent plus compliqués, plus durs que dans les pays occidentaux. L'individu y est plus directement livré aux forces de l'histoire, son état déterminé par l'histoire semble être plus fatal. Nombre de « grands sujets » de la littérature hongroise du vingtième siècle ont traité ces rapports, ce qui crée des paradigmes littéraires adéquats aux conditions historiques et sociales.

Dans les années cinquante, les auteurs dramatiques mettaient en scène des héros historiques afin qu'ils servent d'exemples moraux, de représentants de la nation, capables de transformer les circonstances humaines. Ils étaient représentés d'une manière romantique et souvent didactique, comme des êtres susceptibles de légitimer et de justifier les buts politiques du pouvoir de l'époque. A partir des années soixante, avec la disparition de la pression directe de la dictature, le récit « historique » se transforme en discours parabolique : les événements et les héros historiques ne jouent qu'un rôle secondaire, subordonné, pour exprimer les idées de l'auteur sur le présent, la situation actuelle. D'autre part, à partir de cette époque, on pouvait parler librement des événements du passé récent, c'est-à-dire de la guerre ou de la dictature, dont la problématique morale était toujours vivante. Les traits caractéristiques de ce paradigme sont la rétrospectivité, le geste moral et la réflexion rétrospective morale du héros. Ces œuvres présentent l'individu « jeté dans l'histoire », dans des situations où il est contraint de prendre des décisions graves. Il doit choisir entre le bon et le mauvais côté, entre l'activité et la passivité, et doit subir les conséquences de ses décisions.

Ce héros n'est pas toujours « héroïque ». Il est parfois le « Hongrois anonyme », comme le nomme Árpád Göncz dans un de ses essais : « A quoi se reconnaît le Hongrois anonyme de mon âge, qui a déjà vécu plus de soixante ans ? Essayons de tracer son portrait à la manière dont la police fait d'ordinaire celui des criminels anonymes, selon le signalement tantôt concordant, tantôt divergent des témoins. Ce Hongrois a perdu au moins six années de sa vie, s'il n'a pas été enterré dans cette terre glacée d'Ukraine où il a marché, les pieds gelés dans ses godillots aux semelles minces, près de 1200 lieues, en lutte permanente, et, si, n'ayant pas été fait prisonnier de guerre, il est parvenu à rentrer chez sa mère, auprès de sa femme et de son enfant, s'il en avait. »

L'histoire de cet homme continue : après quelques années de tranquillité, sa vie a été bouleversée par les nationalisations, les déportations, les persécutions politiques. Le Hongrois anonyme a dû choisir : ou bien il désavoue ses propres idées, sa propre conviction politique, ou bien il sera déporté ou emprisonné. S'il voulait éviter tous ces ennuis, il a dû apprendre à mentir sans cesse. Après la mort de Staline, l'obscurité politique commença à se dissiper, puis survint 1956. Après la chute de la révolution, le Hongrois anonyme, s'il n'était pas mort au cours des luttes ou s'il n'avait pas été emprisonné, s'est vu contraint de se retirer en « émigration intérieure » et de se taire. La situation politique ne changera qu'à l'issue d'un long et difficile processus.

L'œuvre dramatique d'Árpád Göncz, composée de six pièces, représente ces tendances historiques générales que nous venons d'esquisser brièvement, tout en constituant un paradigme dramatique tout à fait original. L'intention et l'inspiration historiques sont primordiales et déterminantes dans ses pièces. « Pourquoi écrit-on des pièces de théâtre ? Pour qu'on puisse tousser si un morceau de l'histoire nous est resté en travers de la gorge », dit-il. C'est l'occasion de pouvoir surmonter sa propre situation, d'avoir une perspective élargie sur l'histoire dont on est à la fois victime et participant actif. L'histoire est en même temps la biographie de l'individu, et la biographie personnelle est un fil du tissu de l'histoire. Le destin individuel fait par conséquent partie du destin collectif. Il existe des variantes dans la vie du Hongrois anonyme, mais les principales étapes, les tournants décisifs en sont les mêmes, ils sont tout aussi inéluctables.

Ainsi, quand on parle de l'intention historique des œuvres de Göncz, on parle aussi d'une intention personnelle et biographique. En réalité, il a d'une part été contraint de supporter toutes les vicissitudes de ce siècle, mais il a aussi choisi délibérément de prendre une part active et consciente aux événements, à la guerre aussi bien qu'à la révolution. Ses expériences vécues ont fourni plus d'un sujet à ses œuvres. Cependant, les faits de sa vie apparaissent dans ses nouvelles et ses pièces à un niveau distancé, et privés de traits subjectifs. Son rapport aux événements auxquels il a participé a toujours été une attitude objective et distancée, celle d'un observateur qui veut être indépendant de sa propre situation, pour grave et désespérée qu'elle soit. Ainsi ses expériences personnelles prennent-elles corps dans ses œuvres en laissant libre cours à la réflexion, aux argumentations et conclusions intellectuelles. « Au fond, je suis une nature pudique », répond-il à un journaliste qui l'interroge sur ses expériences de prison. C'est pour cela qu'il est prédestiné, nous semble-t-il, à cultiver en premier lieu le genre dramatique, le genre le moins subjectif, sans narrateur, par excellence polyphonique et argumentatif, susceptible d'exprimer l'essence ambivalente et polyvalente des phénomènes et de mettre en forme littéraire définitive les expériences vagues et subjectives de l'individu.

La *Comédie pessimiste*, écrite en 1986, peut être considérée comme le résumé le plus complexe et le plus cristallisé de la vision de l'auteur sur l'histoire du vingtième siècle. Il y a concentré toutes ses expériences et ses connaissances sur le Hongrois anonyme. Le titre même de la pièce permet des associations littéraires et historiques : il nous rappelle une autre pièce, la *Tragédie optimiste* du dramaturge russe V. Vičnievski. Celle-ci présente l'histoire d'une femme, commissaire bolchevique pendant la guerre civile russe, qui combat âprement les contre-révolutionnaires et lutte pour la



victoire des idées communistes. Elle perd la vie dans cette lutte, mais sa mort ne paraît pas tragique dans la pièce, parce que son sort est présenté comme un exemple, il « montre le chemin de l'avenir », selon la phraséologie de l'époque.

C'est cet avenir qui apparaît dans la *Comédie pessimiste*, amer contrepoint de l'autre pièce. Les pensées, les souvenirs et les monologues intérieurs du personnage principal reflètent la succession des décisions et des choix moraux qui ont conduit au présent scénique, un peu à la manière des drames analytiques qui cherchent les antécédents d'un état actuel. La présentation du monde interne et du temps subjectif rapproche pourtant la pièce du surréalisme : la vision scénique est organisée par la réalité vécue et imaginée, par les songes et les désirs. Vivants et morts de trois générations sont présents sur scène, dans la chambre d'Iza, le personnage principal de la pièce. Les trois générations impliquent trois attitudes, trois stratégies mises en œuvre contre les forces de l'histoire. C'est le respect absolu des lois, sans considération morale, qui caractérise l'attitude des grands-parents, ils ne veulent rien d'autre que survivre au déroulement de l'histoire. Le mari de leur fille, tué dans le « goulag » hongrois, s'était engagé dans les luttes sociales et avait accepté les conséquences de ses décisions d'ordre moral. D'autres personnages de son âge représentent des attitudes opposées, ils préfèrent survivre à tout prix, même au prix de trahisons et de compromis moraux. La fille d'Iza, représentante de la génération la plus jeune, voudrait se libérer des liens de l'histoire qui déterminent de façon absolue la vie de ses parents. Elle voudrait vivre sa propre vie dans un monde indépendant de l'histoire.

Mais cette indépendance est-elle réellement possible ? Comment l'individu peut-il parvenir à sa véritable identité ? En acceptant ou en refusant la détermination de l'histoire. Ce sont autant de questions cardinales que posent les pièces d'Árpád Göncz. Au fond, il ne veut ni résoudre ces questions, ni juger ses personnages ; il veut seulement poursuivre un dialogue permanent. La structure d'idées de ses pièces suit toujours un processus de confrontation, une confrontation à la fois intérieure et extérieure. Les situations dramatiques condensent le résultat définitif d'un processus passé où les personnages sont contraints de faire le bilan de leur comportement. Ils font des réflexions, des révisions, des « comptes et inventaires » rétrospectifs. Toujours avec rigueur, avec conséquence, suivant une argumentation plus intellectuelle que sentimentale. Les situations dramatiques de *Médée hongroise* ( 1976 ), de *Bilan* ( 1986 ) ou des *Grilles* ( 1968 ) forcent les personnages à prendre des décisions définitives pour leur avenir. Ces situations semblent donc constituer des points de cristallisation : elles condensent les effets du passé et conduisent vers l'avenir, c'est-à-dire déterminent le destin futur du héros.

L'homme doit choisir lui-même son destin, c'est ce que suggère cette situation dramatique ; il est toujours possible de choisir entre le bon et le mauvais côté. Emmanuel, le héros des *Grilles*, libéré par le dictateur après avoir passé dix ans en prison, pourrait profiter de la consolidation politique et vivre comme tout le monde avec sa femme dans l'appartement élégant que lui a offert le « Président », son ancien camarade. Il demeure cependant intransigeant, ou plutôt il suit sa propre destinée : il ne renonce pas à son identité, car il est resté toujours inchangé, même en prison et sous la torture. C'est l'attitude de Médée qui telle un tribunal se met en accusation ainsi que son mari. Elle dresse elle aussi un « bilan », en analysant avec fureur la trahison de son

époux, en s'examinant avec une logique impitoyable et cruelle. Puis elle choisit la vengeance et la mort comme l'unique possibilité qui lui reste.

Dans *Bilan*, deux destins opposés se rencontrent et se confrontent. L'héroïne voudrait oublier tout son passé et quitter son destin comme on quitte un manteau, mais il lui faut se rendre compte que c'est impossible. Elle ne trouve pas la liberté en Amérique, où elle reste une étrangère même pour sa propre fille. « Ici ( en Hongrie ), il y a partout des barrières, dit-elle, pour qu'on ait quelque chose à franchir. Là-bas, il n'y a pas de barrières. Mais il y a entre les maisons ou les êtres une frontière invisible que tu ne peux pas traverser si on ne t'y invite pas. Autrement, tu peux crever librement. » Elle en peut pas, elle n'ose pas changer de vie, elle reste l'étrangère. Selon l'autre personnage de la pièce, il y a un déterminisme dont les liens ne sont pas indéchirables, grâce à la présence d'un ADN, non biologique, mais disons, moral : le code génétique d'une communauté. C'est précisément la reconnaissance et l'acceptation de ce code qui rend le héros libre, c'est ce qui lui permet de garder son identité même dans les conditions peu favorables du socialisme.

Dans *Grilles*, la première pièce du dramaturge, inspirée par ses expériences de prison, une autre question se pose, celle de la liberté et de la relativité de la liberté individuelle. Cette pièce, comme le théâtre absurde de l'Est en général, exprime d'une manière grotesque le paradoxe de l'être dans cette partie de l'Europe. Elle se déroule dans un espace et un temps abstraits, et présente une situation paradoxale où la liberté n'existe que derrière les grilles de la prison ou de l'hôpital psychiatrique. L'auteur y exprime sa conviction qu'il existe malgré tout un domaine inaccessible aux dictateurs : la réalité intérieure de l'individu, qui peut rester intacte, à l'abri des manipulations du pouvoir. Le héros de la pièce, emprisonné par un ancien camarade, choisit de rester prisonnier et d'écrire librement, quoique pour lui-même, et sur des feuilles de papier toilette.

Dans cette pièce, Göncz présente très distinctement les rapports psychologiques entre le prisonnier et son gardien, entre persécuté et persécuteur. La situation en est presque archétypique : « La description du mécanisme de l'interrogatoire dans les *Grilles* est la traduction d'un chapitre d'un manuel de l'Inquisition médiévale », dit l'auteur dans l'interview mentionnée. Ces deux rôles se trouvent également au centre du conflit de *Sarusok* ( *Les gens en sandales* ). L'action du drame se déroule au début du quinzième siècle en Hongrie, son sujet est puisé, comme celui de tant d'autres pièces hongroises des années soixante, dans l'histoire des mouvements hérétiques. ( Ces œuvres dramatiques, que la critique appelle « drames de dispute théologique », traitent sous forme de parabole du conflit de la foi et de la morale. ) Dans *Sarusok*, Árpád Göncz crée le modèle abstrait de la situation où la foi persécutée devient elle aussi persécutrice, mais il montre aussi les aspects humains de ce conflit, où l'Inquisiteur même apparaît comme héros tragique. Dans cette interprétation, c'est ce dernier qui devient prisonnier de ses propres idées, et son antagoniste, qui a conscience de la justesse et de la vérité de sa foi, peut garder sa liberté.

En ce qui concerne la forme scénique, Göncz apporte des solutions variées, toujours adaptées aux idées qu'il veut exprimer. Il n'est pas un novateur hardi. La tradition dramatique moderne lui offre un répertoire où il puise avec une grande maîtrise que ses expériences de traducteur littéraire ont contribué à lui faire acquérir.

( On pourrait étudier à part son activité de traducteur, qui a commencé pendant qu'il était en prison, grâce à un manuel d'anglais glissé clandestinement. ) Cette pratique de traducteur est sans doute ce qui confère à son style à la fois sa précision et son élaboration. Ses personnages usent d'un langage soutenu, même dans les pièces à sujet moderne. L'une des caractéristiques de ses textes dramatiques est l'aspiration à l'expression discursive la plus exacte possible. Dans les pièces d'Árpád Göncz, la *langue* est un moyen des plus importants de l'expression de la pensée et de la communication dramatique ; la crise de communication qu'expriment les drames absurdes, de même que la doctrine moderne de la crise de la fonction communicative de la langue, leur sont étrangères.

La vision du monde dans les pièces de Göncz diffère considérablement de celle qu'on trouve chez les autres auteurs dramatiques contemporains. A l'opposé de son titre « comédie pessimiste », l'auteur, lui, n'est pas du tout pessimiste, pas plus au sens « existentialiste » du terme, c'est-à-dire du « pessimisme héroïque » de Camus, qu'à la façon des post-modernes sceptiques. L'idée philosophique qu'expriment ses œuvres pourrait être qualifiée d'humanisme anthropologique et anthropomorphique de caractère classique et antiquisant qui prend ses sources dans la mythologie grecque, dans le monde des dieux grecs anciens. Chez Göncz, la fonction du mythe diffère de celle des autres auteurs modernes : pour lui, le mythe n'est pas une épreuve ni un moyen de mettre en scène des sujets modernes. Il ne profane pas les mythes, ni les personnages mythiques, il ne se sert pas de l'effet des analogies frappantes ou bizarres qu'offrent les « sujets éternels » et les situations valables en tout temps. La vision mythique du monde fait partie intégrante de la pensée d'Árpád Göncz. La *Médée hongroise*, son « monodrame », peut en effet être mise en rapport avec la *Médée* grecque du point de vue de l'action extérieure, bien qu'elle présente l'histoire tout à fait moderne d'un couple hongrois, deux vies caractéristiques des années de la consolidation. C'est l'histoire inverse de celle de Pygmalion, où c'est la femme qui crée l'homme en le faisant sortir d'une couche sociale inférieure, et qui sera ensuite abandonnée par lui pour une autre femme plus jeune. Toutefois, le destin, les souffrances et la vengeance de cette Médée hongroise prouvent qu'elle n'est pas l'ombre médiocre, la copie profanée de l'originale. Le tragique de son péché et de son châtement est aussi profond et accablant. Árpád Göncz sait parfaitement qu'Euripide avait lui aussi créé sa Médée d'après une Médée archétypique ; sa femme terrestre garde encore les traits de la déesse du mythe originel. Le mythe, lui, n'est pas uniquement un répertoire de sujets et de motifs, il est aussi la présence et la conscience de l'unité et de la totalité du monde mythique d'autrefois. Dans les œuvres dramatiques d'Árpád Göncz, cette conscience est présente non pas sous forme de paraboles, mais comme une prémisse d'idée, comme un fond caché. C'est dans cette perspective qu'est explicitée sa conception de l'histoire, et par conséquent la représentation dramatique polyphonique de l'histoire. Dans son monde dramatique, les aspects contradictoires ne s'excluent pas, ils se complètent mutuellement. Tout comme dans le monde de la nature où les jours et les nuits, le soleil et la lune, les saisons se succèdent en un cycle permanent, ainsi dans le monde humain les pôles positifs et négatifs comme le bien et le mal, la liberté et la prison ne sont pas des notions opposées, mais les faces complémentaires d'une seule et même unité, comme le signe symbolique sur la table de Médée, le cercle « yin-yang ».

Cette perspective modifie aussi la conception qu'a l'auteur du temps. Le passé, le présent et l'avenir sont présentés dans ses pièces comme une unité continue, supérieure au temps historique. Iza, dans la *Comédie pessimiste*, est l'une des représentantes symboliques de ce temps que l'on dit mythique. Muette comme le temps même, elle représente la continuité, le point constant au-dessus de la tourmente des événements, des phénomènes inconstants de la société humaine. Elle est aussi le symbole de la Maternité, de la Mère Commune. Elle représente une loi plus générale, plus ancienne que les autres personnages de la pièce : celle du cycle continu de la vie, celle de la naissance et de la mort. Les vérités contradictoires des personnages du drame se réconcilient à son niveau.

Le foyer et la famille parviennent à une dimension cosmique et intemporelle dans sa pièce intitulée *Perséphone*. Le personnage principal du drame, le Mortel, a deux femmes et deux foyers : les déesses Déméter et Hécate, la Terre et Hadès. C'est ainsi qu'il participe au cycle éternel de la Nature jusqu'au moment où son temps touche à son terme. Dans cette pièce à la fois poétique et symbolique, l'auteur pose les questions essentielles du destin humain et de la mort qui fait partie de la vie.

Dans le cas d'Árpád Göncz, la réconciliation des antagonismes n'est pas valable non seulement pour le monde fictif de ses œuvres dramatiques. On peut dire que sa propre vie, sa carrière et ses idées, exprimées dans ses œuvres littéraires, constituent une unité harmonieuse, sans moments dissonants, et surtout sans contradictions morales. Pour lui aussi, « la vie et la parole sont la même matière », comme il écrit à propos d'István Bibó, le penseur démocratique hongrois le plus important du vingtième siècle. Il y a quatre ans, le tournant de l'histoire lui a destiné un rôle tout nouveau, celui de Président de la République, qui s'est depuis identifié à son propre destin. Il est parvenu à conserver son attitude spécifique : être à la fois participant et observateur. Nul doute que son expérience d'homme politique enrichisse celle de l'auteur dramatique.

## ***Le Bébé géant*<sup>1</sup> de Tibor Déry et les avant-gardes théâtrales de l'entre-deux guerres**

Tibor DÉRY

Le 18 octobre 1994 sera commémoré le centenaire de la naissance de l'écrivain et poète Tibor DÉRY. Cet anniversaire permettra de redécouvrir un homme éminemment célèbre et pourtant encore bien mal connu. L'auteur de la fameuse *Phrase inachevée*, puis de la *Réponse* reste, en effet, par son indépendance et sa liberté d'esprit, une personnalité hors du commun et difficilement classable. Son œuvre, qui compte plus d'une cinquantaine de volumes, offre une exceptionnelle variété de styles et de genres littéraires : poésie, théâtre, nouvelles, romans, essais, embrassant aussi bien la fidélité et la rigueur du réalisme que la fantaisie et l'anticonformisme surréaliste. Tibor Déry s'est éteint le 18 août 1977, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Le *Bébé géant* naquit en 1926 dans une petite ville italienne. Tibor Déry n'avait encore jamais écrit de théâtre. Sa connaissance de la dramaturgie et des techniques de la scène se résumait alors davantage en échos et ouï-dire : dans l'effervescence avant-gardiste des années 20, il avait suivi avec plus ou moins d'attention les tentatives des constructivistes berlinois, lu avec plus ou moins d'intérêt les manifestes révolutionnaires de János Mácza contre le théâtre bourgeois<sup>2</sup> ... En 1923-1925, il s'imprégnait de l'ébullition parisienne, tout en se tenant malgré tout à l'écart. Deux années obscures dont on ignore presque tout au grand dam des historiens de la littérature, et durant lesquelles Déry semble davantage préoccupé par des problèmes de subsistance élémentaires que par sa propre création littéraire et artistique. Puis 1926, Pérouse. Loin des manifestes et des provocations surréalistes, loin des théories, et entouré d'un certain calme, Déry écrit d'un seul jet trois pièces de théâtre, parmi lesquelles *Le Bébé géant*<sup>3</sup> ... Or, sa dramaturgie est profondément marquée par son temps, placée indéniablement sous le sceau des avant-gardes. Déry plus ou moins volontairement, plus ou moins

<sup>1</sup> Az Óriássecsemő, Magvető kiadó, Budapest 1967 ; ou In *Színház*, Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest 1976 ; traduction en français de G. Baal, *Organon* 86 — Université Lyon II. [Les indications de pages données se réfèrent à l'édition française.]

<sup>2</sup> János MÁCZA, « A teljes Színház », In *Ma*, numéro spécial, Vienne 1921

<sup>3</sup> Les deux autres pièces étant *A két kerékpáros* ( le vélocipédiste bleu ) et *A kis család vagy mit eszik reggelire ?* ( La petite famille ou que prenez-vous pour le petit déjeuner ? ), In *Színház*, Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest 1976.

consciemment, a fait sa synthèse personnelle de ce qu'il a vu, entendu, côtoyé ici et là. Ou, comme le résume si justement Georges Baal :

« A Pérouse, seul, coupé de tout, merveilleusement disponible, il devait s'ébrouer comme un jeune chien après l'orage, et puis — se mettre au travail. Travail fiévreux mais aussi jeu où il mordait à pleines dents dans les ismes qu'il avait vus de si près à Vienne et à Paris, pour les goûter, s'en nourrir, aussi pour les déchirer en lambeaux et les refaire à sa manière ».<sup>4</sup>

Mon propos ne sera pas de déterminer à quelle tendance *Le Bébé géant* appartient, mais de le situer par rapport au théâtre avant-gardiste de l'époque. Il s'agira davantage de dégager des repères, sans prétendre à la moindre exhaustivité. Nous confronterons ainsi *Le Bébé géant*, dans un premier temps, à quelques tendances — voire critères — de ce qu'on a appelé le théâtre des avant-gardes, puis dans un second temps, à trois pièces dites surréalistes écrites quasiment à la même époque : *Mathusalem ou l'éternel bourgeois*<sup>5</sup> d'Yvan Goll ( 1919 ), *Larmes de couteau*<sup>6</sup> de Georges Ribemont-Desaignes ( 1926 ) et *Les Mystères de l'amour*<sup>7</sup> de Roger Vitrac ( 1924 ).

### **Le Bébé géant au croisement des tendances avant-gardistes de l'époque**

N'oublions pas que dans les coulisses du théâtre avant-gardiste de l'entre-deux guerres se tient avant tout la figure inoubliable d'Alfred Jarry. A la fin du siècle dernier, son œuvre renfermait déjà tous les germes du théâtre moderne. Et ce n'est pas par hasard si les quelques tentatives de théâtre surréaliste se firent toutes sous la bannière d'Ubu ( cf. notamment l'expérience du « Théâtre Alfred Jarry » menée par Antonin Artaud et Roger Vitrac ).

A la question « *qu'est-ce qu'Ubu ?* », André Breton répondait « *c'est le désordre* »<sup>8</sup>. Jarry, en effet, fut sans doute avant tout l'apôtre du Grand Désordre : « *Corne-gidouille ! Nous n'aurons point tout démoli si nous ne démolissons même les ruines !* »<sup>9</sup> disait Ubu. Il fallait détruire le théâtre existant, faire place nette pour pouvoir mieux recommencer, bâtir un nouveau théâtre. Cette volonté de changement est profondément ancrée dans l'esprit des avant-gardes, et *a fortiori* dans celui du théâtre des avant-gardes.

La première tâche des avant-gardes fut donc d'aller à l'encontre du théâtre classique. Comment ? En bouleversant les repères du spectateur ! Tout en présentant les

<sup>4</sup> Georges BAAL, « Ils chantent et meurent. Eruption et chant du cygne du surréalisme hongrois », *Arion 16*

<sup>5</sup> Publié aux éditions de l'Arche à Paris en 1936 ; paru précédemment aux Editions de la Sirène, Paris 1923, et en Allemagne.

<sup>6</sup> Publié dans les *Cahiers de l'Ass. inter. pour l'étude de Dada et du surréalisme*, n°1, oct 1966.

<sup>7</sup> Publié à la NRF ; rééd. In *Théâtre*, tome II, Gallimard, Paris 1984.

<sup>8</sup> Question posée par Benjamin Peret dans *L'intervention surréaliste*, doc 34.

<sup>9</sup> *Ubu enchaîné*, Œuvres complètes, éd. La Pléiade, 1972

différents aspects de cette rupture avec le théâtre classique, nous examinerons si ceux-ci se retrouvent ou non dans la pièce de Tibor Déry.

Les pièces avant-gardistes sont généralement dépourvues de toute localisation spatiale ou temporelle, historique ou géographique. A l'inverse du théâtre classique, aucune tirade ne permet de fixer la situation de l'intrigue. Le spectateur est, dès la première scène, projeté au cœur du drame. Les débuts sont généralement brutaux. Rappelons-nous simplement le « merdre » tonitruant d'Ubu ! Dès la première scène, les personnages principaux interviennent, alors que l'habitude était jusqu'alors de les introduire progressivement auprès du public par le truchement des rôles secondaires.

Dans *Le Bébé géant* non plus, pas de localisation temporelle ni géographique. Même s'il est vrai que pour le lecteur initié, l'action se situera sans équivoque dans une ville hongroise du début des années 20. Les noms hongrois, les expressions argotiques, les différents emprunts aux langues étrangères, plus ou moins magyarisés, en témoignent. Cependant, Déry lui-même évoque la nécessité de créer un espace irréel : « *l'action, dans une certaine mesure, se situera hors de l'espace et du temps* ». <sup>10</sup>

La pièce commence sur l'intervention de personnages secondaires — incarnés ici par les poupées — la famille attendant la naissance ... Mais il s'agirait là plutôt d'un « pseudo » début classique, le spectateur étant dès le début *projeté* dans un univers insolite et *saisi* par la présence incongrue de ces poupées.

« *Le décor est hybride, ni naturel, ni artificiel. S'il était semblable à la nature, ce serait un duplicata superflu* » <sup>11</sup> écrit Jarry dans un de ses articles sur le théâtre. Il ne s'agit pas de recréer l'atmosphère d'un jardin ou d'une gare ; il s'agit encore moins de simuler quoi que ce soit qui existât dans la vie de tous les jours. Il faut aller *contre les règles de l'imitation et de la vraisemblance*.

*Le Bébé géant* n'ayant été mis en scène que très tardivement — la première représentation date de 1969 — il est difficile d'imaginer ce qu'en aurait été le décor selon les instructions précises de Déry. Cependant de multiples détails trahissent la volonté manifeste de l'auteur de brouiller les pistes de la vraisemblance : ainsi à peine né, le bébé parle déjà et marche. La deuxième didascalie du premier acte est également très représentative de cet esprit :

« *Apparaît le nouveau-né, un nourrisson plus grand qu'un homme avec un hochet à la main ( ... ) il se cognerait tout le temps dans les meubles, comme s'il était aveugle, si les meubles ne s'écartaient pas devant lui...* » <sup>12</sup>

Impression que confirment les propos mêmes de Déry :

« *Je ne verrais pas non plus d'inconvénient à ce que quelqu'un soit d'abord enterré, puis battu à mort, s'il se trouve que la nature mystérieuse du jeu l'exige*

<sup>10</sup> *A cselekmény bizonyos mértékben tér- és időtlen ...* », pré- ou postface de *A kis család vagy mit eszik reggelire ?*, cf supra.

<sup>11</sup> *De l'inutilité du théâtre au théâtre*, Œuvres complètes, éd La Pléiade, 1972

<sup>12</sup> cf p.24

*ainsi. ( ... ) La vie et le jeu suivent inéluctablement leur propre voie, pouvant, s'il le faut, déplacer des montagnes ou ressusciter des morts. Et là encore, il ne faudra y voir guère plus de miracle que si quelqu'un mettait un chapeau sur sa tête ».*<sup>13</sup>

Généralement, la démesure contribue pour une grande part à susciter l'in vraisemblance. Et la taille du nourrisson de Déry n'est pas sans rappeler la dimension rabelaisienne du Victor de Vitrac, enfant de neuf ans qui mesure un mètre quatre-vingt-dix.<sup>14</sup>

Les personnages, outre leur démesure, sortent des normes classiques par leur déshumanisation et leur psychologie sommaire. La déshumanisation se réalise à plusieurs niveaux :

— des objets et des animaux entrent en scène comme des personnages à part entière ( cf. la capeline et le parapluie dans *Ubu-Roi*, la lune dans *Le Bébé géant ...* ).

— les êtres humains sont fréquemment revêtus de masques ou simplement représentés comme chez Déry par des marionnettes-poupées. Ce qui conduit à une « décaractérisation » des personnages, ou tout au moins à la simplification extrême de leur caractère et de leur psychologie. Chez Jarry, Ubu incarne la violence, la lâcheté, la bêtise, la mère Ubu l'envie, la cupidité, la bassesse. Dans *Le Bébé géant*, Nikodémos représente l'ordre établi, la morale, l'idéologie dominante, le père la lâcheté, l'opportunisme, le bébé la révolte contre l'ordre familial et social.

Enfin le langage — ultime moyen de communication avec le public — est lui-même bouleversé. Jarry déstabilise le spectateur en ayant recours à des néologismes, à un registre de langue familier voire vulgaire. Dada et les surréalistes prêchent la déstructuration complète du langage et de ses usages : il faut dégager les mots de leur carcan étymologique, « laisser les mots revenir à l'état sauvage ». Déry, pour sa part, tout en restant assez classique au regard de ses contemporains français — il n'use guère de néologismes et ne dénature pas véritablement le sens des mots — s'autorise malgré tout une grande liberté dans l'usage du langage. Georges Baal souligne ainsi

*« la diversité des styles [de Déry] allant du plus quotidien et de l'argotique à de grandes envolées lyriques ou à de profonds développements philosophiques, avec souvent de telles boursouflures qu'il est difficile de ne pas y voir la raillerie, la dérision, la caricature.*<sup>15</sup>

En laissant jouer les phrases — parfois les mots — les unes avec les autres, en décalant les questions et les réponses, il parvient à une production d'images et d'atmo-

<sup>13</sup> « Nem látánám semmi akadályát annak sem, hogy valakit előbb temessenek el, azután üssenek agyon, ha a játék rejtélyes természete így kívánná. ( ... ) Az élet vagy a játék rendíthetetlenül megy a maga útján, s ha kell, hegyeket mozdít el vagy halottakat kelt életre. Az se nagyobb csoda, mint az, ha valaki egy kalapot tesz a fejére ». Pré- ou postface de *A kis család* vagy mit eszik reggelire, cf supra.

<sup>14</sup> Roger VITRAC, *Victor ou les enfants au pouvoir*, In *Théâtre*, Gallimard, Paris 1946

<sup>15</sup> Remarques de l'adaptateur, *Le Bébé géant*, cf supra.



sphères qui n'auraient pas été sans plaire aux surréalistes ( cf. par exemple le dialogue entre les deux civils, au début du second acte<sup>16</sup> ).

Nous retiendrons de ces quelques traits la volonté non seulement de briser les carcans du théâtre classique, mais aussi de *déstabiliser* le spectateur, de le dérouter. Sur ce point, Déry n'a rien à envier à ses contemporains occidentaux. Cela nous conduit à une autre dimension importante du théâtre avant-gardiste, celle de la provocation, de la révolte. Antonin Artaud pensait qu'il fallait avant tout *éviter le théâtre complaisant*. C'est-à-dire ne pas aller dans le sens du public, le déranger, le faire sortir de ses gonds, et en aucun cas lui fournir les moyens de se rassurer.

*Le Bébé géant* n'est pas dénué de provocation, et Déry par la voix du Nouveau-né n'hésite pas à remettre en question la morale et les valeurs établies. Le bébé à peine venu au monde est harcelé de tous côtés, chacun, la famille, la société, voulant s'appropriier l'enfant, devenir son tuteur, refusant l'idée même d'une possible autonomie. Le bébé se voit confronté et attiré dans l'engrenage infernal de la famille-société-patrie-morale. Ainsi très vite la dixième poupée, se faisant l'écho des autres personnages, lui tiendra ce discours :

*« Tes yeux sont mes yeux, tes cheveux sont les miens, tes testicules et ta matrice m'appartiennent. Ton passé et tes enfants sont à moi. Le peuplier que tu plantes et le geste qui protège tes yeux devant le soleil quand tu regarderas la plaine variqueuse de ton ennui, ta maison, tes terres et ton fumier sont à moi »*. Ce à quoi le bébé répond quelques lignes plus loin : *« Fichez-moi la paix, tous autant que vous êtes. Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous tissez vos fils autour de moi, vous m'enfermez dans vos filets. Dire que je viens à peine de naître !*

La 4ème poupée [femme] : *Je t'aime !*

Le Nouveau-Né : *Je n'en veux pas, je n'en veux pas, pour l'amour de Dieu ! Dans quel monde suis-je tombé ! Ils m'emprisonnent dans les cages de leurs sentiments, tout le monde cherche à m'influencer, tout le monde veut m'utiliser, mais quand j'ai faim, ils ne me donnent rien à manger. Je retourne là d'où je viens »*.<sup>17</sup>

La révolte chez Déry n'est toutefois pas de même nature que celle des dadaïstes ou surréalistes de l'entre-deux guerres. Par son échec, par sa vanité, elle rappelle davantage le théâtre absurde de l'après-guerre — penser à Ionesco. Très vite, *Le Bébé géant* devient plutôt la dénonciation d'une société ôtant toute liberté et autonomie à l'individu, s'empressant de lui arracher la moindre velléité d'indépendance. Déry quitte alors le chemin de la révolte absolue, révolte si implacable et si essentielle pour des hommes comme Tzara ou Artaud. Dès le second acte, l'ordre et la société deviennent plus forts que le bébé qui, malgré sa résistance, se laissera prendre au piège : il se

<sup>16</sup> p. 42

<sup>17</sup> pp. 26-27

laissera séduire par la vierge de Nikodémos. Et la dixième poupée lui dira — non sans ironie :

« *Grandi de corps et d'âme, arrivé à maturité, désormais tu décides toi-même de ton sort. ( ... ) Rentre dans les rangs et accomplis ton travail de Sisyphe* ». <sup>18</sup>

« *Et si le caractère du personnage est inclus au masque, il y a un moyen simple, parallèle au kaléidoscope et surtout au gyroscope, de mettre en lumière, un à un ou plusieurs ensemble, les moments accidentels* ».

Cette observation de Jarry<sup>19</sup> nous amène au dernier aspect que je souhaiterais aborder quant aux préoccupations du théâtre des avant-gardes. Il y eut à l'époque une véritable tentative de créer un théâtre nouveau, un « spectacle total » — pour reprendre la terminologie d'Artaud — qui ne s'adresserait pas seulement à l'esprit par l'intermédiaire du texte-roi, mais privilégierait également les sens et donc la mise en scène. La diction, les lumières, les pantomimes etc., sont toute une panoplie d'éléments essentiels contribuant pour une part importante à l'élaboration même de la pièce.

A ce sujet, en ce qui concerne *Le Bébé géant*, nous nous heurtons à une difficulté insurmontable, à savoir que la pièce n'a jamais pu « s'accomplir » sur scène — j'entends à l'époque de sa création. Cependant, les didascalies, qui sont d'une très grande précision, laissent à penser que cette notion de « théâtre total » avait été admise par Déry. Importance de la lumière et des projections ( cf. au début de la pièce : projection de l'arc-en-ciel, des lettres de l'alphabet ... ; projection du chèque, plus loin de la lune, du mot « public » ; au second acte, projection d'une pantomime sur la vie d'un couple, au troisième de tableaux de grands maîtres représentant des femmes nues etc.<sup>20</sup> ) ; jeux d'ombres ( cf. strip-tease de la vierge<sup>21</sup> ) ; importance des effets visuels : meubles qui bougent, animaux ( papillon, chat, un lion à deux têtes traverse la scène ), tapis roulant, etc. ; importance des sons : bruits de tambours, voix nuancées des poupées ( cf. par exemple « voix criarde », « voix normale », « voix grave »<sup>22</sup> ) ; importance du mouvement, des pas de danse etc. Ceci nous montre bien à quel point Déry s'était soucié de travailler sur tous les registres du sensible.

Cette première partie nous aura permis de souligner le rapport étroit qui existe entre Déry et les avant-gardes de son temps, même s'il se dégage de sa pièce une autonomie et une spontanéité qui lui sont propres.

<sup>18</sup> p. 73

<sup>19</sup> *L'inutilité du théâtre au théâtre*, cf. supra ;

<sup>20</sup> pp. 13, 23, 27, 40, 45-46, etc ...

<sup>21</sup> p. 70

<sup>22</sup> pp. 43, 77

*Le Bébé géant en compagnie de Mathusalem parle avec des Larmes de couteau sur Les Mystères de l'amour ...*<sup>23</sup>

Pour compléter ce travail, il semblait intéressant de rapprocher *Le Bébé géant* d'une ou deux autres pièces écrites dans les années vingt. A cette époque, deux types de pièces propres aux avant-gardes se distinguent : celles qui sont d'une écriture fondamentalement « dadaïste-surréaliste », et qui sont à cet égard quasiment injouables — parfois simplement imprononçables ! Citons simplement *Le Zizi de Dada*<sup>24</sup>, écrite en 1921 par Ribemont-Dessaignes ou encore les pièces de Tristan Tzara. Les autres, d'une constitution plus « classique » — ayant recours à de « vraies » phrases, à de « vrais » mots ... — mais toutes empreintes des traits dégagés dans notre première partie. Lorsqu'elles furent jouées, ces pièces suscitèrent la plupart du temps des mises en scène « surréalistes » et retrouvaient alors à cette occasion tout leur éclat et toute leur force novatrice. *Le Bébé géant* se rattache à cette dernière catégorie de textes dramaturgiques.

Les trois auteurs présentés aux côtés de Déry suivirent chacun une route assez différente l'une de l'autre. Le cas d'Yvan Goll est représentatif de l'isolement où se retrouvèrent un certain nombre d'hommes de théâtre de l'époque. Au croisement de diverses tendances ( expressionnisme, « apollinarisme », etc ... ), il se vit successivement rejeté par Dada puis par le groupe d'André Breton. Un mois à peine avant la publication du premier *Manifeste* de Breton, il fonda le revue *Surréalisme*, qui s'inspirait directement de la définition d'Apollinaire. Elle fut évidemment éclipsée. *Mathusalem ou l'éternel bourgeois*, drame satyrique écrit en 1919, fut représenté pour la première fois en 1924 à Berlin, puis en 1927 à Paris. Georges Ribemont-Dessaignes, lui, travailla beaucoup avec les dadaïstes. C'était un ami proche de Tzara. Le choix précis de *Larmes de couteau* parmi ses œuvres théâtrales est en soi assez arbitraire — abstraction faite des pièces purement dadaïstes, toutes auraient pu faire l'objet d'un tel examen. Néanmoins moult détails la rapprochent plus particulièrement du *Bébé géant*, si ce n'est que par la date à laquelle elle a été composée : 1926. *Larmes de couteau* fut représentée à Paris au mois de décembre de la même année. Quant à Roger Vitrac, il fut l'un des premiers compagnons d'André Breton. Mais à la suite d'un différend avec Eluard — dit-on — il fut aussi l'un des premiers exclus du mouvement. Très ami avec Antonin Artaud, ils tentèrent ensemble l'expérience du Théâtre Alfred Jarry dans les années vingt-trente<sup>25</sup>. Il écrivit *Les Mystères de l'amour* en 1924, un drame surréaliste mis en scène par Antonin Artaud en 1927.

*« Le surréalisme est la plus forte négation du réalisme. Il fait apparaître la réalité sous le masque de l'apparence, favorisant ainsi la vérité même de l'être. Des masques : grossiers, grotesques, comme les sentiments dont ils sont l'expression. Non plus des héros, mais des hommes, non plus des caractères, mais des instincts*

<sup>23</sup> Un certain nombre d'informations contenues dans cette deuxième partie proviennent de *l'Etude sur le théâtre dada et surréaliste* de Henri BÉHAR, Gallimard, 1967.

<sup>24</sup> « Dada, sa naissance, sa vie, sa mort », In *Ça ira*, n°16, nov 1921

<sup>25</sup> Cf. « Roger Vitrac et l'expérience du Théâtre Alfred Jarry », préface de Jean-Pierre Han, *Théâtre*, tome II, Gallimard, 1948

*mis à nu. Tout ce qu'il y a de plus nu. Pour connaître un insecte, il faut le disséquer. Le dramaturge est un savant, un politicien, un faiseur de lois : le dramaturge surréaliste place à sa guise des éléments empruntés à un lointain domaine de la vérité, qu'il a perçue alors qu'il collait l'oreille aux murailles étanches du monde »*

écrit Yvan Goll en 1920 dans la préface du *Mathusalem*. Force est de constater à quel point la pièce de Déry s'inscrit dans l'esprit de ces propos. Les deux hommes se connaissaient : Yvan Goll aurait-il fait part de ses préoccupations théâtrales à son contemporain hongrois ? ...

*Le Bébé géant*, en effet, plonge profondément ses racines dans la réalité brute et ordinaire. Déry voile cette réalité. Il la masque de démesure et de grotesque. La présence des poupées, en outre, en témoigne remarquablement. Quant à l'imagination de l'auteur, elle se déploie davantage dans les trouvailles relatives à la mise en décor, à la mise en situation, à l'actualisation même de la pièce, que dans son thème, ou plutôt son « intrigue ». Qu'est *Le Bébé géant*, sinon l'histoire d'un enfant qui se révolte contre l'usage-ordinaire — que veut faire de lui et sa famille, et la société. L'enfant distrait ses parents, leur dans leur vie terne ; ils l'habillent de leur affection surfaite entachée de conventions, de leurs ambitions manquées. Ainsi dès le premier acte, les poupées n°1, 2, 3, constituant le chœur des parents, s'écrieront : « *Mon cher fils, malgré certains intérêts qui nous lient ... à ta réussite sociale, nous t'aimons tous ... d'une façon plus ou moins désintéressée.* »

Et plus loin, le Nouveau-né, précisant le rôle du père : « *Vous êtes dans l'obligation, je crois savoir, de m'entretenir ?* » ; puis celui du fils : « *En échange de quoi je suis obligé, moi, de vous aimer ?* »<sup>26</sup>

Déry « dissèque » avec la même acuité ce qu'exige la société des enfants, le poids de la morale, de l'idéologie dominante et des traditions. Chaque scène ramène généralement à une situation très concrète, mais toujours présentée sous « le masque de l'apparence » pour reprendre les mots d'Yvan Goll. Les poupées « bavardant » au début de la pièce, dans l'attente de la naissance, en sont un bon exemple. *Mathusalem*, du début jusqu'à la fin, s'inspire de la même façon d'une réalité médiocre : l'histoire d'une famille dont les projets d'avenir s'effondrent à cause de l'amour incongru de la fille pour un autre que celui à qui on la destinait.

Un certain nombre d'éléments communs peuvent être relevés en ce qui concerne la construction des deux pièces :

— Yvan Goll, pas plus que Déry, ne demande au spectateur de s'identifier à l'un quelconque des personnages ; il fait au contraire tout pour l'en détacher, tant par la caricature que par l'emploi de masques ou d'automates dérisoires. Ce qui rappelle étonnamment les procédés utilisés par Déry ( marionnettes, physionomie du bébé, dédoublement des personnages ... )

— les deux autres auteurs ont en général recours aux mêmes types de procédés scéniques. Projections cinématographiques : quand *Mathusalem* s'endort, ses rêves

<sup>26</sup> p. 26

sont projetés en film. Dans *Le Bébé géant*, c'est le destin de deux spectateurs assistant au « show du bébé », ou encore la vie dissolue de Louis Hermaphrodites que l'on voit sur grand écran<sup>27</sup>. Projections d'images, de mots de lettres de l'alphabet ... Entrée en scène des animaux ( cf. « la révolution des bêtes » à l'acte II de *Mathusalem* ; par ailleurs, papillon, lion, chat traversent régulièrement la scène et retiennent l'attention des personnages du *Bébé géant* ). Mobilité des objets : lorsque Mathusalem s'endort au premier acte, les objets de l'appartement bougent et prennent vie, tout comme les meubles s'écartent devant le Nouveau-né de Déry<sup>28</sup>.

— le dialogue, dans les deux pièces, devient par moments délicieusement absurde, préfigurant le théâtre des années cinquante-soixante : fausses réponses à de fausses questions, propos décousus, aphorismes ... toute une panoplie à laquelle les deux auteurs ont largement recours. Cette utilisation du langage, plus proche des conceptions de Ionesco que de celles des surréalistes sert à mieux souligner les obsessions et les incohérences de l'homme : ...« l'alogique servira à montrer les mille chatolements d'un cerveau humain qui pense une chose et en dit une autre et qui saute d'une idée à une autre sans la moindre apparence de lien logique. »<sup>29</sup>

Cette petite comparaison, nullement exhaustive — la confrontation des deux textes pouvant constituer en soi une étude à part entière — visait avant tout à mettre en relief la parenté des deux pièces et l'esprit analogue dans lequel elles ont été conçues.

Le parallèle que nous allons maintenant établir entre *Le Bébé géant* et *Larmes de couteau* de Ribemont-Dessaignes se fera essentiellement du point de vue textuel et thématique. Nombreux parmi les sujets abordés et les allusions faites dans cette petite pièce de 14 pages renvoient, en effet, étonnamment à ceux du Bébé.

Le personnage clé des *Larmes de couteau* est une petite fille, Éléonore, qui à l'instar du Nouveau-né se révolte contre l'ordre du monde. Elle a la candeur et la spontanéité des enfants qui pensent que tout est possible, que tout est entre leurs mains. La pièce se termine sur la désillusion et la déception tout comme *Le Bébé géant*. Et la psychologie d'Éléonore, finalement, s'apparente beaucoup à celle du bébé ( tel qu'il se présente dans le premier et le second acte ).

Nous pouvons relever dans la pièce de Ribemont-Dessaignes et dans celle de Déry :

— le même type de réactions incongrues ( de la part des deux enfants ). Éléonore se promenant avec sa mère découvre un pendu — c'est leur voisin Saturne. L'apercevant elle s'écrie : « *Comme il est beau !* ». Un peu plus tard la mère constate : « *Ça sent mauvais un pendu* ». Sur ce, Éléonore : « *Je l'aime.* »

Le Nouveau-né en présence de la vierge — et ce pour la première fois — réagit également d'une manière déconcertante, tout au moins hors norme, sans tenir compte des conventions. Il s'adresse ainsi à elle : « *Que votre odeur est curieuse* »<sup>30</sup> ; plus

<sup>27</sup> pp.45, 75

<sup>28</sup> pp. 24, 32

<sup>29</sup> Yvan Goll, préface de *Mathusalem*, cf. supra.

<sup>30</sup> p. 64

tard : *dites-moi, vierge, vous êtes un homme ?* ». Ou encore, lorsque le bourreau lui annonce : *« j'aimerais vous guillotiner »*, il répond : *« j'aime votre franchise, mais pourquoi ne dites-vous pas simplement que vous voulez me tuer ? »*<sup>31</sup>.

Rien ne paraît impossible à ces enfants, rien ne fait obstacle à leur projet, à leur désir, pas même — et surtout pas — le bon sens des adultes. Au fait de leur innocence, ils ont la puissance du roi et le pouvoir du magicien. Éléonore tombe amoureuse d'un pendu. Elle a décidé qu'elle l'épouserait. Et elle l'épousera, envers et contre tout. De son côté le Nouveau-né s'exclame avec conviction :

*« je suis plus intelligent, plus fort et plus puissant que vous. ( ... ) Moi je domine tout. Moi je n'ai pas de problèmes. Je suis immortel, moi la vie m'obéit parce que je suis le début ... »*<sup>32</sup>

Aussi quoi de plus naturel à ce qu'effectivement l'encaisseur meure lorsque, voulant défendre son père menacé le bébé s'exclamera : *« Qu'il meure ! »*<sup>33</sup> Tant et si bien que cette remarque de D.Pillement faite au sujet des pièces de Ribemont-Dessaignes pourrait également s'appliquer aux personnages de Déry, tout au moins au Nouveau-né :

*« Ses personnages ont le courage de faire des actes que nous pensons mais que l'éducation nous empêche d'accomplir, ils vont jusqu'aux plus extrêmes limites de leurs personnalités. Ils atteignent cette zone interdite où la société vous fait passer pour fou ».*<sup>34</sup>

— Le rapport qu'entretiennent les deux enfants avec le langage est sensiblement le même. Les mots sont pour eux à l'état brut, ils les prennent « au pied de la lettre ». Ainsi, Éléonore dira ( à propos du pendu ) : *Non, qu'on ne le détache pas, car autrement ce ne serait plus un pendu* », tandis que le Nouveau-né entendant la vierge s'écrier : *« on m'assassine ! »* s'exclamera : *« Alors pourquoi restez-vous vivante ? »*<sup>35</sup> Ou encore il demandera à Nikodémos : *« Une femme ou une vierge ? ou toutes les femmes sont des vierges ? »*<sup>36</sup>

— Les parents éprouvent le même sentiment d'incompréhension, d'ingratitude : La mère [d'Éléonore] : *« ah, monsieur, dire qu'on porte un enfant neuf mois dans son ventre, et qu'ensuite il est tout seul sur la terre avec sa rage et ses douleurs ! »* [scène II]

( ... ) *« La mère est sans repos »* [scène VII].

<sup>31</sup> p. 53

<sup>32</sup> p. 32

<sup>33</sup> p. 34

<sup>34</sup> G. Pillement, *Ribemont-Dessaignes et le théâtre*

<sup>35</sup> p. 68

<sup>36</sup> p. 63

Le père [du bébé] : « *Et puis où sont-elles ces joies paternelles ? Au fur et à mesure que je vieillis, mon héritier devient d'année en année moins obéissant* » etc ...<sup>37</sup>

— Enfin, semblable « désindividualisation » s'opère dans les deux pièces. L'identité des personnages est reléguée au second plan : à la fin de la scène V de *Larmes de couteau*, la tête du cycliste s'ouvre, et celle de Satan ( un autre personnage ) surgit ; le scénario se répète deux scènes plus loin mais cette fois c'est la tête du pendu qui se fend en deux, et de nouveau Satan apparaît. Dans *Le Bébé géant*, les poupées intervertissent leurs rôles, onze pères identiques apparaissent simultanément sur scène, Nikodemos intervient tantôt sous la forme d'une poupée, tantôt en chaire et en os, etc. Le passage de la vie à la mort, de la mort à la vie se trouve banalisé : la mère ou l'encaisseur décédés au premier acte du *Bébé géant* réapparaissent au troisième, Éléonore et le pendu ressuscitent ... L'existence d'un être s'avère dès lors état provisoire, susceptible de se modifier à tout moment.

Nous restreindrons notre dernière comparaison — avec *Les Mystères de l'amour* de Roger Vitrac cette fois — à la notion de théâtralisation. L'un des soucis fondamentaux des dramaturges avant-gardistes était d'éviter à tout prix que le spectateur ne s'identifiât à l'un des personnages. Aussi les auteurs s'efforçaient-ils d'accentuer l'aspect théâtral de leur pièce, quitte à rappeler explicitement au public, par l'intermédiaire d'un personnage ou par leur propre entrée en scène, qu'il assiste à un spectacle, et qu'il ne s'agit que de théâtre.

Une séquence des *Mystères de l'amour* témoigne admirablement de cette volonté. A la fin du premier tableau du premier acte, le rideau tombe brusquement, on entend un coup de feu, quelques protestations s'élèvent dans la salle — indique la didascalie. Le directeur du théâtre apparaît aussitôt et annonce que le spectacle est fini, car son auteur s'est donné la mort. Stupeur puis rires croissants — précise encore la didascalie. Une voix appelle l'auteur, puis la salle entière. Le rideau se lève, l'auteur apparaît, couvert de sang, et éclate de rire.

Par ailleurs, assez fréquemment un des personnages interpelle l'auteur, lui demandant un conseil ou un renseignement. Ainsi Patrice au deuxième acte : « *Vous arrivez à propos, car comment voulez-vous que cela finisse ?* » Pour finir, dans le dernier tableau du dernier acte, Patrice tente d'assassiner l'auteur qui annonce alors : « *Inutile mon cher Patrice, ces balles-là ne m'entament pas.* » différenciant pour le coup le statut du personnage de celui de l'auteur ( et à fortiori de celui du public ).

Déry ne pousse pas aussi loin l'effet de théâtralisation. Mais quelques incartades similaires peuvent être relevées. Ainsi le Nouveau-né s'écrie : « *La vie était facile au premier acte !* », ou encore : « *Ah ça c'était au premier acte* ». Le bourreau annoncera : « *Tu seras puni au troisième [acte]* ». Et la vierge demandera : « *Que pensez-vous des dernières œuvres de Tibor Déry ?* »<sup>38</sup>. Déry crée ainsi le décalage nécessaire à la théâtralisation.

Plus qu'une véritable comparaison, j'ai plutôt tenté de mettre en relief certains aspects de la pièce de Tibor Déry sous l'éclairage d'autres pièces. Nous retiendrons de

<sup>37</sup> p. 46

<sup>38</sup> pp. 49, 64

cette confrontation, l'idée essentielle que les thèmes et la dramaturgie du *Bébé géant* coïncident avec ceux des auteurs avant-gardistes de l'époque. Déry a très certainement été influencé par ce qu'il avait vu et entendu lors de son séjour à Paris, mais son tempérament et son isolement l'auront conduit à écrire une pièce très personnelle. Loin des idéologies et des manifestes, il semble moins avoir été préoccupé par le souci révolutionnaire et la volonté tenace de renouveler le théâtre si présents chez Goll, Ribemont-Dessaignes ou Vitrac que par le désir d'utiliser des outils ou des procédés neufs découverts au gré de ses pérégrinations.

Déry semble avoir eu, en effet, une perception et une approche très personnelle des mouvements littéraires de son temps. Il les considérait d'un œil critique, parfois sévère, tout en y puisant le terreau de sa propre création. Une attitude que Ferenc Botka constate déjà au cours de ses périodes berlinoise et viennoise :

*Tout en remettant en cause, par de froids arguments intellectuels, l'impact de l'expressionnisme et en s'efforçant de se désolidariser du tumulte dada, il se mêlait lui-même aux remous des avant-gardes, et, à la manière de ses prédécesseurs, empruntait la route qui conduit de l'expressionnisme aux expériences surréalistes en passant par Dada. »<sup>39</sup>*

C'est cette distance, ce regard extérieur qui confèrent sans doute à Déry toute son originalité. Au-delà des considérations idéologiques il avait réussi à faire sa synthèse personnelle des différents courants littéraires de l'époque.

<sup>39</sup> « Miközben hideg észérvekkel megkérdőjelezi az expresszionista képköltés hatékonyságát és igyekszik elhatárolni magát a dada ziláltságától, maga is belekerül az avantgárd sodrába, s elődjeihez hasonlóan elindul az expresszionizmustól a dadán át a szürrealisztikus kísérletekig. » Ferenc Botka, article intitulé *Déry Tibor « peregrinációs » évtizedeiből* — ( *Párizs, 1923-1925* ), In *Irodalomtörténet*, 1992



## Kosztolányi, journaliste et poète : la mort, la vie, la morgue

Ce « croquis parisien », de forme libre et spontanée, est aussi une chronique contemporaine qui réunit plusieurs des thèmes les plus fréquemment évoqués chez Kosztolányi, dans son œuvre poétique aussi bien que dans son œuvre en prose : la mort, certes, mais également le souvenir, l'illusion, le monde moderne, la dérision, ainsi que les figures familières des enfants, des poupées ... On peut se demander quelle est la cohérence interne de ce texte, apparemment dépourvu de structure élaborée. Même écrit au fil de la plume, quel réseau de relations révèle-t-il entre ces divers motifs récurrents ?

Lorsqu'il rédige ce texte, Kosztolányi s'est déjà affirmé comme journaliste et écrivain cosmopolite. Depuis son voyage d'Italie en 1903, il s'est penché avec intérêt sur les littératures étrangères, a fait paraître de nombreuses traductions de l'anglais, du français, de l'italien, etc ..., et a accompli de nombreux voyages à travers toute l'Europe. Son goût pour la France et sa littérature est manifeste : il traduit Maupassant dès 1909, et vient à Paris en 1913 pour la troisième fois. Mais cette prédilection se superpose à une attirance plus profonde, une véritable fascination pour la mort. C'est ainsi que sa vision poétique et quasi futuriste de notre capitale, sous l'inspiration de Baudelaire, Verlaine ou Barbey d'Aurevilly, aboutit à un texte hanté par la mort, mais solidement ancré dans la vie. On retrouve également dans cette imbrication des deux univers l'ambiance fantastique des *Cahiers de Malte Laurids Brige*, qui décrivent aussi Paris comme le lieu où la mort investit le monde des vivants.

Dans sa brièveté, cet article dessine tout d'abord un surprenant va et vient entre le présent et le passé. En passant du Champ de Mars à l'Ile de la Cité, le journaliste nous entraîne du XX<sup>ème</sup> siècle vers le Moyen-Age, par la description rapide d'un décor immuable : ruelles, escaliers en colimaçon, etc ... En insistant sur la pérennité de cet environnement, l'auteur dépayse soudain son lecteur : c'est par cette permanence que nous sommes transportés dans un monde différent.

Dès que le thème de la mort apparaît, dès que surgit l'ancien bâtiment de la Morgue, nous entrons dans le domaine de l'imaginaire littéraire : « Les livres nous ont tant parlé d'elle ». Les types poétiques apparaissent comme des fantômes : « Les gandins funèbres, les mondains désenchantés, et les poètes décadents ». Un véritable tableau fantastique est alors dépeint, avec ce retour d'orgie, saisissant et pathétique : « Vers minuit, après les orgies païennes, les nocurs venaient souvent béer devant les glaces, leur bouteille de Champagne à la main, et se dégrisaient en dédiant à la mort le dernier verre ». Cet univers imaginaire est convoqué autour des trois modèles déjà cités : Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Verlaine.

Le journaliste revient ensuite brutalement au présent et à la réalité, en décrivant comment un noyé tiré de la Seine reste une heure sur la berge, sous le regard indifférent des passants, avant qu'on ne l'emmène à la morgue. Mais finalement, face au spectacle de la mort et de son sanctuaire, c'est encore le jeu de l'illusion qui le sauve.

Ainsi l'art, ici la littérature, est affirmée comme le lieu où la mort est visible, où elle peut être représentée, mise en scène, voire magnifiée : « Tous, nous avons grandi dans notre imagination ce triste palais de la mort ». Barbey d'Aurevilly, Verlaine, Baudelaire, sont cités comme poètes décadents, parce qu'ils développent et transfigurent la mort, ses lieux et ses formes. La prostituée, dont l'image est ici furtive, apparaît d'ailleurs comme un ange de la mort, affreusement fardée de sang et de ténèbres. On pense aux muses vénales de Baudelaire, ou aux filles diaboliques de Barbey d'Aurevilly. Ces « demi mondaines » en effet ne sont plus tout à fait du monde réel, ou du monde présent, elles guident le visiteur par les rues tortueuses de l'autre ville, celle de l'autre temps, où se dresse le vieux bâtiment de la morgue, voisine de l'Hôtel-Dieu, demeure divine. Grâce à la création littéraire, la mort devient donc accessible, visible, mais est-elle regardable ?

Campé dans le présent, le visiteur supporte avec peine la vision de cette médiocre bâtisse délabrée, « demeure de mort, elle-même condamnée à mort, et qu'on abattra bientôt ». La médiation de l'imaginaire, du souvenir ou de la fantaisie devient indispensable. Et Kosztolányi nous propose l'image grotesque des « poulets crus plumés dans la vitrine des marchands ». Devant le corps du noyé, il sourit de la prévenance avec laquelle il a choisi le lieu de son suicide, « à côté de la morgue ». Admis dans le bâtiment, il évoque le souvenir des noctambules dont le parcours festif s'achevait à la morgue : ils se dégrisent devant leur propre image, qui préfigure celle de leur corps mort, et associent à leur fête la Mort elle-même. De la même manière, tout au long de sa visite, c'est grâce à l'indifférence ancienne qui hante les lieux, que le journaliste-poète parvient à supporter la contemplation de tous ces corps morts dont la pièce est pleine. Mais le détournement que cette indifférence opère amène le lecteur vers une vision très caractéristique de l'univers intérieur de Kosztolányi : les cadavres deviennent mannequins, objets, poupées de cire.

Ainsi le journaliste universel promène sur le monde où il vit son regard de poète. Il se déplace, entouré d'une théorie de personnages ou d'objets : poètes, enfants, poupées, ballons, grimaces ..., qui lui tiennent lieu de fétiches et lui permettent de supporter le spectacle de l'insupportable, de vivre avec ses hantises.

## Morgue

A huit heures du matin, un avion plane sur la ville. A neuf heures, je vois un ballon dirigeable militaire dans le soleil du Champ de Mars. La troupe des automobiles nage dans des vapeurs d'essence bleutées. Sous terre comme sur terre des trains défilent en haletant, nous baignons dans le vacarme et l'électricité. Cependant, aux côtés de cette ville, il en existe une autre, la ville d'autrefois, mystérieuse, médiévale, qui ne veut rien connaître de l'autre, et mène par des rues sinueuses, dans des parfums étouffants, sa propre existence séculaire, entre les bouquinistes des quais, les marchands des quatre

saisons et les anciens fripiers qui lancent encore aux Parisiens un chant de l'Ancien Régime, pour leur demander s'ils ont de vieux vêtements à vendre. L'après-midi, j'emprunte l'une de ces rues. D'horribles demi-mondaines attendent sur le trottoir, lourdement fardées - de rouge et de noir -, le soleil brûlant fait presque fondre leur fard. Le soir, par l'escalier en colimaçon, je monte à tâtons dans ma chambre d'hôtel, un vieux bougeoir de bronze à la main. Les Parisiens de jadis, voici deux, trois ou quatre siècles, montaient à leur galetas en portant des bougeoirs semblables, et de semblables bougies qui coulaient.

La morgue appartient elle aussi à cette ville. Elle se trouve sur l'île, juste à côté de cet hôpital que le génie français appelle « l'Hôtel-Dieu ». Devant elle le promeneur s'arrête, déçu. Les livres nous en ont tant parlé. Tous, nous avons grandi dans notre imagination ce triste palais de la mort. Maintenant, il nous paraît petit et insignifiant. Il est là qui se chauffe dans la lumière froide et âpre de l'été, mûr pour la disparition, avec son crépi qui s'effrite, ses portes dévoyées et ses persiennes branlantes, dont les cordons arrachés tintent au vent. Une demeure de mort, elle-même condamnée à mort, et qu'on abattra bientôt. Mais nous, ce sont les souvenirs qui nous attirent. Les rideaux de fer sont baissés. Derrière, une glace, et les morts inconnus, le tribut du fleuve, les suicidés, les cadavres des assassinés, sont alignés sur des étagères. Autrefois, tout le monde venait ici identifier ses parents disparus. Les morts étaient là côte à côte, comme les poulets crus plumés dans les vitrines des marchands. C'était ici le lieu de pèlerinage des gandins funèbres, des mondains désenchantés et des poètes décadents. Nous sommes chez Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Verlaine. Vers minuit, après des orgies païennes, les noceurs venaient souvent béer devant les glaces, leur bouteille de Champagne à la main, et se dégrisaient en dédiant à la Mort le dernier verre. Il s'est joué ici des drames détestables. Ensuite, on a définitivement fermé la salle au public.

Un cadavre gît sur la berge. Voici une heure qu'on l'a repêché dans l'eau verte. Il a dû sauter quelque part dans les environs, comme la plupart des suicidés, prévenant et astucieux, près de la morgue. Le corps gît sur la berge. Aucun attroupement autour de lui. Chez nous, un accident de la circulation suscite davantage de curiosité. Deux vieilles femmes font la lessive, des petits garçons pêchent à la ligne, un gardien de la paix debout à côté du corps attend qu'on l'emmène à la morgue. Les gens le dévisagent et passent leur chemin, indifférents. Le cadavre est si près de l'eau que le fleuve, au passage d'un bateau à vapeur, monte jusqu'à lui et vient lécher les souliers trempés, le pantalon collé au corps, comme s'il le réclamait à nouveau. Enfin, au bout d'une heure, on le transporte en face, à la morgue. Avec l'autorisation de la Préfecture de police<sup>1</sup>, je peux entrer également.

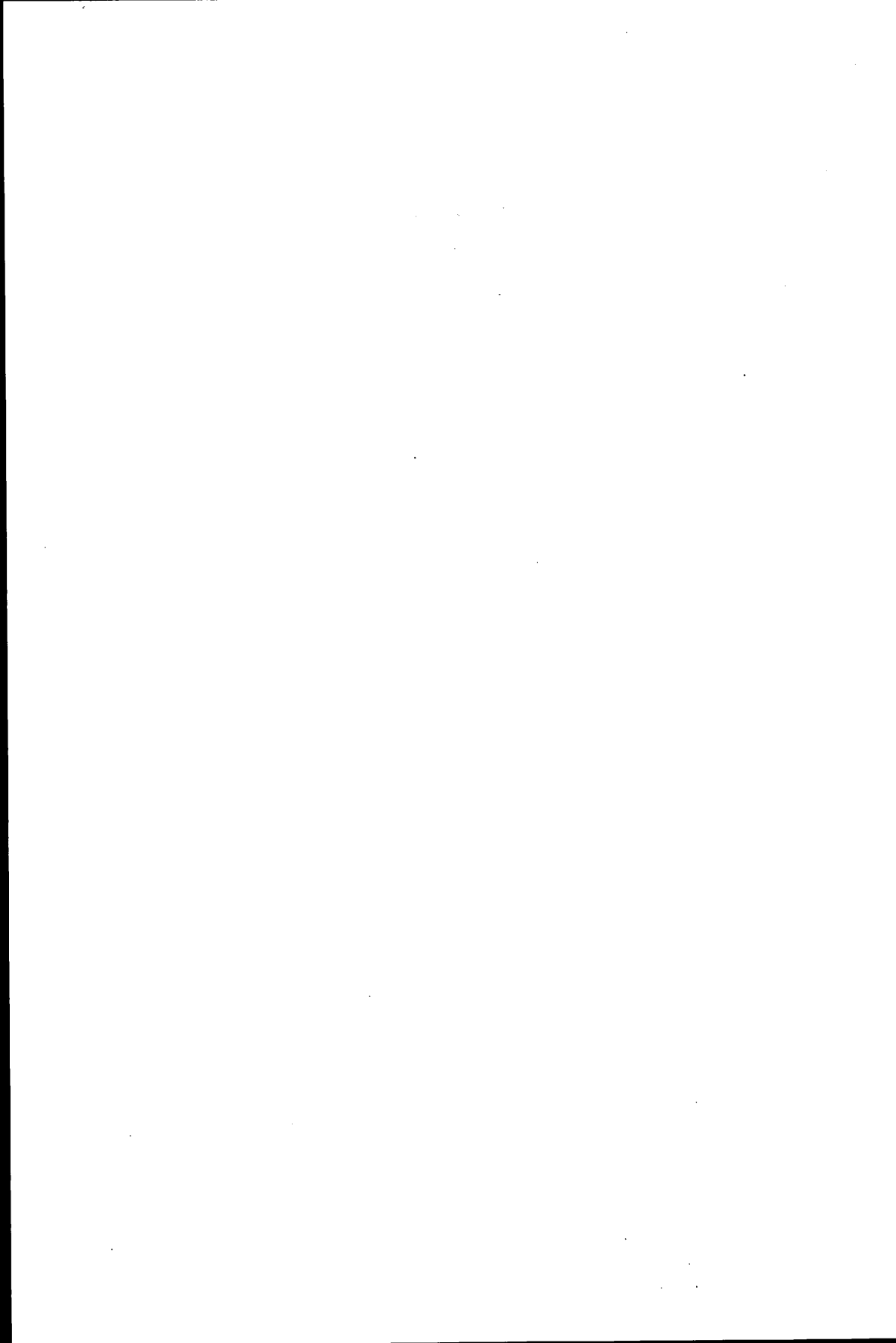
Dans cette ville gigantesque, la morgue est stupéfiante de délabrement, de saleté et de misère. Les gens angoissés se tiennent en rangs serrés dans les couloirs où règne une odeur putride, et cherchent leurs parents. L'un tient une lettre à la main, l'autre un chapeau que le suicidé a jeté : tout cela doit servir à établir la légitimité de leur requête. Nous descendons dans la morgue. Etroite et obscure. Les corps couchés sur des planches verticales sont si nombreux qu'on a peine à se mouvoir entre eux. La récolte

<sup>1</sup> En français dans le texte.

d'une semaine. Tous de parfaits inconnus, un vieil Anglais qui a été assassiné, et dont on ne sait pas encore le nom, une femme qui s'est jetée à l'eau, un jeune homme dont la chevelure drue et noire se dresse vers le ciel en une provocation juvénile, des jeunes filles, de maigres ouvriers. Combien de clients la morgue reçoit-elle ainsi chaque année ? Selon l'employé, au moins quinze cents. Je visite également la salle d'autopsie. Une petite pièce où, sur les paillasses de fer blanc, les couteaux sont encore sales, couverts de sang. Dans l'autre pièce, les cercueils de bois brut pleins d'échardes, se dressent, superposés, environ trente cercueils, car ils ne tiennent pas tous sur le plancher. J'ai l'impression que la mort est indifférente. Ailleurs on pourrait être saisi d'horreur. Mais ici l'ancienne indifférence médiévale flotte encore, et dans les cadavres je ne vois pas des hommes, mais des objets fabriqués, d'étranges poupées, des figures de cire qui remplissent la maison et la font presque éclater.

Ce soir, il fera bon cependant rentrer de bonne heure.

## **Traductions**



Attila JÓZSEF: **Psychanalyse**  
Comédie

Personnages : A.J.

Gyömrői,<sup>1</sup> l'idiote

Gyömrői, l'intelligente

A.J. : Je suis impuissant, guérissez-moi, s'il vous plaît.

L'idiote : Mais non, vous n'êtes pas impuissant.

A.J. : Je ne suis pas impuissant, guérissez-moi, s'il vous plaît.

L'idiote : Mais non, vous n'êtes pas « pas impuissant ». Il y a aussi l'impuissance au travail.

A.J. : ( *prend un air abruti* )

L'idiote : Vous vous imaginez être une femme.

A.J. : ( *après un silence* ) Vous avez raison. Je m'imagine en effet être une femme, je suis assez stupide pour cela.

L'intelligente : ( *empêche l'argent et continue de méditer* )

L'idiote : Vous m'aimez à la manière d'un enfant.

A.J. : ( *ces vers qu'il a écrits lui reviennent à l'esprit* : )

Je t'aime comme un enfant aime sa mère,  
comme les grottes silencieuses aiment leurs profondeurs,  
je t'aime comme une chambre aime la lumière  
comme l'âme aime la flamme, le corps aime le calme.  
Je t'aime comme les mortels aiment la vie  
tant qu'ils ne sont pas morts.<sup>2</sup>

( Il ne les dit pas. Parce qu'il est vraiment stupide — que ferait-il d'autre en tant qu'idiote ? — et il s'identifie à l'idiote. Grâce à cette identification, il comprend que s'il est idiot, c'est précisément parce qu'il s'identifie à l'idiote, obéissant à son instinct de fusion. Et pourtant, c'est précisément à cet instinct qu'il voudrait donner libre cours, mais à présent, il se rend compte qu'il ne ferait que s'enliser, parce que cet instinct ne fait pas la différence entre idiot et non-idiot, il n'est bon qu'à confondre ce qui est distinct. Alors il donne la parole à l'autre instinct, l'instinct du mal. Celui-ci observe depuis un certain temps l'autre Gyömrői, l'intelligente, et ne l'a plus quittée des yeux depuis le moment où elle a empoché l'argent. Jusque là, cet instinct était resté tapi, attendant qu'on ait recours à lui. Il ne s'était pas montré parce que c'est lui qu'on rendait responsable de tout, et il pensait : « Voyez donc comment vous vous en tirez sans moi ». )

A.J. : Crève.

L'idiote : C'est que ( *elle cherche ce qu'elle veut dire* ) ... Voyez-vous, vous souhaitez que je crève, mais je vous suis davantage utile si je reste en vie. ( Elle rit. En

<sup>1</sup> Edit Gyömrői, la seconde psychanalyste d'Attila József.

<sup>2</sup> Óda ( Ode ), 1933

réalité, ce n'est pas elle qui rit, c'est l'intelligente qui se moque de l'idiote, Gyömrői qui rit de Gyömrői. En fait, l'intelligente sait bien que A.J. ne veut nullement qu'elle crève *en bloc*, car dans ce cas, il ne le lui aurait pas dit. Eu égard au fait qu'elle est idiote et marche à tous les coups, il l'aurait appelée « Ma très chère fleur » tout en lui tordant le cou. A.J. ne rit pas, parce qu'il sait que seule l'intelligente Gyömrői a le droit de se moquer de l'idiote, car s'ils en venaient aux mains, l'idiote et l'intelligente se dresseraient ensemble contre lui. )

*L'intelligente* : ( *empoche à nouveau l'argent* )

A.J. : ( se lève, dit à l'idiote : « Au revoir, madame ». Il ne prend pas congé de l'intelligente, il l'emmène et commence l'analyse avec elle ) : Je suis impuissant et infantile. Que pouvez-vous faire pour empêcher cela ?

*L'intelligente* : Ce ne sont que des mots. Voyons les faits. Vous ne me voyez pas, parce qu'on n'aime pas voir ce qui fait souffrir quand on sait par expérience que cela n'aide pas à comprendre, mais fait mal, au contraire. ( Elle se tait, sent qu'elle a été sous l'influence de l'idiote qui se plaît à énoncer à tout prix de grandes vérités, qui ne se contente pas d'empocher son argent et de se taire. )

A.J. : Eh bien, voyons les faits. En effet, je ne vous vois pas. Mais c'est une convention entre nous qui fait que je suis sur le divan, vous assise derrière moi.

*L'intelligente* : C'est juste. En réalité, vous savez que j'existe, mais vous ne me voyez pas, c'est pourquoi vous devez m'imaginer. Reste à savoir comment vous m'imaginez. Je dis cela parce que mon travail consiste à vous le demander.

A.J. : Donc mon travail à moi ne consiste pas à vous imaginer, car dans ce cas, vous seriez dépourvue de fonction. Mon travail consiste à vous permettre de concevoir que la simple logique de cette situation mène à la seule idée susceptible de donner un sens au fait que je me mette dans cette situation : je paie, je m'allonge, vous êtes assise derrière moi, vous tricotez, si c'est ce que vous faites réellement, et je m'efforce de devenir idiot pour gagner les bonnes grâces de l'idiote. Je sais bien que vous êtes là dans mon dos, et vous aussi, vous savez que même un animal trouve désagréable de sentir qu'une autre bête l'épie dans son dos.

*L'idiote* : Alors, pourquoi faire une analyse ... ( elle veut parler, mais heureusement, elle ressent un grand bien à se représenter analyste, à rester chez elle avec son bonheur. )

*L'intelligente* : Donc mon travail à moi consiste à répondre à ce qui vous fait venir en « psychanalyse », c'est-à-dire la raison pour laquelle vous choisissez délibérément cette situation concrète.

A.J. : C'est pas mal, ce que vous dites là ...

*L'intelligente* : Ce n'est pas en singeant l'idiote que vous me ferez sortir de ma logique. Vous vous identifiez à elle quand vous lui parlez, parce que vous vous imaginez ( à propos, c'est votre principale représentation ) qu'elle vous aide. Mais voilà, l'idiote ne vous aide pas, puisqu'elle a le désir d'aider, et c'est pour cela qu'elle est idiote. Le fait qu'elle menace même souvent d'interrompre l'analyse ne signifie rien d'autre que ceci : dans cette situation, vous n'êtes pas encore parvenu à donner un sens par la sublimation à votre nature foncièrement mauvaise, — c'est-à-dire à faire disparaître l'idiote. Il semble qu'elle vous aime, mais de manière « infantile », c'est-à-dire qu'elle éprouve de la compassion pour vous dans cette même situation, et qu'elle veut



formuler ce sentiment au titre de l'« analyse ». Mais tant qu'il existe, ce sentiment ne peut être formulé, car il exprime précisément une absence, l'absence de concept. Elle vit de ses souvenirs, repense à l'heureux temps où vous ne lui donniez pas d'argent, à elle, c'est-à-dire à moi, puisqu'à présent, c'est par mon intermédiaire qu'elle obtient ce qu'elle veut, c'est moi qui m'occupe de l'argent et la fais vivre. Tout cela, je ne le dis que pour elle, car en ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire. Tout ce que j'ai de commun avec vous, c'est de prendre l'argent que vous êtes assez fou de me donner pour vous mettre dans cette situation. Et dans cette situation, vous ne pouvez rien faire d'autre qu'associer librement, *donc ce n'est pas à moi que vous parlez*. Et puisque je prends votre argent, je ne peux que comprendre pourquoi vous faites cela. Mon *devoir envers moi-même* — on n'a jamais d'obligations qu'envers soi-même — *donc ce que je dis, ce n'est pas à vous que cela s'adresse, de même que ce n'est pas pour moi que vous associez librement, je ne fais que penser à haute voix*, afin de vous percevoir physiquement, donc de manière audible, vous qui parlez à haute voix, qui êtes présent physiquement. Alors par la suite, — tout comme jusqu'à présent, puisque vous n'en avez tiré aucun profit, ce n'était que pour le plaisir de l'idiote et de la partie d'A.J. qui s'identifie à elle — nous n'aurons rien en commun. Nous ne ferons que parler à haute voix, nous ne nous parlerons pas. A haute voix pour la seule raison que le problème à résoudre, le transfert de fonction lié à la situation, je veux dire la fonction que vous transférez sur moi — pourquoi ? — ont un intermédiaire physique, l'argent, ( *puisque lorsque vous me payez, vous me transmettez une fonction, vous voulez que je fasse quelque chose que vous feriez avec l'« argent »*) — et de la même manière, la parole est l'intermédiaire physique de la fonction de pensée.

*L'intelligente* : Voilà cet homme qui se couche devant moi comme une femme devant un homme, qui me donne de l'argent et prétend qu'il est impuissant.

A.J. : Au fond, je suis un enfant.

*L'intelligente* : Celui-là, il a joué un jour au petit Jésus en disant qu'« il faisait le petit Jésus ». A présent, il semble bien qu'il fasse l'enfant.

A.J. : Je voudrais coïter, pourtant je n'y trouve aucun plaisir. En fait, j'aurais toujours voulu coïter. La masturbation, ce n'est pas bon.

*L'intelligente* : Vous auriez voulu deux choses différentes : 1 ) satisfaire vos instincts, 2 ) faire un enfant. C'est pourquoi vous faites de vous-même un enfant.

A.J. : ( laisse défiler tout ce qu'il a dit à l'idiote durant deux ans, afin qu'elle l'aide. A présent, il dit les mêmes choses, mais pour lui-même, pas pour demander de l'aide. )

*L'intelligente* : L'argent est l'équivalent de tout travail, donc du point de vue psychique, il peut être le véhicule de toutes les fonctions physiologiques. Il peut remplacer le sperme, la nourriture, la merde, l'urine, l'agression, le déplacement, etc. Quelle fonction voulez-vous transférer sur moi ?

S'il s'agit de remplacer la nourriture, il est clair que vous désirez être allaité.

S'il remplace le sperme, vous voulez faire l'amour.

S'il remplace le déplacement, vous voulez que je vous prenne dans mes bras et que je vous berce.

S'il remplace les excréments, vous me voulez agressive envers vous, car la fonction de l'argent a pour conséquence un tel dégagement d'énergie que vous ne sauriez

qu'en faire si vous déféquez au lieu de payer. C'est de ce point de vue que cet homme veut que je fasse quelque chose de ses agressions, que je les vive à sa place. Il ne sait donc pas quoi faire de son agressivité. Sa sexualité pourrait donner une direction, mais il se dit impuissant, encore qu'il ne le soit pas quand il s'agit de se mettre dans cette situation absurde.

A.J. : Ah, gifler les femmes ! Réunir les hommes afin qu'au lieu de s'entre-tuer à la guerre, ils s'organisent ensemble pour attaquer les femmes !

*L'intelligente* : Le lien entre agression et sexualité existe donc aussi chez lui. Mais tout seul, il a peur des femmes. Ce sont des femmes qui l'ont élevé. A présent, il voudrait se tenir éloigné de toutes les pratiques, à part peut-être l'homosexualité, auxquelles il a pris plaisir auprès des jupes de sa mère. Il ne cesse de parler de sa maman, mais il n'en dit pratiquement rien de concret. Tout tourne autour de la fameuse correction. Il ne lui vient même pas à l'esprit que la nourriture, le logement et tout ce qu'il a reçu à la maison, y compris peut-être les jeux dans la rue, ne sont pas obligatoirement liés à la femme, — puisqu'il en aurait quand même bénéficié si sa mère l'avait abandonné, ou si son père l'avait emmené avec lui.

A.J. : On ne me laisse pas tuer.

*L'intelligente* : Voilà, il considère le coït comme un meurtre. La fameuse raclée lui permet de retenir son agressivité dans la mesure où le père en est absent — il a dit qu'il n'avait pas de pénis et qu'il avait une fois rêvé d'un énorme pénis —, puisque par ses instincts, il doit savoir que c'est l'insatisfaction sexuelle qui s'est déchaînée en sa mère quand elle s'est jetée sur lui. En refusant la volée, il désire son père, ou tout au moins que celui-ci couche avec sa mère. Il s'identifierait ainsi à lui et serait présent dans le coït en tant qu'acte agressif. Acte agressif, parce que jusqu'à présent, il ne parle que de raclée, et qu'il retourne son agressivité contre son propre plaisir. Tout comme il s'abstient de la nourriture et des plaisirs qu'elle procure, il aurait aimé de même qu'il arrive à sa mère quelque chose qui l'empêche de le battre, et d'éprouver du plaisir à le battre. Ainsi, en revanche, s'il ne s'agissait que de sa mère et de son père, il perdrait autant qu'il aurait gagné. Parce que s'il a un père à qui s'identifier dans son désarroi, avec ses instincts agressifs, il n'a alors pas de mère à qui s'identifier dans la jouissance. Il voudrait donc que sa mère reçoive son père pour pouvoir s'approcher d'une femme. C'est pour cela qu'il paie, c'est pour cela qu'il est si geignard.

Les jérémiades n'ont de place qu'ici. En effet, si la mère recevant le père lui permet d'approcher une femme, lui n'a accès qu'à une femme aux yeux de laquelle il est dans un état de dépendance, l'état de nourrisson.

A.J. : Fellation ...

*L'intelligente* : La fellation a pour but de recréer une situation dans laquelle il était en rapport de satisfaction sexuelle avec sa mère, et où son père était encore présent. Je veux dire que le père n'est pas nécessaire ici. Le père prend vie avec la séparation, quand le moi prend vie. Le père est celui qui n'allait pas, la fellation ne saurait nourrir. L'identité du père et de la mère ne subsiste donc que tant qu'il ne se rend pas compte, tant qu'il ne s'est pas rendu compte que les hommes ont un pénis et que les femmes n'en ont pas.

A.J. : Je suis épuisé. Ce qui aurait été bien, c'est que d'une part ma mère me laisse libre, mais que d'autre part, elle me laisse venir à elle. Cette raclée, je l'ai reçue parce

que ma mère n'avait personne avec qui coucher, elle était insatisfaite, et si je l'ai acceptée, cette correction, car je l'ai acceptée, j'aurais voulu mourir, c'est parce que je n'aurais jamais osé coucher avec ma mère, même si elle me l'avait demandé. Mais si je n'avais pas eu honte, par exemple de faire dans ma culotte ! etc.

Traduction de Chantal PHILIPPE

## **Le pèlerin**

*( Adaptation en français du poème de Lajos Áprily*

*dédié au souvenir du grand voyageur*

*Alexandre Csoma de Kőrös )*

Je l'ai vu s'en aller dans le petit matin,  
Partir en solitaire, le bourdon à la main.  
J'étais assis là-haut, parmi les aubépines,  
Au bord de la forêt, au flanc de la colline.

L'étoile du berger lui faisait ses adieux ;  
Puis du jour la lumière a grandi peu à peu.  
Fièrement du regard j'en ai suivi la trace  
Là où va l'entraîner l'appel de notre race.

J'ai contemplé ses pas tendant vers les monts mornes,  
Quittant la steppe nue pour la neige sans borne.  
Dans la brume, à l'Ouest, l'Europe s'évanouit,  
Elle qui dans les fièvres est déjà engourdie.

Et il allait toujours, devenu un géant,  
Apôtre téméraire et pèlerin ardent,  
Jusqu'au jour où enfin l'engloutit en silence  
L'énorme Himalaya, monument de souffrance.

Je le vois maintenant sur la route nouvelle,  
Je le revois couché sur la paille mortelle,  
Les yeux pleins de l'amour de la terre natale  
Fuyant sur le désert la vision fatale.

Dans le concert des vents, parmi les eaux sauvages,  
Il avance haletant vers de nouveaux rivages.  
Dévorante est la soif et torride l'été  
Tant qu'il n'a pas trouvé la ville où s'arrêter.

Sur sa bouche enflammée brûlent les mots antiques,  
De la terre ancestrale envoûtante musique.  
Comment les étrangers qui voudraient l'écouter  
Pourraient-ils comprendre ce langage enfiévré ?

La gloire est arrivée trop tard pour le blessé.  
Les mots sont sans écho, tout n'est que vanité.  
Voici que le géant s'effondre en flamboyant.  
La tragédie hongroise est son dernier tourment.

Bernard LE CALLOC'H, d'après Lajos Áprily

## Géza OTTLIK: Histoire d'amour

Félicia tutoyait chacun d'entre nous, pour pouvoir tutoyer Gyula Kispéter aussi ; puis, tout compte fait, elle se ravisa, si bien que ce séduisant jeune homme, au sourire un peu gouailleur, devint le seul qu'elle vouvoyait. Elle le vouvoyait au déjeuner, au dîner, ou lorsque nous nous prélassions sur la plage ; le vouvoyait le soir aussi, lorsque, mettant à profit l'une de nos chambres, nous nous plongions dans la fumée de cigarette, dans la musique blasée du gramophone ; et je présume qu'elle le vouvoyait même lorsqu'ils restaient en tête-à-tête. Ils restaient ensemble, tous deux, de plus en plus souvent. Parfois, le matin, ils disparaissaient de la propriété, sous prétexte d'aller chercher des œufs à Fonyód, et revenaient tard le soir, de Dieu sait où — peut-être de Fonyód — rapportant avec eux, astucieusement, une douzaine d'œufs. Gyuszi Kispéter était le frère cadet d'Orsolya Kispéter, femme sculpteur remarquable, femme superbe tout court : c'est ainsi qu'il débarqua parmi nous, les peintres, cet été-là. C'était un garçon de haute taille, d'environ vingt-cinq ou vingt-six ans, les pieds bien plantés sur terre, et seul « civil » de la villégiature.

Nous ne comptions guère Félicia parmi les profanes, bien qu'elles s'y connût autant en sculpture qu'Orsolya en habillement : fort peu. Et pourtant, elle faisait partie de notre groupe.

A l'âge de trente-huit ans, Imre Eleőd avait épousé une fille de vingt ans, enfant gâtée d'une beauté stupéfiante. Le mariage avait eu lieu un an et demi plus tôt. Imre était bon peintre, mais n'avait absolument rien d'un Roméo. Il levait souvent haut les sourcils, de façon clownesque, ou plus précisément l'un des deux, car de l'autre, il ne restait pas grand'chose. Il s'était un jour brûlé le visage : la cicatrice desséchée de la brûlure avait déformé la partie gauche de son front, sa tempe, et creusé sous son œil une tache brunâtre, tout en arrachant un bon bout du sourcil ; ses fines oreilles pointaient vers l'arrière, en un profil déchiqueté ; ses cheveux blanchissaient nettement, et des rides sillonnaient en tous sens sa peau tannée. L'année précédente, par un matin de février, ma sonnerie impatiente l'avait fait venir à pas traînants, et d'un signe de tête, il m'avait introduit dans la grande chambre surchauffée ; sans même retirer la main de la poche de sa robe de chambre, il s'était à nouveau lourdement replongé dans son fauteuil ventru, et, jetant un doigt vers l'arrière, en direction du lit :

« Ma femme. »

Réfugiée derrière le long voile doré de ses cheveux, une fille au regard stupéfait, soupçonneux, était allongée là, qui tentait de sourire. Sa peau était couleur d'ivoire, et je vis qu'elle n'était pas maquillée. Je m'inclinai, dis mon nom.

— Donne une tasse, dit Imre Eleőd, sans même regarder derrière lui, donne une tasse à ce garçon, ma vieille.

Mille et une fluctuations balayèrent le visage de la fille, tel le soleil qui parcourt la mer. Ma gêne était livrée à son œil scrutateur. Puis elle se mit à rire, ardemment, pour elle seule.

— Tournez-vous, dit-elle, déjà revenue au calme. Elle se leva, apporta une nappe. Nous continuâmes ensemble, à trois, le petit déjeuner. Dès qu'elle faisait le moindre mouvement, on entendait bruissier son négligé bleu ciel, et elle bougeait sans

cesse, s'affairant à une foule de choses. Sous son déshabillé de lamé bleu, son corps n'était qu'ondulation. Ils faisaient les fous, ils riaient. En même temps, tous deux semblaient emplis d'indifférence et de dédain. Ce mariage, pensai-je, quelle mauvaise plaisanterie, quel pur caprice, quelle frivolité. Je regardai avec méfiance cette petite biche blonde et flexible. Elle repoussa le morceau de lard, renversa de la confiture sur son assiette, abondamment, sans toutefois en manger. Elle jeta à Imre, méprisante :

— Toi — pas de lard !

Il ne lui prêta guère attention cependant, et se mit à me parler.

— Mais enfin, pourquoi manges-tu du lard ? le harcela-t-elle à nouveau.

— Comment ça ? — et Imre se tourna vers elle. J'ai bien le droit d'en manger, quand même !

— Non !

— Et puis quoi encore !

— Tu aimes ça ? demanda-t-elle. Alors, tiens, mange. En voilà encore !

Bouche bée, semblant tout oublier, elle fixait Imre Eleőd, tandis qu'il mordait dans le lard. Je haïssais toutes ces bêtises. Il s'en dégageait un je ne sais quoi d'irritant. L'envie de m'en aller me saisit soudain. Imre resta assis, la fille me reconduisit jusqu'à l'entrée. Elle tendit une main :

— Au revoir.

— Au revoir.

Il y avait dans ma voix une raideur que je ne pouvais cacher. Elle referma derrière moi la porte, puis, un court instant, la rouvrit à nouveau. Je fus stupéfait de constater qu'elle me tirait la langue, et chuchotait dans ma direction :

— Vous êtes vraiment un âne ! Mais justement pour ça, revenez nous voir !

Cette fille, c'était Félicia.

Orsolya Kispéter, elle aussi, avait son atelier dans la maison, et lorsqu'en mars, l'armée étrangère occupa le pays, et que sa police politique embarqua Imre Eleőd, l'artiste prit Félicia chez elle. Imre Eleőd avait, autrefois, vécu longtemps à Munich, puis venait de passer deux années à New York, entretenant une étroite amitié avec d'autres artistes qui se trouvaient là, chassés de leur patrie par l'envahisseur tout récent. Son nom parut sur un manifeste, parmi ceux d'autres signataires. Je n'aurais pas donné cher de sa peau lorsqu'Imre parvint aux mains des soldats. Au bout de huit jours, il disparut de la maison de détention où on l'avait emmené tout d'abord. Ensuite une année s'écoula, l'envahisseur fut vaincu ; mais d'Imre, pas la moindre nouvelle ne nous parvint.

Les mois passaient. Les nouvelles se mirent à affluer, et aussi des rapports, qui, ensuite s'avéraient faux. Et puis, petit à petit, il nous fallut nous rendre à l'évidence : Imre Eleőd figurait quelque part parmi les morts dont on avait perdu la trace.

Au printemps 45, je rencontrais une seconde fois Félicia. Je m'efforçai de me montrer amical.

— Vous vous souvenez encore de moi ? — demandai-je.

— Bien sûr que oui ! — fut sa réponse, gentille, posée. Je vous ai toujours considéré comme l'un de nos très bons amis. Le mien aussi, pas seulement celui de ...

Orsolya Kispéter lui coupa vite la parole :

— Félicia, n'en fais pas trop.

— ... pas seulement celui d'Imre, termina l'autre.

Il y eut une légère pause.

Puis j'entendis la voix d'Orsolya, grave, irritée, rendue voilée par la fumée :

— Sois bien tranquille, Imre a disparu une fois pour toutes.

Un silence à nouveau. Dehors, on battait des tapis, et moi je comptais les coups.

Un jeune homme se tenait dans le coin le plus écarté de la pièce ; il s'avança lentement vers nous. Félicia se tourna vers lui.

— Attends un peu, Gyuszi, présente-toi comme il faut !

Nous échangeâmes une poignée de main, et le garçon me fit, en un éclair de trente-deux dents :

— Kispéter.

Félicia mit un certain temps à prendre son manteau. Gyula Kispéter et moi nous fîmes la conversation — le cinéma ; la paix ; les prix alimentaires. Orsolya ne prononçait plus un mot. Je savais qu'elle avait beaucoup aimé Imre Eleőd.

Nous descendîmes tous trois, flânant, la Colline aux Roses. Félicia babillait, très en verve, tandis que le raglan du jeune homme flottait au vent de printemps. Il parlait de tout avec une certaine gouaille, mais intelligemment. C'était un beau garçon, ce Gyula ; habile, aussi. Félicia, à ses côtés, se faisait plus sérieuse, juste assez pour garder tout son charme, et que disparût chez elle tout caractère antipathique ou agaçant. Ma foi, ces deux-là se conviennent tout à fait, pensai-je, les suivant du regard dans la cohue des jours de marché empoussière, le long du Boulevard Margit.

Félicia avait fait cuire des gâteaux, qu'elle vendit au café, puis, avec l'argent gagné, acheta à nouveau du sucre et du beurre. Elle n'avait guère à se surmener, on la payait assez cher pour ses pâtisseries. Seulement, malgré tout, pourquoi ne regagnait-elle pas les pénates de ses parents ? Je voyais qu'elle aimait vivre de façon indépendante, mais soupçonnais que le garçon aussi jouait un rôle dans l'histoire.

Depuis déjà trois semaines nous passions l'été ensemble, au Balaton ; or, d'Imre Eleőd, c'était Orsolya tout au plus qui parlait de temps à autre — et la voix pleine d'une colère amère. Félicia, jamais. Elle, elle était avec Gyuszi, à jouer au ping-pong, à canoter, à aller et venir. Le garçon faisait certain geste ; il saisissait avec assurance la cheville de la fille, et, tout le temps qu'ils parlaient, ne la lâchait pas. Félicia supportait la chose, par moments toutefois se libérait de cette main, mais de toute évidence, n'était pas gênée outre mesure, lorsqu'à nouveau Gyuszi emprisonnait sa fine cheville. Félicia dit un soir :

— Dites, les enfants : et si on allait prendre une petite baignade, après le dîner ? Il y a un clair de lune superbe. Vous venez ?

— Bon — d'accord, d'accord.

— Aucun intérêt, dit alors Gyula Kispéter, à l'étonnement général. Moi, je n'y vais pas.

Félicia, bien que jamais, d'habitude, elle ne lui réclamât quoi que ce fût, lui fit maintenant face.

— Mais si, vous aussi, vous venez !

— Non.

— Juste pour me faire plaisir ! Allez — dites oui !

De ses yeux enchanteurs, elle fixait le garçon — si implorante, si douce, que moi-même, j'en eus assez. Mais je fus pris de vitesse par Orsolya.

— Allez au diable, vous deux ! éclata-t-elle, d'une voix rauque. — Compris ? Allez au diable, vous et vos bécotages !

Félicia, rejetant la tête en arrière, partit d'un grand rire. Après quoi, elle vint s'asseoir à mes côtés, comme pour me flatter un peu. Elle sentait bien que je les haïssais. Nous étions huit, qui, assis à table, avions entre trente et quarante ans, et à côté de ces amoureux, nous nous sentions comme des vieillards. Cet amour se jouait devant nous, sur une scène ouverte, et nous avions beau rager, nous ne pouvions nier pour autant qu'ils étaient gracieux. Toute querelle, à présent, s'était éteinte sur leurs lèvres mêmes, et leurs paroles s'étaient remises à couler. Parfois Orsolya Kispéter disait à son jeune frère, en aboyant : « Toi, Gyuszi, arrête de tant parler. Tu entends ? Parle un peu moins ! »

Ensuite vinrent les jours de pluie : nous jouâmes aux cartes, puis nous lassâmes des cartes ; puis les flaquas se mirent à sécher, et l'été brûlant fondit sur nous, plus chaud que jamais. Après quoi, nous nous fîmes à l'idée que Félicia et Gyula Kispéter appartenaient l'un à l'autre, et ne nous préoccupâmes plus guère de quoi que ce fût ; nous nous contentions de nous allonger au soleil, sans un mot. Et puis, un jour, l'après-midi, des cris s'élevèrent de la grille du jardin.

C'était à la tombée du jour ; nous étions là à nous prélasser, au bord du lac, comme toujours à cette heure-là.

Quelqu'un criait, à gorge déployée :

— Hé-oh, venez ! Orsolya, Félicia, venez ! Ohé !

Quelque peu indécis, nous nous mîmes en marche vers la grille. Celui de nos compagnons qui avait crié, un gros homme en maillot de bain, palpait, tout en l'étreignant, un homme en habit de toile, tandis qu'à terre gisait une bicyclette renversée. L'inconnu donnait de grandes tapes dans le dos de l'halluciné en petite tenue, puis finit par se libérer. C'était Imre Eleőd.

Du regard, il cherchait quelqu'un. Félicia, qui trottnait à côté de Gyula Kispéter, s'arrêta tout net. D'un geste d'automate, elle tenta d'agripper le bras du jeune homme. Imre Eleőd eut un drôle de sourire, et dit :

— Donnez-moi donc une cigarette.

Nous nous mîmes à crier, à faire cercle autour d'Imre. Il avait les cheveux blanchis, trop longs. Sans cela, il n'avait pas changé le moins du monde. Ses oreilles finement découpées et sa cicatrice brune — comme polie — avaient amassé un peu de la poussière du chemin, car il était venu en bicyclette. Félicia elle aussi fit quelques pas vers lui, mais ils ne purent se parler qu'en criant, par-dessus la tête des autres :

— Je t'ai laissé une boîte dans le tiroir ! dit-elle.

— Oui, je l'ai bien trouvée !

— Tu n'es pas fatigué ? !

— Oh, que si !

Ce soir-là nous eûmes du mal à aller nous coucher, tandis qu'Imre Eleőd, lui, dormait depuis déjà longtemps ; il n'avait même pas attendu l'heure du dîner. Nous sortîmes le gramophone sur la terrasse. Félicia était, comme toujours, de bonne humeur. Je crois bien que ce jour-là, elle dansa plus que jamais avec Gyula Kispéter.



Le lendemain, vers dix heures, je vis Imre prenant son petit déjeuner. Il ne devait pas être éveillé depuis bien longtemps. Ses cheveux étaient ébouriffés, et il n'était pas rasé. Félicia apporta sur la terrasse un grand plat de fritures à la viennoise, posa quelques questions à Imre, puis le laissa seul. Elle allait jouer au ping-pong avec Gyula Kispéter. Aux environs de midi et demi, nous marchions dans l'eau peu profonde, vers le centre du lac, en compagnie d'Imre. Il mangeait des abricots dans un sac en papier. Félicia rama vers nous, tandis que Gyula Kispéter, renversé en arrière, fumait une cigarette. Imre Eleőd leur lança trois abricots, leur fit signe, puis continua sa marche. L'eau tiède se mit à nous clapoter au ventre.

L'après-midi, nous allâmes en promenade au village, chercher du tabac. Il faisait chaud. Nous nous hâtâmes de rentrer, afin de nous baigner. Ainsi s'écoula la journée. Après le dîner, nous étions six ou sept, assis dans la chambre de Félicia : une grande chambre en coin, avec des fenêtres au sud et à l'ouest. Pendant que nous bavardions autour de la table, Félicia restait assise sur le divan en compagnie de Gyula Kispéter, et le garçon, comme à l'accoutumée, de la main lui saisit la cheville. Je servais du vin. Orsolya s'était procurée quelque part une bouteille à capsule, d'un litre et demi. Imre parlait.

Il parlait calmement ; nous l'écoutions. Tout à coup il s'arrêta en pleine phrase, et se retourna ; car il était assis le dos au divan. Nous aussi, nous regardâmes du même côté. Félicia se tenait là, debout, les yeux fixés sur Imre, comme quelqu'un qui ne peut même bouger, et je vis que sa bouche tremblait. En deux enjambées, Imre l'avait rejointe.

— Que diable ... — dit quelqu'un.

Tout se passa si vite que Gyula Kispéter n'eut même pas le temps de se lever. La fille passa les bras autour du cou d'Imre, laissant aller sa tête sur l'épaule de l'homme, sa cascade de cheveux dorés tombant jusqu'au bas de la vieille veste de toile, et des sanglots venus de loin se mirent à secouer son corps svelte.

Nous étions debout, immobiles, dans la chambre. Sous la fenêtre, on entendait un chant de criquet. Félicia leva son visage en larmes, et le pressa contre celui de l'homme.

— Mon unique, murmura-t-elle.

— Petit bêta, dit Imre Eleőd.

Ils se mirent à rire. Ils s'arrêtaient, puis leur rire reprenait. Comme des fous, haletant, suffoquant, ils riaient, chacun au visage de l'autre. J'eus à nouveau le même sentiment, désagréable, d'agacement — celui de notre première rencontre. A nouveau, je fus saisi de l'envie de partir. Les autres, eux aussi, se sentaient de trop.

Nous étions déjà sortis de la pièce, quand j'entendis la voix d'Imre : « Hé, où sont-ils partis ? » Ensuite, toutefois, on ne l'entendit plus. Félicia, alors même qu'elle était assise au bord du divan avec Gyula Kispéter, avait soudain compris, de toute évidence, que l'homme qui nous parlait était Imre Eleőd. C'est sans doute alors qu'elle le comprit. Mais qu'il reviendrait sain et sauf, cela, elle l'avait toujours su. Une automobile américaine avait rapatrié Eleőd à Budapest, au milieu de l'été. Sur la porte de leur appartement de Buda, il avait trouvé un petit carton fixé par une pluie de punaises. Voici ce qu'on lisait sur le papier : « La clef est chez l'épicier. Je t'ai préparé ton costume de toile, mets-le, et rejoins-moi vite. Je t'ai acheté une bicyclette, mon chéri, parce que les trains marchent encore très mal ; elle est rangée dans la salle de bains. F. »

( traduction d'Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN )

Endre ADY: **Poèmes**

SANG ET OR

Mon oreille à moi ne distingue guère :  
Râle de mort, râle d'amour,  
L'or qui sonne ou le sang qui sourd.

Moi je sais, je dis que tout s'y ramène  
Et que rien ne sert en dehors :  
Le sang et l'or, le sang et l'or.

Tout meurt ici-bas, tout n'est qu'éphémère :  
L'art, le renom, le gain, le rang.  
Mais l'or vit toujours — et le sang.

Les peuples, sans fin, passent et renaissent,  
Et saint le brave qui bien fort  
Prône avec moi : le sang et l'or.

BOULEVARD SAINT-MICHEL

Sur le boulevard fêtant Saint Michel,  
Hier dans Paris l'Automne est entré,  
Sans bruit — la chaleur figeait le cœur,  
Et le feu bizarre affirmait sans cesse :  
C'est demain que tu meurs.

L'Automne approcha, me dit quelque chose :  
Tout le boulevard en a frissonné.  
Et de bourdonner les feuilles espiègles,  
Et de tourbillonner.

Avant que l'Été n'en ait pris ombrage,  
L'Automne en riant fuyait de Paris.  
L'Automne ... Et moi seul ai su son passage  
Sous les arbres meurtris.

## LE PIANO NOIR

Geins, grince et gronde, instrument dément !  
Fuyez, si vous n'avez à boire,  
La musique du piano noir !  
Le maître aveugle arrache, déchire :  
C'est la chanson des jours en délire,  
La musique du piano noir.

Festin funèbre où joutent mes rêves,  
Larmes, rumeurs dans ma mémoire :  
Toujours, toujours le piano noir !  
Le vin de mon cœur pris de démence  
Le sang de mon cœur coule en cadence,  
La cadence du piano noir.

## CE PETIT GARÇON

Ce petit garçon qui vient me voir,  
C'est l'enfant rieur et qui n'est plus,  
Mais que je fus.

Un gosse gentil, rêveur, malade,  
Qui flotte et palpe en ses doigts pâlis  
Mon pauvre lit.

Ses yeux surpris scrutent mon visage ;  
Longtemps ses pleurs, de le voir si vieux,  
Mouillent mes yeux.

Et vieil enfant, je m'éveille en larmes  
Dans l'étrange nuit, plus de cent fois,  
Comme autrefois.

## LE CHATEAU-DU-BAISER ENDORMI

C'est avant la Mort, après la Vie  
— Seul un homme, un mâle, y peut monter,  
Seul un mâle morne y peut monter —  
Que dort le brumeux, dort le nocturne  
Château-du-Baiser.

Là, toutes les mille, en mille alcôves,  
Le sein palpitant, blanches et belles,  
Des femmes de feu, grandes et belles ...  
Comme un tocsin qui sonne, qui sonne,  
Ton cœur les appelle.

Tu ouvres sans bruit porte sur porte :  
Des femmes partout, des lits défaits,  
La Femme-Flamme et des lits défaits ...  
Parfums ... Corridors ... Et mille femmes  
Et mille Jamais.

Dès lors plus de fin pour ton errance,  
Lâche, grelottante et sans baisers,  
Fleur de gel errante et sans baisers ...  
Et tes cheveux bruns, la grande Automne  
Vient — te les givrer.

## LE DERNIER SOURIRE

Oh, j'ai laidement vécu,  
Oh, j'ai laidement vécu ...  
Le beau mort que je ferai,  
Le beau mort que je ferai.

Mon visage de satyre,  
Mon visage de satyre  
Sera plus beau d'un sourire,  
Sera plus beau d'un sourire.

Dans mes yeux grands et vitreux,  
Dans mes yeux grands et vitreux,  
Une image brillera,  
Une image brillera.

Même froid je sourirai,  
Même froid je sourirai  
Pour répondre à tes baisers,  
Pour répondre à tes baisers.

### IL S'EST POSE LE PAON ...

« Il s'est posé, le paon, posé sur le donjon  
Pour mettre en liberté plus d'un pauvre garçon ... »

Paons délicats et fiers, plumes nargue-soleil,  
Demain, claironnez-le, ne sera pas pareil,

Ne sera pas pareil, enfin ! De nouveaux yeux,  
Des combats neufs riront à la face des cieux.

Tes vieux arbres, Hongrie, aux vents nouveaux gémissent ;  
De tes miracles neufs nous guettons les prémices.

Ou nous allons périr et tout n'est que démence,  
Ou nous verrons fleurir notre vieille espérance.

Feux neufs, creusets nouveaux, saints nouveaux, foi nouvelle,  
Ou vous êtes vraiment, ou l'ombre vous rappelle.

Ou bien, ce vieux donjon, la flamme le ravage,  
Ou bien notre âme à nous croupit dans l'esclavage.

Ou bien les mots anciens voudront dire autre chose,  
Ou rien n'aura changé de ce train-train morose.

« Il s'est posé, le paon, posé sur le donjon  
Pour mettre en liberté plus d'un pauvre garçon ... »

Traduits par Jean-Luc MOREAU

## Dezső KOSZTOLÁNYI : Averse

Il est midi.

Il neige un grand silence.

Comme dans un château royal où l'on se préparerait à une conspiration, chacun se trouvant à sa place, désignée par la distribution des rôles, n'attendant que le signal pour, rapidement et avec une cruauté sauvage, en finir avec la victime qui ne se doute de rien. Une machine infernale invisible égraine les minutes, cachée quelque part dans les profondeurs. La mèche est déjà allumée, il ne peut être question que de quelques minutes. Les gens chuchotent en retenant leur souffle, communiquent de préférence par signes, se déplacent sur la pointe des pieds pour ne pas troubler ce mutisme. Dans le fond de leur gorge, le cri libérateur s'ébroue déjà, mais le moment n'est pas encore venu. Dans cette obscurité solennelle ils allument les lumières électriques. Ce midi ressemble à un minuit. Des nuages ivrognes sont accrochés au firmament ; de couleur d'étain, avec des reflets bleu-nuit, violets emplis à craquer d'eau, comme des outres gonflées à bloc. Un petit vent les tire de-ci de-là à peine perceptiblement.

Mais soudain le vent se déchaîne. Il avance, il recule, siffle et re-siffle, une étincelle jaillit et on entend une détonation, pareille à celle d'une poudrière qui sauterait. Le palais de verre du silence éclate et se brise en mille morceaux, produisant un fracas assourdissant. Et voici la danse qui commence. C'est l'averse, il tombe des cordes, ça grouille.

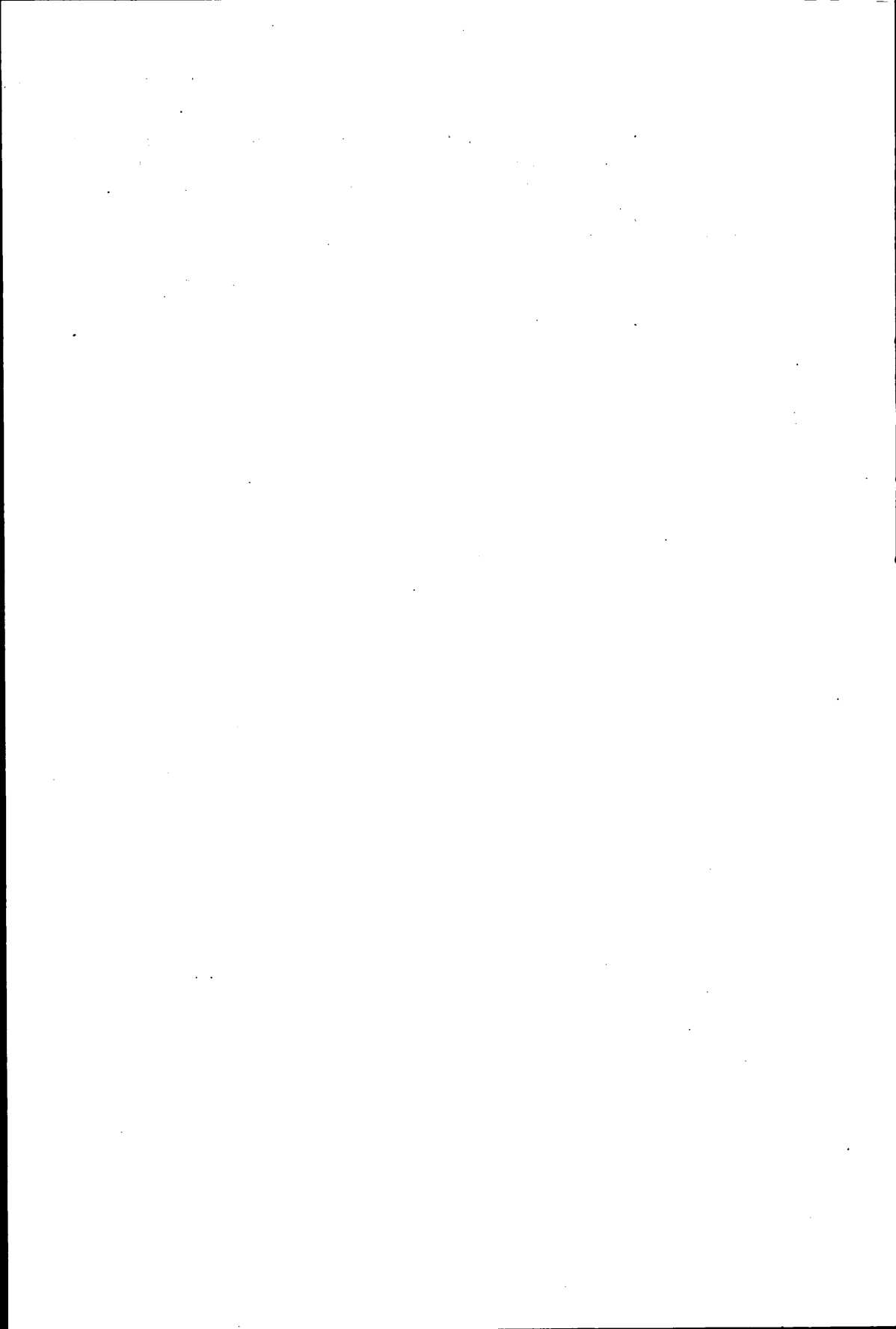
La pluie attaque de biais les murs des maisons, fustige les palissades, gifle transversalement les réverbères de ses écheveaux d'eau, de ses grosses gouttes opaques. Des buissons y font leur toilette en poussant des petits cris, comme des femmes de la campagne, en renversant leurs jupes vertes par dessus leurs têtes. Des roses en gonflent à vue d'œil. Des arbres sautillent sur leurs grillages de fer, comme des messieurs amusés sur les caillebotis de douches des saunas, en éternuant et en criaillant, et, pour recevoir le plus possible de cette manne, ils dressent et agitent bien haut leurs bras dans un grand ravissement. Assoiffée, la boue boit l'eau avec délice. Les gouttières des maisons crachent la pluie avec la furie des lions, la couvrent d'écume blanche, d'un air sublime. De petits ruisseaux révolutionnaires galopent sur les pavés, fument et jouent à cache-cache : ils sont le scherzo du grand concert.

Ceux qui se taisaient tout à l'heure poussent des cris maintenant ceux qui tout à l'heure se terraient dans leurs chambres à la lumière des lampes, interrompent leur travail, ouvrent les fenêtres. Ceux qui, tout à l'heure, démoralisés, se sont cantonnés en eux-mêmes, maintenant s'adressent à leurs voisins, font connaissance. Ils s'étonnent qu'après l'inanition, la torpeur et l'ennui, quelque chose de semblable soit possible. Bouche bée et avec une certaine vénération, ils admirent la nature, ce vieil artiste appartenant à l'ancienne école, que l'on imite depuis peu, partout et avec succès : au théâtre, au cinéma et dans les pièces radiophoniques. Il semble cependant que parfois même l'authentique produise de l'effet. Le public n'arrête pas de grossir, les uns après les autres on voit apparaître aux fenêtres des hommes en chemise de nuit et fixe-mous-

taches, des petits enfants avec leurs nounous, des femmes aussi, en robe de chambre. Tous s'accourent aux fenêtres, comme aux premières loges, tous sourient, tous poussent des soupirs de soulagement. C'est ainsi qu'ils assistent pendant plus d'une demi-heure au jeu de scène de la nature.

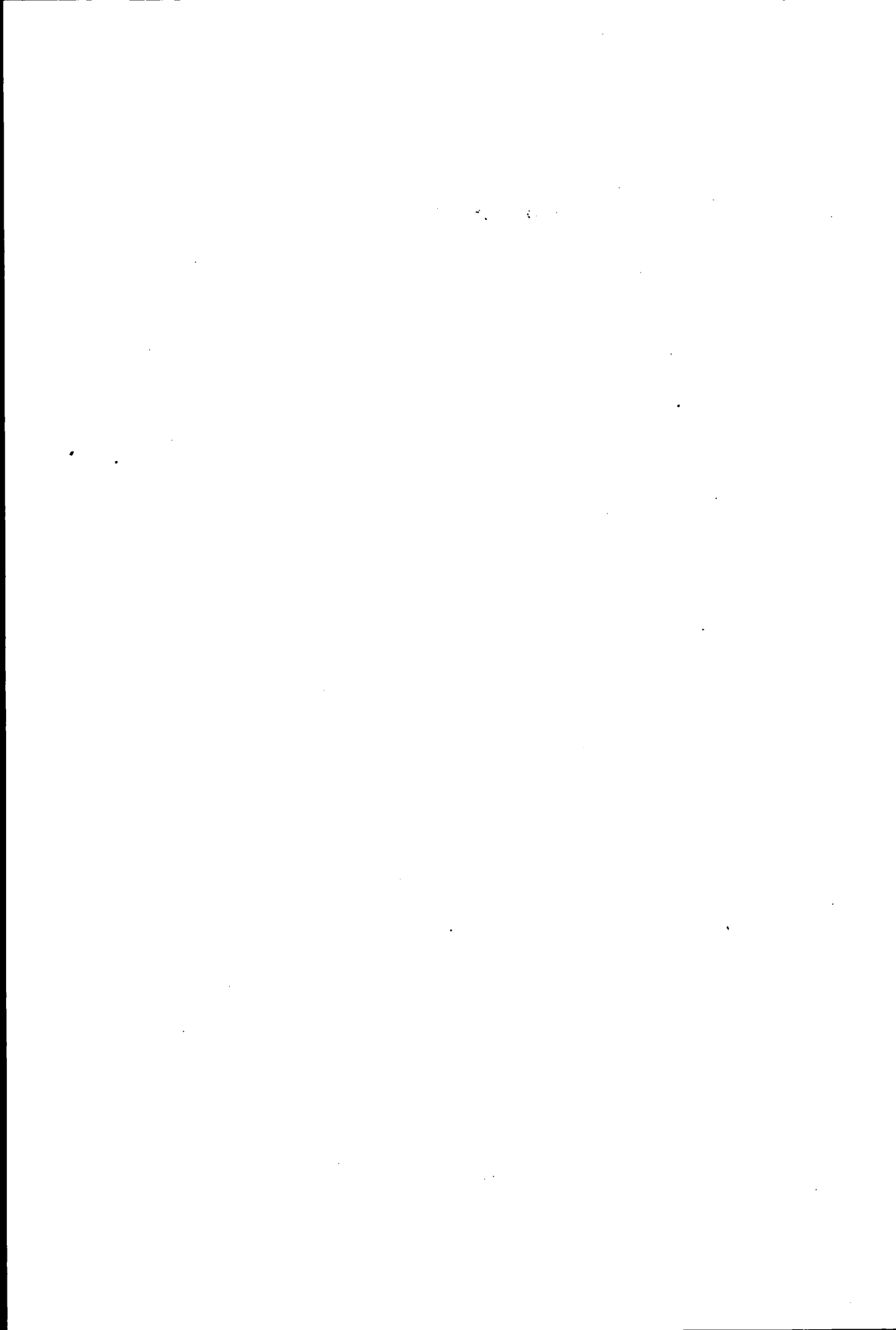
Elle joue à guichets fermés.

Traduction de Nelly GÁBOR





## **Chroniques**



## Autour du 5ème anniversaire de la mort d'Aurélien Sauvageot<sup>1</sup>

### I

Mária Czeller-Farkas

#### *Introduction*

Séparée d'Aurélien Sauvageot par plusieurs générations, je n'ai pu le connaître qu'à travers ses ouvrages.

Mon premier contact avec son œuvre a été la lecture de ses « Souvenirs de ma vie hongroise » que j'ai lus en traduction hongroise. En lisant ce livre, j'ai été frappée de l'affection qu'il portait en lui pour notre langue, notre peuple et notre littérature. Et quand j'ai orienté mes études vers l'enseignement du hongrois à l'étranger et que j'ai dû choisir un sujet pour mon mémoire de maîtrise, ma première pensée a été alors pour Aurélien Sauvageot : je me disais qu'il n'y avait pas beaucoup de savants de cette envergure dans le domaine des sciences humaines et qu'il était tout à fait légitime de me donner pour tâche d'étudier son activité professorale et scientifique dans le domaine du hongrois.

J'ai voulu tenter de cerner la personnalité de Sauvageot professeur de hongrois en m'appuyant sur ses propres souvenirs et sur ceux de ses contemporains.

Je me suis rendu compte de l'importance de la littérature dans son enseignement. Dans son livre intitulé « Válságok és változások » ( Des crises et des modifications ) László Dobossy écrit : « Dans ses cours on n'entendait jamais de balbutiements livresques. Ses exemples étaient choisis, même à l'usage des débutants, dans les textes des meilleurs auteurs. Sauvageot n'a pas cessé de répéter comme une sorte de postulat que la hungaritude ne peut être comprise et appréciée que par celui qui connaît la poésie d'Ady ».

Et, pour citer un autre témoignage, le regretté János Győri, professeur à la Faculté des Lettres de Budapest, qui avait été répétiteur de Sauvageot dans les années 1930 après avoir été son élève en Hongrie, a fortement caractérisé la méthode de son maître dans sa contribution au cahier intitulé « Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes », édité en 1958 par l'Institut Hongrois sous la direction de Jean Gergely. Son témoignage, dont Sauvageot confirmera plus tard la véracité, évoque un cas concret. J'en cite l'essentiel :

*« La nourriture linguistique se tasse et se dépose en nous, mais l'air du Verbe qu'on avait respiré rue de Lille garde pour toujours sa vivante mobilité. La première sert à nous faire marcher, le second permet un vol à l'imagination. Aussi ai-je l'intention de rappeler ici non pas le sévère Gardien des systèmes grammaticaux, mais le subtil Mage de l'alchimie verbale. Alchimie ? Assurément. Une transmutation en hongrois d'éléments authentiquement français et leur retrans-*

<sup>1</sup> Textes lus lors d'une soirée organisée par l'ADEF0 pour évoquer la mémoire d'Aurélien Sauvageot le 30 novembre 1993 ( Aurélien Sauvageot est décédé le 5 décembre 1988 ).

*mutation en leur substance d'origine, voilà le grand œuvre qui équivaut à un vrai travail hermétique. Mais passons la parole à Aurélien Sauvageot. « Les Fleurs du Mal » en main, il nous donne lecture de deux vers de Baudelaire :*

*Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon,  
Il nage autour de moi comme un air impalpable ...*

Veillez ouvrir, Mesdames, Messieurs, les Poésies Nouvelles de son traducteur hongrois, André Ady, chez qui les vers cités ci-dessous ont revêtu un costume hongrois qu'en langue française on pourrait reproduire à peu près de cette manière :

*Éternellement me chasse le Démon, me persécute, me suit,  
Tel un air impalpable il nage autour de moi ...*

La différence est à peine sensible au premier abord. Mais l'œil perspicace de Sauvageot pénètre incontinent dans les arcanes du hongrois que la version improvisée ne fait que vaguement sentir. Et voici ce que nous révèle le Maître :

*« l'image initiale de Baudelaire, d'une rectitude et d'une plasticité iconographiques, propres à l'art catholique de la France médiévale, est rendue par le poète hongrois, de formation calviniste, à l'aide d'une cascade de verbes aboutissant à une vision floue du Démon ».<sup>2</sup>*

Il m'est apparu que l'autre source principale de Sauvageot a été l'œuvre de Móricz, un auteur qu'il n'a jamais cessé d'admirer. Il est vrai qu'il aimait beaucoup aussi les nouvelles de Kosztolányi, mais c'est à Móricz qu'il a donné la première place pour l'incarnation et l'évocation de la vie hongroise.

La langue et le peuple étaient inséparables dans son enseignement. Il était important pour lui de connaître les hommes qui s'expriment par l'usage de la langue. Il dit dans son livre intitulé « Souvenirs de ma vie hongroise » :

*« Une civilisation n'est pas purement rationnelle, elle est humaine, et on ne peut essayer de la comprendre que si l'on se met à l'unisson de ses émotions autant que de ses pensées. C'est ce que j'ai essayé de faire. Je n'ai pas pu agir autrement. »<sup>3</sup>*

Son livre intitulé « Découverte de la Hongrie », publié en 1937, allait déjà dans le même sens. C'est l'ouvrage de quelqu'un qui connaissait bien le monde hongrois. Et j'ai relevé des idées analogues dans le cahier intitulé « Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes », où est dressé le bilan d'un quart de

<sup>2</sup> Gergely-Sakari : *Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes*, Institut Hongrois, Paris, 1958, p. 27

<sup>3</sup> Aurélien Sauvageot : *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Európa, 1988, p. 13.

siècle d'activité de la chaire créée en 1931 et occupée depuis sa fondation par Aurélien Sauvageot. Il y dit notamment : « Pour apprendre convenablement, sûrement, le finnois ou le hongrois il faut savoir ce qu'est la Finlande ou ce qu'est la Hongrie, savoir aussi ce qui se passe en Finlande et ce qui se passe en Hongrie ».<sup>4</sup>

Il y a là une conception fondamentale qui — mon enquête m'en a convaincue — a toujours guidé l'activité pédagogique de Sauvageot. Même dans sa retraite provençale, il s'est tenu parfaitement au courant de ce qui se passait dans les pays finno-ougriens. J'ai lu de lui de nombreux articles, préfaces et compte-rendus qui en témoignent dans différentes revues de Hongrie.

La tâche la plus sacrée, pour un professeur, c'est de transmettre à ses disciples tout le savoir et toute l'expérience qu'il a pu accumuler durant sa carrière. Aurélien Sauvageot a su réaliser pleinement le programme qu'il s'était fixé comme sa mission d'enseignant.

## II

Roger BERNARD

*Mes souvenirs sur Aurélien SAUVAGEOT*

Il ne me souvient plus très exactement de la date à laquelle j'ai fait la connaissance d'Aurélien Sauvageot. Ce fut, en tout cas, entre 1929 et 1932, années au cours desquelles j'ai été élève de l'École Normale Supérieure. Mon maître Paul Boyer, professeur de russe et administrateur de l'École nationale des langues orientales vivantes, lui avait parlé de moi en des termes élogieux, et il désirait connaître l'apprenti slaviste que j'étais. Il m'invita donc un soir après le dîner dans son appartement. Naturellement, la maîtresse de céans était là, ainsi que le petit Serge, qui arpentait à quatre pattes le salon. Un autre invité était un jeune Hongrois qui était élève du Collège Eötvös de Budapest et dont le nom était, si j'ai bonne mémoire, Jankovich<sup>5</sup>. C'était un homme d'une très haute taille, à la fière allure et doté d'une magnifique voix de basse. A la demande de Sauvageot, il nous chanta quelques chansons hongroises, qui firent sur moi une profonde impression. Comme je lui en faisais compliment, il me répondit que ces chansons n'étaient pas faites pour être chantées dans un salon parisien, mais pour aller se perdre dans l'immense puszta hongroise aux horizons sans fin.

Dès notre première rencontre, Sauvageot m'avait annoncé que le poste de directeur de l'Institut français de Budapest serait prochainement libre et qu'il souhaitait que ce poste fût occupé par un ancien élève de l'École normale supérieure, titre qui lui semblait offrir la garantie d'une certaine culture générale et d'une certaine ouverture d'esprit. Dès lors, j'avais compris qu'il envisagerait favorablement ma candidature à ce poste. Toutefois il attendit, pour me faire une proposition plus précise, que j'aie été

<sup>4</sup> Gergely-Sakari : op. cit., p. 12.

<sup>5</sup> Ferenc Jankovich (1907–1971.), poète, romancier, membre du mouvement des écrivains populistes.

reçu à l'agrégation de grammaire, ce qui eut lieu en 1932 au terme de mes trois années d'École. Un drame cornélien se livra alors en moi. D'une part, la Hongrie m'attirait d'après le peu que je connaissais de son histoire et de sa littérature, surtout grâce à des traductions allemandes d'œuvres d'écrivains hongrois. D'autre part, je craignais de ne pas être à la hauteur de ma tâche dans un pays où je n'étais jamais allé et dont je n'étais pas sûr de pouvoir étudier la langue, pour répondre au souhait de Sauvageot, après l'effort que j'avais dû m'imposer pour acquérir les éléments du russe et du bulgare et pour préparer l'agrégation. Il me sembla plus honnête et plus sage d'accepter pour mes débuts un poste de professeur au lycée d'Amiens, où je suis resté pendant trois années, qui comptent d'ailleurs parmi les plus heureuses de ma vie.

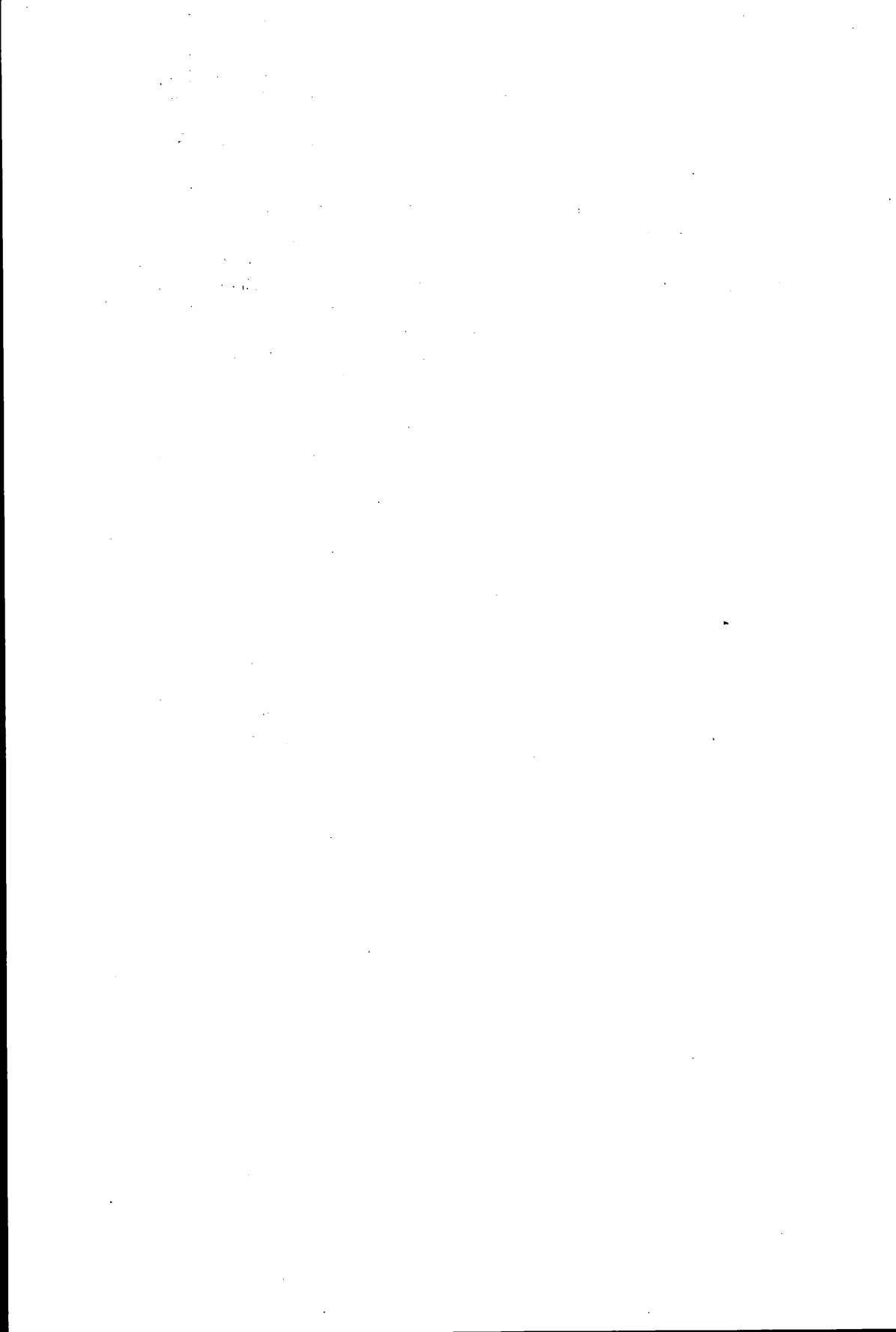
Toutefois, ne voulant pas laisser Sauvageot dans l'embarras, je crus devoir lui recommander la candidature éventuelle de Georges Deshusses, un Savoyard, dont j'avais fait la connaissance dans la « khâgne » du lycée du Parc à Lyon en 1926-1927, alors que j'étais « bizuth » et qu'il était « cube », et que j'avais eu le plaisir de retrouver deux ans plus tard à l'École. Georges Deshusses, qui était pour moi un ami très proche, était germaniste de formation, agrégé d'allemand depuis 1931 et plus familiarisé que je ne pouvais l'être avec les problèmes relatifs à l'Europe centrale et à l'ancien Empire austro-hongrois. Sa candidature, que j'avais fortement appuyée auprès de Sauvageot, fut agréée par le Quai d'Orsay. Pendant une douzaine d'années, je pense, Georges Deshusses fut conseiller culturel auprès de l'Ambassade de France à Budapest. Il porta un vif intérêt à l'histoire de la Hongrie, à sa littérature et apprit la langue hongroise assez bien pour avoir été capable de traduire certaines œuvres de cette littérature en français. Il coula des jours heureux jusqu'en 1939. L'horizon s'assombrit alors avec la portée du nazisme, puis avec le déferlement des troupes soviétiques, contre les excès desquelles il eut le courage de protester auprès d'un colonel de l'armée soviétique. Il quitta alors la Hongrie, ce pays auquel il s'était si fortement attaché et qu'il devait, je pense, ne jamais revoir.

Mes rapports avec Sauvageot n'ont jamais été très intimes, ce qui tient sans doute avant tout à l'assez grande différence d'âge qui nous séparait et qui, outre le prestige scientifique dont était entourée sa personne, m'inspirait des sentiments de modestie et de timidité. Nos rapports n'en ont pas moins été assez fréquents pendant vingt ans, entre 1947, date à laquelle j'ai été nommé titulaire de la chaire de bulgare de l'École nationale des langues orientales vivantes, et 1967, date à laquelle Sauvageot, titulaire de la chaire de langues finno-ougriennes depuis 1931, partit pour Aix-en-Provence, où il devait jouir d'une retraite longue et féconde jusqu'en 1988, date de sa mort. Durant vingt ans, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater aussi, que, bien qu'il eût été l'une des trop nombreuses victimes du nazisme et du gouvernement fantoche de Vichy et bien qu'il fût ce qu'il est convenu d'appeler « un homme de gauche », il sut ne pas sombrer dans cette sorte d'idolâtrie qui altéra le jugement de tant d'intellectuels français. Plusieurs fois il a obtenu que l'assemblée votât à bulletins secrets, malgré les récriminations de ceux qui osaient prétendre qu'un vote à main levée « est beaucoup plus sérieux » ! J'étais le plus souvent de son avis. Toutefois il m'arrivait de ne pas le suivre dans les jugements qu'il portait sur les personnes, parce que j'estimais que dans ce domaine il était plus facilement victime de son extrême vivacité d'esprit, qui pouvait le porter à exercer indûment sa

verve sans un examen suffisamment approfondi des faits. Mais sa personnalité demeurait attachante jusque dans certains de ses excès.

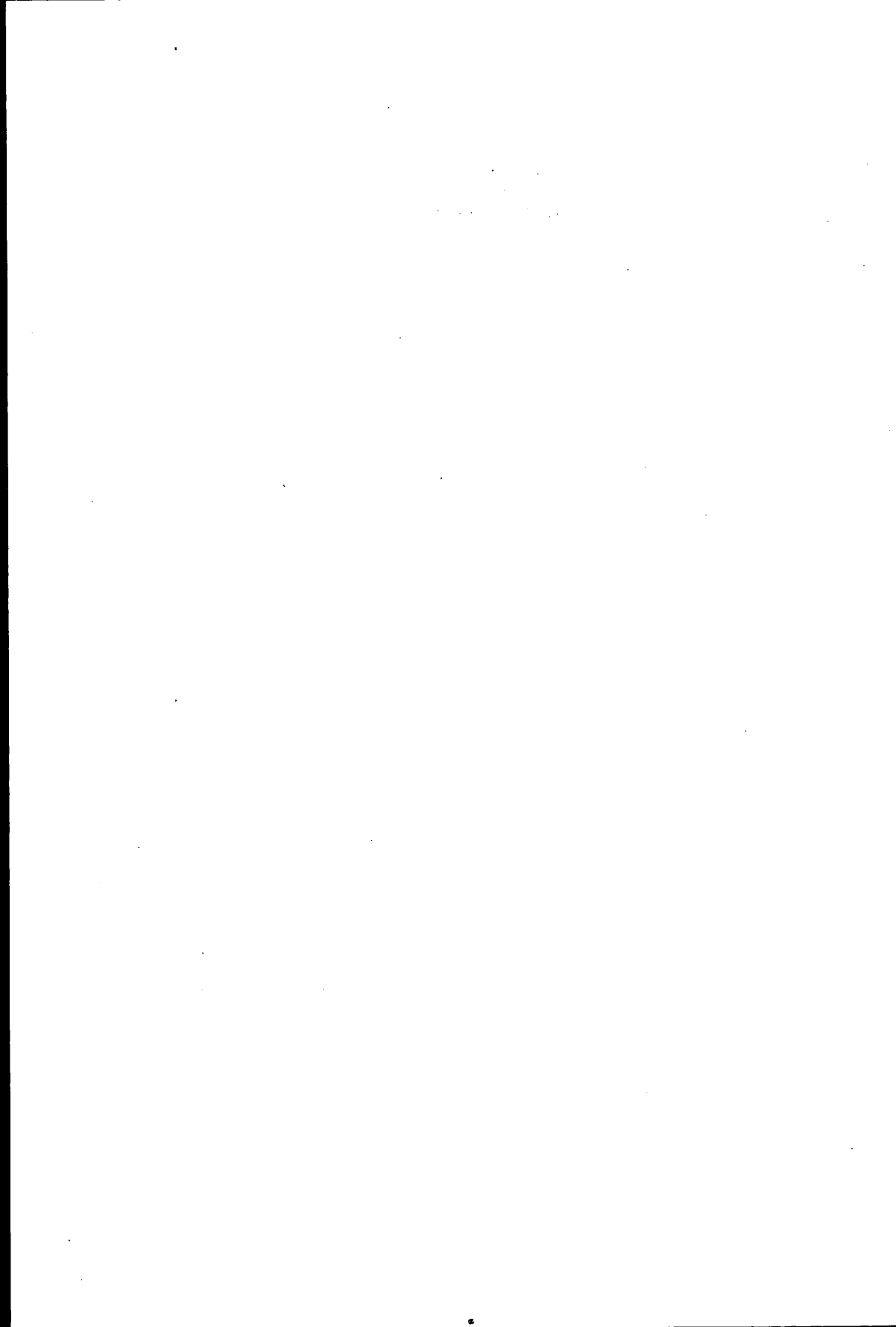
Aurélien Sauvageot était l'un des membres les plus éminents de la Société de Linguistique de Paris, qui l'avait accueilli dès 1917, alors qu'il était âgé de vingt ans et qu'il était encore élève du lycée Henri IV. Souvent j'ai pu admirer, en tant que membre de cette société, ses exposés où son esprit clair et vigoureux réussissait à dominer une érudition immense. De son œuvre, que je suis loin de connaître dans son intégralité, Jean Perrot écrit qu'elle est « riche, forte, multiple ». Sauvageot avait une curiosité et une compétence qui ne se limitaient pas au finno-ougrien. De tous ses ouvrages celui auquel j'ai eu recours le plus fréquemment est son dictionnaire hongrois-français, énorme volume de plus de 1.300 pages, que j'allais consulter à l'École des langues orientales, surtout pour essayer d'interpréter tant bien que mal certains articles du dictionnaire étymologique hongrois de Gombocz et Melich, qui renferme nombre d'indications précieuses concernant non seulement le hongrois, mais les langues slaves et balkaniques.

Sauvageot aimait à rappeler ce qu'il devait aux maîtres qui avaient contribué à sa formation et à l'orientation de sa carrière, en particulier au linguistique français Antoine Meillet et au linguiste hongrois Zoltán Gombocz. J'ai moi-même quelque peu connu dans les dernières années de sa vie Antoine Meillet, déjà affaibli par l'âge, mais encore capable de nous faire à la Société de Linguistique d'une voix cassée et mal assurée un exposé d'une grande richesse de pensée, que nous écoutions religieusement. J'ai entendu parler de Zoltán Gombocz surtout par mon vieil ami Georges Deshusses qui s'honorait de son amitié et qui admirait profondément en lui le savant et l'homme. Sauvageot m'apparaissait comme un lien entre ces savants aux noms prestigieux, qui évoquent en mon âme un passé déjà évanescant, et notre moins glorieuse époque. Ce fut un deuil pour moi que d'apprendre certain triste jour de décembre 1988 que Sauvageot nous avait quittés et que l'image visible de ce lien avait été abolie.





## **Comptes rendus**



Dominique RADÁNYI

Miklós SZENTKUTHY : **Escorial**

Après *en Marge de Casanova* et *Renaissance Noire*, les Editions Phébus publient à présent *Escorial*, troisième volume du *Bréviaire de Saint-Orphée*.

Cette fois, l'auteur nous entraîne en Espagne, choisissant de conter la vie de Saint François Borgia, Général des Jésuites. Ce point de départ permet à Szentkuthy de dissenter à loisir sur la famille Borgia, le baroque, la Chrétienté, la royauté et, avec le prétexte d'un voyage en Chine souhaité par François, de créer une légende chinoise abracadabrante. Mais que l'on ne s'y méprenne point ! Même au cœur des plus délirantes inventions, des descriptions les plus fantastiques, des distorsions de l'Histoire les plus tirées par les cheveux, l'auteur retombe toujours sur ses pieds, tel un gros chat gourmand ayant croqué le canari, et au terme d'une folle digression, il retrouve son fil conducteur en une pirouette digne des plus grands acrobates. Fasciné, le lecteur se laisse entraîner dans les méandres d'une pensée labyrinthique sans jamais savoir à l'avance s'il va trouver la sortie. Les métaphores hardies succèdent aux descriptions pittoresques et les dialogues surréalistes aux monologues lyriques. Ainsi, l'histoire se résume en quelques mots : au cours d'une transe, Lucrece Borgia a une vision de son illustre descendant espagnol et le nomme : Francisco. Apparaissant à une époque où la chrétienté est en lutte contre l'Islam sur le sol de l'Espagne, et où la morale vacille face à la corruption, François, venant d'une famille dépravée, se sacrifie au nom de la pureté et de la sainteté. Mais à ses idéaux s'oppose la faiblesse de la chair, notamment sous la forme de son amour pour la reine Isabelle. Il fait ainsi souffrir Éléonore, sa femme. C'est la mort de la reine qui le pousse à partir en Chine, avec des missionnaires. Mais il a un rôle politique à jouer pour Charles Quint, entre le Pape, la France et les ennemis de l'Espagne. Il y laissera la vie.

Comme toujours, Szentkuthy s'autorise toutes les libertés et circule au milieu de cette intrigue au gré de sa fantaisie. Sa biographie de François Borgia n'est nullement linéaire, au point que le lecteur se perd dans la chronologie des événements : après avoir vu François marié, nous le voyons dans les chapitres suivants rencontrer sa future épouse ; après l'avoir vu adulte, nous le retrouvons adolescent. Cela nous oblige à rester vigilant.

Mais au-delà de cette étrange construction du récit, au-delà de l'humour parfois grinçant, ce sont les richesses de l'expression lyrique de l'auteur et la profondeur de sa pensée qui font d'*Escorial* une œuvre remarquable. Parallèlement aux descriptions et aux scènes surréalistes — la mort d'Isabelle, la légende chinoise — il y a dans ce roman une réflexion très poussée sur l'esthétique du baroque, et une véritable discussion sur christianisme et judaïsme, philosophie orientale et philosophie occidentale. Szentkuthy se sert de certaines scènes et de certains dialogues pour développer des idées qui auraient leur place dans un ouvrage philosophique et de certains autres pour laisser libre cours à une imagination débordante. Il passe d'un style à l'autre avec une aisance extraordinaire et nous entraîne à sa suite, ébahis par cette souplesse d'esprit. La question se pose alors : faut-il garder la tête froide et essayer de ne pas perdre le fil ou se laisser envahir par cette suite d'images puissantes et rêver ? Sans doute un compromis entre les deux attitudes est idéal pour apprécier pleinement les jeux de langage et la puissance des métaphores de ce roman. Ayant participé à sa traduction, je puis affirmer que c'est le parti que nous avons pris, avec Georges Kassai et Robert Scrick, afin de permettre au lecteur français de goûter pleinement la saveur du baroque espagnol flamboyant et de la Chine légendaire.

Lajos NYÉKI

Bence SZABOLCSI : **Les cigognes d'Aquilée** — De l'effondrement des cultures, traduit du hongrois par Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, Editions de l'Aube, 1993, 56 pages.

Parue dans le n° 6 de la revue *Holmi*, cette étude posthume (écrite en 1964/65) du grand musicologue connu pour ses articles d'une rare originalité et ses remarquables travaux de

synthèse, déborde largement le domaine musical pour poser quelques questions fondamentales d'une philosophie de l'histoire. Et de ce point de vue, le sous-titre : « effondrement des cultures » est particulièrement révélateur. Empruntant le titre de son étude à une légende appartenant au folklore de l'Italie du nord, racontée au milieu du VI<sup>ème</sup> siècle par le Goth *Jordanes* et le Byzantin *Procopé*, il cherche à définir la fonction historique de ce qu'on a l'habitude d'appeler « barbarie ». N'appréciant que la « compagnie des hommes paisibles » les cigognes quittèrent Aquilée, menacées par les Huns ...

L'auteur installe d'emblée ses réflexions dans le monde contemporain en remarquant que « l'homme de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle a souvent l'impression d'être dans une situation oppressante », « il est souvent assailli par le doute : ne vit-il pas entouré d'un nombre croissant de Barbares menaçants, ne devrait-il pas envisager de fuir, se sauver sur des îles lointaines, fonder une nouvelle patrie ? » ( 6 )

Comme on le sait, d'après les anciens chroniqueurs vénitiens, les fugitifs d'Aquilée auraient été les fondateurs de Venise. Or pour Szabolcsi, une des réponses qu'on peut opposer à la barbarie, c'est une Venise symbolique, « le rêve d'une île des intellectuels » ( 19 ) où on essaierait de sauvegarder les valeurs anciennes. Mais l'auteur voit que c'est impossible : « les fugitifs d'Aquilée » ne peuvent fonder de « nouvelle Venise », car Venise a besoin de forces nouvelles, barbares, venant du monde nouveau et non de l'ancien. »

En partant de l'idée que « toute désagrégation ... signifie en même temps expansion », que « la destruction est une sorte de construction » que « l'Histoire semble être toujours et partout une histoire d'équilibrage, de réparation, de compensation », l'auteur envisage l'analyse rapide des « trois grandes crises de l'histoire européenne : la désagrégation de la culture antique, de la culture médiévale et de la culture européenne » ( 7-8 ).

Très influencé, comme de très nombreux intellectuels de sa génération, par Ortega y Gasset et Jakob Burckhardt, Szabolcsi emprunte au premier sa « théorie complexe de la psychologie des crises », d'après laquelle le scepticisme et le cynisme sont les principaux signes de ces périodes, ainsi que l'oubli des apports positifs des époques précédentes ( 12 ) : « La fin du moyen âge a oublié l'architecture gothique, la miniature et le contrepoint flammand. Le XX<sup>e</sup> siècle a oublié les droits de l'Homme, la tolérance, la sécurité, la peinture figurative et la mélodie » ( 14 ).

Quant à Burckhardt, Szabolcsi rappelle la longue liste que celui-ci a dressée, dans son *Epoque de Constantin le Grand*, des signes du « vieillissement » du monde antique », dont les principaux sont l'apathie et le découragement. Et il rapproche les idées de Burckhardt du panorama que Huizinga brosse en 1919 de *l'Automne du moyen âge*, dans son livre du même titre, véritable best-seller d'entre-deux-guerres. Il s'agit essentiellement du « phénomène de façade trompeuse » ( 14-17 ) : « Une partie significative, extérieure, de la vie continue comme si tout était en ordre ..., pourtant, « à l'intérieur », tout a déjà pris une autre signification, tout est devenu vide ... » ( 17 ).

Or il ne faut pas oublier, comme l'auteur le rappelle à la page 14, que « la barbarie vient principalement de l'intérieur, et qu'elle est en pleine possession des instruments de la civilisation ».

Et de toute manière, tout ne se perd pas, transformés, assimilés au nouveau système de valeurs, certains acquis du passé survivant : « La science grecque trouva de fervents adeptes parmi les Arabes, les Huns « apprirent les cantiques », les Goths traduisirent la Bible, la littérature du XX<sup>e</sup> siècle a inondé les quatre autres continents, et parmi les éminents représentants de sa science, on trouve aussi bien des Asiatiques et des Africains que des Américains » ( 20 ).

Et à ce propos, Szabolcsi cite l'exemple des « figures héroïques qui sortent de leur époque — non sous forme d'une fuite, mais par une activité exemplaire —, pour symboliser l'humanité future » ( 21 ). Telle le Christ dans le monde antique, ou Faust et Don Juan, à la fin du moyen âge. L'auteur constate que « le XX<sup>e</sup> siècle n'a pas encore de héros symbolique » ( 23 ).

En ce qui concerne les tentatives de sauvetage, Szabolcsi évoque le cas de ce qu'il appelle « alexandrinisme », c'est-à-dire « la sauvegarde du savoir contenu dans l'écriture » ( 29 ), tout en constatant qu'« on ne peut visiblement sauvegarder la connaissance que dans la mesure où une autre culture arrive par ses propres moyens au même niveau, longtemps après » ( 30 ).

On peut se demander si, vu l'accélération de l'histoire, cette dernière remarque garde toute sa valeur. Mais cette problématique pose tout naturellement celle de l'utilité et des limites de l'ensei-

gnement. L'auteur remarque avec justesse que « la jeune génération entre toujours dans la vie avec le faux souvenir, la conscience erronée de savoir toutes les choses essentielles. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut débiter, inaugurer les époques barbares, sinon elle ne pourrait pas vivre. Les époques « cultivées » débute souvent avec une mémoire trop chargée — et donc maladive. Le fait de se débarrasser de pans entiers de la mémoire facilite la vie des jeunes générations ... » ( 31 ).

Quand un auteur pose des questions aussi essentielles que celles abordées par Szabolcsi, il s'expose inévitablement à des interrogations et controverses.

- Pour ce qui est de cette nécessité de table rase, celle-ci s'impose naturellement sur le plan psychologique, si l'on ne considère que la succession des générations, mais à une échelle véritablement historique, cette idée doit être nuancée, et justement du point de vue factuel. Ce qui caractérise de plus en plus notre époque, c'est l'accumulation formidable ( dans les deux sens de l'adjectif ) des informations, rendant possible l'émergence d'une véritable conscience mondiale jamais atteinte jusqu'à nos jours, devant laquelle les limites temporelles ou spatiales semblent pour ainsi dire abolies. Les sociétés évoluées se caractérisent par un éclectisme qui, grâce à l'extraordinaire évolution des moyens de conservation et de transmission des connaissances, met à la portée de tous la quasi-totalité des expériences humaines, peu importent le lieu ou l'époque où elles avaient été accumulées. Nos bibliothèques, phonothèques, de plus en plus informatisées et reliées à des réseaux, assureront en quelques années un accès simultané à toute forme de savoir.

Mais cet universalisme de faits n'est pas vraiment suivi par la pensée, il est encore loin de s'installer durablement dans les esprits ; comme Szabolcsi le dit lui-même ( 42 ) : « le développement moral de la société humaine n'a pas suivi » « le développement effroyable de la technique », et, à ce propos, il cite le prix Nobel Albert Szent-Györgyi qui, en 1962, constata : « En quelques dizaines d'années, la science a modifié tous les facteurs significatifs de la vie humaine, alors que la pensée et l'organisation politiques ( il est question des États-unis ) sont restées inchangées depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. »

Nous ne savons pas si la remarque placée entre parenthèses vient de l'auteur ou de l'éditeur. De toute manière, elle « date », elle prouve que le texte a été écrit avant l'effondrement du monde communiste à l'égard duquel l'auteur garde encore quelque illusion peu dissimulée, surtout comparé à la société « capitaliste-bourgeoise » ( 8 ) condamnée à disparaître.

On peut à juste titre se demander si Szent-Györgyi n'avait pas raison, car, face aux grands problèmes du monde ( famine, déséquilibre économique et démographique, destruction de la nature, nouvelles épidémies, décalage de plus en plus profond entre certains systèmes, ce qui fait qu'en réalité, tous les régimes contemporains ne vivent pas dans la même époque, etc ... ), face à ces immenses problèmes, toutes les idéologies traditionnelles, marxisme compris, s'avèrent démunies et dépassées. Alors que tous ces problèmes ne peuvent trouver de véritables solutions que sur une échelle planétaire, notre monde est secoué par des conflits d'un autre âge ; xénophobie, intégrisme, rejet irrépressible des différences allant jusqu'à l'épuration, ces véritables *sidas* de l'esprit, envahissent nos sociétés et menacent l'existence de tous et chacun. Ce qui fait que, de plus en plus, l'utopie change de contenu et de direction. Les valeurs du libéralisme classique tant décrié réapparaissent comme des rêves peut-être jamais réalisables ; elles s'appellent : respect des règles formelles de la démocratie ( pluralisme, liberté d'opinion et d'expression ), tolérance, respect des minorités, de la marginalité même et, en rapport avec ce dernier, sensibilité aux nouveautés artistiques et scientifiques, horreur de toutes formes d'irrationalisme institutionnalisés ... ( A ce propos, voir le texte de notre conférence intitulée *Nationalisme et internationalisme ( Problématique générale appliquée à la littérature hongroise, in Convergences européennes, INALCO, 1993 : 39-50, particulièrement, p. 41 )* Il se peut que la volonté de maintenir ou ressusciter ces valeurs traduise en quelque sorte l'« illusion » de l'alexandrinisme, car, contrairement au relativisme et au matérialisme historiques toujours très vivaces, elle implique la possibilité de détacher les idées des conditions socio-économiques dans lesquelles elles ont été engendrées. — Pour reprendre le propos d'Ortega y Gasset, ces valeurs ont été « oubliées », mais tout le texte de Szabolcsi suggère que ces oublis ne sont jamais définitifs. Il y a donc de l'espoir. On peut légitimement souhaiter que les intellectuels qui se respectent gardent la foi dans ces idéaux, que, refusant

un déterminisme aveugle, ils se dressent contre les nouvelles formes de l'Inquisition, même si celles-ci paraissent inéluctables dans des conditions actuelles. L'histoire n'est pas faite seulement d'antagonismes, mais aussi d'accumulations. Szabolcsi lui-même reconnaît qu'« à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, ... une pensée globale, mondiale, remplaça peu à peu la pensée limitée à l'Europe » ( 9 ). Malgré les freinages et les rechutes causés essentiellement par les diverses tendances totalitaires, cette pensée continue son chemin. Pour ne rester que dans le domaine des arts, concerts, expositions, éditions littéraires, philosophiques ou musicales offrent un choix d'œuvres représentant dans une parfaite simultanéité la création humaine de presque toutes les contrées et de toutes les époques. Même si cette offre ne reste pour la grande majorité de nos contemporains que de nature quantitative et risque de ne provoquer chez eux que de l'indigestion, dans une société tant de fois décrite, où même les plus grandes valeurs de la culture humaine se transforment en produits hâtivement consommés donc mal digérés. Malgré tout cela, le progrès est évident, seuls les esprits grincheux et épris d'élitisme peuvent le contester.

A la page 34 de son essai, Szabolcsi lui-même reconnaît que depuis la Première Guerre mondiale « a commencé définitivement l'uniformisation du monde » et il poursuit ainsi : « Que pleurent donc les Européens quand ils portent le deuil de la « culture blanche » ? Ils pleurent ces « heures » où ils se croyaient seuls et où ils organisaient le monde à leur convenance. »

Et quelques lignes plus loin, on lit : « On joue Shakespeare en Mongolie, Bartók au Pérou, le souvenir de Hafiz et de Li Tai-Po vit toujours dans la mémoire de l'Europe. »

\* .

En présence de chaque phénomène on peut prendre une attitude optimiste et pessimiste. Si l'on choisit la première attitude, on peut considérer les événements alarmants de notre époque comme des signes d'une crise de croissance, considérablement aggravés par cette angoisse mythique de « fin de millénaire », à laquelle il n'est pas facile d'échapper. Pourtant, seuls les esprits naïfs peuvent imaginer une évolution continue, linéaire, sans conflits et sans destruction. — Szabolcsi a proposé dans son texte d'étudier « les trois grandes crises de l'histoire européenne », la dernière se déroulant devant nos yeux. Mais ne sommes-nous pas, auteurs et lecteurs, dans un certain sens, victimes d'une erreur optique. Puisque le trait pertinent, permanent de l'histoire, c'est peut-être qu'elle est faite de crises ? La nature particulièrement dramatique de nos crises à nous vient peut-être, tout simplement, de cette fameuse « accélération de l'histoire », dont le corrélat est cette impression du rétrécissement du monde due essentiellement à l'évolution des moyens de transport, mais aussi à l'omniprésence et à la rapidité des moyens d'information. En exagérant quelque peu, tout est retransmis « en direct », la vie est doublée par les images que l'on peut en fabriquer, l'information peut devancer, à la limite, créer même les événements, ce qui donne libre cours, et à une échelle jamais atteinte, à toutes formes de manipulations. Ce n'est pas par hasard qu'à des endroits différents, par rapport à des situations les plus diverses, on soulève de nos jours la question de la responsabilité, de l'honnêteté des informateurs.

Nous sommes loin du texte de Szabolcsi ? Pas tellement, car sa plus grande valeur vient justement d'un souci particulièrement prononcé de responsabilité et d'honnêteté intellectuelle qui s'y manifeste.

\*

Le deuxième chapitre du texte, sensiblement plus court, est consacré à la musique et il commence ainsi ( 43 ) : « Les jugements que portent les contemporains sur la musique des temps de crise comportent quelques points communs. La musique de la fin de l'Antiquité, de la fin du moyen âge et celle du XX<sup>e</sup> siècle sont unanimement critiquées pour leur caractère « compliqué », « artificiel », « virtuose », et donc prétentieux, et finalement peu accessible. »

Et cherchant la cause de ces caractéristiques, l'auteur remarque : « Il est évident que l'homme est devenu plus complexe, que le monde qui l'entoure est également devenu plus

compliqué et moins transparent — de même que le rapport de l'homme à ce monde. L'homme qui ne trouve plus sa place, est véritablement « aliéné » et sa musique reflète cette aliénation, cette agitation convulsive » ( 43-44 ).

Cette façon de présenter les choses permet à Szabolcsi de faire quelques rapprochements intéressants. En parlant des notions de « *musica riservata* » et de « *musica comuna* » datant de la fin du moyen âge, il nous rappelle qu'« ainsi, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'esthétique jdanovienne<sup>1</sup> a-t-elle poursuivi et renouvelé un débat par ailleurs séculaire, mais dans le sens de la raison d'État — et donc, fondamentalement, au sens d'un principe platonicien » ( 45 ).

L'intention de l'auteur est certes très louable, mais il est à craindre que, sous l'emprise d'une théorie trop systématique des crises, ne tombe lui-même dans un certain jdanovisme en contradiction avec ses propres options esthétiques, car on lit à la même page : « le naufrage des sociétés s'accompagne de la musique la plus séduisante, la plus colorée et la plus sensuelle qui soit. En un certain sens, les musiques de Palestrina, Mozart, Debussy sont une « danse macabre » au même titre que celles de Monteverdi, Wagner et Bartók. »

Il va sans dire que Szabolcsi aime par dessus tout ces compositeurs. Pour mieux saisir la réalité, il faudrait peut-être abandonner ou tout au moins nuancer cette affirmation concernant « le naufrage des sociétés ». Dans une très large mesure, la musique de Chostakovitch traduit aussi un naufrage : les horreurs et l'échec futur de la société — soviétique. Et de toute manière, la notion de naufrage ne peut fournir aucun critère esthétique sérieux ; elle ne pourrait en aucun cas justifier un quelconque jugement négatif. Il serait peut-être plus juste de dire que les naufrages sont ambigus et constituent très souvent des sources de renouvellement.

En fin de compte, Szabolcsi penche vers une telle interprétation synthétique, en constatant que les périodes de crises ( chez leurs meilleurs représentants, bien entendu ) produisent « des musiques à la fois de fermeture et d'ouverture, des musiques de crise et de solution, des musiques à la fois catastrophiques et cathartiques » ( 51 ).

Et nous pouvons ajouter que du point de vue proprement esthétique, il serait inopérant de recourir à une opposition entre arts « socialistes » et arts « capitalistes », vu l'émergence d'un art « totalitaire » à l'issue de la Première Guerre mondiale, présentant des traits fondamentaux communs que ce soit dans l'Allemagne nazie, dans l'Italie fasciste ou en Union Soviétique. En contrepartie, on ne peut pas nier que les régimes libéraux ont été plus tolérants à l'égard des diverses tendances de l'avant-garde que les idéologues du Parti, bien qu'un nombre considérable des artistes d'avant-garde se réclamait — et durant des décennies — de l'idéologie marxiste-léniniste.

\*

Cette mise au point ne concerne pas directement le texte de Szabolcsi qui garde une certaine hauteur par rapport à la politique « politicienne ». Il faut souhaiter que ce petit chef-d'œuvre, remarquablement traduit, puisse toucher le plus grand nombre de lecteur français.

Anikó CSERNUS

István ÖRKÉNY : **La Famille Tót, Le Chat et la souris**, éditions IN FINE, 1994, 191p.

Le nom d'István Örkény, une des figures les plus éminentes de la littérature hongroise du vingtième siècle, est bien familier au lecteur français. La publication de la pièce de théâtre *La Famille Tot* ( *Tóték* ) ( 1968 ) puis celle des *Minimythés* ( *Egyperces novellák* ) ( 1970 ) l'ont fait connaître et apprécier, et les traductions de ses autres écrits n'ont pas mis longtemps à se succéder : on a publié *Chat !* ( *Macskajáték* ) — la pièce de théâtre — ( 1974 ), *Une grande*

<sup>1</sup> Du nom d'Andreï Jdanov ( 1896-1947 ), qui, en sa qualité d'idéologue officiel de Staline, imposa les normes du réalisme socialiste.

*famille* ( Vérrokonok ) ( 1979 ), *Sœur Gloria* ( Glória ) ( 1983 ), puis *Floralies* ( Rózsakiállítás ) ( 1984 ). En revanche, depuis une décennie, on n'a rien pu lire de nouveau de son œuvre abondante, sinon des traductions dispersées de quelques-unes de ses « nouvelles d'une minute », c'est pour cela que nous saluons la publication de ces deux récits en un seul volume, qui est le huitième dans la collection « Domaine Hongrois » des *Editions In Fine*.

Issu d'une famille bourgeoise aisée, ( son père était propriétaire de plusieurs pharmacies ), István Örkény ( 1912-1979 ) n'est devenu écrivain à part entière que relativement tard, bien que ses premiers écrits soient apparus dès 1934 dans un journal fondé et financé en grande partie par lui-même, puis dans *Szép Szó*. « Pour faire plaisir à son père », il obtient un diplôme de pharmacien, puis un autre, d'ingénieur chimiste. Entre-temps, il fait de longs voyages, il séjourne d'abord à Londres, puis à Paris. En 1941, il publie son premier livre, un recueil de nouvelles ( sous le titre de *Tengertánc* ). Pendant la guerre, il est mobilisé plusieurs fois, pour être envoyé, comme requis du travail, en 1942, sur le front soviétique ; il est fait prisonnier de guerre et ne rentre en Hongrie qu'en 1946.

Durant ces années, il écrit et publie des nouvelles, des reportages, des romans et des pièces de théâtre jusqu'en 1957, où il se voit condamné au silence pour ses activités de 1956. Il travaille dans une usine pharmaceutique, mais ne renonce pas à l'écriture.

Ce n'est qu'au début des années 60 que commence sa véritable carrière d'écrivain à succès. Ses œuvres les plus importantes, ses romans, ses nouvelles ont été traduites en de nombreuses langues, ses pièces de théâtre ont été jouées dans une vingtaine de pays. On ne peut plus parler de la littérature dramatique hongroise du 20<sup>e</sup> siècle sans mentionner Örkény. Son nom est inséparable du genre — style ou ton — grotesque qui n'avait pas de vraies traditions en Hongrie, qui était une voix inhabituelle dans notre littérature au fond plutôt réaliste. Son art trouve sa place dans le courant du grotesque d'Europe centrale et orientale, représenté, entre autres, par *Kafka*, *Mrozek*, *Havel* et *Kundera*.

Avec ses « nouvelles d'une minute » ( appelées avec justesse « minimythes » par Claude Roy ), il a créé — ou réinventé — un genre bien à lui, où le comique et le tragique s'entremêlent dans des situations tantôt absurdes, tantôt les plus banales du monde. Dans ces textes très brefs, il n'y a rien de superflu ; ce sont, comme le dit Örkény, « des équations mathématiques : le minimum de l'information de la part de l'auteur, d'un côté, le maximum de l'imagination de la part du lecteur, de l'autre ».

La famille Tót ( Tóték ) suivi de *Le chat et la souris* ( Macskajáték ) ont été écrits respectivement en 1964 et 1963. De même qu'une grande partie des pièces de théâtre d'Örkény, ils ont été d'abord des scénarios de film, sans être tournés, puis publiés sous forme de récits, enfin remaniés et adaptés à la scène.<sup>2</sup> Selon l'auteur même, les variantes en prose sont mieux réussies. « J'ai toujours écrit de la prose dramatique, dit-il, et principalement des nouvelles. Je pourrais, en effet, les dramatiser toutes, elles toutes sont très dramatiques. »

L'action de *La famille Tót* se déroule dans un petit village de montagne. Le premier chapitre est précédé par une lettre du front : nous sommes donc au plein milieu de la guerre. Dans cette lettre, le fils, Gyula annonce l'arrivée de son commandant — un lâche, qui, sous prétexte d'essayer de rétablir sa santé altérée, débarque chez eux. La famille fait de son mieux ( et même plus ) pour que le supérieur de leur fils aimé se sente bien, dans l'espoir d'assurer des privilèges pour lui auprès du commandant. Ils ne soupçonnent pas ce que l'auteur apprend au lecteur dès le premier chapitre : leurs efforts sont inutiles puisque Gyula est déjà mort.

Dans cette situation absurde, l'auteur étudie les limites de l'endurance humaine : jusqu'à quel point l'homme est-il capable de supporter l'humiliation, de servir les caprices insensées du pouvoir en renonçant à la dignité humaine ?

Selon le dessein d'Örkény, cette œuvre est la tragi-comédie des gens assujettis, la tragi-comédie étant pour lui synonyme du grotesque. Il affirme que dans les situations absurdes de la

<sup>2</sup> Plus tard, on a fini par tourner les films aussi. En 1969, Zoltán Fábri a porté à l'écran « Tóték » sous le titre de *Isten hozta, őrmagy úr !*, qui a connu un énorme succès.



vie, notre seul espoir, la seule issue reste l'action : « Je crois en l'homme agissant, (...) je crois même à l'action désespérée ... ».

Il s'ensuit de la nature même du grotesque qu'il se prête à de nombreuses interprétations. Parmi les différentes représentations sur scène, on distingue deux conceptions principales, deux façons de jouer la pièce. La première a considéré le sujet comme une curiosité, une histoire spécifiquement hongroise, dans un cadre historico-géographique concret. Selon la deuxième conception — qui semble mieux correspondre à l'intention de l'auteur —, il ne s'agit point d'une spécialité hongroise, puisque la suppression et l'asservissement sont des expériences communes, vécues partout dans le monde, et pas uniquement dans des situations de guerre. Comme chaque écrivain, Örkény avait le désir de montrer par son œuvre, au-delà des situations liées à des époques et des lieux donnés, quelque chose d'universel, de foncièrement humain.

L'autre récit qui fait l'objet de ce compte rendu, *Le chat et la souris*, est composé principalement de lettres et de conversations téléphoniques échangés par le personnage principal et son entourage. Leur fonction est multiple : d'une part, en tant que monologues et dialogues, ils ont le rôle de renforcer la structure dramatique de l'œuvre, et de l'autre, ils nuancent les relations des différents personnages.

De quoi s'agit-il donc dans ce livre ? Pour certains, c'est une histoire simple, banale même, du traditionnel « ménage à trois », où le grotesque réside dans le fait que toutes les personnes concernées sont âgées. Pour d'autres, Örkény s'occupe ici de questions beaucoup plus profondes et complexes, montrant en même temps leurs côtés tragiques et comiques.

Veuve, vieillie, Mme Orbán souffre de la solitude. Ses jours se passent dans la monotonie, son vieil ami, un chanteur d'opéra à la retraite, lui rend visite une fois par semaine pour se gaver ; sa relation avec sa fille est un échec ; ses colocataires font comme si elle n'existait pas ; sa voisine, Souricette, mène une vie encore plus insignifiante qu'elle-même. Le changement dans sa vie survient avec l'apparition de Paula, quelqu'un qui s'intéresse enfin à sa personne, lui rendant ainsi la confiance en soi et l'estime de soi-même. Sa vitalité revient, à nouveau elle prend soin d'elle-même, de ses vêtements, elle s'intéresse au monde extérieur. C'est à travers sa nouvelle amie qu'elle tombe amoureuse du vieux chanteur obèse dont elle parlait auparavant avec mépris. Sa sœur, qui vit dans l'aisance mais condamnée à la chaise roulante de l'autre côté du Rideau de fer, ( nous sommes au tournant des années 50 et 60 ), désavoue tous ces changements. Au delà de leurs conditions de vie différentes, nombre d'autres facteurs séparent les deux sœurs : leurs tempéraments, leur façon de penser, leur place dans la société. Quand arrive la déception, cela devrait signifier le retour à la solitude — mais Mme Orbán ne veut pas l'accepter. Elle devient agressive, elle se bat pour son bonheur, elle ne veut pas vieillir. Son attachement à la vie et son besoin de communication ne faiblissent pas. Sa personnalité, son comportement illustrent un trait caractéristique des Hongrois selon Örkény : la capacité à recommencer, encore et encore, et à ne jamais se résigner.

Puisque chaque lecteur fait revivre et réactualise le texte qu'il lit, chaque fois tel ou tel aspect est mis au premier plan, reçoit un accent plus important dans les interprétations. ( Comme le montre très bien d'ailleurs le sort de la pièce de théâtre. A Londres, on l'a jouée dans une conception trop sentimentale, à Bruxelles, on a fait ressortir la poésie grotesque de la vieillesse. A Paris, en 1975, la représentation a été — malgré la merveilleuse traduction de Vercors — un échec dû à la méprise du metteur en scène, qui a même supprimé la scène du jeu de chats. )

Il y a des lecteurs pour qui le sujet principal du récit sera la problématique de la communication entre hommes, ou la complexité des relations humaines, ou encore les questions générales de la vieillesse, — questions qui ne se posent plus de la même façon aujourd'hui.

Enfin, la lecture de cette œuvre nous réserve un intérêt supplémentaire non négligeable : les lettres et les dialogues font dégager, par allusions, avec quelques traits caractéristiques portant sur l'essentiel, une image précise et fidèle des conditions de vie et des mentalités — du moins de certaines couches de la société — de l'époque.

Chez Örkény, l'optique et le mode d'expression grotesques, ironiques et ludiques se conjuguent avec une sensibilité à l'égard des problèmes de la société. Il écrit toujours sur sa propre époque, « dont la substance, l'essentiel, les contradictions peuvent être le mieux formulés dans le langage du grotesque. » Pour parvenir à une expression qui lui soit propre, il a rompu avec le

style littéraire de son époque qu'il définit comme une prose ornée, baroque, riche en métaphores, où le langage des écrivains diffère à dessein de celui de l'homme de la rue, de la langue courante. « Je me suis rendu compte que cela n'est pas pour moi », avoue-t-il. « Je crois que les moyens d'ornement artistiques sont étrangers à ma démarche d'homme scientifique. » Il retourne à une prose concise, puritaine, « cartésienne », composée de phrases simples et courtes, car il trouve que c'est en cherchant l'expression la plus simple, la plus claire et la plus ordinaire des idées qu'il atteint l'optimum de leur communication. Il réduit l'expression jusqu'au lieu commun, qui « exprime des vérités, des découvertes et des expériences fondamentales. Une fois sorti de son contexte usé, il se réanime, se met à flamboyer et devient plein de sens. Chaque phrase doit être une évidence dans la situation donnée ou sur les lèvres de la personne donnée. »

En parlant du grotesque, Örkény dit que c'est comme si l'on dansait sur une corde raide, et qu'« il suffit d'un rien, un mot superflu ou mal choisi, et l'équilibre bascule. » Cette idée est également valable pour le travail du traducteur dont la responsabilité est énorme, et la traduction du « motto » au début de *La famille Tót* illustre cette fragilité. (« ... manger jusqu'à la dernière miette de son passé », pour le hongrois « *ember voltát megetethetné* ». ) Dans l'ensemble, nous n'avons rien à reprocher aux deux traducteurs, Natalia Huzsvai-Zaremba et Charles Zaremba, qui ont su rendre, avec le travail précis et sérieux qu'on leur connaît déjà, les idées et le style bien caractéristique d'Örkény.

Je me permets, pour terminer, de recommander les deux récits au lecteur français en empruntant les mots de leur auteur : « C'est la prose que je sens le plus proche de moi. ( ... ) la prose est un genre à deux, il y a l'auteur et il y a le lecteur. C'est un dialogue silencieux où personne n'intervient, que nous commençons, continuons, terminons à deux. » Il ne me reste donc plus qu'à me retirer pour céder la place au public français pour qu'il puisse savourer une fois de plus le monde caractéristique d'István Örkény.<sup>3</sup>

Patricia MONCORGÉ

Sándor MÁRAI : **Les Confessions d'un bourgeois**. Traduit du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu, Editions Albin Michel, Paris, 1993, 461 p.

« Je vivais dans un état d'urgence perpétuel. ( ... ) Sous mes yeux, toute une "civilisation" — ou ce que l'on a coutume d'appeler ainsi : ponts, lampes à arc, tableaux, systèmes monétaires et poèmes — se décomposait, sans toutefois disparaître, mais en se transformant à un rythme effrayant comme si la pression atmosphérique qui pesait sur nous se fût brusquement modifiée. ( ... ) Je constatai que j'avais atrocement peur. Autour de moi, s'effondraient des valeurs fondamentales." lit-on dans *Les Confessions* d'un bourgeois, confessions qui ne sont autres que celles de l'auteur lui-même. Sándor Márai sent que la bourgeoisie hongroise du début du siècle, à laquelle il appartient, va disparaître, emportant avec elle tout un système de valeurs : ses traditions, ses murs, ses références, sa perception du monde. Sa vie durant, il consacrera une grande partie de son œuvre à dépeindre cet univers et tenter de se resituer par-delà ses origines.

Écrites en 1933, les *Confessions* sont un mélange de souvenirs d'enfant — goûts, odeurs, joies et inquiétudes enfantines — empreints de l'atmosphère de la petite ville de Haute-Hongrie, Kassa, où Márai est né, et des souvenirs d'un jeune homme, étudiant en Allemagne, qui découvre l'Europe de l'entre-deux-guerres. L'auteur dépeint la société d'avant 1914 avec une précision parfois digne du sociologue : il parle aussi bien de la condition des domestiques que des débuts de l'électricité, de sa famille, de l'école, des vacances, que du sentiment d'appartenir à une classe. Le premier livre se termine sur l'attentat de Sarajevo. Le deuxième est davantage consacré au cheminement personnel d'un jeune homme livré à lui-même, loin des siens et de son pays. L'auteur raconte ses années d'études, ses débuts dans le journalisme, sa découverte de la littérature, ses premiers écrits, ses interrogations sur la vie, sur l'amour, sur le métier d'écrivain.

<sup>3</sup> ( Les citations ont été tirées des interviews faits avec István Örkény )

Leipzig, Weimar, Francfort, Berlin, puis Paris et Londres défilent sous les yeux du lecteur : vision quelque peu inhabituelle pour un français qui ne connaît généralement de cette période que la version des pays vainqueurs.

Cependant les *Confessions* retracent avant tout l'itinéraire d'un homme tourmenté, mal dans sa peau. Márai se cherche, errant entre deux mondes : la bourgeoisie de son enfance à laquelle il est profondément attaché mais qu'il repousse et la société moderne où il ne parvient à trouver sa place. "Je n'appartiens à personne. Il n'est pas un être au monde, ami, femme ou parent, dont je puisse supporter longtemps la compagnie ; il n'est pas de communauté humaine, classe ou corporation dans laquelle je sois susceptible de trouver ma place. Mon état d'esprit, mon mode de vie, mes dispositions morales font de moi un bourgeois, mais je ne me sens pas à l'aise au milieu de mes pairs.( ... ) Il m'arrive parfois de penser que ce qui s'est ainsi emparé de moi n'est autre que le symptôme du déracinement d'une classe."

À la manière du psychanalyste — Márai était d'ailleurs « fasciné par la beauté des théories freudiennes » — il interroge son passé, l'analyse, et tente d'expliquer ce qui l'a fait "tel qu'il est". Il en ressort un ouvrage extrêmement structuré : deux livres composés chacun de quatre chapitres eux-mêmes subdivisés en douze parties ( à une exception près ). Chaque chapitre correspond à une période ou un aspect bien déterminé de sa vie. Quant au texte, il est régulièrement entrecoupé de bilans : "Ainsi mes ancêtres me transpirent-ils ...", "Cette vieille est sans conteste à l'origine de ma névrose infantine ...", "En cet après-midi mémorable, je découvris que les hommes ne se comprenaient pas entre eux ...", "je venais de clore l'une des périodes les plus importantes de ma jeunesse ...", "ce fut à Berlin que je ressentis pour la première fois ...", "En France, j'ai appris à la fois la modestie et l'exigence ..." etc.

"Pris dans le moule rigide de la famille, nous évoluions docilement dans ses murs, telles des abeilles dans les alvéoles d'une ruche. Jusqu'au jour où une explosion mit fin à l'idylle. J'avais quatorze ans et, un matin je m'enfuis de la maison." Cette fugue est le point de départ d'une longue errance, succession d'exils qui le projeteront loin des siens, hors du nid familial— l'enfant est envoyé en pension— puis hors de son pays : il quitte la Hongrie en 1919 pour suivre des études de journalisme en Allemagne ; il ne reviendra qu'en 1928, après avoir passé six années en France. À son retour, c'est de nouveau l'exil, au sein de son propre pays : "Victime de ce vertige optique propre à ceux qui, après une longue absence, rentre dans leur pays, je voyais Budapest comme une ville immense, peuplée de géants parmi lesquels je me sentais nain et infirme."

Aussi l'existence de Márai ne cessera-t-elle d'être un exil, et son œuvre est indissociable de cette errance perpétuelle, de ce déracinement, et de l'isolement qui en découle. En 1948, mal à l'aise dans un contexte politique où l'on ne cesse de le critiquer, il quitte la Hongrie pour s'installer en Suisse puis en Italie. En 1952, il part pour les États-Unis, en 1956 tente de revenir en Hongrie. Mais amèrement déçu par la tournure que prennent les événements et conscient qu'il ne pourra sans doute jamais revivre dans son pays natal, il retourne aux États-Unis et prend la nationalité américaine. Il passera le reste de ses jours à San Diego, dans le Sud de La Californie. En 1989, alors qu'en Hongrie son travail recommence à susciter un certain intérêt et qu'on s'appête à publier ses œuvres complètes, il met fin à ses jours, laissant derrière lui plus d'une soixantaine d'ouvrages. Il a déjà été traduit dans plus de seize langues.

Sorti à l'automne 1993 aux éditions Albin Michel, *Les Confessions d'un bourgeois* traduit par Georges Kassai et Zéno Bianu, est le troisième roman de Márai à être publié en français. L'éditeur, avec certainement le souci de présenter au public la version la plus spontanée des *Confessions*, a opté pour le texte de 1934. Texte que Márai avait retravaillé quelques années plus tard pour la troisième édition, supprimant certains chapitres, effaçant systématiquement tous les noms des personnages ne faisant pas partie de sa famille et ne manquant pas d'indiquer en page d'en-tête que "les personnages de cette biographie romancée ne sont que des personnes fictives : leur personnalité et leur rang social ne figurent que sur les pages de ce livre, ces êtres n'ont pas existé et n'existeront jamais." Le texte français se lit bien, les traducteurs on su rendre la légèreté et la simplicité du style de Márai. Cependant on pourrait leur reprocher parfois un manque de rigueur ou de vigilance eu égard aux tournures laconiques de l'auteur. Les phrases sont courtes, incisives, percutantes, en particulier au début des paragraphes, des chapitres : en les reliant les unes aux autres, ils retirent au texte de sa force et de son originalité.

Bravo tout de même pour ce travail de longue haleine ( le livre compte plus de 500 pages ) ; d'autant plus que pour mieux comprendre Sándor Márai la traduction de ce roman était indispensable.

Patricia MONCORGÉ

Károly BARI : **Lendemain et autres poèmes tsiganes**, traduit par Ibolya Gadó, Bernard Vargaftig, Anikó Fázsi, Georges Timár, Lorand Gaspar, Marc Demouze et Sarah Claire, éditions Noël Blandin, 1991.

C'était en 1970, son premier recueil paraissait : *Holtak arca fölè* ( Au-dessus du visage des morts ), il avait dix-sept ans. L'âme enflammée par la révolte et par un ardent désir de beauté, le cœur habité du chant des siens, les Tsiganes. « ... *Nous sommes des Tsiganes, / notre peuple erre dans des roulottes par le monde / entre des hivers sifflants et des étés en sueur ...* » « ... *nous transportons nos dieux que caresse le son du violon : / nos femmes aux girons embrasés, qui accouchent / au bord des fossés, ce sont des fées / les fées des chemins, elles se lavent dans la rosée, / s'essuyant aux feuilles de muguets, apportant / chaque soir en chantant le sommeil dans nos yeux / le froissement de leur jupe est aversé brûlante ...* »<sup>4</sup> Ses poèmes, il les fait jaillir des quartiers pauvres, des arrière-cours, des lisières des bois où l'hiver fait craquer de givre les herbes folles. « *Je n'ai pas de modèle, l'univers des chansons populaires avec leurs sentiments simples et sincères est ce dont je me sens le plus proche [ ... ] J'aimerais écrire des poèmes qui parlent des soucis quotidiens, des hommes, de moi-même, de nos désirs mystérieux tendus vers le monde, des joies simples et des belles fleurs* »<sup>5</sup> dira-t-il lors d'une interview au début des années soixante-dix.

Ce premier recueil remporta un immense succès. Trois ans plus tard paraît *Elfelejtett tüzek* ( Feux oubliés ). Mais la voix de Károly Bari dérange certaines oreilles. Il crie des vérités que depuis des années, des siècles, on se refuse d'entendre. Son chant appelle à la justice, au respect, pour un peuple de tout temps malmené, méprisé, rejeté par les populations sédentaires. Son chant est un appel à la liberté, à la dignité. « *Vous croyez que je suis seul / à traîner devant les portes de la ville / que seul je fouette le dos haletant du vent / de mes imprécations et hurle vers le ciel / les plaintes de mon bannissement : / mes seize années ne suffisent-elles donc pas / pour que vous m'acceptiez, pour que / vous arrachiez de ma tête les toiles / d'araignées de l'humiliation ? / Nous sommes nombreux à attendre hors les murs / que vous fassiez le don des sous de cuivre / de votre confiance !* »<sup>6</sup>

Mais on le fera taire. Certains de ses textes sont censurés, parmi lesquels « La prière de János Vajda simple soldat dans le confessionnal devant l'âme immortelle de Sándor Petőfi »<sup>7</sup> où justement il s'écriait : « *Ils me font taire si j'annonce / haut, que ce pays n'est pas mon pays, que / ce pays encore n'est pas Ton pays, terre / d'humiliation, des bons captifs : il est un camp de / prisonniers entouré de barbelés des ordres des soldats étrangers...* ». Bien que jugé inapte en raison de sa fragilité physique, on l'oblige à faire son service militaire. Il y subit toutes sortes de vexations et passera même quelque temps en prison.

<sup>4</sup> Cf. *Tsiganes errant* ( Vándorcigányok ), adapté par Lorand Gaspar et Sarah Claire.

<sup>5</sup> « *Példaképeim nincsenek, a népdalok egyszerű őszinte érzelmvilága az, ami legközelebb áll hozzám. [ ... ] Olyan verseket szeretnék írni, amelyek napjaink gondjairól, az emberekről, rólam, az elítéltől és világ elé tárt vágyainkról, egyszerű örömeinkről, szép virágokról szólnak* ».

<sup>6</sup> « Vous croyez » ( *Azt hiszitek* ), adapté par Lorand Gaspar et Sarah Claire.

<sup>7</sup> *Vajda János közkatona imája a gyóntatószékben Petőfi Sándor halhatatlan lelke előtt*, écrit en 1972, publié pour la première fois en Hongrie en 1993, adapté par Ibolya Gadó.

En 1983 paraît son troisième recueil *A némaság könyve* ( Le livre du mutisme ). Il écrit, il peint. Ses dessins, généralement faits au feutre, sont plusieurs fois exposés. Il s'efforce par ailleurs de recueillir les traditions et le folklore tsiganes. Il enregistre des contes et traduit du rom poèmes et chansons. Il publie en 1985 une anthologie de poésie tsigane *Tűzpiros kígyócska*, puis en 1990 un recueil de contes et de traditions *Az erdő anyja*. En 1985, une sélection de ses poèmes accompagnés de dessins calligrammes paraît sous le titre *A varázsló sétálni indult*.

Son écriture est très dense. Il décrit le monde d'une manière extrêmement sensible, plongeant sa plume au cœur de chaque chose, de chaque instant, avec une précision subjuguante. Les adjectifs et les compléments de nom s'entrechoquent, faisant jaillir du moindre brin d'herbe, du moindre souffle de vent un univers complexe, ardent et mystérieux. Ce qui rend le travail du traducteur vertigineusement difficile. Pour ne citer qu'un exemple, voici quelques vers tirés du poème *Jannisz Ritszosz* ( Yannis Ritsos ) : « ... *szíveink piros cseppkőbarlangjaiban / gumibotok suhogásán osztozkodó álmok nyögése / visszhangzik, de szemekben alázat / nem tenyészt a kín, állunk meztelenül, fal felé fordulva, ágyékszőrünket locsolja / a bordáink csont-zsilipein átlíhegő vér ... » , que la traductrice, Ibolya Gadó, a essayé de rendre tant bien que mal par : « ... dans les grottes rouges de nos cœurs résonne / le gémissement des rêves se partageant les sifflements / des matraques, mais le supplice ne fait pas naître / l'humiliation dans nos yeux, nous sommes debout, / nus, tournés vers le mur, le sang haletant, à travers / les barres d'os de nos côtes, arrose les poils de notre aine ... » .*

C'est que Károly Bari exploite au maximum la possibilité du hongrois d'accumuler les compléments de nom, syntaxe qui lui permet d'être extrêmement précis sur chaque image, mais qui se révèle quasiment impossible à rendre telle quelle en français. La traduction littérale pêche par une surabondance de prépositions — généralement « de » — et de participes passés ou présents. Or, ce qui complique d'autant plus la tâche, c'est qu'on ne parvient pas à scinder les phrases sans en altérer violemment le sens, ni mettre exagérément en valeur des éléments qui ne constituent en fait que l'arrière-plan du poème. Le passage du littéral au littéraire se trouve être ici un véritable travail de titan.

Le résultat de tant d'efforts est malheureusement plutôt décevant : la clarté du texte français pâtit énormément des distorsions. L'atmosphère est globalement rendue, mais il est généralement impossible d'isoler le moindre vers sans qu'aussitôt des lourdeurs de style, et, ce qui est plus gênant, la non-limpidité des images, surviennent de manière flagrante. Le texte français est réellement difficile à lire. D'autant plus difficile à lire que l'éditeur a fait une grosse erreur de présentation : le caractère choisi étant trop gros, un vers sur trois déborde du cadre de la justification, ce qui crée des décalages permanents. Les poèmes y perdent de leur unité, et les strophes éventuelles ne sont plus apparentes. C'est dommage. Dommage, car malgré toutes les maladresses, les traducteurs ont vraiment fait un travail sérieux. Remercions-les d'avoir eu l'audace de relever le défi de traduire Károly Bari, car sa poésie mérite réellement d'être mieux connue. Souhaitons que la difficulté ne rebutera pas le lecteur, ni ne fera obstacle à la découverte du poète.

Georges KASSAI

Peter DIENER : **Archéologie d'amour** ( Editions Saint-Germain-des-Prés, Paris )

Peter DIENER : **Poémographies** ( Editions Emile Van Balberghe, Bruxelles )

Eszter FORRAI : **L'ombre des éclairs — Villámok árnyéka**. Libre adaptation du hongrois de Sylvie Reymond-Lépine. Préface de Miklós Magyar ( L'Harmattan, Paris )

Agnès GERGELY : **Imago**. Traduit du hongrois par Anikó Fázsy et André Doms ( maison de la Poésie Nord-Pas de Calais )

György PETRI : **L'époque d'imbéciles intrépides arrive**. Traduit par Iván Bajomi, Marc De-louze, François Dominique, Miklós Mátyássy, Cécile Mennecier, Noëlle Mennecier, Miklós Sulyok, Bernard Vargaftig et Paul Wald. ( Edition Font, 1991 )

« Poète hongrois d'expression française ?  
Poète franco-hongrois ?  
Poète francophone européen ?  
Poète »,

lit-on sur la quatrième de couverture de la plaquette que Peter Diener a intitulée « Archéologie d'amour ». Nous y apprenons en outre que le poète, né à Paris de parents hongrois a fait des études universitaires à l'école de la vie : Hongrie, Russie ( Sibérie ), France, Italie, Roumanie, Québec. « Je suis européen, citoyen de Toulouse. J'aime regarder les nuages » ajoute, pour terminer, Peter Diener.

Professeur de littérature comparée et aimable bohème, sculpteur, érudit et amoureux de la vie, Peter Diener a présenté son premier recueil dans une grande librairie de Toulouse et ses poèmes, mis en musique par un compositeur de la ville, ont aussitôt gagné les faveurs du public. Gracieuse, légère et pourtant sérieuse, sa poésie, qui a quelquefois les accents de Lorca ( à qui Diener dédie un de ses poèmes ) et de Prévert, porte-t-elle vraiment, comme on l'a prétendu, les traces des origines hongroises et juives de son auteur ? Certes, ses instantanés, pleins d'humour et de sensibilité, évoquent quelquefois certains aspects de la vie hongroise » ( *Poésie des Tsiganes hongrois* ) ou les origines de son auteur ( *Mes trois aïeux* ), mais leur qualité essentielle réside dans la capacité du poète à faire partager ses émotions au lecteur. Peut-être la grande liberté avec laquelle Diener manie ses mots est-elle due à l'attitude du bilingue, plus conscient que d'autres de la relativité de la désignation langagière, d'où certains néologismes et combinaisons insolites, mais bien venues, comme ces roches « alvéolaires » ou ces « pupilles de la damnation », quelques aimables pichenettes et pirouettes verbales ( « Attention ! un mensonge peut en cacher un autre, » dit un de ses poèmes, judicieusement intitulé *Passage à niveau de la vie sociale* ).

Eszter Forrai n'a pas choisi d'écrire directement en français ; elle a recours à une complice et à une âme sœur : Sylvie Reymond-Lépine, qui travaille d'après les traductions brutes de l'auteur, s'imprègne des sonorités du poème et propose quatre ou cinq versions avant d'en adopter une que les deux poétesses considèrent ( provisoirement ) comme définitive. Le résultat de cette collaboration est remarquable à plus d'un égard. Fille d'un père mort en déportation « enseveli sans sépulture sur une terre inconnue », marquée à jamais par les atrocités nazies, par le martyre des Juifs hongrois fusillés au bord du Danube, alors que « dans notre innocence nous n'étions que des enfants, ces fusils n'étaient que des jouets », ( mais « sur les berges du fleuve obscurcies par le ciel preuves hurlantes les bottines témoignaient » ), Eszter Forrai contredit la célèbre phrase d'Adorno, selon laquelle il est impossible d'écrire des poèmes après Auschwitz. Si, en effet, toute parole, fût-elle poétique, paraît dérisoire au regard de l'horreur des camps d'extermination, comment méconnaître les vertus thérapeutiques de la poésie, acte, par excellence, de sublimation ? ( Il en a été question, à propos d'Attila József, au colloque de Bonneval, en octobre 1988, colloque dont les actes, coordonnés par François Sauvagnat, ont été édités sous le titre *Sublimation et suppléances* ). Comme dit Jacques Eladan dans son commentaire sur *L'ombre des éclairs*, « la poésie, loin d'être un luxe, est un acte vital, qui permet aux poètes authentiques ... d'arracher aux ténèbres des lucurs qui permettent aux rescapés des tragédies de l'histoire de supporter la vie malgré la persistance de souvenirs pénibles ». Et aussi de créer d'inoubliables mementos comme, précisément, ces bottines restées au bord du Danube après la fusillade, pendant que le fleuve indifférent charrie les corps de leurs propriétaires. Mais là où le poème hongrois parle de « chaussures d'enfant ôtées » ( *levetett gyerekcipők* ), la version française se contente de « bottines », laissant à l'imagination du lecteur le soin de reconstituer la réalité dans toute son horreur. Ailleurs, c'est la version française qui apporte une précision, suggérée seulement par le poème original : « Le bus me conduit au travail Je suis cernée de toutes parts ( *Mozgó irodám, autóbuszom* ). Me tromperais-je en affirmant que, dans les deux cas, ce

sont les possibilités offertes par chacune des langues qui ont guidé les poétesses ? Le préverbe ( perfectif ) hongrois *le-* ( dans « *levetett* » ) suggère le caractère définitif, irrévocable, de l'acte accompli, tandis que « cerné de toutes parts », expression toute faite de la langue française, s'applique parfaitement bien à la condition du poète.

Si les souvenirs de son enfance tragique continuent à hanter la mémoire de la poétesse, les deux autres grands thèmes de sa poésie, l'amour et sa fille Anna, lui inspirent des images et des rapprochements comparables à ces ( ses ? ) éclairs dans l'ombre desquels « nous allons tâtonnant d'une étoile à l'autre. » Dans l'amour, « nos corps aspirés par l'éther / ne se réchauffent ni ne vivent / que sous l'impact zébré des éclairs », mais pires que l'éclair, c'est un flot de paroles qui brise l'arbre (« ce n'est pas sous l'éclair que l'arbre s'est brisé, mais sous la scie de tes mots »). Eszter Forrai nous plonge dans un univers cohérent dont l'atmosphère faite de silences plus que de mots et de sonorités nous accompagne longtemps après que nous avons refermé le livre.

La poésie d'Agnès Gergely pose un autre problème que son co-traducteur et préfacier André Dombs formule en ces termes : « une première approche, peut-être ardue, ferait-elle ranger Agnès Gergely au nombre des poètes philosophes ? Elle a le goût de l'analyse autant que sa vision est dense et son expression jamais délayée. mais on voit aussi que cet univers n'est pas d'abord abstrait, qu'il s'élabore à partir de notations sensorielles, qu'il est nourri de l'âpreté quotidienne. L'œuvre d'Agnès Gergely est avant tout d'une sensibilité intelligente ... Ici l'objet n'est pas décoratif mais significatif ».

Le recueil s'ouvre sur un long poème sur l'épave renflouée du « *Wasa* » avec un catalogue des objets que l'on y a retrouvés et dont l'énumération, à trois cent trente-trois ans de distance, paraît, en effet, dérisoire. Si l'objet est vraiment significatif, sa signification est la vanité de toutes choses. (« C'est poétique, comme toute absurdité », dit devant les pierres d'un jardin japonais l'hérone de *l'Interprète*, le premier roman d'Agnès Gergely ). « Seuls demeurent les acteurs, figés dans l'instant et la pose qui trahissent leur passion », note André Dombs.

Certes. Mais les acteurs sont solitaires et ils en souffrent. ( Quoique très entourée, l'interprète du roman d'Agnès Gergely souffre également de son isolement de son isolement : nul, dans son entourage, ne comprend ce que ressent la victime d'une persécution plusieurs fois millénaire ). C'est la souffrance de la « femme stérile qui ne connaît pas ... » quoi ? « La gestation » nous propose le traducteur, mais il s'excuse aussitôt : le mot hongrois ( *beléköltözés* ) signifie plutôt « installation » ou « emménagement ». Nous voici confronté aux difficultés de la traduction. Celle d'Annikó Fázsy et d'André Dombs est à la fois belle et fidèle. ( Signalons seulement que la rengaine soviétique bien connue « Je ne connais pas un autre pays comme celui-là » ( p. 75 ) aurait dû, dans la version française, figurer en transcription phonétique française : « Ya drougoï takoï strany n'e znaïou » ) D'où vient alors l'insatisfaction du lecteur bilingue ? Pas seulement de certaines solutions qui peuvent lui paraître contestables ( p. 36-37 ) : l'odeur des ports est, certes, celle du canal, mais aussi celle des égouts qui s'y déversent ; le mot hongrois « *érezékél* » signifie « perception » plutôt que « sensation », ou de ces fameux « jeux de mots intraduisibles » (« le tabouret qui se pose n'importe où ... comme on fait des formules » est, dans l'original, « *felálitható* », un participe présent adjectival qui, signifiant à la fois « qui peut être dressé » et « qui peut être formulé » s'applique aussi bien au tabouret qu'à la formule chimique ), mais plutôt à certaines déperditions, comme, dans *Femme stérile*, cette image qui « se défait », alors que, dans l'original, elle « se désagrège, tombe en poussière » (« *elporzik* »), ce mot qui est « périmé » ( p. 71 ), alors que, dans l'original, il se consume, se réduit en cendres ( *elhamvad* ) ; ou dans *Silences divers* ( p. 44-45 ) le silence « castral » du téléphone ( *telefon kataszteri csöndje* ; — le silence éternel de ces cadastres m'effraie, aurait pu dire Pascal ) qui devient simplement « silence du téléphone » ; comme dans *Rhapsodie à minuit*, le refus de trahissement, à l'instar du hongrois, un verbe intransitif comme « jubiler » : « *ujjongják ujjaim a tested körvonalát* » devient « mes doigts jubilent sur le profil de ton corps ». Enfin : « *körülduzzadják a fal olajfestékes élét* » est carrément paraphrasée : « leurs boursouflures masquent l'arête du mur » ( p. 68-69 ). Et que dire de cette création verbale « *legsarokban* » ( un substantif muni du préfixe du superlatif ! ) que les traducteurs renoncent un peu trop vite à rendre ? Inutile de poursuivre : ce qui est en cause, ce n'est pas la compétence ni même l'habileté des traducteurs, mais les possibilités qu'une langue A offre au poète et qu'une langue B refuse au traducteur. On peut alors se demander si la

« richesse poétique » n'est pas une affaire de langue plutôt qu'une affaire d'usager, si les langues ne recèlent pas en elles des potentialités que les poètes ne font qu'exploiter ?

La question se pose avec moins d'acuité dans le cas du recueil de György Petri, d'abord parce qu'il ne contient que les traductions françaises et ensuite parce que ses poèmes valent plus par leur ton que par leurs trouvailles verbales. Ce ton est celui de la dérision et des sarcasmes ; il connote à la fois une lucidité et une amertume amplement justifiées par l'époque ( entre 1968 et 1990 ) : « c'est György Petri », écrit l'un des traducteurs hongrois du recueil, « qui exprimait le mieux notre malaise, notre mauvaise humeur ». Dans une interview avec György Konrád, dont certains passages sont reproduits au début du recueil, Petri insiste sur le caractère éminemment politique de sa poésie et termine en déclarant que « le climat du socialisme est très favorable à l'intelligentsia créative à condition qu'elle arrive à survivre aux difficultés primitives ».

La politique est donc directement présente dans ce recueil ( *A la mémoire de L. Brejnev ; Noël 1956 ; Un intellectuel de l'Europe de l'Est ; Imre Nagy*, etc. ) et, dans les poèmes apparemment apolitiques, c'est l'atmosphère et l'état d'esprit caractéristiques de la « dictature molle » que retrouve le lecteur. Les réminiscences sont nombreuses : *Les chants du porc* rappelle la onzième strophe d'*Evail* d'Attila József ; *Ce sera l'hiver* fait écho à *Moitié de la vie* de Hölderlin et le grotesque de Petri est assez proche de celui de Morgenstern ( dont les poèmes, traduits par Frigyes Karinthy, sont connus en Hongrie ). Le tout produit un mélange détonant, ce qui explique le succès de cette poésie en Hongrie.

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN

**Sois bon jusqu'à la mort, de Zsigmond MÓRICZ**, adapté de hongrois par Ladislav Gara et Jean Rousselet ; postface de Georges Kassai, éd. *In Fine*, 1993, Ozoir-la-Ferrière ; 176 pages.

« *Ce fut là, en fait toute ma vie. Tout ce qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui a eu lieu pendant cette période. Il m'est arrivé plus de choses jusqu'à l'âge de dix ans qu'au cours des cinquante années qui ont suivi.* »

Cet aveu de Zsigmond Móricz (1879–1942), à presque soixante ans, et en toute dernière page de son autobiographie – Életem regénye (*Roman de ma vie*), paru en 1939 – gourmé déjà un premier éclairage à ce superbe classique qu'est *Sois bon jusqu'à la mort*, dont nous devons à Tamás Szende, dirigeant, chez *In Fine*, la collection « Domaine Hongrois », l'excellente initiative d'une réédition, plus de vingt ans après sa première parution, à Budapest et à Paris (co-édition : *Corvina – Librairie Saint Germain-des-Prés*, 1969).

Bon nombre d'écrivains sont inclassables : Móricz en fait partie. Pour qui s'avise de feuilleter quelques anthologies, les adjectifs sautent aux yeux, à foison : écrivain « naturaliste », « réaliste », « populiste »... Quelques chiffres toutefois : 36 romans et « romans courts », quelque 600 nouvelles, une demi-douzaine de pièces de théâtre (dont une adaptation, précisément, de *Sois bon jusqu'à la mort*), bien des articles de journaux (Móricz fut aussi journaliste, à partir de 1903, et pendant la Première Guerre mondiale). Il écrit par ailleurs des contes pour enfants, des études ethnographiques – et même de la poésie.

C'est Ernő Osvát, l'un des talentueux rédacteurs en chef de la célèbre revue *Nyugat*, qui, le premier, découvrit Móricz, dont il fit publier la première nouvelle, « Hét krajcár » (« Sept sous »), l'année même de la création de *Nyugat*, en 1908. Par la suite, Móricz allait en devenir l'un des novateurs les plus prolifiques, et même, de 1928 à 1933, son rédacteur en chef, en compagnie de Mihály Babits.

Mais revenons à l'essentiel : à ce roman qu'écrivit Móricz en 1920, peu de temps après l'échec de la République des Conseils – cette précision, on le verra plus loin, a toute son importance.

Une remarque fondamentale, d'emblée, s'impose : la version française de L. Gara et J. Rousselet ne prétend pas être une « traduction » au sens propre du terme, mais s'affirme comme une « adaptation ». C'est en ces termes donc qu'il nous faut l'apprécier.



On peut regretter que « l'adaptation » n'ait pas commencé avec le titre – qui, lui, reste traduction littérale. En effet, l'original hongrois, « *Légy jó mindhalálig* », situe d'entrée de jeu dans le monde de l'enfance, de l'adolescence – mais aussi, dit par un adulte à un jeune enfant : « *Sois sage !* ». A un adolescent, c'est plutôt : « *Tiens-toi bien !* ». A un soldat hongrois se rendant au combat, ce serait : « *Vaincre ou mourir !* ». Le titre hongrois évoque ainsi la cruauté du monde adulte « *Tiens-toi bien – et jusqu'au bout !* » (ce « *jusqu'au bout !* » traduisant ici, de façon métaphorique, le hongrois « *mindhalálig* », à partir de « *halál* » : « *la mort* »). Nous émettrions donc ici certaines réserves sur le titre français, qui reste, en quelque sorte, « privé de résonances ». On aurait pu proposer : « *Et tu seras un homme, mon fils !* » (que soit ici remercié György Tverdota pour cette suggestion – à notre avis la meilleure).

Il faut aussi connaître un peu le personnage que fut Zsigmond Móricz (on se reportera avec profit au portrait qu'en fait Aurélien Sauvageot, dans son livre *Souvenirs de ma vie hongroise* – éditions Corvina, Budapest, 1987 – où un chapitre entier lui est consacré : « Un homme de l'Est », pp. 152–155). Le roman dont il est ici question contient en effet de nombreux éléments autobiographiques : pour commencer, Móricz, tout comme le jeune collégien, principal protagoniste du roman, « Mihály Nyilas » (« Nyilas » était, notons-le, le nom de la grand-mère maternelle de Móricz... tout comme l'oncle du jeune Mihály reçoit le nom de l'arrière-grand-mère maternelle de l'auteur : Isaák) était d'extraction modeste. Surtout, Móricz n'était pas, comme tant d'autres écrivains hongrois de l'époque, un homme de la capitale, fasciné par la sophistication de l'Europe occidentale, mais un provincial du nord-est de la Hongrie (comitat de Szatmár), venu d'un petit village de la Grande Plaine (*l'Alföld*), près de la rivière Tisza. Son père était petit paysan ; sa mère, fille d'un pasteur protestant, issue d'une longue lignée de calvinistes convaincus. La tradition familiale, dans son dénuement matériel, était celle d'une élévation convaincus. La tradition familiale, dans son dénuement matériel, était celle d'une élévation sociale : mais par le biais de l'enrichissement intellectuel. Móricz ainsi – tout comme le jeune héros de *Sois bon jusqu'à la mort* – fut envoyé, pour ses études, dans deux des établissements scolaires les plus réputés du pays (tous deux d'obédience calviniste) : d'abord au collège de Debrecen (où, précisément, se situe l'action du roman), puis à celui, non moins célèbre, de Sárospatak (au nord du pays). Les nombreuses allusions à la pauvreté de parents du petit Nyilas sont autant de rappels, douloureux, de ce que connut Móricz.

Nous ne ferons qu'effleurer l'intrigue du roman : au lecteur de la découvrir, dans son romanesque un peu désuet, au très grand charme ; dans ses rebondissements multiples, à travers les espoirs et désespoirs alternés d'un petit collégien, peu à peu découvrant les aspects, nobles et moins nobles, d'un « si grand monde »... Le petit Mihály (selon la thématique du « Bildungsroman »), frais débarqué de son village natal, et tout ébloui, au départ, par le vaste savoir des professeurs (et des élèves plus âgés), prendra peu à peu conscience d'autres composantes du monde adulte – bien plus imparfaites, celles-ci : cruauté, bêtise, préjugés, méchanceté gratuite ; et surtout, injustice – qui nous montreront le petit Misi, dans la dernière partie du roman, en proie à des attaques proprement inhumaines, à propos d'un billet de loterie qu'on l'accusera – à tort – d'avoir volé.

Une remarque concerne la présentation générale du roman ; on peut regretter qu'ait disparu, dans la version française, le résumé du contenu des chapitres, que suit à chaque fois leur numéro. Un tel procédé de « commentaire introductif » est emprunté, de façon indirecte, au modèle même du roman « classique » européen des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, qu'on retrouve dans bien des œuvres hongroises des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles : qu'on pense en particulier au roman de Kálmán Mikszáth, publié peu de temps auparavant, en 1908 : « *L'histoire du jeune Noszty avec la Marie Tóth* » (1977 pour la version française, éd. Corvina, Budapest) ; ou, en 1924 – quatre ans après le roman de Móricz – la publication, par Kosztolányi, de « *Pacsirta* » (« *Alouette* » pour la traduction française, 1992, éd. Viviane Hamy). Ces « résumés de chapitre » permettent, en réalité, de réintroduire le narrateur : le corps même du texte, lui, met au premier plan le point de vue d'un protagoniste principal (ici, le jeune Mihály), en corrélation avec un recours systématique au discours intérieur libre, procédé de narration bien connu.

Comme très souvent lors d'adaptations, les premières pages mêmes font apparaître les manques, ou les procédés sujets à controverse, dans le texte français. Ici, la comparaison du

chapitre premier, en hongrois et en français, fournit les modifications fondamentales qui vont changer le « ton » de l'ensemble du roman. Le changement du point de vue privilégié – en hongrois, celui du jeune Nyilas, alors qu'en français, il devient celui d'un narrateur omniscient – sera à l'origine de bien d'autres modifications.

Ainsi, toujours au chapitre premier, le changement du procédé narratif aura pour conséquence inévitable celui du registre, ce qui entraînera des modifications substantielles quant au lexique : décrivant le petit Nyilas dans son dortoir du collège, le texte hongrois nous le montre en son lit comme en un « *château-fort isolé* » (« *önálló vár* »), alors que le français nous fait passer à un « *nid* » (p. 6 de la version française) : ce qui, bien sûr, nous sort de tout un monde intérieur, imaginaire et glorieux... On encore, le lecteur ayant connaissance du texte hongrois peut regretter que, dans la version française, la promenade du jeune Mihály, allant au Jardin des Plantes réviser sa grammaire latine, ne se voit pas infliger la lecture de presque une page de latin – conjugaison du verbe *fero* – comme le fait avec humour Móricz : mais ne se voit donner, sur un tiers de ligne, que trois formes du verbe. Cette compression du texte – et du sens – empêche le lecteur de se replacer dans l'état d'esprit d'un enfant de douze ans, subissant fort douloureux *pensum*. Nombreux sont les exemples de ce type.

De fait, le principal reproche qu'on puisse faire aux adaptateurs – et faisant grâce au lecteur des laborieux calculs effectués (nombre de signes par ligne imprimée ; de lignes par page ; de pages au total) – ce sont les très nombreuses coupures effectuées dans le texte, et qui font qu'on passe d'une matière diminuée d'environ un quart, de l'original à l'adaptation. C'est trop. Les adaptateurs d'ailleurs, lorsqu'ils prennent le parti de supprimer des pages ou des paragraphes entiers, le font précisément de ceux qui restituent les méandres intérieurs, les questionnements (tantôt enthousiastes) du jeune collégien ; or ceux-ci nous sont très précieux pour restituer l'atmosphère globale du roman, résolument présentée par Móricz à travers un regard d'enfant – d'un enfant à la grande pureté d'âme.

Un autre reproche qu'on peut faire à l'adaptation de L. Gara et J. Rousselot, c'est qu'elle gomme bien des éléments qui, dans le texte initial de Móricz, sont spécifiquement « hongrois » : références culturelles, littéraires, historiques... Ces éléments disparus, introducteurs de la « couleur locale » si particulière à province de Móricz, nous semblent fondamentaux pour le lecteur français ; ne s'agit-il pas, avant toute chose, d'éveiller sa curiosité ? De susciter en lui le désir de mieux connaître le passé hongrois, et tout ce qui, aujourd'hui encore, subsiste de ce passé ? Nous pensons non seulement à la littérature, à la poésie, mais aussi, aux mélodies populaires, coutumes régionales, religieuses... Car tout ceci est très fortement présent dans le roman de Móricz.

Faute de place, nous ne saurions aborder dans le détail les divers points qui, selon nous, auraient mérité de subsister dans le texte français ; qui plus est, une analyse trop méticuleuse ferait perdre de vue l'ensemble, et faire croire, à tort, que la version française ne mérite pas lecture. Ce que serait faux. Cela dit, subsistent certaines réserves qu'il nous faut mentionner.

Parlons tout d'abord des ancrages « hongrois » : bien difficiles seraient ici des distinctions tranchées, tant Móricz mélange habilement passé et présent, dans l'évocation qu'il fait de son pays. « Historique », « géographique » et « littéraire » sont, dans ce roman, indissociables. Hormis toutes références autobiographiques, le choix, par Móricz, de la ville de Debrecen, n'est certes pas pur hasard. Généralement qualifiée de « Rome calviniste » de la Hongrie, Debrecen, pur tout Hongrois, a statut de symbole. Centre hongrois des idées de la Réforme (et ce, dès 1540), la ville a, par ailleurs, joué un rôle fondamental dans le grand mouvement d'insurrection nationale que fut la Révolution de 1848–1849, pendant lequel elle fut (sous l'impulsion de Lajos Kossuth) capitale provisoire du pays. Le texte hongrois est parsemé de références à la ville et sa topographie : mais sa topographie, précisément en tant que « substrat d'Histoire ». Quelques exemples suffiront. Prenons-les brièvement.

En plusieurs endroits du livre, est évoquée la figure de Csokonai : dès la première page du texte français, une note explicative révèle la pertinence de cette référence littéraire, puisque « Csokonai Vitéz Mihály » (1773–1805), non seulement fut le plus grand poète du 18<sup>e</sup> siècle hongrois, mais, natif de Debrecen, fut surtout élève éminemment doué du fameux « Collège » (celui-là même où Misi fait ses études). Représentant, par excellence, de la poésie « rococo »

hongroise, ce choix signifiait, selon T. Klaniczay, dans sa célèbre *Anthologie de la littérature hongroise* (1977), « le monde de la beauté et du bonheur, (...) lui permettant de s'élever au-dessus du puritanisme rigide du collège. [C'était] un choix conscient de la gaieté, de la joie de vivre. » (op. cit., p. 150). On voit la pertinence de la figure du poète, dans l'identification (maintes fois repérable) qui s'effectue entre Mihály et son poète favori. Le nom de Csokonai réapparaîtra très souvent tout au long du roman : qu'il s'agisse d'un recueil de ses œuvres, avidement convoité par le petit Mihály, ou bien des diverses statues du grand poète à travers la ville. De même, abondent les références au « glorieux » passé de Debrecen (citons pour nos lecteurs qu'en) 1993 fut fêté avec faste son tricentenaire puisqu'en 1693 elle accédait au rang, alors fort convoité, de « ville royale libre » : au début du chap. ç (p. 79 de la version française) se trouve mentionné le célèbre arbuste (le « lyciet ») planté au centre de Debrecen dès la moitié du 17<sup>e</sup> siècle, par le premier des deux grands princes Rákóczi de Transylvanie (le second, Ferenc Rákóczi II, mena, quelque 20 ans plus tard, la grande insurrection nationale des « *kuruc* », farouchement anti-Habsbourg) ; cette mention de l'arbuste, à première vue simple détail, sert de fait à annoncer ce qui va constituer un chapitre central du roman : le chapitre 8 – auquel nous viendrons bientôt.

D'autres figures historiques importantes sont, elles aussi, judicieusement gardées dans la version française : celles, révolutionnaires, de l'homme politique Lajos Kossuth (1802–1894), figurant au chap. 10 (p. 133), ou encore, du grand poète Sándor Petöfi (1823–1849), mentionné dès le chap. ù. (p. 45.) Il était important en effet que subsistent ces références, puisque ces personnages sont vus à travers l'admiration éperdue de Misi – qui s'essaiera, entre autres, à « faire des vers à manière du grand Petöfi »... : il faut ici rendre hommage au talent de Jean Rousselot, qui sait restituer, avec une remarquable justesse de ton, le style de l'original petöfien, au chap. 9 (pp. 120–121) – où les « vers » de Misi sont d'abord vers de mirliton – puis au chap. 11 (pp. 159–160), où le petit écolier, cette fois, prend un vrai envol lyrique.

Tant dans la version originale que dans l'adaptation française, seront mentionnés les principaux points de repère (à nouveau, historiques et culturels) de la ville, à commencer par le « Nagytemplom » (le « Grand Temple »), plus grand temple calviniste de la Hongrie, et point central de la ville. Il reviendra souvent, comme « motif de patrie » – et toujours à travers le regard de l'enfant, qui, dans son idéalisme, y voit le symbole de cette région si riche de culture – et, plus largement, symbole de son pays.

La réduction la plus regrettable, dans l'adaptation française, est celle du chap. 8, qui, dans l'original hongrois, occupe une place tant volumineuse que centrale. De plus de 25 pages, elle se trouve réduite à son quart à peine par L. Gara et J. Rousselot : apparaissant ainsi, hélas, comme une « digression ». Or, ce chapitre est absolument essentiel.

En effet, au chap. 8, le petit Mihály, réfugié dans son dortoir du collège – qu'il partage avec six autres élèves, parmi lesquels deux « grands » – se voit soudain adresser la parole par l'un de ceux-ci, « Monsieur Nagy » : Nagy, jusque-là plongé dans un livre d'Histoire hongroise, se met à lui faire part de sa lecture, et se lance dans un long discours sur l'isolement profond de la nation hongroise (N. B. : la partie qui, de ce chapitre, subsiste dans la version française, figure aux pp. 108–110). L'enfant est passionné par ces choses nouvelles : d'une part car, brillant élève, conscient du prix l'instruction, il a soif de connaissances ; d'autre part car, tout aussi soudainement, il sent naître en lui, à mesure que l'étudiant lui dévoile l'Histoire ancienne de la Hongrie, des sentiments complexes, faits à la fois de désolation, de fierté – mais surtout, d'identification profonde à son pays. « Monsieur Nagy » lui raconte comment la nation hongroise, « aujourd'hui » (N. B. : en 1892) se retrouve « entièrement seule au sein de la vaste Europe » (« *Tous les peuples nous entourent comme les barreaux d'une cage* »), essentiellement à cause de l'hermétisme de sa langue (on peut regretter que les adaptateurs français n'aient pas, ici, rendu fidèlement le texte hongrois, qui ne parle pas seulement d'isolement *linguistique*, mais aussi, d'un isolement plus fondamental : « *sentiments* » et « *mentalités* »). Le « grand » poursuit par une évocation de ces temps passés, où « la Hongrie n'était pas encore seule au monde » ; ainsi (adaptation française) :

« Autrefois, il y a eu quelque part, près de l'Oural, le long de la Volga, une 'Magna Hungaria'. (...) Au Xème siècle, nos pères envoyaient des ambassadeurs à leurs parents d'Orient, et ceux-ci venaient leur rendre visite. »

Les adaptateurs ont su, fort heureusement, garder la description de l'effet produit par ce long discours sur l'âme profondément idéaliste de Mihály : « Soudain, il se sentait renaître. (...) Il allait se mettre à travailler tellement qu'il susciterait l'admiration de tout le collège. Voilà qu'il était fier, maintenant, de la pauvreté de ses parents ; il y puiserait la force de triompher des monstres voraces dont il se voyait entouré lui aussi. S'il y parvenait, il avait l'impression confuse que le peuple hongrois y parviendrait de même. » (p. 110)

Il est dommage que le long passage de Móríciz se soit à ce point amenuisé dans la version française. S'y trouvent en effet décrites, de façon magistrale et captivante, les origines de la nation hongroise – et quelle meilleure occasion aurait-on pu rêver pour faire connaître au lecteur français le problème fondamental de l'identité hongroise ? Car le reproche essentiel qu'adresse à l'Occident, par la bouche de l'étudiant Nagy, l'écrivain Móríciz, c'est que ces pays occidentaux, s'ils ont pu « vivre, pendant plus d'un millénaire, à l'abri des invasions venues de l'Est » (tatars, essentiellement), ont pu le faire grâce au rempart que constituait la Hongrie en armes, en un point stratégique de l'Europe – frontière entre Europe et Asie. Les hordes redoutables qui, maintes fois, ont décimé la Hongrie, l'ont fait sans que jamais les peuples d'Europe occidentale aient manifesté la moindre sympathie à l'égard des Hongrois.

Il va de soi que le tableau dépeint par Móríciz ne nous montre qu'une partie de la réalité. Il n'en reste pas moins que c'est l'adaptation qui passe sous silence bien des détails de l'Histoire de Hongrie, et ceux-ci auraient eu le mérite d'éclairer le lecteur français sur l'isolement réel des Hongrois parmi les peuples avoisinants – et de mieux comprendre, aussi, l'obsession hongroise de la « magyarité » (« *magyarság* »). Un autre « détail », négligé, du chapitre, à forte valeur de symbole, n'est malheureusement, lui non plus, pas traduit : il s'agit de la description de la carte du Royaume de Hongrie, telle qu'elle apparaissait en 1892 (date où, rappelons-le, se situe le récit). En voici un court extrait (notre traduction) :

« [Nagy, montrant la carte :] « Regardez, nous vivons ici, au beau milieu de l'Europe, et cette petite Hongrie est exactement comme un cœur, on y voit même dessinés les deux ventricules. »

Misi trouva cela à la fois beau et vrai, bien qu'il connût à peine l'intérieur d'un cœur, mais le mot « cœur » était le plus beau que puisse dire une langue, et il était heureux que la sol hongrois y ressemblât, et il pensa aussi à sa propre vie, qui, malgré tous ses malheurs et sa pauvreté, méritait également ce nom, car il vivait vraiment, le cœur de sa famille, comme si leur vie tout entière eût été comme un grand cœur malade. »

Móríciz tenait ici à montrer deux choses, pour lui primordiales :

– la première, les processus psychologiques naissant chez le petit Mihály, qui écoute un élève plus âgé, objet son respect (il détient un savoir auquel lui, collégien débutant, n'a pas encore accès), et prend conscience de ce qu'est le sort de la « magyarité » en cette fin de 19<sup>e</sup> siècle – mais aussi, de ce qu'elle a toujours été, avec tout ce qu'elle impliquait d'isolement, d'incompréhension, de la part des pays voisins (slaves, germaniques, latins...).

– la seconde, à travers cette écoute enfantine, est l'expression, cette fois tout à fait personnelle à l'écrivain, du sort de la Hongrie telle qu'il la voit lui – mais au moment même où il écrit son livre : en 1920.

Tout l'art de Móríciz réside ainsi dans cette utilisation du personnage enfantin, comme protagoniste privilégié – mais aussi, comme son propre porte-parole.

L'art de Móríciz, profond dans son humanisme, réaliste dans sa psychologie, apparaît, dans une composition harmonieuse, au chapitre qui suit immédiatement (chap. 9), et où cette fois les adaptateurs ont bien su garder, et traduire, une partie essentielle du texte (cf. p. 125) :

[Misi :] « – Les Hongrois (...) ne deviendront jamais une grande nation, comme les Romains par exemple. [Les Romains] ont su conquérir le monde entier, alors que allés, ils ont accepté des tas d'étrangers comme citoyens romains ; le Hongrois, lui, dénierait la qualité de Hongrois à tout le monde pour rester seul à se frapper la poitrine en proclamant qu'il est le véritable Hongrois. Et, bien sûr, il n'intéresse personne. »

Dans une lettre écrite plus tard au cours de sa vie, Móricz le dit expressément :

« Dans la tragédie de Mihály Nyilas, ce ne sont pas de souffrances vécues au Collège de Debrecen que j'ai décrites, mais les choses dont j'ai souffert, pendant et après la Commune (N. B. : d'abord la « Révolution des Chrysanthèmes » et le gouvernement bourgeois de Mihály Károlyi, fin octobre 1918–mars 1919 ; ensuite et surtout, la République des Conseils de mars à août 1919, dirigée par Béla Kun, et à laquelle Móricz prit une part extrêmement active). J'ai été à cette époque la victime d'une épouvantable tempête. J'ai traversé des souffrances, par bien des côtés si naïvement enfantines, que je ne pouvais montrer ce que j'avais ressenti qu'à travers les mystères d'un cœur d'enfant. (...) Ce qui, dans le livre, est agréable, est mon souvenir de Debrecen, et ce qui l'est moins provient de bien ailleurs... » (cité par Mihály Czine dans sa monographie : *Móricz Zsigmond*, 1992, Debrecen, éd. Csokonai Kiadóvállalat).

Cette lettre de Móricz est donc bien à lire à la lueur de la désillusion politique et morale de l'écrivain, après l'échec de la République des Conseils. Mais aussi, avant d'en finir avec ces rappels historiques – indispensables, selon nous, à une bonne compréhension du livre – signalons que l'image si évocatrice du « cœur », telle que la perçoit l'imaginaire enfantin de Misi, revêt tout son sens si l'on songe que l'année même où parut le roman de Móricz (1920) était celle du Traité de Trianon, catastrophique pour les Hongrois ; ils y perdaient plus des deux tiers de leur territoire, et près de 60% de leur nationaux. Si l'on consulte une carte de la Hongrie d'avant 1920, on perçoit – confusément, certes – les deux « ventricules » (la ligne démarcatrice en serait, *grosso modo*, la rivière Tisza). En 1920, tout cela disparaissait.

Les références « hongroises », avons-nous dit, permettent difficilement de dissocier certains domaines qui souvent s'enchevêtrent. Par exemple : Histoire et littérature. parlant du sentiment de bravoure que ressent le petit Misi s'apprêtant à ce qu'il estime être un acte glorieux, le texte hongrois nous le montre se voyant comme un nouveau « Miklós Zrínyi », et songeant au poème narrant les exploits de celui-ci : on sait le rôle important que Zrínyi a joué dans la lutte contre les Turcs, au 16<sup>e</sup> siècle, inspirant l'un des plus grands poèmes épiques du 17<sup>e</sup> siècle (*Le péril de Szigetvár*, 1646). Dans un autre ordre d'idées, au chapitre premier, Misi parle d'un des élèves les plus rustauds de sa chambre, Böszörményi, qui « peint » (barbouillant à tort et à travers...), le texte original faisant alors référence à Munkácsy, le peintre figuratif hongrois le plus renommé du 19<sup>e</sup> siècle (« Parce qu'il ne fallait quand même pas s'imaginer que ce Böszörményi était un genre de Munkácsy... » ; notre traduction) ; en français, ces deux références disparaissent complètement. A nouveau, cette lacune fait partie de ces « petites pertes » qui néanmoins auraient pu amener le lecteur curieux à se demander : « Tiens, qui est 'Munkácsy' ? ». Seules de telles allusions peuvent donner au lecteur français l'envie d'en savoir plus sur la culture et le passé hongrois.

Un phénomène central de la société hongroise, et Móricz nous le décrit bien, est l'appartenance religieuse aux diverses communautés : catholique, protestante, juive... Et, tout d'abord, la « question juive » : à trois reprises, dans la version originale, Móricz – qui, rappelons-le, était protestant – fait mention d'un incident traduisant l'antisémitisme de bien des Hongrois. Au chapitre premier, la description des tentatives artistiques du jeune Böszörményi nous livre, dans l'original : « [Böszörményi dessinait] des fleurs, dans des pots, comme le font d'habitude les écoliers du primaire, et puis aussi des nez juifs, de bons gros nez crochus. » En français, la référence antisémite s'évanouit, puisque ces « bons gros nez crochus » deviennent, de façon anodine, « d'affreuses caricatures » (cf. p. 12). Plus loin, au chap. 4, Móricz nous informe, comme au passage, de l'existence de ghettos juifs dans les petits villages, à travers la remarque ingénue du jeune Misi : « Chez eux aussi, au village, un Juif ne faisait pas partie de la communauté, mais au Collège, c'était différent ; et puis, Tannenbaum était plus intelligent que tous les autres... » On chercherait vainement ce passage à la p. 19 de la version française. Le troisième indice d'antisémitisme « gommé » figure, dans l'original, au chap. 8, où l'un des collégiens. « Orczy » – qui, contrairement aux autres, est catholique – raconte en riant à Misi :

« Je me promenais dans la cour, autour du puits, et puis il y a un étudiant (...) qui est arrivé, il m'a ôté mon chapeau, (...) et il m'a dit : 'Et toi, pourquoi tu n'es pas en cours ?' Moi je lui ai dit que je n'avais pas cours, puisque c'était l'heure de chant... 'Ah oui, il a dit, toi tu

es Juif !' – et a essayé de m'écrabouiller la tête ! ». Ce dernier incident, lui aussi, disparaît en français (rappelons que le culte protestant laisse au chant une très grande part).

Venons-en maintenant, justement, aux grosses difficultés de traduction que posait aux adaptateurs la description de tout ce qui tient à l'organisation du Collège : il faut reconnaître que sur ce point, la tâche était quasiment impossible. L. Gara et J. Rousselot s'en sont fort bien tirés. En effet, la particularité des grands « Collèges Réformes » (de Debrecen, Sárospatak...), fondés très tôt après l'implantation du calvinisme en Hongrie, est l'utilisation, pour les lieux (salles de classe, réfectoire, dortoirs des collégiens...) ou encore, les rangs et « dignités » d'élèves et professeurs, de termes exclusivement latins : ainsi, un dortoir se nommait « *cætus* », un étudiant de dernière année de théologie protestante était un « *szénior* » (ici, une seule erreur – mineure – des adaptateurs, pour l'explication du mot « *szénior* », au bas de la p. 40). Le choix de mots français, pour rendre ces lieux et ces rangs (c'est ce qu'ont fait les adaptateurs) est le plus judicieux : la conservation des mots latins aurait entraîné le lecteur français à mésinterpréter le contexte hongrois – l'usage du latin, en France, étant automatiquement associé au catholicisme. Signalons au passage que cet usage du latin, surtout à partir de la domination des Habsbourg – catholiques – avait, entre autres motivations, celle d'éviter l'emploi d'une terminologie allemande.

Pour le lecteur soucieux d'avoir un aperçu, tant concis que pertinent, de l'importance des appartenances religieuses en Hongrie, et des préjugés y étant attachés, le meilleur témoignage nous semble, à tous égards, l'analyse perspicace et dense d'Aurélien Sauvageot, dans le livre déjà mentionné plus haut : *Souvenirs de ma vie hongroise* ; voir surtout les chapitres : « En prospection », pp. 100–102 (pour une présentation de l'importance du lien entre Réforme, littérature et diffusion de la culture) ; et le chapitre « Gens et rencontres », pp. 188–189 (pour quelques exemples de l'antisémitisme en Hongrie entre les deux guerres).

Nous avons déjà évoqué le problème posé, dans une adaptation française, par la traduction des termes latins, bien rendus par L. Gara et J. Rousselot ; en revanche, ceux-ci nous semblent manquer de cohérence dans le traitement de termes liés au contexte austro-hongrois. Ainsi, nous ne voyons pas de raisons de traduire par l'allemand « *kreutzer* » la terme hongrois « *krajcár* », qu'il est beaucoup plus simple de traduire par « *sou* » (c'est d'ailleurs la traduction la plus usitée, en particulier dans la célèbre nouvelle de Móricz, « *Hét krajcár* »). Cette traduction allemande revient souvent, et qui plus est, est incohérente, dans le texte français, avec d'autres traductions de termes de monnaie, puisque (nous ne donnons qu'un exemple), au chap. 10, p. 135, on voit mal pourquoi l'original hongrois « *pengő* » devient brusquement le hongrois « *forint* ».

En revanche, en d'autres endroits du livre, certains termes allemands (en général, déformés, puisqu'ils sont pour Móricz objet de risée) sont tout bonnement traduits en français, de sorte que disparaît la distance gouailleuse de Móricz vis-à-vis de la langue allemande. par exemple, pour faire marquer le pas aux collégiens, le professeur de gymnastique, « *Szüts Istók* », présenté par Móricz comme une vraie brute, crie (l'orthographe est ici celle de l'original) : « *Ájn, cváj...* » ; ou encore, le jeune collégien Orczy, de famille bourgeoise, ayant invité Misi, au moment où venaient également goûter chez lui ses cousines, demande à Misi, pour étaler son « beau langage », s'il n'a pas, lui aussi, des « *kuzinyai* » (!), mot que ne comprend évidemment pas son jeune interlocuteur : la traduction française ne rend pas la nuance, et l'on ne trouve, p. 47, que le terme « *cousines* » ; ici, aucun équivalent exact ne peut être trouvé, mais on peut, faute de fidélité lexicale, rendre l'essentiel – l'ironie de Móricz à l'égard du prétentieux – par un terme comme « *parentèle* », par exemple.

Pour en terminer avec quelques problèmes spécifiques de traduction, mentionnons brièvement certaines incongruités qui, en français, peuvent surprendre, ou même friser le non-sens. Ainsi, le lecteur français sera en droit de s'étonner que le professeur de musique, « *Monsieur Csokonai* », dont le nom revient trois fois aux pp. 61–62, porte exactement le même patronyme que le célèbre poète hongrois... Le texte original nous livre bien pourtant « *Csoknyai* ». Peut-on parler d'une coquille, lorsqu'elle se manifeste en trois endroits ? Enfin, certains mots employés pour décrire les protagonistes du récit, ou rapporter leur discours, relèvent d'un registre qui ne convient pas : Móricz, chaque fois qu'il parle des collégiens, emploie soit le mot « *diákok* » (« *élèves* »), soit encore « *gyerekek* » (« *enfants* ») ; en français, « *potaches* » (le terme adopté),

avec ses connotations péjoratives, ne peut exprimer l'affection un peu bourru que ressent Móricz pour les jeunes élèves, et devient franchement choquant lorsque Misi, rendant visite à la famille qui l'a hébergé pendant sa première année de collège, et qui lui garde grande tendresse, se voit accueilli par un « Tiens, voilà notre *potache* ! » (texte français, p. 72.) On note aussi le peu de vraisemblance qu'il y a à trouver, dans la bouche d'un enfant de douze ans, des expressions telles que « *au bas mot* (deux mille forints) » (p. 111), ou encore « *faire [une] emplette* » (p. 8). D'autres expressions peuvent, marginalement, détonner – le petit Misi étant toujours originaire du point de vue : mot « *piaule* », par exemple : « *Il expédia le balayage de la piaule – il avait été bien léger de s'en charger !* » (p. 133)

Bien sûr, dans le cas d'une traduction ou d'une adaptation effectuée en collaboration, une difficulté essentielle reste l'homogénéité du texte final : que les termes renvoyant aux lieux, aux personnages – à l'ensemble du cadre fictif recréé – restent les mêmes tout au long du roman. Ici, cette homogénéité, dans son ensemble, est très largement respectée, à une réserve près : la traduction du « *Nagyerdő* » de Debrecen (repère si important dans la topographie de la ville), tantôt par « *la forêt* » (p. 9 ; p. 15), tantôt par « *la Grande Forêt* » (p. 19).

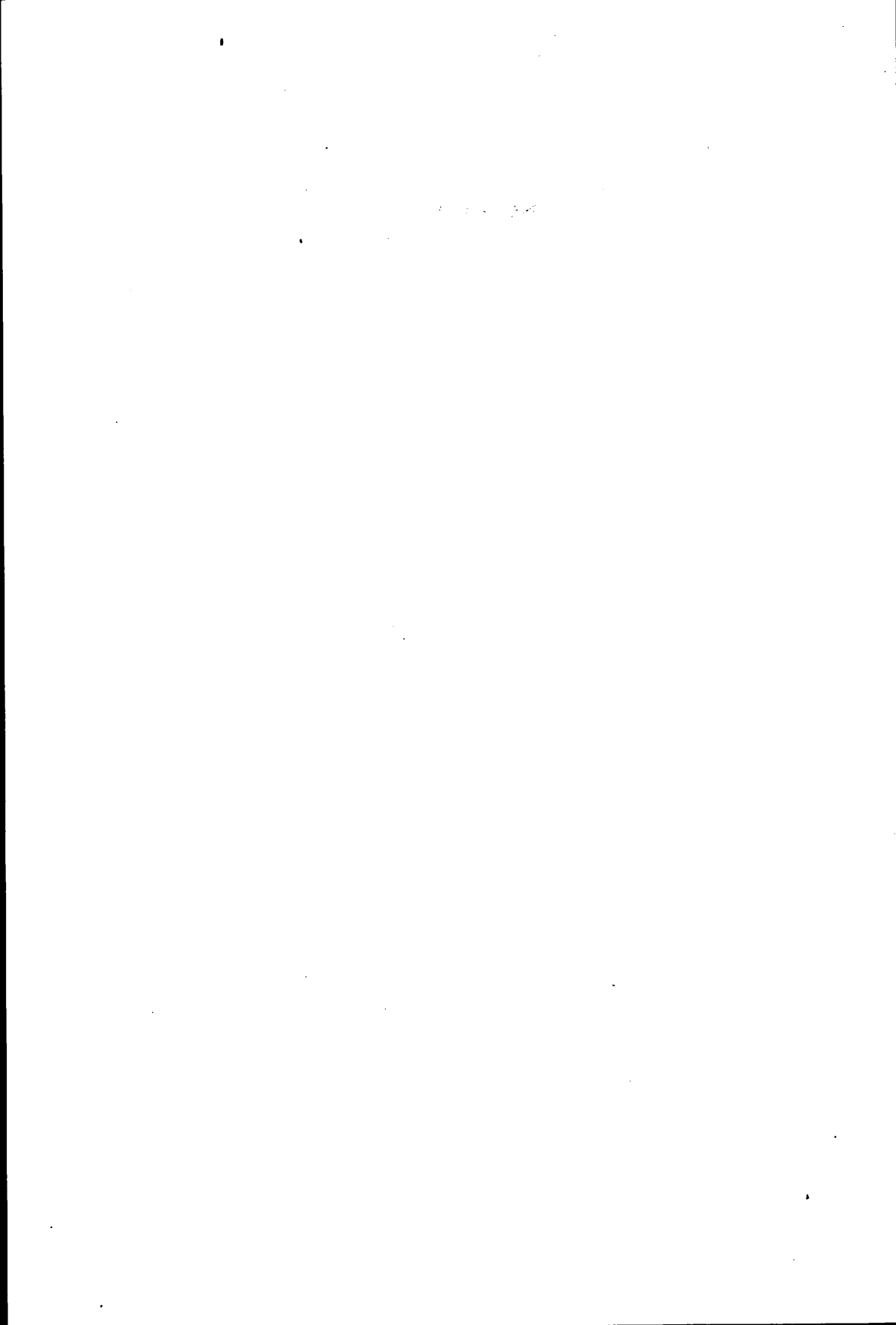
Quelles conclusions pouvons-nous maintenant tirer de cette adaptation, pour un public français de 1994 ? L'essentiel se résume, au bout du compte, en peu de mots : il *fallait* rééditer ce roman, d'une part car Móricz est un très grand écrivain, d'autre part car *Légy jó mindhalálig* est un très beau livre. Les réserves émises ici tiennent au fond au désir qu'on aurait de voir un tel roman non simplement « adapté », mais enfin *traduit*, tant il est profondément enraciné dans la culture et le sol hongrois – que trop de Français ignorent.

Il nous faut cependant remercier chaleureusement, et Tamás Szende, et les éditions *In Fine*, d'avoir pris le risque de rééditer un ouvrage qui, loin de flatter la mode, se démarque de bien des œuvres actuelles : par son attachement à des valeurs qui, d'apparence désuète, restent toujours si humainement actuelles.





## Résumés



Miklós SZABOLCSI:

**József Attila és a század nagy beszédmodjai**

Hol helyezhető el József Attila kései költészete a kor világirodalmi kontextusában? A cikk szerzője szerint ennek a kérdésnek megválaszolása érdekében két nagy diskurzust: a felvilágosodásnak a 20. században is továbbélő hagyományát és a pszichoanalízis irányzatait kell szembevetnünk az életművel. A tanulmány először azokat a vonásokat sorolja föl, amelyek a racionalista, optimista, humanista beszédmódhoz kapcsolják József Attila költői gyakorlatát. A pszichoanalitikus beszédmód a bűn, a fájdalom, az ösztöniség, az elfojtás, a semmi vonzásában nyilvánul meg. Párhuzamait azokban a művekben találjuk meg, amelyek a regresszió, az exhibicionizmus, az önazonosság problematikussá tétele, az Én és a Világ konfliktusának megfogalmazása, a megjátszott örültség stb. jelenségei köré épülnek. Egyedülállónak József Attila teljesítményét a racionalisztikus és pszichoanalitikus világlátásnak egyedi egybeötvözése, összeolvadása teszi. Ennek köszönhetően válik a költő a modernség, a 20. századi újklasszicizmus nagy művészevé.

Peter DIENER:

**A költészet pszichoanalízise vagy a pszichoanalízis költészete?**

A tanulmány mikroelemzés láncolata József Attila költői életművének pszichoanalitikai és poétikai szempontból egyaránt releváns mozzanatairól. A szerző különbséget tesz a pszichoanalízis mint a költő által elsajátított kulturális anyag, erudíció között, amelyet alkotás során világos értelemmel művei materiájaként felhasznál, illetve a lélek irracionális mélységeibe való önelmerülő lemerülés között, amely Freud fellépését megelőzően is évezredek óta sajátja minden igazi nagy művészetnek. Harmadikként mindehhez a dolgozat hozzáfűzi a szociális, politikai dimenziót, amely a mélylélektan mellett József Attila életművének másik pólusa. Ez az összetett elemzési szempont érvényesül, egyebek között, amikor az elemzés tárgya tudattalan szerepe a költeményekben, amikor a megkapaszkodási ösztön elméletével szembesülnek a művek. A legnagyobb figyelmet azonban a József Attila-i költészet egyik kulcsszavának, a „lélek”-nek szenteli a szerző, majd a bűn-büntetés motívumot tárgyalja, végül az öngyilkossághoz vezető folyamat reális társadalmi-politikai hátterét rajzolja föl, ami alkalmat ad számára a József Attila–Thomas Mann viszony rövid áttekintésére.

Georges KASSAI:

**Az én-ösztönök és a szexuális ösztönök József Attila életében és műveiben**

A cikk gondolatmenetének kiindulópontjává József Attila *Az ösztönök dialektikája* című töredékes írásának az a részlete szolgál, amelyben a költő megkülönbözteti az én-ösztönöket a szexuális ösztönöktől, szembeállítja egymással az önfenntartást és a fajfenntartást szolgáló belső tendenciákat, szembehelyezi a valóságelvet az örömelvvel. Ez a megkülönböztetés Freudnál is megvan, ha nem is ilyen kizárólagos érvénnyel, valamint Freud követőinél, így például Ferenczinél is kimutatható. A két ösztön konfliktusos viszonyának fontosságát az adja, hogy a József Attila költői gyakorlatában számos változatban megnyilvánuló kettősség rája, mint szemléleti alapjára épül. Az *Eszmélet* egyik versében a „nem tudok mást, mint szeretni” és a „fegyvert veretni belőled, arany öntudat” kijelentések közötti feszültséget az örömelv, a szexuális ösztönök és a valóságelv, az én-ösztönök ellentmondásos viszonyára vezetve vissza, a költeményt a szerző a freudi ihletésű ösztöntan költői átlényegüléseként értelmezi, tanulságosan vetve egybe az általa javasolt megoldást más, az övétől többé-kevésbé eltérő interpretációkkal. Az egyedi versmagyarázat tanulságait előbb az *Eszmélet-ciklus vázlataira* viszi át, majd fokozatosan az életmű egészére általánosítja, az említett kettősség meghatározó jelentőségét más szinteken (például a József Attilára oly jellemző keménység-lágyság képzetek esetében), vagy az osztályharc – szép jövő ellentéteiben is kimutatva.

Eva BRABANT:

„...és nem lelem a csomót”. Gondolatok József Attila analitikus kezeléséről

A címben szereplő „csomót” szó, amelyet a tanulmány végén idézett József Attila-töredék magyaráz meg, azt az összegubancolódott fonalat jelenti, amelynek kibogozását a költő pszichoanalitikusaitól várta, s amelyet, lemondva minden reményről, öngyilkosságával maga vágott el. A tanulmány azt vizsgálja, hogy József Attila két analitikusa: Rapaport Samu és Gyömrői Edit milyen módszerral és, következképp, milyen eséllyel láttak hozzá a csomó kibogozásához, azaz páciensük meggyógyításához. A két gyógyítási kísérlet rekonstrukciója és kritikája a „vizsontátétel” fogalmán alapul. A Ferenczi által továbbfejlesztett freudi terápia nem elégszik meg az analízisek pusztá tudatosítási folyamatként való felfogásával, hanem a terapeutával szemben is bizonyos szigorú követelményeket támaszt. Rapaportnak a szerző elsősorban az orvosi őszinteség hiányát veti a szemére, amelyet ő betegétől a legmesszebbmenőkig elvárt. A stekelista analitikus ugyanis a diagnózis megállapítása után megelégedett a terápia mímelésével. Gyömrői Edit pedig abban hibázott, hogy nem ismerte föl a bajok góciát, az apa hiánya folytán a betegnek az anyához, s általánosabban a nőkhöz való ambivalens viszonyát, így aztán nem vállalta azt a szerepet, amelyet a kúra sikeres folytatása eleve kijelölt volna számára. A tanulmány azonban számot vet a korban szinte áthághatatlan szakmai nehézségekkel és a költő magatartása által állított csapdákkal is, így az írás nem kapcsolódik a bűnbakkeresés hagyományához, hanem megmarad a módszertani kritika legitim talaján.

Georges BAAL:

**Elfojtás, fantazma, vágy – vagy valóság? – Indiszkrét pillantás a fiatal József Attilára**

József Attila pszichoanalitikus kéziratának közzététele elé évtizedeken át – egybe kötött – az a körülmény gördített áthághatatlan akadályt, hogy ezek az írások számos, ún. „homoerotikus fantáziát” tartalmaznak. Ezek tudomásulvétele és értelmezése a magyar közvéleményben tabukba ütközött, amelyek alól a kutatás sem képezett kivételt. A szerző abban a tudatban veti föl József Attila esetleges homoszexuális tapasztalatainak kérdését, hogy a kérdésföltevése eleve provokációs számba megy. A tanulmány sorra veszi a *Szabad-ötletek jegyzéke*, a *Pszichoanalízis* és a *Rapaport-levelek* megfelelő helyeit, amelyek egy ilyen vizsgálódás tárgyául szolgálhatnak. A tárgyválasztásban és az életrajzi referenciák végigkövetésében tanúsított macacs következetesség a cikkben módszertani körültekintéssel társul, mert a szerzőt a pszichoanalízisben való jártassága óvatosságra inti a kúra során elhangzott vagy azt kísérő vallomások közvetlen valóságra vonatkozhatóságát illetően. (Az „inceszus az anyával” valóságértékének feltételezése például nyilvánvalóan képtelenség). A kérdést, hogy fantáziatermékekről vagy élettapasztalat nyomairól van szó, a cikk végül is nyitva hagyja, a vizsgálódás indokoltságát mindvégig joggal fenntartva.

Antal BÓKAY:

**A Szabad-ötletek jegyzéke mint posztmodern szöveg**

József Attila hagyatékából számos olyan kézirat került elő, amelyek analitikus kezelésével állnak összefüggésben. Intim jellegük, a bennük foglalt obszcén kifejezések miatt nyilvánosságra hozataluk a '90-es évek előtt Magyarországon nem volt lehetséges, s ez igen megnehezítette a róluk folytatott tudományos vitát. A cikk szerzője az első egyike, aki a leghíresebb pszichoanalitikai írás, a *Szabad-ötletek jegyzéke* értelmezésére vállalkozott. Jelen cikkében a pszichoanalitikai nézőpont mellett a legújabb narratológiai kutatások módszertanát is igénybe veszi – a véleménye szerint – korát megelőző szabad asszociációs szöveg jellemzése, leírása érdekében. Az írásmű gyökere újszerűségét abban látja, hogy József Attila, túllépve az analitikus kezelés során a terapeuta és a beteg között létrejövő dialógus lehetőségén ennek kudarcát konstatálva, sajátos, önteremtő, befogadáscentrikus szöveget jegyzett le, amely ennélfogva lényegi rokonságot mutat napjaink posztmodern prózájával.

Mihály SZÍVÓS:

**Filozófiai irányzatok interferenciái és a konfliktusai József Attila életművében**

A tanulmány József Attila gondolkodói fejlődését vázolja föl a pályakezdetől az *Eszmélet* című versciklusig, a vizsgálódás középpontjába az etikához való viszony elemzését állítva. A költőt ért filozófiai hatások számbavétele, egy önálló, eredeti eszmerendszer előfeltételeinek rekonstrukciója képezi az írás első nagy egységének tárgyát. Ezt követi a harmincas évek olyan szövegeinek értelmezése, mint az *Egyéniség és valóság* vagy *A szocializmus bölcselete*. A gondolatmenet a József Attila-i életmű kulminációs pontjának tekintett *Eszmélet* egyik versének filozófiai nézőpontú elemzésével zárul.

Zsuzsa BENEY:

**A bűn: pszichológia vagy metafizika**

A kései József Attila legmegrendítőbb műveinek egyik uralkodó motívuma a bűn, bűntudat, bűnhődés, engesztelés fogalmaira épül. A mélyen, őszintén átélt gyötrődés tónusa, a szubjektív hitelesség benyomása eleve kizárja, hogy pusztán irodalmi játékról lenne szó. Az életpálya ismerői azonban egyértelműen elutasítják a bűntudat tárgyyszerű, élettrajzilag elégséges megalapozottságának lehetőségét is, különösen, ha számításba vesszük az „ártatlanság bűne” miatt érzett paradox bűntudatot. A cikk szerzője szerint egyfajta formai megoldásról, megrögzített képről van szó a motívum esetében, amelyben a költő mintegy racionalizálja rendkívül összetett, ellentmondásos, a lélek mélyeiből felgomolygó, másképp közölhetetlen artikulálhatatlan belső feszültségeit. A kutatás a magyarázatot immár hagyományosan a költő freudista beállítottságában, a pszichoanalitikus kezelés során szerzett tapasztalatokban keresi, amit a tanulmány számításba is vesz. Rámutat ugyanakkor a lélektani motivációt időben megelőző rugókra (a keresztény bűnfelfogás, az abszurd káfkai hagyománya) és a pszichológiai szinten túlmutató metafizikai összefüggésekre. A motívum a szerző szerint mindkét irányból megközelíthető, s a pszichoanalitikus és a metafizikai összetevő valóságosan is ötvöződik a költő kései bűn-verseiben.

György TVERDOTA:

**József Attila, 1936 május**

*A Dunánál* című nagy történetfilozófiai ódát József Attila 1936 májusában írta az általa szerkesztett *Szép Szó* tematikus számába, amely a mai magyaroknak a régi magyar politikusokhoz, történelmi személyiségekhez való viszonyáról, és ezzel összefüggésben a jelen nagy nemzeti politikai feladatairól szól. A költő pszichoanalitikai írásainak közelmúltbeli nyilvánosságra hozatala váratlanul új megvilágításba helyezte a politikai tárgyú műként értelmezett költeményt. *A Szabad-ötletek jegyzéke*, *a Sárgahajúak szövetsége* és az *Atmentem a Párisiba* című szövegek egyaránt *A Dunánál* születésével egyidejűleg íródtak. Márpedig az óda optimista világ- és emberképével, közösséghez fordulásával, jövőre-irányultságával, a múltban erőt, pozitív példát keresésével összeegyeztethetetlen a pszichoanalitikai vallomásokban adott ön- és világértelmezés. Itt a költőt végletes pesszimizmus, a magáramaradottság, elszigeteltség érzése, perspektívátlanság, passzivitás, önvád, a múlt kínzó emlékeinek önkínzó felidézése jellemzi. A tanulmány egyfelől feltárja ezt a kétféle, kibékíthetetlen ellentétben álló világfelfogást, másfelől választ keres arra a kérdésre, hogyan lehetséges, hogy ugyanaz a személy ugyanabban az időben, egyaránt hiteles módon két ilyen összefergethetetlen értelmezést nyújtson önmagáról és a világról.

Marc MARTIN

**József Attila, François Villon: találkozás**

Az írás áttekintést nyújt a Villon-recepció újjászületéséről a századvég Franciaországában, majd ismerteti a weimari Németországban, a Brecht *Koldusoperájában* előadott Villon-adaptáció folytán Brecht és Alfred Kerr között kitört vitát. A német irodalmi vita mintegy példát ad a magyar közvéleménynek is a középkori francia költő baloldali, proletárirodalmi ízlés szerinti modernizációjára. Ez a példa elsősorban Faludy György „villoniádáira” hatott, s

a harmincas évek végi polémiákat előlegezte meg. Villon első igazi magyarországi felfedezését a szerző szerény előzmények után József Attila nevéhez fűzi. A költő Juhász Gyulától értesülhetett a francia költőről, de igazi felszabadító élményt Párizsban tartózkodása idején gyakorolt rá. A Villon-hatás a forradalmi szocialista beállítottsággal járt karöltve. Először 1929-ben A Toll című folyóiratban, majd a *Döntsöd a tőkét, ne siránkozz* című kötetben jelentek meg a Villon-fordításai. A szerző ismerteti a kötet kritikai fogadtatását, majd pedig a 20. századi magyar és a középkori francia költő közös vádlottak padjára ültetését, szemérem elleni vétség címén. A tanulmány röviden bemutatja és értékeli a fordításokat, majd taglalja a költő életművében felfedezhető igen jelentős Villon-hatást. József Attilát mint a francia költő első magyar életre keltőjét méltatja.

Georges BAAL

**Kibeszélni minden butaságot.** – A kimondhatatlan kimondásának elfojthatatlan vágya Antonin Artaud-nál és József Attilánál

„Mért nem beszélhetem ki minden butaságomat egyszerre” – kérdezi József Attila a *Szabad-ötletek jegyzékében*, kifejezésre juttatva ezzel azt a kívánságát, hogy kimondhatatlan tudattartalmaknak megfogalmazása révén úrrá legyen a zavaron, amely összekuszálta lelkivilágát. Sokban hasonló vágy munkál annak a 25 füzetnek a szerzőjében, Antonin Artaud-ban, aki negyedszázadon keresztül kottázta le többé-kevésbé rendezetlen nyelvi alakzatokban azt, ami fájdalomából testet öltött. A szerző először magát azt az – olykor meghökkenítő – párhuzamot szemlélteti, amely József Attila pszichoanalitikus írásai és Artaud szövegei között vonható. Ezután összeveti a két művész emberi sorsát, életpályáját, bizonyos szakaszokban párhuzamosan folyó alkotói tevékenységét (vö. mindkettejük kapcsolódását a szürrealizmushoz és szakítását ezzel az irányzattal), viszonyát a betegséghez, a lélekgyógyászathoz, a társadalommal szembeni magatartásukat. A párhuzamosak annál tanulságosabbak, mert a francia és a magyar költő útja nem keresztezte egymást, irodalmi hatásról közöttük nincs szó. A hasonlóságok mellett az összehasonlító tanulmány a két alkotó különbségeire és ellentétes vonásaira és megoldásaira is felhívja a figyelmet. A tanulmány ezzel egy fontos pontot tesz láthatóvá, amelyen a 20. századi magyar és francia modernség egymással összefüggésbe hozható.

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN

**Lefordítható-e franciára József Attila költészete?**

József Attila francia nyelven az eddigiekben publikált költeményei inkább az „adaptációk”, és nem a „fordítások” sorába tartoznak: egy sereg francia nyelvű költő (például Jean Rousset, Paul Éluard, Tristan Tzara, Georges-Emmanuel Clancier, Guillevic) magyarból történt (majdnem minden esetben Gara Lászlónak köszönhető) szó szerinti fordítások formába öntésére vállalkozott. Az érdeklődés elsősorban a költő ún. „nagy versei” iránt nyilvánult meg. Az eredmény: franciás költemények, azaz elsősorban a rím mindenhatósága, valamint a francia klasszikus formák, az alexandrin és a nyolcas használata. Szóval egy szöveg, ahol nagyon gyakran az eredeti írás *tónusából* alig marad meg valami. Egy József Attila méretű költő többet érdemel annál, amit a „szép hűtlenek” produkálni tudnak. Kísérletet kell tenni arra, hogy a fordítások figyelembe vegyék nyelvezetének rendkívüli finomságait és kettős értelmét, mivel ezeknek nála mindig nagy jelentőségük van. Ez előfeltételezi, hogy a költő fordítóinak ne csak a költői nyelv legyen birtokukban, tehát hogy ne csak a francia és a magyar metrikai szabályokat ismerjék behatóan, a sikeres műfordításhoz a magyar nyelv alapos birtokba vétele is szükségesletik. Mint egyik kiváló francia fordítója be is ismerte: „Meg vagyok győződve róla, ha valóban jól tudnék magyarul, messze színvonalasabb fordításokat készítenék, mint amilyeneket eddig József Attila költeményeiről készítettem.” A tanulmány szerzője néhány nyelvészeti, fordítás-módszertani problémát taglal, amelyeket József Attila költészete fölvet.

László SZARKA

**Magyar kisebbségek Trianon után**

A tanulmány megvizsgálja a Trianon utáni magyar kisebbségek önszerveződését és integrálódását a fogadó országba a két világháború közötti korszakban. Először felvázolja az ország etnikai-politikai térképét 1918 előtt, a történelmi Magyarország keretei között, majd ismerteti az 1918–1919-es forradalmak következményeit Magyarország nemzetközi megítélése, azaz teljes politikai elszigetelődése szempontjából. Ezután bemutatja, hogyan szerveződtek meg a magyar kisebbségek három szomszéd államban: Csehszlovákiában, Romániában és Jugoszláviában. E kisebbségek nagyon erős nemzeti identitástudata három faktor következménye: egyfelől a Budapesttel való brutális, kényszerű szakítás, másrészt a szolidaritás, a kisebbségi közösségi tapasztalat, a védekezés a többségi állam szándékaival szemben, végül az „új” Magyarországgal való kapcsolat kialakításáé. A tanulmány sorra veszi a politikai, gazdasági és kulturális jogokért folytatott küzdelmeket, a Népszövetséghez panasszal fordulást, s az anyaországnak a három szomszédos állammal való kapcsolatát (kétoldalú egyezmények megkötésének kísérletei). Mindennek következménye, hogy a magyar kisebbségek integrációja nem történt meg, még Csehszlovákiában sem, amelynek nemzetiségi politikája a legtoleránsabb volt a három ország közül. A megoldás a szerző szerint a határok olyan szimbolikussá tétele lenne, amire Nyugat-Európa országai között látunk példákat.

Vladimir FISERA

**Ellenségünk barátja? A franciák magatartása Magyarország és szláv szomszédai irányában (1870–1938)**

1917 előtt Magyarország sohasem állt a franciák figyelmének és érdeklődésének középpontjában. A szerző, megvizsgálva a vélemények széles skáláját a legszélsőségesebb propagandistáktól a komolyabban és árnyaltabban gondolkodó politológusokig, bemutatja, hogyan azonosítják Magyarországot Németországgal és Ausztriával, s hogy hazánk annyiban válik érdekessé, amennyiben szóba jöhet szövetségre lépése a szláv népekkel a fenyegető német veszéllyel szemben. 1918-ban Franciaország, nemzeti érdekeitől és hagyományos németellenességétől vezettetve, nemigen lát közös megoldást: ha Ausztria–Magyarország Németországgal szövetkezik, nincs más lehetőség, mint a szláv függetlenségi törekvések támogatása. Egy, a németekkel szövetséges nemzet nem lehet más, mint franciaellenes. Az olyan demokraták politikai törekvéseinek bukása, amilyen Károlyi vagy Jászi volt, valamint a Dunai Konföderáció kidolgozásának lehetetlensége Magyarországot gyűlöletessé teszi a franciák szemében. De a trianoni szerződés következményei módosítják és kétségesé teszik az addigi francia magatartás helyességét. Egy bizonyos késéssel válik csak nyilvánvalóvá, hogy a trianoni béke, amelynek egyedüli célját abban fogalmazhatnánk meg, hogy biztosítsa, szövetségei révén, a francia katonai főlényt Közép-Európában, nem gyengítette meg a németek hatalmát. Másik következmény: Magyarország, amelynek addig igen erős volt a francia kulturális orientációja – hagyományos német irányultsága ellenére is –, Angliával és Olaszországgal igyekszik javítani kapcsolatait.

Zoltán FEJŐS

**Emigráció és etnikai identitás.** A magyarok Egyesült Államok-beli tapasztalatai kutatásának tanulságai

Hogyan alakult a magyarok identitása a XIX. század végétől az első világháborúig az Egyesült Államokban? Erre a kérdésre keres választ a tanulmány. Az USA-ba történő emigráció gazdasági jellegű volt, és főleg a szakképzetlen munkaerőre vonatkozott, míg a későbbi, Franciaországba történő kivándorlás egy politikai helyzetből fakadt és a középosztályt, illetőleg az intellektueleket érintette. Az „amerikai magyarság” kifejezés összetett jelenséget takar, amely az idők során sok módosuláson ment át. A XIX. század végi emigráció alanyai a szakképzetlen alsóbb rétegekből kerültek ki, akik nehéz fizikai munkát végeztek, és nem szándékoztak végleg letelepedni. Ezért önmaguk megszervezésére sem törekedtek. De az első világháborúhoz közeledve jelentős változások mentek végbe körükben. 1. Más emigráns csoportoktól eltérően (len-

gyeiek, örmények) a magyaroknál nagy felekezeti megoszlás figyelhető meg, ami szakadásokhoz, a nemzetiségi kohézió csökkenéséhez vezetett. 2. Ez a körülmény annak is következménye, hogy a lakosság számához képest elenyészően kevés volt a magyar emigránsok száma, s társadalmi és földrajzi tekintetben is igen eltérő volt a származásuk. 3. A háború kitörésekor Magyarország és az Egyesült Államok különböző katonai szövetségekhez való tartozása megnehezítette az első generáció nemzeti hovatartozásának hangoztatását, a második nemzedék viszont közömbössé vált az óhaza iránt.

Ignác ROMSICS

**Lerombolni vagy újjáépíteni Ausztria–Magyarországot?** Franciaország Duna-völgyi politikájának dilemmája a XX. század elején

Ha felvázoljuk, hogyan alakult a francia–szlávpartiai gondolkodása a Duna-medence jövőjéről, megfigyelhetjük a nézetkülönbségek feltűnését arról a módszerről, amelyet annak érdekében kell alkalmazni, hogy a szláv népek előnyösebb helyzetet vívthassanak ki, és hogy Franciaország ebben az övezetben szilárdabb támaszokra találjon. De a monarchia feldarabolásának gondolata a szakértők körében csak az első világháború során kerekedett felül. A kormány nem követte az általuk javasolt utat. A vezérkar Ausztriával 1917-ben is úgy számolt még, mint amely ellensúlyt képez Németországgal szemben. Ez év végére, 1918 elejére mégis megszületett a francia diplomácia döntése a dualista monarchia felszámolásáról. 1917 novemberében Clemenceau lett a kormányfő, és Pichon vette át a vezetést a Quai d'Orsay-n. Állásfoglalásuk már a kezdet kezdetén világos volt. Az 1918 tavaszán megkötött breszt-litovszki különbéke, a IV. Károlyral folytatott tárgyalások kudarca és a Bécs és Berlin között megkötött egyezmények, amelyek a dunai birodalmat a német szándékoknak rendelték alá, megerősítették a francia vezetőket osztrákellenességükben.

Antoine MARÈS

**A francia szlávbarátok és Magyarország a trianoni egyezmény előtt**

A Romsics Ignác tanulmányára válaszoló cikk alapkérdésekben egyetért az előbbi írással. Hangsúlyozni kell mindazonáltal a szlávbarátok súlyának kisebb jelentőségét a politikai döntések befolyásolásában – véli a szerző. Felhívja a figyelmet, hogy a szlávbarátságon messze túl, jelen volt a francia geopolitikai gondolkodásban az antimonarchikus eszme. A harmadik köztársaság megerősödésével ez a tényező egyre fontosabbá vált. A tanulmány visszatér annak az időpontnak a kérdésére, amikor a franciák a kettős monarchia feldarabolása mellett döntöttek. A cseh emigránsok reakcióit és a francia diplomáciai forrásokat tanulmányozva kitűnik, hogy 1918 októberéig a francia álláspont még nem vált véglegessé, ami például Benešben nagy nyugtalanságot keltett. Abban viszont a szerző egyetért az előtte szólóval, hogy az 1920. tavaszi francia diplomáciai manőverek nem értékelhetők úgy, mint a magyarokhoz való közleledés kezdetei.

Paul GRADVOHL

**1936–1938: A francia hadsereg megpróbálja elfelejteni Trianont**

Amikor Franciaország a kontinentális ellenséggel szembeni stratégiájának defenzív szakaszába lépett, a párizsi katonai vezetés számolni próbált azzal a támogatással vagy ellenkezőleg, azokkal az akadályokkal, amelyek Németország számára a Duna-medence diplomáciai és katonai helyzetéből erednek. Magyarország központi helyzetben lévén, s Trianon túlságosan is közeli időpontban, várható lenne egyfajta magyarellenes hajlam megnyilvánulása. A katonai archívumok inkább arról tanúskodnak, hogy a francia körök megpróbálták a magyarellenes gépezetként működő kisantant Németország-ellenes fegyverré átalakítani. Ismerjük a kísérletek sikertelenségét, de nem árt megjegyezni, hogy akkor, amikor Bledben a kisantant nyitást kezdeményezett Magyarország felé, Hitler Csehszlovákia feldarabolásával arra készítette Horthyt, egy hivatalos látogatás során, hogy az eddiginél jobban kötelezze el magát az ő pártján. München és következ-



ményei ellenére a francia katonai vezetés alternatívákat akart mutatni a német uralommal szemben, a magyaroknak Berlinnel szembeni ellenséges akaratára támaszkodva. Számításba véve a franciák katonai gyengeségét, ez az epizód inkább Párizs Magyarország irányában történő, Trianon utáni első nyitásaként érdekes.

Holger FISCHER

**Mozgástér és kényszerpálya.** Német–magyar kapcsolatok a két háború között

E téma végiggondolása Ránki György tanulmányaiban megtörtént, de a legutóbbi munkák, köztük német szerzők írásai új fényt vetnek a kérdésre, lehetővé teszik, hogy felismerjük a Hitlerrel szembeni magyar uszálypolitikai két tényezőjének teljes jelentőségét. Mindenekelőtt, a Reich kereskedelmi, majd gazdasági dominanciája volt Budapest politikai tehetetlenségének egyik fő oka. De az az abszolút prioritás, amelyet a magyar külpolitika a határrevízióknak biztosított, még ennél is fontosabb. Ennek következménye volt, hogy 1938 augusztus–szeptemberében a magyar vezetők elutasították a kisantant nyitását, s utóbb az ország Németország közvetlen hatásterületébe került, amikor szakított a Népszövetséggel (1939. április). Ez az alávettség fokozódott az Antikomintern Paktum aláírásával, 1939 februárjában. A magyar felelősség a háborúba lépésben, Jugoszlávia feldarabolásában és a Szovjetunió megtámadásában tehát ezáltal határozott hangsúlyt kap.

Mihály FÜLÖP

**Francia–magyar kapcsolatok 1945 után**

Ha a bilaterális kapcsolatokat három kulcsperiódusban vesszük szemügyre, lehetővé válik a francia politikai nyitás folyamatosságának felismerése Budapest irányában, az ólomköpeny ellenére, amelyet a blokkpolitika tartósan rákényszerített a keleti és nyugati országokra. A második világháború után Franciaország nemcsak a román–magyar határ kisebb módosítását javasolta Budapest javára, hanem gyorsan felszabadította a hadifoglyokat és a lefoglalt magyar javakat is. Ugyanebben az időszakban, sőt, még később is, amikor már tapasztalhatóak voltak a két befolyási övezetben a kapcsolatok befagyasztásának első jelei, Franciaország részéről még mindig élénk érdeklődés nyilvánult meg az iránt, ami Magyarországon végbement. Aztán jött 1956, mely túl rövid volt ahhoz, hogy a kétoldalú kapcsolatban nyomot hagyjon. Végül, az 1980-as években Franciaország, amely keresi a politikai jelenlét lehetőségét Kelet-Európában, újra növekvő érdeklődést tanúsít Magyarország iránt, és kétségtelen, hogy a két ország közötti kapcsolatok történetében ez az az időszak, amikor a kapcsolatok a leginkább gyümölcsözőek.

Viktor KARADY

**Az elitek társadalmi-foglalkozásbeli átalakulása: két történelmi eset Magyarországon**

A magyar nemesség 1849, és főként 1867 utáni funkcióváltását kell tanulmányoznunk az adminisztratív és az állami szektorban, hogy megértsük a nemzeti kisebbségek és a zsidóság elleni előítéletek továbbélését. A nemesség, politikai előnyeit kihasználva, a „munkaerőpiac” egy egész tartományát magához ragadta, és jelentős gazdasági pozíciókat is szerzett. A szociális pozícióknak ez az elcsúszása a politikai játéknak köszönhetően mély nyomot hagyott a magyar közvéleményben. De a zsidó polgárság egy részének átalakulása – arról a rétegről van szó, amelynek sikerült túlélni a holocaustot – teljesen más logikát követ, annak a mítosznak ellenére, amelyet az átalakulás látványa az 1945 után félreállított és 1948 után még inkább margóra szorított dzsentriben keltett. Ez az utóbbi átalakulás sokkal kevésbé szisztematikus, és csak kevés zsidót érint, olyanokat, akiknek erős közösségi és vallásos identitástudatuk van. A magyar identitás kérdése és bizonyos polgároknak az ebbe való beszámítása vagy ebből való kizárása attól függően, milyen társadalmi vagy vallásos bélyeggel rendelkeznek, erősen jelen van a magyar politikai életben 1989 óta. Így a jelen tanulmány nagyon fontos hozzájárulást jelent a politikai ideológiák és a szociális fejlemények elemzéséhez ezen a téren.

Miklós HADAS és Viktor KARADY

**A zsidóság és a sportbeli jó helyezés kísértése az 1918 előtti kor magyar gimnáziumaiban**

A statisztikai adatok szociológiai, mentalitástörténeti elemzésének módszere ad lehetőséget arra, hogy a testnevelés és a latin nyelv iskolai osztályzatainak szembesítésével szabályszerűségeket lehessen megállapítani a diákok származási és vallási csoportokhoz való tartozása és iskolai előmenetele között. A tanulmány elemzései fényt vetnek arra, hogy a katolikus, a protestáns, az asszimilálódott és a nem asszimilálódott zsidó középiskolások csoportoknak a latin nyelv és a testnevelés tárgyaiban elért eredményei szignifikatív, értelmezhető módon elkülönültek egymástól a kiegyezés korától a második világháború befejezéséig. Az eredmények interpretációja messze vezet a közvetlen iskolai vagy tananyagtól függő módszertani, didaktikai konklúzióktól. Egyik irányban például a zsidó diákok gyengébb eredményeit testnevelésből a testre vonatkozó hagyományos judaista tabuk magyarázzák, másfelől a katolikus, magyar (nemesi) származású diákok jó osztályzatai a nemesi militarista nevelési hagyomány továbbélését jelzik. Az asszimilálódó zsidó családokból származó gyerekek jobb eredményei pedig az asszimilációs kompenzáló mechanizmusok, a versengő mentalitás jelenlétéről árulkodnak ennél a csoportnál. Az iskolai osztályzatok és általában a sporteredmények az utóbbi bő évszázad történetében lezajlott nagy folyamatok sajátos lenyomataiként értékelhetők.

Lajos KÖRMENDY

**A levéltáros mentalitása és identitása, a levéltárosi hivatás jelenlegi helyzete Magyarországon**

A levéltárosság sajátos feladatot ellátó, régóta intézményesült testülete a magyar társadalmi-kulturális életnek. Egyszerre kapcsolódik a múlthoz, forrásokat nyújtva a mindenkori történész számára, és a jelenhez, amelyből a minden elemzéshez, felméréshez, gyakran a bizonyításhoz, igazoláshoz nélkülözhetetlen dokumentumokat gyűjti és feldolgozza. A cikk intézménytörténeti áttekintést nyújt az utóbbi bő száz év levéltárosi munkájának sajátos problémáiról, különös tekintettel az 1945 óta eltelt évtizedekre, amelyek a levéltárosok mai helyzetéhez vezetnek. Az intézmények története rendkívül árulkodóan vall annak a társadalomnak a történelméről, amelynek keretébe ezek tartoznak. A levéltárak sorsának alakulását messzemenően meghatározta az államosítás, majd a közelmúltbeli privatizáció, a csőd eljárások, a kulturális élet szűkös anyagi ellátottságából adódó gondok, a szakemberek elzártsága a nyugati országokbeli archívumok tapasztalataitól, a szakma presztízsének csökkenése, a jelen kutatása elé az utóbbi évtizedekben állított nehézségek, a többé-kevésbé titkolt, de határozottan érvényesülő cenzurális tilalmak, az intézmények centralizálása, majd decentralizálása, a személyiségi jogokhoz való viszonyulás változásai. Mindez a levéltárossal szemben a múltban is és a jelenben is folyton változó kihívásokat jelentett és jelent. Ezeket veszi számba a tanulmány a gyakorlati javítás és egyúttal érdekes elméleti következtetések levonása céljából.

Edit ERDŐDY

**Göncz Árpád, a drámairó**

Göncz Árpád drámái történelmi tárgyúak. Megfelelő értelmezésük és a legutóbbi évtizedek drámatörténeti folyamataiban való elhelyezésük érdekében a szerző áttekintést nyújt a jelenkori drámairodalmunknak a történelmi múlttal való viszonyáról. Az ötvenes évek kötelezően romantikus hangoltságú, didaktikus, a történelemben eszményeket, a jelen számára közvetíthető magatartásmintákat kereső darabjai után a hatvanas évek drámaszerzői fokozatosan felszabadultak a direkt adminisztratív és ideológiai nyomás alól. Az új típusú drámák jelentős mértékben történelmi parabolák voltak. Hőseik a történelemben vetett individuumok, akik súlyos erkölcsi döntések meghozatalára kényszerültek, s e döntéseknek gyakran végzetes következményeit kellett viselniük. Az ilyen hősök nem mindig heroikus jellemeik, inkább a névtelen magyar ember alakja ölt bennük testet, aki a politikai eseményeknek kevésbé alakítója, mint áldozata. Göncz Árpád hat darabjából összetevődő drámáiról életműve ennek az utóbbi tendenciának sajátos, eredeti

változatát valósítja meg. Színpadi művei, a műfajnak megfelelő szemérmes vallomások a szerző élettapasztalatairól, általa is megélt drámai szituációk általánosításai. A cikk elemzi a *Pesszimista komédiát*, a *Magyar Médeiát*, a *Mérleget*, a *Rácsokat* és végül a *Sarusokat* és a *Persephonét*. Fényt derít a bennük rejlő problematikára, vizsgálja Göncznek a mítoszokhoz való viszonyát, amelyek sokszor keretet biztosítanak darabjainak, de a színpadi formateremtés módját is elemzés tárgyává teszi és foglalkozik a művek nyelvezetével is.

Patricia MONCORGÉ

**Déry Tibor *Az óriáscsecsemő* című darabja a két világháború közötti avantgárd színházi törekvések tükrében**

A 100 éve született író a húszas évek közepén a különböző avantgárd törekvések: expresszionizmus, dadaizmus, szürrealizmus kereszteződési pontján, a Jarry és Apollinaire által elindított színházi reform áramlatában eredeti, sok szempontból a későbbi évtizedek abszurd színházát megelőlegező darabot írt *Az óriáscsecsemő* címmel. A tanulmány összehasonlító módszerrel feltárja a tematika, a hősköltés és a színpadtechnika mindazon sajátosságait, amelyek Déryt Yvan Goll, Georges Ribemont-Dessaignes és Roger Vitrac színházi működéséhez kapcsolják.

Blandine JUDAS

**Kosztolányi, az újságíró és költő: a halál, az élet, a Morgue**

Kosztolányi, az újságírás virtuóza, az utazó, a Párizs-járó, a francia dekadensek tanítványa, s főleg a halál látványa által megbabonázott író a tárgya annak a kisportrénak, amely az ugyancsak a szerző által lefordított *Morgue* című írás bevezetőjéül szolgál. A nyugatos költőnek és írónak viszonylag korai kis remekműve ez a „párizsi kroki”, amely a szerzőnek alkalmmal szolgál Kosztolányi írásművészetének tömör jellemzésére.

A nyomdai munkálatokat a László és Tsa BT végezte  
Felelős vezető László András

## Bon de commande

Je souhaite recevoir régulièrement la série des *Cahiers d'Etudes Hongroises*: un numéro par an, éventuellement complété par un numéro spécial, et bénéficier pour chaque numéro du prix de souscription.

Je verse le montant du prix de souscription du numéro 7 à paraître en 1995, soit 100,- F l'exemplaire (prix après publication : 140,- F)

..... exemplaire(s) à 100,- F:

Commande les numéros déjà parus suivants:

N°1: ..... exemplaire(s) à 90,- F Montant total de ma commande:

N°2: ..... exemplaire(s) à 90,- F

N°3: ..... exemplaire(s) à 90,- F

N°4: ..... exemplaire(s) à 90,- F

N°5: ..... exemplaire(s) à 90,- F

Nom, prénom: .....

Institution: .....

Adresse: .....

Localité: .....

Téléphone/Fax: .....

.....  
Signature:

## Megrendelőlap

Alulírott, megrendelem a *Cahiers d'Etudes Hongroises* című folyóirat következő, 1995. év folyamán megjelenő 7. számát 200,- Ft kedvezményes áron,

..... példányban. A 7. szám ára a megjelenést követően: 280,- Ft.

A folyóirat megjelent számaiból az alábbiakat rendelem meg 180,- Ft-os áron:

N°1: ..... példányban                      A megrendelés teljes összege: ..... Ft

N°2: ..... példányban

N°3: ..... példányban

N°4: ..... példányban

N°5: ..... példányban

Név, keresztnév: .....

Intézmény: .....

Cím: .....

Telefon/Fax: .....

.....  
Alíírás:



## INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

La Rédaction examinera avec plaisir les manuscrits inédits qui lui seront soumis en langue française, accompagnés d'un résumé de 10 à 20 lignes en hongrois et dans une autre langue laissée au choix de l'auteur, ces résumés étant fournis sur une feuille séparée. Les auteurs conserveront un double de leur manuscrit. La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits non retenus, qui ne seront pas retournés. Tout manuscrit accepté est réservé aux *Cahiers d'Etudes Hongroises*, l'auteur qui envisagerait de publier son article dans une autre revue étant tenu d'en avvertir la Rédaction. Chaque auteur d'article reçoit un exemplaire du volume et 20 tirés-à-part de son article.

1. Le texte original sera remis *dactylographié*, en deux exemplaires (recto seulement, double interligne, format 21 x 29,7 cm, 25 lignes de 60 signes par page), accompagné le cas échéant d'une *disquette* compatible IBM PC (texte accepté dans les formats : ASCII, Word, Wordperfect ; y compris dans le cas de sauvegarde sur un Macintosh). Prière de ne pas du tout formater le texte, indiquer simplement les passages en italiques et en gras. Pour les notes en bas de page, ne pas modifier le format standard.

2. Dans le cas de manuscrits seulement dactylographiés, les *notes* seront regroupées sur feuille(s) séparée(s), et numérotées de manière continue tout au long de l'article. Les appels de notes seront des numéros écrits en rouge au-dessus de la ligne, sans parenthèses.

3. Les *références bibliographiques* sont données sous forme réduite dans le texte : (Magyar, 1875, 44-53) si elles renvoient à la bibliographie. Dans le cas contraire, elles seront données sous forme complète en note :

HOLLÓS, István, « La mémoire de Sándor Ferenczi », *Gyógyászat*, 20 mai 1934, 305-309

4. La *bibliographie* éventuelle sera présentée en fin d'article, par ordre alphabétique des noms d'auteurs et selon les modèles suivants :

— ouvrages isolés : SAUVAGEOT, Aurélien, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina, 1987

— articles : BRASSAI, Sámuel, « A magyar bővített mondat », in *AkNyÉrt*, Budapest, 1936/10

5. L'auteur indiquera son nom et son prénom en tête d'article. Les indications de type fonction, adresse institutionnelle ou personnelle (numéros de téléphone et fax), seront fournies sur feuille séparée à la Rédaction, qui se réserve de les publier, sauf demande contraire de l'auteur.

6. Toute correspondance doit être adressée aux :

*Cahiers d'Etudes Hongroises*

C.I.E.H.

1 rue Censier 75005 PARIS

Tel. (1) 45 87 41 83

Fax 43 37 10 01

## TABLE DES MATIERES

### Regards sur Attila József

- Georges KASSAI, György TVERDOTA : Préface  
Miklós SZABOLCSI : Attila József et les grands discours du siècle  
Peter DIENER : Psychanalyse de la poésie ou poésie de la psychanalyse  
Georges KASSAI : Pulsions du moi et pulsions sexuelles dans la vie et l'œuvre  
d'Attila József  
Eva BRABANT : Le nœud introuvable : Réflexions à propos des cures analytiques  
d'Attila József  
Georges BAAL : Refoulement, fantasme, désir — ou réalité ?  
Antal BÓKAY : Les *Idées libres* comme texte postmoderne  
Mihály SZIVÓS : Interférences et conflits des tendances philosophiques dans l'œuvre  
d'Attila József  
Zsuzsa BENEY : Le péché : psychologie ou métaphysique  
György TVERDOTA : Attila József, mai 1936  
Marc MARTIN : Attila József, François Villon, rencontre  
Georges BAAL : Folie parler —  
Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN : Peut-on traduire en français la poésie d'Attila József ?  
Bibliographie

### Evolutions parallèles et relations bilatérales France-Hongrie XX<sup>e</sup> siècle

- Paul GRADVOHL : Introduction  
László SZARKA : Les minorités hongroises issues de Trianon : visions hongroises  
Vladimir Claude FISERA : L'amie de notre ennemi ?  
Zoltán FEJŐS : Emigrations et identités ethniques  
Ignác ROMSICS : Détruire ou reconstruire l'Autriche-Hongrie ?  
Antoine MARÈS : Les slavissants français face à la Hongrie avant le traité de Trianon  
Paul GRADVOHL : 1936—1938 : l'Armée française tente d'oublier Trianon  
Holger FISCHER : Marge de manœuvre et voie obligée.  
Mihály FÜLÖP : Les relations franco-hongroises depuis 1945  
Viktor KARADY : La conversion socio-professionnelle des élites

### Varia

- Miklós HADAS—Viktor KARADY : Les Juifs et la tentation d'excellence en sport  
dans les lycées hongrois d'avant 1918  
Lajos KÖRMENDY : Mentalité-identité d'archiviste et l'état de la profession  
en Hongrie  
Edit ERDŐDY : Árpád Göncz, dramaturge  
Patricia MONCORGÉ : *Le Bébé Géant* de Tibor Déry  
Blandine JUDAS : Kosztolányi journaliste et poète : la mort, la vie, la morgue

### Traductions

### Chroniques

### Comptes rendus

### Résumés